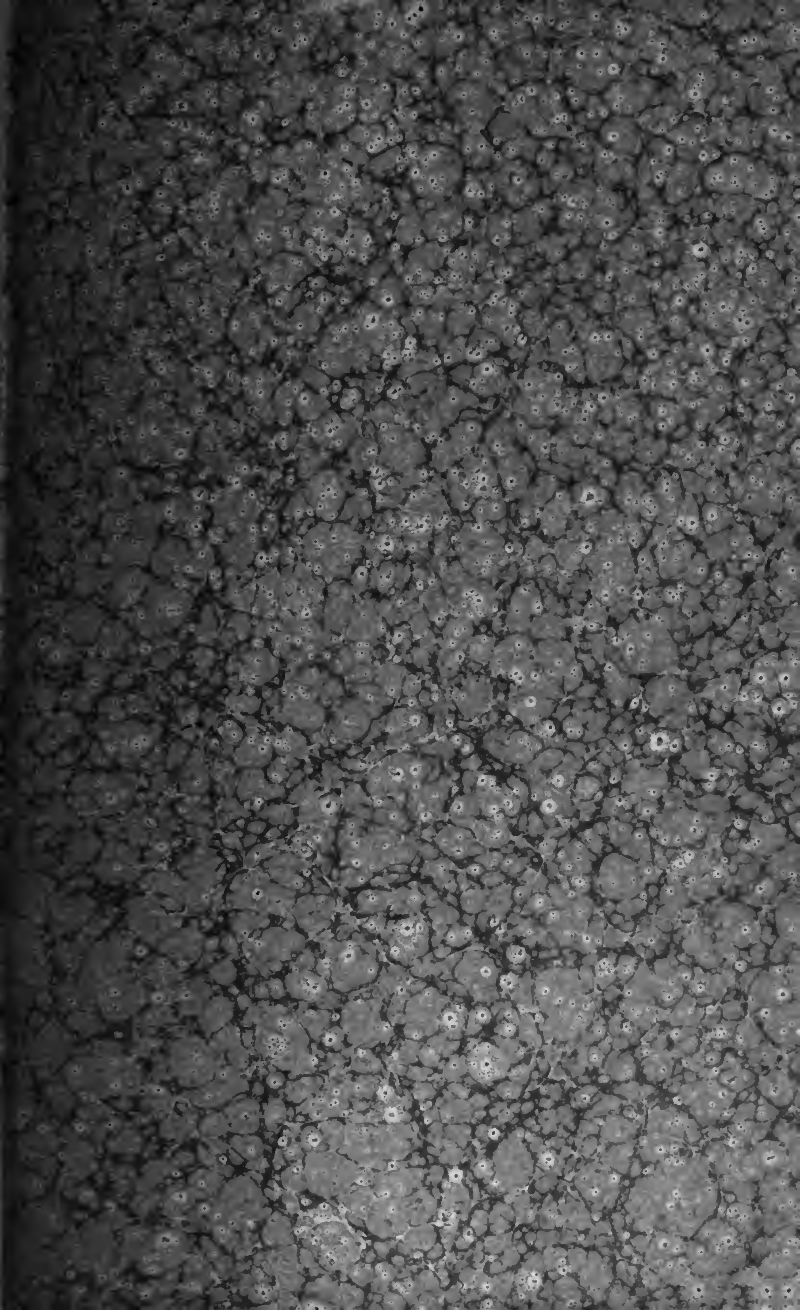






NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

TOME 137 DE LA COLLECTION.

CINQUIÈME SÉRIE. — NEUVIÈME ANNÉE.

TOME XXXIII.



PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce.
26, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES ;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS ;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES ;
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

EX-SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ;
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE GÉOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG ;
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS ; ETC., ETC.

NOUVELLE SÉRIE.

TOME XXXIII.

ANNÉE 1853.

TOME PREMIER.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE L'ANCIENNE MAGNÉSIE,

Par M. MÉZIÈRES
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

Extrait du Rapport sur les travaux de l'École d'Athènes,

Lu par M. GUIGNIAUT

Dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
le 12 novembre 1852

L'Académie des Inscriptions, dans son programme pour l'École française d'Athènes, avait demandé que l'un des membres de l'École allât explorer, si l'état actuel du pays le permettait, les chaînes et les environs de l'Ossa et du Pélion, les cantons d'Hagia et de Zagora en Thessalie, depuis Ambélakia, la vallée de Tempé et le Pénée, jusqu'à Volo, Iolcos

et le cap Sépias; de marquer l'emplacement des villes anciennes; de recueillir les inscriptions; de décrire ou de copier les manuscrits, les chartes byzantines et les documents historiques de tout genre, conservés peut-être dans les monastères de cette contrée peu connue. C'était une description complète, et à toutes les époques, de la Magnésie des anciens dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire d'un pays qui, pour les anciens eux-mêmes, et par sa nature, fut toujours d'un difficile accès. M. Mézières s'est dévoué avec un rare courage aux recherches qu'exigeait un pareil sujet; et d'abord il a voulu étudier en détail sur les lieux, dans un second voyage, ce qu'il n'avait pu que parcourir et qu'entrevoir au passage, dans le premier. De ses observations locales, très-attentives, comparées aux descriptions et aux récits de l'antiquité et du moyen âge, aussi bien qu'aux relations modernes, il est résulté un travail que votre commission a jugé fort remarquable, et où se trouvent remplies, au delà même de ses espérances, les principales conditions du programme. Nous ne craignons pas de dire que la relation de M. Mézières peut tenir lieu de toutes les autres, qu'elle les contrôle et les rectifie sur un grand nombre de points, qu'elle est plus complète, et qu'elle se distingue par une heureuse alliance des souvenirs classiques les plus présents, avec les discussions d'une critique presque toujours aussi judicieuse au fond que ferme et sobre dans la forme. Préférant les divisions naturelles du pays qu'il a si

bien étudié, aux divisions politiques, vagues, arbitraires, indécises, ici plus qu'ailleurs, il commence sa description, comme il avait fait son voyage, par le versant sud du Pélion et par le canton de Volos, aux frontières de la Turquie et de la Grèce actuelle, sur les bords de l'ancien golfe Pagasétique, d'où partirent les fabuleux Argonautes. Volos est le chef-lieu des vingt-quatre villages du Pélion, contenant une population entièrement grecque de cinquante mille âmes. Dès l'abord, M. Mézières signale à l'est, sur les hauts escarpements de Goritza, les restes d'une ville ancienne, qui devait être une place de premier ordre, à en juger par la grandeur de ses murailles, de construction médiocre, au reste. Il y reconnaît Démétrias, capitale du pays sous les rois de Macédoine, dont son énergique fondateur voulut faire, suivant son expression, l'une des entraves de la Grèce, et pour laquelle il dépeupla toutes les villes environnantes. M. Mézières prouve très-bien que ce ne peut être ni Iolcos, comme l'avait cru Dodwell, cette vieille cité homérique déjà ruinée au temps de Strabon, et dont il retrouve l'acropole sur la hauteur d'Épiscopi, à une lieue de la mer; ni Pagases, que Pline a confondue mal à propos avec Démétrias. Celle-ci seule a eu assez d'importance, dans des temps relativement modernes, elle commandait assez fortement et le golfe et la double plaine, pour rendre compte des ruines de Goritza, de leur étendue, de leur mode de construction, de leur conservation.

De Volos, M. Mézières se rend par mer à Trikéri, extrémité opposée du demi-cercle formé par le golfe Pagasétique en Magnésie, afin d'en explorer complétement les bords, depuis le fond de la presqu'île qui s'allonge au sud-ouest, en revenant par terre à son point de départ. Il conjecture avec vraisemblance qu'au col même de la presqu'île de Trikéri, sur la hauteur qualifiée, comme tant d'autres en Grèce, de Palæo-Castro, et qui domine à la fois le golfe et la mer d'Eubée, devait se trouver Olizon, une des villes du petit royaume de Philoctète. Le colonel Leake, sans avoir vu les lieux, mais guidé par un passage de Plutarque, avait déjà mis en avant cette idée, que confirment les observations de son successeur. On est frappé, du reste, de l'absence presque entière de ruines antiques sur toute cette côte occidentale de la Magnésie, soit barbarie des habitants perdus dans ce coin de la Grèce du nord, soit faiblesse des constructions, formées de pierres beaucoup plus petites que dans celles du sud, soit conséquence du dépeuplement causé par la fondation de Démétrias. Cette côte cependant est fertile et bien cultivée; elle fait un contraste frappant avec la côte orientale, hérissée de rochers; sur les hauteurs s'élèvent par étages les oliviers, richesse du pays, et dans les vallées se déploie une végétation puissante qu'on ne retrouve guère, aujourd'hui du moins, dans les parties plus méridionales de la Grèce. Les orangers, les vignes abondent dans les villages, et pourtant la misère habite avec ces richesses na-

turelles, faute de commerce et de communications au dehors, faute surtout d'un gouvernement intelligent et actif.

M. Mézières fait remarquer le désaccord des géographes anciens sur les noms et les positions des villes de ce côté de la Magnésie, peu connu même de leur temps. Il signale, ici encore, les erreurs de Pline, et préfère justement à son témoignage celui de Scylax, qu'il confond, du reste, mal à propos, avec le Scylax contemporain du premier Darius. D'après l'auteur du *Périple*, il incline à voir dans Spalæthra la cité la plus rapprochée d'Olizon, et il la place à Khorto-Castro, une demi-lieue au nord du village actuel de Milina, sur des indices assez frappants. Quant à la *ville des Magnètes*, que croit devoir mettre en ce lieu M. Leake, d'après l'unique témoignage d'Apollonius de Rhodes, ou plutôt la glose de son scoliaste, et d'après un ou deux passages de Démosthène où il est question de fortifier *Magnésie* ou *la Magnésie*, M. Mézières révoque fortement en doute l'existence de cette ville profondément inconnue d'ailleurs, mais sans songer à discuter la question de savoir si certaines médailles des Magnètes que nous avons appartiennent ou non aux Magnètes de la Thessalie. Nulle difficulté, au contraire, pour *Coracæ*, dont le nom ancien se retrouve identiquement dans celui de *Coracai Pyrgos*, ou la Tour des Corbeaux, construction byzantine placée sur une pointe de rocher s'avançant dans la mer, non loin d'une enceinte fortifiée, byzantine aussi, mais

sans doute élevée sur les ruines de l'enceinte antique, au lieu nommé Lefo-Castro, où, trois ans durant, les habitants du village voisin d'Argalasti, assiégés par terre et par mer dans la guerre de l'indépendance, firent contre les Turcs une défense héroïque.

La forme du Pélion commence à se dessiner nettement, de la route d'Argalasti, avant même qu'ait été tourné le golfe de Volos, et l'on voit en face Néo-Khori, le village neuf, situé sur l'arête même de la montagne qui va s'abaissant dans la direction du golfe Thermaïque. Cette forme est molle et douce, et n'a rien, dit M. Mézières, de la fermeté sévère qui caractérise souvent les montagnes en Grèce; mais les contours onduleux, qui n'en forment pas moins une crête bien marquée par la continuité des hautes cimes se détachant sur le ciel et fermant l'horizon, ont aussi leur genre de beauté. A mesure qu'on s'approche du Pélion, on s'aperçoit d'ailleurs que, s'il paraît de loin plus harmonieux que grandiose, rien n'est plus sauvage ni plus pittoresque que l'intérieur de cette montagne célèbre. Sur son versant méridional se groupent, à une grande hauteur, les principaux villages du canton de Volos, renommés dans toute la Grèce pour la beauté de leur position et pour la richesse de leur territoire. A l'ouest de Néo-Khori, au-dessus du point où commence la presqu'île de Magnésie, le premier qu'on rencontre est celui de Miliès, patrie de l'archimandrite Anthimos Gazis, éditeur de la *Géographie de la Grèce* de

Mélétius, et de deux autres écrivains, Grecs comme lui, Daniel et Grégoire, qui ont composé une *Géographie générale*. Ce sont les trois seuls hommes qui aient répandu quelque gloire sur ce pays, dont ils ont été les bienfaiteurs, où Grégoire et Gazis ont fondé une école et une bibliothèque à Miliès même. Gazis lui-même y donna des leçons jusqu'à la fin de sa vie, en 1844. On a conservé pieusement, dit M. Mézières, la mémoire de cet homme vénérable, qui, après avoir parcouru l'Europe, était revenu dans son pays pour faire partager à ses compatriotes la science qu'il avait acquise, avec le but secret de préparer leur affranchissement. On montre encore la terrasse, voisine de l'école, sur laquelle il se promenait en instruisant ses élèves, et un platane séculaire, le plus beau de la contrée, sous lequel il aimait à s'asseoir. Mais, comme le remarquait tristement mon guide, « le platane jadis si beau a été frappé par la foudre, et Gazis est mort. » Une simple pierre, en face de l'école où il enseignait, marque le lieu de sa sépulture.

M. Mézières donne sur cette école déjà bien déchue, sur cette bibliothèque brûlée à demi par les Turcs, dans leur défiance des livres venus d'Europe, des détails pleins d'intérêt qu'il doit en partie à M. Dimos, le plus grand propriétaire de Miliès et des vingt-quatre villages de la montagne, hôte aussi bienveillant qu'éclairé lui-même de nos jeunes compatriotes. Du reste, il n'y a rien là d'antique, pas plus en ruines qu'en livres. Les Grecs avouent

que les villages actuels ne remontent pas à plus de trois cents ans; ils disent qu'auparavant, comme dans l'antiquité même, selon toute apparence, les bords de la mer étaient seuls habités et la montagne couverte de bois. La preuve la plus forte, c'est qu'on a trouvé quelquefois des ruines sur le rivage, mais que jamais il n'a été découvert ni une pierre antique, ni une médaille, ni une inscription sur les hauteurs. Il ne faut chercher d'ailleurs, aux environs de Miliès, avec Anthimos Gazis, abusé par son patriotisme, ni la grotte du centaure Chiron, le précepteur d'Achille, ni le temple de Jupiter Actæus, mentionné également par Dicéarque, meilleur géographe que l'archimandrite. Ce temple de Jupiter Actæus, ou plutôt *Acræus*, était situé loin de là, sur le plus haut sommet du Pélion. Il ne faut pas chercher non plus, avec M. Leake, dans le large torrent qui descend des hauteurs de la montagne et passe près de Miliès, l'un des deux fleuves cités par le disciple d'Aristote dans sa description parvenue jusqu'à nous du Pélion. Ce torrent, *Rhevma*, comme l'appellent simplement les habitants grecs, n'arrose pas, comme l'un des fleuves de Dicéarque, les champs cultivés au pied de la montagne, et ne sort pas, comme l'autre, d'une forêt pour se jeter dans la mer.

Peut-être en avons-nous dit assez, pour justifier les éloges que nous avons donnés au travail de M. Mézières, pour caractériser, par des exemples et par des citations, son excellente méthode de des-

cription comme de recherches, sa manière simple, sévère, pleine de sagacité sans subtilité, animée quand il le faut, jamais déclamatoire. Arrivé à la plaine de Lékhonia, la première depuis l'extrémité de la presqu'île, et le premier point aussi où l'on rencontre le spectacle de la dévastation avec la présence des Turcs, notre jeune voyageur, après avoir essayé de déterminer beaucoup d'autres emplacements de localités antiques, en décrivant toujours avec soin les localités modernes, s'élève jusqu'à Macrinitza et Portaria, presque au plus haut du versant du Pélion qui regarde le golfe Pagasétique; et, avant de gravir le sommet principal pour passer sur le versant opposé, il explore les pentes inférieures de la montagne, voisines du Volos, qui dominent la plaine de Thessalie, où il trouve Hormenium, connu d'Homère, le lac Bœbeis, et le monastère fort ancien de Saint-Gérasimos, maintenant presque abandonné, et qui ne renferme ni livres ni monuments. Non loin du lac, à l'est, la petite église de Saint-Nicolas montre, par les fragments encastrés dans ses murs, ou gisant au dehors, que là fut jadis, comme il arrive si souvent, un temple hellénique, qui marquait la limite que n'ont pas dû franchir les eaux. Le lac Bœbeis paraît avoir été autrefois beaucoup plus grand qu'il ne le fut depuis, et avoir embrassé le lac Nessonis et les vastes marais de la plaine de Larissa, alors que le bassin de la Thessalie était encore en grande partie submergé et que les eaux n'avaient point achevé de prendre leur

issue par la vallée de Tempé. Non loin des bords du Bœbeis et des acropoles antiques de Bœbé, qui lui donna son nom, et de Glaphyræ, se rencontre un monument curieux, déjà décrit par M. Leake, et dont l'appareil intermédiaire entre le polygonal et l'hellénique rectangulaire se distingue par des parcularités de construction très-remarquables. Est-ce un temple, un autel ou un tombeau ? M. Mézières doute; mais il reconnaît à ce monument, qui rappelle les contructions puissantes des âges homériques, un singulier caractère d'antiquité ; et dans toute cette partie de la Magnésie, dit-il, en exceptant les murs de Démétrias, relativement modernes, c'est le seul édifice qui soit digne des Grecs.

Nous quittons à regret cette intéressante relation, dont nous ne pouvons suivre l'auteur ni sur les cimes du Pélion qu'il gravit et traverse, non sans avoir analysé les traditions à la fois mythologiques et géologiques qui se rapportent à cette poétique montagne, bouleversée jadis par la guerre des Titans contre les dieux, et dont Pélée et Achille furent les derniers héros ; ni, à plus forte raison, sur le versant oriental de cette chaîne prolongée, qui unit, comme le dit si bien Hérodote, ses racines à celles de l'Ossa. Il nous faut toutefois, avant de finir, jeter un coup d'œil sur ce dernier mont, exploré par M. Mézières avec le même soin que le Pélion et dans le même esprit. Nous passons donc et sur Zagora, patrie d'Aïdimos Callinicos, patriarche de Constantinople à la fin du dernier siècle, et sur son

église byzantine médiocrement remarquable, et sur Kéramidhi, où le voyageur a découvert, avec une inscription et des médailles impériales, quelques restes d'antiquités grecques, mais, ce qui vaut mieux, l'enceinte entière d'une ville hellénique, située, circonstance rare, au bord de la mer, construite pourtant en blocs irréguliers, et qu'il compare aux acropoles de Pharsale, de Samicum et de Phigalie, qu'il a vues. M. Mézières conjecture, avec une certaine probabilité, que cette ville dut être Casthanæa, la plus importante de la côte orientale de Magnésie, entre le Sépias et Mélibée, quoi qu'en puissent dire Mélétius et Anthimos Gazis. Plus loin, au nord, vers Skiti, il reconnaît les vestiges de Mélibée elle-même, dans les pierres polygonales qui sont entrées dans la construction des murailles d'une forteresse byzantine qui lui succéda, distinction architectonique et en même temps attribution géographique soutenues avec une grande force contre l'opinion du colonel Leake. Mélibée, dit positivement Tite-Live, était située à la base du mont Ossa, du côté où il regarde la Thessalie, et heureusement placée pour dominer Démétrias. C'est précisément la position de l'acropole de Skiti et un point militaire d'une haute importance, comme fut Mélibée. Là, entre l'Ossa et le Pélion, s'ouvre la riche plaine d'Hagia, qui débouche sur celle de Thessalie et dont celle de Dotium était tout au moins voisine. Non loin durent être Amyros et Thaumaci, dont les positions, faute de documents suffisants, n'ont pu être déterminées

d'une manière certaine. Cette partie de la contrée, depuis le Pélion, à sa rencontre avec l'Ossa, jusqu'au lac Bœbeis, devra être étudiée de nouveau dans quelque exploration ultérieure.

La chaîne de l'Ossa n'a ni la même étendue ni la même importance que celle du Pélion, au point de vue soit géographique, soit archéologique. On peut facilement en faire le tour en deux jours de marche, et M. Mézières déclare que, l'ayant explorée par deux fois, il n'y a trouvé matière à aucune découverte sérieuse. On conçoit que Virgile, si exact dans ses descriptions, fasse mettre l'Ossa sur le Pélion par les Titans combattant les dieux; on ne concevrait pas le contraire. L'Ossa n'en a pas moins, physiquement, ses caractères particuliers, que le voyageur met fort bien en relief; et cette montagne regagne, par ses détails et les heureux accidents de sa structure, ce qu'on est obligé de refuser à l'ensemble de sa physionomie, surtout à la forme de son sommet, grêle et contourné, qui dépare quelque peu l'harmonie générale du paysage, dans une contrée aussi pittoresque que ce côté de la Thessalie.

Hagia est le village le plus riche et le plus important de l'Ossa. Il s'y faisait jadis un grand commerce de soie avec l'Allemagne, car les mûriers abondent dans toute la contrée; mais ce commerce était déjà ruiné au temps de Leake par les guerres de la Russie et de la Porte, il ne s'est pas relevé depuis. On trouve ici quelques fragments grecs ou byzantins, apportés sans doute des environs, et M. Mé-

zières a relevé quelques inscriptions, qui ne sont pas toutes chrétiennes, quoi qu'il en dise. Une végétation aussi puissante que celle du Pélion, de grands bois composés d'arbres divers, couvrent le flanc oriental de l'Ossa, vers la mer, où devaient pourtant se trouver les deux villes de Rhisus et d'Eurymènes, mentionnées parmi celles de la Magnésie. Ni l'une ni l'autre ne sont encore déterminées d'une manière complétement satisfaisante. Le seul point, selon M. Mézières, qui ait pu convenir à Eurymènes, la plus importante des deux, c'est le monastère de Saint-Dimitri, situé dans la montagne au nord de Karitza, au-dessus du petit fort de Ftéri. Là subsiste encore une église byzantine, dont la fondation remonte aux premiers temps de l'empire d'Orient, et qui sans doute avait été élevée sur un emplacement antique. Cette position, purement conjecturale du reste, conviendrait mieux à Eurymènes qu'à Homolium, qu'y met le colonel Leake. Le couvent de Saint-Dimitri renferme de curieux restes de l'art byzantin. L'église est très-remarquable, et rappelle la description faite par feu Papety, qui promettait un peintre de talent, des couvents du mont Athos. M. Normand, autre pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et le fidèle compagnon de M. Mézières dans tout le cours de son voyage, en a levé un plan joint au mémoire de ce dernier, et tracé avec cette supériorité dont il a donné récemment une si magnifique preuve dans sa restauration des monuments du Fo-

rum romain. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici le savant commentaire qu'ont donné de ce plan les deux amis.

Le couvent de Saint-Dimitri a gardé longtemps, comme celui de Patmos, les chartes byzantines que lui envoyaient, à leur avénement, les empereurs de Constantinople. Mais ici, cette précieuse collection, conservée jusqu'à la guerre de l'indépendance, a été dispersée ou anéantie par les Turcs. Quelques manuscrits ont été plus heureux, quoique singulièrement gâtés par la négligence de leur possesseur. M. Mézières en a rapporté plusieurs des moins altérés ; ils sont invariablement de sujets religieux, comme ceux qu'il a laissés, mais dont il a eu la louable précaution de dresser la liste. Il a été forcé d'abandonner le manuscrit le plus beau et le plus curieux de la collection, pour lequel le moine de Saint-Dimitri, qui les connaissait tous, témoignait une prédilection particulière. Ce sont les quatre Évangiles, écrits sur parchemin, en lettres d'or et avec une admirable finesse, ornés de miniatures représentant les quatre Évangélistes, et enrichis de notes marginales que la tradition attribue à saint Achillios, évêque de Larisse, l'une des lumières du concile de Nicée. La date probable, l'admirable état de conservation du manuscrit, et surtout cette tradition relative aux notes, lui donnent une assez grande valeur, et peut-être est-il à regretter que M. Mézières se soit trouvé dans l'impossibilité d'en faire l'acquisition pour la France.

Le versant occidental de l'Ossa, qui domine la vallée de Kiserli, forme avec le versant opposé un contraste frappant par son aridité. Tout ce canton n'est pas moins pauvre en ruines antiques, quoique dût au moins s'y trouver cette Larissa du mont Ossa dont parle Strabon, peut-être sur une hauteur détachée de la montagne et qui domine le village de Kiserli, le plus considérable de la contrée. La plaine du même nom se termine au Pénée, et à mesure qu'on s'approche du grand fleuve thessalien, le paysage, jusque-là triste et désolé, change de caractère. On arrive ainsi à la vallée de Déréli, qui s'ouvre dans l'Olympe non loin d'Ambélakia, où commence cette autre vallée si fameuse de Tempé. M. Mézières, qui y termine sa longue mais si complète exploration, la décrit après tant d'autres, tout en se refusant à la décrire ; et la vivacité, la fraîcheur de ses souvenirs classiques, depuis Hésiode et Hérodote jusqu'à Lucain, Sénèque et Pline, répandent encore sur le tableau qu'il en fait un charme imposant, quoique trompeur parfois. Le vrai, le remarquable caractère de la vallée de Tempé est dans une grande opposition de la nature, produite par ces catastrophes épouvantables qui retentissent encore dans les traditions et les légendes mythologiques. « Elle offre, dit M. Mézières, à qui nous voulons laisser la parole en le quittant pour aujourd'hui, le contraste de ce qu'il y a de plus sauvage et de plus riant dans la création : d'une part, des sommets à pic, des rochers déchirés et comme sillonnés

par la foudre ; de l'autre, un fleuve majestueux qui coule lentement vers la mer, ombragé d'arbres puissants et bordé de tapis de verdure. De ces éléments si divers, et qui semblent se repousser, résulte au contraire, par la délicatesse des nuances, par l'accord parfait des couleurs, une merveilleuse harmonie que je n'ai retrouvée nulle part au même degré. On voit ailleurs des montagnes aussi sauvages. Les Langadas du Taygète, les côtes voisines d'Amalfi et les rochers de Taormine n'ont pas moins de caractère que les ravins de l'Olympe et de l'Ossa ; mais là manquent le fleuve et la riche végétation qui l'entoure ; la nature ne s'est révélée que sous une de ses formes. L'Alphée, d'un autre côté, et le Sperchius ont aussi leurs beautés ; mais ils ne sont point encadrés par ces gigantesques murailles de rochers rouges qui dominent le Pénée sans le resserrer, sans le réduire aux proportions d'un torrent, sans lui rien ôter de sa majesté ni de sa grâce. »

Après avoir peint en poëte, en artiste, M. Mézières n'oublie pas, ici même, de décrire en géographe, de raconter en historien. Il essaye de fixer, d'après Tite-Live, la position des quatre forteresses qui défendaient le défilé quand se présentèrent les Romains, longtemps après les Perses, et il s'arrête, où nous nous arrêtons nous-mêmes, devant cette simple inscription, gravée à droite de la route, sur les flancs rocheux de l'Ossa, par un lieutenant de César :

L. CASSIUS LONGINUS PRO COS.
TEMPE MUNIVIT.

(L. Cassius Longinus, proconsul, a fortifié Tempé.) « Là finit la Thessalie, dit M. Mézières, inspiré par cette simplicité toute romaine, et commence un pays nouveau, la Macédoine, que je n'avais pas mission d'explorer. » Un commentaire sur quatre inscriptions étendues, dont trois ont été trouvées dans l'église de la Panaghia, à Makrinitza, sur le Pélion, et la quatrième dans une autre église, sur le bord du golfe Pagasétique, près de Calanéra, et possédée actuellement par M. Dimos de Miliès, forment un digne appendice à son savant mémoire.

JOURNAL

D'UN VOYAGE PAR TERRE

DE MALAKKA A PAHANG,

A TRAVERS LA PRESQU'ILE MALAIE.

Par M. CHARLES GRAY.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

(Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia, vol. VI.)

---

2 janvier 1827. — A neuf heures du matin je quitte Malakka. Temps très-mauvais, pluie abondante. Le chemin, ou plutôt le sentier de Malakka à Roumbiah est détestable à cette époque de l'année. Arrêté à quatre heures à cause de la pluie, et resté à *Roumbiah* toute la nuit. Le pays est en général bien cultivé.

3. — A six heures, quitté Roumbiah. Forte pluie toute la journée. Le sentier, qui est formé par les marchands de Pahang, traverse des champs cultivés jusqu'au village de *Matim Kitchïm*. De là à *Naning* le sentier est assez bon. Le soir nous nous arrêtons à Naning, où nous sommes bien reçus par le panghoulou de l'endroit. Pays bien cultivé.

4. — Parti de Naning à six heures et demie. Depuis Naning jusqu'à l'extrémité du district de la Compagnie, les routes sont très-mauvaises; celle qui a été tracée par le colonel Farquhar est interceptée tout à coup par des buissons et des broussailles, que les habitants ont plantés exprès pour empêcher les bestiaux de pénétrer dans les champs en culture.

Sortis du district de la Compagnie, nous avons trouvé une bonne route; tout le pays est en bon état de culture jusqu'à la grande montagne de *Landjout*. Traversé le mont Landjout, où nous avons éprouvé beaucoup de fatigue à cause de la pluie qui n'a pas cessé depuis trois jours. Du village du mont Landjout au village de Gadong et Tandjong, tont le pays est bien cultivé. Les habitants me paraissent bons et obligeants; ils m'ont dit que j'étais le premier Européen qui eût jamais traversé le mont Landjout. Nous avons coupé aujourd'hui la montagne de *Miko*. Beaucoup de pluie. Des chutes d'eau considérables se précipitent du mont Miko.

Passé la nuit au village de Miko. Cette montagne produit en abondance des bois de diverse sorte, et ces roseaux que nous appelons des *avocats de Pinang*. La montagne est pleine de bêtes sauvages, dont la crainte empêche les habitants d'aller exploiter les bois. Nous ressentons un froid vif au passage de la montagne, et il tombe beaucoup de rosée. Les habitants disent que la pluie n'a pas cessé depuis un mois. Le *paddy* (grain) de Miko est supérieur à

celui de Malakka; les habitants pensent que le sol est meilleur ici pour cette sorte de culture, le produit n'étant jamais moins de 100 pour un, tandis qu'à Malakka il n'est que de 50 à 60. Il y a sur le mont Miko un village appelé *Kampong Kling;* on m'a dit qu'il renfermait près de 800 habitants. Ce village appartient au radjah de Boumbaou.

5. — Quitté la vallée de Miko. Traversé les monts *Pabi* et *Panting Pahat*. Beaucoup de pluie jusqu'à midi; nous n'avons vu le soleil que pendant deux heures : c'était la première fois que nous l'apercevions depuis mon départ de Malakka. Durant la traversée du mont Panting Pahat les chemins sont très-mauvais, à cause de la pluie et des abondantes chutes d'eau. Il y a sur cette montagne beaucoup de cocotiers, que l'on suppose y avoir été plantés par des passagers ou des marchands de Pahang allant à Malakka. Dans la vallée de Panting Pahat le *paddy* est très-cultivé, et les arbres à fruit nombreux. Cette vallée a été autrefois bien peuplée; mais elle est actuellement presque abandonnée, à cause d'une maladie contagieuse que les indigènes nomment *hantou*. C'est, je suppose, le choléra-morbus. De l'extrémité de cette vallée en montant jusqu'à celle du mont *Passir*, on jouit de la vue de plusieurs champs de *paddy*, dans une étendue de près de 5 milles à l'horizon, tous en très-bon état de culture.

Les habitants sont ici en très-petit nombre, et ce paraît être une race inoffensive. De la vallée de Passir à celle de *Djeuno* la route est très-mauvaise, à

cause des broussailles qui l'envahissent. De la vallée de Djeuno au village de *Pila* il y a une étendue considérable de terrains, près de mille acres, où le *paddy* est en bon état de culture.

Le district de *Pila* peut avoir une journée d'étendue, mais il est faiblement peuplé.

Les habitants de Pila sont de bonnes gens, mais ils paraissent très-pauvres. J'ai été informé que près du mont Djeuno il y a une mine d'étain, que le radjah ne permet pas d'exploiter, craignant de nuire à la culture du *paddy*. Il y a ici abondance de bois de *sapan* et de rotins.

6. — Une pluie violente ne nous a permis de nous mettre en route que sur les dix heures. A Pila, le bétail et la volaille sont à très-bon marché. Aujourd'hui nous avons traversé le Petit mont *Landjout*, et nous n'avons pu aller plus loin que la limite du territoire de Pila, à cause de la pluie.

7. — Partis à sept heures et demie. Pluie continuelle et chemins détestables jusqu'à *Djompol*. On passe en route une éminence appelée *Dea*. Le sentier y est très-mauvais jusqu'à *Sounghi Doua*, où il y a un petit village inhabité, au voisinage duquel coule une petite rivière formée par les eaux qui descendent des hauteurs. Cette rivière va se jeter dans la *Moar;* dans sa partie la plus basse, je ne lui ai pas trouvé moins de quatre pieds d'eau. Après l'avoir traversée, près de Djompol (1), on trouve une

(1) Il y a dans le texte un peu d'obscurité; peut-être s'agit-il de la Moar.

éminence appelée *Djousi*. La route est très-mauvaise ; ce n'est qu'un fourré perpétuel.

A quatre heures, arrivés à Djompol, et logés chez le chef de la douane, en qui j'ai trouvé un homme obligeant et attentif. Tous les marchands de Pahang et autres passagers s'arrêtent ici.

Il y a à Djompol une grande mine d'étain, dont l'exploitation est peu active à cause de l'indolence des Malais. Les bois et la culture sont les mêmes que ceux que j'ai déjà rencontrés depuis Malakka.

Ce qu'on recueille ici, et les bois que l'on y exploite, sont envoyés à Padang par la rivière de *Moar*, et de là à Malakka.

Djompol a été ma dernière station de l'intérieur dans ma route à Pahang par terre.

8. — La violence de la pluie m'a empêché de quitter aujourd'hui l'établissement de Djompol. Durant tout ce mois on a du froid et des pluies violentes. J'ai acheté ici un bateau pour me rendre à Pahang.

9. — Parti de Djompol pour Pahang, avec neuf hommes bien armés. La rivière de Djompol est formée par les eaux qui descendent en cascades des différentes montagnes de l'intérieur.

Après avoir descendu le cours de la rivière de Djompol pendant près d'une heure, j'ai été obligé de couper par terre avec mon bateau et mes marchandises pour aller gagner la rivière *Sirting*. Celle-ci conduit au lac de *Brah*, d'où sort à son tour une rivière du même nom, qui va porter ses eaux à la

grande rivière de Pahang. Sur les bords de la Sirting, qui est près de Djompol, est la demeure du radjah. Il m'a prié instamment de rester un jour chez lui; mais le désir que j'avais d'arriver à Pahang aussitôt que possible ne m'a pas permis de profiter de son offre bienveillante. Je lui ai été, du reste, extrêmement obligé de l'attention qu'il a eue de me procurer du kadjang, des volailles, et d'autres approvisionnements nécessaires. J'ai appris que le radjah de Djompol n'avait que peu ou point de pouvoir comme radjah. Le pouvoir réel paraît être tout entier dans les mains du *panghoulou*.

De la rivière de Djompol on peut arriver à Malakka en huit jours par la Moar.

Il y a à Djompol une petite mine d'or, dont le radjah ne tire aucun profit, dans l'impossibilité où il est d'assujettir les mineurs à un travail suivi. A dix heures j'ai quitté le radjah, et j'ai descendu la rivière de Sirting dans la direction de Pahang. A onze heures, pluie violente, qui a duré jusqu'à six heures du soir. Arrêté pour la nuit à un petit établissement appelé *Bahrou*, près des bords de la Sirting.

10. — Forte pluie, qui nous a empêchés de remonter en bateau avant onze heures. Le soir, halte sur les bords de la rivière de Sirting.

11. — Quitté les bords de la rivière à cinq heures et demie; pas de pluie aujourd'hui. A cette époque de l'année, la rivière de Sirting a beaucoup d'eau à cause des pluies abondantes qui tombent en novembre, décembre et janvier.

Les bords de la Sirting sont couverts d'excellent bois de construction, et d'une grande abondance de rotins.

De l'établissement de Bahrou à la rivière de *Brah*, pas d'habitants, mais seulement ce que les indigènes appellent l'Orang-Outan ou Homme des Bois. Ces grands singes fréquentent la rivière de Sirting pour y prendre du poisson.

Les éléphants sont en très-grand nombre. Nous n'en avons pas vu cependant, mais nous les avons entendus pendant que nous étions sur la rivière, et nous avons reconnu leurs traces le lendemain matin. Ce soir, nous avons fait halte sur les bords de la Sirting.

12. — Nous avons quitté les bords de la Sirting en continuant de nous diriger vers Pahang. Nous avons eu un peu de pluie aujourd'hui, et nous avons passé la nuit sur le bord de la rivière.

13. — Quitté les bords de la Sirting, et arrivé a deux heures au lac de Brah, que les Malais nomment *Tasèh-Brah*. Je crois que ce lac peut avoir une cinquantaine de milles de circonférence; il est formé par l'eau des différentes montagnes.

La rivière de Sirting, le lac de Brah et la rivière de Brah, portent l'ensemble de leurs eaux à la rivière de Pahang, qui va elle-même déboucher à la mer.

De la maison du radjah, sur les bords de la Sirting, jusqu'à la partie inférieure de la rivière de Brah, il peut y avoir, je suppose, une distance de 200 milles, car j'ai mis cinq jours à descendre jusqu'à l'extremité de la rivière de Brah, quoique ma petite

barque fût montée par huit hommes, et que nous eussions le courant pour nous. Pendant ma traversée jusqu'à Pahang, je crois que la profondeur de la rivière dépassait presque partout 40 pieds, car avec une perche de 40 pieds nous ne pouvions toucher le fond. Un brick pourrait remonter dans certaines parties de la rivière de Sirting et de la rivière de Brah, tandis qu'en d'autres parties elles ne pourraient recevoir qu'un petit bateau, parce que le passage est obstrué par des arbres tombés et coulés au fond, au-dessus desquels il faudrait qu'on fît passer l'embarcation.

Passé la nuit sur les bords de la rivière de Brah, auprès d'un grand village appelé *Kampong-Brah*, dont les habitants sont sous le contrôle du radjah de Pahang.

14. — Quitté les bords de la rivière de Brah, et arrivé à dix heures à la rivière de Pahang.

Nous n'avons pas eu de pluie aujourd'hui : passé la nuit sur les bords de la rivière de Pahang.

De la rivière de Brah à l'établissement de Pahang, la rivière est large et profonde à cette époque de l'année. La profondeur peut être d'une soixantaine de pieds.

15. — Quitté les bords de la rivière à quatre heures et demie. Ramé toute la journée et toute la nuit, et arrivé au village de *Pahang* le matin à six heures.

Il y a dans la rivière de Pahang huit ou neuf très-belles îles couvertes de cocotiers et d'arbres à betel.

Aux mois de décembre et de janvier, ces îles sont submergées par suite des nombreuses chutes d'eau qui descendent de l'intérieur.

16. — Je suis allé chez le radjah de Pahang, qui m'a bien reçu. Je lui ai demandé la permission de me rendre aux mines d'or pour y placer mes marchandises; il me l'a refusée, par la raison, m'a-t-il dit, que ce serait très-difficile, et que je n'y pourrais pas arriver en moins de quarante jours en ramant dur.

Étranger et Européen, il pourrait m'arriver des accidents imprévus, et le placement de mes marchandises près des indigènes de l'intérieur pourrait amener des troubles.

Le roi a ordonné que je fusse traité avec égards, et il m'a confié immédiatement aux soins des marchands Sahid Alvi et Sahid Abdollah, hommes respectables bien connus à Singapour.

18. — Pas d'affaires. Je suis allé voir le roi, qui m'a promis de réunir demain les trafiquants qui peuvent acheter mes marchandises, lui-même personnellement ne faisant aucune espèce de commerce.

19. — Nous n'avons pu nous entendre.

20. — Aujourd'hui vendu cinq caisses d'opium à 800 dollars la caisse; reçu en payement de la poudre d'or à 22 dollars le *buncal* de Pahang. J'expédierai la poudre d'or à Singapour ou à Malakka, conformément à ma lettre d'avis.

21. — Vendu une caisse de soie écrue au prix de 305 dollars, les pluies que nous avons eues de Ma-

lakka à Djompol l'ayant endommagé. Livré cinq caisses d'opium aux marchands, et vendu dix balles d'opium avarié 180 dollars.

J'ai appris des marchauds qu'on a découvert une mine d'étain près de la rivière de Lippa, à deux journées par eau de l'établissement de Pahang. On en attend beaucoup. On se propose de l'ouvrir à la saison sèche; 800 Malais y travaillent, sans compter bon nombre de Chinois.

22. — Quitté ce matin à cinq heures l'établissement de Pahang pour retourner à Malakka. Beaucoup de pluie avec de forts vents du nord. Remonté la rivière de Pahang dans un petit *kadjand*, ayant à lutter contre un courant très-fort.

23. — Continué de remonter la rivière contre un fort courant. Nous avons neuf rameurs.

Pendant la nuit, nous avons été alarmés par les éléphants, qui n'étaient pas à une portée de fusil des bateaux.

24. — Pluie légère, qui a duré jusqu'à quatre heures du soir.

25. — Beaucoup de pluie toute la journée.

26. — Quitté l'île à cinq heures et demie et arrivé à *Tcheuno*, grand village sur les bords de la rivière de Pahang.

27. — Quitté Tcheuno à cinq heures, et arrivé à deux heures au confluent de la rivière de *Brah*. Beaucoup de pluie toute la journée.

En descendant au village de Pahang, depuis le confluent de la rivière de Brah, le courant était

très-fort en notre faveur; après avoir ramé trente heures de jour et de nuit, nous sommes arrivés au village de *Pahang*.

D'après les informations que j'ai reçues au sujet des mines d'or, il y a, du confluent de la rivière de Brah au village de Djellèh, près de douze jours d'une navigation vigoureuse, et de là aux mines, un mois toujours par eau. *Djellèh* est le village où se fait le commerce de l'or.

28. — Quitté les bords de la rivière de Brah, et arrivé à midi au lac de Brah. Passé la nuit sur les bords de la Sirting.

29. — Quitté les bords de la Sirting à cinq heures et demie. Journée sans pluie jusqu'à sept heures du soir, qu'est survenue une forte averse qui a duré toute la nuit.

30. — Quitté les bords de la rivière à cinq heures et demie. Forte pluie toute la nuit.

31. — Quitté les bords de la Sirting à cinq heures et demie. Une forte pluie nous a obligés de chercher un abri.

Trois hommes ont été pris aujourd'hui de la fièvre des djangles, qui ne les a pas quittés jusqu'à leur arrivée à Malakka.

1er février. — Remarqué que durant la nuit l'eau de la rivière s'était élevée de 2 pieds par suite des pluies.

A sept heures et demie quitté les bords de la Sirting. A dix heures, de fortes ondées qui ont duré jusqu'au matin.

2. — Quitté les bords de la Sirting à six heures, et

arrivé à huit au village de *Bahrou*. De là à *Djompol*, où nous sommes arrivés à deux heures. En repassant, lors de mon retour, à la rivière de Brah, au lac de Brah et à la rivière Sirting, je les ai trouvés très-différents de ce que je les avais vus en allant, leurs eaux ayant été considérablement gonflées dans les mois de novembre, de décembre et de janvier, à la suite des chutes d'eau énormes qu'y versent les différentes montagnes du pays. Je n'ai trouvé néanmoins que 20 pieds d'eau dans les parties les plus profondes des rivières, et généralement moins.

J'ai appris que dans les mois de mars, d'avril, de mai et de juin jusqu'en août, on ne peut aller de la rivière Sirting à Pahang, la rivière étant alors presque à sec. Le poisson est très-bon marché en amont de la rivière. Une sorte d'hommes, appelés Orang-Outans ou Hommes des Bois, nous en cédèrent, pour deux tchoupah de riz, autant qu'il nous en fallait pour dix hommes.

3. — Quitté Djompol à six heures du matin. Traversé le mont *Déa*. De Djompol à la vallée, les routes sont très-mauvaises à cause des épaisses broussailles; de la vallée de Déa au village de Pila, la route est très-bonne, et les habitants qu'on y trouve sont de bonnes gens, inoffensifs et très-obligeants.

4. — Quitté le village de *Snelling*, et traversé le mont *Snelling*, le mont *Enès* et le mont *Poungo*. La montagne de Snelling est la plus élevée que l'on trouve de Malakka à Pahang. De la vallée de Poungo à Djohor, le chemin est très-bon.

De Djohor à Goumountch, il y a une journée de route. Il y a là une mine d'étain.

5. — Quitté *Djohor* à cinq heures et demie, et traversé le mont Djohor; depuis la vallée de *Tamping*, le chemin est très-bon. A deux heures, nous avons traversé la rivière de Malakka et le mont *Mêtchad*. Du mont Mêtchad à *Sibang*, il y a un très-grand bois, où nous fûmes obligés de cheminer pendant plus de 4 milles.

6. — Quitté Sibang à cinq heures. Depuis Sibang, la route est très-bonne jusqu'à Malakka, où nous sommes arrivés à une heure.

LES VIEUX VOYAGEURS

A LA TERRE SAINTE.

(DU XIVe AU XVIe SIÈCLE)

EXTRAIT D'UNE HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE INÉDITE DE LA SYRIE ET DE LA PALESTINE.

PAR LE RÉDACTEUR.

I.

Vue générale.

Après les deux cents années que durèrent les Croisades, et les documents que produisit cette remarquable période pour la connaissance de la Syrie et de la Palestine : au XIIe siècle, Benjamin de Tudèle, Edrisi, Guillaume de Tyr et Phocas ; au XIIIe Willebrand d'Oldenbourg, Jacques de Vitry et Brocard ; dans le commencement du XIVe, Parkhi et Abou'lféda, — après cette période de deux cents années, disons-nous, un bien long temps va s'écouler avant qu'un ouvrage capital ne vienne donner

une nouvelle face à la géographie de ces contrées, et que la géographie syrienne ne soit assise sur des bases véritablement scientifiques. Une innombrable quantité de voyageurs continuera d'affluer vers la Terre Sainte, du XIVe au XIXe siècle, et dans cette foule de pèlerins qui nous ont laissé le récit de leur pérégrination, quelques-uns apporteront de temps à autre une notion nouvelle, un utile renseignement, une observation intelligente qu'il est bon de recueillir. On peut ainsi trouver à glaner un grand nombre de faits de détail pour le perfectionnement de la topographie, pour la détermination plus exacte de certains points de géographie comparée, pour la connaissance des antiquités profanes et de l'archéologie biblique, ou bien enfin pour l'aspect du pays, la nature et la configuration du sol, l'histoire naturelle, et le tableau physique ou moral des populations. Des savants du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle travailleront à former un ensemble de tous les faits connus de leur temps, et publieront à divers intervalles des ouvrages très-recommandables, tels que ceux d'un Andromius, d'un Reland, d'un Büsching, ou, dans le domaine plus spécial de la cartographie, les travaux de notre illustre d'Anville. Mais ni dans cette longue suite de relations, ni dans ces ouvrages d'érudition, nous n'en voyons aucun que l'on puisse regarder comme marquant une époque tranchée dans l'histoire géographique de la Syrie moderne; c'est seulement avec les dernières années du XVIIIe siècle que commence

pour cette région l'ère des explorations véritablement scientifiques.

Cette vue d'ensemble, quant au caractère des relations publiées en Europe sur la Syrie et la Palestine depuis cinq cents ans et plus, nous trace la marche que nous avons à suivre dans l'exposé historique que nous en devons donner. Ne trouvant pas dans l'ensemble de ces relations les éléments d'une division en périodes géographiques, nous y suivrons la division même des siècles comme autant de coupures naturelles propres à reposer l'esprit. Cette marche est d'autant mieux indiquée, que la période contemporaine, qui se détache complétement par son caractère scientifique de toutes les époques antérieures, commence à peu de chose près avec le XIXe siècle.

Nous passerons donc en revue, de siècle en siècle, les relations et les travaux d'érudition dont la région syrienne a été l'objet depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'à nos jours, ne nous arrêtant qu'à ceux de ces ouvrages qui se détachent de la foule des relations communes, et rejetant celles-ci dans une nomenclature bibliographique, qui forme, pour la Syrie particulièrement, un appendice considérable.

II.

XIV[e] *siècle.*

Deux noms principaux, entre plusieurs autres, ceux de Baldensel et de Mandeville, se présentent encore dans le XIV[e] siècle, qui est aussi le siècle de Sanudo, de Parkhi et d'Aboul'féda; mais la valeur de ces deux noms est loin d'égaler la renommée que leur accordèrent leurs contemporains.

Guillaume de Baldensel, ou plus exactement *Willhelm von Boldensleven*, était un Westphalien de noble famille qui avait pris de bonne heure l'habit religieux au couvent des Dominicains de Minden. Son nom véritable était *Otto von Rienhuss*, ou *Nyenhusen*. Fatigué sans doute des austérités du cloître, il en sortit vers 1330 pour rentrer dans la vie séculière. Mais l'opinion était sévère alors pour ces sortes d'abjurations; la première expiation de Nyenhusen fut de changer le nom de ses ancêtres contre celui de sa mère, *Boldensleven*, ou par abréviation, *Boldensale*, *Baldesele*, *Baldensel*, car les manuscrits donnent ces différentes formes. L'usage du temps inspira bientôt au ci-devant dominicain une pénitence plus complète : ce fut un pèlerinage à la Terre Sainte. Il partit en 1334, accompagné d'une suite nombreuse (1); il était de retour à la fin de

(1) Cette date de 1334 est la véritable époque du voyage, et non

l'année suivante, ou au commencement de 1336. Étant allé à Avignon, qui était devenu depuis 1309 le siége de la papauté, il y écrivit la relation de son voyage à la demande du cardinal Taleyrand de Périgord, qui se disposait alors à une nouvelle croisade que Jean XXII s'efforçait d'organiser. La croisade n'eut pas lieu; mais les copies de la relation de Baldensel ne s'en multiplièrent pas moins tant en latin qu'en allemand, comme le prouvent les nombreux manuscrits qu'on en trouve encore dans les grandes bibliothèques. Une translation française en fut faite dès l'année 1351 par le Flamand Jéhan Lelong, connu par un assez grand nombre de traductions de ce genre. Cette vieille traduction française fut imprimée en 1529 dans un recueil de voyages en Tartarie qui est devenu fort rare (1); mais la publication véritable de l'opuscule de Baldensel, la seule que la plupart des bibliographes connaissent, est celle que Canisius en fit à Ingolstadt en 1604 sur un manuscrit latin, dans le tome V de son recueil de pièces du moyen âge intitulé *Lectiones Antiquæ* (2). Nonobstant l'estime que le XIVe siècle paraît avoir fait de ce livre, ce n'est au total qu'un maigre itiné-

celle de 1336, qu'ont indiquée sans exception tous ceux qui l'ont mentionné. 1336 est l'année où Baldensel, de retour de la Terre Sainte, écrivit sa relation.

(1) Voyez les *Mémoires de la Société de Géographie* de Paris, t. IV, p. 400 sq.

(2) Ce recueil a été réimprimé par Basnage en 1725, 5 vol. in-fol.

raire dénué de tout intérêt historique ou géographique.

Bien plus célèbre encore a été la relation du chevalier anglais *Jean de Mandeville*, quoique cette renommée ne fût guère fondée sur de meilleurs titres. Le seul qu'on lui puisse trouver aujourd'hui, pour expliquer une vogue que ne purent épuiser plus de quarante éditions dans toutes les langues de l'Europe depuis la fin du xve siècle jusqu'au commencement du xviie, est précisément le caractère fabuleux d'une partie des récits du voyageur, caractère qui lui enlève aujourd'hui toute valeur sérieuse aux yeux des hommes d'étude, mais qui répondait si bien au goût passionné de ses contemporains pour les histoires merveilleuses. Néanmoins, en réduisant à sa valeur une renommée qui s'éleva principalement sur l'ignorance et la crédulité, ces deux vices dominants du moyen âge, il ne faudrait pas méconnaître ce qui fait réellement pour nous du livre de Mandeville un curieux monument de l'histoire géographique du xve siècle : c'est d'être comme le reflet, et en quelque sorte le résumé, de la géographie populaire de l'époque où il fut écrit. Il est en effet bien reconnu que les seules parties de la relation que l'on puisse regarder comme s'appuyant plus ou moins sur l'observation personnelle, sont, avec l'Égypte, la Syrie et les pays de l'Euphrate : pour tout le reste, malgré l'affirmation du voyageur anglo-normand, qui dit avoir visité « la Tartarie, la Perse, l'Er-

monie (Arménie), petite et grande, la Libye, la Chaldée, et une grande partie de l'Éthiopie, l'Amazonie, la petite et la grande Indie, et les îles sans nombre qui sont voisines de l'Inde (1), » — c'est-à-dire à peu près tout le monde alors connu; malgré cette affirmation mensongère, que trente-quatre années passées hors de l'Europe à partir de 1322 devaient rendre aisément croyable, il est, disons-nous, bien certain que Mandeville a largement puisé dans les récits antérieurs de quelques-uns des moines voyageurs du XIIIe siècle, qu'il copie quelquefois textuellement (2). Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'ensemble de sa relation, et dont nous avons montré ailleurs les rapports avec les autres documents du XIVe et du XVe siècle; la Syrie est la seule partie du voyage dont nous ayons à dire quelques mots d'une manière plus spéciale. La seule indication d'où l'on puisse tirer une date quelque peu précise se trouve dans un passage (3) qui semble nous reporter vers l'année 1332; mais on peut assurer qu'une bonne partie des trente-quatre an-

(1) The Book of sir John Maundeville, édition de M. Wright dans son recueil d'*Early Travels in Palestine*. Lond., 1848, petit in-8, p. 129.

(2) Voyez Sprengel, *Geschichte der wicht. geograph. Entdeckungen*, Halle, 1792, in-8, p. 350; Murray, *Histor. Account of Discov. and trav. in Asia*, Edinb., 1820, in-8, vol. I, p. 195.

(3) Maundeville, dans le recueil cité de M. Wright, p. 165.

nées que Mandeville consacra à ses courses, de 1322 à 1356, furent passées en Égypte et en Palestine. La description que le voyageur donne de cette dernière contrée et de la Syrie (1) ressemble, du reste, beaucoup plus à un *guide book* pour les pèlerins qu'à une relation de voyage proprement dite; force légendes, détail minutieux des lieux saints et des stations pieuses, mais absence complète de toute observation sérieuse sur le pays et les habitants. A cet égard la relation de Mandeville reste prodigieusement en arrière de celle de Brocard et de la plupart des autres écrivains du temps des Croisades; il faut remonter jusqu'aux siècles des plus anciens pèlerins à la Terre Sainte pour trouver quelque chose d'aussi pauvrement futile et d'aussi nul pour l'histoire de la science.

Nous n'avons non plus rien à tirer de la relation d'un prêtre hollandais, *Johann van Hese*, ni de celle d'un châtelain français, *Simon de Sarrebruch*, baron d'Anglure, qui appartiennent l'une et l'autre aux dernières années du XIVe siècle, et qui n'ont absolument d'autre titre que cette date ancienne à l'attention des bibliographes. On a aussi exhumé récemment de la poussière des bibliothèques deux relations italiennes du même temps, celle de *Lionardo Frescobaldi* et de *Simone Sigoli*, que l'on aurait pu y laisser ensevelies sans aucun tort pour

(1) *Ibid.*, p. 141 sqq., 160 sqq.

la science. Le grand nom de *Pétrarque* recommande une courte description de la Syrie et de la Palestine écrite, vers le milieu du même siècle, sous le titre trompeur d'*Itinerariam Syriacum* (1); ce n'est ni un voyage réel, ni même une description dans l'acception propre du mot, mais seulement un élégant discours sur la Terre Sainte et les lieux les plus remarquables de la contrée syrienne.

III.

xve *siècle.*

Mais si la dernière moitié du xive siècle est complétement dépourvue d'ouvrages de quelque valeur sur la Palestine et la Syrie, le xve siècle, moins pauvre, nous en fournit deux ou trois qui méritent d'arrêter un moment notre attention.

Le premier est la relation d'un chevalier flamand d'illustre maison nommé *Guillebert* ou *Gilbert de Lannoy*. Cette relation, qui appartient à l'année 1422, est un document véritablement remarquable. Son auteur ne l'est pas moins par l'agitation et la prodigieuse activité de sa carrière aventureuse. Toute sa vie n'est qu'un long voyage qui dura plus de cinquante ans. La famille dont il était issu est cette maison de *Lannoy* qui a donné à la Belgique tant d'hommes

(1) In Oper. Petrarchæ, Basil. 1554 et a. sqq; in-fol., I, 556.

distingués dans les armes, et à laquelle appartenait aussi le célèbre général qui fut, un siècle plus tard, vice-roi de Naples pour l'Espagne, et qui eut l'honneur de faire le roi François 1er prisonnier à la bataille de Pavie (1425). Guillebert naquit vers 1380.

Entré de bonne heure au service des ducs de Bourgogne, dont il était vassal, on le voit figurer dans tous les événements, dans tous les tournois, dans toutes les batailles qui signalèrent la première moitié du xve siècle. Tantôt soldat de fortune, cherchant des aventures et payant largement de sa personne, tantôt employé par Jean sans Peur et par Philippe le Bon dans des missions diplomatiques, tantôt enfin simple pèlerin, voyageur curieux ou habile observateur, on le trouve en Angleterre, à Dantzig, au fond de la Russie, en Krimée, dans la Servie, à Naples, à Jérusalem, au Caire, à Constantinople, en Espagne, en Hongrie et chez les Tartares. Il s'en va combattre les Maures au royaume de Grenade, les *païens* dans les marches de Brandebourg et en Lithuanie, les Sarrasins dans la Terre Sainte. Il frappe d'estoc et de taille, tombe vingt fois grièvement blessé, et vingt fois se relève pour continuer le cours de ses prouesses. Magnifique et grand seigneur dans les cours où il va représenter son prince, il sait se plier gaiement aux privations les plus pénibles. Habitué à compter pour rien les dangers et les obstacles, toujours et partout il va droit devant lui; et au milieu de ce mouvement continuel, il n'oublie ja-

mais ni son Dieu, ni son prince, ni son pays. Guillebert de Lannoy est le véritable type de l'aventureux paladin du moyen âge : amour du merveilleux, passion des choses inconnues, intrépidité, indépendance, piété sincère, insouciance de l'homme de guerre, rien ne manque pour rendre son caractère complet (1).

La relation qu'il a laissée de ses longues courses doit naturellement porter le cachet de ce caractère toujours impatient de choses nouvelles; ce n'est, en quelque sorte, qu'une course au clocher à travers une multitude de pays, sur lesquels l'auteur ne fournit que peu de détails. Sa relation de la Syrie a cependant un tout autre caractère.

L'origine aussi en était différente, et l'objet plus sérieux. Le roi d'Angleterre Henri V, près de qui Guillebert avait été envoyé en mission par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, en 1419, et qui avait ainsi pu apprécier les rares qualités du chevalier, le retrouva peu de temps après au siége de Melun. La pensée d'une nouvelle expédition contre les Sarrasins de la Terre Sainte n'était pas encore abandonnée des princes chrétiens; Henri V et son allié, Philippe de Bourgogne, s'en montrèrent surtout les zélés promoteurs. Déjà bien des projets, bien des mémoires, bien des plans d'exécution, tels que celui de Sanudo adressé au pape Jean XXII, avaient été

(1) Jules de Saint-Génois, Introduction aux voyages de Guillebert de Lannoy, dans sa petite collection intitulée *les Voyageurs belges du* XIIIe *au* XVIe siècle. Bruxelles, 1848, in-12, t. I, p. 127.

rédigés pour différents princes de la chrétienté depuis l'expulsion finale des Francs hors de la Syrie à la fin du XIII[e] siècle; mais ces mémoires étaient déjà d'une date ancienne, et on n'y trouvait pas d'ailleurs les renseignements précis et détaillés nécessaires à un chef d'armée qui entreprend une lointaine expédition. Henri V, d'accord avec Philippe, proposa au chevalier de Lannoy d'aller reconnaître de nouveau la Terre Sainte et l'Égypte, afin de rendre un compte exact de la disposition et des forces des Musulmans; il devait surtout examiner le littoral depuis les bouches du Nil jusqu'à l'Oronte, et décrire avec soin les ports et les mouillages de toute cette étendue de côtes. Guillebert fut de plus chargé de lettres pour différents princes d'Europe, que le roi d'Angleterre désirait intéresser à l'expédition projetée, et il dut à cet effet traverser les pays allemands, la Poméranie, la Prusse, la Pologne et le sud de la Russie. Il vint s'embarquer à Kafa pour Constantinople, d'où il gagna par mer Alexandrie en Égypte. Parti le 4 mai 1421 du port de l'Écluse pour cette longue tournée diplomatique, il y avait employé une année tout entière. Ce ne fut qu'en mai 1422 qu'il arriva sur le Nil. Le récit de cette odyssée renferme de curieux détails sur les cours et les populations de l'Europe orientale (1); mais c'est seulement lorsqu'il touche aux confins de la Syrie

(1) M. Joachim Lélevel a publié à Bruxelles, en 1842, un intéressant commentaire sur cette partie des voyages de Guillebert de Lannoy.

que le voyage de Guillebert de Lannoy rentre dans le cadre de notre étude actuelle. C'est là seulement aussi, ou pour mieux dire c'est à partir de la Basse Égypte, que les observations du voyageur prennent une véritable importance scientifique. Dans le rapport spécial qu'il en avait rédigé pour le roi d'Angleterre, rapport dont le manuscrit se conserve à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford et qui n'a été publié que de nos jours dans un recueil scientifique d'Angleterre (1), Guillebert débute ainsi : « Ceci est le rapport que fait messire Guillebert de Lannoy, chevalier, sur les visitations de plusieurs villes, ports et rivières, par lui faites tant en Égypte qu'en Syrie, l'an de grâce de N.-S. mille quatre cent vingt-deux, au commandement de très-haut, très-puissant et très-excellent prince le roi Henri d'Angleterre, héritier et régent de France (2), que Dieu absolve. Et commence premièrement la dite visitation à la vue de la ville et port d'Alexandrie (3).

(1) Dans l'*Archæologia*, vol. XXI, Lond., 1827, p. 281. L'éditeur est M. John Webb.

(2). On sait que depuis le traité de Troyes, du 21 mai 1420, qui désignait le roi d'Angleterre comme successeur de l'infortuné Charles VI au trône de France, Henry V, dans ses actes de chancellerie, prenait le titre d'*héritier et régent de France*.

(3) Voici la transcription littérale de ces lignes. Les habitants du nord de la France reconnaîtront aisément, dans ce vieux français du xv[e] siècle, des formes de langage et de prononciation qui leur sont encore familières : « Chest le rapport que fait messire Guillebert de Lannoy Chevalier sur les visitations de plusieurs villes pors et rivieres par lui faittes. Tant en Egipte comme en Surie. Lan de grē nr̄e ségne[r] mil

Après des détails assez étendus sur la géographie et la population de la Basse Égypte, ce rapport contient le parallèle suivant entre ce dernier pays et les provinces syriennes. Nous modernisons un peu l'orthographe :

« Il y a différence entre le pays d'Égypte et de Surie. Car Égypte est pay's de plaines et couvert. Et Surie est pays pierreux et plein de montagnes, et sont communément les Sarrasins de Surie natifs du pays meilleurs, plus vaillants, et aussi plus habiles en fait de guerre et pour la défense du pays que ne sont ceux d'Égypte. Et se trouvent très-grande quantité de ces Sarrasins cavaliers assez bien montés, chacun d'eux ayant l'arc, les flèches, l'épée, la masse et le tambour, et spécialement depuis les marches (pays frontière) de Gazere (Gaza) et de Jérusalem, au long de la marine (littoral), en venant vers Barout et vers Tripoli ; et entre les montagnes allant de la marine à Damasc et Halep, et parmi le dit pays qui est moult grand.

» Et pareillement, comme au pays d'Egypte, il y a autour de Damasc et de Jérusalem, en plusieurs lieux de Surie, dans les champs et par les montagnes, Arabes habitants ; dont en temps de guerre aucuns et plusieurs se trouvent montés sur chevaux et

cccc vingt et deux. Au commandement de tres haut tres puissant et tres excellent prinche le roy Henry dangleterre heritier et Regent de Franche que Dieux absoille. Et commenche premierement la ditte visitation a la veue de la ville et port dalexandrie. « Gilbert de Lannoy, dans l'*Archæologia*, l. c., p. 312.

sur chameaux pour aider leur seigneur, équippés comme dit est, pour la défense du pays.

» Et autour de Damasc et de Halep, en ladite Surie, y a encore une autre manière de gens appelés Turquemans, natifs de Turquie, qui par le congé (permission) du Soudan habitent le pays et changent habitation de lieu à autre, ayant femmes, enfants et bestiaux; lesquels sont grande quantité montés d'assez bons chevaux, ayant bons arcs, flèches, masses, épées et tambours. Et aucuns ont targes (boucliers). Et sont iceux Turquemans sans comparaison meilleurs et plus vaillants aux champs que les Arabes et les Sarrasins du pays, et encore que les esclaves, et sont plus redoutés. Et sont iceux toujours prêts au plaisir du Soudan.

» Et au long de la marine de Surie ont communément les communes (soldats) de pied l'arc et les flèches, et grand nombre en y a qui ont épées.

» Notez qu'en Surie pleut trop plus qu'en Egypte, en especial autour de Damasc et sur la marine, venant de Jaffa à Tripoli (1). »

Le rapport passe de l'Égypte à Jafa sans autre transition. De même que la côte d'Égypte, la côte syrienne est décrite avec soin dans ses points principaux, villes, ports ou mouillages; l'explorateur n'ajoute à ces renseignements nautiques qu'un certain nombre d'indications essentielles sur la nature générale du pays et la statistique. On y trouve aussi

(1) G. de Lannoy, *ibid.*, p. 324 sq.

un itinéraire de Jafa à Jérusalem par Ramla, et une courte notice sur la province de Damask.

Le rapport ne s'arrête qu'aux villes principales et aux ports capables de recevoir les flottes de l'expédition; il passe sous silence les parties intermédiaires du littoral. Il parle successivement de *Jafa*, « autrefois grande ville fermée, alors toute démantelée et déserte; » d'*Acre*, « très-bon port assuré contre tous les vents pour galères et autres fustes, enclos d'une digue qui semble avoir été faite autrefois de main d'homme, et du même côté un autre petit port très-bien enclos de murailles, et qu'il serai t aisé de mettre en état de recevoir aussi de gros bâtiments; » de *Sur* (Tzoûr), « avec un vaste port de 5 ou 6 milles de tour, défendu par quatre ou cinq longues îles rocheuses, et qui pourtant reste exposé aux vents d'O., du N.-O. et du N. » La ville était en grande partie ruinée. On y avait fait revenir un certain nombre d'habitants en 1421; quand messire Guillebert y passa, au milieu de l'année suivante, on y pouvait compter trois cents ménages. L'auteur fait observer que le pays environnant l'emporte sur les environs d'Acre par la beauté, la salubrité et l'abondance des eaux.

Guillebert décrit ensuite *Saiette* (Saïde, ou Sidon), et son port spacieux assez bon pour les bâtiments de moyenne grandeur, mais exposé aux vents du N.-E. et du N.-N.-E. Il ajoute : « Il y a droit au front devant la ville, devers la mer, un autre petit port plat pour petites fustelettes, comme petites

galliottes et barques, etc., lequel est fait à la main, comme il semble, et est enclos du côté de Sur de grosses pierres, et de l'autre côté, devers Barut, il s'affachonne et est fait et clos de ladite ronde îlette. »

La dernière place que Gilbert décrit est Beïrout (Barut), « bonne ville marchande non fermée, avec des maisons en belles pierres de taille. » Elle était très-déchue de ce qu'elle avait été du temps des chrétiens, quoique bien peuplée encore. Il y avait un fort à chaque côté du port. En hiver, le port est exposé aux vents du N. et du N. O. Beïrout était l'entrepôt commercial, et comme le port de Damask (1).

Une partie des détails que le rapport du chevalier de Lannoy donne sur la Syrie maritime se retrouve dans la relation, aussi très-remarquable, de son contemporain *Bertrandon de la Brocquière*. Nous avons fait connaître déjà cet officier du duc de Bourgogne Philippe le Bon, et nous avons dit quelles qualités éminentes le distinguent de la foule des pèlerins de cette époque encore ignorante et crédule (2). Son voyage est de 1432.

« Pour animer et enflammer le cœur des nobles hommes qui désirent voir le monde, dit Bertrandon au début de sa relation, et par l'ordre et commandement de très-haut, très-puissant et mon très-

(1) G. de Lannoy, *ibid.*, p. 335 et suiv.
(2) Voyez notre *Asie-Mineure*, t. II, p. 531.

redouté seigneur, Philippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne..... (1), je, Bertrandon de la Brocquière, natif du duché de Guyenne, seigneur de Vieux-Château, conseiller et premier écuyer-tranchant de mondit très-redouté seigneur, d'après ce que je puis me rappeler, et ce que j'avais consigné en abrégé dans un petit livret en guise de mémorial, j'ai rédigé par écrit ce peu de voyage que j'ai fait; afin que si quelque roi ou prince chrétien voulait entreprendre la conquête de Jérusalem et y conduire par terre une armée, ou si quelque noble homme y voulait voyager, les uns et les autres pussent connaître, depuis le duché de Bourgogne jusqu'à Jérusalem, toutes les villes, cités, régions, contrées, rivières, montagnes et passages dn pays, ainsi que les seigneurs auxquels ils appartiennent (2). »

L'itinéraire des pèlerins en Terre-Sainte était inévitablement tracé. Comme tous ses prédécesseurs, Bertrandon voit les différents lieux de la Palestine consacrés par de pieux souvenirs, et va aussi visiter le mont Sinaï, où Dieu donna ses saints commandements au législateur des hébreux; mais de plus qu'eux, le désir de voir et d'apprendre le conduit au milieu des pays où les Turks avaient établi leur domination. Il visite à deux reprises la cité de Damas, dont il admire la grandeur et le riche terri-

(1) Suivent les titres du duc.

(2) Bertrandon, Voyage en la terre d'Oultre Mer, etc., dans les *Mémoires de l'Institut*, *Sc. Mor. et Polit.*, t. V, an XII.

toire ; à deux reprises aussi il coupe l'Anti-Liban et voit Baalbek, qu'il dépeint comme « une bonne ville, bien fermée de murs et assez marchande, au centre de laquelle était un château fait de très-grosses pierres ; » enfin, de Baalbek il remonte la partie de la Cœlé-Syrie où le bassin du Leontes et le bassin de l'Oronte se touchent et se confondent en un large dos de pays, et suivant la vallée de ce dernier fleuve par Homs et Hamah, il passe à Antioche et vient franchir les montagnes Noires pour pénétrer dans la Petite-Arménie. Ce n'est pas tant la géographie des pays qu'il parcourt qui préoccupe notre gentilhomme, que les mœurs, les usages, les habitudes et les croyances des populations ; mais aussi ses observations à cet égard portent le cachet d'un esprit judicieux et attentif.

Après le chevalier de Lannoy et Bertrandon de la Brocquière, le xve siècle et la première moitié du xvie fournissent encore quelques noms de voyageurs en Terre-Sainte qui eurent une certaine notoriété parmi leurs contemporains, ainsi que l'atteste la réimpression fréquente de leurs relations. Ces vieilles relations sont aujourd'hui fort rares, et nous pouvons ajouter que leur plus grande valeur est celle que leur donne leur rareté même ; ce ne sont, en général, que de simples pèlerinages, dont l'itinéraire reste borné invariablement aux lignes consacrées par la tradition immémoriale des pèlerins, et dont bien peu se peuvent comparer, comme documents d'histoire et de géographie, aux relations de

Bertrandon, de Lannoy et de Brocard. Il y a là pourtant à faire deux exceptions : l'une pour un voyageur flamand, *Josse van Ghistèle* de Gand; l'autre pour le diacre de Mayence *Bernhard von Breytenbach*.

Messire de Ghistèle voyageait en Asie dans les années 1482 et 1483. Non content de visiter la Palestine, la Basse Égypte et le mont Sinaï, cercle ordinaire des pérégrinations pieuses, il voulut parcourir la Haute Syrie, de Beïrouth à Damas (1). Revenu de Damas à Haleb et à Antioche, Ghistèle poussa ensuite jusqu'à l'Euphrate par la route d'Edesse, coupa la plaine Mésopotamienne, vit le Tigre et les lieux où fut Ninive; puis rencontrant de là les vallées alpestres de l'ancienne Assyrie, il pénétra dans l'Arménie par les bords du lac de Van, s'approcha du pied méridional de l'Ararat, s'avança jusqu'à Tauris par Khoï et Marant, et revint du Tauris en Syrie en compagnie des caravanes ordinaires, regrettant beaucoup de n'avoir pu pénétrer jusqu'au fond des Indes. Un tel voyage à cette époque annonce un esprit plus curieux que le commun des contemporains; et en effet, la relation du seigneur de Ghistèle, telle que la rédigea au retour son chapelain Ambroise Zeebout, renferme sur toutes les routes parcourues, et sur les pays visités, de longs détails qui ne manquent ni

(1) Un pèlerin allemand, Stephan Gumpenberg, avait aussi parcouru, en 1450, la ligne de Damas à Beïrouth, après avoir été de Jérusalem à Damas. Mais sa relation, imprimée pour la première fois en 1561 (Frankfürt, in-4°), est absolument vide de détails pour ce double trajet.

d'instruction ni d'intérêt(1). Malheureusement la langue flamande dans laquelle elle était écrite, fort peu répandue au dehors, limita à la patrie même de Ghistèle la connaissance d'un livre qui aurait mérité, mieux que la plupart des relations du même temps, d'être répandu dans le reste de l'Europe (2).

Celle du diacre *Bernhard de Breydenbach* ou *Breytenbach*, rédigée et imprimée d'abord en langue latine, a dû sans doute à cette circonstance d'avoir un beaucoup plus grand retentissement à la fin du xve siècle, et aussi d'être beaucoup plus connue des bibliographes que la relation flamande de van Ghistèle. Ajoutons que bien que limitée au théâtre habituel des pèlerinages, c'est-à-dire à la Palestine, au mont Sinaï et à la Basse Égypte, la relation de Breytenbach mérite véritablement l'estime que les contemporains en ont faite et le prix que les bibliographes y attachent, par l'étendue, le soin et l'exactitude de sa rédaction. Un juge très-compétent, feu M. Eyriès, qui avait lu avec attention la relation du

(1) La relation de van Ghistèle ne fut imprimée que soixante-douze ans plus tard, sur le manuscrit du chapelain Zeebout, sous le titre de *T'Voyage van Mher Joos van Ghistele*, etc. Ghendt, 1557, in-4. Le voyage de Ghistèle dans l'Arménie persane est postérieur de dix ans à celui du vénitien Josafa Barbaro, qui suivit en partie les mêmes routes lors de sa célèbre ambassade à la cour d'Ulug Beg, en 1473.

(2) La relation de Ghistèle eut en peu d'années quatre éditions flamandes. On cite une traduction française de 1564 ; mais cette traduction paraît être moins commune encore que l'original, car nous n'avons pu nous la procurer même dans nos grandes bibliothèques publiques.

diacre de Mayence, en porte dans la ***Biographie universelle*** ce jugement auquel nous nous associons complétement : « Ce voyage à la Terre Sainte, un des plus anciens qui aient été imprimés, est certainement un des meilleurs. L'aspect du pays y est décrit avec soin; le tableau du désert situé entre la Palestine et les monts Sinaï et Oreb, celui de ces deux montagnes et de tous le pays jusqu'au Caire, ne laissent que bien peu de choses à désirer. Les végétaux étrangers à l'Europe et cultivés dans les environs du Caire, sont désignés avec beaucoup de précision et d'exactitude. On y trouve un grand nombre d'observations judicieuses et très-peu de choses inutiles.... (1) »

Le livre, imprimé pour la première fois à Mayence en 1486 dans le format in-folio (2), est d'ailleurs accompagné de grandes planches sur bois d'une exécution très-remarquable pour le temps, et qui représentent les villes principales visitées dans le cours du voyage, depuis Venise jusqu'au Caire. Les dessins en avaient été faits sur les lieux mêmes par un peintre habile, Edward Rewich d'Utrecht, qui accompagnait Breytenbach, ou plutôt qui faisait partie de la même expédition; car Breytenbach lui-même paraît avoir fait le voyage à la suite d'un noble pèlerin, le comte de Solms, seigneur de Myntzen-

(1) *Biogr. Univ.* de Michaud, art. FABER.

(2) Il y eut deux éditions simultanées, latine et allemande. Pour le détail de ces éditions, et de celles qui suivirent bientôt après en différentes langues, voyez notre Bibliographie, ci-après, sous l'année 1483.

berg (1). Parmi les gravures de ce curieux volume, la plus importante est une grande carte de la Terre Sainte et de la Basse Égypte. C'est un des plus anciens monuments de cette nature que l'on puisse citer dans les Annales de la gravure ; car la Chronique de Nuremberg, qui a toujours passé pour le premier livre imprimé avec des vues et des cartes, est de sept années plus récente (2).

Le voyage de Breytenbach eut lieu en 1483, peu après celui de Ghistèle. Une autre troupe de pèlerins, réunie au comte de Solms, et dont faisait partie un moine dominicain, *Félix Fabri* (3), visita aussi les lieux saints précisément dans le même temps, et même les deux partis se réunirent souvent dans leurs courses aux lieux saints et revinrent ensemble en Égypte par le mont Sinaï, ce qui a produit une certaine confusion bibliographique entre les deux relations réellement bien distinctes de Breydenbach et de Fabri. Le P. Fabri avait déjà fait, en 1479, un premier pèlerinage aux lieux saints; le

(1) Breytenbach, *Itinerarium in Terram Sanctam*, p. 177, édit. lat. de 1486. — Le volume est sans pagination imprimée; mais l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale dont nous nous sommes servi a une pagination manuscrite. Le passage auquel nous renvoyons est au commencement de la deuxième partie de la relation, celle du mont Sinaï.

(2) Cette observation est d'un bibliographe anglais, M. J. West (*Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 311).

(3) Ce nom est la forme latinisée du nom allemand Schmidt. M. Eyriès, dans l'article de la *Biographie Universelle* allégué tout à l'heure, écrit à tort *Faber;* la relation porte *Pater Felix Fabri.* L'usage ici prévaut contre les lois de la grammaire.

journal de ce premier voyage a été publié pour la première fois à Augsbourg en 1556.

L'abbé Morelli, dans son savant Mémoire sur quelques anciens voyageurs vénitiens, cite avec éloge *Paolo* de Trévise (Paolo Trevisano), qui visita la Palestine et la Syrie, ainsi que l'Égypte et d'autres parties de l'Orient, vers l'année 1480; mais l'ouvrage que Paolo avait écrit en Cypre sur quelques-unes des contrées qu'il avait visitées, ne s'est pas conservé (1).

(1) Don Jacopo Morelli, *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori eruditi Veneziani poco noti.* Venezia, 1803, in-4, p. 8.

RAPPORT

DE M. BROSSET

SUR LES VOYAGES EXÉCUTÉS SOUS LES AUSPICES DU PRINCE VORONTSOV, LIEUTENANT DU CAUCASE,

PAR M. DIMITRI MÉGHWINET-KHOUTSESOV.

Lu à l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, le 6 février 1852.

I. *Des voyageurs géorgiens.*

Plusieurs des motifs qui entraînent les hommes hors de leur patrie, pour explorer les terres étrangères, n'exerçaient aucune influence sur les anciens Géorgiens : par exemple, la curiosité et l'esprit de spéculation, qui naissent du désir d'acquérir des idées nouvelles, par la comparaison, ou d'étendre les relations commerciales, de faire naître et de satisfaire des besoins produits par une civilisation avancée. Les Géorgiens étaient trop peu instruits par eux-mêmes, ils étaient trop étrangers aux travaux de l'industrie et se contentaient trop aisément d'un agréable commerce d'échange intérieur, pour se sentir portés aux courses d'investigation et de négoce.

Ceux d'entre eux qui ont quitté momentanément leur heureuse patrie l'ont fait ou par force, ou par esprit de religion, ou pour des investigations à main armée. En trois mots, les voyageurs géorgiens n'ont été que des pèlerins, des captifs ou des guerriers.

Sans remonter ici au voyage, quelque peu douteux, du roi Mirian à Jérusalem, au IVe siècle; au pèlerinage plus certain de la famille du roi Gourgaslan en Terre-Sainte, 100 ans plus tard, nous savons qu'au xe siècle une foule de Géorgiens se rendirent en Grèce, les uns pour y profiter des faveurs de la cour impériale, d'autres pour y étudier la théologie dans les couvents du mont Athos. Les pérégrinations de Giorgi-Mthatsmidel dans les mêmes lieux, à Jérusalem, à travers la Syrie, nous sont connues par l'intéressante histoire de sa vie. Au XIIe siècle, suivant l'historien arménien Vardan, le roi David envoya 40 jeunes Géorgiens en Grèce, pour y étudier les sciences et les belles-lettres; et si, ce qui est probable, ces envois se renouvelèrent sous les règnes suivants, ce furent sans doute ces jeunes adeptes de la science hellénique qui préparèrent les beaux développements de la littérature nationale au temps de Thamar. De toutes ces pérégrinations il ne nous reste que le souvenir, contenu dans quelques lignes d'un historien arménien.

Quant au rayonnement des Géorgiens hors de leur pays, pour la guerre, les points extrêmes que l'on en connaît sont : au S. O., Trébisonde; à l'E.,

Gourgandj, dans le Khorassan, et les contrées du Daghistan, peut-être jusqu'à Derbend ; au S., ils n'ont guère dépassé l'Araxe. Ainsi ils ne sont sortis des limites de leur nationalité que par moments et pour revenir bientôt jouir, derrière leurs montagnes, du fruit de leur butin, et les récits de leurs expéditions n'ajoutent que fort peu de chose à la masse générale des connaissances géographiques.

Au XIIIe siècle, époque de leurs plus brillantes conquêtes, comme aussi de leur annihilation par la foudroyante invasion des barbares de la Mongolie, beaucoup de Géorgiens connus exécutèrent le voyage de Boulgar et de Qaraqoroum ; mais, moins diligents que leurs compagnons d'infortune, d'Arménie, ils ne nous ont transmis rien qui ressemble le moins du monde à l'intéressante relation du voyage du roi Héthoum, par Kiracos de Gantzac, publiée autrefois dans le « Courrier de Sibérie, » et plus tard dans le Journal Asiatique de Paris.

Le roi Wakhtang VI est un des Géorgiens qui ont le plus voyagé, involontairement sans doute, hors de la Géorgie : de Tiflis à Ispahan, et retour ; puis de nouveau jusqu'aux frontières de la Perse, à Kirman, à Hérat ; et encore, de Tiflis à Saint-Pétersbourg, et enfin à Astrakhan, où il mourut, en 1737. Son cousin, le moine Soulkhan-Saba, est connu par ses voyages en Perse, en Italie, en France, en Turquie, enfin à Moscou, lieu de sa sépulture. Soulkhan est aussi le premier qui ait laissé la relation écrite de ses impressions de voyages, notamment de celui

qu'il fit dans l'Europe occidentale, en 1713. Malheureusement, de cette Relation il nous manque la partie contenant la description de la France; il est du moins à présumer que là on aurait trouvé autre chose qu'une fastidieuse énumération de couvents et de reliques, telle que celle qui rend si fatigante à lire sa tournée à Rome, à Florence et dans les grands centres de l'Italie (1). On voit que cet homme, si remarquable d'ailleurs, n'avait en tête aucune idée ni d'arts, ni de sciences, ni d'industrie, ni même de politique comparée. Les grandeurs sociales, celles du luxe mondain ou religieux, sont les seuls objets qui aient attiré son attention.

En 1755-6, un autre Géorgien, Timothée Gabachwili, métropolite de Tiflis, exécuta un vaste pèlerinage au mont Olympe, à la Sainte-Montagne, à Jérusalem, dans tous les lieux où la ferveur religieuse a jamais conduit ses compatriotes, et nous en a laissé une description, non sans mérite, dans son livre de la Visite, qui constate l'état des choses au milieu du XVIIIe siècle. L'original de sa relation, à ce que l'on assure, se trouve au Musée asiatique, dans la belle collection de manuscrits dont l'Académie a été gratifiée, en 1848, par Sa Majesté l'Empereur (2).

(1) Cette partie de sa relation a paru dans les premiers Ndu Journal géorgien de Tiflis, de cette année.

(2) Le Voyage de Timothée a paru cette année, à Tiflis, annoté par M. Pl. Iosélian.

Vers l'année 1789 Iona, évêque de Rouïs, partit pour Constantinople, visita le mont Athos, l'Asie-Mineure, et vint à Venise, d'où il se rendit à Suez et au mont Sinaï; de retour à Trieste il traversa l'Autriche, se fixa pour quelques années en Moldavie et en Valachie, et écrivit une relation de ses sept années de voyages non interrompus; après quoi il vint résider à Moscou et y mourut en 1821. Il est enterré au monastère de Pokrov. Son récit, quoique excessivement succinct, renferme pourtant des indications historiques, qui montrent qu'il ne resta pas étranger, comme son prédécesseur, aux mouvements qui se passaient autour de lui. Quoiqu'il soit difficile de préciser le but de son voyage, il est pourtant aisé de conclure qu'il mania les affaires de son pays auprès des puissances, et notamment auprès du gouvernement de l'impératrice Catherine.

Il existe encore, dit-on, la Relation d'un voyage imaginaire dans les montagnes du Caucase, composée par feu le tsarévitch Ioané, homme très-instruit. Son voyageur, un certain moine Iona, observe et décrit avec beaucoup d'entrain et de vérité les mœurs des tribus montagnardes, les couvents, les églises; mais je n'ai jamais vu cet ouvrage.

Pour terminer cette énumération, il me reste à parler des voyages exécutés, en 1822, par un prince Awalov, encore vivant, je crois, à Moscou, et plus tard, par M. Nicolas Tchoubinov, tant en Égypte que dans la Terre-Sainte : il n'en existe pas de re-

lation, que je sache. Enfin, en 1848, M Platon Iosélian s'est rendu au mont Athos, d'où il a rapporté plusieurs pouds de précieux manuscrits géorgiens, notamment la traduction originale de la Bible, par S. Ewthym, et quelques Biographies de saints, peu connues. Les autres résultats de ses observations ont été déposés dans un journal russe.

Il semble donc que, dans ces derniers temps, les Géorgiens aient secoué la langueur de leur climat, pour se retremper dans la civilisation de l'Europe. J'en connais un bon nombre qui, dans les vingt dernières années, ont visité l'Allemagne, la France et l'Angleterre. J'ai à parler aujourd'hui d'un jeune Géorgien, chaud patriote, doué d'un talent poétique remarquable, qui s'est voué à la recherche des antiquités de son pays.

II. *Voyages de M. Dimitri Méghwineth-Kouhtsésov.*

J'ai déjà plusieurs fois entretenu l'Académie des excursions archéologiques entreprises en Géorgie par M. Dimitri Méghwineth-Kouhtsésov, employé au tribunal de Gori, sous les auspices du Prince-Lieutenant du Caucase. Les beaux résultats de la première, imprimés dans notre Bulletin historico-philologique, t. VI, n°s 11, 12, 14, et à la suite du 6e des rapports sur mon Voyage archéologique, ayant obtenu l'approbation de l'Académie, elle intercéda auprès du Prince-Lieutenant pour obtenir que M. Dimitri pût continuer ses recherches dans

plusieurs contrées non encore explorées. Sa prière ayant été favorablement accueillie, je fus chargé de dresser un Itinéraire et une liste des localités où l'on pouvait espérer une récolte d'antiquités plus abondante(1). Mon plan embrassait, dans l'ordre de leur importance, les provinces restées turques du pachalik d'Akhal-Tzikhé, la Géorgie au S. du Kour et de la Ktzia, enfin l'Iméreth et la partie montueuse, au N., du gouvernement de Tiflis.

Maintenant qu'une partie de ce programme a été remplie, je crois devoir rendre compte à la Conférence des résultats obtenus et des matériaux rassemblés par M. Dimitri.

Je ne reviendrai pas sur la première excursion de notre voyageur, exécutée dans les derniers mois de l'année 1848, très-riche en inscriptions datées, notamment du XIe siècle. Trois autres courses ont eu lieu, l'une en octobre 1849; la seconde du 17 mai au 22 juillet 1850; la dernière, du 3 au 21 octobre de la même année. Outre les relations détaillées qui s'y rapportent, M. Dimitri m'a fait tenir :

1) Un fragment de l'histoire du couvent de Largwis, et, ce qui est plus curieux, des origines de la grande famille des éristhaws du Ksan; fragment traduit et déjà imprimé, qui forme la XXIe Addition à l'histoire ancienne de la Géorgie.

2) Un abrégé de l'histoire du roi Iracli II, où figure une lettre, très-remarquable, écrite par ce

(1) V. Bulletin Hist.-Philolog., t. VII, p. 27.

prince à sa sœur Anna, pendant qu'il se trouvait dans l'Inde, au service de Nadir-Chah, en 1737 et années suivantes, lors de la campagne contre Delhi.

Mon rapport se divisera donc naturellement en deux parties : les trois nouveaux voyages de M. Dimitri, et les matériaux divers.

Avant d'entrer en matière, je ne puis ne pas faire remarquer qu'il serait peu équitable d'apprécier le zèle et la capacité d'un voyageur uniquement d'après la richesse et l'importance des résultats par lui recueillis. En effet, il en coûte autant d'efforts et de fatigues pour ne rien rencontrer de capital en fait d'antiquités, que pour mettre la main sur des trésors. Cette observation paraîtra d'autant plus juste, s'il s'agit de contrées déjà visitées avec soin, écrémées, pour ainsi dire par une exploration à fond, faite dans les conditions les plus favorables, avec des moyens qu'un voyageur ordinaire n'a pas toujours à sa disposition, et dont les localités les plus saillantes ont déjà livré leurs secrets.

Je suis encore obligé d'exprimer le regret, qu'au lieu de commencer par la visite de la partie méridionale ou turque du pachalik d'Akhal-Tzikhé, M. Dimitri ait d'abord dirigé ses pas vers l'Iméreth. En effet, les indications données par M. Koch, dans son second voyage, prouvent surabondamment que les plus belles antiquités géorgiennes se trouvent sur le haut Kour et dans le bassin du Tchorokh ; il les a vues, il en indique la position, la topographie exacte.

et mon Itinéraire en présentait l'analyse. En outre, les facilités qu'a rencontrées dans ce pays un voyageur allemand se seraient encore élargies pour un sujet russe, appuyé de la protection spéciale du Prince-Lieutenant. Pour le Somkheth, également, les cartes russes et la Géographie de Wakhoucht donnaient une masse de renseignements positifs, tandis que, comme je l'ai dit dans l'Instruction écrite, on ne pouvait que marcher au hasard dans l'Iméreth, ni les voyageurs précédents ni les traditions ne laissant pressentir vers quelles localités il faudrait se diriger.

Ignorant les circonstances qui ont déterminé le choix de M. Dimitri, je suis loin de vouloir prononcer un blâme, d'autant moins mérité que la relation de sa course en Iméreth nous montre un temps bien employé, contient un bon nombre de matériaux neufs et curieux, et la preuve qu'en fait de monuments la plus grande partie de ce qui mérite ici d'être connu est maintenant mise à jour.

III. *Deuxième excursion de M. Dimitri.*

Dans la partie méridionale du district du Gori, qu'il n'avait pas vue en 1848, à Khidis-Thaw, M. Dimitri a trouvé une croix, réparée en 1796 par le Tsarévitch Pharnawaz, encore vivant aujourd'hui (1), et qui, suivant la tradition, aurait été faite

(1) Mort à la fin de mars de cette année, et enterré au couvent de S. Al.-Nevski.

primitivement avec le bois du cyprès qui poussa à Mtzkhétha sur le lieu où était déposée la croix de Notre-Seigneur.

« La croix dont il est question, dit M. Dimitri, était d'abord déposée au village d'Akhal-Djouar, dans les domaines actuels de la famille Saacadzé, d'où elle fut portée dans l'église de Khidis-Thaw. »

Avant d'arriver au monastère de C'rcon, dans le petit canton géorgien du Sadjawakhiano, notre voyageur passa auprès d'un tilleul auquel la tradition de la famille de Djawakhis-Chwili accorde une vénération particulière; car lorsqu'un des membres de cette famille est grièvement malade, on est persuadé que si une branche du tilleul se casse, c'est un mauvais pronostic : aussi, en pareil cas, l'état de l'arbre est-il consaté chaque matin.

Tout près d'une église située sur la rivière Chab-Tsqala, le voyageur fit la singulière rencontre d'un ermite russe. Ce personnage, destiné d'abord au clergé, fut enlevé pour le service militaire. Après quinze ans de campagnes, il devint diatchok dans une église, et passa quinze nouvelles années dans cet emploi. Depuis lors il s'est voué à la prière et se soutient par son travail, en confectionnant de petits meubles, qu'il échange dans le voisinage pour de l'argent et pour les provisions nécessaires à son existence.

Plus loin, à Saourbis, M. Dimitri a visité l'église de Saint-Georges, avec inscription khoutzouri, de l'an 312, qui paraît avoir été construite par deux person-

nages, Ewsthaté et Cakha, complétement inconnus, mais qui semblent pourtant avoir vécu en 1092 plutôt qu'en 1624, époque où les Géorgiens n'avaient guère le loisir de construire des monuments : ce serait donc un édifice du règne de David le Réparateur.

La grande église de Notre-Dame de Métekhni a été visitée avec soin, et a fourni deux inscriptions particulièrement intéressantes : dans l'une, le roi Louarsab dit que c'est lui qui l'a *bâtie* et est recommandé à Dieu; dans l'autre, datée de l'an 1642, est mentionné le catholicos......, fils de Iotham Amilakhor. Or l'histoire écrite, autant que je sache, ne dit pas un mot de la construction de l'église de Métekhni, au bord du Kour, cela est vrai; mais la place où se trouve l'inscription, une des pierres de la coupole, permet de croire, ainsi que le dit le voyageur, qu'un roi Louarsab fut, non le constructeur de l'église, mais du moins le restaurateur de la coupole même. Il n'y a dans la série des rois de Géorgie que deux princes du nom mentionné : le second, étranglé par ordre de Chah-Abaz Ier, en 1622, mourut si jeune, après un règne très-agité, que je n'hésite pas à lui refuser une pareille attribution; l'autre, au contraire, qui régna entre 1535 et 1558, y a bien plus de droits. Quant au catholicos *Nicolaoz* Amilakhor, qui siégea réellement entre 1676 et 1693, je discuterai, dans le récit du voyage, l'inscription où il est mentionné. Il en sera de même d'une inscription d'image, copiée dans une petite église tout près de Métekhni,

singulière par sa rédaction, mais de la fin du XVIIe siècle, et de plusieurs Mémento intéressants, relevés sur des manuscrits peu anciens.

Je termine cette première course par un trait d'histoire relatif au village de Gomi, où se trouve une petite citadelle que recommande à l'attention un événement tragique accompli au XVIIe siècle. «Quand Giji-Khan commandait à Tiflis, au temps de Chah-Abaz, dit le voyageur, on lui fit des rapports sur la beauté et les grâces de Khampherwan, sœur du thawad Giorgi Maghalachwili, maître de la maison du roi, qui avait conservé sa virginité jusqu'à quarante ans, vivant dans la pratique de la vertu et de la religion. Résolu de la prendre pour lui, le khan dépêcha quelques musulmans, et avec eux un certain Saba Orbélian. A cette nouvelle, Khampherwan se prit à dire : « Je me dévoue à la mort, plutôt que de me livrer à ce méchant impur. » En disant cela, elle serra avec ferveur une petite image de la Vierge, et la pria ainsi, avec larmes : « Très-sainte Vierge, reçois mon âme sans tache et délivre-moi des Agarians, qui sont venus pour m'enlever. » En même temps elle se précipita avec l'image, du haut de la citadelle, sur un rocher, du côté du Mtcouar, et, de cette hauteur de soixante sajènes, tomba évanouie et brisée. A la vue de cet incroyable événement, les musulmans et Saba, laissant la femme, revinrent en hâte à Tiflis. Cependant un certain Soloman Djawakhis-Chwili, qui aimait sincèrement Khampherwan et désirait l'épouser, écrivit sur ce sujet des vers que

le peuple du pays a conservés et répète encore de nos jours. »

L'hiver et le mauvais temps mirent fin à cette courte excursion, entreprise trop tard; mais la plupart des matériaux historiques, mentionnés au commencement de ce Rapport, ont été remis après le retour du voyageur.

IV. *Voyage de M. Dimitri en Mingrélie.*

J'ai maintenant à rendre compte de la tournée de M. Dimitri en Mingrélie et Iméreth, entre le 17 mai et le 22 juillet 1850, dont je continuerai à ne signaler que les résultats les plus saillants; les détails de mœurs et les traditions y occupent une grande place.

A Kouthaïs, M. Dimitri eut l'occasion de vérifier de nouveau la date en chiffres indo-arabes, de l'an 1022, inscrite sur l'une des fenêtres de la cathédrale. J'insiste sur ce point, parce que les Géorgiens ont jusqu'ici refusé obstinément de reconnaître l'explication donnée à un point si curieux de leur ancienne histoire. Cependant j'ai eu l'occasion de faire ressortir cette circonstance, que sur deux autres monuments géorgiens, le couvent de Wéré et l'église de Tswimoeth, tout à fait contemporains de l'église de Kouthaïs, il existe très-vraisemblablement des dates exprimées dans les mêmes chiffres, dont je n'ai pas réussi, malheureusement, à me procurer de nouvelles copies (1) : ce fait, et l'impossibilité où sont les

(1) Ces dates ont été découvertes et copiées par M. Dimitri, dans un

Géorgiens de se rendre compte, avec leurs lettres, des signes numéraux qui se voient à Kouthaïs, a pourtant amené les compagnons de M. Dimitri à conclure « que les signes en question doivent être arabes. »

Dans les archives du Tribunal de la même ville, M. Dimitri a copié un document du plus haut intérêt et entièrement neuf : c'est une patente royale, sur parchemin, fixant le prix du sang des membres de la famille d'Awchandazé à la somme exorbitante de 240,000 botinaours (1) d'argent ancien. La cause d'une pareille faveur est de nature à la justifier. Le roi David le Réparateur, faisant construire Gélath, tomba du haut d'un mur et ne put se guérir des suites de sa chute qu'en buvant du lait de biche, qui lui fut fourni par un des ancêtres de la famille susnommée. L'acte en question, le sixième de ceux de ce genre que j'aie jamais vus, a été plusieurs fois confirmé sous les rois postérieurs, et retranscrit par des copistes peu au fait des formules anciennes, en sorte que le libellé en présente bon nombre d'irrégularités : il est originairement du XII[e] siècle, et la dernière confirmation et copie, du XV[e] siècle.

De Kouthaïs, le voyageur partit pour la Mingrélie, en suivant presque la même route que moi, et là, comme, jusqu'à ce moment, en Iméreth, il n'a vu, à peu d'exceptions près, que ce que j'ai vu moi-

précédent voyage ; mais il reste des doutes sur la forme des lettres numérales.

(1) Environ 60,000 r. ass.

même, je dois donc, dans ce Compte Rendu, n'insister que sur les faits nouveaux, et, parmi ceux-ci, sur les plus remarquables.

Quelque riche et intéressante que soit la collection des inscriptions d'images que j'ai recueillies en Mingrélie, et insérée dans mes Rapports, pourtant elle n'est pas complète, et M. Dimitri a eu la bonne fortune de pouvoir y en ajouter quelques-unes, dont deux d'un intérêt local, trouvées par lui à Soudjouna. Ici encore il a assisté aux cérémonies des funérailles d'un thawad Tchkhéidzé, présidées par le métropolite de Mingrélie en personne, et qu'il décrit avec les plus grands détails. Ces cérémonies, d'un caractère tout à fait original et propre aux contrées géorgiennes, offrent tant de ressemblance avec les descriptions anciennes, qu'on se convainc, en en lisant le récit, de la véracité des historiens. Pharsadan Giordidjanidzé, de Gori, contemporain, nous a laissé une relation toute semblable des funérailles du prince Otia, fils de la reine Marian, mort en 1646; il y a des indications du même genre, pour les XVIIe et XVIIIe siècles, dans la Chronique géorgienne, que j'ai publiée, et dans celles de Sekhnia Tchkhéidzé, ainsi que de Papouna Orbélian. D'ailleurs, à défaut de témoignages écrits, il n'est aucun de ceux qui ont visité le Caucase, à qui sa mémoire ne fournisse des épisodes analogues. En un mot, l'exagération des signes extérieurs de la douleur, parmi les populations de la Géorgie, est un fait connu, mais dont on aime à voir le tableau d'ensemble, traité par un Géorgien.

M. Dimitri n'ajoute rien à ce que j'ai dit des grands couvents mingréliens, mais le hasard lui a fait tomber entre les mains plusieurs manuscrits de la bibliothèque du diadan, que je n'avais pas vus; entre autres, une Histoire de Géorgie, manuscrit ancien; un récit de l'émigration du roi Thémouraz I, de Grem en Iméreth, qui doit certainement contenir des détails nouveaux; une Histoire des rois de Géorgie, anciens et nouveaux, en vers.

A Martwil ou Dchqondid, il a également transcrit, d'après une copie que lui prêta le Métropolite, la très-longue et très-intéressante inscription d'une image, de l'an 1646, déposée maintenant dans un village du Souaneth Libre. Ici Léwan-Dadian raconte, avec une profusion de détails, plusieurs expéditions faites par lui en Iméreth, vers l'année indiquée, expéditions qui sont seulement esquissées dans l'inscription, déjà connue, d'une image d'Iori, et mentionnées en passant dans l'histoire du XVIIe siècle. Il y aura, sans doute, à l'ordinaire, des exagérations et des fanfaronnades, mais le fond et les principaux traits doivent être vrais. L'histoire de l'Iméreth réclame en entier ce texte si curieux.

A son retour de Mingrélie, le voyageur aborda enfin des portions de l'Iméreth non encore explorées, au S. du Rion et de la Qwirila, et dans les districts situés vers les sources de cette dernière. C'est là qu'il a fait sa récolte personnelle et acheminé l'archéologie géorgienne à la solution de la question posée dans son Itinéraire : l'Iméreth est-il un pays à

antiquités, hormis celles précédemment connues? Dans la plupart des localités de cette catégorie, formant l'apanage de grandes familles, et qui ne relevaient du gouvernement central que comme terres féodales, plus ou moins immédiates, on doit s'attendre à ne trouver, et on ne trouve, en effet, que des notices concernant les possesseurs directs du sol. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même, dans les diverses contrées du Radcha, de l'Argoueth, du Letchkhoum et même du Souaneth mingrélien. Ce que j'y ai récolté d'inscriptions *royales*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est infiniment peu de chose, en comparaison des textes relatifs aux familles d'éristhaws, de thawads, d'aznaours, et même aux communes autonomes. Excepté les résidences royales ou épiscopales, et quelques grands établissements religieux, fondés par l'autorité centrale, je n'ai recueilli dans les autres localités que fort peu de textes intéressant l'histoire générale des contrées géorgiennes. Pourtant ces faits particuliers ne doivent pas être négligés, quoique d'intérêt secondaire, parce que sans eux beaucoup de faits généraux resteraient inexpliqués.

A Amaghléba et dans les deux districts de Satchino et de Satchidjawadzo, les notices abondent sur la famille des thawads Tchidjawadzé. Le Satchino est un petit district, au S. du Rion, fort peu éloigné de l'embouchure de la Tékhoura, affluent septentrional du même fleuve, remarquable parce que c'est là qu'on a trouvé, il y a quelques années, la belle tête sculptée dont j'ai fait mention dans mon

Voyage, neuvième Rapport, p. 5; cette tête doit être un produit de l'art grec, et suivant moi a dû être enfouie là au VIe siècle, lors des guerres de la Lazique; car la fameuse *Insula* ou camp retranché, occupé par les Grecs dans les années 552 et suiv., était au voisinage.

Au village de Wan, non loin d'Amaghléba, un vieil Évangile a fourni au voyageur des renseignements intéressants sur Ioseb, frère du roi Salomon Ier et catholicos d'Aphkhazeth, sur lequel on n'a qu'un très-petit nombre de données. Le même manuscrit renferme un Mémento entièrement neuf sur une branche inconnue de la famille des Atabeks géorgiens, remontant, suivant mon opinion, au XIVe ou au XVe siècle. Tout le reste des antiquités de cette église est plus moderne et est relatif à la famille Tchidjawadzé. Là encore, sur un ms. du Code géorgien, M. Dimitri a copié une note, que je discuterai longuement, sur la chronologie de la cathédrale de Kouthaïs.

De là notre voyageur se rendit à Chorapan. A Ilew, dans le canton de Lomsiath-Khew, il a trouvé des inscriptions et des peintures historiques, intéressantes pour la famille des Madchawarians; à Tsiwa, une image offerte en 1774 par la reine Mariam, épouse du roi Salomon Ier; à Tabacin, une église bâtie au XVIe siècle, par Gérasimé, métropolite de Kouthaïs, et des inscriptions de la famille Tchkhéidzé, à qui cette contrée appartenait. Puis il remonta au N., et son guide, au lieu de le conduire à Noumis, l'amena

au couvent d'Oubisa, remarquable par sa tour, portant une inscription de l'an 1141, ou 555 intercalaire, de l'Hégire. A Satchkhéré, chez un prince Tséréthel, on lui a montré une grande croix, d'argent doré, avec cette inscription :

« Seigneur créateur de toutes choses, exalte celui » qui tient de toi sa couronne, David, roi des » Aphkhaz, des Karthles, du Héreth et du Cakheth, » roi-soleil de la chrétienté, »
c'est donc un monument du roi David le Réparateur, ayant aujourd'hui sept siècles et demi de date.

Au couvent de Djrouch, il a vu une curiosité qui m'a échappé, un os pétrifié, trouvé, à ce qu'il paraît, dans le sol des environs, ce qui ferait penser qu'on pourrait peut-être y rencontrer aussi des dépôts de fossiles. Dans le Radcha il a suivi la même route et vu les mêmes choses que moi et d'autres voyageurs; mais à son retour, avant de rentrer dans le Karthli, il a mis la main sur une des plus belles antiquités de l'Iméreth, qui n'a encore été signalée, que je sache, par aucun touriste. Voici de quoi il s'agit :

A Sawaneth, sur la haute Qwirila, le géographe mentionne une église sans coupole, d'une merveilleuse construction, car elle est d'une seule pierre, y compris l'iconostase. Un pareil monument a bien, en effet, de quoi exciter l'admiration. A ce sujet, M. Dimitri s'exprime en ces termes : « Le 20 juillet, ayant passé la Qwirila, du côté de ses sources, je vis au village de Sawané, sur une hauteur, une grande église en pierres de taille, dont l'iconostase, tout dé-

coupé, est d'une seule pierre. » Pour concilier ces indications, j'ai vérifié de nouveau, sur l'original autographe, le texte cité de la Géographie, que j'ai trouvé entièrement conforme à l'imprimé. D'autre part, le mot de la relation de M. Dimitri que j'ai traduit « en pierres de taille, » est le même qu'il emploie toujours pour indiquer les monuments non bâtis en cailloux de rivière, comme il y en a tant en Géorgie. Il ne peut donc se présenter à l'esprit que M. Dimitri veuille parler ici d'un genre d'édifice différent des autres, décrits par lui. Et encore, si l'église eût été réellement monolithe, une telle singularité aurait attiré son attention, ou ses guides la lui auraient certainement fait remarquer. N'ayant pas de tiers témoin, pour départager les deux autorités, je suis réduit à supposer qu'il faut ponctuer autrement que je ne ne l'ai fait le passage cité de la Géographie de Wakhoucht, et lire : « car elle est avec un iconostase d'une seule pierre; » mais je dois dire qu'ainsi entendue, cette phrase est contraire à la grammaire, ce qui vaut mieux, après tout, que d'être absurde.

Quoi qu'il en soit, une inscription khoutzouri, très-dégradée, nous apprend que l'église de Sawané fut construite par un certain « Louarsab, par ordre d'un personnage nommé Giorgi-Ioané, en l'année pascale 201, sous le règne de Bagrat-Couropalate. » D'autres inscriptions rappellent encore le nom du même Giorgi-Ioané, et de plusieurs membres de la famille Kawtharadzé : d'où il me paraît résulter que

l'église de Sawané fut bâtie aux frais de cette famille, historiquement inconnue, à la fin du xᵉ siècle, sous le règne de Bagrat III, en 981 de J.-C. Le nom du roi Bagrat et la date sont deux points qui se confirment réciproquement, et qui prouvent que je n'ai pas tort de croire que Bagra monta sur le trône un peu plus tôt que ne l'indique le chronologiste géorgien, c'est-à-dire en 979. De son règne, il reste une foule de monuments, à Mokwi, à Kouthaïs, à Nicorstmida, à Wéré, à Tswimoeth, à Dchqondid... etc.

De retour à Tiflis, après sa tournée en Iméreth, M. Dimitri repartit le 3 octobre 1850 et visita Manglis, Haghpat, Sanaïn, Akhtala et autres localités. Suivant moi, il aurait été plus utile de commencer du moins par cette partie de la Géorgie, et de ne pas s'aventurer dans les montagnes à une époque si avancée de la saison. Pourtant la visite à Manglis nous a fourni neuf inscriptions, et, ce qui vaut mieux que le nombre, une inscription datée, inconnue jusqu'à présent, ainsi que de meilleures copies de deux déjà connues.

L'Académie sait que j'ai fait jusqu'ici plusieurs essais, peu fructueux, de déchiffrement des antiquités de Manglis, d'où il est pourtant résulté d'une manière positive que ce monument chrétien remonte incontestablement à l'année 1020 de notre ère. Toutefois les textes anciens laissaient beaucoup à désirer; aujourd'hui, avec les copies de M. Dimitri, bien préférables aux précédentes, et avec le concours inopiné que m'a offert une très-bonne copie, levée

par l'infatigable antiquaire, M. le colonel Bartholomaei, je suis en état de rectifier à coup sûr, j'en ai la confiance, certaines parties de mes traductions.

Et d'abord, avec ces deux copies, je puis lire très-bien une ligne et demie du commencement de la grande inscription du porche méridional :

« J'ai offert pour une agape, en faveur de....., à
» célébrer le 8 novembre, jour de la fête des Archan-
» ges, tout ce qu'il faut pour les prêtres et pour l'é-
» vêque qui diront la messe. »

Le nom de la personne pour qui l'agape est fondée est resté indéchiffrable; mais on trouve en effet dans le calendrier grec, à la date indiquée, une mention analogue.

La traduction d'une autre inscription (V. Bulletin philolog., t. VIII, p. 84, note 2), qui offrait de grandes difficultés, doit être ainsi rectifiée, d'après la copie de M. Dimitri :

« Au nom de Dieu, par l'intercession du saint
» *Bois-Vivifiant*, moi...., j'ai été jugé digne de con-
» struire cette sainte église, pour prier pour mon
» âme; c'était l'année 240=1020. »

Rien de plus; mais les mots soulignés prouvent de nouveau que notre église était primitivement sous l'invocation de la Croix. Je dis *de nouveau*, car j'en ai donné une autre preuve, pour l'an 1047, tirée d'un manuscrit de Gélath (onzième Rapport sur mon Voyage, p. 28).

Enfin, non loin de Manglis, sur une pierre tirée de l'église même et portée ailleurs pour d'autres usages, on trouve cette date : « le 1er jour de la lune...., au mois de février...., en l'année 247 = 1027, » qui se rapportait sans doute à une portion quelconque de l'édifice, impossible aujourd'hui à déterminer.

Ce Rapport prouve donc que le zèle et l'activité de notre voyageur n'ont point été en défaut ; que si sa récolte renferme moins d'épis précieux qu'il n'eût été désirable, cela a tenu plutôt à la pauvreté des lieux mêmes qu'à ses efforts personnels ; enfin, qu'il est permis d'espérer une plus belle moisson sur un terrain plus riche, notamment dans le Somkheth, où les cartes de l'état-major et la Géographie signalent une profusion de belles et intéressantes ruines.

V. *Matériaux et documents*.

Quant aux matériaux littéraires rassemblés par M. Dimitri, je ne dirai rien de l'Histoire si neuve du couvent de Largwis et des éristhaws du Ksan, déjà imprimée ; je ne m'étendrai pas non plus sur les Notes relatives à quarante-neuf familles nobles, qui sont un simple recueil de traditions. Ces Notes ne sont pas dépourvues d'intérêt et forment un tout respectable ; mais elles doivent être soumises à une critique sérieuse, dont je me propose de m'occuper ultérieurement. La pièce de poésie, intitulée les trois Époques, a été inspirée par la vue du monas-

tère troglodytique, autrefois florissant, mais abandonné aujourd'hui, de Kimothisman. Le poëte y chante tour à tour les qualités héroïques des Géorgiens, source de leur prospérité, la décadence de leur beau pays et sa renaissance sous la protection du sceptre russe. Ces trois phases de sa patrie lui ont inspiré des accents nobles et touchants, qui font honneur à son talent et à son cœur.

L'esquisse de la vie du roi Iracli II est simplement une compilation, peu étendue, du reste, où l'on ne trouve rien de neuf qu'une lettre, alors inédite, du monarque, et renfermant des détails sur la campagne de Nadir-Chah dans l'Inde, campagne dont les chroniqueurs géorgiens se contentent de dire quelques mots. Quoique cette lettre ait été communiquée au journal russe *le Kaukase*, 1851, n° 8, je me propose de publier la traduction française annotée, que j'avais préparée antérieurement. Elle mérite à tous égards l'attention des personnes qui s'occupent de l'histoire de la Géorgie : en tout cas, c'est à M. Dimitri que revient l'honneur de l'avoir découverte et d'en avoir hâté la communication au public.

Il me reste maintenant à analyser les chartes dont M. Dimitri a fait ou s'est procuré des copies.

1. La première en date est un acte confirmant la possession des villages de Carb, Garé-Djouar et Bacouris-Ouban, à un certain Tsithlosan, fils du possesseur de Kwéniphnew et de Largwis, c'est-à-dire d'un des ancêtres des éristhaws du Ksan. Ce Tsithlosan avait épousé une Mikhadzé, sœur d'un Géor-

gien, propriétaire primitif des villages susnommés, qui les avait légués à ladite sœur. Le roi donc confirme les legs, en l'année pascale 36, 9e indiction de son règne. Or en l'année indiquée, répondant à 1348 de notre ère, le roi David VII, fils de Giorgi le Brillant, régnait seulement depuis deux ans. Secondement, la liste connue des Kwéniphnéwels ne donne pas, il est vrai, de personnage du nom de Tsithlosan, mais, ainsi que je l'ai fait remarquer dans la traduction de l'Histoire du couvent de Largwis, la lecture du nom *Tsialon* n'était pas sûre, à cause de la pâleur de l'encre. Mon attention ayant été éveillée par la présente charte, j'ai reconnu que dans le manuscrit de l'Histoire de Largwis, au lieu de *Tsialon* on peut lire en effet *Tsithlosan*, le nom du huitième successeur connu de l'éristhaw Largwel. Toutefois, pour d'autres raisons, qui seront exposées dans la publication complète du document en question, il reste encore ici quelques doutes.

2. Le roi Costantiné, avec Goulchar princesse du Khéwi, concède en toute propriété Tzkhireth-Gwerd, Khandac, Thkhinwala, aux membres de la famille Djawakhichwili, Zakaria Cakha et Zaza; et à leurs fils Djawakh, Solagha et Iwané. Un certain Ghthis-Garé ayant conspiré contre le roi Giorgi, oncle de Costantiné, Zakaria et ses parents, ci-dessus nommés, conduisirent le prince dans la citadelle de Gori et de là à Kouthaïs, parce que le danger était devenu plus pressant. Parmi les villages concédés, Thkhinwala, au voisinage de Tiflis, était

la propriété des Gabachwili, dont Zakaria était devenu le fils, c'est-à-dire le gendre, en sorte que ce village lui revenait de droit. A la donation est jointe une liste très-considérable de franchises attachées aux domaines désignés. L'acte est daté de l'an 154 = 1466.

Or, 1° à l'époque indiquée, Costantiné III n'était pas encore roi, mais des exemples de pareilles anticipations de titres sont fréqnents dans les chartes géorgiennes. 2° Le nom de Goulchar, princesse du Khéwi, se retrouve en effet dans l'histoire du couvent de Largwis, p. 380. Elle était fille du roi David, fils du roi Giorgi, et avait épousé Ioané, le dixième des possesseurs de Largwis. 3° L'histoire géorgienne, si pauvre en renseignements pour cette époque, ne dit rien du fait de la conspiration ici relatée. 4° Enfin, d'après l'histoire, Costantiné étant fils et non neveu de Giorgi VIII, il serait possible que le copiste eût confondu, ce qui est facile en géorgien, les mots exprimant ces rapports de parenté.

3. Acte sur parchemin. L'éristhaw Chalwa Kwéniphnéwel, après un éloge très-long et très-détaillé de saint Jean-Baptiste, l'un des patrons de Largwis, sépulture de ses ancêtres, raconte tous les travaux de réparation et d'embellissement faits par lui à ladite église « qui a été donnée à ses ancêtres par le béni empereur des Grecs Iwstiniané (Justinien le Grand), » travaux qui ont été entièrement terminés en l'année pascale 158 = 1470, sous le règne de Bagrat. Il indique le village d'Akhal-Ou-

ban, dans la vallée de la Medjouda, fondé et doté par lui; celui d'Icreth ou Icortha, relevé de la triste position où il était depuis les ravages de Mourvan-Qrou, au VIIe siècle; celui d'Ipéréda, également restauré, tous trois offerts par lui au couvent de Largwis, avec d'autres propriétés. Enfin il énumère les immunités concédées par lui au même couvent, à son clergé, aux religieux et religieuses, entre autres, le droit d'asyle. « Tous ces priviléges, ajoute-t-il, s'étendent aussi loin que la cloche du couvent peut se faire entendre. »

Sur quoi je fais remarquer : 1° Cet éristhaw Chalwa semble ne pas se trouver dans la liste imprimée, et l'histoire du couvent de Largwis s'arrêter à une époque antérieure au présent acte; 2° comme en l'année pascale 158 il n'y avait point de roi Bagrat en Géorgie, mais que réellement le roi Bagrat V, sous lequel Timour vint dans le pays, régna entre les années pascales 48—83 = 1360—1395, je pense qu'il faut corriger en ce sens la date donnée dans le document, et lire 58 = 1370, époque ou siégeait le neuvième descendant de Rostom nommé seulement dans l'Histoire *Kwèniphnéwel*, mais, qui doit être notre Chalwa; car, ainsi que je l'ai expliqué, *Kwèniphnéwel* est un titre domanial et non pas un nom propre. Toutefois, au lieu de supposer une erreur que rien ne prouve, on peut en bonne critique admettre une autre solution. En effet, le roi Bagrat II, d'Iméreth, occupa deux fois le Karthli : en 1466-1467, durant un an; en 1470-1477, du-

rant sept ans. On sait, par des chartes qu'il donna durant ce temps, qu'il exerça l'autorité souveraine dans la Géorgie centrale, et notamment dans l'espace compris entre l'Aragwi, le Kour, le mont Likh et le Caucase : il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que la haute vallée du Liakhwi, où se trouve Largwis, eût été forcée de reconnaître son autorité. Seulement Chalwa, faute de matériaux généalogiques, resterait inconnu, autrement qu'au moyen de notre charte.

4. L'acte précédent est immédiatement suivi d'un autre, où, après l'éloge de S. Theodoré, le principal patron de Largwis, l'héristhaw Iasé, fils de Kwéniphnéwel, de concert avec sa femme Rodam et leurs fils, le Largwel et le Kwéniphnéwel, fait donation à Largwis des villages de Thez, Kourtha et Tzitia.

Quand à ce Iésé, c'est bien le même de qui le nom paraît, avec celui de sa mère, dans l'inscription de la porte occidentale de l'église d'Icortha, en 361 — 1673.

5. Enfin un acte, par lequel le roi Rostom, de concert avec son épouse, la reine Mariam, et leur fils Wakhtang, restitue à Roïn Djawakhichwili, diwambeg et chef des Bokoouls, à ses fils, Kaïkhosro, chef des Bokoouls, et Réwaz, ainsi qu'à sa postérité, leurs propriétés anciennes sur les deux rives de la Thedzam, y compris celles situées dans la même contrée, que le prince Louarsab avait, de son côté, restituées à Bérouca, cousin de Roïn; ces restitutions sont fondées sur les services rendus au roi par

le donataire, qui avait été fait prisonnier et déposé, chargé de fers, dans la citadelle de Khornaboudj, par ordre du roi Théimouraz, l'ancien compétiteur du roi Rostom, captivité dont il ne sortit qu'à l'avénement de ce dernier; et encore, sur la fidélité de Roïn envers le roi Suimon, neveu de Rostom et l'un de ses prédécesseurs ; car le père de Roïn avait été envoyé par Suimon au roi de Perse, et forcé d'abandonner son domaine à ses frères : en ce qui regarde son dernier domaine, le roi ordonne que Roïn et ses fils rentrent dans leurs droits. L'acte est daté de l'an 344=1656.

On sait en effet, qu'après avoir emmené en Perse le roi Louarsab II, Chah-Abas nomma roi de Karthli Bagrat VI, fils de Daoud-Khan et frère de Rostom. puis Suimon II, fils de Bagrat, deux rois qui eurent pour adversaire constant Théimouraz Ier, de Cakheth. Enfin Rostom lui-même rentra dans ses droits en 1636. Ce prince n'eut pas de fils, mais il adopta, à différentes reprises, Louarsab, un de ses cousins, et Wakhtang, prince de Moukhran, son parent éloigné : ceux mêmes de qui il est fait mention dans l'acte. Les faits particuliers relatifs à Roïn et à son père ne sont pas, que je sache, mentionnés dans l'histoire. Pourtant, en relisant les chroniques du temps, on pourra sans doute retrouver quelques indications.

Je termine par les notices bibliographiques; M. Dimitri a vu chez un prince Thoumanof, fils d'Egnaté :

1. Une histoire de Mahomet, insérée dans un Commentaire sur les Psaumes de David;

2. Vers iambiques du catholicos Antoni I, Sur un moine qui confondit les musulmans, à Tiflis;

3. Une Généalogie complète des rois de Géorgie; c'est je pense, un tableau du genre de celui que possède le Musée asiatique, et qui a été rédigé par un prince Thoumanichwili;

4. Une Dispute sur la doctrine musulmane, en vers, composée par Iacob, métropolite de Chémokmed, dans le Gouria, par ordre du roi Giorgi XI;

5. Un beau Tsqobil-Sitqouaoba, Galerie historique, en vers par le catholicos Antoni Ier;

6. Géographie et histoire naturelle de la Syrie et autres lieux : livre inconnu;

7. Un exemplaire, avec peintures, du roman Amiran-Darédjaniani, par Mosé de Khoni, poëte du XIIe siècle;

8. Poésies du roi Wakhtang VI, composées lors de son expulsion de la Géorgie;

9. Les romans Qaramaniani, Miriani et autres.

10 Une note nous apprend qu'après la mort du catholicos Antoni II, en 1827, ses effets et sa bibliothèque furent inventoriés par le Consistoire de Novgorod, où il semble que les livres sont restés depuis cette époque.

Par cet ensemble de travaux et de recherches, l'Académie peut se convaincre que M. Dimitri a pleinement justifié la confiance du gouvernement, et accompli très-convenablement une bonne partie de ses instructions.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

Atlas universel et classique de Géographie ancienne, romaine, du moyen âge, moderne et contemporaine; par MM. Drioux et Ch. Leroy. Paris Belin, 1852, in-folio.

Un bon atlas pour les études classiques est un ouvrage d'une importance majeure; disons tout de suite que celui-ci nous paraît réunir les conditions essentielles qu'on y doit chercher. Le plan en est large, sans dépasser les bornes nécessaires, et les détails y sont en général bien choisis et judicieusement présentés. MM. Drioux et Ch. Leroy pouvaient s'aider, il est vrai, de très-bons travaux antérieurs, que nous aurions été bien aise de voir mentionner dans leur préface : l'excellent atlas de M. Poulain de Bossay, pour l'étude de l'histoire ancienne; l'atlas historique des États européens de Kruse, si bien traduit par MM. Ph. Lebas et Ansart; l'Atlas historique universel de Spruner, véritable monument de l'érudition allemande; — ces trois Atlas. pour ne citer que les plus notables et les plus

usuels, abrégeaient et facilitaient beaucoup la composition d'un nouvel atlas élémentaire. MM. Drioux et Leroy pouvaient d'autant mieux reconnaître les obligations qu'ils ont eues à leurs devanciers, que leur propre travail, pour avoir été ainsi simplifié, n'en est ni moins méritoire ni moins utile. Plus étendu dans son plan que celui de M. Poulain de Bossay ; plus général que celui de Kruse et mieux approprié que celui de Spruner aux premières études, il garde ainsi sur chacun d'eux une supériorité relative.

Indiquons sommairement les cartes dont il se compose ; on en appréciera mieux l'application et l'utilité. Une première planche est consacrée à la sphère et aux notions de cosmographie ; une autre représente le planisphère céleste, pour la connaissance des constellations. Passant de là aux premiers éléments de la géographie physique, nous voyons figurées sur une troisième carte les principales montagnes du globe, avec leur hauteur relative, et les principaux fleuves avec la longueur de leur cours. Ces premières notions figurées sont bonnes ; elles laissent dans l'esprit des enfants des impressions que ne leur donneraient pas les cartes.

Nous arrivons à la géographie historique. En regard d'une carte générale du monde connu des anciens, les auteurs ont reproduit le tracé du système géographique d'Érastothènes et de celui de Strabon. Comme on ne peut se proposer ici de donner aux jeunes gens une notion complète de l'histoire de la

géographie chez les Grecs et les Romains, il nous semble qu'il eût été préférable de reproduire la mappemonde de Ptolémée qui résume en quelque sorte la géographie des anciens tout entière, et qui montre sous quelle forme l'école la plus avancée qu'ait eue l'antiquité se figurait le monde alors connu. Nous croyons qu'il eût été bon aussi de renfermer dans un carton le tracé tout entier de l'ancien continent, sur lequel une ligne coloriée aurait montré la limite extrême, en Europe, en Afrique et en Asie, des notions acquises par les anciens géographes : ce sont surtout ces comparaisons immédiates qui laissent dans l'esprit des enfants des idées nettes et précises.

Nous aurions bien des observations à faire sur la carte intitulée Carte des temps primitifs et de la dispersion des fils de Noé. Le premier tort est d'y avoir accumulé sans distinction des désignations de peuples et de pays appartenant à des temps énormément différents. Le noyau de cette carte est le monde du x[e] chapitre de la Genèse ; c'était à cela qu'il fallait la borner. Les notions que nous fournit ce précieux document moïsiaque appartiennent pour la plupart à une époque de traditions primordiales de beaucoup antérieures aux données historiques et ethnographiques que MM. Drioux et Leroy ont marquées sur leur carte. Est-ce que dans ces temps originaires il existait une *Sarmatie*? Et la *Scythie*, est-ce que la notion en remonte avant le siècle d'Hérodote? Même observation pour le nom des *Sines*, jeté dans un coin de notre Chine actuelle : ce nom de Sines (dont la forme est grecque) ne re-

monte pas au delà du IIIe siècle avant notre ère, et il n'est guère permis de le rattacher à une carte *des temps primitifs*. Si les auteurs voulaient indiquer la place ethnographique et politique que la Chine occupait à l'extrémité du monde asiatique dans les plus anciens temps, les vieux documents d'histoire chinoise qui sont arrivés jusqu'à nous leur auraient aisément fourni les dénominations alors existantes. Dans l'Inde, même remarque : les noms que les auteurs y ont placés appartiennent à peu près tous à des époques relativement modernes; pour les temps qui répondent aux plus vieilles traditions historiques de la Genèse, ce seraient des indications toutes différentes qu'il y faudrait marquer. En résumé, cette carte n'est propre qu'à donner des notions confuses et inexactes, et nous engageons MM. Drioux et Leroy à la refaire entièrement pour un prochain tirage.

Sur la carte destinée à la lecture de l'Exode, la ligne de route des Hébreux dans le désert est également à corriger; la découverte qui a été faite en 1846 de l'ancien site de Kadesch Barnéa, la station la plus importante de leur itinéraire, en modifie notablement le tracé.

Les sept cartes qui suivent sont destinées à la lecture de l'histoire grecque. Ici les auteurs du nouvel atlas avaient dans celui de M. Poulain de Bossay une excellente préparation dont ils ont dû profiter. Nous les engagerons seulement à changer les positions de Ségor et de Sodome sur leur carte de la Palestine, afin de mettre ces positions d'accord

tout à la fois avec les textes saints et avec les découvertes positives qui ont récemment fixé le site de ces deux localités célèbres.

Trois cartes sont ensuite données à l'histoire romaine, dix à l'histoire du moyen âge européen, neuf à la suite de l'histoire de l'Europe, avec des développements particuliers pour la France. Là finissent les cartes historiques proprement dites de l'Atlas de MM. Drioux et Leroy. Il serait sans utilité de nous arrêter pour cette partie de leur travail à des observations de détail ; ils y ont suivi Kruse, et ils ne pouvaient prendre un meilleur guide. Les vingt-deux cartes qui terminent l'Atlas présentent le tableau des diverses parties du monde dans leur état actuel. Onze cartes sont consacrées au développement de l'Europe. L'Asie n'a de détail particulier que pour l'Inde; l'Afrique, pour l'Égypte et l'Algérie; l'Amérique, pour les Antilles et les États-Unis.

Au total, l'Atlas de MM. Drioux et Leroy présente, on le voit, un très-bon ensemble pour les études élémentaires de la géographie et de l'histoire. La composition en est intelligente, l'échelle bien choisie, la gravure satisfaisante. Nous croyons qu'il peut devenir très-utile dans l'enseignement. Les observations mêmes que nous avons cru pouvoir soumettre aux auteurs sur quelques points particuliers prouvent l'estime que nous faisons de l'ensemble de leur travail.

L. Vivien de Saint-Martin. (*Athenæum français.*)

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

Sur les Cimmériens et leurs migrations.

Dans une savante dissertation sur le peintre Bularque que vient de publier M. Rossignol dans le *Journal Général de l'Instruction publique*, nous trouvons un excellent morceau sur les Cimmériens et sur la date de leurs diverses irruptions en Asie Mineure. Nous ferons certainement une chose agréable et utile aux amis de l'érudition ethnographique, en détachant ce morceau du travail où peu d'entre eux pourraient l'aller chercher, et en le reproduisant ici.

« Il nous faut, dit l'auteur, suivre les traces d'un peuple vagabond, qui n'a laissé que des vestiges à demi effacés et des souvenirs obscurcis. M. J. Valentin Francke a dit spirituellement que les Cimmériens avaient jeté peut-être plus de trouble parmi les philologues que dans l'Asie même (1). On pourrait ajou-

(1) « Cimmerios majores fortasse inter philologos quam in ipsa Asia » turbas excitasse. » (*Callinus*, p. 112 sq.)

ter, par une métaphore analogue, que leur histoire est peut-être encore plus obscure que les ténèbres dont on les supposait enveloppés : Ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι (1). J'essayerai cependant à mon tour de débrouiller un peu cette confusion, et d'éclaircir cette obscurité.

» Au passage de Strabon, on oppose le témoignage d'Hérodote, qui nous dit expressément : « Pen-» dant qu'Ardys exerçait la souveraine autorité à » Sardes, les Cimmériens expulsés de leurs demeu-» res par les Scythes Nomades, vinrent en Asie et » prirent Sardes, à l'exception de la citadelle. — » Ἐπὶ τούτου (Ἄρδυος) τυραννεύοντος Σαρδίων, Κιμμέριοι ἐξ ἠθέων » ὑπὸ Σκυθέων τῶν Νομάδων ἐξαναστάντες, ἀπικέατο ἐς τὴν Ἀσίην, » καὶ Σάρδις πλὴν τῆς ἀκροπόλιος εἷλον (2). » De ces paroles, en effet, tous les critiques et tous les commentateurs ont inféré que la première et même la seule invasion des Cimmériens dans l'Asie Mineure eut lieu sous Ardys, et qu'ici l'autorité d'Hérodote devait incontestablement prévaloir sur celle de Strabon. Or, s'il en est ainsi, l'anecdote de Pline perd tout crédit, et l'on est fondé à dire, avec l'abbé Sévin et Ottfr. Müller, que l'histoire du tableau de Bularque est une fable. En vain essayerait-on de supposer avec Heyne que cette peinture pouvait représenter quelqu'un des combats que se livrèrent fréquemment les Magnètes et les Lydiens ; le docte archéologue a fait là de pures hypothèses, car rien ne l'autorisait à

(1) Homer., *Odyss.* Λ', 15.
(2) I, 15.

supposer du temps de Candaules ou avant ce roi aucune lutte entre les deux peuples, encore moins une guerre d'extermination, *excidium*. En vain essayerait-on aussi de concilier Strabon avec Hérodote, interprété comme il l'est; Larcher, qui l'avait tenté, revint prudemment sur ses pas (1).

Cette contradiction signalée entre les deux écrivains forme le plus sérieux embarras de l'histoire si confuse des invasions cimmériennes; et je m'étonne d'autant plus que M. J. Val. Francke, qui a eu occasion de traiter une bonne partie du sujet, n'ait pas même paru soupçonner la difficulté. Mais il faut dire que cet ingénieux et habile critique, tout occupé d'assurer à Callinus l'invention de l'élégie, et de montrer que ce poëte était plus ancien qu'Archiloque, a augmenté encore, s'il se peut, le désordre et les ténèbres de l'histoire des Cimmériens, et que, dans le but de faire prévaloir son idée, il est allé jusqu'à fausser la tradition, et à corrompre les textes (2). Devons-nous donc abandonner la question comme insoluble? Ce n'est point mon avis; je crois, au contraire, que l'opposition qu'on a cru voir jusqu'ici entre le géographe et l'historien est illusoire, et que ce dernier, entendu comme il demande à l'être, ne contredit en rien les assertions du premier.

Exagérer les conséquences d'un passage, c'est l'interpréter à faux; or tel est, selon moi, l'excès où ont donné dans cette circonstance les commenta-

(1) *Traduct. d'Hérodote*. t. I, p. 183 sq.
(2) Vid. *Callin.*, p. 89-117.

teurs et les critiques. Hérodote ne se proposait point de faire l'histoire des Cimmériens; il n'en a parlé qu'accidentellement et en passant. Il ne songeait pas non plus à faire celle des Lydiens; car il ne la commence qu'à Crésus : seulement, comme introduction, il a cru devoir dire un mot des rois qui avaient précédé ce dernier, d'Alyattes, de Sadyattes, d'Ardys et de Gygès. Pour ce qui est de Candaules, l'historien se borne à raconter l'événement tragique qui du même coup priva ce prince de son trône, de sa femme et de la vie. Maintenent, à quelle occasion Hérodote a-t-il parlé des Cimmériens? Au sujet d'Ardys, il signale leur invasion comme un des événements notables de ce règne; et quelques lignes plus bas, il rappelle leur expulsion comme une des actions les plus mémorables d'Alyattes: « Κιμμερίους τε ἐκ τῆς Ἀσίης ἐξήλασε (1). » De là, je le demande, peut-on se croire autorisé à conclure que l'historien n'a connu et n'a voulu faire entendre qu'une seule expédition? Non, sans doute; car cette incursion de barbares n'est mentionnée que comme un accident de l'histoire des Lydiens; et pour que la conséquence qu'on prétend déduire fût légitime, il faudrait qu'Hérodote, racontant les événements d'un règne antérieur à celui de Gygès, et pendant lequel aurait pu avoir lieu l'invasion signalée par Strabon, eût omis de parler de ce dernier événement. Or il s'est arrêté, nous venons de le voir, en deçà du

(1) I, 16.

règne de Candaules ; d'où il suit que son silence n'infirme rien de ce qui a pu se passer au delà. Peut-être cependant objectera-t-on encore qu'Hérodote, rappelant cette même invasion, avait déjà dit à propos de Crésus : « Il est le premier des bar-
» bares que nous connaissons, qui ait réduit une
» partie des Grecs à lui payer tribut, et qui ait fait
» alliance avec l'autre. Avant son règne, tous les
» Grecs étaient libres ; car l'expédition des Cimmé-
» riens contre l'Ionie, antérieure à ce prince, ne
» fut pas un renversement des villes, mais un pil-
» lage à la suite d'une incursion. — « Οὗτος ὁ Κροῖσος
» βαρβάρων πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν τοὺς μὲν κατεστρέψατο Ἑλλή-
» νων ἐς φόρου ἀπαγωγὴν, τοὺς δὲ φίλους προσεποιήσατο. Πρὸ δὲ
» τῆς Κροίσου ἀρχῆς πάντες Ἕλληνες ἔσαν ἐλεύθεροι· τὸ γὰρ Κιμμε-
» ρίων στράτευμα τὸ ἐπὶ τὴν Ἰωνίην ἀπικόμενον, Κροίσου ἐὸν πρεσ-
» βύτερον, οὐ καταστροφὴ ἐγένετο τῶν πολίων, ἀλλ' ἐξ ἐπιδρομῆς
» ἁρπαγή (1). » Mais ici je soutiens qu'Hérodote nous serait plutôt favorable que contraire ; car sa façon de s'exprimer suppose plutôt qu'elle ne l'exclut une invasion antérieure à celle qui eut lieu sous Ardys.

Nous croyons donc avoir délivré Strabon de la redoutable concurrence qu'on lui avait suscitée, et nous pouvons tenir compte désormais de ses assertions, sans crainte de manquer à l'autorité d'Hérodote. Cette difficulté levée, la question, jusqu'à présent si obscure, va, je crois, s'éclaircir. Recueillons ce que le géographe nous apprend des invasions cimmériennes. « Homère, nous dit Stra-

(1) I, 6.

» bon, connut aussi le Bosphore Cimmérien, puis-
» qu'il parle des Cimmériens : il n'est pas possible
» qu'il sût seulement leur nom et qu'il ignorât ces
» peuples eux-mêmes, qui de son temps, ou un peu
» avant lui, envahirent tout le pays depuis le Bos-
» phore jusqu'à l'Ionie. — Καὶ μὴν καὶ τὸν Κιμμερικὸν
» Βόσπορον οἶδε, τοὺς Κιμμερίους εἰδώς· οὐδήπου τό μὲν ὄνομα
» τῶν Κιμμερίων εἰδὼς, αὐτοὺς δὲ ἀγνοῶν, οἳ κατ' αὐτὸν, ἢ μι-
» κρὸν πρὸ αὐτοῦ, μέχρις Ἰωνίας ἐπέδραμον τὴν γῆν ἐκ Βοσπόρου
» πᾶσαν (1). » Et plus loin, revenant sur le même su-
jet, il ajoute : « On rapporte, en effet, que du temps
» d'Homère, ou un peu avant lui, il y eut une irrup-
» tion des Cimmériens qui fut poussée jusqu'à l'Éo-
» lide et à l'Ionie. — Καὶ γὰρ καθ' Ὅμηρον, ἢ πρὸ αὐτοῦ
» μικρὸν, λέγουσι τὴν τῶν Κιμμερίων ἔφοδον γενέσθαι, τὴν μέχρι
» τῆς Αἰολίδος καὶ τῆς Ἰωνίας (2). »

»Ainsi du temps d'Homère, ou un peu avant lui, c'est-à-dire entre le IXe et le Xe siècle avant l'ère chrétienne, les Cimmériens envahirent l'Asie. C'est la première invasion que mentionne l'histoire. Mais indépendamment des deux que nous connaissions déjà, il paraît qu'il y en eut plusieurs autres. Écoutons l'historien géographe. « Les Cimmériens, que
» l'on appelle aussi Trères, ou une certaine peu-
» plade de ces derniers, fondirent souvent sur les
» pays situés à la droite du Pont, et sur ceux qui
» leur sont contigus, envahissant tantôt la Paphla-
» gonie, tantôt la Phrygie, à l'époque où l'on rap-

(1) I, p. 6.
(2) III, p. 149.

» porte que Midas, ayant bu du sang de taureau, » subit le trépas. Lygdamis, à la tête de ceux qu'il » conduisait, poussa jusque dans la Lydie et l'Io- » nie, et prit Sardes; mais il périt dans la Cilicie. » Du reste, les Cimmériens et les Trères firent fré- » quemment de pareilles incursions. — Οἵ τε Κιμμέριοι, » οὓς καὶ Τρῆρας ὀνομάζουσιν, ἤ ἐκείνων τι ἔθνος, πολλάκις ἐπέ- » δραμον τὰ δεξιὰ μέρη τοῦ Πόντου, καὶ τὰ συνεχῆ οὑτοῖς, ποτὲ » μὲν ἐπὶ Παφλαγόνας, ποτὲ δὲ καὶ Φρύγας, ἐμβαλόντες· ἡνίκα » Μίδαν αἷμα ταύρου πιόντα φασὶν ἀπελθεῖν εἰς τὸ χρεών. Λύγ- » δαμις δὲ τοὺς αὑτοῦ ἄγων, μέχρι Λυδίας καὶ Ἰωνίας ἤλασε, » καὶ Σάρδεις εἷλεν· ἐν Κιλικίᾳ δὲ διεφθάρη. Πολλάκις δὲ καὶ οἱ » Κιμμέριοι καὶ οἱ Τρῆρες ἐποιήσαντο τὰς τοιαύτας ἐφόδους (1). »

Ces fréquentes irruptions faites à diverses époques, laissent place maintenant à beaucoup d'assertions que l'on regardait comme contradictoires, ou qu'on cherchait à concilier par des moyens violents. Elles doivent aussi nous donner une idée de l'innombrable multitude de ces barbares; car la même troupe revenait rarement à son point de départ, mais de nouvelles hordes agitées de la même inquiétude, sollicitées par le même attrait d'un climat plus doux et d'une terre plus fortunée, ou chassées de leurs demeures par les Scythes, se ruaient à leur tour sur l'Asie, comme des tourbillons de sable,

(1) I, p. 61. — Eustathe a resserré toutes ces citations de Strabon dans un même passage, mais avec beaucoup de désordre, et en ajoutant une seule circonstance, que Midas s'empoisonna en buvant du sang de taureau, comme le fit plus tard Thémistocles : « Ὅτε καὶ Μίδας λέγεται αἷμα ταύρου πιὼν, ὡς Θεμιστοκλῆς ὕστερον, εἰς τὸ χρεὼν ἀπελθεῖν. (*Ad Odyss.* Λ, 14, p. 1671).

pour employer la comparaison de Callimaque, parlant de leur armée : « Στρατὸν Κιμμερίων, ψαμάθῳ ἶσον (1).»

Il ne faut donc pas chercher à soumettre les faits d'une pareille histoire à une succession rigoureuse, ni à un ordre chronologique bien précis. Toutefois, au milieu de ces attaques réitérées, de ces mouvements désordonnés et confus, dont la plupart n'ont laissé aucune trace, on peut, je crois, observer quelque suite dans la marche des Cimmériens et fixer aussi la date de quelques événements, notamment de celui qui nous intéresse le plus.

» En rapprochant les passages déjà cités, nous voyons les Cimmériens partir des bords du Pont-Euxin, où ils s'étaient établis entre le Borysthène et le Tanaïs, longer la côte occidentale de cette mer et pousser une première fois leur incursion jusqu'à l'Éolide et à l'Ionie. Plus tard ils reparaissent divisés en plusieurs corps dont un envahit la Phrygie et la Paphlagonie, c'est-à-dire le centre et le nord de l'Asie, tandis qu'un autre, sous la conduite de Lygdamis, après avoir dévasté la partie occidentale de cette contrée, se dirige vers le sud, et poursuit ses ravages jusqu'à la Cilicie. Le côté par où ils pénétrèrent habituellement dans l'Asie Mineure paraît avoir été l'occident; et la proie qui attira le plus souvent leur convoitise, c'est Sardes, l'opulente capitale des Lydiens. Arrêtons-nous un moment sur les pillages successifs auxquels fut livrée cette ville, et tâchons d'en indiquer l'ordre; ce sera

(1) *Hymn. in Dian.*, 253.

un acheminement pour déterminer l'époque de la dévastation de Magnésie.

» Callisthènes, dans son histoire de l'expédition d'Alexandre, énumérant le nombre de fois que Sardes tomba au pouvoir de l'ennemi, disait : « Que » cette ville fut prise d'abord par les Cimmériens, » ensuite par les Trères et les Lyciens, ce que mon- » trait Callinus, le poëte élégiaque, et, en dernier » lieu, sous Cyrus et Crésus. — Φησὶ δὲ Καλλισθένης » ἁλῶναι τὰς Σάρδεις ὑπὸ Κιμμερίων πρῶτον, εἶθ' ὑπὸ Τρηρῶν » καὶ Λυκίων, ὅπερ καὶ Καλλῖνον δηλοῦν, τὸν τῆς ἐλεγείας ποιη- » τήν, ὕστατα δὲ τὴν ἐπὶ Κύρου καὶ Κροίσου γενέσθαι ἅλω- » σιν (1). »

» Ne nous occupons pas de la distinction qu'établit l'historien philosophe entre les Cimmériens et les Trères; car les deux noms désignent une même race, celui-là s'appliquant au genre, celui-ci à l'espèce. Mais à quelle incursion doit-on rattacher ce premier pillage? A l'incursion des temps homériques, selon toute vraisemblance. Cherchons la date du second, beaucoup moins aisée à fixer. L'opinion commune veut qu'il ait eu lieu sous le règne d'Ardys; mais cette opinion n'est point soutenable. Strabon, en effet, parlant de la ruine de Magnésie, nous dit qu'elle ne fut point connue de Callinus. Or, la ruine de Magnésie est certainement antérieure au règne d'Ardys, nous le montrerons. M. Francke, qui avait intérêt à reculer le plus possible l'âge de Callinus, a proposé un expédient commode; il consiste à trans-

(1) Ap. Strab., XIII, p. 627.

poser les mots : ὅπερ καὶ Καλλῖνον δηλοῦν, *ce que montrait Callinus*, après la première phrase, à la suite de πρῶτον, de manière que Callinus ait parlé seulement de la première invasion. Mais, comme le lui a très-judicieusement objecté M. Nic. Bach, le dernier éditeur de Callinus, à ce compte, il serait aisé de faire dire aux écrivains de l'antiquité tout ce qu'on veut ; et ce n'est plus là produire des témoins pour déclarer la vérité, c'est les suborner pour les faire parler dans son intérêt (1).

» Maintenant, si Callisthènes n'a pu désigner la prise de Sardes, arrivée sous le règne d'Ardys, il suit de là deux choses : premièrement, que le philosophe ignorait ce pillage, mentionné par Hérodote ; secondement, que celui qu'il a voulu signaler lui-même doit être postérieur aux temps homériques, et antérieur à la ruine de Magnésie. L'éditeur que je viens de citer, M. Bach, a fort bien senti la nécessité de cette double conséquence ; mais il n'a vu qu'une partie de la vérité, et, loin de l'établir, il a laissé subsister contre son explication des objections qui la renversent. M. Bach pense, en effet, que la seconde prise de Sardes coïncida, ou à peu près, avec la dévastation de Magnésie, et, pour prévenir la difficulté tirée de l'âge de Callinus, il suppose que le poëte, à l'époque de cette catastrophe, avait péri

(1) « Quis autem, quæso, mi Francki, tibi concedet puros atque in» tegros antiquitatis fontes ita conturbare, ut tuis faveant conjecturis » atque opinionibus ? Hoc est adornare testes, ut tuis rationibus fa» veant, non explicare sicut veritas flagitat (*Callini*, *Tyrtæi*, *et Asii Fragm.*, p. 15-16). »

lui-même dans un combat, ou que, déjà vieilli, il ne faisait plus d'élégies : « Ipsum vero aut in prælio » esse occisum, aut in posterum senectutem egisse » quietam, neque distichis amplius inclusisse animi » furorem atque impetum ; ita ut neque Magnesiæ » excidium, eodem fere tempore a Treribus factum, » in Callini carminibus laudari posset (1). » Ce sont là des arguties, et, pour réfuter Strabon, il eût fallu des raisons sérieuses. D'ailleurs, le docte éditeur, qui a touché un peu légèrement à ces graves questions, ne s'est pas aperçu que, dans le passage même où Strabon parle de la ruine des Magnètes, il ajoute : « Callinus rappelle *une autre invasion anté-* » *rieure* des Cimmériens, quand il dit : Maintenant » vient fondre l'armée des Cimmériens aux violentes » actions; *et il montre*, *dans cette irruption*, *la prise* » *de Sardes.* » Quelle est cette prise de Sardes? La seconde, sans contredit, mentionnée par Callisthènes, et qui se doit placer vers le huitième siècle avant le Christ.

» Paul Orose, qui n'est pas une grande autorité, mais dont le témoignage acquiert du poids quand il est confirmé d'ailleurs, nous vient ici en aide. Il nous apprend que la trentième année avant la fondation de Rome, il y eut une incursion soudaine des Amazones et des Cimmériens sur l'Asie, laquelle y répandit longtemps et au loin la désolation et le meurtre. « Anno ante Urbem conditam XXX, Pelo-

(1) *Callini*, etc., *Fragm.*, p. 12 sq.

» ponnensium Atheniensiumque maximum bellum » totis viribus animisque commissum est. Tunc » etiam Amazonum gentis et Cimmeriorum in Asiam » repentinus incursus plurimam diu late vastatio- » nem stragemque edidit (1). » Cette incursion, en effet, ne saurait être différente de celle que rappelait Callinus, et les temps y conviennent, la trentième année, avant la fondation de Rome (754), répondant à la huitième avant le commencement des Olympiades (776), ou à 784 avant l'ère chrétienne.

» Nous avons indiqué l'époque approximative des deux premières fois que Sardes tomba au pouvoir des Cimmériens; observons, avant d'aller plus loin, que la prise de cette ville, arrivée au temps d'Ardys, n'est pas la seule que Callisthènes ait passé sous silence; il en est au moins encore une autre, soit que l'historien les ait omises à dessein ou non, soit plutôt que le fragment de son histoire ait souffert quelque mutilation. Quoi qu'il en soit, Strabon nous a dit plus haut : « Les Cimmériens fondirent souvent sur » les pays situés à la droite du Pont, et sur ceux » qui leur sont contigus, à l'époque où l'on rapporte » que Midas, ayant bu du sang de taureau, subit le » trépas. Lygdamis, à la tête de ceux qu'il condui- » sait, poussa jusque dans la Lydie et l'Ionie, et prit » Sardes. » Or, la date de cette invasion se trouve déterminée par la date connue d'un personnage contemporain : c'est Midas, fils de Gordius, le même, à

(1) I, 21, p. 79.

n'en pas douter, qu'Eusèbe place à la fin de la xe Olympiade, = avant J.-C. 737. Les deux expéditions se seraient par conséquent suivies à la distance d'environ cinquante ans, distance qui paraîtra plutôt longue que courte, si l'on songe qu'à cette époque les invasions des Cimmériens furent fréquentes en Asie. Nous avons donc, en restant dans les faits positifs, déjà constaté trois prises de la ville de Sardes ; la quatrième arriva sous Ardys, et la cinquième sous Crésus.

» Il est temps de nous occuper de la catastrophe des Magnètes : après ce qui vient d'être dit, la date de cet événement sera fixée sans peine. Nous avons déjà circonscrit la question de telle sorte, que le désastre ne peut ni remonter à la seconde invasion, ni descendre à la quatrième. Placé, en effet, à la seconde, il aurait été connu de Callinus ; or, le poëte l'ignora, comme le veut Strabon. Placé à la quatrième, il prolonge outre mesure la carrière d'Archiloque ; car le poëte florissait déjà du temps de Gygès : or, Gygès régna trente-huit ans, et Ardys quarante-neuf. Ajoutons que cette dernière hypothèse ne serait guère moins contraire au sentiment de Strabon ; car, si le géographe ne regardait pas Archiloque comme contemporain de Callinus, il le faisait suivre peu après, cela résulte clairement de ses paroles. Or, selon l'hypothèse, la séparation pourrait être de plus d'un siècle.

» Mais ce n'est pas tout ; nous avons maintenant, pour résoudre la question, un argument qui, ayant recouvré toute sa valeur, devient péremptoire ; c'est

le passage de Pline. L'historien, nous l'avons entendu, ne donne pas l'anecdote relative au tableau de Bularque comme un simple *ouï-dire*, mais comme un fait notoire et *avéré, in confesso est*; et lui-même est revenu jusqu'à deux fois sur le curieux exemple. Il faut donc que la ruine des Magnètes, représentée par la peinture que paya si magnifiquement Candaules, soit arrivée au moins quelques années avant la mort de ce prince; et, dans tous les cas, à la suite de la troisième incursion des Cimmériens, celle qui eut lieu du temps de Midas, vers 737.

» J'ai rappelé les invasions cimmériennes que mentionne l'histoire, et quelques-unes des calamités qu'elles entraînèrent, notamment celle qui nous intéressait le plus. Pour mieux faire connaître la destinée des Magnètes, et préciser encore davantage l'époque de la ruine de leur ville, j'ajouterai quelques détails.

» Ils furent souvent en guerre avec leurs voisins et surtout avec les Éphésiens. Strabon nous a dit : « Callinus fait mention des Magnètes comme étant » encore dans la prospérité, et obtenant des succès » dans la guerre contre les Éphésiens. » Ces paroles indiquent clairement une lutte engagée de bonne heure, longtemps soutenue, et qui ne s'interrompt que pour être reprise. Une particularité conservée par Élien suffirait, si elle est vraie, pour expliquer la fréquence des combats que durent se livrer ces deux peuples. Citant des exemples de guerre suscitées par de petites causes, il raconte « Qu'une sau-

» terelle alluma la guerre entre les Magnètes et les » Éphésiens. — Μάγνητας δὲ καὶ Ἐφεσίους εἰς πόλεμον ἀκρὶς » ἐξῆψε (1). » C'est un de ces combats sans doute que le même anecdotier a voulu rappeler dans le chapitre où il décrit l'ordre stratégique qu'avaient adopté les Magnètes, et auquel ils durent la victoire, bien qu'il annonce encore l'enfance de l'art. Chaque cavalier, dit-il, avait pour auxiliaires un chien féroce dressé à la chasse et un esclave armé du javelot, qui le précédaient ; lui-même venait en troisième lieu. « Οἱ Μαιάν» δρῳ παροικοῦντες Μάγνητες Ἐφεσίοις πολεμοῦντες, ἕκαστος τῶν » ἱππέων ἦγεν αὐτῷ συστρατιώτην θηρατὴν κύνα, καὶ ἀκοντιστὴν » οἰκέτην... Εἶτα ἐκ τρίτου ἐπῄεσαν αὐτοί (2). »

» Quelques années plus tard, les Magnètes se montrent aux prises avec les Lydiens, s'il faut en croire ce récit passablement romanesque, conservé par Nicolas de Damas, et reproduit par Suidas : « ὅτι » Μάγνης ἦν ἀνήρ Σμυρναῖος, καλὸς τήν ἰδέαν, εἴ τις καὶ ἄλλος, » ποιήσει τε καί μουσικῇ δόκιμος. Ἤσκετο δὲ καὶ τὸ σῶμα διαπρε» πεῖ κόσμῳ, ἀλουργῇ ἀμπεχόμενος, καὶ κόμην τρέφων χρυσῷ » στρόφῳ κεκορυμβωμένην ; περιῄει τε τὰς πόλεις ἐπιδεικνύμενος » τήν ποίησιν. Τούτου δὲ πολλοὶ μὲν καὶ ἄλλοι ἤρων, Γύγης δὲ » μᾶλλον τι ἐφλέγετο. Μάγνητες δὲ ἀχθόμενοι ἐπὶ τῇ αἰσχύνῃ, » πρόφασιν ποιησάμενοι, ὅτι ἐν τοῖς ἔπεσιν ᾖσεν ὁ Μάγνης Λυδῶν » ἀριστείαν ἐν ἱππομαχίᾳ πρὸς Ἀμαζόνας, αὐτῶν δὲ οὐδὲν ἐμνήσθη,

(1) *De Nat. Animal.* XI, 27.

(2) *Var. Hist.*, XIV, 46. — Ailleurs il nous apprend que c'était l'usage des Magnètes et des Hyrcaniens de prendre des chiens pour compagnons de guerre, ajoutant que ces alliés prêtaient un concours très-efficace. — « Ὑρκανοις μαὶ Μάγνησιν οἱ κύνες συνεστρατεύοντο, καὶ ἦν καὶ τοῦτο συμμαχικὸν ἀγαθὸν αὐτοῖς καὶ ἐπικουρικὸν (*De Nat. Animal.*, VII, 38). »

» ἐπαΐξαντες περικατέῤῥηξάν τε τὴν ἐσθῆτα, καὶ τὰς κόμας ἐξέκει-
» ραν, καὶ πᾶσαν λώϐην προσέθεσαν. Ἐφ' οἷς ἤλγησε μάλιστα
» Γύγης, καὶ πολλάκις εἰς τὴν Μαγνήτων γῆν ἐνέϐαλε. Τέλος δὲ
» χειροῦται τὴν πόλιν· ἐπανελθὼν δὲ εἰς Σάρδεις, πανηγὸρεις
» ἐποιήσατο μεγαλοπρεπεῖς (1). — Magnès était un homme
» de Smyrne, d'un bel extérieur, s'il en fût jamais,
» distingué dans la poésie et dans la musique. Il or-
» nait en même temps son corps d'une parure élé-
» gante, revêtu d'une robe de pourpre, et laissant
» croître sa chevelure, qu'il relevait en touffe avec
» un bandeau d'or ; et il parcourait les villes, faisant
» montre de sa poésie. Plusieurs s'éprirent de lui,
» notamment Gygès. Cependant, les habitants de
» Magnésie, injuriés par le beau smyrnéen, ayant
» pris pour prétexte qu'il avait dans ses vers célébré
» la valeur des Lydiens dans un combat de cavalerie
» contre les Amazones, et n'avait fait aucune men-
» tion des Magnètes, se précipitèrent sur lui, déchi-
» rèrent l'habit qu'il avait sur le corps, lui rasèrent
» la chevelure, et ajoutèrent à ces indignités toutes
» sortes de mauvais traitements. Gygès se montra le
» plus vivement affligé de cette conduite, et fit de fré-
» quentes irruptions sur le territoire des Magnètes. A
» la fin, il s'empara de leur ville; et, de retour à Sardes,
» il célébra des fêtes magnifiques en son honneur. »

» J'ai dit que ce récit est d'apparence peu véridique, et ce qui augmente les soupçons, c'est qu'Hérodote, après avoir raconté que Gygès dirigea une expédi-

(1) *Nicolai Damasc. Excerpt. et Fragm.*, p. 51 sq. ed. Orell.; cf. Suidas, v. Μάγνης.

tion contre Milet et contre Smyrne, et qu'il s'empara de la ville de Colophon, ajoute : « Mais il ne fit » aucune autre action importante durant un règne » de trente-huit ans. — Ἀλλ' οὐδὲν γὰρ μέγα ἔργον ἀπ' » αὐτοῦ ἄλλο ἐγένετο βασιλεύσαντος δυῶν δέοντα τεσσεράκοντα » ἔτεα(1). » L'historien, si bien instruit des choses de la Lydie, semble, en effet, avoir ignoré les entreprises de Gygès contre Magnésie et le succès qu'il remporta. Toutefois, ne nous hâtons pas pour cela de refuser toute créance au récit de Nicolas de Damas : il se peut qu'Hérodote n'ait jugé cette expédition bien sérieuse ni dans son principe, ni dans ses résultats; essayons plutôt d'en tirer parti pour éclaircir quelques circonstances d'une histoire encore pleine d'obscurité.

» Creuzer s'est demandé s'il s'agissait ici de Magnésie au pied du Sipyle ou de Magnésie sur le Méandre, et il n'a osé répondre : « Quæritur, utrum ejus » Magnesiæ incolæ, quæ *ad Sipylum* dicitur, an quæ » *ad Mæandrum*. Equidem nil decerno (2). » Je crois qu'il ne s'est agi jusqu'à présent que de Magnégie sur le Méandre, parce que cette ville étant plus célèbre que son homonyme, les écrivains se contentaient habituellement de la désigner par son nom seul, tandis qu'en parlant de l'autre, ils avaient accoutumé d'ajouter : *auprès du Sipyle*, πρὸς Σιπύλῳ, ou ὑπὸ Σιπύλῳ. C'est une observation de Cellarius, qui a remarqué aussi que les deux Magnésies se trouvaient

(1) I, 14.
(2) *Historic. Græc. Fragm.*, p. 202.

distinguées de la même façon sur les médailles : « Sæpe sine cognomento dicitur, quia illustrior est » quam altera ad Sipylum, quæ eo indiget. Atque » ita etiam in nummis est, nostra videlicet sine co- » gnomine, illa nunquam sine eo (1). »

» Conr. Orelli (2), Creuzer (3) et beaucoup d'autres ont pensé que le récit de Nicolas de Damas était un emprunt fait aux Lydiaques de Xanthus. Assurément, il ne perdait rien à dériver d'une pareille source ; mais il me semble qu'en l'absence de preuves positives on le doit plutôt attribuer à Dosithée. Plutarque nous a conservé de cet écrivain un trait absolument dans le même goût, et relatif peut-être à l'expédition contre Smyrne rappelée par Hérodote (4).

» Un point plus important à établir dans le récit de Nicolas de Damas, c'est l'époque de cette invasion des Amazones qu'avait chantée Magnès. Orelli la remontait au delà du siége de Troie : « Est hic my- » thus ex remotissima antiquitate ante belli Trojani » tempora (5). » Et, en effet, en s'en tenant même à l'autorité d'Homère, on voit que Priam avait eu déjà à repousser une attaque de ces femmes belliqueuses :

Καὶ γὰρ ἐγὼν ἐπίκουρος ἐὼν μετὰ τοῖσιν ἐλέχθην
Ἤματι τῷ, ὅτε τ' ἦλθον Ἀμαζόνες ἀντιάνειραι (6).

(1) *Geograph. Ant.*, t. II, p. 78, ed. Schwartz ; cf. p. 116 sq.
(2) *Nicolai Damasc. Fragm.*, p. 191.
(3) *Historic. Græc. Fragm.*, p. 202.
(4) *Parall.*, t. VII, p. 242, ed. Reisk.
(5) *Nicolai Damasc. Fragm.*, p. 192.
(6) *Iliad.* Γ', 189.

Mais je ne saurais croire que le poëte smyrnéen ait songé à une allusion si lointaine : je ne puis même supposer qu'il se soit préoccupé de l'invasion que firent en Asie les Amazones jointes aux Cimmériens, vers 1140, au rapport du Syncelle : « Ἀμαζόνες τῇ Ἀσίᾳ » ἐπῆλθον ἅμα Κιμμερίοις (1). » Il me paraît plus vraisemblable que Magnès voulut rappeler l'expédition dont Paul Orose nous a conservé le souvenir, et qui ne précéda l'avénement de Gygès que d'environ soixante-dix ans.

» Enfin un renseignement précieux pour nous qui se tire du récit de Nicolas de Damas, c'est qu'à l'époque où fut vengé le chanteur smyrnéen, Magnésie avait été rebâtie ; ce qui, dans l'hypothèse où Gygès aurait fait son expédition vers le commencement de son règne, laisse un espace d'au moins vingt-cinq ans pour la restauration de cette ville.

» En descendant les temps d'un siècle et demi environ, nous trouvons la guerre rallumée entre les Éphésiens et les Magnètes ; c'est ce que montre ce passage intéressant du biographe Hermippus, cité par Diogène de Laerte : « Hermippus rapporte, » dit-il, que la guerre ayant éclaté entre les Éphé- » siens et les Magnètes, Phérécydes, qui désirait que » la victoire restât aux premiers, demanda à un pas- » sant de quel endroit il était ; et cet homme lui ayant » répondu : d'Éphèse ; eh bien donc! reprit le phi- » losophe, traîne-moi par les jambes, et place-moi

(1) *Chronogr.*, p. 178.

» sur le territoire des Magnètes ; va recommander » ensuite à tes concitoyens de m'enterrer ici, après » avoir vaincu ; dis-leur que ce sont là les dernières » volontés de Phérécydes. L'homme transmet la re- » commandation, et le lendemain les Éphésiens » ayant attaqué, triomphent des Magnètes ; ils en- » sevelissent à l'endroit désigné Phérécydes, qui » avait cessé de vivre, et lui rendent des honneurs » magnifiques. — Φησὶ δ'Ἕρμιππος, πολέμου ἐφεστῶτος » Ἐφεσίοις καὶ Μάγνησι, βουλόμενον (Φερεκύδην) τοὺς Ἐφεσίους » νικῆσαι, πυθέσθαι τινὸς παριόντος πόθεν εἴη· τοῦ δ' εἰπόντος, » ἐξ Ἐφέσου· ἕλκυσόν με τοίνυν, ἔφη, τῶν σκελῶν, καὶ θὲς εἰς » τὴν τῶν Μαγνήτων χώραν, καὶ ἀπάγγειλόν σου τοῖς πολίταις, » μετὰ τὸ νικῆσαι, αὐτόθι με θάψαι· ἐπέσκηφέναι τε ταῦτα Φερε- » κύδην. Ὁ μὲν ἀπήγγειλεν· οἱ δὲ μετά μίαν ἐπελθόντες, κρατοῦσι » τῶν Μαγνήτων, καὶ τόν τε Φερεκύδην μεταλλάξαντα θάπτου- » σιν αὐτόθι, καὶ μεγαλοπρεπῶς τιμῶσιν (1). »

» La date de ce combat nous est indiquée par la présence de Phérécydes, qui florissait vers l'an 544 avant le Christ. L'échec que reçurent alors les Magnètes paraît avoir été grave ; la fortune qui leur enflait le cœur, s'était déjà retirée. Aveuglés par la présomption, énervés par la mollesse ils tombèrent au pouvoir de l'ennemi qu'ils avaient tant de fois vaincu. De sorte que le proverbe auquel donna lieu la ruine de leur ville par les Trères, Μαγνήτων κακὰ (2), *malheur des Magnètes*, s'applique aussi au terme de leur carrière, et semble résumer toute leur

(1) I, 117-118.
(2) Suidas, v. Μαγνήτων κακά.

histoire. Ce sont ces malheurs, à la fin trop mérités, que Théognis présentait à ses concitoyens comme un avertissement ou une menace. « L'insolence, leur » disait-il, l'insolence perdit et les Magnètes et Co- » lophon et Smyrne; elle vous perdra aussi tout » à fait, Cyrnus..... Ce sont, ajoutait-il, des actions » et une insolence pareilles à celles dont cette ville » est maintenant opprimée, qui perdirent les Ma- » gnètes. »

Ὕβρις καὶ Μάγνητας ἀπώλεσε καὶ Κολοφῶνα
Καὶ Σμύρνην· πάντως, Κύρνε, καὶ ὔμμ' ἀπολεῖ.

. . . .

Τοιάδε καὶ Μάγνητας ἀπώλεσεν ἔργα καὶ ὕβρις,
Οἷα τὰ νῦν ἱερὴν τήνδε πόλιν κατέχει (1).

» C'est encore la même infortune qu'Athénée cite pour exemple des funestes effets de la mollesse et du luxe. « Les Magnètes, dit-il, qui habitaient auprès » du Méandre, se perdirent aussi pour s'être trop li- » vrés à la mollesse, comme dit Callinus dans ses » Élégies, ainsi qu'Archiloque; car ils tombèrent » au pouvoir des Éphésiens. — « Ἀπώλοντο δὲ καὶ » Μάγνητες οἱ πρὸς τῷ Μαιάνδρῳ διὰ τὸ πλέον ἀνεθῆναι, ὥς » φησι Καλλῖνος ἐν τοῖς ἐλεγείοις καὶ Ἀρχίλοχος· ἑάλωσαν γὰρ ὑπὸ » Ἐφεσίων (2). » Mais le compilateur a commis ici plus d'une confusion qu'il est aisé maintenant de signaler. Callinus ne peut point avoir parlé de la défaite des Magnètes par les Éphésiens; car Strabon, qui avait lu ses *Élégies*, et qui est par conséquent un témoin

(1) V. 721 sqq., p. 40, ed. Welck.
(2) XII, p. 525.

irrécusable, affirme expressément que le poëte ne faisait mention des Magnètes que comme ayant jusque-là obtenu des succès dans la guerre contre les Éphésiens. Il n'est pas non plus vraisemblable que Callinus et Archiloque aient déjà censuré le luxe et la mollesse des Magnètes; car ce peuple n'encourut que plus tard de pareils reproches. D'où il suit, pour le remarquer en passant, que les vers de Théognis doivent faire allusion aux victoires des Éphésiens, et non, comme l'a cru M. Bach (1), au désastre causé par les Trères. Athénée a donc commis une première confusion, en invoquant au même titre le témoignage de Callinus et celui d'Archiloque; une seconde, en leur faisant juger un État qu'ils ne purent connaître; une troisième, en prenant les Éphésiens pour les Trères et une défaite pour une destruction. Ne pourrait-on pas cependant réduire toutes ces confusions à une seule, et supposer simplement qu'Athénée, ou plutôt ses copistes, ont mis les Éphésiens à la place des Cimmériens, et lu Ἐφεσίοις au lieu de Κιμμερίοις? Le mot ἀπώλοντο viendrait à l'appui; car il semble désigner des malheurs beaucoup plus grands que n'en durent jamais causer les Éphésiens: c'est même sur ce verbe que s'est fondé M. Bach pour croire que Théognis faisait allusion au désastre causé par les Trères. Je réponds que toutes les confusions signalées subsistent, en vertu d'abord des raisons que j'ai développées. J'ajoute qu'Athénée avait bien l'intention de nommer ici les Éphésiens:

(1) *Callini, Tyrtæi et Asii Fragm.*, p. 14.

car, à l'exemple des Magnètes allégué pour montrer le luxe immodéré de certains peuples, il fait immédiatement succéder celle des Éphésiens, en disant : « Au sujet des *Éphésiens eux-mêmes*, Démocrite d'É- » phèse racontant leur luxe efféminé et les habits » teints qu'ils portaient, écrit encore ceci... — Καὶ περὶ » αὐτῶν δὲ τῶν Ἐφεσίων Δημόκριτος Ἐφέσιος διηγούμενος περὶ » τῆς χλιδῆς αὐτῶν, καὶ ὧν ἐφόρουν βαπτῶν ἱματίων, γράφει » καὶ τάδε. » Quant au verbe ἀπόλλυμι ou ἀπόλλυμαι qui figure dans le poëte et dans le prosateur, il annonce, qu'on ne s'y trompe pas, une décadence morale plutôt qu'un dépérissement de nationalité, un anéantissement politique plutôt qu'une destruction matérielle. Ce qui le prouve même, c'est dans Athénée, le verbe ἑάλωσαν, qui, venant après ἀπώλοντο, serait beaucoup trop faible si l'on prenait celui-ci au pied de la lettre.

» Je ne m'arrête point à réfuter l'opinion la plus singulière et la plus improbable qui se pût avancer sur la difficulté que nous venons, je crois, de résoudre. On a vu dans le passage de Strabon, si souvent rappelé, qu'après la destruction des Magnètes par les Trères, les Milésiens, l'année suivante, occupèrent la place de la ville détruite. M. Ernest Guhl, l'auteur d'une histoire d'Éphèse, adoptant une correction proposée, qui consiste à lire Ἐφεσίους au lieu de Μιλησίους, a cru que les Éphésiens, jusque-là opprimés par les Magnètes, avaient profité du malheur de leurs ennemis pour s'établir à leur place ; et, rapprochant ensuite le passage d'Athénée, il en a conclu

que, si Callinus avait fait mention de l'état prospère des Magnètes, il avait aussi parlé de leur infortune et de la prise de leur ville : « Bellum enim Ephesii » cum Magnetibus tam infeliciter gesserunt ut ultimum periculum vix effugissent, nisi eodem tempore Magnetes a Treribus bello petiti fuissent et » devicti ; ita ut Ephesii, hostium *infortunia* utentes » urbem a Treribus jamjam dirutam statim occuparent. Quod et ipsum in Callini vitam cadere videtur, quippe qui, ut prosperi Magnetum status, sic » etiam eorum *infortuniœ* (1), captæque urbis mentionem faciat (2). » Que de contraditions, bon Dieu! accumulées en quelques lignes, et quelle absence de jugement! Comme si Athénée ne disait pas que les Magnètes périrent sous l'effort des Éphésiens, et tombèrent en leur pouvoir! Comme si, d'un autre côté, il était possible de ruiner ce qui est déjà détruit, et de prendre ce que le malheur et l'exil ont déjà dispersé! L'échantillon n'est pas de nature à donner une idée avantageuse du travail de M. Guhl; aussi puis-je dire, après avoir lu son histoire, que je la trouve en bien des endroits non-seulement insuffisante, mais dépourvue de critique. Trop souvent ce sont des passages cousus bout à bout, et des jugements tout faits, reçus sans contrôle.

(1) Je souligne cet étrange barbarisme, ou plutôt cette faute typographique, bien que l'*infortunia* qui précède, me donne quelque soupçon.

(2) *Ephesiaca*, p. 34.

» Pour résumer en quelques chiffres, et présenter sous un même coup d'œil cette discussion déjà longue et d'ailleurs embarrassée de tant de difficultés, suspendue par tant d'incidents, nous allons resserrer dans un tableau chronologique les points principaux que nous croyons avoir établis.

AV. J.-C.	OLYMPIADES.	EVÉNEMENTS.
Entre 1000 et 900.	»	Première invasion des Cimmériens en Asie.—Sardes est prise pour la première fois.
Vers 900.	»	Combat des Magnètes contre les Ephésiens, décrit par Elien.
Vers 784.	»	Deuxième invasion des Cimmériens joints aux Amazones. — Sardes est prise pour la deuxième fois.
737.	X^{e}, 4.	Troisième invasion des Cimmériens — Dévastation de Magnésie. — Sardes est prise pour la troisième fois.
736—715.	XIe, 1—XVIe, 2.	Période où florissait Bularque.
Vers 710.	XVIIe, 3.	Incursions de Gygès sur le territoire des Magnètes; il s'empare de leur ville qui avait été rebâtie.
634.	XXXVIe, 3.	Quatrième invasion des Cimmériens. — Sardes est prise pour la quatrième fois.
613.	XLIe, 4.	Les Cimmériens sont expulsés de l'Asie.
545.	LVIIIe, 4.	Sardes est prise pour la cinquième fois.
540.	LXe, 1.	Combat des Ephésiens contre les Magnètes, mentionné par Hermippus.

Statistique de l'empire russe, d'après l'ouvrage intitulé : ***Études sur les forces productives de la Russie***, par M. L. de Tegoborski.

I. Étendue et population. — Caractère et physionomie des villes russes.

L'horizon de la statistique s'élargit d'année en année. Dans tous les États policés, la sollicitude éclairée des gouvernements et les progrès de la publicité ouvrent à ses laborieuses et fécondes recherches des sources de renseignements qui deviennent tous les jours plus abondantes. La France et l'Angleterre se sont appliquées les premières à relever avec soin les éléments principaux dans lesquels se résume l'état de leur administration publique, de leur économie intérieure et de leur richesse nationale. En suivant l'exemple de la France, la Belgique, imbue de l'esprit flamand, a poussé jusqu'aux plus minutieux détails la suite de ses travaux et de ses publications du même genre.

L'Autriche n'est pas restée longtemps en arrière; elle a voulu se rendre un compte exact de l'importance des ressources qu'elle possède et des forces productrices dont elle peut disposer. La série de documents statistiques qu'elle publie depuis plusieurs années, très-incomplète en ce qui concerne la Hongrie, dont l'administration est encore trop

peu centralisée, offre sur toutes les autres parties de l'empire une suite de données du plus haut intérêt présentées avec un ordre, une méthode et une précision très-remarquables.

Pour les autres États de la confédération germanique, le défaut d'unité dans la direction des travaux de la statistique officielle laisse aussi à désirer sous le rapport de l'enchaînement des résultats. Cependant les recherches patientes et les efforts laborieux d'un grand nombre de statisticiens ont beaucoup contribué, notamment en Prusse, à suppléer aux lacunes observées dans ces matières. Les Allemands, d'ailleurs, ne se sont pas bornés à l'étude des faits concernant leur pays ; ils ont exploré dans tous les sens le vaste domaine de la statistique générale, qui embrasse tous les pays, et n'ont rien négligé pour l'élever, comme science et comme objet d'enseignement, à la même hauteur que la géographie, dont elle est si souvent inséparable. Pendant longtemps on eût cherché vainement, ailleurs que dans leurs ouvrages, à se procurer des notions quelque peu précises sur la situation matérielle et l'organisation intérieure de la Russie, la plus mystérieuse des cinq grandes puissances de l'Europe moderne. Les écrivains français de la fin du dernier siècle n'avaient observé attentivement que la cour, les péripéties contemporaines et les relations de la politique extérieure de cet empire. M. Schnitzler, le premier, soumit à une critique savante et judicieuse les rudiments statistiques que lui of-

fraient tous ces matériaux épars. Son livre, qui comprend, en outre, beaucoup de renseignements nouveaux que l'auteur s'était procurés dans le pays même, où il avait fait un assez long séjour, fut présenté en 1829 au public français sous la forme d'un manuel. Il mérite de conserver dans les bibliothèques, la place distinguée qu'il y a prise dès le jour de son apparition.

Depuis lors, le gouvernement russe n'a pas laissé manquer d'encouragements les nombreux travaux statistiques entrepris sur cet empire par les nationaux eux-mêmes.

L'administration des douanes, le ministère de l'intérieur, celui de l'instruction publique, les chambres de commerce, quelques journaux russes, notamment la *Gazette commerciale de Saint-Pétersbourg*, l'Académie impériale des sciences, et, sous les auspices de ce corps illustre, plusieurs des savants les plus distingués, ont tous fourni leur contingent; mais les résultats de la plupart de ces travaux faits en Russie, et pour la Russie, ne sont encore arrivés que par fragments à la connaissance du public des autres contrées de l'Europe. Aujourd'hui, M. de Tegoborski, déjà si connu de tous les publicistes par l'ouvrage qu'il a fait paraître en français sur les finances et le crédit public de l'Autriche, s'occupe de publier également dans notre langue, sur les forces productives de la Russie, le travail le plus complet qui existe jusqu'à ce jour. Membre du conseil de l'empire, et comme tel honoré

de toute la confiance de son souverain, M. de Tegoborski s'est trouvé, mieux qu'aucun de ses devanciers, en position de puiser aux sources les plus authentiques, et de réunir une grande abondance de matériaux. Il en a profité pour établir une foule de combinaisons fort ingénieuses et non moins instructives, et les conditions qu'il y rattache sont toutes également pénétrées de cette sagesse de vues et de cette rectitude de jugement qui dominent dans ses écrits antérieurs. Sous le titre modeste d'*Études*, le nouvel ouvrage, dont le premier volume a paru cette année, et dont nous nous estimons heureux de rendre compte, marquera certainement dans la bibliographie statistique de la Russie. Le vif intérêt qui s'attache à la publication de ce livre est d'ailleurs commandé par l'importance et relevé par l'attrait mystérieux du sujet même. Il facilite et simplifie considérablement notre tâche. Pour y satisfaire, nous n'aurons qu'à résumer.

Sur une largeur de 4,860 verstes (5,186 kilomètres), du nord au midi, depuis les confins de la Laponie norvégienne jusqu'à ceux de la Perse, l'empire russe présente, de l'ouest à l'est, une longueur de 14,410 verstes (15,375 kilomètres), depuis la frontière extérieure du royaume de Pologne jusqu'à l'extrémité du Kamchatka. L'immensité de cette domination, qui embrasse de vastes solitudes glacées et souvent inabordables aux plus hardis explorateurs, fait concevoir la difficulté d'une juste évaluation de sa superficie. L'académicien Struve

estime à 330,755 milles carrés géographiques (1) l'étendue territoriale de la Russie d'Europe, de la Russie d'Asie et des îles qui en dépendent. M. Arsenieff, dans son plus récent ouvrage, publié en 1848, porte ce chiffre à 367,200 milles carrés géographiques, en y comprenant, en outre, la grande steppe des Kirghiz, tributaires de la Russie, qui vivent en nomades au nord de la mer Caspienne et du lac d'Aral, et la partie de la côte nord-ouest de l'Amérique, dans laquelle cette puissance a fondé des établissements pour l'exploitation dn commerce des pelleteries. M. de Reden enfin n'assigne aux pays de la même circonscription qu'une superficie 359,524 milles carrés géographiques, et c'est l'évaluation de ce statisticien qu'a cru devoir également adopter M. de Tegoborski, en y introduisant quelques légères rectifications.

Même dans la partie européenne de l'empire, la superficie territoriale n'a pu encore être déterminée, avec une précision mathématique, que pour trente-sept gouvernements, en comptant pour un gouvernement le pays des Cosaques du Don. Dans quinze autres provinces ou gouvernements, parmi lesquels figurent celui de Stavropol ou des Cosaques de la mer Noire (Cis-Caucasie), le grand-duché de Finlande avec 6,873 m. c. g., le royaume de Pologne avec 2,294 m. c., et plusieurs gouvernements de l'est et du septentrion, ainsi que l'île inhabitée de la Nou-

(1) 1 mille carré géog. d'Allemagne égale 54 kilomètres carrés 892.

velle-Zemble (3,500 m. c.), partie de celui d'Arkhangel, elle ne peut être évaluée qu'approximativement, d'après la mesure des cartes. Dans les possessions hors d'Europe, enfin, l'incertitude de certaines limites ajoute encore à celle que doit présenter naturellement ce mode de calcul.

Voici d'ailleurs comment se répartissent les éléments qui constituent l'évaluation générale de la superficie de l'empire :

En Europe.

	m. c. g.
Pour les 37 gouvernements mesurés avec exactitude. .	38,426
Pour les 15 autres provinces et gouvernements. . . .	60,849
Total de la Russie d'Europe.	99,275

En Asie.

(Provinces transcaucasiennes.)

Géorgie.	1,475
Arménie.	1,350
(Sibérie.)	
Gouvernements d'Omsk et de Tobolsk.	24,900
Gouvernement de Tomsk.	60,400
Gouvernements de Jenisseik, d'Irkoutsk et d'Okhotsk avec le Kamtchatka.	123,300
Steppe des Kirghis-Kaissaks.	30,000
Iles.	1,110
Total de la Russie d'Asie.	242,535
Possessions d'Amérique.	17,500
Total général.	359,310

Soit 19,723,245 kilomètres carrés.

(*La fin au prochain cahier.*)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Journal Asiatique, octobre-novembre.

Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine, déterminés d'après les échantillons de l'herbier des Pays-Bas, par MM. *J. Hoffmann* et *H. Schultes*; p. 257-370.

Histoire des Khans mongols du Turkistan et de la Transoxiane, extraite du *Habid Essiier* de Khondémir, traduite du persan et accompagnée de notes, par M. *Ch. Defrémery*, p. 370-419.

Notice sur une théorie ajoutée par Thâbit ben Korrah à l'arithmétique spéculative des Grecs, par M. *F. Wœpcke*; p. 420-429.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. Bégin (Émile). Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal. Paris, impr. de Gratiot, gr. in-8 de 488 pages, avec 35 gravures. 28 fr.

2. Asselin (A). Journal de voyage d'un touriste dans le midi de la France et en Italie. Paris, impr. de Bonaventure, in-12. 3 fr.

Asie.

3. Andrews (J. R.). A four month's Tour in the East. Dublin, in-12 de 164 pages. 4 sh. 6 d.

4. Fellows (sir Charles). Travels and Researches in Asia Minor, and more particularly in the Province of Lycia. New Edition. London, J. Murray, 1852, post-8. 9 sh.

5. Tchihatcheff (Pierre de). Asie Mineure. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée. 1re partie. Géographie physique comparée. Paris, impr. de Claye, gr. in-8 de 618 pages, avec 12 pl., une carte de l'Asie-Mineure en 2 feuilles, et un atlas in-4. 100 fr.

6. Tobler (Titus) Die Siloahquelle und der Oelberg. Mit einer artistischen Beilage. St Gallen, Scheitlin, 1852, in-8 de VIII-327 pages, avec une pl.

7. Delessert (Edouard). Voyages aux villes maudites: Sodome, Gomorrhe, Seboïm, Adama, Zoar. Paris, impr. de Pillet. in-12. 3 fr. 50.

8. Beschreibung des Aralsee's, von Hrrn. *Makschejew*, Stabscapitain beim kais. russ. Generalstabe (aus den Schriften der K. Russischen Geograph. Gesellschaft, 5e cah., p. 31-63). — Dans le *Monatsberichte* de la Soc. de Géographie de Berlin, t IX, 1851-52, p. 169-188. Carte.

9. Die Insel Pulo Pinang und die Provinz Tenasserim in Hinter-Indien. Von Hrrn. *Blume* (1844). — Dans le *Monatsberichte* de la Société de Géographie de Berlin, t. IX, 1851-52, p. 100-119.

10. SMITH (George, lord bishop of Victoria). Lew-Chew and the Lew Chewans : being a Narrative of a Visit to Lew-Chew, or Loo-Choo, in October, 1850. London, in-8 de 96 pages. 2. sh. 6 d.

11. KEPPEL (Honourable H.) Visit to the Indian Archipelago in H. M. Sh. Meander; with portions of the private Journals of sir J. Brooke. London, 1852, 2 vol. in-8. 36 sh.

12. GIRONIÈRE (P. de la). Vingt années aux Philippines, souvenirs de Jala-Jala. Paris, impr. de Grimaux, in-18 de 336 pages, avec une carte et une planche.

Afrique.

13. Report of a Journey from Tripoli to Ghadamîs, by M. C. H. Dickson, british Vice-Consul (1849). — Dans le *Journal of Geographical Society of London*, vol. XXII, p. 131-136. Map.

14. Recent expedition into the interior of South Western Africa. By *Francis Galton* (1850). — *Ibid.*, p. 140-163. Map.

15. Latest explorations into Central Africa beyond Lake 'Ngami, by the Rev *D. Livingston* and *William Cotton Oswell*, Esq. (1852). — *Ibid.*, p. 163-174.

16. PETERS (Wilhelm C. H.). Naturwissenschaftliche Reise nach Mosambique, auf Befehl Sr. Majestät des Kœnigs Friedrich Wilhelm IV, in den Jahren 1842 bis 1845 ausgeführt. (Zoologie. I, Mammifères). Berlin, 1852, in-4., avec 46 pl.

Mélanges.

17. HUMBOLDT (Alexandre de). Cosmos. Essai d'une Description physique du monde, Traduit par Ch. Galuski. Paris, impr. de Thunot, in-8 de 408 pages (t. III, seconde et dernière partie). 6 fr.

18. MEINEKE (Augustus). Vindiciarum Strabonianarnm Liber. Berlin, Nicolai, 1852, in-8 de XII-260 pages. 1 thlr. 10 sgr.

19. DONALDSON (William). Varronianus. A critical and historical Introduction to the Ethnography of ancient Italy, and the philological Study of the Latin Language. London, J. Parker, in-8. (2e éd.). 14 sh.

20. LÉLEWELL (Jean). Géographie du moyen âge, accompagnée d'atlas et de cartes dans chaque volume. Breslau, 1852, 4 vol. in-8. 42 fr.

21. GHILLANY (Dr F. W.). Geschichte des Seefahrers Ritter Martin Behaim, nach den ætesten Urkunden bearbeitet. Eingeleitet durch eine Abhandlung ueber die ætesten Karten des

neuen Kontinents und den Namen Amerika, von Alex. v. Humboldt. Nürnberg, Bauer, 1852, in-8. 10 Rthlr (26 fl.), avec portraits, cartes et figures.

22. Mauroy. Précis de l'histoire et du commerce de l'Afrique septentrionale, depuis les temps anciens jusqu'aux temps modernes (4e édit.). Paris, Ledoyen, gr. in 8 de xx-451 p. 7 fr. 50.

23. Hollard (Henry). De l'homme et des races humaines, Paris, impr. de Rignoux, in-18 de 304 pages.

24. Kool (J. A.). Craniometrie of onderzoek van der menschelijken Schedel by verschillende Volken in Vergelyking mit dien van den Orang Oetan. Amsterdam, 1852, in-4.

25. Kubalski (N. A.). Recherches historiques et statistiques sur les peuples d'origine slave, magyare et roumaine. Paris (impr. de Mame, à Tours) in-8 de 200 pages (1re partie).

26. Briggs (Henry George). The Parsis or modern Zerdusthians, a Sketch. Edinburgh, in-8 de 130 pages. 4 sh.

27. Crowther (the Rev. S.). A Vocabulary of the Yoruba Language. London, in-8 de 66 pages. 1 sh. 6 d.

28. Burnouf (Eugène). Le Lotus de la Bonne Loi, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au Buddhisme. Paris, I. I., chez Benjamin Duprat, in-4 de 912 pages. 40 fr.

29. Long (J. D.). Notice sur quelques lieux de l'arrondissement de Die, extraite des Recherches sur les Antiquités Romaines du pays des Vocontiens. Paris, impr. Nationale. in-4.

30. Grotefend (Georg Friedrich). Die Tributverzeichnisse des Obelisken aus Nimrud nebst Vorbemerkung über den verschiedenen Ursprung und Charakter der persischen und assyrischen Keilschrift. Gœttingen, 1852, in-4. (extrait du 5e volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de Gœttingue).

31. Koner (Dr W.). Repertorium über die vom Jahre 1800 bis zum J. 1850, in akadem. Abhandlungen, Gesellschafts-Schriften und wissenschaftlichen Journalen, auf d. Gebiete der Geschichte und ihrer Hülfswissenschaften erschienenen Aufsätze. 1. Band. Geschichte. 2. Heft. Geschichte des Staaten Europas, mit Ausnahme Deutschlands. Geschichte Asiens, Afrikas, Amerikas, Australiens. Geschichtlich-ethnograph. Miscellen. Berlin, Nicolai, 1852, in-8 (xxii, et de 263 à 548 p.). 2 Thlr.

RÉCENTES EXPLORATIONS

FAITES EN DIVERSES PARTIES

DE LA

PALESTINE

DEPUIS LE VOYAGE DE MM. SMITH ET ROBINSON (1).

II.

NOTES RECUEILLIES PENDANT UNE EXCURSION DANS LE MONT LIBAN, ET A L'ORIENT DU LAC HOULÈH,

Par HENRY A. DE FOREST,
Docteur médecin, missionnaire américain en Syrie.

Traduit de l'anglais (2).

'Abeih, 29 juin 1849.

Ce n'est sûrement pas sans appréhension que vous attendez la course fatigante que je vous ai promise à travers les plaines brûlantes et les rudes montagnes de ce pays, semé de châteaux du temps des croisades et d'autres antiquités. Mais serrez d'un cran votre ceinture, assujettissez bien votre selle, entourez votre chapeau d'un épais *keffièh*, et à che-

(1) Voyez le cahier de juillet 1852, p. 5.
(2) Du *Journal of the American Oriental Society*, vol. II, 1851.

val. Voici K... sur son fringant poney, mistriss T... sur son petit cheval de montagne, mince, efflanqué, mais solide; M. T.... a monté l'impatient Sa'da, et moi je suis perché sur Mahdjoûb.

Le premier jour nous traversâmes seulement la plaine, pour nous arrêter le soir à *Khân el-Ghoudir*, à 2 heures de Beïroût. Le lendemain nous atteignîmes Sidon, et nous plantâmes notre tente près d'une des portes de la ville. Le jour suivant, nous suivîmes d'abord pendant une heure la route de Tyr, puis nous tournâmes vers les montagnes. A une heure et demie de Sidon nous pénétrâmes dans les premières gorges, au *Ouâdy Zahrâny* (la Vallée des Fleurs), où le torrent du même nom serpente à travers de nombreux arbustes. A 3 heures de Sidon nous atteignîmes *Khân Mohammed 'Aly*; et mettant là pied à terre pour nous rafraîchir à la fontaine, nous vîmes au-dessus, sur une pierre retournée, la ligne suivante :

ΧΑΙΡΕ ΦΙΛШΝΚϜ (1)

Il n'y a pas de ruines en cet endroit; mais à cinq minutes de là, des tombes, des puits et des fondations marquent le site d'une ville.

De là notre route eut à suivre les détours de vallées peu profondes, ombragées de chênes nains et

(1) Cette inscription peut se lire ou χαῖρε φιλωνιδα, ou, si l'on suppose que le graveur a mis par méprise un ω pour un ο, χαῖρε φιλονικε, forme commune sur les anciens monuments grecs tumulaires.

(*Note de l'Éditeur.*)

de diverses sortes d'arbustes. Nous sortîmes enfin de ces chemins de montagnes, et après avoir traversé le village considérable de *Noubatîyèh et-Tahta*, ou Noubatîyèh d'en bas, puis, près de *Noubatîyèh el-Foka* (le Nôubatîyèh d'en haut), longé une petite mare boueuse où un troupeau de bétail se désaltérait; après avoir, plus loin, dépassé le petit village de *Koûrnoûn*, nous gravîmes la rampe escarpée qui conduit au château de *Belfort* des Croisés, le *Koul'at Bélâd esch-Choukîf* des Arabes. Nous passâmes la nuit près de la grande porte d'entrée, après avoir fouillé le vieux château depuis les fondations jusqu'à la chapelle qui en occupe le point le plus élevé : — nid célèbre de voleurs, dont la reddition sans coup férir est pour les historiens arabes un sujet de congratulation et d'actions de grâces tout particulier. Il n'est pas douteux, en effet, que la place aurait coûté aux Arabes un temps précieux et bien du sang, si les stupides Francs qui l'occupaient eussent été moins crédules. La force d'un pareil château, avant que l'on ne connût l'usage de la poudre et du canon, a dû être formidable; et situé comme il l'était dans une position qui domine le passage de la Lîtâny, il doit avoir été fort utile pour défendre contre les incursions des Arabes les campagnes découvertes qui s'étendent de là vers la mer. La vue dont on jouit de ce point élevé est une de ces vastes perspectives du Liban qui souvent réunissent d'une manière si frappante le grandiose et le beau. Le mont Hermon élève à l'Orient son front neigeux, et

l'espace intermédiaire est entrecoupé de hauteurs, sur l'une desquelles est le *Merdj 'Ayoûn* (le *'Aïôn* des Hébreux). Vis-à-vis de nous, à demi perdu dans le vague de l'horizon, est le château de *Bâniâs* (*Cæsarea Philippi*) sur son rocher; au sud du Hermon s'étend le Haourân. Immédiatement au-dessous de nous, enveloppant le pied du précipice où plongeaient nos regards, le *Lîtâny* déroulait ses longs méandres comme un serpent immense aux écailles d'argent; vers le sud et le sud-ouest, nous apercevions les montagnes de Safed; à l'ouest, un plateau verdoyant, tout couvert de blés et d'orges et semé de villages, semblait confondre avec la mer les dernières ondulations. Au nord, nous avions nos propres montagnes des Druzes.

Le corps principal du château avait un grand nombre de chambres, groupées autour du donjon qui le couronne. Le tout est entouré d'un large fossé; et des réservoirs spacieux, creusés en grand nombre, montrent quel soin on avait pris pour assurer de l'eau à la garnison. Quelques-uns de ces réservoirs servent encore aux pauvres gens d'en bas. Les écuries, construites en dedans de la première entrée, ont encore leurs mangeoires pour les chevaux en bon état de conservation. Un fortin quadrangulaire, construit sur un rocher à cinq minutes vers le sud, ajoutait autrefois à la défense de la place; ce fut là que Djezzar Pacha établit ses batteries, lors du dernier siége de Koul'at esch-Choukîf. Une hauteur que nous apercevons dans le nord a été occupée

pendant deux ans par lady Esther Stanhope. Que de souvenirs historiques éveillent ces objets dont nous étions entourés, en même temps que l'œil contemple les sites magnifiques qui se déploient de tous côtés ! Que de scènes diverses, que d'événements se sont accomplis dans les limites de cet horizon, depuis l'invasion des Israélites jusqu'à cette visite des missionnaires américains !

17 *Mai*. — Nous sommes descendus de notre perchoir de Belfort pour arriver à *Koumoûn*, qui est un pauvre village ; de là, par un sentier escarpé, nous avons gagné le pont de la *Litâny*. Nous sommes remontés de là à *Kouleïat*, au sommet des premières hauteurs à partir de la rivière. De ce point nous avons aperçu le lac Houlèh, ou les eaux de Mérom, et les belles prairies qui entourent 'Iyon. Nous nous sommes détournés de notre route pour gravir au *Merj 'Ayoûn*, sur la seconde rangée de hauteurs depuis la rivière, et de là nous avons passé sous *Abil*, au milieu des montagnes et des vallées formées par l'enchevêtrement des éperons du Hermon et du Liban. Quelques-unes de ces vallées étaient remplies d'oliviers, d'autres étaient couvertes de blés ou d'orges ; d'autres n'offraient aux regards que du calcaire nu ou des roches crayeuses. Nous sommes arrivés à *Khân Hasbeiya* en quatre heures et demie depuis notre départ du château. Après nous être reposés un moment sur la branche du Jourdain qui coule ici, nous en avons suivi les bords, nous écartant seulement un peu pour voir les puits de bitume.

Nous avons visité la fontaine qui est la source la plus éloignée du Jourdain, puis nous avons remonté la vallée jusqu'à *Hasbeiya*.

21 *Mai*. — Nous avons quitté Hasbeiya pour *Bâniâs*, et en 3 heures 50 minutes nous arrivions au *Tell el-Kâdi*, ou la Montagne du Juge ; c'est l'ancienne montagne de Dan, dont la dénomination actuelle de *Ledden*, qui est connue aussi dans le pays, est une corruption Il y a là une grande fontaine, un peu plus petite cependant que celle de la source de l'Oronte. Cette fontaine s'épanche au pied d'un monticule de lave. Le bassin, lorsque nous y arrivâmes, était rempli de buffles, très-laide espèce de poissons. Nous vînmes de là à Bâniâs en 40 minutes. Nous allâmes aussitôt visiter la grande source qui surgit au-dessous d'une grotte, et de là nous grimpâmes au château en longeant un bouquet d'arbres qu'on nomme encore les arbres de Hazor. Je ne m'étendrai pas sur toutes ces localités, qui ont été amplement décrites par M. Thomson dans un des volumes de la *Bibliotheca sacra* (vol. III, p. 184 sqq.), que je vous conseille de lire. La ville moderne, dans une position forte, forme un carré peu étendu ; c'est l'emplacement de l'ancienne citadelle. La vieille cité, qui était considérable, s'étendait sur un des côtés de la citadelle.

22 *Mai*. — Sortis de la citadelle par la porte pratiquée au bas d'une tour très-forte, traversé une branche du Jourdain sur un pont, et au bout de cinq minutes passé près d'un petit étang de forme

ronde, d'où les murailles de l'ancienne ville s'étendaient en descendant la rampe. En 40 minutes nous sommes arrivés au petit village de *'Aïn Fît*. De là notre course a suivi la pente occidentale d'une colline de roche volcanique ; cette colline fait partie des hauteurs qui bordent le côté oriental du Houlèh et cette partie de la vallée du Jourdain. Elle est semée çà et là de chênes de petite taille, et de pièces de terre en culture qu'on laisse reposer de deux années l'une. La raison de cette coutume n'est pas que le sol soit pauvre ; c'est que « les terres sont grandes, et les bras peu nombreux. » Au bout d'une heure vingt minutes à partir de 'Aïn Fît, les chênes ont disparu, sauf de loin en loin un arbre isolé ; mais nous les voyions se prolonger au loin dans l'est, sur la plaine qui borde le pied du Hermon.

Notre route montait graduellement en direction oblique ; bientôt nous avons dépassé la tête de la *Ouâdy Barakîyât*. Quelques ruines existent au débouché de cette ouâdy dans la plaine du Hoûlèh. Une éminence conique non loin de laquelle passe la route, avec un monceau de pierres, est connue sous le nom de *Bourghouchèh* ; il y en a une autre à la tête de la *Ouâdy Souâry*. Ces sites sont modernes, quoique abandonnés, comme l'est en grande partie toute cette région depuis le passage d'Ibrahim Pacha. Le dernier de ces deux sites est appelé *Ardh Soûkeïk*. De ce point de notre route nous dominions la plaine et le lac de Hoûlèh, les montagnes de Safed, le site de Kadesch Naphthali, le château de Hounîn, celui de

Choukîf, et le vieux Hermon avec sa face ridée et son front blanchi de neige.

Une heure quarante minutes après notre départ de 'Aïn Fît, nous avons traversé la *Ouâdy Baloû'a*, vallée peu profonde que l'hiver change en torrent, mais qui est maintenant à sec, et qui va plus bas se terminer à un ravin. Là nous entrâmes dans une belle et vaste plaine, très-élevée encore au-dessus du Hoûlèh. *Soûkeïk* et *Soummâk* étaient à notre gauche, à une demi-heure de distance environ ; le premier est une ruine moderne sur un vieux site, le second a des habitations encore debout, comme dans les ruines de Bara et du Haourân. Nous avions à notre gauche, c'est-à-dire à l'est par rapport à nous, à une heure de distance environ, *Tell el-'Aram*, hauteur d'un bel aspect au sommet arrondi ; un peu plus au sud, nous apercevions *Tell Aboû Nédy*. La plaine que nous traversions est une résidence d'hiver des Arabes de la tribu de *Fadhl*, et nous voyions leurs campements à droite et à gauche.

A la distance de 2 heures de 'Aïn Fît, nous commençâmes à descendre un peu, et un quart-d'heure après nous traversions la *Ouâdy Hounth*, canal peu profond maintenant à sec ; au bout d'un autre quart-d'heure nous eûmes encore à traverser un canal semblable appelé *Ouâdy Ghorâb*. Nous avions alors Tell Aboû Nédy à une demi-heure de nous environ vers l'est ; Ghilboa, le Thabor et les montagnes de Moab étaient en vue. Bientôt nous découvrîmes la mer de Galilée, ainsi que le plateau élevé qui la domine à

l'orient, et qui se termine par une sorte de promontoire du côté de la mer.

En 2 heures 45 minutes depuis 'Aïn Fît nous atteignîmes *'Aïn Râvy*, la première fontaine que nous rencontrions dans la plaine. La campagne est maintenant tout à fait inculte, par la crainte que l'on a des Arabes. Vingt minutes plus tard (à 3 h. 5 m. de 'Aïn Fît) nous avions le village de ***Moughâr***, avec ses terres en partie semées en maïs, à vingt minutes sur notre gauche. Vingt minutes plus loin, nous nous trouvions juste au-dessus de *Hafr*, petit village musulman éloigné de quinze minutes à notre droite.

A 4 heures 25 minutes de 'Aïn Fît, nous arrivions à *Nébou 'Alleïkah*, ayant à cinq minutes de nous vers l'ouest le village de *'Alleïkah*, actuellement abandonné. Nous avons traversé une petite vallée, de l'autre côté de laquelle est une tombe, et nous avons continué de descendre par une pente douce jusque la grande route de Damas en Égypte, que nous avons rencontrée à 5 heures 40 minutes de 'Aïn Fît. Là nous avons tourné plus à l'ouest, et, après la descente d'une côte rapide qui nous a pris 35 minutes, nous sommes arrivés au Pont des Filles de Jacob, sur le Jourdain. Nous avons traversé le courant, et sommes venus camper sur la rive occidentale (1).

(1) La région que nous venons de traverser, à l'est du lac Hoûlèh, n'avait pas encore été visitée. Nous y avons pénétré non avec l'idée de voir beaucoup de pays, mais pour savoir ce qu'il y a là à étudier. Les cartes de cette région sont très-imparfaites. Un parti d'Européens qui y a passé après nous, à une époque de la saison plus avancée, a trouvé

Nous avons vu le riz croître sur les bords du Jourdain, qui est ici très-rapide, et qui peut avoir une cinquantaine de pieds de largeur, sinon plus. Un monticule, à la distance d'un quart de mille en aval de la rivière, avait attiré mon attention; étant allé l'examiner, j'ai trouvé une construction quadrangulaire sur un tertre élevé, entourée d'une muraille basse, mais forte. Ce monticule est sur la rive occidentale, dans un pli de la rivière, à l'endroit même où le courant, qui se précipite vers le défilé qui le conduit à la mer de Tiberias, acquiert un redoublement de rapidité. La clôture, de forme oblongue, m'a paru mesurer vingt-cinq perches sur dix (1); elle a son entrée au sud, et deux ouvertures dans les murailles latérales. Du côté de la rivière, je vis, à la base du parapet, quelques pierres taillées d'équerre, qui avaient l'air d'être posées en place. Je n'y ai vu nulle part trace de colonnes, et j'ignore absolument l'histoire de ce site. Les indigènes l'appellent *Kasr 'Atra*, le Palais d'Atra.

23 *Mai*. — Laissé M. T.... au *Djisr Binât Yakoûb* (le Pont des Filles de Jacob), et remonté vers le nord la rive occidentale du Jourdain. Le courant devient très-lent aux abords du pont. Pendant dix minutes nous avons chevauché dans une étroite val-

le pays assez sec pour qu'il lui ait été possible de longer les bords du lac; et ils m'ont dit n'y avoir rencontré ni une ruine ni un village, — rien, en un mot, que les places de campements arabes.

(*Note du voyageur.*)

(1) La perche (*rod*) a 5 yards un tiers, mesure anglaise, et répond à 5^{m}.029.

lée, encaissée entre des rives de près de cent pieds de haut; de cette vallée nous avons débouché dans une large plaine. Les pierres de notre chemin étaient toutes du trap, comme hier, et la terre était noire par suite de la pulvérisation de la roche volcanique. Au bout de 15 minutes nous avons traversé un canal à sec, ayant *Doureïdjât* à 8 minutes environ à notre droite, sur un monticule de la rive orientale, dont nous séparait la rivière. Après 28 minutes de marche nous sommes arrivés au lac Houlèh; nous avions eu constamment la rivière à 5 minutes de nous vers l'est, à la base même des montagnes orientales, tandis qu'à l'ouest la plaine a bien 2 ou 3 heures de large. Une épaisse forêt de roseaux cache le débouché du courant. Notre route inclinait à gauche, et à la distance de 40 minutes du pont nous avons atteint *Touleïl*, colline basse avec quelques huttes sur le bord même du lac. A une heure du pont nous avons dépassé une seconde colline semblable à la première, près de laquelle il y a aussi quelques cabanes. Notre guide donne à ce lieu le nom de *Moûroûtiyèh*, et à la colline celui de *Tell Balîs*. Dix minutes plus loin nous sommes arrivés à l'angle S.-O. du lac; et 8 minutes plus loin encore nous avons passé près du petit hameau de '*Almanîyèh*. Nous sommes bientôt arrivés à la limite de la plaine, et nous avons traversé un petit torrent, ayant à notre droite *Mellâhah*. Notre route s'est alors portée directement au nord, longeant le pied des hauteurs qui bordent la vallée à l'ouest. A une heure 35 minutes

du pont nous tournâmes brusquement à gauche pour pénétrer dans les montagnes, et après avoir gravi une certaine étendue de pentes très-rudes, même pour ces régions, nous atteignîmes *Yoûcha'*, à 3 heures du pont. Yoûcha', à ce que nous assura un sectateur d'Aly, est la place même où Josué, fils de Noûn, fut tué sur le champ de bataille! On y voit sa tombe, sur laquelle on a érigé une petite mosquée. Il n'y a pas de village, mais seulement la mosquée et la maison du gardien. La place est très-visitée par les Métaouîlèh; un drap brodé, don venu d'Égypte, recouvre la tombe. L'ornement qui m'a paru le plus extraordinaire est une peinture grossière représentant un cavalier armé conduisant un cheval, étrange objet dans un lieu de prière des musulmans, les sectateurs de Mahomet n'admettant pas même l'empreinte d'une figure sur leurs monnaies. Le gardien nous dit que nous étions les premiers francs qui, à sa connaissance, fussent venus visiter ce lieu.

A 3 heures 5 minutes du pont nous atteignîmes *Kadès*, ou *Kadesch Naphthali*, une des anciennes villes de refuge du pays. Elle est sur une éminence appartenant à une chaîne de hauteurs rocheuses qui domine une belle plaine. Nous nous arrêtâmes à examiner des ruines qui se trouvent à 5 minutes au-dessous du village. Ces ruines forment un carré qui peut avoir 35 pieds de côté, et qui paraît avoir été autrefois couvert d'un dôme. La construction a des caveaux, maintenant dégradés, qui ont servi de

lieux de sépulture. On voit à côté de nombreux sarcophages, grands et petits, et un temple ruiné dont il reste quelques murailles et une porte sculptée. Le tout est sur une petite éminence dont les pentes ont été adoucies et le sommet nivelé. Des chapiteaux corinthiens et des colonnes brisées gisent çà et là sur le sol. Les tombes sont taillées dans le roc, à la face est et nord de la colline. L'éperon sur lequel est construit le village moderne a des pentes très-roides sur toutes ses faces, excepté du côté où il se rattache à la colline principale. Sur ce point, une tranchée peu profonde, naturelle ou artificielle, lui servait de défense. Les côtés paraissent en avoir été taillés, la pointe arrondie et le sommet nivelé. Le sommet tout entier était autrefois couvert de constructions; là sans doute était la forteresse. Quelques chapiteaux et quelques colonnes d'ordre corinthien sont épars dans le village, ainsi que beaucoup de pierres taillées.

Sortis de Kadesch nous marchâmes au nord à travers la plaine, et nous atteignîmes le pied des hauteurs qui en forment l'extrémité à 25 minutes du village. Une petite pièce d'eau se trouvait à une vingtaine de minutes à notre droite. Nous gravîmes alors une vallée tortueuse. A 50 minutes de Kadesch nous atteignîmes *Bouleïdèh*, où nous vîmes un petit château, ou une tour, de construction ancienne, avec une arche romaine, et près de là une mosquée considérable pour ces cantons. Cette mosquée a été bâtie par le grand-père du cheïkh actuel. Il n'y avait

là qu'une seule colonne brisée couchée au bord de la route. Un dôme qui couronne une hauteur à quelque distance au nord est donné comme la tombe de Benjamin fils de Jacob. Le même Benjamin a aussi une tombe dans la plaine de Charôn.

A une heure 25 minutes de Kadesch nous traversâmes la vallée de *Maïs*. Un étang artificiel, de forme circulaire, près du village, les ruines d'une mosquée considérable et un grand khân, furent les principaux objets qui y attirèrent notre attention. Étant descendus de la colline par le côté où Maïs se trouve, nous traversâmes un beau champ de grain en herbe, et nous entrâmes dans une vallée boisée, peu profonde, où nous eûmes à remonter graduellement. A 2 heures 25 minutes de Kadesch, je me détournai sur la droite pour aller. à la distance d'un quart d'heure, examiner un village en ruine, situé au haut d'une éminence dans une situation très en vue. L'emplacement était des plus beaux; on y jouit de la vue du Hoûlèh et des montagnes orientales qui se perdent à l'horizon de l'autre côté du lac. Les sources du Jourdain, les marais étendus, le lac peu spacieux, mais d'un bel aspect, — notre route d'hier—les campagnes couvertes de moissons vertes ou jaunissantes, de vieilles murailles et des maisons modernes également en ruines, tout éveillait l'impression d'un ancien site en même temps que d'un site moderne. Le village que je visitais est connu sous le nom de Ruine de *Ménëirèh*.

Nous arrivâmes à *Kal'at Hoûnïn* après une marche

de 3 heures 5 minutes depuis Kadesch, et nous campâmes dans une plaine au-dessous du village et du château. L'article de M. Thomson que j'ai déjà mentionné (dans la *Bibliotheca sacra*) nomme cette place *Hazor;* cela peut être, mais cela n'est pas prouvé. Le vieux château est tout à fait distinct du château moderne ; les formes en sont beaucoup plus massives, et les constructions sarrasines elles-mêmes qui reposent sur les anciennes fondations sont beaucoup plus fortes que les constructions récentes. Le château moderne a été bâti, du temps de Napoléon, avec l'assentiment de Djezzar Pacha, par un cheïkh arabe du pays appelé Cheïkh Nasîf. Il paraît tout à fait pacifique, à côté de son voisin plus petit mais beaucoup plus solide; les indigènes le désignent sous le nom de *kasr*, le Palais ; c'était plutôt, en effet, une résidence fortifiée qu'un château proprement dit. Le village moderne touche au kasr. L'ancien fort a été rebâti bien des fois, et bien peu de vieilles pierres phéniciennes sont maintenant en place ; la plupart ont été remanipulées une douzaine de fois dans les constructions successives. Le château est sur une montagne au sommet aigu, comme la plupart des montagnes de cette région.

24 *Mai*. — Partis de Hounîn, nous avons vu, au bout d'une demi-heure, *Abil Beth Ma'akhah*. Ce lieu est dans une belle situation sur une hauteur qui fait partie d'une chaîne en vive arête, comme la précédente. Cette hauteur s'élève brusquement de la plaine ; elle semble avoir été autrefois arrondie à ses

extrémités et taillée sur ses flancs, pour faire une muraille qui s'y adapte plus nettement. La place a maintenant un aspect pacifique; elle sort du milieu des champs verdoyants, toute verte elle-même au sommet de sa colline escarpée.

Nous eûmes bientôt à descendre une pente rapide, et au bout de 40 minutes nous tournâmes à gauche pour entrer dans une vallée en pente toute couverte de végétation. Une heure 30 minutes après notre départ de Hounîn nous atteignîmes *Kefr Kilèh*, petit village musulman sur la gauche de notre vallée. Ayant gravi cette vallée et pris un chemin latéral, nous arrivâmes à *Hoûrah* après une marche de 20 minutes, et, huit minutes plus loin, à *Deïr Mèmâs*. Ce dernier endroit est un village chrétien assez considérable, bizarrement perché et fortifié, on ne voit pas trop pourquoi, sur la pente inférieure d'une colline escarpée. Ayant descendu cette pente obliquement, et non sans quelque peine, en inclinant à droite, nous regagnâmes, 2 heures 25 minutes après notre départ de Hounîn, la vallée que nous avions quittée à Kefr Kilèh. Après avoir remonté la pente d'une petite éminence, nous suivîmes ensuite une longue descente assez roide, sous le château d'*esch-Choufik*, jusqu'au port de la Lîtâny, que nous atteignîmes après 3 heures 25 minutes de marche depuis notre départ de Hounîn. Les murs du château, qui, de la grande porte d'entrée, nous semblaient si formidables, nous faisaient l'effet de petits parapets maintenant que nous les regar-

dions du bas du précipice que le Belfort domine.

Nous ne nous éloignâmes pas sans regret de la rivière, car la fraîcheur de ses eaux et de ses ombrages de sycomores nous paraissait délicieuse après le sirocco dont nous avions senti depuis le matin la brûlante atteinte. Nous commençâmes à grimper vers midi, et en cinquante minutes nous arrivâmes au sommet d'une des montagnes les plus roides du Liban. Nous fûmes exposés au souffle du sirocco pendant tout le chemin jusqu'à *Nabatiyèh el-Foka*, que nous atteignîmes après une marche d'une heure et demie depuis notre départ de la rivière. Là nous quittâmes la route de Sidon, et nous tournâmes à droite. Au bout de 35 minutes nous atteignîmes *Kefr Roumân*, et 20 minutes plus loin nous étions à l'ombre d'un grand rocher près de la rivière *Zahrâny*, qui traverse ici un pays tout à fait aride. Quinze minutes d'une descente rapide nous amena au bord même de la rivière; devant nous, la vue d'une montée qui semblait interminable, jointe à un soleil ardent qui brûlait tout autour de nous, et à un vent chaud qui desséchait les lèvres, les narines et les paupières, tout cela nous jetait dans l'abattement, et nous rendait heureux de notre rocher comme Jonas de sa gourde. Un petit moulin est assis sur la rivière à l'endroit où on la traverse, et quelques mûriers sont épars au fond de la vallée.

Laissant derrière nous la Rivière des Fleurs, nous gravîmes la montée pendant 38 minutes jusqu'à

Aoub Salîm, village musulman encaissé dans une plaine étroite au-dessous des sommets coniques du Djébel Rîhân. Avec son abondance d'eaux courantes, ses magnifiques noyers et ses vastes perspectives, l'endroit avait un aspect tout à fait engageant. Une nouvelle montée de 50 minutes nous conduisit à *Djerdjoû'a*, qui est un petit village chrétien. C'est là que nous campâmes pour la nuit. Djerdjoû'a est presque au sommet de cette montagne, qu'une gorge immense, où la Zahrâny a sa source, sépare de la masse principale du Djébel Rîhân. Une vallée étroite et à pentes douces, entre le Djébel Rîhân et Bélâd esch-Choukîf nous permettait d'embrasser du regard la vallée de la Lîtâny et les campagnes qui sont au delà. Les vapeurs du lac de Tibériade s'élevaient derrière nous, et voilaient les montagnes de Moab, qui, de ce côté, bordent au loin l'horizon. Plus près de nous s'élevait *Kal'at esch-Choukîf* sur son précipice escarpé, puis les montagnes de *Safed*, et le château de *Tibnîn*, et enfin les forts plus petits de *Mârôn*, de *Chêm'ân* et de *Sourba*, ce dernier tout à fait moderne. D'un autre côté nous avions en vue la montagne où se trouve l'*Echelle de Tyr*, et la langue de terre sur laquelle la *Tsour* moderne est bâtie, et la pointe de *Sarepta*, et *Sidon*, et enfin l'île de *Cypre* au milieu de l'Océan. Du point où nous étions, cette île est distinctement visible au coucher du soleil, mais à cette heure-là seulement. Immédiatement au-dessous de nous était *Bêlâd esch-Choukîf*, avec

ses collines pareilles à des fourmilières, et un ravin sinueux et profond, rompant la monotonie d'un pays uniformément ondulé. Immédiatement autour de nous tout était verdoyant, et plus loin les campagnes se doraient de moissons mûrissantes. A une époque plus avancée de l'année, le panorama aurait perdu de sa beauté; mais sa magnificence réelle quand nous le vîmes, et les souvenirs historiques qui s'y associaient, captivaient à la fois nos yeux et nos pensées. De la montagne au-dessus de nous, le Carmel vient s'ajouter aux objets si pleins d'intérêt où notre regard se reposait.

La fontaine d'où sort la rivière Zahrâny était autrefois conduite dans un aqueduc romain (?) qui contournait la montagne au-dessous de Djerdjoû'a, où l'on voit les restes d'une arche. De là il inclinait vers Djeb'a, et au-dessous de ce dernier village une gorge était traversée par une arche élevée, maintenant rompue. L'aqueduc prend la direction de Sidon, et on peut, dit-on, en suivre la trace jusqu'aux environs de cette ville, qui est à 6 heures de la fontaine. Comme tous les aqueducs, celui-ci est attribué par la tradition à Zoubeïdèh, de même que la tradition fait honneur à la princesse Hélène de toutes les constructions élevées dans des localités auxquelles se rattache un intérêt biblique. On me dit que Zoubeïdèh, à qui l'on demandait comment elle avait réussi dans un ouvrage si difficile, répondit : Eh! je l'ai élevé avec mon argent et mes hommes, — n'en rapportant aucune part à

Dieu, et que bientôt après un tremblement de terre qui ruina les arches massives vint humilier l'orgueil de la princesse musulmane.

25 *Mai.* — Partis de Djerdjoû'a, en 13 minutes nous arrivâmes à des restes peu considérables d'anciennes et solides fondations, que les gens du pays appellent le Couvent. D'autres fondations semblables, mais un peu plus grandes et plus massives, sont, dit-on, adossées à la partie supérieure de ce soi-disant couvent. Lady Stanhope campa là deux jours, à l'époque où elle était à la recherche d'un emplacement pour y élever une habitation. Notre route longeait le pied de ce promontoire extrême du Djébel Rîhân.

A une demi-heure de Djerdjoû'a nous passâmes près d'une maison solitaire située au bord du chemin. Je demandai à une femme qui était sur le pas de la porte par quelle raison elle avait choisi une demeure si isolée, chose peu habituelle dans ces contrées peu sûres? — Ici a été faite la maison, me répondit-elle dans un esprit tout à fait oriental, ici je resterai. Une femme de goût aurait pu trouver une autre raison dans la magnifique perspective dont on jouit de ce lieu.

Le village de *'Aïn Kana* est précisément au-dessous, à la distance de 20 minutes. En 52 minutes nous étions arrivés au-dessus du gros village de *Djeb'a*, situé sur une colline qui semble avoir été jetée là pour remplir une vallée alpestre entourée de montagnes plus hautes. La perspective, au-des-

sus de Djeb'a, est d'un caractère singulièrement sauvage; d'ici au bord de la mer la montagne est plus accidentée qu'au-dessous de Djerdjoû'a.

Ici notre route était ombragée de chênes nains et d'autres arbres, de sorte que pendant quelque temps nous fûmes garantis contre les rayons ardents du soleil. Nos yeux se reposaient avec délices sur le pic boisé qui s'élevait au-dessus de nous, et sur les sombres vallées qui déployaient plus bas leurs lignes verdoyantes. Un doux parfum sortait des feuilles, et la fraîcheur semblait s'exhaler du sol. Les perdrix traversaient le chemin en jetant leurs petits cris, et au-dessus de nos têtes le roucoulement des tourterelles se faisait entendre au sein de l'ombre épaisse.

En une heure 40 minutes nous arrivions sous *Mezra'at er-Rahbân*, hameau qui appartient à un couvent voisin étroitement encadré dans une fissure au sommet même de la montagne. De là notre vue plongeait sur la côte jusqu'au promontoire qui est au delà de Tyr, et derrière lequel nous apercevions le Carmel; au nord notre regard saluait la face bien connue du vieux *Sunnîn*, et les montagnes de Kesraouân, et le *Djaouzèh* de M. C.... à *B'hamdoun*. En une heure 55 minutes depuis Djerdjoû'a nous étions à la tête de la vallée où est située la colline de Djeb'a, qui s'unit à d'autres hauteurs plus loin dans le sud, ainsi qu'avec une autre éminence éloignée d'une centaine de toises vers le nord, toutes portant au Zahrâny des torrents hi-

vernaux. De là nous suivîmes une longue pente jusqu'à *Djezzîn*, où nous arrivâmes après une marche de 3 heures 30 minutes depuis Djerdjoû'a. De Djezzîn nous poursuivîmes notre chemin par *Bathir et Hârèt el-Djénaïtèlèh*, où nous campâmes ; et le 26 mai nous traversâmes *'Ammatoûr*, *Moukhtourèh*, *Simkaniyèh*, *B'teddîn*, *Deïr el-Komr* et *Kefr Metta*, jusqu'à *'Abeïh*.

LES PAPES GÉOGRAPHES

ET LA

CARTOGRAPHIE DU VATICAN.

Par M. R. THOMASSY.

(Suite. — Voir le cahier d'octobre 1852, p. 57.)

III.

Que se passait-il donc sous les yeux des souverains Pontifes, si intéressés à se faire rendre compte de l'état du monde religieux, et si portés d'ailleurs par leurs habitudes lettrées à favoriser le mouvement des intelligences?

Parmi les encouragements qu'ils avaient donnés aux sciences géographiques, mention spéciale a été faite des premières éditions du Ptolémée, ainsi que de son ancienne cartographie accrue de la célèbre mappemonde de Jean Ruysch. Cette publication était déjà un fait considérable: elle généralisait la science chez les savants, mais sans la rendre encore populaire; car les cartes de l'édition de 1508, imprimées à 500 exemplaires et d'ailleurs d'un prix encore très-élevé, étaient bien loin d'être à la portée

du plus grand nombre des lecteurs. Des cartes murales, au contraire, constamment exposées sous les yeux et frappant doublement le regard et l'imagination par l'attrait de l'inattendu ou de l'à-propos, ces cartes, déployées sur d'immenses et admirables galeries, allaient offrir un enseignement quotidien, non-seulement à la cour la plus éclairée de l'Europe, mais encore aux innombrables voyageurs et pèlerins qu'elle attirait auprès d'elle et renvoyait plus instruits dans toutes les parties du monde. Telle est la pensée qui, résumant et manifestant en un moment donné les progrès contemporains de la géographie, devait donner une nouvelle impulsion à cette science.

On entrait alors dans la deuxième moitié du XVIe siècle, et le concile de Trente, rendez-vous de tant d'hommes d'église et d'État, exerçait une influence considérable sur le mouvement des idées. On ne s'y occupait pas uniquement de religion; parfois même on s'en occupait beaucoup trop peu; mais, comme en toute grande réunion d'esprits cultivés, on s'y entretenait aussi d'histoire et de philosophie naturelle, de voyages et de découvertes en tous genres. Quant à l'importance qu'on y attachait à la géographie, un seul mot l'indiquera : presque tous les cardinaux ou évêques, durant le concile ou à peu près, se trouvent nantis de cartes géographiques et même de globes terrestres. Le cosmographe Alexandre Piccolomini, qui écrivait en 1558, nous donne à ce sujet des détails très-précis :

« J'ai mis tous mes soins, disait-il, à rechercher » des descriptions géographiques tant en surfaces » planes qu'en sphères solides, et particulièrement » celles réputées les plus fidèles, comme la sphère » terrestre que me communiqua le cardinal *Viseo*; puis » une autre d'un genre nouveau et curieux offrant » un certain relief des montagnes, *alcune elevazioni » di monti*, que je vis chez le cardinal de *Carpi*, une » autre aussi beaucoup plus grande possédée par le » cardinal d'*Urbino*, un globe enfin d'une brasse » environ de diamètre et d'un travail extrêmement » soigné, que j'ai vue à Rome, il y a deux ans, dans » la demeure de mon très-honoré seigneur l'arche- » vêque de Corfou (1). »

Cet archevêque, nommé Jacques Cocco, était un Vénitien qui se trouvait dix années auparavant au concile de Trente. C'est ce que rappelle Alexandre Piccolomini; en n'oubliant pas d'ailleurs de mentionner la cosmographie de Ptolémée et la mappemonde peinte sur toile qu'un autre Piccolomini, le

(1) « Ho procurato, disait Piccolomini, con ogni studio di vedere » descrittioni geografiche così in piano descritte come in solida sfera » ancora; e qualle principalmente lequali ho inteso par fama esser le » più fedeli, sì come tra l' altre sono state una sfera terrestre solida, che » mi mostrò già il *cardinale* Visco, et un' altra ch' io vidi poi in casa » del *cardinale* di Carpi, fatta *con alcune elevazioni di monti*, in » nuovo e bel artificio, et un' altra molto maggiore che tiene al pre- » sente in casa il *cardinale* d'Urbino; et appresso a questa un globo » di quasi un braccio di diametro, assai diligentemente fatto ch' io vidi » già due anni in Roma, in casa del molto mio signore Mgr arcives- » covo di Corfù. » (*Della grandezza della terra e dell' acqua*, fol. 9. Venezia, 1558.)

pape Pie II, quatre-vingt-quatorze années auparavant, avait envoyées à la République de Sienne (1).

On voit, par ces détails, combien le clergé s'intéressait aux progrès des sciences géographiques, et comment par cela même il dut attirer à lui les premiers et les meilleurs cartographes. Étaler aux yeux du monde chrétien les terres nouvellement découvertes, et en faire le point de départ de nouvelles conquêtes pour la civilisation : telle fut donc la pensée qui fit peindre la carte entière du globe dans le palais du Vatican. C'était la même, qui avait introduit une première mappemonde dans la célèbre édition du Ptolémée.

Le navigateur allemand, Jean Ruisch, n'avait laissé de son passage à Rome que la carte qui porte son nom. Cinquante ans plus tard, c'est-à-dire à l'époque qui nous occupe, nous y trouvons un autre savant étranger, un antiquaire et architecte napolitain qui est aussi le géographe des souverains pontifes. C'est Pirro Ligorio, celui-là même qui grava à Rome, en 1558, une carte de France, reproduite à diverses reprises par les cartographes français (2);

(1) N'oublions pas aussi que le neveu de Pie II, François Piccolomini, archevêque de Sienne, dans son testament du 29 octobre 1479, lègue à la sacristie de son église *Cosmographiam Ptolomei, quam Mappam Mundi appellant lintea tela depictam a clarissimo cosmographo Antonio Leonardi, presbytero Veneto, cum insigniis Pii in forma rotunda.* (*Histoire des évêques de Sienne*, d'Antonio Pecci. — Lucca, 1748, p. 344.)

(2) Cette carte est intitulée : *Totius Galliæ descriptio, cum parte Angliæ, Germaniæ, Flandriæ, Brabantiæ, Italiæ, Romam us-*

or cette carte, devenue populaire chez nous, est précisément celle qui fut d'abord peinte sur les galeries du Vatican.

Pirro Ligorio venait d'être nommé par Paul IV architecte du palais pontifical, et adjoint à ce titre au célèbre Vignole. Profondément versé dans la géographie ancienne, et à ce titre même dans la géographie moderne, il était l'homme spécial pour l'œuvre qui se préparait, et sept années durant, de 1559 à 1566, il en fut le principal directeur sous le pontificat de Pie IV. C'est maintenant dans les nombreux manuscrits de cet antiquaire, conservés à Turin, et dont dix-huit concernent la géographie comparée, qu'il faudrait rechercher les détails et les premiers éléments de cette cartographie pontificale. N'oublions pas du moins qu'il eut des collaborateurs, et sut d'ailleurs utiliser les trente-six cartes modernes publiées en 1561 à Venise par Jérôme Ruscelli, dans la traduction italienne que celui-ci fit du Ptolémée. Ces cartes nouvelles, jointes aux anciennes, formaient un atlas complet et comparé, tandis que la traduction en langue vulgaire, popularisant dans toute l'Italie les données de l'ancienne géographie positive, dut certainement établir des relations entre son auteur et les géographes du Vatican. Il est sûr du moins que la mappemonde, dont les deux hémisphères occupent dans ce palais l'angle des deux galeries de Pie IV et de Grégoire XIII, présente

que. On peut la voir dans la collection des cartes réunies à la bibliothèque impériale par les soins de M. Jomard.

la plus parfaite analogie avec la mappemonde contemporaine de Ruscelli, et que dès lors celle-ci ne peut guère être que l'original ou la copie de l'autre.

Quant aux deux galeries en question, elles forment, au troisième étage de la grande et magnifique cour du Vatican, le musée géographique extérieur dont nous avons d'abord à nous occuper. La première des deux, construite par Léon X au-dessus des loges si connues de Raphaël, fut lambrissée d'or et ornée telle qu'elle est par Pie IV; la seconde, commencée par ce dernier Pontife, fut terminée avec la même richesse par son digne émule, Grégoire XIII. L'une et l'autre éclairées par des portiques à colonnades et à balustrades ouvrent sur les perspectives les plus riantes, sur les péristyles de la basilique de Saint-Pierre, et sur les collines mémorables d'où Constantin jeta dans le Tibre les cohortes païennes de Maxence.

Après y avoir un instant joui des impressions de l'art, de l'histoire et de la nature, on s'éprend plus volontiers d'amour pour la science qui a si noblement décoré ces galeries. Les cartes de l'ancien monde y rappellent d'abord par leur disposition l'ordre méthodique de Ptolémée, et commencent par la représentation des îles Britanniques qu'on voit à l'extrémité de la première galerie, tout près de la tour de l'horloge. On y lit : *Insula Britannia*, *Scotia*, *Irlandia*, avec le titre Albion écrit en grec, ΑΛΒΙΩΝ. Viennent ensuite l'Espagne, la France, l'Italie, la

Grèce, l'Asie Mineure, la Judée, la Germanie, la Hongrie avec la Pologne, la Scandinavie (*Scandia*), la Moscovie, la *Scythie maintenant Tartarie;* enfin, comme treizième et dernière carte de cette première galerie, le Groënland dont l'Église romaine, depuis le IXe siècle, avait fait une dépendance religieuse du siége épiscopal de Hambourg.

Remarquons que ces monuments géographiques n'occupent qu'une moitié de la surface murale. Or les vides qu'ils laissent au-dessus et au-dessous de leurs peintures sont remplis par les décorations les plus frivoles, telles que paysages imaginaires, fruits, poissons volants, etc., qui ne méritaient sûrement pas d'entrer dans cette galerie, et datent probablement de l'époque de sa première restauration. Les vues à vol d'oiseau de Rome et de Venise y sont pourtant de précieuses réalités, qui témoignent des relations contemporaines de ces deux métropoles de la géographie du moyen âge, et font regretter davantage de les voir mêlées à des accessoires de mauvais goût ou sans à-propos.

Mais une autre peinture à fresque, devant le douzième portique de la galerie, attire bientôt nos regards : c'est la dernière session du célèbre concile de Trente sous le pontificat de Pie IV, en 1563. L'heureuse issue de cette assemblée, après une durée de trente-six ans, était de la plus haute importance pour l'Église romaine ; et la représentation qui en est faite ici atteste de nouveau l'approbation que la papauté donna à tous les actes de ce concile œcumé-

nique. Remarquons enfin que chaque fleuron du pavé en brique y porte l'inscription suivante :

Pius IIII Pontifex Max. Mediolanensis; ann. II.

Les armes de ce pape décorent en outre les lambris supérieurs. Quant à la seconde année de son pontificat, elle correspond à l'année 1561, époque des premiers travaux géographiques, qui furent continués au delà de la mappemonde jusque vers le quart de la seconde galerie. Celle-ci fut reprise et complétée par Grégoire XIII.

Mais avant ce dernier Pontife, une interruption avait eu lieu dans les travaux du Vatican. L'austère Pie V en avait éloigné et même chassé l'architecte officiel Pirro Ligorio, pour le punir de certains méfaits, et probablement aussi de ces fausses inscriptions qui, plus que son savoir, l'ont rendu fameux dans le monde savant. La géographie devait d'ailleurs s'effacer devant les dangers croissants de la papauté et de l'Italie, au moment surtout de la nouvelle croisade qu'allait couronner la victoire de Lépante. Le pontificat de saint Pie V reste donc étranger à notre sujet, dont l'intérêt s'accroît, au contraire, avec l'avénement de Grégoire XIII si bien nommé par les Italiens le Père des sciences modernes.

La seconde galerie géographique, à laquelle nous donnerons le nom de ce dernier pape, n'est que le complément de la précédente ; elle en est séparée par la mappemonde qui les résume l'une et l'autre, et dont nous parlerons plus bas.

Une peinture voisine de celle-ci nous indique déjà la participation de Grégoire XIII à la décoration des parois : c'est la translation du corps de saint Grégoire de Nazianze qui eut lieu en 1580, neuvième année du règne de ce pontife. Néanmoins les armes de Pie IV, incrustées en stuc dans la voûte avec une vue des *fortifications nouvelles de Ravenne* dont ce pape fut l'auteur, attesteraient que les sujets suivants pourraient lui appartenir. C'est d'abord la représentation de l'Afrique en deux parties, occidentale et orientale, l'une ayant pour titre *Regnum Tombotu*, l'autre *Abyssinorum regna*. C'étaient alors les deux grandes divisions de ce continent sur lesquelles nous reviendrons. Au-dessous de l'Afrique occidentale et dans un encadrement oblong sont trois peintures de villes dont la première nous intéresse particulièrement : *Senega, lignea civitas portatilis; Fessa nova civitas; Fessa vetus, Mauritaniæ urbs regina.*

Au-dessous de l'Abyssinie est de même représenté le mont *Amara*, avec une inscription indiquant que les jeunes princes de la dynastic régnante y étaient élevés. Trois villes y sont également figurées dont une seule est reconnaissable : c'est *Cassumum, Reginæ Candacis sedes.*

Ciliciæ Pelagus se lit aussi sur le côté et représente le royaume de Chypre, dont l'importance à cette époque se maintenait encore sous la domination vénitienne, héritière de nos Lusignan (1).

(1) Voir l'*Histoire du royaume de Chypre*, en cours de publication, par M. de Maslatrie. — Paris, imprimerie nationale, 1852.

Deux encadrements de la voûte nous montrent enfin le prophète Ézéchiel assistant à la résurrection des morts, et sans doute annonçant que l'Afrique et l'Orient doivent ressusciter à l'Évangile.

A partir du troisième portique commencent les armes, les cartouches et les inscriptions de Grégoire XIII. Une de ces inscriptions le loue d'avoir « envoyé au roi de France des secours d'hommes et » d'argent contre les rebelles... d'avoir pacifié Gênes » et affranchi de toute crainte l'Italie. » On le voit d'un autre côté et dans un encadrement supérieur confirmant la bulle du pape Pie V contre l'aliénation des biens ecclésiastiques. Au-dessous de la voûte sont les cartes intitulées : *Turcicum extra Europam dominium*, et à part l'Égypte avec l'Arabie Heureuse : *Ægyptus*, *Arabia Felix*. Trois cités y étaient aussi représentées, mais leur état de dégradation les rend aujourd'hui indéchiffrables ; on ne peut y lire que les noms de la première et de la dernière : *Alexandriæ Ægypti* et *Damascus*.

On remarque ensuite une carte de la Moscovie avec cette légende : *Maris Caspii pars;* une vue de l'antique Babylone, et une autre d'un baptême donné par un évêque et un vieux missionnaire à une immense multitude d'Orientaux.

Le royaume de Perse et l'empire de Katay. *Persiæ regnum* et *Acatorum Imperium*.

L'Inde en deçà et au delà du Gange : *Indiæ intra Gangem et pars extra*, avec une carte de l'île de *Zeylam*.

La grande presqu'île de Malacca dont l'inscription est effacée, l'intempérie de l'air et même la pluie, qui vient parfois battre le mur, l'ayant mise depuis longtemps dans un état complet de dégradation. Sous les plafonds à voussures, les peintures sont au contraire parfaitement bien conservées, et y représentent de toutes parts les patriarches, les martyrs, les saints confesseurs, les hermites et les docteurs de l'Église, dont les lettres et les arts réveillaient à l'envi le souvenir sous le pontificat de Grégoire XIII.

Les cartes des lointaines missions de l'Asie et de l'Amérique devaient naturellement figurer dans la même galerie. Ainsi la Chine intitulée : *Indiæ extra Gangem altera pars sive China; Tartarorum regiones; Japan Insula*; *America sive Peru;* ARCHIPELAGUS SANCTI DOMINICI ; la nouvelle Espagne avec cette inscription : *Novæ Hispaniæ recens atque absolutissima descriptio;* et, outre quelques autres cartes effacées par l'injure du temps et l'incurie des hommes, une dernière intitulée : *Insulæ circa primum meridianum*, remarquable seulement par l'île imaginaire de Saint-Brandan située vers la position actuellement connue de l'Islande.

Le système de cette seconde galerie était évidemment de donner, avec la carte générale des divers pays, la vue particulière de leurs principales villes. Malheureusement celles-ci, peintes sur la bande inférieure de la galerie, ont été les premières dégradées, et la plupart d'entre elles, ainsi que leurs inscriptions, sont depuis longtemps méconnaissables.

C'est la remarque que, dès 1750, faisait Augustin Taja de Sienne dans sa description du Vatican (1). Nous avons dit que les peintures des plafonds et celles qui en sont voisines, sont encore assez bien conservées ; une légère restauration leur rendra facilement leur premier éclat. Elles furent l'ouvrage des deux Pomérance, du chevalier d'Arpino, de Paolo Grilli et d'Antoine Tempesta.

Quant aux inscriptions qui les accompagnent, elles ont été avec raison attribuées à Ignatio Danti, dont Grégoire XIII avait fait son cosmographe officiel, et dont nous parlerons plus bas à propos de l'immense carte de l'*Italie*.

Les cartes de cette seconde galerie sont la plupart à projections planes. Quant à celles de Pie IV, elles sont toutes tracées d'après le système de Ptolémée, c'est-à-dire à projections sphériques avec l'indication des méridiens et des parallèles sur un encadrement extérieur. Les latitudes et les longitudes y sont, au surplus, sinon toujours trouvées, du moins recherchées avec le plus grand soin. C'est ce qu'indique l'inscription voisine de la peinture où est représenté le concile de Trente, et où il est dit que nul travail ne saurait être plus parfait (2).

Si cette inscription paraît un peu prétentieuse, du

(1) « Tabulæ sunt regionum, provinciarumque totius orbis terrarum » omnium geographicæ, tanta arte concinnatæ ac delineatæ, urbium, » civitatum, oppidorum, etc., intervallo et mensuris juxta geometri- » cas dimensiones servatis, ut nihil sit absolutius. »

(1) *Descrizione del Palazzo Vaticano*. Roma, 1750, p. 232 et suivantes.

moins accuse-t-elle la ferme intention de donner le dernier mot de la géographie contemporaine, et cette prétention, de la part d'hommes éminents, a nécessairement une valeur considérable dans l'histoire de la science. La galerie de Pie IV serait donc le procès-verbal le plus complet de la géographie à la date de 1561, comme celle de Grégoire XIII le serait, en ce qui le concerne, pour une époque postérieure seulement de quelques années à la précédente.

Tel est l'ensemble de ces deux galeries, où chaque carte est en outre accompagnée d'inscriptions latines d'une brièveté et d'un sens également remarquables. En voici un exemple sous le titre grec de ΚΕΛΤΟΓΑ-ΛΑΤΙΑ :

« La France (*Gallia*, y est-il dit), jadis terreur des » Romains, fut souvent, après avoir reçu l'Évangile, » l'appui de l'Église romaine en péril. C'est pour- » quoi ses rois furent honorés par les souverains » pontifes, et sont appelés très-chrétiens. Elle en- » gendra des hommes à jamais célèbres par la gloire » de leurs exploits, l'abondance de leurs richesses, » les monuments de leur savoir; et son territoire » est si fécond, qu'elle ne cède en rien à l'opulente » Italie. Elle a douze siéges archiépiscopaux et cin- » quante et un évêchés (1). »

Quant à l'Italie, elle y est appelée « de toutes les

(1) Ce dernier détail de statistique ecclésiastique, reproduit sur la plupart des inscriptions, importait d'autant plus aux papes, que le concile de Trente leur avait fait sentir le besoin d'avoir constamment sous les yeux les diverses provinces de leur juridiction spirituelle.

» provinces chrétiennes la plus belle, la plus salubre, » la plus féconde et la plus florissante par les grands » hommes, les doctrines, les armes, les productions » naturelles, les métaux et tout ce qui est nécessaire » au bien-être de la vie. Jadis reine des nations, » elle l'est aujourd'hui de la religion chrétienne, et » siége des pontifes, elle est presque aussi l'unique » asile de la vertu (1). »

La Grèce y trouve à son tour la mention, peut-être la plus honorable, que lui ait consacrée le XVIe siècle.

« La Grèce, qui jadis n'eut rien à désirer de ce » que la nature, le génie et la fortune accordent aux » mortels; qui, par ses colonies, ses mœurs et sa » mansuétude singulière, humanisa les nations sau- » vages; qui réduisit à l'obéissance les peuples » étrangers domptés par sa vertu : livrée mainte- » nant à ses dissensions et aux mauvais conseils, » la Grèce est, pour la douleur et le péril de toute » l'Église, tellement asservie aux féroces Ottomans, » qu'il ne lui reste plus une seule image de son an- » cienne liberté et dignité (2). »

(1) « Italia provinciarum omnium pulcherrima, saluberrima fruc- » tuosissima viris, doctrinis, armis, frugibus, metallis, rebus omnibus » ad colendam vitam necessariis florentissima. Olim regina gentium, » nunc religionis christianæ, pontificumque sedes, ac unicum fere vir- » tutis perfugium. Longitudine ab Augusta Prætoria ad oppidum Re- » gium decies centena viginti millia passuum; latitudine ubi plurimum » CC, ubi minimum CXXVIV. Ambitu a Varo ad Arsiam quadragies » centena millia passuum et LVIII. »

(2) Grecia, quæ nullam olim ex iis rebus desideravit, quæ natura, ingenio, fortuna mortalibus contingunt, quæ feras gentes, ductis colo-

A ces inscriptions mêlées de sentiments chrétiens et d'admiration pour l'antiquité, se joignaient des souvenirs plus récents. Ainsi la retraite mémorable de Charles-Quint au monastère de Saint-Just en Vieille-Castille, est mentionnée dans un cartouche spécial sur la carte d'Espagne; tandis que d'autres faits contemporains figurent çà et là sur les peintures des lambris. Mais c'est assez sur l'ensemble des deux galeries. Venons à l'angle qui les réunit et tout à la fois les résume dans les deux hémisphères d'une mappemonde haute de 5 mètres 56 centimètres, distance du pavé à la corniche de la voûte. C'est par cette mappemonde, peinte à fresque sous le pontificat de Pie IV, que nous pouvons nous faire une idée générale des notions géographiques contemporaines.

L'insoluble question des sources du Nil s'y présente surtout avec à-propos pour notre époque. Le bassin supérieur du fleuve était alors considéré, sous le nom d'Abyssinie, comme l'empire du fameux *prêtre Jean*, dont l'importance avait été si fort exagérée par le moyen âge. Cet empire, débris de l'antique chrétienté orientale, resta la vague espérance des chrétiens d'Occident, jusqu'à ce que les papes et les rois de Portugal y eussent envoyé des missionnaires, et fait explorer ce pays qu'avaient ignoré les

niis, moribus et singulari vitæ mansuetudine humaniores reddidit, exteras nationes virtute perdomitas sibi parere coegit, nunc ipsa, suis dessidiis pravisque consiliis afflicta, barbarissimæ Turcarum nationi, non sine totius Ecclesiæ dolore ac damno, ita servire cogitur, ut antiquæ libertatis ac dignitatis imaginem omnino nulla hodie retineat.

Grecs et les Romains. L'ambassade de D. François Alvarez, en 1520, en rapporta les premières notions exactes, et parvint à y nouer des relations avec l'Europe, puisque l'empereur abyssin reconnut, à cette époque, la suzeraineté du pape Clément VII (1).

La science, de son côté, dressait la carte approximative de cette contrée mystérieuse, où la religion, la politique et le commerce poussaient à l'envi tous les esprits vers l'étude du problème géographique que tant d'intrépides voyageurs cherchent encore à résoudre. Eh bien! la mappemonde de Pie IV en donne la solution à sa manière, dans un tracé des sources du Nil, qui, tenant de celui de Ptolémée et des investigations nouvelles, nous montre comment les éléments de la science antique se combinaient avec les données récemment acquises. Le tracé très-connu de la cosmographie de Ptolémée fait sortir le Nil de deux grands lacs situés sous le même parallèle, de façon que la branche principale venant de l'occident constituait le Niger des anciens si longtemps confondu avec le Niger moderne. La mappemonde vaticane ferait, au contraire, venir de l'est la plupart des affluents du fleuve, dont il place directement la source dans le lac *Zambèze*, vers le 12° de latitude méridionale : ce qui supposerait un cours total de 1,100 à 1,200 lieues en ligne droite, et de 1,800 lieues en tenant compte des sinuosités.

Les grandes eaux qui enrichissent le cours supé-

(1) Voir dans la collection de *Ramusio*, t. I[er], la relation de l'ambassade d'Alvarez.

rieur du Nil viennent-elles donc de l'est ou de l'ouest : telle est encore la première question, avant de savoir quelle est la branche principale et où celle-ci prend sa source. Les derniers voyageurs qui s'en sont le plus rapprochés, M. d'Arnaud, notre compatriote, et le Père Ignace Knoblecher, élève de la propagande de Rome, sont arrivés l'un et l'autre vers le 4e degré de latitude nord; mais leurs calculs de longitude, ayant une différence d'environ 3 degrés, laissent incertaine cette première question; de sorte que les anciens monuments géographiques conservent encore à cet égard leur à-propos, et doivent être consultés à titre de renseignements.

Ceux que donne la mappemonde de Pie IV s'accordent du reste avec les récits des docteurs Kraft et Rebmann, qui, récemment partis de la côte orientale d'Afrique, ont trouvé parallèlement au littoral des monts couverts de neiges éternelles. Ces neiges, sous une latitude de 8 à 9 degrés au sud de l'équateur, attesteraient une élévation comparable à celle de l'Himalaya, tandis que la direction de ces montagnes ferait supposer, parallèlement à la mer des Indes, des Cordillères africaines pareilles aux Andes de l'Amérique du Sud. Ce système de montagnes verserait enfin ses eaux en de grands lacs, véritables sources du Nil dont il resterait à déterminer la position d'est en ouest, d'après Ptolémée, ou bien du Nord au Sud, comme ferait plutôt supposer la direction de la nouvelle cordillère.

Cette supposition ne paraît d'ailleurs point invraisemblable, si on la rapproche de la relation d'Odoardo Lopez, qui visita la côte occidentale d'Afrique vers la fin du XVI[e] siècle : relation écrite à Rome, sur le récit oral du voyageur, par son ami Philippe Pigafetta qui s'exprime de la manière suivante.

« Il nous reste à parler du Nil qui ne prend point » sa source dans le pays de Bel-Gian (l'Abyssinie » où était supposé régner le prêtre Jean), ni dans » les montagnes de la Lune, ni encore, comme l'é- » crit Ptolémée, de deux lacs qu'il place Est et » Ouest l'un par rapport à l'autre, en les séparant » par un intervalle d'environ 450 milles..... Il est » bien vrai qu'il y a deux lacs, mais ils sont situés » tout autrement que ne le dit Ptolémée; car au lieu » que l'un des deux soit à l'est de l'autre, les lacs » que l'on a vus sont situés nord et sud en ligne » presque directe, à la distance l'un de l'autre » d'environ 400 milles.

» ..... La vérité est que le Nil a son origine dans » le premier des deux lacs qui est par 12° de latitude » sud...... qu'il coule pendant 400 milles droit au » nord, avant d'entrer dans un autre lac très-grand » que les naturels appellent une mer, parce qu'il a » 220 milles d'étendue; et enfin, que le second lac » est situé sous l'équateur. Au sujet de ce second » lac des informations très-positives out été données » par les *Anzichi*, voisins du Congo, qui vont trafi- » quer dans ces quartiers-là, assurant qu'il y a sur

» le lac des gens dans de grands bateaux, que ces » gens savent écrire, ont des chiffres, des poids et » des mesures (choses inconnues dans ces parties » du Congo), et bâtissent des maisons de pierre et de » mortier, leurs usages étant pareils à ceux des Por- » tugais. D'où l'on infère que l'empire du Prêtre » Jean ne peut être loin de là (1). »

Ainsi d'après Lopez et Pigafetta, l'erreur de Ptolémée serait d'avoir placé sous une même latitude, au lieu de les placer sous un même méridien, les deux lacs d'où le Nil sort, en recevant les eaux des montagnes qu'il appelle de la Lune. Quant à la direction est-ouest de celles-ci, au lieu de la nier, mieux vaudrait la modifier et l'admettre comme une seconde chaîne, qui, par exemple, serait à la Cordillère africaine ce que dans l'Italie les Apennins sont aux Alpes, laissant courir le Nil dans l'immense bassin ouvert devant elles, à peu près comme le Pô traverse le Piémont et la Lombardie, entre deux lignes culminantes dont il reçoit les eaux, sans que ces lignes aient entre elles le moindre rapport.

Tel est le système où chaque partie adverse aurait un peu raison, et que la mappemonde vaticane nous permet d'énoncer. Il est quelques autres réflexions que suscite encore la vue de ce monument géographique. Le royaume de *Tombotu* y occupe tout le bassin du Niger, comme on l'entendait alors; et ce fleuve, qui coule à l'est dans un grand lac cen-

(1) *Relazione del Reame di Congo.* Roma, 1591, p. 80.

tral, est séparé du golfe de Benin par plusieurs chaînes de montagnes.

Toute la partie sud du Maroc et de l'Algérie est occupée par des lacs et des cours d'eau intérieurs.

Le nord-est de l'Amérique septentrionale est tout occupé par la *Nouvelle France*. *Mer de la Nouvelle France* est aussi le nom donné aux eaux du banc de Terre-Neuve. Quant aux côtes nord-ouest de ce continent, elles sont toutes innommées, c'est-à-dire inconnues : aussi l'on comprend l'erreur qui, sans un mince détroit, ferait joindre l'Amérique et l'Asie en plein océan Pacifique, vers le 28e degré de latitude nord.

La ligne équinoxiale passe par la Nouvelle-Guinée, tandis que vers le 10° latitude sud, Java-la-Grande (*Java-Major*), nous présente sous forme de rivage indéterminé le continent de la Nouvelle-Hollande, comme prémisses d'un nouveau-monde maritime.

L'île de Feu, que le détroit de Magellan sépare de l'Amérique, est de même figurée comme début d'un vaste continent ignoré ; mais l'auteur de la carte n'a point fait comme Mercator et Ortelius, qui, dans leurs mappemondes, joignant l'île de Feu à la Nouvelle-Hollande, ont dessiné sous le nom de terres australes ou magellaniques un continent imaginaire, occupant toutes les mers glaciales du pôle sud et la plus grande partie de l'Océan pacifique.

Les travaux de ces deux géographes, postérieurs

de plusieurs années à la mappemonde vaticane, auraient dû pourtant se distinguer d'elle par plus d'exactitude. Mais il a été loin d'en être ainsi, surtout si l'on remarque la forme bizarre qu'ils ont donnée à l'Amérique du Sud, espèce de quadrilatère tracé au hasard, qui montre combien les sources où ils puisaient leurs données, la plupart espagnoles ou portugaises, étaient encore peu scientifiques. Les navigateurs et les cosmographes italiens étaient, au contraire, presque tous de savants mathémaciens; mais Ortelius ne les connut que très-imparfaitement et fort tard. Ainsi dans la première édition de son *Théâtre du monde*, publiée en 1570, il ne nomme point Jérome Ruscelli, qui dans son édition de Ptolémée de 1561 avait pourtant donné un atlas tout moderne, dont les cartes ont la plus grande analogie avec celles de la galerie géographique de Pie IV.

Si le géographe d'Anvers eût connu celui de Venise, il n'aurait certainement pas fait du lac *Zembèze* en Afrique la triple source, du Nil vers le nord, du Zaïre vers l'ouest et du Zuama à l'est, vers la pointe sud de Madagascar. Aussi quand, sur la fin de ses jours, Ortelius eut été en correspondance avec Philippe Pigafetta, le rédacteur de la *relation du royaume de Congo*, modifia-t-il complétement, d'après celui-ci, la carte de l'intérieur de l'Afrique, et se borna-t-il à faire sortir le Nil du lac Zambèze, sans imaginer aucune relation possible de ce fleuve avec le Zuama et le Zaïre. Cette correction tardive fut certainement due aux notions plus exactes que Phi-

lippe Pigafetta avait reçues d'Odoardo Lopez : ce qui, pour le moment, donnerait une première idée de l'influence exercée par l'Italie sur les géographes du nord de l'Europe. Mais ce n'est point encore le lieu d'apprécier cette influence. Terminons l'examen des galeries vaticanes, et d'abord n'oublions pas que celle de Pie IV, située au-dessus des loges de Raphaël, fut recolorée et fidèlement restaurée en 1583, sous le règne de Grégoire XIII.

Nous savons aussi comment ce dernier Pontife continua sur la galerie voisine du même étage, la série des cartes géographiques de 1561; mais il ne s'arrêta point là. Un travail original et plus grandiose le préoccupait pour l'intérieur du Vatican : c'était d'y faire peindre, sur des proportions sans égales, l'ensemble et les détails de toutes les provinces d'Italie. La nouvelle galerie devait d'ailleurs être consacrée à l'histoire autant qu'à la géographie de la péninsule. Elle porte aujourd'hui le nom de *promenade grégorienne*, et c'est là qu'il faut voir comment les papes savaient employer leurs loisirs.

NOTICE

SUR L'ANCIEN GÉOGRAPHE ANVERSOIS

JEAN DE LAET,

Par M. KICKX,
De l'Académie des Sciences de Bruxelles.

Les grands hommes, a dit un écrivain célèbre, font seuls la gloire et le sort des nations. C'est par eux qu'elles règnent sur l'opinion et que leur place est marquée dans l'histoire (1).

Si cette vérité s'applique avec une égale évidence aux grandes nations comme aux petites, elle mérite surtout d'être méditée par celles-ci. Destinées en général à ne jouer qu'un rôle politique secondaire, les petites nations doivent s'attacher d'autant plus à encourager chez elles la culture des sciences et des lettres, et à entourer la mémoire de leurs grands hommes de la vénération publique.

Malgré les vicissitudes sans cesse renaissantes dont elle eut à souffrir pendant des siècles, notre patrie est peut-être de tous les États de l'Europe celui qui

(1) Vicq d'Azyr, éloge de Bergman.

pourrait, eu égard au peu d'étendue de son territoire, invoquer avec le plus de confiance son passé littéraire. Bien longtemps, en effet, avant d'avoir cette existence indépendante à la suite de laquelle les publications de tout genre ont pris un si brillant essor, la Belgique avait déjà su se créer, en quelque sorte, une nationalité dans les sciences, dans les lettres et dans les beaux-arts, où elle fut désignée, dans certains cas particuliers, sous le nom d'École flamande.

Les sciences naturelles surtout ont été très-anciennement cultivées sur le sol belge, et avec un succès qui ne saurait être contesté. Les noms historiques de Spiegel, de Sterbeeck, de De Boodt, de Lobel, de Dodoné, de De l'Escluse, etc., partout révérés, et nous pourrions dire devenus populaires partout où la nature est interrogée, témoignent suffisamment de la part qu'a prise la Belgique aux progrès de cette partie des connaissances humaines.

Mais à côté de ces hommes d'élite, entourés de tout le prestige d'une réputation européenne, il en est plusieurs encore qui, pour ne pas occuper un rang aussi élevé, n'en méritent pas moins d'être signalés à l'attention publique. Doués de moins de génie peut-être, mais profondément instruits, persévérants et modestes, ils ont préparé maintes fois les découvertes qui illustrèrent leurs successeurs. Le légitime enthousiasme que nous ressentons pour les uns ne doit pas nous rendre injustes à l'égard des autres.

Appelé à l'honneur de prendre la parole dans cette enceinte (1), j'essayerai de dérouler sous vos yeux le tableau des services rendus par l'un de ces hommes honorables dont toute la vie fut consacrée à des travaux utiles, et qui, souvent méconnu, est digne cependant de la reconnaissance de ses compatriotes. Cet homme est Jean de Laet, d'Anvers, où il naquit le 19 janvier 1593 (2).

De Laet appartient à une famille dont plusieurs membres ont légué leur nom à la postérité. Déjà dans le siècle précédent, un autre Jean De Laet, né à Borgloon et peut-être son aïeul, s'était rendu fameux par ses prédictions et ses horoscopes. Ce fut lui qui annonça que l'année 1482 serait funeste aux Liégeois par la peste, la famine et la guerre, et cette prédiction se réalisa. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire acquérir une renommée bien supérieure à celles qu'auraient pu lui valoir des travaux sérieux. On sait en effet que l'astrologie, cette fille folle d'une mère sage, l'astronomie, comme l'a appelée un savant moderne, était très en vogue à cette époque dans la principauté de Liége, où elle s'est personnifiée plus tard et jusqu'à nos jours sous le nom de Mathieu Laensberg. Deux fils de ce Jean De Laet de Borgloon, Gaspard et Alphonse, dont le pre-

(1) Cette notice a été lue au sein de l'Académie.

(2) L'époque de la naissance de Jean De Laet n'est indiquée nulle part. Nous devons la date qui précède à l'obligeance de M. Genard, sous-bibliothécaire de la ville d'Anvers, qui l'a extraite des registres de l'église Notre-Dame. Jean De Laet était fils de *Jean* et d'Élisabeth Meulenaers. Il eut deux frères plus jeunes que lui, Henri et Corneille.

mier a été considéré à tort (1) comme le père du naturaliste, continuèrent leurs *pronostications* jusqu'en 1561, à Anvers et à Rouen (2).

Indépendamment des De Laet que nous venons de citer, on connaît encore un, Jacques De Laet, né à Louvain vers la fin du XVI[e] siècle, par conséquent contemporain du naturaliste et qui écrivit un éloge de la musique (3), ainsi qu'un second Jacques De Laet qui prononça à Bruxelles, en 1751, l'oraison funèbre de la princesse Élisabeth Christine, veuve de Charles VI.

Jean De Laet, géographe, naturaliste et philologue, serait sans doute resté confondu (4) avec son homonyme astrologue et chiromancier, s'il n'avait pris soin d'ajouter, sur le titre de ses ouvrages, la désignation d'*Antwerpianus* : précaution d'autant moins inutile qu'en Hollande même, où il passa une grande partie de sa vie, vivait à la même époque un quatrième Jean De Laet (5), plus connu sous le nom de Joannes Lætus, ancien du synode de Leyde et auteur d'une histoire de l'Église, qu'il publia sur l'invitation expresse du synode national de Dordrecht.

(1) Entre autres dans le *Dictionnaire hist., critique et bibliographique*, de Chaudon et Delandine, 8e édit., 1810, t. IX, p. 430.

(2) De Becdelièvre-Hamal, *Biographie liégeoise*, t. I, p. 209. — Broeckx, *Documents pour servir à l'histoire de la bibliographie médicale belge*, pp. 35, 36.

(3) Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, etc., t. VI, p. 13.

(4) Cette confusion s'est même glissée dans l'*Essai sur l'histoire de la médecine belge de M. Broeckx*, p. 288.

(5) Voir Brandts, *Historie der reformatie*, t. III, pp. 426 et 907.

Nous ne possédons aucun détail sur la jeunesse de notre naturaliste. Nous ignorons même quand il quitta sa patrie pour aller s'établir à Leyde : mais il résulte du *privilége* placé en tête de la première édition flamande de son grand ouvrage, qu'il habitait déjà cette ville en 1624 (1).

Anvers n'était plus alors à l'apogée de sa gloire : la tyrannie des Espagnols et les discordes civiles avaient amené la décadence de son ancienne splendeur. La noble cité avait vu son commerce se déployer sur les ruines de celui de Bruges, et sur les siennes devait, à quelques années de là, s'élever Amsterdam à la faveur du traité de Munster.

Les Provinces-Unies offraient alors à l'Europe le spectacle d'une petite nation consolidant et étendant sa puissance commerciale au milieu des agitations politiques et des malheurs de la guerre. La compagnie des Indes occidentales venait d'être instituée (2). Les renseignements que l'on avait sur les différentes parties de l'Amérique étaient souvent contradictoires : la situation de plusieurs localités était mal connue ; tout ce qui concerne l'hydrographie avait été négligé. Pour assurer le succès des

(1) M. le docteur Molkenboer, de Leyde, qui nous a obligeamment fourni les renseignements relatifs à *Joannes Lætus*, a bien voulu aussi compulser, à notre demande, les archives de sa résidence, à l'effet de connaître l'époque précise de l'émigration de notre compatriote. Quoique ces recherches n'aient pas été couronnées de succès, nous n'en offrons pas moins avec plaisir à M. Molkenboer nos sincères remercîments.

(2) Par octroi du 3 juin 1621.

opérations, il s'agissait donc, comme nous le dit De Laet dans sa préface, d'avoir une connaissance aussi complète que possible de ces pays nouveaux, tant pour permettre aux directeurs de la compagnie de diriger convenablement leurs entreprises, que pour en faciliter l'exécution aux navigateurs qu'elle enverrait dans ces parages lointains.

Telle fut l'origine du premier ouvrage que mit au jour notre compatriote, ouvrage qui parut, en flamand, en 1625, sous le titre de *Nieuwe Wereld* ou *Nouveau Monde*. Six éditions, dont deux françaises et une latine, publiées dans un intervalle de dix-neuf ans, prouvent que l'œuvre de De Laet doit avoir été reçue avec une grande faveur.

Le plan général de ce volumineux travail, tracé avec un soin qui ferait honneur à maint écrivain moderne, est exposé (1) avec beaucoup de clarté. L'auteur nous apprend que les matériaux dont il fit usage étaient disséminés avant lui dans une foule d'ouvrages espagnols, portugais, anglais, français, italiens et hollandais, ainsi que dans les itinéraires manuscrits de plusieurs navigateurs. Il y joignit le résultat de ses propres études, et beaucoup de renseignements recueillis sur les lieux. Savoir bien analyser un nombre de faits aussi prodigieux, et distinguer le résultat de l'observation des fables engendrées par la crédulité; classer, coordonner ces faits, et allumer au milieu des ténèbres le flambeau d'une

(1) Voir la préface de l'édition flamande de 1629.

saine critique, tout cela n'est certainement pas l'apanage d'un esprit ordinaire.

Nous n'ignorons point que l'on est assez dans l'habitude de décrier de semblables travaux en les appelant des compilations. Mais qui pourrait nier l'utilité d'une compilation bien faite, surtout lorsque les sources y sont fidèlement indiquées? Qui ne sait que, pour toute science, il arrive un moment où le compilateur éclairé et judicieux est sûr de rendre d'incontestables services? Rien, en effet, ne compromet davantage les progrès futurs, rien ne rend les nouvelles découvertes plus difficiles que l'accumulation sans ordre d'un grand nombre de matériaux qu'aucun lien ne réunit entre eux.

Les cartes de De Laet, remarquables par leur belle exécution, sont dressées d'après la projection cylindrique, simple, rectiligne, plane, dans laquelle l'échelle de la longitude se dilate, la latitude conservant sa dimension régulière. Cette projection était la seule qui fût en usage à cette époque chez les marins, quoique déjà Gérard Mercator, de Rupelmonde, eût découvert, en 1569, un autre genre de projection plus employé de nos jours et auquel il a laissé son nom (1).

Plusieurs erreurs qui défiguraient les cartes de

(1) Dans la projection mercatorienne, l'échelle de la longitude et celle de la latitude croissent simultanément. Nous devons ces indications à l'obligeance de M. Lelewel, connu par ses beaux travaux sur la géographie ancienne, et à la bienveillante entremise de notre honorable collègue M. Ph. Vandermaelen. Nous prions ces messieurs d'agréer l'expression de notre vive gratitude.

l'Amérique publiées jusqu'alors, sont corrigées sur celle de notre compatriote, et beaucoup de lacunes y sont comblées, ainsi que le reconnaîtront sans peine, dit-il (1), les hommes compétents. De Laet comprit d'ailleurs que la géographie ne doit pas être une longue et aride nomenclature de villes, de fleuves, de montagnes; il la circonscrivit dans les limites plus larges que Malte-Brun et d'autres lui ont données deux siècles plus tard. Il retrace à grands traits l'histoire politique et ethnographique de chaque province; il insiste, dans l'intérêt de la navigation, sur les particularités que présentent les côtes, les ports, les fleuves, les baies, les rades et les havres; il entre dans des détails intéressants sur la nature et la configuration du sol, sur les sources d'eaux chaudes, sur les tremblements de terre, sur les volcans (2) si répandus dans cette partie du globe. Il mentionne, entre autres, parmi eux, le volcan de Quito, connu de tout le monde par la brillante description qu'en a donnée Marmontel, et qui, après avoir lancé pendant longtemps des laves et des cendres, vomit de nos jours, au rapport de Humboldt, d'immenses quantités d'eaux hydrosulfureuses, et avec elles des poissons d'une espèce particulière (3). que l'illustre voyageur a vus quelquefois arriver vi-

(1) *Gelyk wy verhopen die verstand hebben van deze materie, zullen bevinden.* (V. fin de la préface de l'édition de 1625.)

(2) Voir, entre autres, livre V, chap. 5, 7 et 16. — Livre VII, chap. 10 et 11. — Livre X, chap. 8 et 9.

(3) Le *Pimelodes cyclopum* Humb.

vants, quoique meurtris, au pied de la montagne. Enfin, les ruines des anciennes villes indiennes, les vestiges des routes monumentales construites par les Incas, les intéressantes antiquités mexicaines sur lesquelles Dupaix, Warden et Alex. le Noir ont, de nos jours, appelé l'attention, tout y est renseigné et accompagné d'observations qui annoncent une grande justesse d'esprit.

Profitant des facilités que lui donnaient à cet effet ses fonctions de directeur de la Compagnie des Indes occidentales, De Laet ne cessa d'améliorer et de compléter une œuvre qui devait devenir son principal titre de gloire, et que les géographes, venus après lui, ont fréquemment mise à contribution (1) sans la citer. L'édition flamande de 1625, en quinze livres et avec dix cartes, ne contenait sur l'histoire naturelle du nouveau monde que des données concises, et n'était pas enrichie de figures. Dans l'édition latine qui parut en 1633, et dans la traduction française de 1640, laquelle toutefois est loin de briller par le choix des expressions, l'auteur fit aux sciences naturelles une part beaucoup plus large, et ajouta, indépendamment de plusieurs cartes, un grand nombre de figures représentant les animaux et les plantes les plus remarquables, dont plusieurs, jusqu'alors inédits, lui avaient été directement envoyés d'Amérique.

Qui ne connaît ces colibris aux formes sveltes et

(1) Voir Feller, *Dictionnaire historique*. Liége, 1797, t. V, p. 270.

élégantes, resplendissant de tout l'éclat du rubis et de l'émeraude, véritables bijoux de la nature, comme les appelle Buffon? C'est à De Laet que l'Europe dut la première figure exacte de l'un d'eux, du huitzilzil, ou *trochilus punctatus* des zoologues. Ainsi que ses congénères, le huitzilzil se nourrit surtout du nectar de fleurs ; et lorsque la saison des fleurs est passée, ajoute De Laet (1) sur la foi de Ximenès, « il pique son bec dans le tronc des arbres et demeure » ainsi attaché, immobile comme s'il estoit mort, six » mois de long, jusques à ce que les pluyes retour- » nant, Flore reveste derechef les campagnes. »

Entre autres animaux que l'auteur fit également dessiner, nous signalerons le mygale aviculaire (2), araignée gigantesque de l'Amérique méridionale qu'il avait longtemps conservée vivante ; le signoc (3) ou *Limulus polyphemus*, qui ne doit pas être confondu avec le Limule des Moluques figuré antérieurement par de l'Escluse ; enfin, un poisson du genre des coryphènes, le *Doradon* (4), qui, en se lançant avec vitesse dans l'eau de la mer agitée, produit, comme la dorade (5), une lumière phosphorique dont l'éclat permet de suivre sa marche à plusieurs mètres de profondeur.

(1) Livre V, chap. 17 (p. 170 de l'édition française).

(2) Livre XV, chap. 11.

(3) Livre II, chap. 19.

(4) *Coryphæna equiselis* Gmel.

(5) *Coryphæna hippurus.* C'est à cette espèce et non pas au *C. equiselis* que se rapportent les figures plus anciennes d'Aldrovande et de Rondelet.

L'auteur aime aussi à s'étendre sur l'usage que font les aborigènes des plantes qu'il décrit, et nous lui devons, à ce sujet, plus d'un renseignement curieux. En parlant du *Barbasco* (1), il nous apprend que les Américains de Vénézuéla se servent de ses racines pour enivrer les poissons, afin de pouvoir les prendre à la main pendant leur engourdissement. C'est le même usage auquel les naturels de la Jamaïque emploient le bois du piscidier (2), les nègres de la Guyane, les sarments de nicou (3), les Indiens du Malabar, la coque du Levant (4), les Africains de Ténériffe, les semences de la staphysaigre (5), et nos paysans les fleurs de la molène (6).

De Laet fait également connaître le cocalier (7) dont les Indiens de l'Amérique du Sud mâchent habituellement les feuilles assaisonnées de chaux vive (8) ou de cendre (9), provenant de l'incinération de différentes plantes. D'où vient donc ce besoin impérieux de mâcher que l'on retrouve chez tous les peuples? Serait-ce l'effet du désœuvrement ou de l'imitation, ou bien une action instinctive, prophylactique? Quoi qu'il en soit, sous les

(1) *Tephrosia toxicaria* Pers. — Liv. XVII', chap. 12.
(2) *Piscidia erythrina* Linn.
(3) *Lonchocarpus Nicou* Dec.
(4) *Menispermum cocculus* Linn.
(5) *Delphinium staphysagria* Linn.
(6) *Verbascum thapsus* Linn.
(7) *Erythroxylon coca* Lam.
(8) Livre X, chap. 2.
(9) Weddell, dans les *Ann. des Sciences nat.*, t. XIII (1849), p. 89.

climats les plus différents, dans les zones tropicales comme dans les contrées foides et tempérées, partout nous voyons l'homme obéir, malgré les différences des races, à cette même habitude, nous dirions peut-être mieux, subir le joug de la même passion. L'habitant de la Polynésie mâche le betel (1), l'insulaire d'Amboine le siriboa (2), le nègre de Cartagène le corcillo (3), l'Ottomaque le niopo (4), le Péruvien le quinoa (5), le Hottentot le kusa (6), le Lapon le hiërt (7), sans parler du mastic (8), si recherché du beau sexe en Turquie (9), ni du tabac (10), dont l'usage est devenu presque universel.

Au milieu des pénibles recherches auxquelles il avait dû se livrer pour la rédaction de son ouvrage, une chose avait frappé De Laet : c'était l'immensité de cette population américaine, encore innombrable après l'atroce guerre d'extermination que lui avaient faite les Espagnols. Il se demanda plus d'une fois quelle pouvait avoir été l'origine de ces peuples,

(1) *Piper Betel* Linn.

(2) *Piper siriboa* Linn.

(3) *Piper hispidum* Kunth.

(4) Semences de l'*Acacia Niopo* Humb.

(5) *Chenopodium Quinoa* Willd.

(6) *Mesembryanthemum emarcidum* Thunb.

(7) *Selinum palustre.* Les paysans des environs d'Aerschot en mâchent aussi les racines.

(8) Résine du *Pistachia lentiscus* Linn.

(9) Valmont de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*, art. *Lentisque.*

(10) De Laet, qui parle du tabac, liv. X, chap. 2, rapporte qu'au Pérou on l'appelle *sayri.*

mais il s'aperçut que cette question n'était pas de nature à être traitée d'une manière incidente, et il résolut (1) d'en faire plus tard l'objet d'un traité particulier.

Sur ces entrefaites, le célèbre Hugo De Groot, plus connu sous le nom de Grotius, publia, sur le même sujet, une dissertation (2) dans laquelle il prétendit que les Américains n'avaient pas une grande ancienneté ; qu'ils étaient originaires de l'Europe et en partie de l'Afrique, et qu'ils s'étaient fortuitement répandus dans le Nouveau Monde, à la suite d'une tempête ou d'un naufrage.

Cette opinion fut combattue par Jean De Laet, pour qui les Américains formaient une race distincte, propre au pays qu'ils habitent, dit-il, depuis l'époque de la confusion des langues et la dispersion des hommes (3). A l'appui de sa manière de voir, notre compatriote invoque, d'une part, la différence que présente la création animale du Nouveau-Monde, comparativement à celle de l'ancien ; d'autre part, le peu d'analogie (4) qui existe entre les langues américaines et celles de notre continent. De Groot répliqua (5) et De Laet répondit à son tour. Dans cette polémique, d'autant plus piquante que les deux champions jouissaient l'un et l'autre

(1) Voir *Notæ*, etc. p. 1 de la préface.

(2) *Dissertatio de origine gentium americanarum*, 1642.

(3) Voir *Notæ*, etc., p. 70.

(4) Cet argument a été aussi invoqué de nos jours par Cuvier, *Règne animal.*, I, p. 85.

(5) *De origine gentium americanarum Dissertatio altera.* 1643.

d'une réputation justement méritée, la modération, la solidité du raisonnement sont du côté de De Laet, la suffisance, la prétention et la facilité de la parole du côté de son adversaire. Fatigué sans doute d'une discussion qui ne tournait pas à son avantage, De Groot finit pas s'égayer aux dépens de la barbe de De Laet, qui la portait à la manière des capucins (1) afin de se donner plus d'importance.

Mais il nous reste à parcourir successivement et brièvement les autres publications de notre laborieux écrivain.

Personne n'ignore combien les opérations de la Compagnie des Indes contribuèrent à consolider la puissance de la Hollande et à ruiner le commerce et les finances de l'Espagne. De Laet a réuni sur ce sujet, dans un ouvrage spécial publié en 1644 (2), une foule de renseignements authentiques du plus haut intérêt. D'après le relevé qu'il y a joint, le total des pertes que l'institution de la Compagnie fit éprouver aux Espagnols, soit en vaisseaux et établissements détruits, soit en marchandises capturées, s'éleva à la somme énorme de plus cent dix-huit millions de florins dans un intervalle de quinze ans.

Comme si ces succès ne suffisaient point, les États-Généraux voulurent étendre leur domination dans les Indes, en fondant, au Brésil, une vaste colonie

(1) Foppens, *Bibl. Belg.*, t. II, p. 672.
(2) Voir ci-après la liste de ses ouvrages.
(3) De 1621 jusqu'à la fin de 1636.

hollandaise. Ils y envoyèrent, en qualité de gouverneur général, le comte Jean Maurice de Nassau, qui se fit accompagner de trois naturalistes distingués, Guillaume Pison, de Leyde, Georges Marcgraff, de Liebstadt, et Henri Cralitz, jeune homme de grande espérance qu'une mort prématurée enleva. Pison et Marcgraff continuèrent leurs explorations scientifiques après le retour de Maurice, qui revint en Europe en 1641. Marcgraff, qui s'était ensuite rendu en Afrique, mourut en Guinée, et Pison seul revit sa patrie.

Promoteur éclairé des sciences naturelles, le comte Maurice réussit à recueillir la plus grande partie des manuscrits laissés par l'infortuné Marcgraff, et les remit à Jean De Laet (1) pour être publiés. Ces manuscrits étaient très-incomplets ; tout y était confondu ; plusieurs passages en étaient écrits en caractères et signes dont l'auteur seul connaissait la signification, précaution prise sans doute par Marcgraff contre Pison, à qui l'histoire reproche (2) de s'être approprié les découvertes de son compagnon de voyage.

Quelque difficile que fût un pareil classement, quelque fastidieux qu'il dût être de chercher d'abord à comprendre l'alphabet secret dont le voyageur avait fait usage, De Laet accepta néanmoins la mission d'éditeur qui lui était offerte. Pour combler

(1) Voir Guill. Pisonis *De medicina Brasiliensi libri quatuor*, p. 2 de la préface.

(2) Pulteney, *Revue des écrits de Linné*, t. II, p. 137.

les lacunes provenant de la perte de plusieurs planches, il fit faire des planches nouvelles d'après les échantillons conservés dans l'herbier (1) de Marcgraff. Il enrichit le texte de notes savantes, et parvint à élever à la mémoire du généreux martyr de la science un monument qui a rendu le nom de Marcgraff immortel.

Nous terminerons ici l'analyse des travaux de Jean De Laet. Nous n'insisterons ni sur son traité des gemmes et des pierres, remarquables par les fossiles qui y sont décrits et dont nous avons déjà parlé ailleurs (2), ni sur les opuscules qu'il rédigea pour la collection des *Petites républiques* imprimée par les Elzevirs, ni enfin sur les éditions de Pline et de Vitruve qu'il a publiées. Ce qui précède suffit à notre but.

Quand on songe que ces nombreux et grands travaux furent tous entrepris au milieu des occupations multipliées et toujours incessantes que donnait à De Laet son emploi de directeur de la Compagnie des Indes, l'on rend volontiers hommage à la variété des connaissances et à l'étonnante activité de notre compatriote. La mort le surprit (3) à l'âge de 56 ans, l'année même où il venait de mettre au jour sa belle édition de Vitruve. Il avait terminé

(1) Voir la préface de son édition de Marcgraff.

(2) *Esquisses sur les ouvrages de quelques anciens naturalistes belges*, III. ANSELME BOECE DE BOODT, tome XIX, 2ᵉ part., p. 222.

(3) D'après le *Dict. historique, critique et bibliographique* de Chaudon et Delandine, De Laet serait mort à Anvers. Nous en doutons.

depuis longtemps une traduction latine de l'ouvrage espagnol de Ximenès (1), mais il en avait retardé la publication (2) afin de pouvoir y ajouter les figures d'un grand nombre d'animaux et de plantes qu'il avait fait venir expressément de la Nouvelle-Espagne, sans se douter, hélas, qu'il ne les verrait pas! En même temps, il s'occupait de recueillir des matériaux pour une nouvelle édition de son histoire du *Nouveau-Monde*, matériaux que l'on conservait encore (3), vers le milieu du dernier siècle, dans la bibliothèque de Weimar. On peut dire sans la moindre exagération que sa noble et infatigable ardeur pour les sciences ne s'éteignit qu'avec la vie.

Ami de Heinsius, de Salmasius (4), de Worm, de Bozwell, ambassadeur d'Angleterre en Hollande, et de plusieurs autres notabilités, De Laet était d'ailleurs en relation avec presque tous les hommes qui s'occupaient de ses études favorites. Ses écrits ont été fréquemment cités par les naturalistes qui sont venus après lui, entre autres par Linné, Jacquin, Cuvier, Fischer, Moreau de Jonnès, etc. Pour perpétuer le souvenir des services qu'il avait rendus,

(1) *Quatro libros de la naturaleza y virtudes de las plantas y animales que estan recevidos en el uso de medicina en la Nueva España.* Mexico, 1615.

(2) Voir la préface de son édition de Marcgraff.

(3) Voir Freytag, *Analecta litt. de libris rarioribus;* Lipsiæ, 1750, p. 507.

(4) Salmasius avait une écriture si complétement illisible, qu'avant d'envoyer ses manuscrits à l'imprimerie, il devait les faire copier. C'était De Laet qui se chargeait de ce soin.

Lœffling, qui visita en botaniste une partie des contrées décrites par l'illustre Anversois, lui dédia un genre (1) de plantes américaines de la famille des Bixinées, que nous regrettons de ne pas encore voir cultiver dans nos serres, et dont Humboldt, Richard et Tulasne ont récemment fait connaître plusieurs espèces nouvelles.

Honneur aux hommes qui ont contribué, comme De Laet, à répandre les germes et le goût des connaissances utiles! Honneur à la mémoire du naturaliste instruit, du savant géographe, du philologue distingué! Puisse-t-il être à jamais cher à tout Belge, ce nom que deux siècles n'ont pu complétement ensevelir dans l'oubli! Puissions-nous voir un jour Jean De Laet prendre sa place dans ce panthéon national jusqu'ici à peine ébauché, à côté de tant d'autres illustrations dont la Belgique doit s'enorgueillir à juste titre!

Liste chronologique des ouvrages publiés par Jean De Laet, et de leurs différentes éditions.

1625. Nieuwe wereldt oft beschryvinghe van West-Indien, uyt veelderhande schriften ende anteekeninghen van verscheyden natien by een verzamelt door Joannes De Laet, ende met noodighe kaerten ende tafels voorzien. Tot Leyden, in de druckerye van

(1) Le genre Laetia, lequel a été mal à propos transformé par quelques auteurs en *Laëtia* et *Lætia*. Il est évident que la première orthographe, adoptée par Persoon, Steudel, Endlicher, Walpers, etc., est seule exacte.

Isaack Elsevier. Anno 1625, met privilegie der Ho. Mo. Staten Generael voor 12 jarem. Fol.

Cette édition, dont Boehmer seul fait mention (1), existe à la bibliothèque de l'Université de Gand. Elle est dédiée aux États-Généraux. Les cartes géographiques sont au nombre de dix. Le texte, divisé en quinze livres, dépourvu de figures et imprimé en caractères gothiques, se compose de 510 pages sans la préface et la table.

1629-1642. Hispania, sive de regis Hispaniae regnis et opibus commentarius. 1629. — Gallia, sive de Francorum regis dominiis et opibus. 1629. — Belgii foederati respublica, seu Gelriae, Hollandiae, etc., chorographia politicaque descriptio. 1630. — De imperio magni Mogolis sive India vera commentarius. 1631. — Persia vera, seu regni Persici status. 1633. — Portugallia, seu de illius regnis et opibus. 1642. — Respublica Poloniae, Lithuaniae, Prussiae et Livoniae. 1642, etc. Lugduni Batavorum, Elzevier. In-24, etc.

Dans chacun de ces traités l'on trouve une description succincte du pays, des renseignements sur le climat, sur les produits du sol, sur la religion et les mœurs, sur le gouvernement, sur la puissance et les richesses de l'État.

1630. Beschryvinghe van West-Indien door Joannes De Laet, etc. Tweede druck in ontallycke plaetsen verbetert, vermeerdert, met eenige nieuwe carten, beelden van verscheyden dierem ende planten verclert. Leyden. Elzeviers. Fol. 1630.

Boehmer, Foppens et Vogt citent cette édition. Le dernier la possédait. (Voir Vogt, *Catalogus librorum rariorum. Hamburgi*, 1753, p. 891).

1633. Novus orbis, seu descriptionis Indiae occidentalis libri XVIII, authore Joanne De Laet Antwerpiano, novis tabulis geographicis et variis animantium,

(1) *Biblioteca scriptorum historiæ naturalis*, t. I, p. 724. Cet ouvrage, devenu rare, fait partie de la bibliothèque de M. Verhelst, qui a bien voulu le mettre à notre disposition.

plantarum fructuumque iconibus illustrati. Cum privilegio. Lugduni Batavorum, apud Elzevirios. Anno 1633. Fol.

C'est l'édition la plus recherchée. Elle est dédiée à Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne. Le nombre de cartes est de quatorze. Le texte, divisé en dix-huit livres, est illustré de 64 figures. La pagination est fautive, depuis la page cotée 205, qui aurait dû être numérotée par continuation 105 : ce qui réduit, en réalité, le nombre de pages à 590 au lieu de 690.

1635. Plinii secundi historiae naturalis libri XXXVII a Joanne de Laet editi. Lugduno Batavorum, ex officina Elzeviriorum, 3 vol. petit in-12.

Seguier (*Biblioth. Botanica*, p. 101 et 144) est le seul auteur qui cite cette édition de Pline sous le nom de Jean De Laet. Nous ne la connaissons pas.

1640. L'histoire du Nouveau-Monde, ou description des Indes occidentales, contenant dix-huict livres, par le sieur Jean De Laet d'Anvers, enrichi de nouvelles tables géographiques et figures des animaux, plantes et fruicts. A Leyde, chez Bonaventure et Abraham Elzeviers, imprimeurs ordinaires à l'Université. 1640. Fol.

Simple traduction, faite par l'auteur, de l'édition latine de 1633. Les figures et les cartes sont les mêmes. Il n'y a pas de dédicace. Mais on y lit des vers apologétiques composés par Daniel Heinsius.

1643. Joannis De Laet Antwerpiani, Notae ad dissertationem Hugonis Grotii de origine gentium americanarum, et observationes aliquot ad meliorem indaginem difficillimae illius quaestionis. Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium. 1643. In-12.

La dissertation de Hugo de Groot est intercalée dans le texte, qui a 223 pages, avec la préface.

1644. Joannis De Laet Antwerpiani, responsio ad dissertationem secundam Hugonis Grotii de origine gentium americanarum, cum indice ad utrumque libel-

lum. Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium. 1640. In-12.

116 pages, sans la préface et la table.

1644. L'histoire du nouveau monde, ou description des Indes occidentales, etc. Fol.

Cette édition, qui nous est inconnue, se trouve indiquée dans Boehmer. *Bibl. hist. nat.*, t. I, p. 725.

1644. Nieuwe wereldt oft beschryvinghe van West-Indien, etc. Leyden. Elzevier. Fol.

Édition citée par Foppens, ainsi que par Freytag (*Analecta litteraria de libris rarioribus*, p. 507), qui dit l'avoir vue; nous ne l'avons pas rencontrée.

1644. Historie oft jaerlyck verhael van de verrichtinghen der geoctroyeerde West-Indische compagnie zedert haer begin tot het eynde van t' jaer 1636, begrepen in derthien boecken ende met verscheyde koperen platen verciert, beschreven door Joannes De Laet, bewint-hebber der zelver compagnie. Tot Leyden, by Bonaventure ende Abraham Elzevier. Anno 1644. Met privilegie. Fol.

Dédiée aux États de Hollande. Le dédicace, le privilége, l'octroi de la compagnie, la liste des directeurs et l'avis forment ensemble 28 pages, qui ne sont pas numérotées. Le texte en a 544. Il est suivi d'un résumé ayant une pagination à part et qui comprend 31 pages, sans table.

1647. Joannis De Laet Antwerpiani, de gemmis et lapidibus libri duo, quibus praemittitur Theophrasti liber de lapidibus, graece et latine, cum brevibus annotationibus. Lugduni Batavorum ex officinâ Joannis Maire. Anno 1617. In-8.

La dédicace porte : *Serenissimæ principi Elisabethæ Frederici Bohemiæ regis, etc., filiæ natu maximæ, sexus sui præstantissimæ gemmæ, hunc suum de gemmis et lapidibus commentarium devotissime offert et dedicat Joannes De Laet antwerpianus.* Les vingt-huit premiers feuillets n'ont pas de pagination. Il y a, en outre, 210 pages sans la table.

Cet ouvrage est le plus souvent ajouté à la suite du traité de De Boodt, intitulé : *Gemmarum et lapidum historia*, éd. de Leyde de 1647.

1648. Georgii Marcgravii de Liebstad misnici germani, Historiae naturalis Brasiliae libri octo. Cum appendice de tapuyis et chilentibus. Joannes De Laet antwerpianus in ordinem digessit et annotationes addidit, et varia ab autore omissa supplevit et illustravit. Fol.

Cet ouvrage se trouve presque toujours réuni en un même volume avec celui de Pison (*Guill. Pisonis M. D. de medicina Brasiliensi libri quatuor*) sous le titre commun de : *Historia naturalis Brasiliæ, auspicio et beneficio illustrissimi J. Mauritii, com. Nassau, illius provinciæ et maris summi præfecti adornata, in qua non tantum plantæ et animalia sed et indigenorum ingenia et mores describuntur, et iconibus supra quingentas illustrantur. Lugduni Batavorum, apud Franciscum Hackium et Amstelodami, ap. Lud. Elzevirium*, 1648. Chaque partie a une pagination distincte. La dernière, celle de Marcgraff, renferme des observations météorologiques faites au Brésil, pendant les années 1640, 1641, 1642. Il y a des exemplaires à figures noires et d'autres à figures coloriées.

1649. M. Vitruvii Pollionis de architectura libri decem, cum notis, castigationibus et observationibus Guillelmi Philandri, Dan. Barbari, Claud. Salmasii. Praemittuntur elementa architecturae collecta ab Henr. Wottonio. Accedunt lexicon vitruvianum Bernaldi Baldi et ejusdem scamilli impares Vitruviani : de pictura libri tres Leonis Baptistae de Albertis : de sculptura excerpta ex dialogo Pomponii Gaurici, etc., etc. Cum variis indicibus copiosissimis. Omnia in unum collecta, digesta et illustrata a Joanne De Laet antwerpiano. 1649. Fol.

Cette édition de Vitruve, encore recherchée de nos jours, est dédiée par De Laet à Christine, reine de Suède.

OBSERVATIONS

RECUEILLIES PAR L'AMIRAL WRANGELL.

SUR LES HABITANTS

DES COTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE;

EXTRAITES DU RUSSE

Par M. le Prince EMMANUEL GALITZIN;
des Sociétés de Géographie de Russie, de Paris et de Londres (1).

Les Ougalantsi.

C'est au cap Saint-Élie, dans la direction du nord-est, que, dit l'amiral Wrangell dans le savant mémoire dont ce travail offre un extrait, l'on cesse de rencontrer des établissements de Koloches. Au delà, habitent les Ougalantsi, tribu d'une quaran-

(1) Après que M. de Wrangell fut revenu, en 1824, de son grand voyage en Sibérie (nous en avons donné une version française sous ce titre : *Le nord de la Sibérie, voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique, et dans la mer Glaciale*, 2 vol. in-8, chez Amyot, rue de la Paix), il fit le tour du monde sur le sloop de guerre *le Krotky*. De retour à Saint-Pétersbourg en 1827, ses talents le firent choisir pour être placé à la tête des établissements russes de l'Amérique; il continua d'y habiter jusqu'en 1836. On concevra sans peine quel grand nombre d'observations curieuses ont pu être recueillies par ce digne observateur, pendant un séjour aussi prolongé dans ces lointaines régions.

taine de familles qui occupent le fond d'une petite baie, à l'est de l'île Kadiak. Ces gens, aussitôt qu'arrive le printemps, abandonnent leurs demeures d'hiver pour aller se livrer aux travaux de la chasse et de la pêche aux alentours de la Mednaïa-Reka (la rivière du Cuivre). Les castors y sont tellement nombreux que, chaque année, au retour de la chasse, les Ougalantsi apportent à la redoute de Constantin (1), dans la circonscription de laquelle sont leurs établissements, de cinq à six cents peaux de cet animal.

Les Ougalantsi sont très-doux de caractère. Ils vivent, par familles, dans de vastes caves, où des cloisons, convenablement disposées, permettent à chaque ménage de s'isoler. Ces cloisons sont établies à mi-hauteur, de manière à ce que la flamme du foyer, toujours placé au centre de l'habitation, puisse échauffer également l'air dans les différentes parties dont elle se compose.

Sous le rapport du genre de vie, comme aussi par la similitude de plusieurs coutumes, ce peuple offre une analogie frappante avec ses voisins les Koloches.

Les Mednovskié.

Cette tribu, également peu nombreuse, car elle ne se compose que de soixante familles environ, ha-

(1) On fera bien en lisant cette Notice d'avoir sous les yeux la carte de l'Amérique russe de M. Zagoskine, publiée par les *Nouvelles Annales des Voyages*, année 1850.

bite au bord de la rivière Athna. Doux par caractère, les Mednovskié entretiennent de fréquents rapports commerciaux avec les Tchouktchis du détroit de Béring, les Ougalantsi, les Koloches, les Kolchanes, les Kénaïtsi et d'autres peuplades.

De temps immémorial, la contrée que les Mednovskié (cuivreux) habitent, a été renommée pour ses mines de cuivre; depuis fort longtemps aussi, ce peuple possède l'art d'extraire le métal et de le façonner. Ils emploient le cuivre à fabriquer des haches et des couteaux, et même une armure défensive qui est une sorte de cuirasse. Les produits de cette industrie deviennent la source d'un commerce intérieur assez actif. Ces gens savent aussi travailler le fer, et c'est parmi eux seulement qu'on rencontre des forgerons; ce sont les Russes qui fournissent le fer aux Mednovskié, qui, pour cette raison, sont appelés par eux Kétchétïanes, *porteurs de fer*.

Mais l'industrie des métaux n'est, pour cette peuplade, que d'un intérêt secondaire, leur occupation principale étant la chasse aux rennes. C'est au commencement du printemps, avant le brisement des glaces dans les lacs et les rivières, qu'elle a lieu. A cet effet, ils élèvent à l'avance, dans l'endroit le plus favorable, deux rangées de barrières, suivant deux lignes convergentes qui, au point de jonction, se réunissent en formant un angle aigu; chaque aile de cette construction, nommé *zagone* (*de zagoñiate*, pousser dans), occupe en longueur une

étendue de dix ventes (ou kilomètres) au moins. La chasse consiste à pousser les rennes contre l'obstacle pour les poursuivre jusque dans la partie resserrée et en abattre ensuite le plus grand nombre possible à coups de couteau. Ils pratiquent un autre genre de chasse ; celle-ci a lieu en automne, où les rennes quittent les endroits ouverts, où la mousse abonde, pour aller chercher des endroits mieux abrités. Les chasseurs les guettent au passage des rivières et des nombreux lacs qui coupent la contrée. Par des clameurs, ils épouvantent ces animaux et les obligent de se jeter à la nage. Immédiatement d'autres chasseurs, embusqués dans de petites nacelles, se dirigent en toute hâte vers eux et le massacre s'accomplit (1). Du succès de la chasse au renne dépend le bien-être de la population ; il est assuré pour l'hiver, quand la chasse a été productive ; au contraire les horreurs de la faim l'attendent quand il n'y a eu qu'un nombre insuffisant de rennes abattus. Le poisson, ne remontant pas les rivières jusqu'à l'endroit où les Mednovskié ont leurs établissements, il en résulte que la chasse au renne seule peut leur fournir des moyens de subsistance. En 1828, année particulièrement calamiteuse, cette malheureuse peuplade a perdu de cette manière plus de cent individus, adultes et enfants, qui, littéralement, sont morts d'inanition.

(1) L'amiral Wrangel décrit la chasse que les Sibériens font au renne ; elle diffère peu de celle-ci : nous engageons le lecteur à lire cette description dans le voyage en Sibérie de l'amiral.

Les Mednovskié confectionnent leurs vêtements avec les dépouilles de différents animaux à fourrures, dont il faut excepter le castor, qui n'habite pas dans le voisinage. Ce peuple a une passion singulière pour les grains de rassades qui, non-seulement constituent le principal objet de parure, mais qui plus est, sont considérés par lui comme très-précieux ; c'est au point que ceux des habitants qui en possèdent beaucoup ont presque toujours soin d'en enterrer une certaine quantité pour transmettre ce trésor d'un nouveau genre à leurs descendants.

Une analogie évidente existe entre les Mednovskié et les Ougalantsi. Les langues de ces deux peuplades ont des racines qui leur sont communes ; le lecteur pourra en juger par le tableau comparatif qui suit.

	Chez les Mednovskié.	Chez les Ougalantsi.
Le ciel. . . .	Ia-ate	Ia-a
La nuit. . . .	Totché	Tate
La glace.. . .	Tténé	Tetse
La pierre. . .	Tséché	Tsa
La femme. . .	Chaate	Chaavite
Le renard. . .	Nakatsé	Nakatse
L'aigle. . . .	Tchkouliake	Tchotchkalakh
Le feu. . . .	Tkhone	Tkhane
Le sang. . . .	Ttèle	Tedle
La graine. . .	Kh-khia.	Kh-khé.
Approche! . .	A-nï	A-iantchia

Ils partagent l'année en quinze mois, formant deux séries. L'une, de dix mois, comprend l'automne et l'hiver, et l'autre, de cinq mois, renferme le printemps et l'été. D'ailleurs, ils ne sont pas dans l'usage de distinguer chaque mois par une appellation particulière.

Chez les Mednovskié, tout homme qui jouit d'une certaine aisance possède un nombre plus ou moins grand d'esclaves que les Kolchanes (autre peuplade), leur vendent. L'affreux usage qu'ont les Koloches d'offrir de temps à autre quelque esclave en sacrifice aux mânes du dernier chef mort n'existe pas dans la peuplade que nous décrivons.

Quand un Mednovski vient à mourir, on se dépêche de brûler le corps, puis on enveloppe les os calcinés dans une peau de renne qui n'a servi encore à aucun usage, et le paquet est mis dans une caisse à couvercle soigneusement fermée. Cette caisse est ensuite hissée au sommet d'un tronc d'arbre ou sur un poteau. Chaque année, à époque fixe, une fête solennelle est célébrée en l'honneur des trépassés de la tribu.

Les Mednovskié, de même que les Koloches et autres tribus de cette branche, attribuent la création du monde et la formation de l'homme à un corbeau.

Les Koltchanes.

Cette peuplade se partage en *Koltchanes voisins* et en *Koltchanes éloignés*. Ceux-ci fournissent aux

premiers différentes pelleteries dont leur pays, arrosé par les cours d'eau tributaires de l'Atna, est amplement pourvu ; parmi elles, les peaux de martre, de lynx et d'élan occupent le premier rang. Les Koltchanes voisins revendent ces pelleteries aux Russes de la station de Mednovscoïé. Ils les y apportent par eau, dans de petits bateaux formés d'une simple membrure, sur laquelle est appliquée, le poil en dehors, une peau de renne fraîchement abattu. Après que le déchargement a été opéré, on démonte le bateau pour enlever les peaux dont il est garni, qui sont tannées sur la place (avec ou sans poil), puis vendues. Le produit sert à acquérir différents objets et principalement du tabac et des grains de rassade, dont les Koltchanes, à l'instar des autres peuplades américaines, font le plus grand cas. Ainsi pourvus, les chasseurs quittent la station pour s'en retourner à pied dans leur pays. Ce genre de course se renouvelle tous les ans.

La fraction de cette peuplade, que l'on désigne par l'appellation générale de *Koltchanes éloignés*, se subdivise elle-même en plusieurs tribus. Il paraît que nombre d'entre elles poussent la férocité jusqu'à se nourrir de chair humaine toutes les fois que la disette se fait sentir dans la contrée.

Les Kénaïtsi.

Cette peuplade, composée de près de cinq cents familles, a par cela même une importance particulière.

Les Kenaïtsi habitent sur les bords du golfe de Kenaïts (Cook's Inlet), ainsi que près du lac d'Iliamna. Ils appartiennent, avec les Galtsanes, les Koltchanes, les Atnakhtanes et les Koloches, à une source commune.

Quand un jeune homme forme le projet de se marier, il faut nécessairement qu'il commence par servir comme domestique dans la maison du père de sa prétendue. Si la proposition est agréée, l'épouseur continue d'habiter, pendant une année entière, chez son beau-père futur, toujours à titre de simple serviteur. A l'expiration du terme, ce dernier lui paye le prix de son travail et en même temps il lui remet sa fille. Dès lors elle est considérée comme épouse légitime, lorsque d'ailleurs aucun genre de cérémonie ne consacre l'union.

La polygamie est dans les mœurs; mais il est rare qu'un homme prenne plus de trois ou quatre femme. L'épouse est dans tous les cas soumise aux travaux les plus rudes. Ce qui seul tempère la rigueur de sa situation, c'est la faculté qui lui est accordée de se séparer de son mari; en pareil cas, il est tenu de rembourser, à son beau-père, l'argent qu'il a reçu à l'époque du mariage. L'épouse a la propriété absolue de tous les objets, vêtements et autres qu'elle a apportés dans le domicile conjugal. Lorsqu'un homme a plusieurs femmes, chacune d'elles habite dans un compartiment séparé avec ses enfants, sans que jamais elles fassent ménage commun.

Si les mariages se concluent sans apparat, en revanche les funérailles se font toujours avec pompe. Lorsqu'un homme vient à mourir, ses amis se rassemblent sans délai dans la case du plus proche parent du trépassé. Tous vont s'asseoir près du foyer qui, comme on sait, occupe le centre de l'habitation, et puis se mettent à pousser des gémissements. Pendant cette scène, le maître du logis, qui était allé se parer de ses habits de gala, entre, la figure noircie, la tête ornée de plumes d'aigle, et ayant une de ces plumes passée au travers de la cloison nasale. Il unit ses gémissements à ceux de l'assemblée. Plus tard, c'est lui qui, tenant à la main une sorte de crecelle, entonne d'une voix stridente, en battant du pied, le chant des morts. Ce chant funèbre est suivi de plusieurs stances improvisées auxquelles répond le chœur ; elle rappellent les vertus et les traits de hardiesse et de courage du défunt; le *boubène* ou tambour magique se fait entendre chaque fois que le chœur se met à chanter. Voici une de ces improvisations, que M. de Wrangell dit avoir recueillie lui-même :

Le parent. « C'était le plus habile des chasseurs ! »

Le chœur. « C'était lui qui poursuivait avec le » plus d'ardeur l'esturgeon. Jamais il ne regagnait » sa hutte sans rapporter quelque proie. S'il lui » arrivait d'aller dans la montagne pour chasser » le renne, sa flèche atteignait droit au cœur de » l'animal. S'il rencontrait dans la forêt un ours » brun ou noir, il ne le laissait point échapper. »

Le parent. « Il était généreux et répandait la gaîté ! »

Le chœur. « Toujours il donnait une partie de sa » chasse. Sur ce qu'il était parvenu à ramasser en » mer ou dans la montagne. toujours il prélevait la » part des pauvres. Lorsque, réuni aux siens, il » partageait leurs travaux, sa danse et ses chants » répandaient autour de lui la gaîté. »

Quand le chant a cessé, le maître du lieu s'occupe de distribuer les vêtements du défunt. Mais déjà le bûcher attend le corps ; il y est porté, et le feu s'allume ; les os, calcinés, sont ensuite réunis et mis immédiatement en terre.

Outre les cérémonies des funérailles, ce peuple est dans l'usage de commémorer les morts par des espèces de représentations théâtrales nommées *Igrouchki;* il en sera question tout à l'heure. Le plus proche parent de celui dont on fête la mémoire est tenu d'offrir un repas aux personnes de la famille ; la politesse consiste à les obliger de manger outre mesure. Des complaintes sont récitées avant et après dîner. Dans ces sortes de réunions, on a bien soin d'éviter de prononcer le nom du défunt en présence du maître du logis ; en agir différemment serait considéré par lui comme un affront dont il ne pourrait se laver qu'en appelant le coupable en combat singulier ; lorsqu'il y a parenté très-proche, l'affaire s'arrange d'habitude au moyen d'un présent.

Les *igrouchki* sont des réjouissances auxquelles on

se livre dans toutes les occasions solennelles. Un malade a-t-il recouvré la santé, aussitôt il donne un régal, précédé et suivi de chants et de représentations mimiques à ceux de ses amis ou de ses parents qui, par l'assiduité de leurs soins, l'ont aidé à se rétablir. Celui qui, dans un village, est réputé donner les *igrouchki* les plus belles, est toujours le plus considéré de l'endroit; on a recours à ses avis dans les cas difficiles, et lorsqu'il parle, nul ne se permet de le contredire.

Quoique la dignité de *kicka* ou *ancien* soit héréditaire dans chaque village, l'autorité de ce magistrat est très-bornée. La considération qu'on lui porte est toujours inférieure à celle dont on entoure celui des habitants qui passe pour donner les plus belles *igrouchki*.

Il règne, entre les différentes tribus de Kénaïtsi, une jalousie excessive. Il suffit qu'un meurtre ait été commis dans une tribu par un homme d'une tribu diférente pour exciter des haines profondes qui, autrefois même, dégéneraient en guerres sanglantes. Maintenant, l'autorité du chef (intendant) de la redoute de Nikolaëvsk intervient d'ordinaire pour apaiser les différents et empêcher les partis d'en venir aux mains.

Les kénaïtsi sont généralement de taille moyenne et bien proportionnés dans les différentes parties du corps. Les traits du visage attestent une origine américaine sans mélange de sang européen.

Ils chantent souvent et sont sociables par carac-

tère. La danse et le chant sont les passe-temps qu'ils affectionnent. Leurs demeures ressemblent à celles des autres peuplades dont nous avons déjà parlé. A chaque habitation, est jointe une ou plusieurs étuves, où les différents membres de la famille, hommes et femmes, passent de préférence leur temps dans la saison froide. Ce genre d'étuve se compose d'une chambre hermétiquement close, à l'exception d'une ouverture circulaire assez grande seulement pour que le corps du baigneur puisse y passer. De même que dans *les bains russes*, la vapeur s'obtient au moyen de cailloux rougis au feu que l'on asperge d'eau.

Pour prendre le poisson, les Kénaïtsi établissent des estacades en travers des ruisseaux et les rivières du pays. Un léger plancher, établi au-dessus des pieux, permet aux pêcheurs de s'y tenir. Ils s'y installent à l'époque où le menu poisson remonte le courant pour déposer son frai ; là, chaque pêcheur, armé d'une longue perche, au bout de laquelle est fixé le *saka* ou panier à pêcher, attend l'instant favorable. L'adresse consiste à retirer le panier de l'eau d'un coup de main, avant que le poisson ait eu le temps d'en sortir. C'est au harpon qu'ils ont recours pour prendre la *bélouga* (delphinus Leucas). Celui dont ils se servent est muni d'une courroie extrêmement longue et d'une vessie remplie d'air qui, après que le coup de harpon a été donné, surnage en indiquant dans quelle direction fuit la proie. Durant ce temps, le pêcheur, monté dans un

batelet en peau, continue de la poursuivre. Dans l'instant où le poisson harponné remonte à la surface du courant, il le frappe de plusieurs coups de lance et ne tarde pas à l'amener à demi mort sur le rivage.

Il ne poursuivent pas les baleines, et se contentent seulement de dépecer celles qui, de temps en temps, viennent échouer sur la côte, à proximité de leurs établissements.

Au mois d'août, la chasse vient remplacer la pêche. Aussitôt, jeunes gens et vieillards prennent le chemin des montagnes pour y chasser le renne et le bélier sauvage. C'est seulement aux approches de l'hiver que les chasseurs regagnent leurs foyers, presque toujours exténués de fatigue. Et cependant, pour peu que les gelées ne soient pas devenues très-fortes, ils entreprennent encore d'aller à la chasse au castor, à proximité de leurs demeures.

L'hiver est la saison du repos. C'est alors qu'ont lieu les divertissements que nous avons décrits.

Pendant que les hommes sont à la chasse ou à la pêche, les femmes préparent la *youkola* (poisson essoré) et le caviar, cueillent des baies, récoltent la *sarana* (lys bulbeux), et mettent fondre le *sak*, petit poisson excessivement gras, pour en retirer de la graisse. Tel est le genre de vie des Kénaïtsi; il leur plaît à tel point que, pour rien dans le monde, ils ne consentiraient à en changer.

Les Kénaïtsi attribuent la création de l'homme au corbeau, oiseau qui, suivant eux, exerce une in-

fluence puissante sur les destins de l'humanité. Ils croient qu'après la mort l'âme va habiter sous terre, un séjour tranquille où règne une demi-clarté.

Tchougatchi et Kadiakski.

Les Tchougatchi sont sans doute les descendants d'insulaires de l'île Kadiak, que des guerres intestines ont forcés à émigrer. Ils habitent au bord de la baie de Tchougatsk (Prince William's Sound); leurs établissements, du côté de l'ouest, s'étendent jusqu'à l'entrée du golfe de Kenaisk.

Les Kadiakski et les Tchougatchi sont des marins intrépides. Montés dans leurs baïdares ou légers bateaux garnis de peau, ils affrontent les plus grosses mers pour aller attaquer les lions et les veaux marins, les baleines et les loutres de mer. Ils ne portent pas, comme la plupart des tribus indiennes, des *parkas* (sorte de par-dessus) en peau de renne, mais en peau d'oiseau. Pour confectionner leur *kamleï*, ils ont recours aux intestins des phoques et des morses.

Les Inkuluklates.

Cette tribu habite au bord de la rivière Khoulitna, du côté des sources du Kouskovisme et du Kvigh-Pak. Les Inkuluklates ont beaucoup d'analogie, dans les airs du corps, avec les Koloches. Leurs habitudes sont les mêmes, et il y a beaucoup d'analogie dans le caractère.

Ce peuple est passionné pour la danse. Quand un homme se dispose à danser, il commence toujours par s'enduire le corps de couleur rouge et se saupoudrer la tête de duvet de cygne. La danse s'exécute un poignard ou une pique à la main, que le danseur agite avec violence de manière à simuler un combat. Outre le poignard et la pique, les Inkuluklates se servent aussi de flèches à pointe de cuivre.

Leurs vêtements extérieurs sont en peau de castor ou de rat musqué. Ils portent, en dessous, un *kamleï* en peau de poisson. Les ustensiles de ménage sont en bois ou en terre cuite. Quant aux *isbas* (cabanes en troncs d'arbre) qui leur servent de demeures, elles ne diffèrent de celles des Russes qu'en ce qu'elles sont moins hautes. En outre celles de ces Indiens sont habituellement pourvues d'un revêtement de gazon à l'intérieur.

Au lieu de *baïdares* en peau, ils naviguent dans de petits canots en bois d'une légèreté de construction extraordinaire.

Voici une série de mots empruntés à la langue de ce peuple. Ils prouvent, dit l'amiral, que les Inkuluklates appartiennent à la même souche que les Mednovskié, les Kénaïtsi et les Koloches.

Le castor.	Nouïak.
Le rat musqué.	Vitchinoï.
Le renard.	Sogholekoï.
La martre-zibeline. . . .	Kitsgari.
L'ours.	Sekhoja.

Le loup.	Tsikouna.
Une hache.	Tsinalk.
Une chaudière..	Isuk.
Le tabac.	Kitoun.
Le poisson.	Koliatchi.
L'homme.	Tinni.
Le commerce.	Knikati.
Un ami.	Koutaïsitagluk.
Une aiguille.	Tiliakoni.
Une rivière.	Toutchchala.
Un village.	Khaïak.
Le bien.	Nïnchine.
Le mal.	Tchdouatak.
Qu'est devenu ton compagnon?	Koutaï-valektok?

La tradition prétend qu'au delà des établissements des Inkuluklates, dans l'intérieur du pays, habitent des hommes à queue, qui ont le corps entièrement velu.

Les Inkalites.

On comprend sous cette dénomination générale différentes peuplades établies sur les bords des rivières Kvig-Pak et Kouskovime, ainsi que près de leurs affluents. Les Inkalites forment le lien qui rattache les populations du littoral aux populations de l'intérieur.

La langue des Inkalites diffère entièrement de celles qui sont parlées au bord de la mer. Celles-ci diffèrent peu de la langue des Aléoutes; celle des Inkalites est un composé des idiomes particuliers

aux Kénaïtsi, aux Kadiakski, aux Ounalakchi et aux Mednosvkié.

Les femmes inkalites ne sont pas dans l'habitude de se tatouer. Leurs traits sont assez réguliers. Elles portent sous le menton deux lignes de couleur bleue. Leurs cheveux, qui généralement sont longs, pendent en deux tresses ornées de grains de rassades de différentes couleurs. Les hommes sont trapus et basanés. Leurs lèvres sont fendues de manière à pouvoir y incruster différents petits coquillages ou de très-petits cailloux. Pour enlever les cheveux de dessus la tête, qu'ils portent rasée, ils font usage d'un silex soigneusement aiguisé, de manière à le rendre tranchant.

Pour confectionner leurs vêtements, comme aussi pour garnir leurs lits, ils se servent de peaux de castor solidement cousues ensemble.

Les vêtements en peau de poisson ne sont portés que dans la saison des grandes pluies. Aux femmes sont réservées les peaux de martre zibeline, de rat musqué et de lièvre américain.

Toute la vaisselle est en bois, façonnée avec beaucoup d'art et peinte en rouge, en vert et en bleu. C'est seulement pour la cuisson des aliments qu'ils font usage de vases en argile durcie au feu.

Les courses que les Inkalites exécutent en été sur les rivières et les lacs de leur pays se font dans de petites nacelles en écorce de bouleau, d'une construction excellente. En hiver, ils voyagent en ras-

tas (traîneaux longs et étroits) traînées par des chiens.

Leur principal village, situé au bord du Kvig-Pak, porte le nom de Anilouk-Tag-Pak; on y compte près de sept cents habitants.

Peuplades dont l'idiome se rapproche de celui des Aléoutes.

A l'exemple du docte amiral, nous réunirons, dans ce paragraphe, plusieurs peuplades qui, sous le rapport de la langue, présentent une analogie frappante avec les Aléoutes.

Les *Agoleg-Mioutes* habitent près des embouchures des rivières Nouchagak et Paknek. On en estime le nombre à peu près à cinq cents individus des deux sexes.

Les *Kiatensi* (ou Kiataïg-Mïoutes) occupent les rives du Nouchagak et de l'Ilgaïakou. Cette population est d'environ quatre cents individus.

Les *Kouskovimtsi* vivent au bord du Kouskovime, et des tributaires de cette rivière considérable. Cette tribu est nombreuse, car, d'après l'opinion de M. Vasilieff, qui a vécu dans la contrée, elle compte sept mille âmes.

Les *Kvigpakski*. Cette tribu nombreuse se subdivise en plusieurs rameaux formant autant de peuplades séparées; en voici la nomenclature : 1° les Mag-Mïoutes, dont les établissements bordent la rivière Kijounak ; 2° les Agoul-Mïoutes, habitants

des bords de la rivière Kvig-liou-Vak ; 3° les Paktoulig-Mïoutes, au bord de la rivière Paktoula; 4° les Tagig-Mïoutes, aux environs de la redoute de Saint-Mikail ; 5° les Mali-Mïoutes, établis au fond des baies de Chak-tou-lak ; 6° les Aklig-Mïoutes, près du golfe Golovine ; 7° les Tchag-Mïoutes, dont les huttes s'étendent au nord des Paktoulig-Mïoutes, et dans la direction de l'ouest jusqu'au cap Rodney ; 8° enfin, les Kouvignag-Mïoutes, au bord de la rivière Kouvig-Val.

M. de Wrangell est convaincu que ces différentes peuplades appartiennent toutes à une même souche. Elles occupent un espace considérable, qui, au nord, a pour limite le 71e degré 24 minutes.

Il suffit, dit l'amiral, d'envisager un Aléoute pour reconnaître en lui un descendant des Mongols.

D'après une tradition populaire, les Kadiakski, les Tchougatchi, les Kouskovimtsi et autres peuplades établies dans la même région, seraient venus du nord, tandis que les Ounalakchis seraient venus de l'occident. En réunissant les diverses peuplades citées à la tribu des Esquimaux, M. de Wrangell établit les classifications suivantes, en conservant à chacune d'elles le nom primordial d'*Esquimaux*.

1re Catégorie. — *Esquimaux du Nord.*

Ils occupent les bords du détroit de Béring, et s'étendent le long de la côte américaine jusqu'au

Groënland. Ce sont les plus pauvres et les plus abrutis.

2e Catégorie. — *Esquimaux du Sud.*

Ils sont établis au midi du détroit de Béring, à partir du cap Rodney, jusqu'à la presqu'île d'Aliaks, comme aussi dans l'île Kadiak. Cette catégorie renferme une population moins grossière que la précédente, et l'on rencontre même chez elle quelques traces de civilisation.

3e Catégorie. — *Esquimaux de l'Occident.*

Ils peuplent le groupe des îles Aléoutes. C'est une race intelligente, et par conséquent susceptible de culture intellectuelle.

Les Kouskovimtsi. — Notions sur la contrée où ils sont établis.

M. de Wrangell termine sa notice sur les peuples de l'Amérique russe par quelques détails sur les Kouskovimtsi. Cette peuplade habite au bord de la rivière Kouskovime, dans une contrée assez agréable et passablement montagneuse. On y trouve de profondes forêts de sapins et de mélèzes, unis à des saules et à des bouleaux. Les pentes des collines y sont souvent couvertes d'herbe de bonne qualité, parsemée de fleurs. Vers l'embouchure du Kouskovime, les montagnes disparaissent pour faire place à une plaine unie et basse. A environ cent milles de la mer, elle se transforme en un profond

marécage, complétement infertile, où végètent quelques buissons rabougris.

A partir de l'endroit où la forêt cesse, disparaissent aussi les castors de rivière.

Les forêts du pays renferment beaucoup d'ours noirs, des rennes, des martes-zibelines de l'espèce américaine, des rats musqués et des renards. Ces derniers, quand la faim les presse, s'avancent parfois jusqu'au bord de la mer.

Outre les produits de la chasse, qui comme on voit doivent être nombreux dans la contrée, les Kouskovimtsi trouvent dans la pêche un moyen d'alimentation précieux. La rivière Kouskovime est remontée, à l'époque du frai, par des phalanges innombrables de poissons variés, à la tête desquels il convient de placer l'esturgeon.

Le Kouskovime est navigable dans toute son étendue, malgré de grands amas de bois flotté. De temps à autre, les hautes eaux en emportent une partie dans la mer. Les berges, en s'éboulant, laissent partout à découvert une quantité d'os et de défenses de mamouths. Les habitants prétendent que ces restes sont la dépouille de rennes de taille gigantesque, qui, à une époque reculée, habitaient cette région. Ils assurent même qu'on entend de temps en temps les cris d'un certain nombre de ces animaux qui continuent de vivre dans des cavités souterraines. Les Esprits leur permettent toutefois de faire apparition sur la terre une fois par an, pendant la nuit.

La contrée où habitent les Kouskovimtsi est comprise dans l'espace qui a pour limites les cours des rivières Nouchagak, Ilgaïak, Koulitna et Kouskovime, et le bord de la mer. La partie la plus habitée se trouve située à l'occident du point où la rivière Anigak débouche dans le Kouskovime. La population s'y élève à sept mille individus de l'un et de l'autre sexe.

Deux fractions des Kouskovimtsi portent les noms d'Agoleg-Mïoutes et de Kiataïg-Mïoutes. Une animosité excessive divise les Kouskovimtsi proprement dits des Agoleg-Mïoutes ; c'est elle qui a amené l'expulsion des premiers des rives du Kouskovime, qui furent le berceau de cette tribu; toutes les chansons nationales expriment le regret d'être exilé loin de la patrie.

A leur tour les Agoleg-Mïoutes, lorsqu'ils s'établirent dans la région qu'ils occupent aujourd'hui, en expulsèrent la population qui y vivait. Elle est allée habiter dans la partie orientale de la presqu'île Aliaks, où elle est connue aujourd'hui sous le nom de Sévernovskié-Ougachenski.

Les Kouskovimtsi ne sont, à proprement parler, ni *nomades* ni *sédentaires*. S'ils habitent dans des demeures fixes pendant l'hiver, en été, au contraire, ils mènent une vie errante, occupés qu'ils sont de se procurer des moyens de subsistance par la chasse ou la pêche.

Chaque village a son *kogime*, sorte de bâtiment commun qui sert de rendez-vous aux habitants. Un

vaste foyer en occupe le centre, et des gradins en amphithéâtre s'élèvent tout autour. Aux hommes seuls est réservé le droit de fréquenter le kogime; les femmes en sont exclues. Une ouverture, ménagée dans le toit, au milieu de l'édifice, qui est invariablement de forme ronde, livre passage à la fumée que dégage le foyer, et en même temps permet à la lumière de s'introduire. C'est dans le kogime que le peuple prend parti sur les événements importants, qu'il décide la paix ou la guerre, et que les réjouissances publiques à l'occasion de quelque événement extraordinaire sont décrétées. En temps habituel, c'est dans le kogime que les hommes du village passent leur temps. La plupart même dorment, laissant dans les yourtes leurs femmes et leurs enfants, ainsi que les infirmes de la tribu. Le *chaman* (sorcier) ne couche jamais dans le kogime.

Longtemps avant le lever du soleil, l'allumeur du village, qui ordinairement est un jeune garçon, va de yourte en yourte pour y allumer l'espèce de lampion rempli de graisse de baleine qui fait office de quinquet. A ce signal, les femmes se dépêchent de se lever pour préparer le déjeûner de leurs maris en pilant ensemble, dans un mortier, différentes baies et une herbe d'espèce particulière avec de la graisse et du sang de renne. Pendant ce temps, le chaman du village, vêtu de son costume de magicien, et suivi de son aide, se rend dans le *kogime* où il trouve les hommes levés et disposés à le recevoir.

La cérémonie magique a lieu : elle a pour objet d'appeler la protection des Esprits sur le village et ses habitants. Succède le repas, qui est pris sur place, après quoi chacun va vaquer à ses occupations.

L'usage s'oppose à ce qu'un homme aille trouver sa femme pendant la nuit autrement qu'en secret ; en agir autrement serait s'exposer au ridicule. Mais il tâche de s'arranger de manière à quitter sans bruit le *kogime* pendant que ses compagnons dorment ; et, de même, il a soin d'y rentrer avant leur réveil.

Il se fait chaque année une exposition de l'industrie du pays, c'est-à-dire des produits de *la chasse*. De grandes réjouissances l'accompagnent et se prolongent pendant plusieurs jours. C'est dans le *kogime*, au centre duquel est suspendu un simulacre d'oiseau en bois, représenté les ailes déployées, que la fête et l'exposition ont lieu. On choisit, pour cela, l'époque des premières gelées. Chacun a soin d'exposer quelque objet, produit de sa chasse ou de sa pêche. Les enfants eux-mêmes y apportent leur contingent ; il se compose de petits oiseaux et de souris empaillés avec soin, qu'on va suspendre à des ficelles autour de l'oiseau de bois. Un grand nombre de lampions, posés à terre, éclairent la scène.

Quand le public, hommes et femmes (celles-ci sont admises dans le kogime les jours de fête) a pris place sur les gradins qui garnissent le pourtour de la rotonde, le chasseur réputé le plus habile s'a-

vance dans l'espace demeuré libre; ses parents les plus proches viennent l'y joindre pour exécuter avec lui une sorte de pantomime dansée au son assourdissant du tambour, et des assistants chantant en chœur. Ensuite ce même chasseur offre à la ronde des présents qui consistent en comestibles, pièces d'habillements ou pelleteries, ses largesses s'adressant de préférence aux vieillards et aux infirmes. Plus beaux sont les présents qu'il distribue, plus grand devient son renom dans la tribu. Sa femme, à son tour, vient offrir aux spectateurs différents rafraîchissements; sa réputation de bonne ménagère grandit suivant qu'on leur trouve une saveur plus agréable. D'autres chasseurs viennent ensuite occuper l'assemblée. Si parmi eux il s'en trouve un qui n'ait point là quelque parent pour danser avec lui, presque toujours l'un des spectateurs s'avance vers le chasseur en lui offrant de l'assister. Ces réjouissances emportent une bonne partie des produits de la chasse et de la pêche, car chacun désire surpasser son voisin, tant l'amour-propre exerce d'empire sur ces gens.

Ce peuple aime avec passion à se plonger dans l'atmosphère brûlante d'une étuve chauffée outre mesure. L'étuve ou bain de vapeur est le lieu que l'on choisit de préférence lorsqu'il s'agit de quelque conciliabule à tenir ou de quelque affaire secrète à communiquer à un ami.

Les Kouskovimtsi ont pour habitude de mesurer la distance parcourue par le nombre de nuits que le

voyageur est demeuré en route. Ils fixent avec exactitude l'arrivée des équinoxes, et sávent distinguer les constellations. *La grande Ourse* est appelée par eux *tountounok* (le renne); *Orion* se nomme *miësukit* (qui monte); la *Pleïade* s'appelle *kaviagak* (tanière à renard); *Aldébaran* se nomme *azgouk; Vénus, ouliougtougalia* (qui fait la chasse aux renards); *Sirius, agiakliak* (la chasse abondante).

Comme nous, ils partagent l'année en douze mois, dont le premier correspond au mois de septembre. Voici les noms qu'ils donnent aux mois : 1er mois, *nouligoune*, mot qui signifie *saison où le mâle recherche la femelle;* 2e mois, *kangouane* (la saison du givre); 3e mois, *kangouïa-goutchik* (le froid); 4e et 5e mois, ils portent tous deux le nom d'*igalioulk* (les fortes gelées); 6e mois, *kipniktchak* (la robe des perdrix est en train de se bigarrer); 7e mois, *tinvagvak* (la saison des présages); 8e mois *iakouli-gik* (l'arrivée des oiseaux voyageurs); 9e mois, *kouliavate* (les rennes multiplient); 10e mois, *tagiakvak* (l'herbe pousse); 11e mois, *chakté-igalvate* (l'arrivée des esturgeons); 12e mois *amagaïgoune* (les rennes perdent leur bois).

Les Kouskovimtsi sont de taille moyenne, bien faits, robustes et actifs. Pour le teint et la couleur des cheveux, ils ne diffèrent en rien des Européens. Généralement parlant, les hommes ont les traits du visage plus réguliers que les femmes. Ils se percent la cloison nasale et se fendent la lèvre inférieure pour y introduire différents objets de parure.

Le sorcier du village y exerce en même temps la médecine; il a, pour l'assister dans ses pansements, plusieurs vieilles qui font état de secourir les malades. Parmi les différents remèdes que les chamans emploient souvent avec succès, celui qu'ils retirent d'une glande que porte le castor de rivière, possède une efficacité merveilleuse. On l'emploie dans le traitement des maux de poitrine, contre les crachements de sang, et même dans les cas de rhumatisme aigu.

LETRONNE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Par M. ALFRED MAURY.

Lorsqu'on jette les yeux sur les Mémoires de la seconde classe de l'Institut, à son début, et qu'on les compare à ceux de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, on est frappé de la différence de leur esprit et de leur caractère. L'érudition proprement dite a presque complétement disparu; aux recherches minutieuses qui la constituent, à ce rapprochement abondant de passages qui s'éclairent les uns par les autres, ont succédé des généralités hardies et bien souvent hasardées, des considérations abstraites et quelque peu vagues tirées de faits historiques encore imparfaitement connus. Ces conséquences sont exagérées par l'esprit de système avec d'autant plus de facilité, que la connaissance positive des faits ne met pas l'auteur en garde contre l'imprudence de ces théories. Et cela était facile à comprendre. Exceptez-en quelques rares débris de l'ancienne Académie des Inscriptions, les hommes qui représentaient, dans

l'Institut, les études historiques, étaient des publicistes, des légistes, des philosophes, qui ne prenaient des faits que ce que nécessitait l'exposé de leurs idées. Dans les récentes agitations politiques, ils n'avaient pas d'ailleurs beaucoup étudié. La plupart ne savaient des anciens que ce qu'ils avaient appris au collége, et la révolution avait détourné l'attention de toutes les découvertes archéologiques ou géographiques qui eussent pu éclairer les classiques. L'institution de l'école normale et des écoles centrales tendait cependant à réveiller des études oubliées parmi nous; mais les professeurs avaient plus de zèle que de savoir, et leur rôle se borna le plus souvent à populariser quelques-uns des travaux de leurs devanciers. Du nombre de ces professeurs qui encourageaient la jeunesse à rentrer dans un genre de travaux dont la révolution l'avait éloignée, étaient Gail et Mentelle. L'un tentait de ranimer chez nous l'étude de la langue grecque qui s'était presque complétement perdue, et qu'on avait pour ainsi dire rayée depuis une vingtaine d'années du programme de l'enseignement; l'autre, encore plus médiocre géographe que Gail n'était médiocre helléniste, avait du moins le mérite d'inspirer à ses élèves le goût d'une science intéressante que l'on méprise encore trop aujourd'hui, et dont l'extension des relations politiques montrait alors plus que jamais l'utilité. Parmi leurs auditeurs, ils remarquèrent un jeune homme qui avait à peine vingt ans et dont la figure intelligente, l'ardeur à apprendre

semblaient promettre un savant. C'en fut assez pour attirer sur lui l'intérêt tout particulier de ces deux professeurs. Leurs conseils vinrent en aide à son inexpérience et lui abrégèrent les premiers pas dans une carrière où le mieux doué ne saurait manquer de s'égarer, au moins quelque temps, quand il est dépourvu de guide. Ce jeune homme, c'était Letronne. Obscur enfant de Paris, sorti d'une des dernières classes de la société, en se tournant vers des études qui n'assuraient alors ni la fortune ni la renommée, il n'avait consulté que son instinct et son goût. Letronne, en effet, n'avait reçu qu'une instruction première très-élémentaire; nul n'avait dirigé son éducation; il s'était fait lui-même, ou, pour mieux dire, il était ce que l'avait fait la nature. Fort jeune encore, il savait déjà beaucoup de choses qu'il avait apprises on ne sait comment, comme à la volée et par occasion, et attendu qu'il fallait vivre et qu'il n'avait absolument aucune ressource, il avait un peu fait tous les métiers. Il avait donné des leçons d'écriture et de français; il était entré dans l'atelier de David pour étudier la peinture; mais, quoiqu'il eût de l'adresse dans les mains, ce n'était pas là son lot: il s'était préparé pour l'école polytechnique, dont l'accès gratuit permettait alors à des mérites maltraités par la fortune de s'élever à une condition sociale meilleure. On prétend même qu'il avait été forcé de descendre à des occupations où l'intelligence était loin d'avoir autant de part que dans ces dernières. Toujours est-il qu'à force d'expédients, ayant

de plus trouvé à faire, pour des libraires, quelques compilations, prenant sur ses nuits pour travailler, et se privant du plus strict nécessaire, il était parvenu à suivre les leçons des deux maîtres que j'ai nommés, et qu'il devait plus tard dépasser de si loin.

Il y a dans la science une chose qui ne se donne pas, c'est la sagacité. On peut, à force d'études, grâce à une bonne méthode, arriver à savoir beaucoup et bien, à écrire convenablement; mais quand il s'agit de deviner, de saisir des rapports demeurés inaperçus, de résoudre avec de faibles moyens des problèmes difficiles, oh! alors, le plus savant est presque au même niveau que le commençant. Ce n'est plus de la science acquise qu'il faut, mais une certaine faculté de l'esprit qui tient à notre organisation première, et que les années n'apportent pas. Letronne était au plus haut degré en possession de ce don précieux. Il excellait à tirer des plus légers indices des résultats inattendus, qu'un esprit ordinaire n'eût pu soupçonner. Il devinait ce qu'il ne savait pas, et, comme l'instinct est presque toujours plus sûr que la réflexion, il réussissait à trouver ce que ses maîtres ne trouvaient pas, eux, avec toutes leurs lectures et leur expérience. Donc, ne sachant encore que fort peu de grec, il arriva à mieux entendre certains passages difficiles, que ne le faisait Gail, et à tirer de ses faibles notions géographiques un bien autre parti que Mentelle, qui n'accouchait que de compilations.

Un passage difficile de Thucydide fournit à Letronne la première occasion de déployer sa sagacité. Il s'agissait de la situation du cap Malée, dans l'île de Lesbos. Gail n'avait pas senti la difficulté : il n'y a rien là qui puisse nous étonner. Letronne, qui savait alors certainement beaucoup moins de grec que son maître, mais qui en devinait davantage, saisit le vrai sens, et en tira la matière d'une petite dissertation. Il la publia sous forme d'une Lettre à son professeur, et la signa, non *Letronne, élève de Gail*, mais *Letronne, élève de Mentelle*. C'était bien là dire à l'helléniste qu'il ne savait pas la géographie. Le succès qu'obtint cette lettre affecta Gail : il répondit dans des Observations, qu'il signa : *Gail, lecteur et professeur impérial*. Le pauvre homme, convaincu d'avoir mal entendu du grec, voulait au moins prouver qu'il en était professeur ; mais il eût fallu démontrer qu'il était en état de l'être. Il aimait sans doute son élève; mais il eût voulu le voir chercher autrement l'occasion de faire preuve des progrès qu'il avait faits sous lui. Un peu de froid s'établit entre les deux hellénistes. Letronne en prit facilement son parti : il n'était pas homme à se chagriner à si bon marché, « et le plaisir de critiquer autrui » le touchait plus que la crainte de perdre un ami.

L'essai qu'il venait de faire lui montrait qu'il était en état de se suffire à lui-même. De son grec et de sa géographie, il pouvait maintenant tirer de quoi entreprendre des travaux originaux. La géographie ancienne devint donc l'objet spécial de ses

études, et il publia successivement un *Essai critique sur la topographie de Syracuse au commencement du ve siècle de l'ère vulgaire*, et des *Recherehes géographiques et critiques sur le livre « de Mensura orbis terræ, »* composé en Irlande, au commencement du IXe siècle, par le moine Dicuil. Il y avait dans ces deux ouvrages des questions tout à fait propres à exercer la sagacité de Letronne. D'une part, la topographie de la Syracuse de Denis et d'Archimède offrait quelques difficultés qui nous empêchaient de saisir ce que raconte Thucydide de son siége par les Athéniens; de l'autre, l'abrégé de géographie de Dicuil, dans l'état informe où il nous est parvenu, exigeait unefoule de restitutions, de corrections pour lesquelles il fallait autant de pénétration que de savoir ; mais le premier ouvrage acheva de le brouiller avec Gail, qui ne lui pardonna pas d'expliquer mieux que lui Thucydide, qu'il avait déjà traduit. Ces deux essais placèrent définitivement Letronne parmi les savants. L'Institut avait alors entrepris une traduction française de Strabon. Une pareille entreprise nous peint bien l'état des études grecques à cette époque. Une traduction de Strabon était regardée comme une œuvre d'utilité générale, attendu que la langue dans laquelle ce géographe a écrit était inaccessible aux gens de lettres. On traitait le grec comme on traite encore aujourd'hui le sanscrit ou l'arabe, qu'un petit nombre de gens peuvent entendre, et dont les livres importants sont traduits et imprimés par autorité du gouvernement.

Laporte Dutheil avait d'abord été chargé de cette version française de Strabon. Letronne fut choisi par l'Institut pour la continuer. Je ne sais s'il possédait alors le grec mieux que Dutheil; mais, à coup sûr, il savait mieux la géographie. Il était donc parfaitement préparé pour bien mener à fin cette œuvre. D'assez bons émoluments étaient attachés à ce travail, en sorte que notre jeune savant fut mis par là tout à fait au-dessus du besoin.

Par les recherches que Letronne dut faire pour annoter son auteur, par les questions de tout genre qu'il fut conduit à traiter, cette traduction devint véritablement l'école à laquelle il puisa la méthode et la science qui l'ont, depuis ce moment, distingué. Doué d'une mémoire heureuse, faculté qui est une des conditions nécessaires de l'érudition, il acquit, par la lecture des textes grecs, ce qui lui manquait encore en philologie. Toutefois, par le caractère de son esprit, comme par la direction de ses premières études, Letronne n'était point appelé à être un philologue dans la véritable acception du mot. Il avait trop de vivacité pour pouvoir s'attacher à une étude lente, patiente, des mots et des formes grammaticales. Sa façon de travailler n'était pas celle des érudits allemands qui accumulent notes sur notes, lisent et relisent, confrontent et colligent, et, à force d'écritures, mettent en évidence des faits nouveaux. Je l'ai déjà dit, Letronne était un esprit pénétrant, ingénieux; il avait comme une sorte d'intuition du grec et de l'antiquité, et c'est avec cela

qu'il suppléait à tout ce qui lui manquait d'études premières. Hormis Dansse de Villoison, qui était déjà mort depuis plusieurs années, et Boissonnade, encore jeune, qui n'exerçait pas l'autorité dont il devait être en possession dans la suite, les hellénistes de l'Institut étaient des traducteurs, non des philologues, Gail, plus qu'aucun autre; et nous venons de le voir, c'était sur les bancs du cours de Gail que Letronne avait appris le grec. Chose bizarre! l'étonnant interprète de tant d'inscriptions et de papyrus ne connaissait que fort imparfaitement sa grammaire, même, assure-t-on, dans plusieurs de ses règles les plus élémentaires. Quand il avait une question à traiter, il apprenait tout de suite ce qu'il lui fallait, puis se mesurait hardiment et parfois avec succès contre des grammairiens plus éprouvés. Voilà pourquoi le grand helléniste saxon, Godefroy Hermann, qui avait senti le défaut de la cuirasse, et qui ne concédait le titre de confrère qu'à ceux qui savaient le grec aussi bien que lui, disait de Letronne, à coup sûr fort hyperboliquement : « *Il ne sait rien, mais il a de la sagacité.* » Letronne ne savait rien peut-être de ce grec que Hermann prisait davantage, mais il devinait et expliquait bien des choses où le philologue Hermann n'aurait vu guère clair.

L'Institut avait besoin de Letronne : on était en 1814. Les candidats, aujourd'hui si nombreux, qui briguent l'honneur d'y appartenir, eussent pu se compter à peine sur les doigts d'une main. Mainte-

nant ce sont les candidats qui vont faire visite aux académiciens; à ce moment c'étaient presque les académiciens qui allaient prier les candidats. Voici comment on s'y prenait pour recruter ceux-ci : L'Institut proposait une question qui était précisément celle dont s'occupait celui qu'on voulait faire entrer, ou du moins de la nature de ses études actuelles. On lui disait de concourir; il concourait; il va sans dire qu'il obtenait le prix, et à la première vacance il entrait, les portes ouvertes à deux battants. Heureux temps pour les jeunes gens qui avaient le goût des recherches historiques! La carrière était facile, et les études y gagnaient aussi, puisqu'on pouvait donner au travail tout le temps qu'on perd aujourd'hui en démarches. Le procédé avait pourtant ses inconvénients. Quelquefois le Mémoire couronné ne valait rien, et cependant on entrait tout de même. C'était alors une sorte de prix d'encouragement; seulement le nouvel élu était averti de ne point publier son Mémoire, ou du moins de le refaire. Il en arriva ainsi pour Letronne. L'Institut ayant mis au concours la question fort embrouillée du système métrique des Égyptiens, le jeune savant (Letronne n'avait encore que vingt-sept ans) envoya un mémoire qui fut jugé digne du prix et assura son élection. Toutefois Letronne, dont la curiosité était attirée ailleurs, ne prit pas le temps de refaire son travail. Aussi le mémoire couronné ne vit-il point le jour de son vivant, et il n'a paru, après sa mort, que retouché par un de ses confrères.

Ce fut le 21 mars 1816 qu'une ordonnance royale, qui se chargeait de combler les vides faits dans l'Institut par l'exil et la mort, conféra à notre helléniste-géographe le titre de membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Letronne affectionnait particulièrement l'examen de ces questions où la connaissance du grec et de l'antiquité vient au secours des sciences mathématiques. C'était là qu'il trouvait à développer tous ses moyens. Il venait d'en faire l'essai dans son Mémoire sur les poids et mesures égyptiens. Il trouva une nouvelle occasion d'y triompher dans ses *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines, et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique.* Il s'attaquait alors à un confrère, le marquis Garnier, dont les idées théoriques et fausses sur ce sujet trouvèrent en lui un antagoniste exercé, un censeur impitoyable.

Letronne était là vraiment sur son terrain. Discuter et combattre, la plume à la main bien entendu, c'était son bonheur, et il le faisait avec d'autant plus de plaisir que la faiblesse de son adversaire lui promettait une victoire plus facile. La polémique scientifique occupa une grande partie de sa vie, ou, pour mieux dire, elle l'occupa tout entière; car il donnait à presque tous ses ouvrages une tournure polémique qui en faisait plutôt des morceaux de critique que des expositions dogmatiques. Letronne cherchait partout l'occasion de montrer son talent dans la controverse scientifique. C'est là une faiblesse que nous

avons tous : nous aimons ce qui nous fait briller. On a beaucoup reproché à Letronne cet amour de l'escrime littéraire ; mais les hommes qui lui ont le plus fait ce reproche étaient ceux-là mêmes qui étaient dépourvus davantage de son talent de controverse. Nous excuserons en Letronne une faiblesse sans laquelle nous n'eussions pas eu ses meilleurs travaux. Cette verve de style qu'il apporte dans les Mémoires les plus sérieux, dans les dissertations les plus spéciales ; cette pointe d'ironie qui imprime à son argumentation un caractère particulier de finesse et qui est l'antipode de la méthode des Bénédictins ; cette tournure simple et dégagée qu'il donne à son opinion, tout cela tient précisément au caractère polémique de son talent. Letronne plaidait une cause d'érudition comme un avocat spirituel une affaire d'intérêt. Sans doute il blessait en passant des confrères dont la susceptibilité et l'amour-propre sont tout autres qu'au barreau ; mais, en revanche, il faisait à l'érudition un public que n'eussent point attiré les Mémoires savants, judicieux, mais lourds et ennuyeux, des érudits ordinaires. Letronne était tranchant, absolu comme un journaliste et un homme de parti. Il n'admettait pas, chez lui, la possibilité d'une erreur. « Quand j'ai bien étudié une chose, me disait-il un jour, je ne peux plus me tromper. » Et cet incroyable apophthegme était dit avec un air de confiance mêlé de bonhomie qui était vraiment fait pour en imposer.

Letronne avait beaucoup du pamphlétaire, ce mot

pris dans le bon sens. Toutes les fois qu'on lui apportait un ouvrage qui était de sa compétence, et il y en avait un grand nombre, il cherchait d'abord ce qui pouvait s'y trouver de mauvais. Les qualités du livre ou du Mémoire, les découvertes qu'il renfermait, les remarques ingénieuses qui y étaient semées ne l'arrêtaient pas; mais une bévue, un contre-sens, un faux rapprochement, une conséquence arbitraire, il avait pour cela des yeux de lynx: il saisissait, en un instant, la faute qui pouvait devenir le point de départ d'une critique raisonnée, et, bien souvent, il laissa quelques jours un travail commencé pour rédiger un article, anonyme ou signé de son nom, dans lequel il se donnait le plaisir d'*éreinter* l'imprudent auteur qui avait eu l'air de solliciter ses éloges.

La partie de la géographie de Strabon qui traite de l'Égypte avait attiré d'autant plus l'attention de Letronne, que les recherches faites par l'expédition que le général Bonaparte avait conduite dans ce pays pour servir de cortége et de guide à son armée, venaient de répandre plus de lumières sur ses monuments et son histoire. La prodigieuse antiquité de ce pays, dont les Grecs avaient fait le mystérieux berceau de leur civilisation, provoquait l'étude d'un grand nombre de questions de chronologie. Des planisphères célestes avaient été découverts dans deux villes, et l'interprétation de ces monuments astronomiques paraissait confirmer les prétentions ambitieuses des annalistes égyptiens. Dupuis et son école

s'étaient emparés avec empressement de ces planisphères et les avaient donnés comme d'irrécusables témoignages en faveur de l'origine astronomique de toutes les religions. Les signes nombreux et d'un caractère symbolique qui y sont gravés avaient été tour à tour l'objet de divers systèmes d'interprétation : un planisphère du même genre, que l'on trouva dans le cercueil d'une momie égyptienne et qu'accompagnait une inscription grecque, fut mis sous les yeux de Letronne et devint, de sa part, le sujet d'une étude persévérante. Il rapprocha ce zodiaque de ceux dont les dessins avaient été rapportés d'Égypte et qui ornaient les temples d'Esneh et de Denderah. La connaissance qu'il avait acquise depuis peu de l'astronomie grecque dans ses rapports avec la géographie, vint en aide aux faits qu'il tira de la confrontation de ces monuments, et l'habile critique ne tarda pas à se convaincre que, loin de dater d'une haute antiquité, ces zodiaques ne remontaient point au delà de l'époque romaine. Ce fut là, sans contredit, une des plus belles découvertes de Letronne, une de celles qui trouvèrent à la fois leur plus éclatante confirmation et les résultats les plus immédiats. Le système de Dupuis ruiné, un ordre chronologique réel et vrai ramené dans les monuments égyptiens, dont les théories, alors accréditées, reportaient à l'origine des temps les temples précisément de la plus basse époque; enfin, le caractère astrologique rendu à ce qu'on avait pris pour des preuves de l'antique sagesse égyptienne,

telles furent les conséquences de sa découverte.

Letronne avait désormais les yeux dirigés vers l'Égypte. Tout ce qui se rattachait à son histoire, à ses antiquités, éveillait son attention. A côté de ces monuments chargés d'hiéroglyphes, dont le secret était encore inconnu à l'érudition, se trouvaient de nombreuses inscriptions grecques qui permettaient au moins d'atteindre à l'époque ptolémaïque et d'approfondir les annales de l'Égypte à cette période. Letronne se consacra tout entier à l'éclaircir. Il trouvait là un sujet qui plaisait à la fois à son imagination curieuse de faits nouveaux et qui convenait à sa sagacité, que le déchiffrement des inscriptions allait exercer. Il recueillit, il étudia cette masse imposante de témoignages que les Grecs ont déposés sur la pierre, le long du Nil; et, rapprochant ces phrases éparses, ces mots incomplets des témoignages plus circonstanciés fournis par les auteurs, il en tira un premier aperçu de l'histoire de l'Égypte par les monuments, qu'il donna au public sous le titre de *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*. Ce fut là l'étude favorite de sa vie, celle qu'à travers des travaux si divers il poursuivit jusqu'à la fin de sa carrière. Tantôt il reprenait dans des Mémoires spéciaux l'examen de certaines questions nées des inscriptions, et touchant à son Égypte bien-aimée; tantôt il expliquait des papyrus découverts dans quelque tombeau, et enrichissait le *Journal des Savants* de ses monographies. C'était là aussi qu'il ex-

cellait. Son talent n'avait rien de ce qu'exige une histoire de longue haleine, que dominent des faits généraux, et qui suppose des vues comparatives. Je l'ai déjà dit, mais je dois le répéter, Letronne était polémiste. Quand il avait à traiter une question, il fallait qu'il pût donner à sa dissertation le ton d'un plaidoyer. Or un plaidoyer en plusieurs volumes, sur le même point, sur le même article, il y aurait là de quoi faire perdre la meilleure des causes. Il faut, au contraire, être prompt, pressant, incisif : c'est ce qu'était Letronne. Et quand on a lu une de ses dissertations, on ne peut se défendre d'admiration pour ce talent, qui sait si bien l'art de prouver ou de convaincre. On pourrait citer bien des exemples de ces petits chefs-d'œuvre de controverse historique que Letronne a malheureusement enfouis dans le *Journal des Savants;* je dis *enfouis* à regret, car nul plus que moi n'apprécie le mérite de ce magnifique recueil; mais il faut en convenir, son public est très-restreint. Il y a une foule de gens, même savants, qui n'ont jamais pu se le procurer. Hors ceux qui ont le bonheur d'être attachés à quelque établissement scientifique ou d'être l'ami d'un académicien qui le possède, bien des gens ne le connaissent que pour l'avoir vu figurer au budget, du temps qu'on lisait le budget. C'est un tombeau, somptueux si l'on veut, où l'on rend de grands honneurs aux morts, mais qui ne se rencontre pas, comme les tombeaux anciens, sur la route des vivants. Heureusement que beaucoup d'auteurs, craignant d'être

embaumés en si docte compagnie, ont pris le soin de réimprimer ailleurs leurs Mémoires, souvent même en les améliorant. Il serait à désirer qu'un éditeur intelligent en fît autant pour Letronne, et réunît ses opuscules. Nous aurions là un parfait modèle, un classique de l'érudition, et ils ne sont pas assez nombreux pour qu'on les doive dédaigner.

La facilité que notre critique avait à s'emparer d'un sujet, d'un thème qu'il croyait vrai, et à immoler devant lui toutes les mauvaises raisons qu'on pouvait lui opposer, massacre dans lequel il lui arriva quelquefois de ne point épargner les innocents, faisait qu'il aimait un peu les paradoxes, les quasi-paradoxes. Qu'une opinion, un fait eût cours dans l'histoire, eût attiré l'attention, les recherches, exercé la sagacité de ses devanciers, vite Letronne s'en emparait. Il commençait par vous montrer, avec toute son érudition ordinaire, à quelle hypothèse incroyable le fait en question avait conduit ; il vous analysait, avec un petit air de persiflage, ce qui avait été dit et redit, car on redit beaucoup en érudition ; et puis, alors, il reprenait les témoignages, discutait les textes, pesait les raisons, passait tout au crible de sa critique, et il vous prouvait qu'il n'y avait rien du tout. C'était là son triomphe. Letronne était par-dessus tout négatif; il démolissait avec le compas et l'équerre, en calculant la grosseur des pierres, et en dessinait l'épure, comme un autre construit. J'en veux citer deux exemples : ce sont précisément deux ruines que je rencontre sur les

bords du Nil; mais ces ruines ne sont pas celles qu'a opérées le temps, elles sont du fait de Letronne.

Tout le monde a entendu parler de la statue de Memnon, n'en sût-on au moins le nom que par Molière. C'était une statue qui faisait entendre des sons au lever du soleil, un colosse vocal; et il n'y avait guère moyen de douter du fait : si les témoignages anciens ont été unanimes sur une matière, c'est bien sur celle-là. Qu'était-ce que Memnon qui chantait, non comme beaucoup de gens d'humeur légère, en se levant, mais lorsque le soleil se levait devant lui? C'était là un problème curieux pour le public, grave pour les érudits et piquant pour tout le monde. Il est inutile de dire que chacun avait produit son explication : la plus simple consistait à soutenir que le colosse ne chantait pas du tout, et que les prêtres chantaient pour lui. Mais comment s'expliquer que, dans un colosse de granit, un prêtre pût s'introduire et avoir le timbre assez haut ou un instrument assez retentissant pour que, privé d'air dans cette étouffante cachette, il pût faire entendre au dehors des sons merveilleux? Qu'on se représente quelqu'un trouvant moyen d'entrer dans l'obélisque de Louqsor, et criant assez haut pour que, de la place de la Concorde, on s'imagine que l'obélisque est un ancien instrument de musique. Le fait n'était guère supposable. Certaines gens l'avaient pourtant admis, et cela déjà bien anciennement; car Strabon incline pour cette explication.

D'autres s'étaient prononcés pour une interprétation symbolique, mot qui, malheureusement, dans la bouche de beaucoup d'antiquaires, au delà du Rhin surtout, signifie quelque chose qui ne se définit, ne s'exprime pas, c'est-à-dire que l'on ne comprend pas du tout. M. Letronne était l'ennemi juré des symbolistes ; son esprit précis, clair, absolu, ne pouvait admettre ces brouillards allégoriques dont on ne peut nier cependant que les dieux anciens ne soient entourés, en compagnie de leur maître Jupiter. Il était en face de cette nécessité : expliquer un fait attesté et n'admettre ni merveilleux ni symbole. Salt, consul d'Angleterre en Égypte, avait fait copier toutes les inscriptions qui témoignaient de l'admiration pour le miracle, de ceux qui accouraient de toutes parts visiter le colosse. Ce furent ces inscriptions, traduites par Letronne avec sa sagacité habituelle, qui lui suggérèrent l'explication de la merveille. Il l'exposa dans un de ses plus beaux Mémoires, lequel forme à lui seul tout un ouvrage, et qu'il a réimprimé dans ses *Inscriptions d'Égypte.* La voix mélodieuse dont le fils de l'Aurore saluait le retour de sa mère se réduisait tout bonnement à un craquement produit par la dilatation qu'opéraient les rayons du soleil sur le colosse à moitié fendu. En un mot, voici quelle était l'histoire de la statue vocale. En avant du grand édifice élevé à Thèbes par Aménophis III, et qui reçut, en mémoire de ce monarque, le nom d'*Aménophium*, s'élevaient deux énormes colosses monolithes de même matière et de

mêmes dimensions, représentant le pharaon que nous venons de nommer. Ces deux colosses demeurèrent longtemps confondus entre la foule des statues gigantesques dont l'orgueil des rois d'Égypte a semé la plaine de Thèbes. Mais, l'an 27 avant notre ère, à la suite du terrible tremblement de terre qui signala cette année, le colosse du nord éprouva dans sa base un tassement considérable et se fendit à moitié. C'est alors que se produisit l'effet d'acoustique dont je viens de parler. Les Grecs, apprenant que le colosse en question se trouvait au milieu du *Memnonia*, c'est-à-dire du quartier des tombeaux de la ville royale, interprétèrent ce mot par le nom Memnon, et imaginèrent que la statue vocale était celle du fils de Tithon et de l'Aurore. De là toute l'histoire exposée plus haut. La dissertation où Letronne donne cette explication est un véritable chef-d'œuvre de critique érudite; il y a autant d'esprit que de savoir, et elle amuse autant qu'elle instruit.

Le merveilleux du tombeau d'Osymandias fut encore plus maltraité par Letronne que le colosse d'Aménophis. Ce tombeau, dont Diodore de Sicile nous a laissé une si pompeuse description, ne se retrouvait pas au milieu des temples et des mausolées dont l'expédition d'Égypte avait minutieusement relevé les dimensions et décrit les diverses parties. On cherchait cependant, ne pouvant mettre en doute son existence, à l'identifier au Rhamesséum; mais on éprouvait à cela mille difficultés. Le critique trancha le nœud gordien. De quelques traits de plume,

il réduisit à rien ce monument enchanté, sur lequel l'historien grec s'était complaisamment étendu, et le tombeau d'Osymandias, comme Osymandias lui-même, alla rejoindre les fables débitées fort libéralement aux crédules Hellènes par les prêtres égyptiens.

Letronne ne pouvait poursuivre avec autant d'activité et de succès l'examen de ces questions archéologiques sans être conduit à étudier l'antiquité dans tout son ensemble. Ses recherches sur l'astronomie et la géographie anciennes lui avaient fait approfondir tout ce qui touchait aux doctrines cosmologiques des Grecs. A diverses reprises, il publia des fragments de ce grand travail, qu'il ne compléta jamais, et où cependant il montrait qu'il y avait tant de vues nouvelles à produire, tant d'erreurs à rectifier, tant de faits inconnus à révéler. Ses observations sur les idées des anciens touchant la marche oblique du soleil, sur la cause des éclipses, sur les idées cosmogoniques des Pères de l'Église, publiées, soit dans le *Journal des Savants*, soit dans la *Revue des Deux-Mondes*, sont autant de chapitres séparés de ce livre, qui ne vit point le jour. Mais on ne saurait étudier les croyances et les mœurs, les principes et les théories des anciens sans avoir recours aux monuments : ce sont les monuments, en effet, qui complètent et commentent les auteurs; et si, bien souvent, on ne comprendrait pas tel sujet figuré en l'absence des textes où se trouve décrit ce sujet, en une foule de cas, par contre, la pensée antique ne serait pas bien saisie si l'on n'avait point une re-

présentation plastique. Il n'y a donc point de véritable archéologue sans connaissance des monuments. C'est ce que sentit fort bien Letronne lui-même, quand, dans la publication d'une autre partie de l'ouvrage que je viens de rappeler, il chercha à exposer les idées des anciens sur la forme du ciel et *sur le personnage d'Atlas*. Il était entraîné en dehors du cercle des textes écrits et des inscriptions dans lequel il s'était jusqu'alors tenu. La contradiction que quelques-unes de ses assertions rencontrèrent chez un confrère et un rival, le contraignit à se faire antiquaire. Mais quoi qu'il fît, malgré sa grande facilité de travail et sa promptitude à saisir les rapports, Letronne n'eut jamais qu'une connaissance assez imparfaite des monuments; comme il ne les consultait que pour les besoins du moment et par occasion, qu'il n'avait pas commencé par prendre de l'art ancien une vue complète et comparée, il n'arriva jamais à ce sens intime de l'antiquaire, qui reconnaît du premier coup d'œil le style d'une époque et le cachet du même artiste dans deux œuvres toutes différentes. Bien que l'habile critique tînt beaucoup à son titre d'antiquaire, il ne le mérita jamais autant que d'autres auxquels il paraissait attacher moins d'importance. C'est encore là une des faiblesses ordinaires de l'humaine nature. Les prétentions de l'homme de mérite ne portent pas, la plupart du temps, sur l'objet réel qui fait sa valeur. C'est un travers dont on pourrait citer nombre d'exemples. Letronne eut celui-là, et rien ne le

vexait davantage que quand un adversaire malicieux affectait de le désigner par le nom de critique. Pour qu'on lui décernât son titre favori, Letronne commença par se le décerner lui-même ostensiblement. Il publia un ouvrage qu'il intitula : *Lettres d'un antiquaire à un artiste.* Il est inutile de dire qu'il était l'antiquaire ; et, pour achever la démonstration, il affecta depuis de s'occuper de sujets tout à fait du domaine archéologique, commençant précisément par cette question de la peinture antique, à laquelle ces lettres étaient consacrées. Mais il faut de plus ajouter que, pour bien juger des questions de l'art, il lui manquait encore quelque chose : c'était le goût. Letronne, malgré ses premières études de peinture, malgré ses dispositions naturelles pour la musique, n'avait pas plus le sens artiste que le sens littéraire. C'est là un défaut dont il ne s'accusait pas, mais dont le public lui donnait facilement l'absolution, en faveur de l'esprit et de l'à-propos de son style et de ses observations savantes sur les arts. On pense bien que Letronne n'avait point eu le loisir ni de se nourrir des classiques anciens, ni de méditer les modernes : les anciens, il les lisait en érudit, pour y trouver des faits, pour y emprunter des armes contre ses contradicteurs ; les modernes, il ne les lisait presque pas, ou, peut-être, pas du tout ; car je n'appelle pas classiques modernes, comme on le devine bien, les romans-feuilletons, pour lesquels il avait un véritable goût de femme grosse. Donc Letronne ne dut apporter dans ses publications tout

à fait archéologiques que ses habitudes de critique et son étonnante sagacité naturelle. Ce n'est pas à dire, pour cela, que ses travaux soient méprisables; loin de là, car il y avait encore plus besoin d'un critique dans la compagnie des antiquaires que d'un antiquaire dans la compagnie des critiques. Letronne a rendu d'immenses services, malgré les erreurs dans lesquelles il est parfois tombé, malgré cette étourderie qu'il savait si bien reprocher aux autres, mais qu'il se passait parfois à lui-même.

C'était au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que l'habile critique, nous pouvons l'appeler ainsi aujourd'hui sans lui déplaire, transportait le champ principal de sa petite guerre d'érudition. Il était devenu de la sorte le boute-en-train, l'âme de cette compagnie savante. En provoquant des réponses, il poussait à des travaux, il suscitait les amours-propres et finissait par entraîner dans la mêlée les plus calmes et les plus inoffensifs académiciens. L'Institut ne lui suffisait même pas : il fallait à sa polémique d'autres débouchés qu'une séance hebdomadaire, dans laquelle il lui était bien souvent impossible de prendre la parole. Il fit créer une *Revue*, ou plutôt il prit la direction d'un journal archéologique qui venait de se fonder. Groupant près de lui quelques jeunes gens qui débutaient depuis peu dans la carrière de l'érudition, il s'en fit une sorte de corps d'armée dont il eut le commandement; mais, à la manière des anciens preux, il combattait bien plus souvent par lui-même qu'il ne

faisait combattre autrui. D'ailleurs, ces jeunes gens, fort honorés de son patronage, et saisissant avidement ses conseils, n'entendaient cependant nullement lui servir de spadassins, et comme il avait aussi, lui qui payait pourtant de sa personne, ses coups de stylet à lancer à la dérobée, il emprunta l'armure de l'*incognito* pour certains combats singuliers dans lesquels il ne voulait pas être reconnu. Voilà comment la *Revue archéologique* se remplit de mémoires intéressants, de dissertations d'une valeur achevée, dus aux dernières années de la vie de Letronne.

Les succès, loin de nous inspirer le désir de dormir sur nos lauriers, ne font qu'exciter en nous davantage celui de voler à de nouvelles victoires. Letronne venait de reconnaître qu'il n'y avait pas qu'en Égypte qu'il pût vaincre, et qu'il était un adversaire redoutable sur bien d'autres terrains. Toutefois ces terrains étaient toujours ceux des anciens âges et étrangers à l'Europe moderne. Sauf la petite part de l'histoire contemporaine dans laquelle il avait un intérêt personnel, notre savant avait toujours laissé à d'autres le domaine de l'histoire de France. Mais il venait d'être créé garde général des archives, il avait succédé au judicieux et savant Daunou, qui avait mené de front, quoique avec bien moins d'érudition, toutes les branches des connaissances historiques. Letronne se crut obligé à montrer qu'il n'était point incapable de diriger un dépôt où se trouvent des chartes du moyen âge par

milliers, mais où il n'y a pas plus de papyrus que d'inscriptions grecques. Un cœur avait été trouvé derrière le maître-autel de la Sainte-Chapelle de Paris, dans une enveloppe de fer-blanc, et sans inscription aucune. Quel était ce cœur ? Les uns avaient pensé, ce qui n'était pas impossible, que ce pouvait être celui de saint Louis, le fondateur de la Sainte-Chapelle. C'était une question qui intéressait la famille royale, désireuse de savoir si elle avait là une relique de son ancêtre ; qui intéressait aussi les érudits, car des reliques sont, après tout, des antiquités. Letronne, en sa qualité de garde général des archives, dépôt dont dépendaient alors les archives placées dans la Sainte-Chapelle avant sa restauration, fut consulté. Il se prononça pour la négative, et comme il fallait soutenir son opinion, il fut entraîné dans une longue polémique qui occupa bien des séances de l'Institut. Il se plongea dans l'étude des textes du moyen âge, aidé de quelques savants confrères, plus experts en cette matière, et qui partageaient son opinion. Il y eut réplique, duplique, mémoire à consulter, plaidoyer oral, plaidoyer écrit, et quand il s'agit de juger, les parties entendues, l'Académie ne décida rien. Chacun garda son opinion : Letronne donna à la sienne les couleurs les plus spécieuses, et l'on serait vraiment tenté de croire qu'il avait raison, s'il ne mettait point tant d'art et tant d'adresse à nous convaincre. Du reste, le gouvernement parut adopter ses conclusions, et le cœur resta en sa place. Dans ce petit procès his-

torique qui fit un certain bruit chez les érudits, Letronne n'avait pas trop présumé de son talent. Il apporta dans ses mémoires, recueillis depuis par lui en un volume, ces mêmes qualités que nous retrouvons dans ses autres travaux. Seulement il lui manquait, ce qui ne s'acquiert pas d'un coup, une connaissance approfondie de l'époque à laquelle il s'était transporté. Du reste, ainsi que cela arrive pour tous les hommes qui ne cessent pas de travailler, Letronne gagnait de jour en jour dans ses œuvres, et entrait dans une possession de plus en plus incontestée de son talent. Dans le même temps qu'il s'en prenait au cœur de saint Louis, ou prétendu tel, il poursuivait dans le *Journal des Savants*, dans la *Revue archéologique* et dans divers autres recueils, le cours de ses études critiques sur certains points de l'antiquité. Sa sagacité s'aiguisait en quelque sorte par chaque nouvelle épreuve. Il en donna notamment une démonstration éclatante dans une dissertation sur une inscription qui lui avait été apportée de Beyrout; il s'agissait d'expliquer les deux derniers mots qui suivaient une ligne effacée, et qui avaient été eux-mêmes incorrectement transcrits. Les lignes précédentes, également incomplètes, semblaient n'avoir aucune liaison avec ces derniers mots problématiques. A force de les méditer et de rechercher tout ce qui pouvait se rapporter au pays dans lequel l'inscription avait été trouvée, à l'époque qu'elle indiqua par sa forme et sa teneur, Letronne arriva à conclure l'existence d'un aqueduc romain, élevé

sur des arcades, et dont il donna pour ainsi dire les dimensions et détermina la place. Un habile voyageur alla sur les lieux, et l'aqueduc, inconnu jusqu'alors, fut retrouvé. Il était encore en partie debout. C'est là un échantillon de la sûreté de vue du célèbre critique, et ce triomphe de sa sagacité l'avait rempli d'un très-naturel orgueil. « Cet aqueduc est ma planète Le Verrier, me disait-il un jour. » On comprend que de pareils succès dussent lui inspirer une extrême confiance en lui-même, et l'on s'étonnera moins du ton tranchant qu'il prenait souvent en parlant d'une question qu'il avait étudiée.

Letronne était un enfant gâté de l'érudition. Après bien des épreuves, il finit par l'être de la fortune, je veux dire de la Providence; et, tout aussi confiant dans ses succès de la vie que dans ceux de la science, il ne mettait point en doute que ses espérances et ses projets ne fussent des réalités. Dans les derniers jours de novembre 1848, le rencontrant dans la bibliothèque de l'Institut, je le complimentai sur son air de fraîcheur et de santé, qui nous promettait encore tant et de si bons travaux. « J'ai pourtant plus de soixante ans ans, me répondit-il. — Vous avez encore des cheveux comme un jeune homme, ajoutai-je. — Moi, oh! je vivrai quatre-vingt-dix-neuf ans, reprit-il du ton le plus affirmatif; j'ai des travaux pour plus de vingt-cinq ans; j'ai tel mémoire que je ne rédigerai qu'après cette époque-là. » Hélas! ce Mémoire n'était pas l'aqueduc de Beyrout. Trois semaines après, Letronne n'exis-

tait plus. Heureusement la Providence lui épargna la douleur et l'amère déception de voir tant de travaux inachevés et sa perspicacité recevoir un si cruel démenti. Il perdit promptement connaissance et quitta ce monde sans en avoir conscience.

Tel fut Letronne; tel il doit être jugé par un esprit impartial, admirateur de son talent, mais non aveugle sur ses défauts. L'homme qui porta si haut la critique, n'a pu vouloir que cette critique se tût après lui. Il appartient, par sa vie et ses œuvres, à celle qu'il avait servie, et un éloge tel que nous venons de le faire vaut mieux qu'une apothéose, car la louange n'y est plus suspecte, et le doute ne peut plus s'attacher à l'apologie. Il suffisait, d'ailleurs, de voir Letronne pour connaître l'homme, pour deviner les côtés par lesquels il valait et ceux qui n'avaient en lui rien de saillant. Prompt et alerte dans sa marche comme dans ses écrits, son œil, petit et animé, reflétait la vivacité de son esprit. Il y avait en lui quelque chose de sec, de brusque, mais de franc. On reconnaissait, au premier coup d'œil, le jugement tranchant et absolu, mais aussi les idées claires, nettes, arrêtées. Ses manières n'étaient pas celles de l'homme de salon, qui cache sous une courtoisie un peu banale ses sentiments véritables, ni cette pédanterie lourde et compassée qu'on peut reprocher à quelques érudits de profession; tout en lui annonçait la résolution et l'audace, l'audace dans les idées et les écrits; car, dans la vie privée, c'était, au fond, un homme faible et timide:

tant il est vrai que les différents genres de courage sont rarement compatibles entre eux. Les esprits les plus osés dans le domaine des idées ont été rarement des hommes d'action. Letronne ne l'était pas. Aussi cet esprit si décidé quand il parlait des Ptolémées, de la peinture antique ou du cœur de saint Louis, se soumettait des premiers à l'autorité, et n'eut jamais ces velléités d'opposition qu'on aurait pu supposer en harmonie avec son caractère. Peu sensible, mais en revanche plein de finesse et de bon sens, Letronne appartenait, par son éducation et par ses idées, au XVIIIe siècle; il avait quelque peu du style de Voltaire; il en eut la sécheresse, sans en avoir le goût. Mais il possédait une érudition qu'aucun philosophe du XVIIIe siècle n'a eue, Volney compris; et en cela il forme réellement le chaînon qui lie l'école philosophique aux érudits de la vieille Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

HISTOIRE DE LA VIE DE HIOUEN-THSANG ET DE SES VOYAGES DANS L'INDE, depuis l'an 629 jusqu'en 645, par Hoeï-li et Yen-thsong; suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang. Traduite du chinois par STANISLAS JULIEN, membre de l'Institut de France, etc., etc. Paris, I. I. 1853, 1 vol. in-8° de LXXXIV-472 pages. 9 fr. Chez Benjamin Duprat.

Chaque jour soulève ou déchire quelque nouveau coin du voile qui nous a si longtemps dérobé la connaissance de l'Inde antique. Des textes jusqu'à ce jour inconnus ou inaccessibles, ont été conquis par l'investigation persévérante des maîtres actuels du pays des Brahmes; traduits et commentés par d'habiles indianistes, ces textes sont devenus le point de départ de travaux d'érudition qui se sont dégagés de plus en plus des hypothèses et des spéculations hasardées. Les plus anciennes compositions écrites que l'Inde possède, les livres Védiques, sont main-

tenant livrées à l'Europe dans une traduction complète, et le texte même en est en partie publié. Les chants religieux dont se compose le plus important de ces livres, le Rig-Véda, font revivre devant nous la société hindoue tout entière à sa première phase de civilisation encore à demi pastorale, avec ses idées, ses croyances, ses mœurs tout à fait primitives, et ses premiers élans vers les forces mystérieuses de la Nature, si grandes, si imposantes et parfois si terribles sous le ciel de l'Inde. D'autres documents dont la publication se poursuit avec ardeur, les Oupavédas, appartiennent à une époque intermédiaire, moins ancienne que la période védique dont ils commentent les compositions sacrées, et cependant de beaucoup antérieure à l'ère de la réforme bouddhique, c'est-à-dire au vi^e siècle avant notre ère. Cette époque intermédiaire qui est celle de l'établissement des grands empires et aussi des grandes luttes dynastiques, le Code des lois de Manou nous en expose l'organisation déjà compliquée, en même temps que les deux grandes épopées, le Ramâyâna et le Mahâbhârata, nous en ont transmis les lointaines traditions et les légendes héroïques. La presse a maintenant livré aux orientalistes le texte de ces deux vastes compositions épiques ; et si nous n'avons encore de la seconde que des traductions fragmentaires, une version complète de la première aura bientôt vu le jour. A côté de ces grands travaux dont les proportions écrasent la pensée, des publications critiques et des traductions de

moindre étendue nous font pénétrer dans la littérature des temps postérieurs, littérature aussi riche et non moins remarquable que celle du siècle d'Auguste, dont elle est contemporaine. Puis viennent les investigations des archéologues et les déchiffrements des épigraphistes, appliqués aux monuments souterrains de plusieurs parties de l'Inde, et aux innombrables inscriptions, creusées dans les rochers ou tracées sur le métal, qui en couvrent la surface entière : études laborieuses, mais fécondes, qui ajoutent chaque jour un fait ou une date certaine aux dates et aux faits déjà recueillis.

Une autre source récemment ouverte, celle des documents bouddhiques, a déjà fourni des résultats de la plus haute valeur, grâce aux travaux herculéens de notre illustre et à jamais regrettable Eugène Burnouf. Ces documents embrassent une période de mille ans au moins, en partie au delà, en partie en deçà de l'ère chrétienne; et on leur a dû d'avoir enfin apporté dans l'ancienne histoire hindoue une date fixe et certaine, celle de la mort du Bouddha Çakya-mouni, 543 ans avant Jésus-Christ, — à laquelle la critique peut maintenant rattacher d'une manière au moins très-approximative la chronologie légendaire et les indications flottantes contenues dans les Pouranas et dans les grands poëmes. Ainsi l'horizon va chaque jour s'agrandissant, et chaque jour aussi le sol s'affermit sous le pied des investigateurs de ce coin si longtemps négligé de l'histoire de l'ancien monde.

Nous avons rappelé cet ensemble remarquable de travaux dont l'Inde est l'objet depuis vingt ans, pour répondre au scrupule de ceux qui pourraient croire encore, sur la foi des savants du dernier siècle, que l'Inde ancienne n'a pas d'histoire. L'Inde n'a eu, il est vrai, ni son Hérodote ni son Tite-Live; mais son histoire n'existe pas moins pour qui sait en discerner les éléments et les comprendre. Elle existe dans les hymnes antiques, elle existe dans le Code de ses lois, elles existe dans ses légendes et dans les traditions de ses grands poëmes et de ses compilations pouraniques; elle existe enfin dans ses vieux monuments religieux et dans ses innombrables inscriptions, auxquels viennent s'ajouter des chroniques locales dont la principale est traduite, — celle du Kaçmir, — et, pour les races du nord, des chants en partie recueillis, ou bien conservés encore dans la mémoire des bardes.

En dehors de ces documents de nature diverse, mais tous indigènes, il existe une autre classe très-utile, très-précieuse à beaucoup d'égards : ce sont les documents extérieurs. Nous entendons par là les renseignements que fournissent sur l'Inde ancienne les écrits des peuples étrangers que la conquête, le commerce ou la communauté de foi religieuse ont mis, à différentes époques, en contact avec l'Inde. Les premiers sont ceux que l'on doit aux Grecs et aux Romains postérieurement à l'expédition d'Alexandre : ce sont les seuls que pendant longtemps l'on ait eus, les seuls auxquels on pût demander quel-

ques notions sur les antiquités de l'Inde. Après ceux-ci sont venus les documents arabes et persans sortis de la conquête musulmane à partir du VIIe siècle de notre ère ; en troisième lieu, enfin, les documents chinois, qui ont eu pour origine, depuis le IVe siècle, les communications fréquentes entre les bouddhistes de la Chine et l'Inde, berceau de la foi bouddhique. Cette classe elle-même de documents extérieurs doit beaucoup aux études approfondies dont la péninsule hindoue a de nos jours été l'objet : que l'on compare aux travaux de d'Anville, ou même à ceux de Mannert et de Benfey sur la géographie gréco-romaine de l'Inde, les pages que M. Lassen a consacrées à ce sujet dans ses Antiquités Hindoues! Voyez quelle valeur l'étude des documents indigènes donne aux publications de M. Gildemeister en Allemagne et à celles de M. Reinaud en France sur les sources musulmanes de la géographie de l'Hindoustan; voyez surtout quelle clarté inespérée cette investigation comparée des sources sanscrites, dans les travaux de M. Stanislas Julien, jette sur les textes chinois relatifs à l'Inde!

La dernière publication de notre illustre sinologue, l'*Histoire des voyages de Hiouen-thsang*, est précieuse à un double titre : elle est précieuse par les informations qu'elle apporte sur l'histoire, les doctrines et les légendes bouddhiques ; elle l'est plus encore peut-être par les lumières qu'elle jette sur l'état politique de l'Inde au VIIe siècle de notre ère, et sur la géographie des vastes contrées qu'arrosent

le Gange et les affluents du Sindh. Si les notes recueillies par Mégasthène pendant son séjour à la cour de Sandracottus (Tchandragoupta), et dont il ne nous est parvenu que des fragments conservés dans les compilations de Strabon, de Pline et d'Arrien, si ces notes, qui nous reportent à trois cents ans avant notre ère, sont d'un si grand prix pour nous malgré les mutilations qu'elles ont subies, combien plus précieuse encore nous doit être une relation qui nous conduit, sans interruption et sans lacunes, à travers la presque totalité des royaumes que renfermait la péninsule hindoue au VIIe siècle, qui nous initie aux usages, aux croyances, aux traditions d'une partie au moins de la population, et qui nous fournit une nomenclature considérable de villes et d'États dont la position relative est toujours indiquée? Quand on songe que la géographie des sources indigènes (les grands poëmes, les Pourânas, et les traités astronomiques) ne se compose que de listes de noms à la manière de Pline, c'est-à-dire sans particularités d'aucune sorte qui puissent servir à les retrouver sur la carte; quand on sait de plus combien il est difficile, au moins pour le détail, d'identifier directement les noms sanscrits de lieux et de peuples avec les dénominations diversement corrompues actuellement en usage dans la Péninsule, on apprécie d'autant plus un document qui permet d'établir un réseau ininterrompu de villes et d'États depuis l'Indus et le Kachmîr jusqu'aux approches de Ceylan, grâces aux lois de concordance déterminées

d'une manière rigoureuse par M. Stanislas Julien, et qui lui ont permis de retrouver, non plus au hasard et par tâtonnement, mais avec une certitude entière, les formes sanscrites cachées sous la transcription chinoise.

L'Inde, où le Bouddha Çakyamouni était né, et où il avait prêché sa doctrine que ses disciples répandirent au loin, l'Inde fut pour les sectateurs étrangers de la foi bouddhique, pendant une période de près de quinze cents ans, ce que fut la Palestine pendant tout le moyen âge pour les peuples chrétiens de l'Occident, un lieu de pélerinage et de sanctification. Depuis le IVe siècle de notre ère jusqu'à la fin du Xe, de nombreux pélerins, partis des provinces de la Chine, vinrent à travers l'intérieur de l'Asie visiter les bords du Gange où vivait toujours la tradition des prédications de Bouddha et de ses miracles. Déjà la relation d'un de ces pieux voyageurs, Fa-hien (qui commença son pélerinage en l'année 399 de notre ère), nous est connue par la traduction qu'en a faite Abel Rémusat, et que M. Landresse a mise au jour (Paris, 1836, in-4°). Celle du voyage de Hiouen-thsang, que publie aujourd'hui M. Stanislas Julien, est d'une étendue beaucoup plus considérable. Elle a aussi une beaucoup plus grande importance par le nombre des États visités, et par les détails donnés sur les localités consacrées.

Dans l'analyse que nous allons faire de la marche du voyageur, c'est surtout au côté géographique de

la relation que nous devrons nous attacher ; nous ne toucherons qu'incidemment, on le conçoit, aux nombreuses légendes auxquelles aime à s'arrêter le biographe du Hiouen-thsang, ainsi qu'aux controverses qui s'établissent fréquemment entre le pélerin et les brahmanes.

Tout jeune encore, Hiouen-thsang avait acquis dans sa contrée natale (une des provinces du nord de la Chine) une grande renommée de sagesse et de savoir. Il avait embrassé la vie religieuse ; il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il prit la résolution de voyager dans les contrées de l'ouest, pour aller étudier la loi de Bouddha à sa source même. C'était en l'année 629 de notre ère. Il se rendit d'abord à Liang-tcheou, ville située à l'extrémité nord-ouest du Céleste-Empire, et qui était alors un rendez-vous général de commerce pour les marchands des contrées extérieures. Bientôt il arrive à Koua-tcheou, ville qui existe encore sous le même nom à quelques lieues au sud d'une rivière qui va se perdre un peu plus loin à l'ouest dans un des lacs nombreux de cette partie du grand plateau. C'était vers ce lac qu'était alors la frontière extrême de la domination chinoise, et le commencement du célèbre royaume des Oïgours (*I'gou* dans notre voyageur).

Là, au moment de pénétrer dans ces régions peu connues des Chinois eux-mêmes, un vieillard du pays indique à Hiouen-thsang les chemins qu'il lui faudra suivre. Ce vieillard avait fréquemment parcouru les routes du pays d'Oïgour ; il dépeint ainsi

la contrée où le voyageur va s'engager : « Les routes de l'ouest sont mauvaises et dangereuses ; tantôt on est arrêté par un fleuve de sables mouvants, tantôt par des démons et des vents brûlants. Lorsqu'on les rencontre, il n'est personne qui puisse y échapper ; souvent des caravanes nombreuses s'y égarent et périssent. »

Quand ce bon vieillard parle ainsi des démons qui hantent ces plaines dangereuses, où il arrive souvent que les vents soulèvent d'immenses tourbillons de sable, ne croirait-on pas entendre les légendes que le vénitien Marco Polo, six cent cinquante ans plus tard, recueillit en traversant les mêmes lieux ? « S'il advient qu'en chevauchant de nuit par ces déserts un voyageur s'écarte et se sépare de ses compagnons, il entend autour de lui des voix qui l'appellent par son nom, et qui le conduisent ainsi dans des lieux où il se perd et meurt. D'autres fois, la voix de ces esprits du désert se fait ouïr comme si vous entendiez des légions d'instruments et de tambours.... »

De tout temps, on le voit, ces lieux redoutables ont été le théâtre des mêmes légendes. Mais Hiouen-thsang ne se laisse pas intimider par ces peintures effrayantes. « C'est dans l'unique but de chercher la sublime Loi que le pauvre religieux s'élance avec ardeur vers les contrées de l'occident, répond-il au vieillard. Si je n'arrive point au royaume des *Po-lo-men* (les Brâhmanes), de ma vie je ne retournerai dans l'orient (en Chine). »

Hiouen-thsang chemina péniblement pendant plusieurs jours dans le désert sablonneux, ayant à supporter de rudes fatigues, en proie aux tourments de la soif, et fréquemment le jouet des illusions du mirage. « Hiouen-thsang était guidé par les monceaux d'ossements et les amas de fiente de chevaux qu'il apercevait dans le lointain. Tout à coup il vit plusieurs centaines de troupes armées qui semblaient couvrir la plaine. Il les voyait tantôt marcher, tantôt s'arrêter. Tous les soldats étaient vêtus d'étoffes de feutre et de fourrures. Ici apparaissaient des chameaux et des chevaux richement équipés; là, des lances étincelantes et de brillants étendards. Bientôt c'étaient de nouvelles formes, de nouvelles figures, et à chaque instant cette scène mouvante offrait tour à tour mille métamorphoses. Il regarde au loin, autant que sa vue peut s'étendre, mais à peine se croit-il tout près, qu'elles s'évanouissent. »

Enfin, le voyageur voit reparaître de l'eau et de la verdure, et il arrive à *I'gou*, capitale du royaume du même nom (le royaume d'Oïgour). La ville d'I'gou paraît devoir répondre à celle qui, dans les documents modernes, est désignée sous le nom de *Hami* ou *Kamil*, chef-lieu d'un des districts du Turkestan oriental. Le royaume d'*I'gou* était alors tributaire, ou du moins subordonné du roi de *Kao-Tc'hang;* car il est que celui-ci, ayant appris l'arrivée de Hiouen-thsang à I'gou, expédia au roi de cette dernière ville l'ordre de lui envoyer immédiatement le Maître de la Loi : — c'est le titre sous lequel

Hiouen-thsang est habituellement désigné. Dans des documents postérieurs, *Kao-tc'hang* et *Oïgour* ne paraissent plus que comme un seul et même état où règne un prince de race turque. C'est l'époque où les hordes turques étaient maîtresses d'une grande partie de l'Asie intérieure, à l'orient de la mer Caspienne.

Le roi de Kao-tc'hang, qui professe la foi bouddhique, emploie inutilement les prières et les menaces pour retenir près de lui le Maître de la Loi. Vaincu par la résolution du pieux pélerin, il consent enfin à lui laisser poursuivre sa route vers les contrées de l'ouest. Les respects dont Hiouen-thsang est comblé chez ces chefs de hordes sont un trait de mœurs curieux dans l'histoire des nations nomades de l'Asie intérieure. Voyez de quel apparat sont entourées, à la cour du roi de Kao-tc'hang, les conférences où le Maître de la Loi doit expliquer à haute voix le livre de l'*Intelligence transcendante :* « Le roi fit dresser pour les conférences une tente où pouvaient s'asseoir trois cents personnes. La reine mère, le roi, le maître de tous les religieux et les grands officiers étaient rangés en groupes séparés et l'écoutaient avec respect. Chaque jour, au moment de la conférence, le roi allait au-devant de lui avec une cassolette de parfums et le conduisait jusqu'au pied de sa chaire. Là, s'agenouillant humblement, il voulait lui servir de marchepied et l'obligeait de monter ainsi à son fauteuil. Chaque jour il faisait de même. Quand les conférences furent closes, il pria

le Maître de la Loi d'ordonner quatre novices pour le servir, et fit confectionner trente vêtements complets de religieux. Comme les contrées de l'ouest sont en général très-froides, il fit fabriquer divers objets pour le garantir du froid, tels que des masques, des gants, des bottes, etc. Il y en avait plusieurs de chaque espèce. De plus, il lui donna cent onces d'or, trente mille monnaies d'argent et cinq cents pièces de satin et de taffetas, pour subvenir à ses besoins pendant le voyage de vingt ans qu'il projetait. Il ajouta trente chevaux et vingt-cinq domestiques. Il chargea en outre Houan-sïn, l'un des hauts fonctionnaires du palais, de le conduire jusqu'à la résidence du khan Ché-hou. Ce n'est pas tout : il fit écrire vingt-quatre lettres de recommandation pour lui faciliter l'entrée du royaume de Kiu-tchi et de vingt-trois autres. A chaque lettre il fit ajouter une pièce de riche satin afin d'inspirer une confiance entière. Enfin, il fit placer sur deux chars cinq cents pièces de satin et une grande quantité de fruits savoureux, destinés au khan Ché-hou. Ces présents étaient accompagnés d'une lettre où il lui disait : Le Maître de la Loi est le frère cadet de votre esclave ; il a l'intention d'aller chercher la loi dans le royaume des Po-lo-men (Brâhmanes). Je désire vivement que le khan montre au Maître autant de bienveillance et de compassion qu'à l'esclave qui écrit ces lignes respectueuses. »

Telles étaient les formes de la chancellerie turcomane.

Après avoir quitté la capitale du Kao-tc'hang, l'itinéraire continue de nous porter à l'ouest, à travers plusieurs royaumes et un grand nombre de villes. La région très-accidentée où le voyageur est entré répond à ce que nous appelons aujourd'hui la Dzoungarie. Le voyageur y mentionne une montagne avec de riches mines d'argent, ajoutant que le produit de ces mines fournissait aux princes de l'ouest tout l'argent nécessaire à la fabrication de leurs monnaies. Cette indication peut avoir encore aujourd'hui son intérêt.

Continuant de se porter au nord-ouest, Hiouen-thsang arrive à la montagne de *Ling* (aujourd'hui le Mousour Dabaghan), qui forme, dit-il, l'extrémité septentrionale des monts *Tsong-ling* (c'est-à-dire de la chaîne neigeuse qui sépare le bassin de la rivière *Kharachar* de celui du Iaxartes ou *Sir-déria*). La relation fait une description vraiment remarquable de cette montagne de Ling et de ses dangereux glaciers : « Le sommet de la montagne s'élève jusqu'au ciel. Depuis le commencement du monde, la neige s'y est accumulée, et elle s'est changée en blocs de glace qui ne fondent ni au printemps ni en été. Des nappes dures et brillantes se déroulent à l'infini et se confondent avec les nuages. Si l'on y dirige ses regards, on est ébloui de leur éclat. On rencontre des pics glacés qui s'abaissent sur les côtés de la route, et dont les uns ont jusqu'à cent pieds de hauteur et les autres plusieurs dizaines de pieds de largeur. Aussi ne peut-on franchir ceux-ci sans difficulté, ni

gravir ceux-là sans péril. Ajoutez à cela des rafales de vents et des tourbillons de neige dont on est assailli à chaque instant, de sorte que même avec des souliers doublés et des vêtements garnis de fourrures, on ne peut s'empêcher de trembler de froid.... »

Ces sortes de tableaux, où l'auteur chinois montre la précision et l'exactitude d'une exploration moderne, ne sont pas rares dans la relation de Hiouen-thsang. Le voyageur emploie sept jours entiers à traverser les gorges difficiles de la montagne, où quatorze de ses compagnons périssent de fatigue et de froid. Enfin il atteint les plaines opposées, et arrive bientôt après au bord d'un grand lac qu'il nomme *Thsing-tch'i*. La situation de ce lac par rapport au pays de Kioue-tchi (Koutché), de l'autre côté de la montagne, son circuit de 14 à 1,500 li (environ cent cinquante de nos lieues communes), sa forme allongée de l'est à l'ouest, toutes ces indications parfaitement concordantes avec nos meilleures cartes actuelles, ne permettent pas de méconnaître, dans ce grand lac, celui qu'on désigne aujourd'hui sous le double nom mongol et turk de *Têmourtou* et d'*Issikoul*.

Une remarque générale que nous ne devons pas omettre, c'est le parfait accord des données géographiques qui ressortent de cette partie de l'itinéraire du voyageur bouddhiste avec les notions que les récents travaux de M. Alexandre de Humboldt, consignés dans son *Asie centrale*, nous ont données sur la

zone moyenne de l'Asie. On avait cru jusqu'à ces derniers temps, et l'erreur se trouvait invariablement reproduite dans toutes les cartes, que du plateau de Pamir, où sont les sources de l'Oxus, jusqu'aux monts Altaï qui enveloppent au sud le lac Baïkal, il existait une chaîne non interrompue de montagnes presque infranchissables. M. de Humboldt, le premier, a fait voir, en s'appuyant sur des documents jusqu'à présent inconnus ou mal employés, qu'une immense dépression sépare le massif de Pamir du massif Altaïque. Cette dépression, où les eaux accumulées donnent naissance à de nombreux et vastes lacs (notamment ceux d'Issikoul et de Tenghiz), forme un pays de plaines, de vallées et de pâturages, qui porte aujourd'hui le nom de Dzoungarie. C'est la seule communication qui existe entre les steppes élevés de la Mongolie et les plaines basses qu'arrose le Sir-déria (le Iaxartes des Grecs). C'est par cette issue naturelle que se sont faites, depuis les plus anciens temps, les innombrables émigrations qui ont versé tant de tribus nomades vers la mer Caspienne et les plaines sarmatiques; c'est la seule route que puissent suivre les caravanes; c'est celle que traverse l'itinéraire de notre voyageur.

Hiouen-thsang côtoie pendant un certain temps les bords du lac *Thsing-tch'i* (l'Issikoul de nos cartes actuelles), qui de loin paraît une mer immense; et descendu dans les vallées alpestres qui commencent à l'ouest du lac, il arrive, après plusieurs jours de

marche, à la ville de *Ta-lo-ssé*, qui existe encore sous le même nom, *Talas*. Entre le grand lac et Talas, Hiouen-thsang rencontra Ché-hou, le grand khan des Turks, qui se livrait au plaisir de la chasse. « Il portait, dit la relation, un manteau de satin vert, et laissait voir toute sa chevelure; seulement, son front était ceint d'une bande de soie, longue de dix pieds, qui faisait plusieurs tours et retombait par derrière. Il était entouré d'environ deux cents officiers, vêtus de manteaux de brocart et ayant tous les cheveux nattés. Le reste des troupes se composait de cavaliers montés sur des chameaux ou des chevaux, vêtus de fourrures et de tissus de laine fine, et portant de longues lances, des bannières et des arcs droits. Leur multitude s'étendait tellement loin, que l'œil n'en pouvait découvrir la fin. »

C'était dans le même canton, non loin de la ville de Talas, que l'envoyé de l'empereur Justin II, Zémarque, avait été reçu, soixante ans auparavant (en 569), par Dizaboul, le grand khan des Turks. Les détails de cette entrevue, que Ménandre nous a conservés dans ses *Extraits des Ambassades*, fournissent, quant à l'apparat et au luxe à demi-barbare de ces chefs de nations nomades, des détails qu'il est intéressant de rapprocher de ceux que donne Hiouen-thsang: « Le khan, dit la relation chinoise, habitait une grande tente qui était ornée de fleurs d'or, dont l'éclat éblouissait les yeux. Les ta-kouans (officiers introducteurs) avaient fait étendre sur le devant de longues nattes, et s'y tenaient assis sur

deux rangs; tous portaient de brillants costumes en soie brochée. La garde du khan se tenait debout derrière eux. Quoique ce fût un prince barbare abrité sous une tente de feutre, on ne pouvait le regarder sans éprouver un sentiment d'admiration et de respect. »

Hiouen-thsang rapporte que les *Tou-kioue* (Turks) adoraient le feu, et que regardant le bois comme recélant cet élément sacré, ils évitaient par respect de s'asseoir sur des siéges en bois. Ils étendaient sur la terre, à la manière de tous les orientaux, des tapis de peaux ou des nattes épaisses.

La relation nous donne la nomenclature des nombreuses principautés qui se partageaient, sous l'autorité du kakhân, ces plaines fertiles de la Sogdiane et de la Bactriane. Hiouen-thsang n'a pas vu personnellement toutes les villes, tous les États qu'il mentionne et dont il indique la situation; mais une formule particulière constamment employée dans ce cas par le rédacteur de l'itinéraire, et que M. Stanislas Julien le premier a su reconnaître, permet de distinguer avec certitude les pays que le voyageur a visités, de ceux qu'il ne nomme ou ne décrit que d'après des informations recueillies de la bouche d'autrui. Pour ceux-ci particulièrement, les directions et les distances peuvent demander çà et là quelques rectifications; mais en général toute cette nomenclature donnée par les sources chinoises s'identifie sans peine avec celle que nous fournissent les auteurs arabes du temps des khalifes, surtout en

les éclairant l'une et l'autre par les notions positives des sources actuelles.

De Talas, Hiouen-thsang se rend à Samarkhand, et de Samarkhand à Balkh. Entre ces deux dernières villes, le voyageur franchit une passe célèbre nommée les *Portes de fer*. « Ce sont, dit la relation, des pics escarpés formant comme deux murs parallèles qui n'offrent qu'un étroit passage. Les rochers qui s'élèvent de chaque côté contiennent des mines de fer; on y a appliqué une porte à deux battants, au-dessus de laquelle sont suspendues une multitude de clochettes en fer battu et en fer fondu. De là est venu le nom de *Portes de fer*.» Ce défilé formait de ce côté la limite extrême de la domination des Turks; la passe franchie, on entrait dans le royaume de *Tou-ho-lo* (le Tokharestan des géographes musulmans), et, « après avoir fait plusieurs centaines de li, » on arrivait au fleuve *Fo-tsou*, transcription chinoise d'un nom indigène qui se retrouve, diversement modifié, dans le *Vantchou* de la géographie sanscrite, et dans l'*Oxus* des Grecs et des Latins.

Quoique des colonies de bouddhistes de l'Inde eussent pénétré au nord de l'Oxus, c'est à Balkh que commence à bien dire le domaine du bouddhisme indien. Cette ville, où régnait alors un chef de race turque, avait un grand nombre de maisons religieuses (viharas); c'est là aussi que Hiouen-thsang mentionne les premiers *stoûpas*, constructions de forme pyramidale dont les bouddhistes ont couvert tout le nord de l'Inde et le Khoraçân oriental, et où

les explorateurs ont retrouvé de nos jours tant d'objets intéressants pour l'archéologie bouddhique.

Après avoir quitté Balkh, on s'engage dans les premières gorges des montagnes neigeuses et l'on arrive à ***Bamyan***, un des grands centres de la doctrine bouddhique dans l'ouest. Hiouen-thsang y mentionne plusieurs statues colossales, que les voyageurs modernes y ont encore retrouvées. Continuant d'avancer au sud, le voyageur traverse, avec de grandes fatigues et au milieu de tourbillons de neige, de très-hautes montagnes qu'il nomme les ***Montagnes-Noires***, et qui répondent au Hindou-kouch des géographes persans. Ces montagnes franchies, il arrive au royaume de ***Kia-pi-ché***, alors le plus puissant de cette région que le Hindou-kouch domine au nord. Ptolémée et les géographes latins y ont connu un canton et une ville dont le nom de ***Kapissa*** (sous sa forme grecque) est évidemment identique au ***Kia-pi-ché*** de la relation chinoise ; et comme le ***Kapissa*** de Ptolémée se trouve indiqué à un sixième de degré au nord de ***Kaboura***, qui est évidemment Kaboul, on est ainsi porté dans les parties supérieures du système d'eaux qu'alimentent les pentes méridionales du Hindou-kouch, et que la rivière de Kaboul verse dans l'Indus.

Entre Kia-pi-ché et la partie du cours de l'Indus où vient déboucher la rivière de Kaboul, l'itinéraire de Hiouen-thsang coupe de l'ouest à l'est les vallées qui descendent du Hindou-kouch vers cette dernière rivière. La région que ces vallées occupent se par-

tageait alors entre deux royaumes principaux (outre celui de Kapissa) : le royaume de *Lan-po* (le *Lampâ* de la géographie sanscrite) et celui de *Kien-t'o-lo*. Le premier se retrouve dans le pays des *Lambatae* de Ptolémée, ou plutôt *Lampagae*, selon une meilleure leçon, car la forme de l'ethnique sanscrit est *Lampâka*, d'où s'est formé par corruption le *Lâghmam* moderne, que l'empereur Baber, dans ses Mémoires, écrit moins incorrectement *Lamghân*. *Kien-t'o-lo* est le *Gândhâra*, nom dont le siége primitif est à l'orient du Sindh, où nous le montrent les plus anciennes sources sanscrites, mais qui s'est appliqué ensuite à une grande étendue de pays à l'ouest du fleuve. *Pou-lou-cha-pou-lo*, que Hiouen-thsang mentionne comme la capitale du Kien-t'o-lo, cache la forme indienne *Pourouchapoura*, que l'usage local a corrompu en *Perchavèr*, comme écrit Baber dans ses Mémoires, et, par une altération encore plus récente, en *Peïchavèr*. De là Hiouen-thsang vient passer le Sindh à *Ou-tou-kia-han-tch'a*, lieu qui est indubitablement l'*Outakhânda* des sources sanscrites, et, selon toute probabilité, l'*Attok* (pour *Outtak*) de nos cartes modernes.

Ici Hiouen-thsang est entré dans l'Inde, et une nouvelle phase de son voyage commence. Nous ne le suivrons pas aujourd'hui dans cette partie de sa relation ; il convient d'en renvoyer l'analyse à un second article. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Nous avons annoncé qu'un astronome d'origine prussienne, M. Eduard Vogel, avait obtenu l'autorisation d'aller se joindre à MM. Barth et Overweg; nous trouvons à ce sujet la note suivante dans l'*Athenæum* de Londres.

« C'est maintenant ou jamais que la grande *regio incognita* de notre globe va s'ouvrir pour nous. L'Afrique centrale a déjoué depuis des siècles tous les efforts que l'on a tentés pour la soumettre à nos explorations; jusqu'à présent elle est restée pour les Européens un livre clos. La vaste étendue de pays comprise entre le haut Nil et le Zaïre, entre le Nyassa et le lac Tchâd, est une terre vierge que jamais le pied d'un Européen n'a foulé. Et cependant cette région équatoriale est la partie la plus intéressante du continent africain. C'est là que ses plus grandes rivières ont leurs sources, alimentées par des montagnes couvertes de neiges éternelles.

» L'histoire des découvertes africaines présente un tableau souvent douloureux ; la vie de bien des hommes intelligents et courageux a été sacrifiée dans cette longue suite de tentatives où nos voyageurs s'efforçaient d'ajouter quelque chose à nos connaissances bornées sur cette mystérieuse partie du monde. Une circonstance singulièrement heureuse qui a marqué dès l'origine l'expédition des docteurs Barth et Overweg, et qui a dépassé les espérances de tous leurs amis, c'est à la fois le bonheur sans exemple qui les a constamment accompagnés dans leurs différentes courses, et la santé ininterrompue dont ils ont joui. Le soin extrême qu'ils ont mis à s'acclimater dans ces régions dangereuses, joint à leur indomptable énergie, et à la possibilité où ils sont de communiquer directement avec la plupart des nations qu'ils ont visitées, dans l'idiome de chacune d'elles, ont fait pour eux de l'Afrique centrale une sorte de seconde patrie : aussi les voit-on, dans leurs lettres, parler de Kouka, leur quartier général (près de la côte occidentale du lac Tchâd), comme ils parleraient en Europe de Londres ou de Paris.

» D'après les nouvelles que de temps à autre nous avons été à même de mettre sous les yeux de nos lecteurs, on a pu voir que c'est à peine si les deux voyageurs s'accordent de rares instants de repos. Toujours ils sont en marche, explorant le pays dans toutes les directions, et accumulant une multitude de notions nouvelles, plutôt que de perdre leur temps à envoyer en Europe des rapports plus éten-

dus(1). C'est pour cette raison qu'il n'a été communiqué jusqu'à présent au public européen qu'une quantité relativement peu considérable de leurs travaux. Les deux voyageurs ont exprimé fréquemment le désir qu'un ou deux compagnons pussent se joindre à eux pour accroître leurs forces. Le Dr Barth, dans sa dernière lettre, après avoir parlé de la détermination où ils sont de consacrer encore trois années à leur périlleuse entreprise, s'exprime de nouveau en ces termes : « Mais que peuvent deux » personnes dans ce vaste monde inconnu ? » Il y a plus, pour deux personnes seules leur plan gigantesque est des plus périlleux ; si l'un des deux venait à mourir, l'énergie de l'autre en serait paralysée. Jusqu'ici, néanmoins, aucune occasion ne s'était offerte à leurs patrons et à leurs amis de réaliser ce vœu souvent exprimé, la grande difficulté étant de trouver un homme convenable et compétent pour l'entreprise.

» Le Dr Barth a pénétré à deux reprises très-loin au sud, dans des excursions qui avaient pour objet de reconnaître la meilleure direction qu'il y aurait à suivre lors de leur voyage projeté à travers le continent vers l'océan Indien, — grand objet de leur

(1) Cet éloge se changerait aisément en reproche s'il fallait le prendre dans un sens trop absolu ; heureusement il n'en est pas ainsi. A en juger seulement par ce qui a été imprimé de leurs lettres et de leurs rapports à Londres et à Berlin, ce qu'on doit jusqu'à présent de documents neufs au Dr Barth et au Dr Overweg formerait déjà la valeur de deux forts volumes. Comme pierre d'attente ce n'est déjà pas mal. L. V. de St-M.

entreprise ; et chaque fois, l'accomplissement de ce grand projet s'est montré entouré d'insurmontables obstacles, à cause des dispositions belliqueuses des nations limitrophes. Les voyageurs affirmaient cependant, dans leur dernière communication, que bien loin d'abandonner leur plan ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se mettre en route vers le sud. En attendant, ils allaient compléter la reconnaissance du lac Tchâd, conformément à leurs instructions, et essayer d'atteindre Timbouktou dans une excursion à l'ouest (1). En août ou septembre de cette année, ils seraient prêts à partir de Kouka dans la direction de l'océan Indien. Dans cet état de choses, on a senti que si l'on pouvait enfin trouver une personne convenable qui fût disposée à partir immédiatement pour l'Afrique, il n'y avait plus un instant à perdre pour qu'elle pût rejoindre les deux voyageurs au lac Tchâd avant qu'ils ne s'en éloignassent définitivement. Cette personne, par un grand bonheur, s'est trouvée dans le Dr Eduard Vogel, de l'observatoire de M. Bishop. M. Vogel, plein d'enthousiasme, s'est offert volontairement pour tenter l'entreprise. Astronome de profession, le Dr Vogel est, de plus, bon botaniste, deux branches de connaissances dans lesquelles ni le Dr Barth ni le Dr Overweg ne sont versés d'une manière tout à fait spéciale.

(1) Voilà la première fois que nous entendons parler de ce projet, que nous n'hésitons pas à regarder comme funeste à la réalisation du plan bien autrement intéressant pour la science, de couper le continent dans la direction du S.-E. vers la mer des Indes. L. V. de St-M.

» Le chev. Bunsen, appuyé des premières autorités scientifiques, parmi lesquelles nous pouvons nommer le colonel Sabine, le capitaine Smyth, sir William Hooker et le Dr Robert Brown, a pressé le gouvernement de sanctionner la proposition. Prenant en considération les diverses circonstances actuelles, — les relations amicales établies par MM. Barth et Overweg dans l'intérieur de l'Afrique, la facilité avec laquelle un nouveau compagnon pourrait actuellement les rejoindre presque sans frais, et enfin la convenance parfaite de la personne mise en avant pour l'entreprise, — le colonel Sabine fait remarquer dans sa lettre « qu'une semblable opportunité pour obtenir des informations exactes sur l'intérieur de l'Afrique ne s'était jamais présentée jusqu'à présent, et très-probablement ne se représenterait plus. » Lord John Russell a non-seulement accueilli la demande, mais de plus il a offert d'adjoindre au Dr Vogel deux volontaires choisis dans le corps des sapeurs et des mineurs. Les deux voyageurs verront ainsi leur expédition fortifiée au delà même de leur espoir.

» Le Dr Vogel et ses compagnons ont dû quitter Londres le 18 février dernier, pour s'embarquer sur l'Oriental Steam Packet qui franchit le détroit de Gibraltar et touche à Malte. Ils gagneront Tripoli et Mourzouk dans le plus court délai possible ; arrivés à cette dernière place, l'état du pays entre le Fezzan et le lac Tchâd déterminera leur route ultérieure. Autant que possible ils choisiront la plus

directe. Le Dr Vogel sera muni de tous les instruments nécessaires pour les observations astronomiques et magnétiques, outre les recherches botaniques. Les instruments astronomiques ont été choisis spécialement en vue de remplacer ceux qui ont manqué aux docteurs Barth et Overweg, ou qui ont été endommagés durant leurs trois années de voyages.

» Parmi les instructions qui seront données au Dr Vogel, nous pouvons citer les suivantes :

» Arrivé au lac Tchâd, il déterminera, de la manière la plus exacte et la plus complète, la latitude, la longitude et l'altitude de ce point important.

» Il profitera des plus prochaines occasions pour envoyer en Angleterre

» 1° Ses propres observations ;

» 2° Un exposé des opérations astronomiques de l'expédition jusqu'au moment de son arrivée ;

» 3° Toutes les plantes et les graines qu'il lui aura été possible de recueillir. Ce point est d'un intérêt tout particulier, car la flore de ces contrées est à peu près inconnue, ni Denham, ni Clapperton, ni MM. Barth et Overweg n'étant botanistes.

» 4° La collection des productions naturelles et des produits manufacturés du Bornou, objet dont le Dr Overweg a lui-même signalé l'intérêt ;

» 5° Les collections géologiques et zoologiques. »

La note qui précède était écrite, lorsque de bien tristes nouvelles, auxquelles rien ne nous avait pré-

parés, sont venues tout à coup jeter un voile funèbre sur cette expédition, dont l'avenir ne se présentait à nous, il y a quelques jours à peine, que sous l'aspect le plus encourageant. M. Overweg, l'ami, le seul compagnon du Dr Barth, est mort le 27 septembre.

Il paraît que dans son impatience de revoir plus tôt le Dr Barth lors de l'excursion que celui-ci fit dans le Baghirmi, le Dr Overweg était resté à Kouka, à l'époque de la saison insalubre, trop longtemps pour n'en pas ressentir la funeste influence; M. Barth avait été frappé, en le revoyant, des indices bien visibles d'un certain affaiblissement. Dans l'espoir de recouvrer plus promptement ses forces, M. Overweg se décida à faire à son tour une excursion dans des cantons plus sains; il y employa en effet les deux premières semaines du mois de septembre dernier. Il s'en trouva en effet très-bien, et il revint à Kouka se croyant complétement débarrassé de son indisposition. Mais il fut repris, le 20, d'une attaque de fièvre, et les symptômes devinrent d'heure en heure plus inquiétants. Vainement le malade se fit-il transporter à Madouâri, lieu bien ombragé et situé dans une position des plus agréables, à 10 milles de Kouka, au bord du lac Tchâd : rien n'y put faire. Le 27, à quatre heures du matin, Overweg expirait dans les bras de son ami, qui, le cœur brisé, lui a rendu les derniers devoirs.

Le Dr Adolf Overweg était né à Hambourg, le 22 juillet 1822; il était donc dans sa trente-et-unième

année. Il avait suivi les cours des universités de Bonn et de Berlin, et c'était dans cette dernière ville qu'il avait pris ses degrés. Pendant plusieurs années son étude favorite fut la géologie. Lorsqu'en 1849 on demanda à Berlin un naturaliste pour accompagner M. Richardson dans son voyage au lac Tchâd, le Dr Overweg, puissamment recommandé par les hommes les plus notables dans la science, s'offrit et fut accepté.

La santé du Dr Barth, au moment où il écrivait la triste nouvelle, n'avait pas cessé d'être excellente; quelque rude qu'eût dû être pour lui le coup qui venait de le frapper, en lui enlevant le seul compagnon qui lui restât au milieu de ces régions inhospitalières, il ne laisse percer aucun signe de découragement. Maintenant que l'avenir de la mission reposait entièrement sur lui, — il n'avait pu apprendre encore le départ du Dr Vogel pour aller le rejoindre, — il sentait, disait-il dans sa lettre, son courage doublé ainsi que son énergie. Le Dr Barth exprimait néanmoins de nouveau, avec plus de force que jamais, le désir — maintenant satisfait — qu'un autre compagnon d'exploration lui fût immédiatement adjoint; il demandait aussi qu'un consul anglais fût envoyé à Kouka. Il parlait de nouveau de son projet de pousser une pointe à l'ouest sur Timbouktou, et il comptait même se mettre en route un mois après la date de sa lettre (c'est-à-dire vers le 12 octobre); projetant ensuite une course dans le pays situé entre Adamaoua et le Kaouara.

Au nombre des objets compris dans son dernier envoi, se trouve le canevas d'une carte de l'Afrique centrale. Cette carte s'étend du 4e au 15e degré de latitude Nord, et du 8e au 23e degré de longitude E. (de Greenwich). Au jugement de M. Augustus Petermann, cette carte seule serait une acquisition précieuse pour l'extension de nos notions actuelles sur la partie du Soudan qui s'étend au sud du lac Tchâd.

Des lettres du Dr Vogel, qui a reçu mission, ainsi que nous l'avons annoncé, d'aller rejoindre le Dr Barth dans l'Afrique centrale, annoncent son arrivée à Tripoli. Il devait séjourner plusieurs semaines dans cette ville pour y compléter les préparatifs de son voyage. Il y a en ce moment à Tripoli un parent du sultan de Bornou, qui revient de son troisième pélerinage de la Mecque. C'est un homme fort intelligent, qui a voyagé autrefois avec Clapperton; c'est en sa compagnie que le Dr Vogel espère arriver bientôt en parfaite sécurité au lac Tchâd.

Progrès des découvertes dans le sud de l'Afrique.

Des nouvelles récentes reçues à Londres de Graham's Town (Cap) annoncent que le commerce a suivi très-promptement, et avec beaucoup de persévérance, les traces de MM. Oswell et Livingston, et que déjà des notions intéressantes ont été ajoutées à

celles que l'on a dues, il y a trois ans, à ces courageux explorateurs. Les marchands dont il s'agit ont atteint le lac *N'gami*; ils en ont fait le tour, et lui ont trouvé une soixantaine de milles en longueur sur une largeur d'environ quatorze milles; ils ont constaté que ce grand lac, avec ses nombreux tributaires, offre aux relations futures un immense réseau de navigation intérieure. M. Campbell, un des marchands qui ont fait ce voyage, représente les riverains du lac comme des hommes d'une intelligence remarquable. « Les gens d'ici, écrit-il, sont une belle race, et intelligente, très-supérieurs aux Betchouanas, et d'humeur plus belliqueuse. Leurs armes sont splendides. Ce sont de courts javelots curieusement sculptés, — car ils frappent de près et ne lancent pas leurs sagaies comme les Kafres, — des haches de bataille très-ornées, des boucliers, des arcs et des flèches. Leurs arcs ont 6 pieds de long, leurs flèches 4 pieds; celles-ci sont barbelées, armées d'une pointe en fer, et empoisonnées. La hampe en est faite d'une sorte de bois léger, et la tête en est garnie de plumes. »

Les indigènes informèrent M. Campbell que bien loin dans le Nord-Ouest il y a un autre lac beaucoup plus grand que le lac N'gami, ainsi qu'une chaîne de montagnes élevée qui court du sud au nord à une très-grande distance. Ils parlaient aussi de treize grandes rivières que l'on rencontre dans un espace d'environ 400 milles au nord du Zambézé.

Après avoir fait le tour du lac, nos aventureux marchands commencèrent à remonter la *Téougé*, très-grande rivière qui tombe dans le côté occidental d'un lac. Les gens du pays disent que cette rivière vient du pays de Lébélé ; et la raison qui détermina les marchands à remonter ce courant plutôt qu'un autre, fut le vif désir qu'ils avaient de découvrir ce Lébélé, chef d'une puissante tribu *Makoba* dont ils avaient beaucoup entendu parler dans le cours de leur voyage, et d'ouvrir des affaires avec lui. A l'époque où les marchands commencèrent à remonter la rivière, faisant avancer leurs bœufs devant eux à la façon des anciens patriarches, les eaux étaient débordées, de sorte qu'il fut bientôt impossible d'apercevoir exactement quelles sont en temps ordinaire la largeur du courant et sa profondeur. « Nous avançâmes en amont de la rivière, dit M. Campbell, pendant environ cent cinquante milles, » — naturellement apercevant un nouvel horizon à chaque pas, et traversant de temps à autre, quoique sans soupçonner le danger, des cantons remplis de cette mouche venimeuse si fatale dans cette région aux chevaux et au bétail. « Cependant, ajoute M. Campbell, cette peste ne pouvait tarder longtemps d'arrêter le progrès de nos découvertes et de nos entreprises commerciales. Les chevaux commencèrent à en éprouver l'influence et à mourir, puis ce fut le tour des bœufs. Sans cela, nous aurions remonté la rivière beaucoup plus loin, et il est probable que nous aurions découvert Lébélé, le grand chef à la recherche

duquel nous étions, si l'épidémie ne s'était pas déclarée. » Mais la mortalité chaque jour plus grande avertit les voyageurs de s'éloigner au plus vite de cette région si intéressante, mais si dangereuse, et ils durent enfin revenir vers le lac. Laissons encore parler M. Campbell :

» Quand je partis du lac pour remonter la rivière, j'avais trente-sept bœufs ; au retour, le nombre était réduit à vingt-deux. Avec ces vingt-deux bœufs je réussis à atteindre le territoire de Tsapoe, petit chef qui demeure sur les bords de la Tzonga, à 300 milles environ du lac ; depuis le lac jusque là tous mes charriots furent amenés sur des barques, à la charge de payer au chef du lac dix lingots de plomb comme droit. Imaginez-vous une rivière navigable pendant cette étendue dans l'intérieur de l'Afrique australe! Là mon dernier bœuf mourut. MM. Green, Welm et Edwards avaient encore tout juste les bœufs qu'il leur fallait pour conduire (*trek*, selon l'expression locale) leurs waggons jusqu'à Sétchéli, et ne pouvaient pas me prêter assistance. Heureusement que six fermiers hollandais arrivèrent sur ces entrefaites. et qu'ils purent me procurer un nombre suffisant de bœufs pour m'aider à gagner aussi Sétchéli. Je n'oublierai jamais l'obligation que j'ai à ces bons Hollandais, d'autant plus qu'eux-mêmes n'avaient alors que l'attelage ordinaire de douze bœufs pour chaque waggon, et qu'ils dûrent m'en donner deux par chaque attelage. Ils avaient perdu un des leurs nommé Swanepoel, mort de la fièvre

sur les bords du lac; un autre des Dupré avait aussi été atteint, mais il avait résisté, quoique il eût encore bien mauvaise mine. Le conducteur de mon waggon fut également attaqué, mais il s'en tira. Avec les bœufs que les Hollandais m'avaient si obligeamment prêtés, et quatre autres bœufs piqués par la mouche que M. F. Green y ajouta, je pus suivre la caravane jusqu'au territoire de Sétchéli. J'en louai quelques autres à ce chef pour aller jusqu'à Kourouman, où je pus enfin en acheter autant qu'il m'en fallait pour continuer mon retour. »

Partout, dans le cours de leur voyage, nos hardis pionniers ont trouvé des traces des marchands portugais. Il semblerait résulter de ces informations que cette région tout entière, que la science vient de découvrir, serait connue depuis longtemps des trafiquants d'esclaves. Parlant du pays qui touche au lac, M. Campbell nous dit: « Les Portugais font avec les habitants de cette contrée un commerce très-actif en esclaves et en ivoire. En échange de ces deux articles, ils apportent des fusils très-bien fabriqués, dont les canons sont très-supérieurs à ceux de nos fusils communs. Ils fournissent aussi les indigènes de poudre, d'étoffes rouges et bleues, de rassades, et de divers autres petits articles. Ils viennent ici d'un établissement de la côte occidentale, — car de Morami Town, les indigènes désignent le nord-ouest. Ils descendent en canots le Zembézé, qui a sa source au loin dans l'ouest, et trafiquent

dans les différentes villes situées sur les bords de cette rivière. Ils s'en retournent avec un nombre immense d'esclaves (appartenant à des tribus vaincues), et avec de grandes quantités d'ivoire. »

Les voyageurs ont trouvé ailleurs encore des traces semblables des traitants portugais, mais ils ne se sont nulle part rencontrés avec eux, les trafiquants d'esclaves ayant une grande appréhension des Anglais.

M. Campbell dit en terminant : « On a depuis peu beaucoup ajouté à la géographie de cette région naguère inconnue. Un commerce lucratif est ouvert, qui peut s'étendre indéfiniment, non cependant sans risques et sans de grandes fatigues. »

Jonction des deux Océans.

Le 29 mars dernier, une députation de la compagnie anglaise pour la jonction des deux Océans, l'Atlantique et le Grand Océan, a été reçue par S. M. l'empereur. Cette députation se composait de sir Charles Fox, B[t], de M. Thomas Brassey, et de M. le D[r] Cullen, tous les trois concessionnaires de l'entreprise, et de onze autres personnes, ingénieurs, négociants, etc. Nous reproduisons, à titre de document historique, le discours prononcé par M. Charles Fox :

« Sire, en nous approchant de votre trône au-

guste, notre premier devoir est de présenter à Votre Majesté Impériale la sincère expression de la reconnaissance respectueuse qu'ont éprouvée les directeurs de la compagnie pour la jonction des océans Atlantique et Pacifique, pour la promptitude bienveillante avec laquelle Votre Majesté a daigné accorder une audience à leur députation.

» Les accroissements rapides de la navigation commerciale autour du cap Horn ont, depuis quelques années, attiré la sérieuse attention des capitalistes vers une question qui jusque-là n'avait paru offrir qu'un but purement spéculatif aux recherches de la science. Je veux parler de la nécessité d'ouvrir une route directe aux vaisseaux entre les deux océans Atlantique et Pacifique, à travers l'isthme qui réunit l'Amérique du Nord et celle du Sud.

» En 1851, M. le docteur Cullen, après avoir lui-même visité les lieux, me signala la route qui traverse l'isthme de Darien, entre le port Escoce et San-Miguel, comme présentant, à ses yeux, les meilleures conditions. L'examen des cartes dressées par l'amirauté, dont Votre Majesté Impériale connaît la minutieuse exactitude, m'a conduit à constater que la ligne indiquée par M. le docteur Cullen était, en effet, la seule qui eût l'avantage d'offrir, à chacune de ses extrémités, un port naturel suffisant, que la longueur du parcours ne dépasserait pas 60 kilomètres, et que l'unique question à décider était de savoir si le terrain opposerait aux tra-

vaux des difficultés de telle nature qu'il fût impossible, moyennant des dépenses modérées, de construire un canal ayant la largeur et la profondeur requises pour satisfaire les exigences de tous les peuples. En conséquence, de concert avec M. Brassey et plusieurs amis, je chargeai MM. Gisborne et Forde, ingénieurs civils, d'explorer l'isthme, et j'eus la satisfaction d'apprendre, par leur rapport, qu'il est parfaitement possible de creuser un canal large de 160 pieds et profond de 30, sans écluses, entre les deux ports déjà mentionnés, pour une somme qui ne serait nullement hors de proportion avec le but qu'il s'agirait d'atteindre, et avec le revenu sur lequel on serait en droit de compter. Nous avons donc formé une compagnie pour réaliser ce projet.

» Dès nos premières études, et aussitôt que nous eûmes obtenu des autorités locales de la Nouvelle-Grenade la concession nécessaire, nous pensâmes que ce serait un bon procédé d'offrir aux États-Unis de prendre part à notre entreprise. Nous avons constamment reçu l'approbation cordiale du gouvernement de Sa Majesté Britannique. Comme dernière démarche, nous venons, avec le plein consentement de ce gouvernement, solliciter le patronage et l'appui de Votre Majesté Impériale. La France, en sa qualité de grande puissance maritime, a un intérêt évident à voir résoudre le problème de la jonction des deux océans. La France, qui est déjà si redevable à Votre Majesté Impériale, vous sera, nous

le croyons, Sire, reconnaissante des encouragements que vous daignerez nous accorder. Comme organe de cette députation et de la compagnie que nous avons l'honneur de représenter, j'ose compter avec une parfaite confiance sur ces encouragements, parce que nous savons que Votre Majesté Impériale, non-seulement comme chef de cette grande nation, mais aussi par sa connaissance spéciale de la question, est mieux placée que personne pour apprécier l'objet que nous avons en vue et les moyens que nous avons adoptés. »

Le Haut Missouri.

Extrait d'une lettre du R. P. de Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus.

Université de Saint-Louis, 24 février 1852

« Pendant ma dernière excursion au milieu des tribus indiennes, j'ai retrouvé le souvenir de la Californie jusque dans les profondeurs les plus reculées du désert. Le 2 septembre, nous étions sur la grande route de l'Orégon, où, comme les vagues de la mer qui se succèdent sans relâche, les caravanes d'émigrants ont passé durant ces dernières années, pour se rendre aux mines d'or, ou pour aller prendre possession de nouvelles terres dans les frais vallons et les riches plaines de la Colombie. Ces intrépides pionniers de la civilisation ont fait le chemin

le plus beau, le plus large et peut-être le plus long de l'univers. Sur leur trace on circule aisément depuis les États-Unis jusqu'à l'Océan Pacifique.

» Les sauvages qui nous accompagnaient et qui n'avaient jamais connu que leurs étroits sentiers de chasse, étaient dans l'admiration à la vue de cette immense avenue, qui ressemblait à une aire constamment balayée par les vents, et sur laquelle pas un brin de gazon ne poussait, tant elle est incessamment foulée dès les premiers jours du printemps jusqu'à la fin de l'automne. Ils conçurent une grande idée de la nombreuse *nation des blancs ;* ils crurent que tous avaient passé par là, et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. C'était avec un air d'incrédulité qu'ils écoutaient mes paroles, lorsque je les assurais qu'on ne s'apercevait nullement en Europe du départ d'une si grande multitude.

« Mes Indiens appelaient cette route *le grand chemin de médecine des blancs* (1). Tous les campements étaient visités et examinés en détail. Après avoir ramassé une quantité d'objets qu'ils me montrèrent pour en connaître l'usage et la signification, ils remplirent leurs havre-sacs de couteaux, de cuillers, de fourchettes, de bassins, de cafetières et d'autres ustensiles de cuisine; ils se firent des ornements de faïence avec les morceaux de tasses, d'assiettes et de plats, qui portaient quelque inscription ou quel-

(1) Tout objet remarquable ou religieux est appelé *médecine* par les Indiens.

que figure, pour se les pendre au cou et aux oreilles. Que d'explications et de commentaires ils auront à donner sur *la grande route de médecine des blancs*, lorsqu'ils seront de retour dans leurs villages, au milieu d'un cercle attentif de parents et d'amis !

» Mais ces reliques, ramassées par nos sauvages, n'étaient pas les seuls vestiges auxquels on pût juger de la multitude d'émigrants qui s'étaient hasardés, avec un courage indomptable et des fatigues inouïes, sur ce vaste Océan de plaines, pour aller à la recherche de l'or. Les ossements blanchis des animaux domestiques, semés à profusion le long du chemin, les monticules funèbres qui couvraient les restes mortels d'un parent ou d'un ami, avec un tribut à sa mémoire grossièrement inscrit sur un bout de planche ou sur une pierre, d'autres tombes, sans aucun gage d'affection ou de souvenir, fournissaient des preuves surabondantes que la mort, qui n'épargne personne, avait considérablement éclairci leurs rangs. Des milliers d'entre eux se sont trouvés arrêtés soudain, sur cette grande route de la fortune, quand ils ne rêvaient que richesses et plaisirs.

» Les nombreux fragments de wagons et de charrettes, les provisions abandonnées, les outils de toute espèce, que les plus impatients avaient jetés comme un fardeau, dans leurs désirs de devancer les autres à l'*Eldorado* de l'Ouest, racontent aussi l'insouciance de ces hardis aventuriers, et expliquent l'histoire de leurs premiers malheurs. Arrivés, en 1848,

dans les terres arides de la Californie Supérieure, la famine les avait réduits d'abord à manger leurs bêtes de somme. Quand ces ressources furent épuisées, ils eurent recours aux cadavres ; puis les mourants ne furent point épargnés, et enfin, dit-on, ils s'entre-dévorèrent.... Le tableau qu'en trace Thornton, dans son journal, est la plus affreuse page qu'on puisse lire. Toute la scène placée sous nos yeux, avec les tristes souvenirs qu'elle nous rappelait, offrait une preuve bien palpable et bien sombre des déceptions qui accompagnent toujours les plus riantes perspectives de la vie humaine.

» Nous suivîmes la grande route au sud de la rivière Platte, et, après huit jours d'un voyage sans accident, nous arrivâmes au fort La Ramée. Le commandant nous apprit que le grand conseil des Indiens devait avoir lieu à l'embouchure de la *Rivière aux Chevaux*, vaste plaine située à trente-sept milles plus bas. Je m'y rendis le lendemain. Là se trouvaient environ mille loges, appartenant à différentes tribus, savoir : les Sioux, les Cheyennes et les Chapahas, avec plusieurs députations des Corbeaux, des Serpents, des Arrikaras, des Assiniboines et des Minataris.

» Pendant les dix-huit jours que le grand conseil a duré, l'union, l'harmonie et l'amitié qui régnaient parmi ces dix mille Indiens, étaient vraiment admirables et dignes de tout éloge. Leurs haines implacables, leurs inimitiés héréditaires, leurs guerres sanglantes, tout le passé, en un mot, parut oublié.

Ils se visitèrent, fumèrent ensemble le calumet, et échangèrent à l'envi des présents; les festins étaient nombreux, chaque loge était ouverte à tous les étrangers, et, ce qui ne se pratique guère que dans les circonstances les plus solennelles, il y eut entre eux un grand nombre d'adoptions de frères et d'enfants. L'objet de la réunion attestait, de la part du gouvernement américain, le désir sincère d'établir une paix durable parmi les tribus; pour la cimenter, il leur accordait une rente annuelle de cinquante mille piastres, soit comme indemnité pour le passage des blancs sur leurs terres, soit comme réparation des torts et ravages que ceux-ci leur avaient pu causer.

» Outre les consolations accordées à mon ministère, j'ai été témoin d'une cérémonie dont les détails vous offriront quelque intérêt. C'était une réconciliation entre deux peuplades; voici le fait qui les avait divisées. Lorsque les Indiens furent convoqués en assemblée générale, les Sochonies ou Serpents avaient à peine quitté les montagnes Rocheuses pour se rendre au grand conseil, qu'ils furent suivis et attaqués par un parti de Cheyennes. Ceux-ci leur tuèrent deux hommes dont ils enlevèrent les chevelures. Il s'agissait de payer la rançon du sang, ou, comme disent les Sauvages, *de couvrir les corps*, satisfaction rigoureusement exigée du coupable avant d'accepter le calumet de paix. Les principaux chefs de la nation Cheyenne et quarante guerriers Sochonies s'étaient rassemblés à cette occasion. Il y eut d'abord de longs discours, préliminaire obligé de

toute résolution importante; le festin vint ensuite, et, après le banquet, les Cheyennes apportèrent les présents destinés à couvrir le meurtre; ils consistaient en tabac, couvertures, couteaux, pièces de drap rouge et bleu. On les plaça au milieu du cercle. Les deux chevelures enfin furent présentées au frère des deux malheureuses victimes, qui se trouvait assis entre les deux chefs de sa nation. On déclara en même temps (ce qui était une condition essentielle) que la grande danse de la chevelure n'avait point encore eu lieu. Cette cérémonie est une fête sauvage dans laquelle on chante les exploits des guerriers; elle se renouvelle chaque jour, et se prolonge souvent durant plusieurs semaines; les femmes ainsi que les enfants ont le droit d'y assister, et se distinguent le plus par leur tapage et leur frénétique délire. Le frère des Indiens tués gardait un air sombre et triste; en revoyant les chevelures, il montra une profonde émotion. Toutefois, il embrassa les meurtriers et reçut leurs présents, qu'il distribua, en grande partie, à ses compagnons. Les gages d'amitié se prodiguèrent ensuite. Pendant cet échange de sentiments généreux, les orateurs déployaient toute leur éloquence pour cimenter la réconciliation et rendre la paix durable entre les deux tribus. La nuit suivante, les Cheyennes se rendirent aux loges des Sochonies, qui campaient à côté de ma petite tente, et leurs chants, qui durèrent jusqu'au point du jour, m'empêchèrent de fermer l'œil.

» Le 20 septembre, arrivèrent enfin les wagons qui contenaient les présents destinés aux Indiens. La vue de ce convoi fut pour tous un sujet d'allégresse; car un grand nombre se trouvaient dans une disette qui approchait de la famine. Le jour suivant, le drapeau des États-Unis fut déployé au sommet d'un mât, en face de la tente du surintendant, et un coup de canon annonça à tous les sauvages que le partage des cadeaux allait avoir lieu. Aussitôt on les vit accourir, hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, en grand costume, barbouillés de mille couleurs et décorés de tous les colifichets qu'ils possédaient. Ils prirent leurs places respectives, marquées pour chaque bande, et formèrent un cercle immense à l'entour des marchandises. La vue d'une pareille réunion eût été un sujet bien intéressant pour le pinceau d'un Hogarth ou d'un Cruikshank.

» Les grands chefs des différentes nations furent servis les premiers. On commença d'abord par les habiller. Je renonce à vous peindre les incidents de cette métamorphose. Aisément vous pouvez vous figurer le ravissement de ces sauvages travestis en généraux, éblouis d'eux-mêmes, méconnaissables à leurs propres yeux, et jouissant avec orgueil de l'admiration qu'ils excitaient parmi leurs compagnons, qui semblaient ne pouvoir se lasser de les contempler. Sous ce déguisement perçait encore leur état primitif; avec leur costume de général et leur beau sabre doré suspendu à la ceinture, on voyait leurs longs cheveux couvrir leur uniforme, et le tout était

rehaussé par la burlesque solennité des poses, par la gravité officielle de leurs figures bariolées sous un chapeau à riches galons.

» L'attitude de cette vaste multitude ne cessa pas un instant d'être respectueuse et tranquille. Pas le moindre signe d'impatience ou de jalousie ne fut observé pendant la distribution. Chacun parut parfaitement résigné jusqu'à ce qu'il reçût sa part, et alors, satisfaits et paisibles, on les vit s'éloigner avec leurs loges et leurs familles.... Ils avaient reçu la bonne nouvelle que les troupeaux apparaissaient nombreux sur la Fourche du Sud, à trois journées de marche, et ils se dirigèrent en toute hâte vers cet endroit, déterminés à demander aux buffles entière satisfaction pour la faim qu'ils avaient endurée sur la plaine du grand conseil.

» Je suis bien convaincu que cette assemblée produira les résultats heureux que le gouvernement s'en était promis. C'est pour les sauvages le commencement d'une ère de paix. A l'avenir les citoyens paisibles traverseront en toute sécurité le désert; à l'avenir aussi les Indiens seront protégés contre les mauvais blancs.

» *P. S.* Je joins à cette lettre un tableau sommaire des principales tribus qui occupent le Haut-Missouri :

Les Sioux,	environ 3,000 loges,	ou 30,000 âmes.
Les Cheyennes,	300	3,000
Les Mandanes,	30	150

Les Manataris,	85	700
Les Assiniboines,	1,500	14,000
Les Corbeaux,	400	4,800
Les Pieds-noirs,	1,200	9,600

On compte généralement dix Indiens par loge.

La Société Impériale russe de géographie a tenu, le 5 mars, une assemblée générale, la cinquième après les vacances d'été, sous la présidence de M. le lieutenant général Mouravieff, membre du Conseil de l'Empire, son vice-président. M. Siebold, colonel au service néerlandais, connu par son long séjour au Japon et la description qu'il a faite de ce pays, assistait à la séance.

M. A. Popoff a donné lecture de la première partie de son traité *sur les relations de la Russie avec le Khiva et la Boukharie, sous le règne de Pierre le Grand*, traité consacré à un aperçu de l'expédition de Khiva du prince Békovitch-Tcherkassky, en 1715-1717. Les notions que Pierre le Grand avait reçues, dès cette époque, sur les gîtes aurifères des fleuves de la Boukharie et du Khiva, avaient fait renaître l'espoir, nourri depuis longtemps, de découvrir une voie aux Indes, à travers ces pays et la Perse. Les traditions d'après lesquelles l'Amou-Daria se jetait jadis dans la mer Caspienne, confirmaient les données qu'on avait sur les traces de l'ancien lit de ce fleuve, et la possibilité de le ramener à son an-

cien cours. Ce fleuve paraissait être la voie naturelle pour le commerce avec les Indes. Conformément à ces idées, une expédition fut organisée sous la direction du prince Tcherkassky. Celui-ci, après avoir examiné la côte orientale de la mer Caspienne, et jeté deux fortifications aux baies de Tuk-Karagan et de Krasnovodsk, se rendit, au printemps de l'année 1717, de la petite ville de Gourieff au Khiva, avec le détachement placé sous ses ordres. Après un voyage de deux mois le long des côtes de la mer d'Aral, l'expédition descendit dans la vallée de l'Amou-Daria, et rencontra l'armée de Khiva près de la ville de Porsou. Les combats durèrent plusieurs jours, et les Russes en sortirent constamment victorieux, malgré la supériorité des forces ennemies. Les Khiviens proposèrent la paix; le Khan lui-même ratifia le traité par un serment, mais il fit ensuite traîtreusement assassiner le prince Békovitch et ses compagnons d'armes, et détruisit la majeure partie des troupes russes déjà dispersées, et qui se rendaient dans diverses villes de Khiva pour y occuper des cantonnements.

Statistique de l'empire russe, d'après l'ouvrage intitulé : ***Études sur les forces productives de la Russie***, par M. L. de Tegoborski.

Étendue et population. — Caractère et physionomie des villes russes.

(Suite. — Voir le cahier de janvier dernier, p. 119.)

La partie européenne de l'empire, terminée au sud par la chaîne du Caucase, et à l'est par celle de l'Oural, couvre seule un espace de 5,449,403 kil. carrés ou de 544,940,000 hectares, C'est plus que la moitié de l'Europe entière. Près des neuf dixièmes de la Russie d'Europe appartiennent à la zone tempérée; un peu plus d'un dixième à la zone glaciale, tandis qu'en Asie près du quart de la Sibérie se trouve compris sous les latitudes de cette dernière zone.

En Europe comme en Asie les gouvernements russes présentent d'énormes disproportions, sous le rapport de leur étendue territoriale. Sans mettre en ligne de comparaison ceux de la Sibérie qui sont immenses, comme on l'a vu plus haut, on peut citer, au nord de l'Europe, le gouvernement d'Arkhangel, qui, même abstraction faite de la Nouvelle-Zemble, est à lui seul aussi vaste que tout l'empire d'Autriche, tandis que la Courlande et l'Esthonie, les plus petits de tous les gouvernements russes,

égalent encore chacun l'étendue moyenne de quatre ou cinq de nos départements.

Dans un empire comme la Russie, où il reste encore tant de terre en friche, tant de ressources inexploitées, et où il y a presque partout surabondance de moyens d'alimentation à côté du manque de bras, rien n'empêche la population de suivre un mouvement ascendant très-prononcé. Aussi la proportion moyenne de l'accroissement qu'on y a observé de 1841 à 1848 s'est-elle établie à 1 p. 0/0 par an, malgré le choléra qui avait cruellement sévi durant plusieurs années de cette période. C'est dans la région du centre et dans celle de l'Oural que les progrès ont été le plus rapides. Dans le royaume de Pologne aussi une augmentation annuelle de près de 2 p. 0/0 a été constatée de 1840 à 1844; mais en Finlande le mouvement de la population n'excède pas d'ordinaire la moyenne générale de l'empire.

Cette moyenne, toutefois, est inférieure à celles de la Prusse, de l'Angleterre, et même de l'Autriche; mais elle dépasse de beaucoup celle de la France, qui, de 1820 à 1840, n'a été que de 0,62 p. 0/0 par an.

En prenant pour base la population de 1846 établie d'après un mémoire qui a été présenté par M. de Kœppen à l'Académie de Saint-Pétersbourg, et en combinant ces données avec les résultats du mouvement des naissances et des décès en 1847 et en 1848, M. de Tegoborski est arrivé à fixer à

54,334,000 âmes le chiffre de la population de la Russie d'Europe, à la fin de cette dernière année. Faisant ensuite le compte de l'accroissement ultérieur et procédant par une méthode de calcul analogue relativement aux autres parties de l'empire, il s'est arrêté, pour l'ensemble de celui-ci, aux estimations suivantes, à la fin de 1850, soit au terme de la première moitié de ce siècle.

		Ames.
Russie proprement dite.		55,500,000
Finlande. Population en 1849, d'après la statistique officielle de cette province.	1,524,000	1,539,300
Accroissement d'un an à 1 p. 0/0.	15,000	
Pologne. Population en 1844, d'après les données officielles publiées par la *Gazette Commerciale* de Saint-Pétersbourg. . .	4,770,000	5,008,000
Accroissement de six ans à 1 p. 0/0, moins l'année de choléra.	238,000	
Total de la Russie d'Europe.		62,047,000
Asie russe. Population en 1838, d'après M. de Koeppen.	4,638,000	5,200,000
Accroissement à 1 p. 0/0 pendant douze ans.	562,000	
Amérique russe. Approximativement.		60,000
Total de la population civile de l'empire.		67,307,000
Effectif, sur pied, de l'armée de terre et de mer, en arrondissant		693,000
Total général.		68,000,000

D'après ces chiffres, la densité moyenne de la population dans la partie européenne de l'empire ressort à peine à 12 habitants par kilomètre carré, tandis que l'on compte environ 58 habitants par

kilomètre carré en Autriche, 60 en Prusse, 68 en France et 91 dans les îles Britanniques.

La population, en Russie, n'est pas seulement beaucoup plus faible, elle s'y trouve aussi plus inégalement répartie que dans aucune autre partie de l'Europe. Le gouvernement le plus peuplé est celui de Moscou. Il n'offre cependant encore que 46 habitants par kilomètre carré. Les moins peuplés sont ceux d'Astrakhan, d'Olonetz et d'Arkhangel. Dans ce dernier, il n'y a pas même 4 habitants pour 10 kilomètres carrés, proportion à peu près équivalente à celle que présente aussi l'ensemble des possessions russes en Asie.

Il faut considérer, toutefois, que près d'un tiers de la Russie d'Europe consiste en forêts impénétrables, lacs, marais et terres stériles. Tous ces lieux sont complétement inhabités. Si, maintenant, cherchant à établir une moyenne plus équitable, nous restreignons notre calcul au territoire réellement peuplé et cultivé, la densité effective de la population s'élèvera de 12 à 18 habitants environ par kilomètre carré.

La population la plus clair-semée (représentée par une moyenne qui ne donne guère plus d'un habitant pour 5 kilomètres carrés) est celle de la Sibérie. Dans cette immense et froide région asiatique, elle n'a formé des groupes sédentaires que dans les districts riverains des fleuves et autres grands cours d'eau navigables, ainsi que dans le voisinage des grandes voies de communication; tout le reste de

la contrée ne présente que des déserts et des steppes qui se déploient à perte de vue et où quelques hordes nomades sont seules campées. Il est reconnu cependant que toute la Sibérie méridionale a un climat très-sain et assez tempéré, un sol fertile et une végétation qui ne manque pas de vigueur. Le plus grand obstacle aux progrès de la population et de la culture dans l'Asie russe, c'est d'abord l'immensité des espaces qui y séparent les provinces les mieux dotées par la nature; il faut ajouter ensuite le manque de débouchés extérieurs, car le troc des produits qui se fait avec la Chine par la frontière de terre est trop limité dans son objet, et les principaux fleuves de la Sibérie, coulant tous du sud au nord vers l'océan Arctique, où ils s'arrêtent dans les glaces, ne sont d'aucune ressource pour le commerce maritime.

Toutes ces circonstances réunies, la longueur des itinéraires surtout, ne laissent pas d'entraver beaucoup et même de paralyser souvent, dans une partie de ses fonctions, l'appareil si imposant d'ailleurs de la puissance de ce vaste empire, que d'y susciter à l'action du gouvernement une foule d'obstacles, ainsi que d'y ralentir le mouvement général des progrès de la civilisation. Des inconvénients naturels aussi graves et qui affectent plus ou moins toutes les branches de l'administration et de l'économie nationale ne pouvaient échapper à M. de Tegoborski, qui n'en fait point mystère, mais avoue franchement qu'il est des gouvernements, comme

ceux de Vologda, de Perm, d'Orembourg, etc., dans lesquels il se passe quelquefois des semaines entières, durant la saison où les chemins sont peu praticables, avant que l'autorité supérieure puisse être informée des faits les plus importants de son ressort. Les mesures de l'administration financière notamment sont sujettes à être considérablement modifiées, dans leur application et dans leurs résultats, par le seul effet des distances ; car les frais de la perception des impôts et les difficultés du contrôle augmentent en raison directe de la difficulté des communications en général et de la circulation des produits, soit de la cherté des transports ; en outre, cette cherté, en réduisant aussi pour la population même, la somme des bénéfices du travail et des échanges, diminue d'autant, pour le fisc, la valeur des biens et des matières imposables. Relativement à la longueur des transports, la nature, toujours attentive à réparer les désavantages qu'elle cause, y a cependant en partie suppléé par un réseau de communications fluviales très-étendu, dont elle a doté la Russie d'Europe, ainsi que par l'abondance des neiges mêmes, qui permet d'organiser facilement le traînage.

La statistique des villes est encore très-défectueuse en Russie. Néanmoins, les données fournies sur ce sujet par M. de Tegoborski éclairent vivement la différence qui existe à cet égard entre la situation de cet empire et celle des pays de l'Europe centrale et occidentale.

D'après un document spécial, publié par le ministère de l'intérieur, il y avait, en 1840, dans la partie européenne de l'empire, Finlande et Pologne comprises, 733 villes, et dans ce nombre on comptait :

3	villes au-dessus de	100,000 âmes.
5	———	50,000
17	———	25,000
73	villes de 10,000 à	25,000

Ces 733 villes ne réunissaient qu'une population de 4,150,000 âmes, et les progrès de celle-ci, loin de se montrer, comme dans nos contrées, plus rapides que ceux de la population des campagnes, ont, au contraire, été beaucoup plus lents. M. de Tegoborski n'estime, en effet, qu'à 4 p. 0/0 l'accroissement général de la population urbaine dans l'intervalle de 1841 à 1850. Cette évaluation porte à 5,356,000 habitants le chiffre ci-dessus, pour la fin de cette période.

Ainsi la population des villes, dans la Russie d'Europe, ne forme pas beaucoup plus du douzième de la population totale, et on n'y compte qu'une ville par 7,435 kilomètres carrés. Il y en a, pour une surface égale, 12 en France, 24 en Prusse et 8 en Autriche, sans parler des bourgs, qui, par les éléments de civilisation qu'ils réunissent dans ces contrées, se montrent plutôt au-dessus qu'au-dessous du niveau de la majorité des villes russes.

Population des principales villes en 1840.

Saint-Pétersboug. .	470,000 âmes (1).
Moscou.	349,000
Varsovie.	140,000
Odessa.	60,000
Riga.	60,000
Cronstadt.	55,000
Wilna.	54,500
Toula.	52,000

M. de Tegoborski n'accorde qu'aux trois capitales un accroissement de population de 10 p. 0/0 durant la période 1841-50. Ces capitales, ainsi que les principaux ports de la Baltique et de la mer Noire, se trouvent tout à fait hors ligne. Ces cités privilégiées ont un éclat d'emprunt, une physionomie étrangère qui diffère essentiellement du type caractéristique de la ville russe proprement dite.

(1) Pétersbourg renfermait en 1725, 75,000 habitants; en 1782, le nombre des habitants était déjà de 300,000. On comptait à Pétersbourg, en 1842, 177 églises, 1 couvent, 10 palais, 5 théâtres, 8700 maisons, 150 établissements d'éducation, 40 Bibliothèques, 70 imprimeries, 250 fabriques, 200 établissements de bienfaisance, et 5,500 boutiques.

En 1843, le nombre des habitants était de 443,360.

Religions. . . .	Gréco-russe	384,031
	Catholique	23,083
	Protestante	33,426
	Mahométane	2,214
	Autres cultes	606
	Somme égale	443,360

Elles sont comme les bagues d'alliance de la puissance moscovite avec la civilisation occidentale, comme les agrafes endiamantées qui serrent les vastes plis de ce manteau impérial d'ampleur majestueuse, mais d'étoffe rude et grossière.

Dans les villes provinciales de Russie, le nombre des habitants est loin de donner toujours la mesure du bien-être et de la richesse. La plupart d'entre elles, sans excepter les plus peuplées, sont assez mal bâties. La majeure partie des constructions y sont basses et en bois. Sur 500,000 maisons urbaines, on comptait encore à peine, en 1840, 60,000 bâtiments en pierres ou en briques. Souvent ce luxe de matériaux est exclusivement réservé pour les églises et les édifices publics. De là aussi les fréquents ravages du terrible fléau de l'incendie. Les maisons en pierre appartenant à des particuliers, n'ont, pour la plupart, été bâties que depuis 1815. Ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'à dater de cette époque que la noblesse russe a contracté l'habitude de passer une partie de l'année dans les villes de province. Les rues de celles-ci, longues et spacieuses, sont mal pavées, lorsqu'elles ne manquent pas entièrement de pavage. Il y manque aussi et surtout, à peu d'exceptions près, la vie du commerce et de l'industrie.

Il est vrai que, sauf un petit nombre de cités historiques, aujourd'hui en partie déchues, telles que Moscou, Kasan, Riga, Novgorod, Kiew, Arkhangel, etc., les villes notables de la Russie sont, pour la

plupart, de création plus moderne que Saint-Pétersbourg même. Elles ne se sont pas formées d'une manière spontanée, mais en exécution d'ordres du gouvernement impérial et selon ses volontés. Kharkoff, et surtout Odessa, dans la Russie méridionale, fondées l'une et l'autre par Catherine II, sont celles qui ont le plus prospéré; cependant ces deux exemples, quoique très-remarquables, n'offrent rien de bien extraordinaire en vue de la fortune prodigieuse que tant de villes des autres contrées de l'Europe ont due, de nos jours, au commerce et à l'industrie.

C'est qu'en effet le noyau d'une bourgeoisie composée d'habiles artisans, d'industriels et de commerçants dans une acception plus relevée, ainsi que d'hommes exerçant des professions libérales ou savantes, manque essentiellement aux villes russes. En Russie, la petite industrie comme la grande, celle des métiers comme celle des manufactures, réside moins dans les villes que dans les campagnes : voilà pourquoi aussi les foires, où elle envoie ses produits, ont acquis dans cette contrée une si grande importance. Les cordonniers, les menuisiers, les serruriers des villages y fournissent non-seulement aux besoins de leur entourage, mais encore en grande partie à ceux des villes mêmes. Tandis qu'en Prusse on comptait, en 1843, pour tous les métiers exercés professionnellement, 46 ouvriers sur 1,000 habitants, on n'en trouverait souvent pas 5 sur 1,000 dans les villes russes, et même dans les capitales,

comme, par exemple, à Saint-Pétersbourg, où il y a insuffisance d'ouvriers de cette catégorie.

L'esprit de corporation, l'ordre municipal, qui a formé dans l'Europe occidentale un tiers état riche, éclairé et fortement organisé, est contraire aux vieilles traditions, aux mœurs et au caractère du peuple russe. Cependant le principe de l'association est inné chez le paysan de cette nation, mais il n'en conçoit la mise en pratique que sous une forme toute primitive et toute patriarcale. Ainsi les ouvriers des plus humbles professions, dès qu'ils se trouvent réunis pour un travail quelconque, commencent par former un *artel*, espèce d'association d'ouvriers particulière à la Russie, et dont le but est le choix d'un chef, qui fait pour eux les accords, dispose de leur travail, encaisse tous les salaires, et dont ils suivent toutes les directions avec une discipline vraiment exemplaire.

Suivant un mémoire de M. de Koeppen, qui classe la population russe d'après les conditions sociales, il y avait, en 1838, dans la Russie proprement dite, 130,000 marchands et 1,404,000 autres individus du sexe masculin simplement qualifiés de bourgeois. En y joignant les femmes, on arrive pour ces deux classes à un nombre rond d'environ 3 millions d'âmes. Le reste de la population urbaine se composait de membres de la noblesse, du clergé, d'employés et de paysans. Non-seulement le nombre de ces derniers est très-considérable dans les villes, mais il y a encore lieu d'observer qu'une partie de

la classe dite *bourgeoise* appartient également, par ses habitudes et par ses occupations, à l'état de cultivateur.

Dans l'Asie russe, le nombre des villes, en 1840, n'était encore que de 79; on en comptait 22 avec 141,000 habitants dans la Transcaucasie, 57 avec 168,000 habitants en Sibérie. C'est, ici, une ville sur 230,000 kilomètres carrés, soit, en autres termes, pour un espace aussi étendu que la Grande-Bretagne; là, une pour environ 7,000 kilomètres carrés, proportion qui diffère peu de celle de la Russie d'Europe.

Ainsi, à l'exception de trois grandes métropoles et de quelques entrepôts privilégiés, les villes sont peu de chose en Russie, les campagnes presque tout. L'agriculture est et sera longtemps encore la ressource capitale de l'empire. M. de Tegoborski a consacré de larges développements à cette partie si importante de son sujet.

Géographie biblique.

Une polémique assez vive s'est élevée entre deux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, MM. de Saulcy et Étienne Quatremère, au sujet de quelques points d'ancienne géographie et d'archéologie biblique. Plusieurs mémoires, dont le ton est devenu de plus en plus vif, ont été échangés de part et d'autre. Un professeur de la Sor-

bonne, M. l'abbé Glaire, étant intervenu dans cette polémique, il en est résulté la polémique suivante.

L'an dernier, au commencement de la polémique que nous rappelons, M. l'abbé Glaire reçut, à ce qu'il paraît, un exemplaire de la réponse de M. de Saulcy à un article qui venait de paraître dans le Journal des Savants. Quelques mois après cet envoi, ce dernier reçut la lettre suivante :

Paris, le 6 février 1852.

MONSIEUR,

Un voyage que j'ai été obligé de faire lorsque vous avez bien voulu me remettre un exemplaire de votre *Réponse à un mémoire sur la mer Morte*, et depuis mon retour, un travail qui m'a été imposé ne m'ont pas permis de vous adresser mes remercîments.

J'ai lu cette *Réponse* avec beaucoup d'intérêt ; mais en la lisant j'ai éprouvé un vif regret, celui de voir que vous ne sachiez pas l'hébreu ; car la connaissance de cette langue vous aurait fait éviter quelques méprises dans lesquelles votre profond savoir d'ailleurs ne vous a pas empêché de tomber. Je crois même que, dans plusieurs questions, vous auriez adopté un sentiment contraire à celui que vous avez soutenu. Quant aux villes dont vous avez vu les ruines, sont-elles les mêmes que celles dont parle Moïse ? Il me semble que ce que l'archéologie nous enseigne ne nous permet pas de le penser.

Recevez, Monsieur, avec l'expression de mes remercîments, l'assurance de mes sentiments respectueux.

J. GLAIRE.

M. de Saulcy répondit :

Monsieur l'abbé,

Je reçois à l'instant la lettre obligeante que vous avez bien voulu m'écrire, pour m'accuser réception du mémoire que j'ai eu l'honneur de vous adresser.

Je suis profondément affligé de ne savoir pas l'hébreu, mais je me console un peu en pensant que beaucoup de gens qui se vantent de le savoir ne sont en vérité pas plus habiles que moi. Je regrette surtout de penser que dans une question de géographie pure, un homme aussi éminemment éclairé que vous, et qui, sans aucun doute, a beaucoup vu par lui-même, me donne tort, lorsque j'avais l'espoir de le compter parmi mes partisans. Quelque vif que soit ce regret, les témoignages écrits, tant sacrés que profanes, et la vue des lieux, malgré tout le désir que j'aurais d'adopter votre manière de voir, me condamnent à rester de mon avis, et à persister dans l'espoir que je verrai s'accroître le nombre de mes adhérents.

Recevez, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments respectueux F. de Saulcy.

M. de Saulcy, pour se justifier, met en regard de sa propre traduction des passages incriminés les passages correspondants de la traduction du Pentateuque publiée par M. l'abbé Glaire :

Genèse, chapitre XIX, versets 15 et suiv.

TRADUCTION DE M. L'ABBÉ GLAIRE.	TRADUCTION DE M. DE SAULCY.
15. Mais au lever de l'aurore les anges pressant Lot, lui dirent : Va, emmène du moins ta femme et tes deux filles, qui sont ici dans la maison, afin que tu ne sois pas enveloppé dans la ruine (châtiment) de ces villes.	15. Et sitôt que l'aube du jour parut, les anges pressèrent Loth en disant : Allons! prends ta femme et tes deux filles qui se trouvent présentes; tu pourrais être enveloppé dans le désastre de la ville.
16. Et comme il retardait toujours, les *deux* hommes le prirent par le bras, ainsi que sa femme et ses deux filles, le firent sortir *de force*, et le laissèrent hors de la ville (l'Eternel ayant eu pitié de lui).	16. Comme il tardait encore, les hommes prirent sa main, celle de sa femme et celles de ses deux filles, parce que Jéhovah avait pitié de lui, le firent sortir et le déposèrent hors de la ville.
17. Etant ainsi arrivés hors de la ville, ils lui dirent (il dit) encore : Sauve ta vie; ne t'arrête pas à regarder derrière toi; ne t'arrête pas sur toute cette RIVE (sable), retire-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses.	17. Après qu'ils les eurent fait sortir, l'un d'eux dit : Sauve ta vie, ne regarde pas derrière toi, ne t'arrête pas dans toute la plaine, sauve-toi vers la montagne pour que tu ne périsses pas.
18. Mais Lot les pria en disant : non, mes seigneurs.	18. Loth leur dit : Oh! non, Seigneur.
19. Puisque votre serviteur a trouvé grâce à vos yeux, puisque si grande a été votre bonté pour moi, que de m'avoir sauvé la vie comme vous venez de le faire; non je ne pourrai pas atteindre la montagne, le mal (*la fatigue*) (1) pourrait me surprendre en chemin et je mourrais.	19. Ton serviteur a trouvé grâce à tes yeux, et tu as signalé ta miséricorde envers moi jusqu'à me conserver la vie; je ne puis m'échapper vers la montagne, le malheur pourrait m'atteindre et je périrais.
20. Voici une ville toute proche, il me sera facile d'y courir; elle est peu considérable, permettez que je m'y retire (puisqu'elle est si petite) et que je sauve ma vie.	20. Voici une petite ville proche, on peut y fuir : elle est peu importante. Permets que je m'y échappe, puisqu'elle est si peu importante; au moins je pourrai conserver la vie.

(1) Dans une note, M. l'abbé Glaire avertit que s'il traduit par *la fatigue*, c'est que sans cela le raisonnement ne serait ni clair ni juste.

21. Ils lui répondirent : On aura encore pour toi cet égard de ne pas détruire la ville dont tu parles.
22. Mais tâche de t'y rendre bien vite, car on ne pourra rien faire avant que tu n'y sois arrivé! voilà d'où vient qu'on appela cette ville Tsôhar (*Petit*).
23. Comme le soleil se levait sur la terre, Lot arriva à Tsôhar.
24. Cependant l'Eternel faisait pleuvoir sur Sedôm et Hamôrâ le soufre et le feu qu'il lançait du haut du ciel.
25. Et c'est ainsi qu'il ensevelit sous leurs ruines toutes ces villes, toute cette RIVE, les habitants de ces villes, et les plantes mêmes qui en couvraient le sol.
26. Et la femme de Loth étant restée en arrière, pour regarder, fut réduite en une statue de sel (*lave*).
27. Abrâhâm se leva de grand matin, pour se rendre à l'endroit où il s'était arrêté *la veille* avec l'Éternel.
28. Et tournant ses regards sur l'horizon de Sedôm et de Hamôrâ, et de tout le pays de cette RIVE, il vit s'élever de terre comme d'une fournaise embrasée, d'épaisses fumées.

21. L'autre lui dit : Je veux aussi t'accorder cela, et ne pas bouleverser la ville dont tu as parlé.
22. Hâte-toi; fuis vers elle, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé. C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar.
23. Comme le soleil se levait sur la terre, Loth arriva à Zoar.
24. Jéhovah fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu qui venaient de Jéhovah, du ciel.
25. Il bouleversa ces villes et toute la plaine, tous les habitants de ces villes, ainsi que la végétation de la terre.
26. Sa femme ayant jeté un regard en arrière, devint une colonne de sel.
27. Abraham se rendit de bon matin à l'endroit où il s'était tenu en présence de Jéhovah.
28. Et regardant vers Sodome et Gomorrhe, sur toute la surface des environs de la plaine, il vit une fumée s'élever de la terre, semblable à une fournaise.

« Comme j'ai dans cette première réponse traduit un second passage, ajoute M. de Saulcy, celui-là, comme l'autre, a dû servir à former la conviction de M. l'abbé Glaire. Faisons donc comme pour le précédent et comparons. »

Genèse, chapitre XIII.

TRADUCTION DE M. L'ABBÉ GLAIRE.	TRADUCTION DE M. DE SAULCY.
10. Et Lot leva les yeux, vit et choisit les environs du Yardèn (Jourdain) (car c'était un pays très-bien arrosé, avant que l'Éternel eût détruit Sedôm (Sodome), et Hamôrâ (Gomorrhe); c'était comme le jardin de l'Éternel, comme la terre (d'Egypte), jusqu'à Tsôhar (Segor).	10. Loth levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain; arrosée partout, avant que Jéhovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe, elle était comme le jardin de Dieu, comme le pays de Mitzraïm, jusqu'aux environs de Zoar.
11. Lot ayant donc choisi les environs du Yardèn, quitta le côté de l'Orient, et c'est ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre.	11. Loth choisit toute la plaine du Jourdain, et il se dirigea vers l'Orient. Ils se séparèrent ainsi l'un de l'antre.
12. Abrâm demeura dans le pays de Kanahan, et Lot s'établit dans les villes qui étaient le long du Yardèn, et étendit ses tentes jusqu'à Sedôm.	12. Abraham habitait le pays de Kanâan et Loth dans les villes de la plaine; et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome.

Vient enfin le verset 3 du chap. XIV de la *Genèse*.

Ces derniers s'étaient réunis dans la vallée de Seïddim, aujourd'hui la mer Salée (mer Morte.)	Tous ceux-là se réunirent dans la vallée de Sedim, qui est la mer Salée.

Puis le verset 10 du même chap. XIV.

Il y avait dans la vallée de Seïddim, un grand nombre de puits de bitume.	Et la vallée de Sedim (était) des fosses, des fosses de boue (c'est-à-dire, contenait un grand nombre de fosses de boue).

« C'est à la suite de cette comparaison si facile à faire, que M. l'abbé a découvert que je ne savais pas l'hébreu. A mon tour, je me fais un vrai plaisir de retourner la conclusion et de l'envoyer à l'adresse de son auteur. Je n'ai pas l'envie d'entrer dans un exa-

men trop détaillé de la version éditée par M. l'abbé Glaire, cependant je lui rendrai le service de lui indiquer quelques points mal compris et mal expliqués, probablement parce qu'il a jugé à propos d'y mettre du sien.

Genèse, ch. XIX, v. 15, קח signifie : prends, et n'a jamais signifié emmène.

Qui sont ici dans la maison, pour qui sont présentes, est une traduction sans précision.

העיר signifie de la ville, et non de ces villes.

Verset 16. בידו signifie par sa main, et non par le bras.

Verset. 17. ויאמר signifie il dit, et non ils disent (pour ils dirent). ככר n'a jamais signifié ni rive ni sable, mais circuit, et, par extension, plaine.

Verset 18. אדני signifie mon Seigneur, et non mes seigneurs.

Verset 21. ויאמר signifie et il dit, et non ils lui répondirent.

Versets 19 et 22. לא אוכל signifie toujours : je ne pourrai pas, et non une fois cela et une autre fois : on ne pourra pas.

Verset 24. מאת יהוה מן השמים signifie littéralement de Jéhovah, du Ciel, et non qu'il lançait du haut du ciel.

Verset 25. Les mots *et c'est ainsi que* n'existent que dans l'imagination de M. l'abbé. הפך signifie bouleverser, et non ensevelir sous ses ruines. Je l'ai déjà dit : ככר n'a jamais signifié rive. Pourquoi ne pas mettre ici la glose employée plus haut, SABLE?

נציב signifie stèle, colonne, mais je doute qu'il ait jamais signifié une statue. מלח signifie sel, et le sel n'a jamais été de la lave, si ce n'est dans la chimie à l'usage de M. l'abbé. Voici du reste une note extraite de son livre, et qui vaut la peine d'être reproduite : « מלח a un sens plus étendu qu'on ne lui » donne (*sic*) très-communément dans la Bible; il » exprime toutes les matières salines, sulfureuses, » nitreuses, etc., etc.; car, comme nous le montre » encore le lac Asphaltite, ים המלח, dans lequel ont » été ensevelies ces villes, la pluie qui tomba et qui » enveloppa cette femme, ne fut que soufre et nitre.» Donc, pour M. Glaire, le soufre est un sel; le sel est de la lave; et le lac Asphaltite s'est formé d'une pluie de soufre et de nitre! Avec un peu de charbon, c'eût été une pluie de poudre à canon.

Verset 28. Jamais le mot horizon n'a été dans le texte ; même observation sur la traduction des mots ארץ הככר qui n'ont jamais signifié *le pays de cette rive*, mais bien la terre du circuit, la terre de la plaine. M. l'abbé ne s'est sans doute pas aperçu que si ככר signifie sable ou rive, les deux mots hébraïques accolés dans ce passage, hurlent de se trouver ensemble.

Tout ceci, n'en déplaise à M. l'abbé, prouve qu'il ne se gêne pas le moins du monde pour faire dire aux textes ce qu'ils n'ont jamais dit.

Passons au chapitre XIII.

Verset 10. La traduction de M. l'abbé a raison, j'ai mal fait d'écrire : Loth levant les yeux. Le texte

dit en réalité : et Loth leva les yeux et il vit, etc. Seulement il y a encore ici le mot ככר traduit cette fois par les environs (du Jourdain); qu'est-ce que c'est que : *les environs d'une rivière?* M. l'abbé devrait au moins le dire. C'était bien le cas cette fois de se servir de sa leçon de prédilection la Rive, puisqu'il s'agissait d'une rivière.

כלה משקה signifie : lui tout entier un lieu arrosé, non pas *très-bien arrosé*.

Verset 11. Cette fois M. l'abbé a fait la même faute que moi j'ai faite, en traduisant le verset précédent, il met un participe à la place d'une troisième personne du présent, j'espère donc qu'il ne me reprochera pas trop vivement une petite faute qui nous est commune.

את־כל־ככר הירדן signifie : toute la plaine du Jourdain et non tout simplement : *les environs du Jourdain*.

ויסע לוט מקדם signifie à la lettre, et Loth décampa de devant, ce n'est que par extension et par une traduction vicieuse qu'on a rendu קדם par l'Orient.

M. l'abbé a saisi l'occasion de faire ici un contre-sens, qui est à vrai dire un contre-bonsens. Loth et Abraham étaient sur les hauteurs, à l'Occident du Jourdain, donc quand les deux patriarches se séparèrent, Loth qui avait choisi pour lui la plaine du Jourdain, s'en alla à l'Orient. M. l'abbé dit qu'*il quitta le côté de l'Orient*, et M. l'abbé prend l'Orient pour l'Occident, ou réciproquement.

Verset 12. בערי הככר signifie dans les villes de la Plaine, et non dans les villes qui étaient le long du Yardên.

Quant au verset 3 du chapitre XIV, M. l'abbé, comme d'autres, introduit à tort, dans sa version, le mot *aujourd'hui* qui n'est pas dans le texte.»

A cette réponse de M. de Saulcy, M. l'abbé Glaire a fait a fait à son tour la réplique suivante :

Paris, le 22 octobre 1852.

MONSIEUR,

Je vous remercie sincèrement de m'avoir associé à M. Quatremère dans votre *réponse du* 8 *septembre dernier*, je ne m'attendais pas à l'honneur de figurer à côté d'un homme dont toute l'Europe savante admire depuis longtemps et la prodigieuse érudition et le caractère honorable. Seulement, je le dis à regret pour vous, la citation que vous faites d'un passage de mon dictionnaire hébreu prouve de nouveau que vous n'êtes pas plus logicien qu'hébraïsant; car votre mémoire sur les tombeaux des Rois de Juda n'offre qu'un tissu de faux raisonnements. Il est fâcheux qu'avant votre départ pour la Palestine et même à votre retour, vous n'ayez pas songé au précepte si sage d'Horace — *sumite materiam vestris*, etc., vous ne seriez pas devenu la risée de tous les hommes un peu versés dans la science de l'Orient.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée. J. GLAIRE.

P. S. Si, comme vous l'avez fait pour ma précédente, vous jugiez convenable de communiquer au public quelques mots de cette lettre, je vous prierais de vouloir bien

les citer textuellement ; à chacun son mérite, ses œuvres, et surtout son style.

Ici la polémique arrive à un degré de virulence où nous ne voulons plus la suivre ; d'autant plus que la nouvelle réplique de M. de Saulcy ne renferme plus rien qui intéresse ni la philologie ni la géographie biblique.

Les chasses en Russie.

La Russie possède aussi son Gérard. Honneur au jeune homme qui a suivi l'exemple du brave chasseur de l'Algérie ! On lit dans l'*Abeille du Nord*, gazette russe imprimée à Saint-Pétersbourg, le récit suivant écrit par l'intrépide chasseur russe, M. Léonidas Bénardaky lui-même. Le soldat et l'homme du monde parlent en quelque sorte le même langage pour des exploits à peu près semblables. La simplicité et la modestie sont non-seulement des garanties de véracité, mais encore le caractère distinctif des hommes énergiques.

AVANT-PROPOS.

Afin d'expliquer certains faits qui dans mon récit pourraient paraître étranges, il est nécessaire, je crois, de donner quelques éclaircissements sur la manière dont se fait la chasse dans le Nord.

On sait que l'ours, cet animal féroce, passe à peu près la moitié de l'année dans un état d'assoupisse-

ment voisin du sommeil, tandis que les autres six mois il parcourt les bois et voyage dans toutes les directions, au gré de son instinct carnassier. A partir du mois de novembre, il commence à se chercher un quartier d'hiver, et dès que la neige couvre la terre et que les rivières se gèlent, il s'y fixe pour n'en plus sortir; mais vers la fin de mars, aux premiers dégels, il sort de sa tanière et signale son réveil par de nombreux dégâts dans la campagne. Tantôt c'est une vache qu'il égorge, un cheval qu'il éventre, des ruches d'abeilles qu'il détruit, ou des champs de blé qu'il ravage. Il est alors dangereux de le rencontrer. Les taillis les plus épais et les moins pénétrables lui servent ordinairement de refuge pour la saison froide. Des paysans expérimentés et quelquefois les chasseurs eux-mêmes, habitant les villages éloignés des grandes villes, reconnaissent aux traces de la bête l'asile qu'elle a choisi. Ils sont ordinairement accompagnés de petits chiens qui les mettent sur la voie, en aboyant de terreur. Au fort de l'hiver, ils préviennent les chasseurs de la ville, qui leur donnent pour cela d'assez fortes récompenses. Ce nouveau genre de commerce a même pris beaucoup d'extension depuis quelques années. Le prix de l'ours tué ou non est proportionné à sa taille et à son espèce.

Il est inutile de dire que celui qui entreprend cette chasse, à moins de tirer l'animal à la tanière, doit se pourvoir de traqueurs, dont les cris font lever l'ours et l'obligent à marcher au chasseur posté

à une distance plus ou moins grande et caché derrière des arbres. Pendant les longs hivers de nos contrées, la chasse à l'ours est un des divertissements les plus piquants des jeunes seigneurs de notre capitale, et comme elle ne manque pas d'un certain intérêt, permettez-moi d'entrer dans quelques détails.

RÉCIT.

Mars 1851.

Par une nuit froide, le 8 mars dernier, je partis seul pour une chasse à l'ours. Après avoir fait cent vingt verstes sur la route de Moscou, je tournai au nord, et par des chemins détournés j'entrai dans le gouvernement de Novgorod. Là, obligé de passer par des ramifications de la chaîne du Woldav, je dus, pour continuer mon chemin, me mettre sur un petit traîneau, et voyager de la sorte le reste de la nuit. Je passai par Carèle, peuplade fort peu civilisée. Je traversai deux petites rivières, la Msta et le Volchoff. L'obscurité de la nuit et une neige épaisse ralentirent considérablement ma course, et ce fut seulement le matin à la pointe du jour que je fis halte dans un petit village du district de Chrestensky; là devait commencer ma chasse. Des paysans, réunis en nombre, m'attendaient. Après m'être réchauffé quelques instants dans une misérable cabane russe, je partis au pas en traîneau, accompagné de tous mes traqueurs. Bientôt nous arrivâmes à l'endroit où il fallait descendre ; on me mit aux pieds une espèce de longs patins en bois dont

on se sert en Russie comme en Norvége pour marcher dans les neiges épaisses.

Nous avançâmes en silence jusqu'à une pente située sur la lisière d'un bois, et dans le voisinage de laquelle se trouvait la tanière d'un ours formidable. Les paysans, armés de haches et de piques, entourèrent le terrible réduit. Je me plaçai à vingt-cinq pas, dans un endroit assez découvert, derrière un arbre d'où je pouvais tout découvrir sans être aperçu. Au bas de la colline, entre deux arbres brûlés par la foudre, dans une espèce d'enfoncement, gîtait notre ennemi. Un coup de fusil tiré en l'air fut le signal de l'attaque. Un hurlement rauque y répondit aussitôt : l'ours s'était levé, et je le vis s'avancer lentement vers l'endroit où je me tenais, promenant à droite et à gauche sa tête inclinée vers la terre. Son poil hérissé vers le haut du front ajoutait encore à son aspect singulièrement sauvage. Je prends mon fusil, j'ajuste. Les deux coups ratent. Je reste derrière l'arbre. Sans s'inquiéter, l'ours continue d'avancer dans ma direction; lorsqu'il fut à peu près à dix pas, je sortis de derrière l'arbre avec ma carabine, arme de rechange. L'animal furieux se lève sur ses pattes de derrière, pousse un sourd grognement et vient à moi la tête tournée vers sa patte gauche. Je vise à la poitrine, et la balle le frappe mortellement. Un second coup l'atteint à la gorge, et la balle, ressortant par le crâne, va se perdre dans le bois. L'ours chancelle et se renverse convulsivement en arrière : il était mort.

Les paysans le retirèrent de la neige et le portèrent jusqu'au traîneau destiné à le transporter au village. Il était midi ; je partis immédiatement pour un autre endroit appelé Zaborové, et éloigné de quarante verstes. Là m'attendaient trois ours. Lorsque j'arrivai, il était à peu près cinq heures. Le plus près des trois ours était, comme on disait, de petite taille, appelé Mouraveinik. Je me fis conduire à lui. En effet, celui-là n'était pas grand ; aussi le tirai-je à la tanière, et du premier coup de feu je l'abattis.

Le lendemain, 10 mars, le temps était brumeux, mais calme. A neuf verstes de là, je devais tirer une ourse qui alors élevait des petits. Le taillis où cette fois je me plaçai se trouva devant moi tellement épais, qu'au moment où, par le craquement des branches, j'entendis l'animal, qui cherchait à s'échapper, venir de mon côté, je ne pus tirer ; une masse noire se mouvait à quinze pas de moi dans l'obscurité de la sombre forêt. Je dus attendre que l'animal apparût à un endroit plus libre, et ce fut à huit pas que j'envoyai cette fois-ci une balle meurtrière à la malheureuse bête, qui expira en gémissant. Un petit, qui par ses cris semblait déplorer le triste sort de sa mère, fut trouvé dans la tanière et emporté vivant.

Vers deux heures de l'après-midi, nous retournâmes à Zaborové. Sitôt que fut déposé notre butin, nous traversâmes de nouveau ce village, mais dans un autre sens, pour aller à trois verstes de là

tirer un ours énorme de la race qu'on appelle *stervénik*. La traque fut admirablement combinée; mais la neige était si épaisse que les paysans ne purent suffisamment s'approcher de la tanière, de manière que l'un d'eux, une grosse cravate en laine rouge au cou, s'avança vers ce repaire, une hache à la main, pour faire lever l'ours, qui était couché dans l'épaisseur de la forêt, sous les racines d'un gros arbre. J'étais posté à douze pas, au milieu des broussailles. Sur les cris des traqueurs, un animal formidable apparut sous l'arbre comme une montagne. Effrayé et attiré par le rouge, il se dirigeait vers le malheureux paysan; déjà une de ses pattes de devant touchait presque l'épaule, lorsqu'une balle de ma carabine, passant à quelques doigts de la figure de l'homme, atteignit l'animal à la tête. Le crâne est brisé, le sang s'échappe par le front, l'ours tombe comme une masse sans pousser le moindre cri. Le soir de ce même jour, on vint m'avertir que depuis quelque temps, dans une forêt voisine, on tenait traqués cinq élans.

Le lendemain de très-bonne heure je fis organiser une traque, et un élan de la plus grosse espèce s'élance bientôt hors du bois, à cent vingt pas de moi; la balle siffle et lui entre dans le côté; il fait encore quelque pas, tombe, et la terre retentit sous son poids. Après cela je partis à pied vers la Poméranie. Non loin de Tscoudovo m'attendait un autre ours. Je voyageai toute la nuit malgré un vent aigu, malgré la neige qui tombait à gros flocons, et

j'arrivai le 12 mars, vers sept heures du matin.

La chasse ne commença qu'à midi et demi; le temps s'étant un peu éclairci, je partis en petit traîneau, et bientôt nous nous enfonçâmes dans une épaisse forêt, où devait se passer un cinquième combat. Dans un endroit reculé, au milieu de plusieurs arbres renversés par l'orage et recouverts de broussailles, était creusé le repaire. Je m'en éloignai de quarante pas, retranché derrière un haut sapin. La forêt retentit bientôt des cris des traqueurs. Un ours brun, remarquable par une élévation au dos, se montre tout à coup; il paraît inquiet, ses yeux sont enflammés de colère; il semble chercher une victime. Appuyant mon fusil sur une petite branche qui se trouvait à l'arbre, je tire. L'animal essuie un premier coup de feu, et s'avance; la seconde balle le frappe mortellement à la poitrine; le sang jaillit de son cou et coule sur ses pattes de devant. L'ours secoue la tête et continue d'avancer.

Je saisis à la hâte ma carabine et le frappe à la naissance du cou; il s'avance toujours, mais déjà ses pas sont plus chancelants. Je vise une quatrième fois cet animal ensorcelé, et je lui fais une large blessure à la tête, mais rien ne lui fait et il continue de marcher. Deux coups de carabine tirés de ma droite, et dont les balles me sifflent aux oreilles, vont frapper l'ours au flanc droit. Cette fois, abîmé par les blessures, affaibli par la perte du sang, il s'arrête et attend avec intrépidité trois gros chiens auxquels on détache les colliers piqués de clous. D'un léger coup

de patte l'ours fait voler un des chiens à deux mètres de hauteur, ses entrailles sont déchirées, les deux pattes de derrière cassées. Le malheureux animal se traîne sur celles de devant, et laissant sur la neige une trace ensanglantée, retourne à l'ours au moment où celui-ci allait lui-même expirer; le courageux chien, avec ce qui lui reste de force, saisit son ennemi et meurt sous lui.

Le lendemain matin, je partis, et après avoir fait environ vingt-cinq verstes, j'arrivai dans un petit village appelé Alchovka, où, avec le sixième ours, devait se terminer ma chasse. Ce jour, 13 mars, le temps était au dégel; j'arrivai à neuf heures. Ici je dus faire trois verstes et demie sur patins; j'étais fatigué. On me montra l'animal, que d'abord je ne distinguai point, le prenant pour une élévation de mousse légèrement recouverte de neige. Je ne pus me décider à tirer, ne sachant au juste où je devais viser. Avant même que le signal fût donné, le terrible animal fit un mouvement dont je tressaillis involontairement. Réveillé peut-être par nos pas et plus encore par notre chuchotement, il leva lentement la tête et mit une de ses grosses pattes hors de la tanière.

Dans un lieu presque à découvert, je le vise à la tête; le coup part, mais la balle ne fait qu'effleurer le crâne. Au même instant, l'animal, plein de fureur, se précipite vers moi, semblable à un véritable chien enragé. Au même instant, la décharge foudroyante à balles cylindriques du canon gauche le

frappe mortellement, mais ne l'arrête point. Je n'avais plus le temps de saisir mon fusil ; je tire à la hâte mon coutelas et je le présente à l'ours, qui, tout étourdi, se précipite dessus, tombe, et me renverse dans sa chute. Par un heureux hasard, il était mort. Ce dernier succès termina ma chasse, et je rentrai heureusement à la maison.

Janvier 1852.

Au mois de janvier, la saison me parut favorable pour faire une nouvelle excursion, et je quittai Saint-Pétersbourg le 19, à onze heures du matin, par le convoi de Moscou. Le temps était extrêmement froid, et à trois heures de l'après-midi j'arrivai à Ischoudovo, où m'attendait déjà le paysan qui devait diriger la chasse. Bientôt cet homme, mon domestique et moi, nous nous asseyons dans un traîneau attelé d'une troïka, et nous faisons route pour Ragatchi, situé à trente verstes de là. Pendant ce trajet, nous passons par Grousino et nous traversons le Volchoff. A Ragatchi, nous changeons d'équipage et de chevaux, et après nous être placés séparément chacun dans un petit traîneau, nous continuons notre route jusqu'à Ditlovo, du district de Chrestensky. Après quatre heures de route, nous arrivons dans cet endroit un peu avant minuit. Le lendemain, devait commencer notre chasse.

Dimanche 20 janvier, 1er jour de chasse.

Il ne fait pas moins de 18 degrés de froid. Je dois en premier lieu tirer à la tanière une ourse qui a des

petits. Je charge soigneusement toutes mes armes, et notamment ma carabine à balles coniques, et nous partons à neuf heures du matin dans des traîneaux de paysan.

La petite rivière de Chariat nous sert de route; bientôt nous nous enfonçons dans un bois touffu à peine praticable pour les chevaux. J'ai emmené avec moi dix paysans armés de haches et de piques. Au bout de sept verstes, nous nous arrêtons, et nous allons tous à pied vers la tanière. Après une demi-heure de reconnaissance dans une forêt des plus épaisses, on me montre un point noir de la grosseur d'une assiette. Un petit coup de sifflet me sert de signal pour tirer. Je vise résolument et avec calme le point indiqué; je fais feu, rien ne remue; je plonge davantage mon coup : à la deuxième détonation, une ourse énorme apparaît hors de la tanière en poussant un hurlement dont toute la forêt retentit. Elle s'avance la gueule béante, les yeux étincelants de rage, et s'apprête à nous poursuivre.

Tout le monde autour de moi, frappé de terreur, prend la fuite; le paysan qui tenait pour moi mon fusil de rechange s'enfuit lui-même avec mon arme. L'ourse avait été grièvement blessée par mes deux coups de carabine, et ses forces s'en allaient avec son sang. En ce moment mon domestique, posté derrière un haut sapin, fait feu; mais le fusil avait été mal chargé, les balles n'avaient pas pénétré jusqu'à la poudre : le coup part, l'arme vole en éclats et

atteint violemment un homme qui tombe sans connaissance.

Seul, face à face avec l'ourse, privé de mon fusil de rechange, n'osant la quitter des yeux pour charger ma carabine, j'attends, je saisis mon pistolet de Prague, et, presque à bout portant, je lui mets une balle dans la tête : elle s'abat pour ne plus se relever. On trouva dans la tanière deux petits que je fis emporter. L'un s'est gelé en route, l'autre est plein de vie. A neuf heures du soir nous quittons Ditlovo et nous nous rendons à Ohzoba, éloigné de trente verstes. Nous arrivons à une heure du matin.

Lundi 21 janvier, 2e jour de chasse.

A neuf heures du matin, après quatre heures de sommeil, nous partons ; il fait encore dix-huit degrés de froid. L'ours se trouvait non loin de la grande route, à une verste du village. Nous entrons dans une épaisse forêt, où nous enfoncions jusqu'aux genoux dans la neige. Malgré les cris des traqueurs, je ne voyais point d'ours, et la traque était déjà finie, lorsque tout à coup un chien aboie, et un ours de taille moyenne se sauve. Il était resté en dehors de la traque. Vers deux heures de l'après-midi, nous partons pour un endroit éloigné de quinze verstes et appelé Falkoff. Nous y arrivons vers quatre heures et demie. Le jour étant avancé, la chasse est remise au lendemain huit heures.

Mardi 22 janvier, 3e jour de chasse.

Le temps est très-froid ici ; je dois tirer un seul ours ; on ignore sa taille et son âge. Nous faisons

six verstes, nos chevaux s'arrêtent, et nous allons à pied pendant trois quarts d'heure. Malgré la neige, malgré les arbres qui semblent vouloir s'opposer à notre passage, tant ils sont rapprochés, nous pénétrons dans le cœur de la forêt.

A cinq pas de la tanière, sous un arbre abattu, on me montre un point noir. Un homme donne un coup de sifflet, et la tête de l'ours apparaît; mais au même instant je l'atteins mortellement, et il tombe sans sortir de la tanière. A midi nous revenons au village, et au bout d'une heure nous repartons pour Zaborové, où l'hiver précédent j'ai tué plusieurs ours. Nous faisons en trois heures et demie les vingt-cinq verstes qui nous séparent de ce ce village, et nous arrivons à cinq heures du soir.

Mercredi 23 janvier, 4e jour de chasse.

La chasse doit avoir lieu à Zamostie, éloigné de quinze verstes. Nous quittons donc Zaborové le matin de bonne heure. Le pays que nous parcourons est assez accidenté. J'arrive vers neuf heures et demie sur le terrain où je dois tirer une ourse, mère de deux petits. Je prends place à deux cents pas de la tanière, l'épaisseur du taillis ne me permettant pas d'approcher davantage. La traque est admirablement combinée, et un coup de fusil tiré en l'air est le signal de l'attaque.

Bientôt une forme noire se meut doucement et s'avance vers la ligne droite des traqueurs, qui à son approche redoublent leurs cris : alors l'ourse, épouvantée, tourne à gauche et vient au petit trot.

Je calcule que cette fois l'animal doit passer à une vingtaine de pas de moi, et je me prépare à tirer au moment où je l'aurai juste en face. En effet, passé un haut sapin que je lui avais assigné comme terme de son chemin, je le vise à la tête. D'un premier coup de feu il est renversé : une balle cylindrique l'atteint et pénètre derrière l'oreille. Mais il se relève aussitôt; je tire un second coup, qui le traverse de part en part. Il tombe une seconde fois et demeure sans mouvement. Je fais quelques pas en avant; mais à mon approche l'animal retrouve des forces et pousse des hurlements de rage.

Un troisième coup tiré à bout portant le blesse mortellement, il enfonce sa tête dans la neige, et la vie l'abandonne. Tout à coup une balle siffle en cassant les branches dans la forêt; elle a été mal dirigée, et juste à l'endroit où l'animal est étendu sans vie, un ours de taille moyenne vient chercher une mort certaine : c'est le fils, qui a suivi les traces de sa mère. D'un coup de pistolet, à trois ou quatre pas, je l'étends roide mort. La balle a pénétré dans l'œil. Un paysan accourt à toute vitesse sur les patins et me fait signe d'arriver. Je prends mon autre pistolet, je m'avance vers l'endroit indiqué : c'est un ours de plus petite taille qui, couché dans la tanière de la mère, ne veut pas se relever. Je n'ai pas le courage de tirer un animal si faible; je m'approche, je le saisis par le haut du cou, le renverse sur le dos et lui plonge mon poignard dans le côté. Il pousse un hurlement et retombe inondé de sang.

Vers deux heures et demie, nous rentrons au village, et nous nous reposons jusqu'à sept heures; puis nous retournons à Ditlovo, où m'attend un ours énorme. Nous avons cinquante verstes à parcourir sur une route semée de précipices; il fait encore très-froid, nous avons un magnifique clair de lune, embelli d'une aurore boréale. Au bout de sept heures d'une route pénible, où je verse plus d'une fois, nous arrivons à Ditlovo vers trois heures du matin. Tous les villages d'alentour sont avertis de ma chasse. Les paysans sont invités à se réunir pour la traque.

Jeudi 24 janvier, 5e jour de chasse.

Le temps est toujours très-froid. A neuf heures du matin, je pars. Les traqueurs, qui nous ont précédés de deux heures, ont allumé un grand feu à l'endroit où ils doivent nous attendre et où nous arrivons aussi au bout d'une heure. On se met en chasse dans le plus grand silence, et la traque est organisée. Je suis placé dans un taillis où l'on voit à peine à quinze pas. A la détonation d'un coup de fusil tiré en l'air, la ligne des traqueurs s'ébranle, et la forêt retentit de leurs cris. Au bout d'une demi-heure les aboiements d'un petit chien m'annoncent l'approche de l'ours. En effet, quelque chose de noir, semblable à un tas de foin, s'avance de gauche à droite. Je vise à vingt-cinq pas, et mes deux coups de feu retentissent en même temps. L'ours, car c'en était un, se renverse comme une masse en poussant un hurlement sourd; néanmoins je recharge ma ca-

rabine, et j'achevais à peine quand tout à coup deux paysans me font signe de la main d'arriver en toute hâte.

J'accours vers la droite; au bout de deux cents pas je vois un autre ours qui s'avance dans ma direction ; personne ne soupçonnait même sa présence dans ces bois. Je l'attends au moment où il doit passer par-dessus un amas d'arbres coupés, recouverts de neige, et formant une espèce de palissade. Il approche, il monte, sa tête paraît ; je suis à quinze pas, et je lui envoie une balle cylindrique à la gorge. Le coup le renverse et le repousse derrière cette élévation, sur laquelle moi-même je m'empresse de monter. D'une seconde balle de ma carabine je blesse l'animal au dos ; le sang lui coule de la gueule. Il veut marcher sur moi ; les paysans qui m'entourent s'effrayent ; mais la première balle de mon fusil de rechange l'arrête, et la deuxième l'étend roide mort. Vers sept heures du soir je reviens au village pour me reposer ; au bout de deux heures on me réveille avec ces mots : « Il faut partir. » En effet, nous partons en petits traîneaux pour un village du district de Tichvin, éloigné de quarante verstes. Le chemin est très-mauvais, nous nous égarons ; aussi n'est-ce que vers cinq heures du matin que nous arrivons au village.

Vendredi 25 janvier, sixième et dernier jour de la chasse.

La tempête de la nuit s'est un peu apaisée, mais le froid continue. A travers un chemin coupé de ravins, nous partons en traîneaux, à midi, et au bout

de trois quarts d'heure nous arrivons au bas d'une montagne où se sont déjà réunis les traqueurs. Descendus de nos traîneaux, nous allons à pied à travers une neige très-épaisse, en prenant la direction d'un bois voisin. Cette marche pénible se prolonge une heure entière.

La scène où doit se passer la chasse s'étend cette fois entre une forêt profonde et un jeune taillis. L'ours, à la fin de l'automne, est passé devant ce taillis pour s'enfoncer dans la forêt; on calcule qu'aux premiers cris il cherchera à se sauver en prenant la route qu'il a suivie précédemment. Je me place donc en cet endroit. Bientôt un coup de fusil résonne dans l'air. C'est le signal de l'attaque, et les cris des traqueurs se font entendre dans toute l'étendue de la forêt. Des branches se brisent à vingt-cinq pas de moi, et un ours apparaît à vingt pas. Je le vise à l'instant, et une balle conique l'atteint; il se renverse et semble chercher de tous les côtés d'où lui vient la blessure. Je ne cesse de le tenir en joue, sans tirer ni remuer, pour juger de ce qu'il va faire. Bientôt, revenu de sa première surprise, il essaye de faire cinq ou six pas en avant; mais au même instant une deuxième balle cylindrique le frappe mortellement à la tête, et il tombe roide mort.

Ici se termine cette chasse, et je retourne en bonne santé à la maison.

Février 1852.

La fin de l'hiver approchait. Je voulus essayer encore une fois mon bonheur à la chasse; je partis le 24 février par la route de Moscou, et j'allai dans le même village qu'au mois précédent.

J'arrivai à Ditlovo à onze heures du soir. Le lendemain à dix heures du matin j'entrai en chasse, j'avais à tirer un ours stervénik, qui est la plus grande espèce. Le temps était fort désagréable : il dégelait, un vent violent soufflait depuis le matin. La neige ne cessa de tomber durant tout le jour; nous fîmes dix verstes en traîneau. Après avoir traversé une petite rivière, nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur du taillis où la neige était très-haute. L'endroit où se trouvait l'ours était très-resserré; aussi était-il facile à cent quatre-vingts traqueurs d'entourer cette partie de la forêt. Un signal part. Des cris éclatent de tous côtés. J'étais placé dans un lieu assez découvert, d'où je pouvais voir facilement à une distance de quarante pas.

J'attendais depuis une heure, et déjà je commençais à perdre l'espérance, quand tout à coup j'entendis les aboiements de trois chiens à la poursuite d'un animal que je voyais pour la première fois. A une distance de vingt-cinq pas, du premier coup de feu je le blessai au moment où, avec une grande vitesse, il passait en face de moi. Frappé mortellement, il se renverse, et les chiens se précipitent sur lui. Je vis alors que c'était un lynx, qu'on appelle

aussi quelquefois dans nos contrées tigre du Nord. Il est de la taille d'un loup, sa peau est d'un gris tigre. Posté quelquefois sur de hauts sapins, il attend sa proie, et se précipite tout à coup sur des cerfs et des élans, et au bout d'une demi-heure il s'en rend maître en leur rongeant le cou. L'animal ainsi pris par un lynx, ne pouvant plus se défendre, se met à courir d'une vitesse qu'il serait difficile de décrire, jusqu'à ce qu'enfin il tombe exténué. Les loups et les autres animaux se présentent alors par troupeaux, pour se partager la proie. Les lynx sont peu communs dans nos contrées ; j'ai fait présent de celui que j'ai eu le bonheur de tirer au Muséum d'histoire naturelle de l'Université de Harkoff, où précisément il faisait défaut.

Cependant quelque chose venait d'apparaître dans l'épaisseur de la forêt. Je fixai mon attention : c'était le grand ours que j'attendais. Il avançait en galopant doucement vers la droite du bois. Je saisis ma carabine, toute mouillée par la neige fondue, et je m'avançai avec précaution vers la lisière de la forêt, afin de couper la retraite à l'ours. Je me cachai avec soin derrière quelques arbres, car l'ours, rusé par instinct, n'est féroce qu'en dernier recours, et dès qu'il voit un chasseur au loin, il cherche à l'éviter. Au bout de quelques instants d'attente, à dix pas de moi, une tête énorme se fait jour tout à coup au milieu des branches. Jamais je n'avais rien vu de semblable ; le front seul pouvait avoir un demi-mètre de largeur. L'animal avançait directement sur

moi avec précaution et sans bruit à travers le bois, la tête inclinée vers la terre. Je sortis doucement de ma retraite et le mis en joue. Surpris de cette rencontre, effrayé par les cris des traqueurs qui approchaient derrière lui, il s'arrête à sept pas de moi, et se lève sur ses pattes de derrière, paraissant décidé à se frayer une route par la force; mais au même instant, de deux coups de feu je lui envoie la mort; il chancelle un instant et tombe. On eut une peine infinie à porter cet immense animal hors du bois.

Le même jour, je devais aller dans un autre village du district de Tichvine, appelé Kanzi, à trente verstes de là, où l'on avait également aperçu les traces d'un ours. Le temps était horrible. Je n'arrivai que tard dans la nuit, quoique je ne me fusse arrêté nulle part. Après avoir passé quelques instants dans une pauvre chaumière, je quittai ce village à deux heures de la nuit, car mon dessein était d'arriver à la pointe du jour vers le lieu où j'espérais me rencontrer avec le deuxième ours. La neige tombait toujours; la route était presque impraticable, si bien que je fis pour ainsi dire au pas les trente-cinq verstes qui me restaient encore à parcourir, et ce ne fut que vers sept heures du matin que j'arrivai à ma destination.

Les traqueurs rassemblés m'attendaient depuis deux heures. J'entrai sous une espèce de hangar, où, à l'abri de la neige, je pouvais charger mes armes avec plus de sécurité. A quelques pas de là de-

vait avoir lieu ma chasse, et bientôt la traque commença. Au commencement, je fus fort surpris de voir prendre la fuite à plusieurs animaux que de loin je pris pour des chiens. C'étaient des loups qui semblaient s'échapper avec une grande rapidité. Les chiens, ayant fait à la fin lever l'ours à cent-cinquante pas de moi, se précipitent sur lui, mais il accepte la partie. Ces courageux animaux, sourds à la voix de leur maître qui les appelle, s'acharnent au combat. Alors le paysan auquel ils appartenaient s'élance pour les défendre.

Quelle est ma surprise de voir cet homme, confiant dans sa force prodigieuse, saisir l'ours par les deux oreilles! L'animal pousse des hurlements et secoue la tête à droite et à gauche; j'accours en toute hâte: il était temps, le brave paysan venait de lâcher prise; sa main avait été broyée d'un coup de dent, et déjà son adversaire le tenait entre ses griffes, prêt à le dévorer, lorsque je m'approche, et appuyant le canon de ma carabine sur la poitrine de l'ours, je fais feu, et il tombe roide mort en poussant un dernier cri de rage.

Sur les mouvements extraordinaires de la mer, connus sous le nom de barre de flot, mascaret, bore, pororoca, *etc.*;

Par M. BABINET, de l'Académie des Sciences.

Lu à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1852.

S'il est un lieu où la nature se soit plu à réunir toutes ses beautés grandioses et gracieuses, c'est sans contredit la vaste embouchure du fleuve qui baigne les quais de notre capitale, et qui, après un cours modeste, mais rendu utile par une longue ligne de navigation commerciale, prend tout à coup, en approchant de l'Océan, une largeur qui en fait un véritable bras de mer. C'est à Quillebœuf que la Seine, jusque-là resserrée entre des rives médiocrement distantes, prend subitement une étendue de plusieurs kilomètres, qu'elle garde ensuite jusqu'à ce qu'elle arrive à la hauteur du Havre, pour se confondre avec l'Atlantique. La beauté de ses rives boisées, de ses falaises escarpées ou croulantes, de ses villes riveraines, de ses châteaux et de ses monuments, romains, féodaux ou monarchiques, anciens ou modernes, les rivières et les marais tributaires qui joignent leurs eaux à celles de la Seine; mille effets de perspective aérienne, de lumière, d'ombre, de soleil, de brouillard, d'arcs-en-ciel, d'aurores et de nuages colorés, de lointains aux plus riches teintes : tout cela fait du paysage de Quillebœuf un tableau aussi riche que varié, mais surtout perpé-

tuellement changeant. Si l'on y ajoute les mouvements de l'Océan, qui, deux fois par jour, envahit majestueusement le fleuve et vient battre les galets de la grève qui fait suite au quai, les bancs de sables continuellement déplacés et retentissant de la chute de leurs bords dans le courant qui les ronge sans cesse, les vents de la mer et les tempêtes, et tous les autres météores sonores ou silencieux ; enfin, toute cette vaste scène animée par le mouvement de mille bâtiments de long cours, ou de barques de pêcheurs et de pilotes qui descendent ou remontent cette grande route fluviale de Paris à l'Atlantique, on concevra que rien ne manque à ces admirables points de vue, pas même les témoins assidus et nombreux des phénomènes des eaux, de la terre et du ciel, ces vieux pilotes de Quillebœuf, qui, assis sur les pierres et sous les arbres du cimetière voisin de la mer, contemplent maintenant avec sécurité les flots redoutables qui les ont épargnés si longtemps.

Lorsque Newton, *en y pensant toujours*, eut découvert la loi régulatrice des mouvements célestes, l'ATTRACTION UNIVERSELLE, il l'appliqua aux mouvements de l'Océan; il en pénétra la cause, mais il en laissa le développement à ses successeurs, qui, en possession d'une analyse mathématique perfectionnée, pouvaient aller plus loin dans l'explication des nombreuses particularités des marées. Au premier rang des héritiers et des rivaux de Newton, chacun a déjà nommé Laplace, de l'Institut de France. Ce ne serait donc point un sujet nouveau et convenable à

mettre sous vos yeux que cette obéissance, je dirai presque passive, de l'Océan, aux formules mathématiques de Laplace et de Newton. Lucain, dans sa *Pharsale*, parlant des côtes maritimes de la France, signale *ces plages incertaines qui tantôt appartiennent à la terre et tantôt à la mer, que le vaste Océan envahit et abandonne tour à tour*. Il indique pour cause l'action des vents, du soleil et de la lune. « Cherchez, dit-il, ô vous qui prenez souci de pé» nétrer le mécanisme du monde, cherchez d'où » naissent ces alternatives si fréquentes. Pour moi, » je me résigne à l'ignorance que les dieux ont ici » voulu imposer aux hommes. » Newton et Laplace *ont cherché*, et, au grand honneur de l'esprit humain, *ils ont trouvé*.

Mais les rivages et le bassin de la Seine offrent encore, dans les parages de Quillebœuf, un curieux et redoutable effet des marées. C'est ce qu'on appelle, aux pleines lunes et aux nouvelles lunes des équinoxes, *la barre de flot*. Ce mouvement tout à fait extraordinaire des eaux de la mer, immense dans son développement, capricieux par l'influence des localités, des vents et surtout de l'état variable du fond du lit du fleuve, a fait l'objet des longues recherches que je viens aujourd'hui développer devant vous.

Voyons d'abord ce que c'est que la barre de flot.

Tandis qu'en général, et même à l'extrême embouchure de la Seine, au Havre, à Honfleur, à Berville, la mer, à l'instant du flux, monte par degrés insensibles et s'élève graduellement, on voit, au

contraire, dans la portion du lit du fleuve au-dessous et au-dessus de Quillebœuf, le premier flot se précipiter en immense cataracte, formant une vague roulante, haute comme les constructions du rivage, occupant le fleuve dans toute sa largeur de dix à douze kilomètres, renversant tout sur son passage et remplissant instantanément le vaste bassin de la Seine. Rien de plus majestueux que cette formidable vague, si rapidement mobile. Dès qu'elle s'est brisée contre les quais de Quillebœuf, qu'elle inonde de ses rejaillissements, elle s'engage en remontant dans le lit plus étroit du fleuve, qui court alors vers sa source avec la rapidité d'un cheval au galop. Les navires échoués, incapables de résister à l'assaut d'une vague si furieuse, sont ce qu'on appelle *en perdition*. Les prairies des bords, rongées et délayées par le courant, se mettent, suivant une autre expression locale, *en fonte*, et disparaissent. Successivement le lit du fleuve se déplace de plusieurs kilomètres de l'une à l'autre des falaises qui le dominent; enfin, les bancs de sable et de vase du fond sont agités et mobilisés comme les vagues de la surface. Rien de plus étonnant que ces redoutables barres de flot observées sous les rayons du jour le plus pur, au milieu du calme le plus complet, et dans l'absence de tout indice de vent, de tempête ou d'orage de foudre. Les bruits les plus assourdissants annoncent et accompagnent ces grandes crises de la nature préparées par une cause éminemment silencieuse, l'*attraction universelle*. Homère, le grand peintre de

la nature, semblerait avoir été témoin de pareils phénomènes, lorsqu'il en écrivait la fidèle description que voici :

« Telle, aux embouchures d'un fleuve qui coule » guidé par Jupiter, la vague immense mugit contre » le courant, tandis que les rives escarpées retentissent au loin du fracas de la mer que le fleuve » repousse hors de son lit. »

Ces mouvements vraiment extraordinaires n'ont rien de fixe ni pour les points du fleuve où ils sont le plus violents, ni pour la hauteur de la cataracte qui se précipite vers sa source. Un vent de mer modéré aide la formation de la barre; un vent violent étale les eaux et en diminue la hauteur. Dans les eaux profondes, la barre est faible; elle l'est de même sur les bancs trop peu recouverts. Souvent, d'une marée à l'autre, il s'opère un changement complet dans le régime de ces courants si bizarres et si destructeurs.

Il y a trente ans environ que les curieux effets de la barre de la Seine me furent indiqués par M. Robin, actuellement inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées. Cet excellent observateur, chargé alors des travaux de Quillebœuf, avait fait le nivellement de la partie voisine du fleuve, et noté les curieux effets de la barre de flot. Il me rendit une première fois témoin de ces mouvements de l'Océan, si grandioses et alors tout à fait inexpliqués. Depuis cette époque, et pendant un quart de siècle, au jour de grandes marées, annoncées par les calculs du Bu-

reau des longitudes, et inscrites dans l'*Annuaire*, je courais observer les singuliers et imposants déplacements de ces immenses masses liquides. J'en suivis les effets sur tous les points de la Seine, autour de Quillebœuf et jusqu'à Rouen. Je les ai contemplés des prairies et des grèves menacées par le flot, du haut des falaises d'Aizier, de la Roque et de Tancarville. J'ai observé la barre par le calme, par le vent, par la tempête; par le soleil, par la pluie, par le brouillard; par le chaud, par le froid; dans le jour, dans la nuit. J'espérais qu'une observation assidue des particularités du phénomène, combinées avec les notions de mécanique qui sont maintenant la propriété de tous, m'en fournirait tôt ou tard l'explication.

C'est ce qui a eu lieu lorsque sont venues à ma connaissance les belles recherches de M. Russel, sur la vitesse des vagues dans les canaux d'une profondeur donnée. Or, il résulte de ces recherches que cette vitesse est beaucoup moindre dans une eau moins profonde, et, au contraire, que la vague marche et se propage très-rapidement dans une eau très-profonde. On peut donc, à peu près, sonder la profondeur d'un lac ou d'un canal, en y excitant des vagues et en mesurant leur vitesse. C'est ainsi que la profondeur de la Manche, entre Plymouth et Boulogne, a été évaluée à soixante mètres. C'est encore ainsi que la prodigieuse rapidité des ondes de la marée dans les mers profondes (par heure, six cents kilomètres et au-dessus!) a permis de son-

der l'Atlantique et le Pacifique, et nous a donné, en moyenne, 4,800 mètres de profondeur pour l'Atlantique, et 6,400 mètres pour l'océan Pacifique. Il serait injuste de ne pas rappeler que Lagrange, de l'Institut, avait déjà trouvé, par le calcul, les résultats que M. Russel a déduits de l'expérience, et que Thomas Young, placé par l'Académie des Sciences au rang illustre de ses associés étrangers, avait modifié en plusieurs points le théorème de Lagrange. Permettez-moi cependant d'insister sur le mérite de la confirmation expérimentale donnée par M. Russel aux calculs analytiques. Les phénomènes de la nature sont si compliqués, que les théories ne sont, pour ainsi dire, que des présomptions, jusqu'au moment où leur vérification par les faits leur donne le rang de vérités annexées, à perpétuité, à l'apanage de l'esprit humain. Souvenez-vous de ce mot du spirituel Fontenelle : *Quand une chose peut être de deux façons, elle est presque toujours de la façon dont on ne la conçoit pas généralement !*

Maintenant que, grâce aux travaux de Lagrange et de M. Russel, nous savons que la marche des vagues est retardée dans une onde moins profonde, nous comprendrons sans peine la cause de la cataracte du flux, quand la marée aborde certaine portions du bassin de la Seine. En effet, dans toutes les localités où l'eau deviendra de moins en moins profonde, les premières vagues, retardées par le manque de profondeur, seront devancées par les suivantes, qui marchent dans une eau plus profonde, et celles-ci

seront elles-mêmes rejointes par celles qui les suivent, de manière que, les vagues antérieures étant dépassées en vitesse par toutes celles qui les suivent, ces dernières retomberont en cascade, par-dessus les vagues antérieures, et produiront cette immense cataracte roulante dont j'ai décrit plus haut la forme et les effets.

Pour peindre par un exemple familier à tout le monde cet entassement des vagues de marée, produit par le ralentissement de vitesse de celles qui marchent en tête, ralentissement qui provient, je le répète, de ce que ces premières lames voyagent dans une eau moins profonde, observez ce qui arrive à un troupeau dont la tête est retardée dans sa marche par un obstacle quelconque : à l'instant même on voit les animaux du second rang se serrer contre les premiers, et ceux qui viennent ensuite se dresser sur leurs pieds de derrière, en appuyant les pieds de devant sur ceux qui les précèdent.

Ainsi, toutes les fois que les vagues de la marée montante se propageront dans une eau de moins en moins profonde, en allant du large au rivage, il se produira un effet analogue à la barre de la Seine, qu'il y ait un fleuve ou simplement le rivage de la mer avec une pente graduée. C'est une circonstance et un effet dont j'ai été témoin aux alentours du mont Saint-Michel, que l'on aborde à gué dans certaines basses mers moyennes. Mais, quand le reflux cesse, la mer revient en vague roulante, et fait courir les plus grands dangers à ceux qui se trouvent encore au milieu du gué.

Il résulte de cette théorie que si, d'après la position des bancs qui occupent le fond de la Seine, l'eau, après avoir diminué et produit une barre, vient à reprendre de la profondeur, les vages antérieures ne seront plus retardées, et, par suite, que la barre cessera de se produire. C'est ce que j'ai fréquemment observé du haut des falaises qui dominent la Seine dans la portion de son cours qui sépare le promontoire de la Roque de la pointe de Tancarville.

Cette même théorie doit faire pressentir que le phénomène de la barre n'est point exclusivement propre à la Seine : toutes les rivières à marées qui offriront un bassin dont la profondeur diminuera graduellement devront le produire. Il a en effet été observé depuis longtemps dans la Dordogne, où il est connu sous le nom de *mascaret*, nom que j'adopte avec M. Arago pour désigner ces mouvements extraordinaires de la mer, car le nom de barre se donne ordinairement à cette sorte de barrière sous-marine que forme à l'embouchure des fleuves le dépôt des sables, des vases et des troubles entraînés par le courant, qui s'accumulent à l'endroit où celui-ci vient à s'arrêter par l'obstacle de la mer. J'ai aussi observé le mascaret de la Dordogne, qui a été décrit par l'admirable Bernard-Palissy. Quant à la théorie qu'il essaye d'en donner, outre sa complication, elle serait complétement en défaut dans le cas des mascarets sans rivière du mont Saint-Michel.

Un mascaret formidable, dit *pororoca*, ravage

l'embouchure de l'Amazone. Ceux qui voudront bien prendre la peine de comparer la description qu'en donne la Condamine avec l'explication qui précède, y trouveront, je pense, une nouvelle confirmation de ma théorie. La Condamine ne donne aucune explication de la pororoca. Enfin le même phénomène se retrouve dans les rivières et sur les plages du nord de l'Écosse; en Angleterre, dans la Saverne et dans l'Humber; aux Grandes Indes, dans quelques-unes des embouchures du Gange.

Mais, si nous voulons un exemple fameux des effets d'un mascaret observé trois cents ans avant notre ère, il nous faut ouvrir Quinte-Curce, et suivre avec lui Alexandre le Grand arrivant à l'embouchure de l'Indus, dans le *désir passionné* de voir l'Océan à ces limites du monde. La flottille du conquérant des Indes trouve déjà de l'eau salée; rien ne fait présager un danger dans la localité calme et découverte où l'on se trouve. Mais le flot arrive subitement, le fleuve remonte vers sa source avec la vitesse d'un torrent; tous les vaisseaux, échoués d'abord, sont culbutés ensuite; tous les rivages sont couverts de débris; les soldats sont terrifiés de voir *des naufrages en pleine terre, une mer entière dans le bassin d'un fleuve*. Ce beau passage, inintelligible à ceux qui ne connaîtraient que les marées ordinaires, se ressent de l'ignorance même de l'auteur, qui l'a écrit évidemment d'après les notions générales sur les marées. Pour le bien concevoir et sans sortir de notre pays, qu'on se figure un de ces chefs

normands envahisseurs de la Neustrie, remontant à pleines voiles le bassin de la Seine par le vent d'Ouest, ordinaire dans notre climat. S'il prend pose le matin à l'échouage sur les rives du fleuve entre Quillebœuf et Villequier, un jour de grande marée équinoxiale, le mascaret du soir le fera périr à peu près infailliblement, lui et toute sa suite maritime.

N'est-il pas curieux que le mascaret de la Seine, pour ainsi dire aux portes de Paris, ait été connu plus tard que celui de l'Amazone? Il a été mentionné pour la première fois dans la prose éloquente de Bernardin de Saint-Pierre. Cet admirable observateur de la nature décrit avec une rare précision *la montagne d'eau qui vient du côté de la mer en se roulant sur elle-même, occupant toute la largeur du fleuve, et surmontant ses rivages à droite et à gauche avec un fracas épouvantable*. Suivant l'imagination poétique de l'auteur, la Seine est une nymphe que Neptune amoureux poursuit à grand bruit en soulevant les flots qui forment la barre.

Dirai-je que l'expérience que chacun peut faire en agitant l'eau d'une marre ou celle qui est emprisonnée dans un canal en bois dont le fond va en se relevant, confirme toutes les prévisions de la théorie, et reproduit en petit le mascaret et toutes ses circonstances? Rien n'est à négliger de ce qui peut entraîner une complète conviction dans la théorie des forces de la nature, et faire passer de *l'inquiétude* de la recherche à la *sécurité* de la vérité connue.

Serait-on bien sûr, par exemple, de la théorie de l'arc-en-ciel, si, au moyen des gouttes d'eau que l'on fait jaillir soi-même en plein soleil, on n'avait pas reproduit dans toutes ses particularités ce brillant météore? Les expériences de cabinet sont modestes, mais utiles, donc estimables. N'est-ce pas en réparant le mauvais modèle de machine à vapeur d'un cabinet de physique, que Watt découvrit la machine à vapeur travailleuse, cette ouvrière universelle et infatigable, dont notre compatriote et confrère de l'Institut, M. Seguin, a fait plus tard la *locomotive*, transformant, pour ainsi dire, une lourde bête de somme en un cheval de course aussi rapide dans sa marche qu'énergique dans son travail?

Platon et son école métaphysique pensaient que c'était faire déroger la géométrie que de l'appliquer, comme en Égypte, à l'arpentage des terres. Un philosophe du dernier siècle, encore plus orgueilleux, disait à peu près ce qui suit: Quand un penseur trouve une application utile de ses théories, il en fait part à la multitude qui l'emploie selon ses intérêts, et de *là naissent les arts que l'on jette au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie.* Dans notre siècle heureusement utilitaire, on n'est pas si dédaigneux. Ceux qui nous ont donné les moteurs par l'eau et le feu, le télégraphe électrique, la photographie, l'éthérisation, les théories agricoles et tant d'autres honneurs de la civilisation moderne, ont estimé à sa valeur ce qu'ils *jetaient* au peuple, lequel les en a convenablement remerciés. Adoptons

donc la belle maxime de Pline : *Pour l'homme, c'est être Dieu que d'être utile à l'homme !*

Mais, dira-t-on, à quoi peut servir la connaissance des lois des mouvements du flot dans les rivières à marées ? Demandez-le aux constructeurs des grands travaux qui, sur les rivières d'Écosse et dans la Tamise même, ont obtenu que les bâtiments du commerce franchissent d'une seule marée le chemin qu'ils mettaient autrefois deux ou trois jours à parcourir. Demandez-le aux travaux qui se font aujourd'hui dans les parages ravagés jusqu'ici par la barre de la Seine, coulant bas les navires et détruisant les prairies elles-mêmes avec une force irrésistible. M. Arago, consulté officieusement par un de nos ingénieurs sur ces travaux, lui disait : « Dans le Gange, à ses nombreuses embouchures, on a observé que les vaisseaux à flot dans une eau profonde ne souffrent point du mascaret, du bore, qui fait couler bas les bâtiments échoués ou stationnés dans une eau peu abondante. Tâchez donc de donner de la profondeur au lit de la Seine. » C'est ce qu'on a fait en rétrécissant le lit du fleuve au-dessus de Quillebœuf, et le succès paraît devoir couronner ces utiles tentatives. Tous ceux qui, en descendant la Seine, ont vu, à plusieurs kilomètres dans les vastes et riches prairies du nord et du sud, les mâts encore subsistants des navires qui s'y sont perdus autrefois quand le courant y passait, ou ceux qui ont navigué à la vapeur dans les localités mêmes que, peu d'années auparavant, ils avaient parcourues à che-

val, au milieu des cultures les plus productives et des mille têtes d'élèves de bestiaux de toute espèce, sentiront la haute importance de ces applications de la science des mouvements extraordinaires des eaux de la mer.

Mais, pour quitter, en finissant, le domaine des intérêts matériels et revenir à la contemplation de la nature, qui n'a point observé sur le rivage de la mer cet interminable brisement des vagues qui viennent sans cesse à la côte, et reculent ensuite après s'être étalées sur le sable et les cailloux de la grève? Dans leur grande variété d'aspect, elles ont toutes cependant une analogie de forme qui exclut l'idée de hasard et annonce une loi. Cette loi, qui modèle une humble vague qui brise, est exactement la même que celle qui produit la redoutable barre de flot. La petite vague plate qui aborde le rivage éprouve les effets de la moindre profondeur. Sa tête retardée est gagnée de vitesse par sa partie postérieure : de là le renflement de la tête, son roulement sur elle-même avec ou sans panache d'écume, et enfin son étalement sur la pente peu inclinée du rivage. C'est encore un des tableaux tracés fidèlement par Homère. Il décrit, en plusieurs endroits, les vagues arrivant à la terre, se gonflant et s'arrondissant ensuite; ensuite s'empanachant d'écume, et enfin rejetant cette écume sur la grève qu'elles baignent, en rejetant aussi les herbes marines et les corps étrangers. Ici, comme partout ailleurs, nous retrouvons le type habituel de la nature qui produit un grand

nombre d'effets avec un petit nombre de causes.

Permettez-moi enfin, Messieurs, de compter parmi les plus heureux résultats de mes longues observations sur les mouvements extraordinaires de la mer, l'honneur que j'ai aujourd'hui d'en exposer l'ensemble devant cette assemblée d'élite, dans la séance publique des cinq Académies de l'Institut de France.

Les chemins de fer en Russie.

La construction des chemins de fer prend une extension rapide sur tout le continent européen. La Russie, qui était restée quelque peu en arrière des autres États plus occidentaux, semble vouloir compenser ce retard en construisant des lignes qui, par leur étendue immense, comme l'empire qu'elles doivent sillonner, ne trouveraient leurs pareilles qu'aux États-Unis d'Amérique. Voici, d'après *la Gazette d'Augsbourg*, les chemins construits et en construction, ainsi que les chemins projetés en Russie.

Le premier chemin construit dans l'empire est celui de Saint-Pétersbourg à Tsarskoyé-Sélo et à Pawlosk, deux résidences impériales aux environs de la capitale. Ce chemin, construit par l'ingénieur Gerstner, n'a qu'une longueur d'environ 27 kilomètres, et a été ouvert en 1837. Les fonds ont été faits par une société d'actionnaires. Les actions ont

été émises au prix de 57 roubles 14 kopecks (228 fr. 50 c.) et valent aujourd'hui 80 roubles (320 fr.).

Ce petit chemin n'était qu'un essai pareil à celui de nos chemins de Saint-Germain et de Versailles, et qui a été suivi bientôt par l'entreprise de la grande ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou, terminée le 1[er] novembre 1851. Ce chemin, construit par le gouvernement, sous la haute direction du ministre des travaux publics, comte Klein-Michel, a une étendue de 607 verstes, ou 647 kilomètres. La circulation sur cette ligne, appelée à rendre d'immenses services au commerce, devient chaque jour plus considérable. Le trajet d'une capitale à l'autre se fait en moins de vingt-deux heures.

A peine cette ligne eut-elle été achevée, que l'empereur ordonna la construction d'une autre voie gigantesque entre Saint-Pétersbourg et Varsovie. Le tracé a été fait, et des milliers de bras sont déjà en mouvement.

Le chemin aura 1,010 verstes (1,077 kilomètres) de développement; il passera par les villes de Louga, Pskoff, Dunabourg, Wilna, Grodno et Bialystok, et traversera les rivières Louga, Vélika, Duna, Niemen et Narev. Le général du génie Gerstfeld dirige les travaux de ce chemin.

En même temps que ce grand railway est en voie d'exécution, une compagnie s'est formée à Riga pour la construction d'un embranchement qui doit réunir ce port de mer avec la ville de Dünabourg, et relier

ainsi Riga avec les deux capitales de la Russie et de la Pologne. Cet embranchement, dont le tracé a été fait par l'ingénieur Gonzenbach, aura 208 verstes (221 kilomètres) de développement, longera la rive droite de la Duna, et passera près des villes de Jakobstadt et de Friedrichstadt. Le capital des actions est fixé à 9 millions de roubles (36 millions de francs). On espère que le gouvernement accordera une garantie d'intérêt de 4 0/0.

Une autre grande ligne, mais dont l'étude n'est pas encore commencée, doit relier Dunabourg par Smolensk avec Moscou, et établir ainsi une communication directe de cette ancienne métropole russe avec Varsovie.

Dans le sud de l'empire, le gouvernement vient, dit-on, d'autoriser une compagnie en lui accordant une garantie de 4 0/0, à entreprendre la construction d'un chemin de fer entre Kharkoff et Odessa. Ce chemin traversera le Dnieper et Kreinentchoug, localité située en amont des rapides qui obstruent la navigabilité du fleuve. Cette voie rendra au commerce des grains le même service que celle de Dunabourg à Riga est destinée à rendre au commerce des lins et des bois de construction.

Enfin, dans le royaume de Pologne, où déjà depuis quelques années la ligne de Varsovie à Myslovitz (dans la Silésie prussienne) est en pleine activité, il est question de construire deux autres lignes : une de Varsovie à Bromberg, l'autre de la même capitale à Posen ; mais les arrangements à prendre à ce sujet

avec le gouvernement prussien n'ont pas encore abouti à un résultat satisfaisant. La ligne de Varsovie à Myslovitz, longue d'environ 325 kilomètres, met la capitale de la Pologne en communication, par voies ferrées, avec Vienne et Berlin, et par conséquent avec Paris. Lorsque la ligne qui doit joindre Varsovie à Saint-Pétersbourg sera livrée à la circulation, ce que l'on attend dans trois ans, l'immense distance qui sépare les capitales de la France et de la Russie pourra être franchie en quatre ou cinq jours.

Les Malais.

Extrait des *Voyages et Récits* de M. le Dr Yvan.

Il est très-difficile de déterminer la place que les Malais doivent occuper dans une classification des races humaines. Je ne saurais me livrer ici à une discussion sur ce sujet. Je vais me contenter de donner, sans débat, les opinions des anthropologistes français, et je présenterai quelques-unes des considérations qui m'ont fait adopter celles de Blumenbach.

Aux yeux des anthropologistes matérialistes, les Malais constituent une des nombreuses espèces qu'ils ont distinguées parmi les races humaines; Cuvier et ses élèves les ont compris dans la variété mongolique, en leur assignant comme caractère les traits propres aux Chinois. Pour qui a vu ces hommes

dans la péninsule malaise, aux Philippines, à Singapore, dans l'archipel de Soulou et à Java; pour qui a observé des Malgaches et des Dayaks, une pareille opinion est inadmissible. Les Malais sont certainement le résultat du croisement d'une race à cheveux lisses, aux yeux non bridés, et d'hommes à cheveux crépus. Probablement ces derniers sont les nègres, habitants primitifs de Bornéo, de Sumatra, de Luçon, connus sous le nom de nègres pélagiens. Ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est que ces petits nègres, qui ont été refoulés dans les parties élevées de l'archipel malais, parlent une langue semblable à celle qu'on emploie sur le littoral; ils sont même en possession de la langue mère d'où découle le malais, car ils comprennent tous les dialectes parlés par les populations qui font partie de cette variété de l'espèce humaine.

Les Malais seraient donc une variété hybride, qui, subsidiairement alliée à d'autres races, leur a ensuite emprunté, suivant les lieux où ces alliances se sont contractées, certains caractères spéciaux qui ont modifié le type primitif. Ainsi il est faux de dire, d'une manière générale, que les Malais ont la plus grande ressemblance avec les Chinois. Les premiers sont petits, sveltes, leurs formes sont grêles, tandis que chez les seconds les formes sont obtuses et lourdes. Les femmes chinoises sont chétives, malingres, frêles; elles ont le teint jaune-clair et ne présentent pas de tons chauds et foncés. Les femmes malaises sont au contraire élancées, musclées et d'un

brun noirâtre très-caractérisé. Les cheveux des Malais sont aussi fort différents de ceux des Chinois; ceux-ci les ont presque aussi lisses que les nôtres. Quant à l'obliquité des yeux, elle n'existe pas chez les Malais de race pure; ce caractère ne se trouve que chez les populations qui ont eu de temps immémorial des rapports avec les Chinois, qui sont les animaux les plus lubriques de la création, et qui, ne pouvant, lorsqu'ils s'expatrient, emmener avec eux leurs femmes, se sont alliés avec les populations qu'ils ont fréquentées lorsque celles-ci ne les ont pas repoussés. Si l'on procédait sans rechercher la source primitive de la race malaise, on rattacherait tous les chefs de l'archipel asiatique, alliés pour la plupart aux conquérants qui ont jadis soumis ces populations, à la belle race sémitique, tandis que les Madécasses seraient pour la plupart rapprochés de la race éthiopienne. En effet, on rencontre à Malacca, à Singapore, à Java, et parfois à Holo, des chefs dont les lignes droites et nettes rappellent les types arabes, tandis que beaucoup de Malgaches ont les lèvres grosses, les chev ux presque crépus et le teint fort noir. Mais il faut étudier les Malais là où ils n'ont pas été modifiés par l'addition de l'élément générique d'une race conquérante, là où la race des Chinois n'est pas venue s'imposer à eux. Ainsi, à Bornéo, à Madagascar, dans tout l'archipel de Soulou, les habitants malais n'ont ni les yeux bridés des Chinois, ni le nez aquilin des Arabes. Mais, à Manille, les Tagals ne sont presque plus

que des Chinois par leur conformation physique, et ils n'ont gardé moralement, des deux races desquelles ils procèdent, que les défauts qui les distinguent : la soumission passive des Chinois, et la paresse des Malais pour tout ce qui tient à l'industrie et à l'agriculture.

Aussi je crois qu'au lieu de rattacher les Malais aux nations mongoliques, comme on l'a fait généralement, il vaudrait mieux les placer entre les races caucasiques et éthiopiennes, ainsi que l'a fait Blumenbach.

S'il est difficile de déterminer l'origine de la race malaise, il l'est bien moins de savoir l'époque à laquelle l'islamisme a pénétré chez ces populations. Il paraît que c'est dans un temps assez rapproché de nous et qui concorde avec la découverte de ces pays par les Européens. Sur ces parages éloignés, le catholicisme et le mahométisme se trouvèrent encore une fois en présence, et les Espagnols et les Mores purent encore lutter de fanatisme et de courage; mais cette fois l'islamisme, bien mieux en rapport avec les mœurs de ces peuples barbares, a dû réunir plus de prosélytes et faire des progrès bien plus rapides. L'égalité, la fraternité humaine, l'égalité de l'homme et de la femme, ne pouvaient être comprises par une nation allant à la chasse des esclaves et professant déjà la polygamie ! Aussi les habitants de Holo descendent-ils de zélés musulmans. Soulou se transforma en une espèce de ville sainte, ce fut le foyer de propagation le plus ardent de la nouvelle

croyance; de saints personnages y accoururent, et aujourd'hui encore on vient en pèlerinage dans cette île, qui renferme des lieux consacrés qui jouissent, auprès des croyants de cette partie du monde, d'une vénération presque égale à celle de la Mecque.

C'est à cette époque que les sultans de cet archipel atteignirent le faîte de leur puissance. L'esprit aventureux de ces peuples, chauffé aux rayons d'une foi nouvelle, leur fit accomplir une œuvre de propagation et de conquête; mais, fidèles à l'esprit de leur race, ils ne se servirent pas seulement de leurs armes; plus d'une fois la ruse et la perfidie vinrent en aide à ces nouveaux musulmans, qui ne comptaient pas seulement sur le Coran et leur cimeterre pour assurer leurs conquêtes.

Les temps sont bien changés! Lorsque les Soulouans soumettaient une partie de la côte de Bornéo, convoitaient Mindana et concevaient l'espoir de soumettre un jour Manille, ils disposaient d'un matériel qui pouvait lutter avec les forces européennes d'alors; mais aujourd'hui quelles sont leurs ressources? Ils possèdent quelques proas élégantes qui fendent la mer comme une flèche, mais ces esquifs légers ne sauraient lutter avec nos vaisseaux à vapeur, qui sont pour les Malais un sujet d'étonnement et d'effroi. Ils ont encore quelques misérables canons, derniers vestiges de leur puissance guerrière; mais ces armes rongées par la rouille, mal servies par des hommes inexpérimentés, ne sauraient imposer à d'autres qu'aux habitants de Ma-

nille, qui les redoutent par tradition. Les forces dont disposent les Malais sont donc en réalité bien peu de chose, et s'ils obtiennent encore quelque succès dans la dangereuse industrie qu'ils professent, ils le doivent à leur énergie, à leur perfidie, bien plus qu'aux moyens d'action qu'ils ont en leur pouvoir.

Un proa qui part pour une expédition porte ordinairement une quarantaine d'hommes; ils sont dissimulés et cachés avec soin. La petite embarcation tâche d'inspirer le plus de confiance qu'elle peut à la proie qu'elle convoite, ou d'approcher à l'improviste pendant la nuit; si sa dissimulation lui réussit, si elle peut accoster un navire marchand sans être vue ou sans avoir éveillé la moindre crainte, chaque bandit que recèle ce repaire se lève à un instant donné et monte à l'abordage, son kriss au poing.

Il est impossible qu'un équipage, quelque fort qu'il soit d'ailleurs, combatte avec avantage l'agression de démons qui ne redoutent ni les blessures les plus cruelles, ni la mort, et qui combattent avec la certitude d'être pendus s'ils succombent. Voilà la seule force actuelle des Malais ; aussi peut-on dire avec certitude que, du jour où les nations européennes voudront réellement réprimer leurs brigandages, ils seront à leur discrétion.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland. Vol. XIII, part 2.

Lecture on the present state of the cultivation of Oriental Literature, by Prof. *H. Wilson*; p. 191-215.

An Account of the religion of the Khonds in Orissa, by Capt. *S. Chartres Macpherson;* p. 216-274.

On the Aboriginal Race of India, by Lieut. *Gal Briggs*; p. 275-309.

Translation of the Takwiyat-ul-Imán of Maulavi Isma'il Hajji, by *Mir Shahamat Ali;* p. 310-372.

Notes introductory to Sassanian Mint Monograms and Gems, by *Edw. Thomas;* p. 373-428. With 3 plates.

Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, herausgeg. von Erman; t. XII, 2e cah.

Foire du printemps chez les Kirghises, en 1851, (trad. du russe); p. 167-168.

Promenades et divertissements à Kazan, par M. *Lébédief* (trad. du russe, du Journal du ministère de l'intérieur); p. 169-175.

Usages et cérémonies du mariage en Perse (tiré du journal russe le Kavkas); p. 176-189.

Les collections archéologiques du professeur *Pogodïn* (tiré d'un journal russe); p. 190-196.

Le *mou-suï*, légume chinois; p. 197-198.

Sur les antiquités trouvées dans l'arrondissement de Radom; p. 199-200.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

32. Trinker (Jos.). Höhenbestimmungen von Tirol and Voralberg, neu gesammelt und zusammengestellt. Innsbruck, Wagner, in-4 de 96 pages. 22 sgr.

33. Frontier Lands (The) of the Christian and the Turk; comprising Travels in the region of the Lower Danube, in 1850-1851. By a British Resident of twenty years in the East. London, Bentley, 2 vol. in-8 illustrat 28 sh.

34. Hettner (H.). Griechische Reiseskizzen Braunschweig, in-8 avec 4 pl. lithogr.

Asie.

35. Layard. Monuments of Nineveh. 2d. Series. Lond., J. Murray, in-fol. 10 l 10 sh.

36. Layard (Austen Henry). Fresh Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon; with Travels in Armenia, Kurdistan, and the Desert, being the result of a second Expedition to Assyria, undertaken for the trustees of the British Museum. Lond., John Murray, in-8 with nearly 400 illustrations. 21 sh.

37. Julien (Stanislas). Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 629 jusqu'en 645. Traduite du chinois. Paris, in-8. 9 fr.

88. Castren (Alexander). Reiseerinnerungen aus den Jahren 1838-1844. Im Auftrage der K. Akad. der Wissensch. herausgegeben von A. Schiefner. Mit dem Bildniss der Verfassers und vier Samogeden portræts. St Petersbourg, in-8 de xiv-308 p. 1 R. 80 cop. arg. (7 fr.)

Afrique.

39. Lepsius (Richard). Discoveries in Égypt, Ethiopia, and the Peninsula of Sinai, in the Year 1842-45. From the German.

Second edition, with additions. London, Bentley, in-8, map and illustrations. 12 sh.

40. Richardson (James). Narrative of a Mission to Central Africa, performed in the Years 1850-51, under the orders and at the Expense of H. M. Government. London, Chapman, 2 vol. post-8. 21 sh.

41. Hecquard (Hyacinthe). Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale. Paris, in-8.

Amérique.

42. Kennedy (William). A short Narrative of the Second voyage of the *Prince Albert* in search of sir John Franklin. London, in-8. With illustr. and map. 8 sh.

43. Brownell (Henry Howard). The discoveries, Pioneers, and Settlers of North and South America, from the earliest periods (822) to the present time. Boston, Wentworth, in-8 de 640 pages.

44. Hart (Adolphus). History of the Valley of the Mississipi. New York, in-18. 5 sh.

45. Hardman (Fred.). Scenes and Adventures in the South West. Auburn (U. S.), Derby, in-12. 1 dollar 25.

46. Saint-Amant. Route de la Californie à travers l'isthme de Panama. Extrait du voyage d'exploration entrepris en 1851 et 1852, sur l'ordre du gouvernement français. Paris, in-12. 2 fr. 50.

47. Strain (Lieut. Isaac G., U. S. N.) Sketches of a Journey in Chili and the Argentine Provinces in 1849. New York, Merchant, in-12,

48. Duboc (Gent.). Les musées Magellaniques. 1re partie. Voyage au Chili, au Pérou et en Californie. Paris, in-8. 2 fr.

49. Bourne (Benjamin Franklin). The Captive in Patagonia; or, Life among the Giants. A personal Narrative. Boston, Gould and Lincoln, in-12. 85 cts.

Océanie.

50. Mossman (Samuel) et Banister (Thomas). Australia visited and revisited : a Narrative of recent Travels and old experiences in Victoria and New South Wales. London, post-8. Maps. 10 sh. 6 d.

51. Lucas (H.) Journal of a voyage from London to Port Phillip, in the Australian Royal Mail Steam Navigation Com-

pany's Ship *Australian*. Being the first voyage by steam between England and the Australian Colonies. London, in-8. 6 d.

52. Gold (The) District of New Zealand; being a Description of Auckland and its neighbourhood. By the Colonial Secretary of New Zealand. London, in-8. Map. 3 sh.

53. Burrows (The Commander). Pitcairn's island; its Inhabitants and their Religion. London. in-12 de 70 p. 1 sh.

Mélanges.

54. Von Vindonissa nach Brigantium. Streifzüge durch das römische Helvetien; von Dr *Deycks*. — Dans le *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, 1. Heft Bonn, 1853.

55. Recensio Populorum Ponticorum quos Ovidius exul notos habuit. Scripsit *Rud. Minzloff* (1852). — Dans le *Bulletin scientif.* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. X, 1852, n° 236-37, col. 305-327.

56. F. Hitzig, zu Olshsausen's Abhandlung über phœnicische Ortsnamen ausserhalb des semitischen Sprachgebiets. — Dans le *Rheinisches Museum*, 4e cah. de la 8e année (1852).

57. Pertz (G. Heinr.). Monumenta Germaniæ historica inde ab A. Chr. 500 usque ad A. 1500, auspiciis Societatis aperiendis fontibus rerum Germanicarum medii ævi. Tomus XII. Scriptorum t. X Hannover, Hahn (1852), in fol. de 654 pages. 9 thlr. 15 sgr.

58. Gumpach (Johannes). Die Zeitrechnung der Babylonier und Assyrier. Nebst Exkursen: I. Ueber Abfassungszeit des Buches Habakuk. II. Ueber die Sonnenfinsterniss des Thales. III. Ueber das Jahr der Zertœrung Ninive's, und die Uebereinstimmung der biblischen Nachrichten aus der Periode des ersten Tempels mit der Zeitgeschichte. Begleitet von drei Nebenexkursen, ueber den Zeitraum der babylonischen Gefangenschaft, ueber die historische Glaubwœrdigkeit des Buches Judith, und ueber den Apiskreis. Heidelberg, Mohr (1852), in 8 de xvi-179 pages. 1 thlr 5 sgr.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER DE 1853.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET MÉLANGES.

EUROPE.

ASIE.

AFRIQUE.

AMÉRIQUE.

BIBLIOGRAPHIE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ.
26, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

TOME 138 DE LA COLLECTION.

CINQUIÈME SÉRIE. — NEUVIÈME ANNÉE.

TOME XXXIV.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
26, rue Racine, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,
EX-SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE;
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE GÉOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG;
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS; ETC., ETC.

NOUVELLE SÉRIE.
TOME XXXIV.

ANNÉE 1853.
TOME DEUXIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

Les *Nouvelles Annales des Voyages* donneront dans leurs prochains cahiers des travaux d'un grand intérêt géographique, ethnographique et historique; notamment un aperçu des résultats obtenus jusqu'à présent sur la géographie de l'ancien Iran d'après les inscriptions cunéiformes; un résumé général des expéditions exécutées depuis cinq ans dans l'Himalâya cccidental par ordre du gouvernement colonial de l'Inde; un aperçu des résultats scientifiques dus aux travaux des officiers américains dans la région des montagnes Rocheuses depuis dix ans; une longue Notice sur les dernières courses de MM. Eli Smith et Robinson en Palestine (1852); un mémoire de M. Dulaurier sur la Siounie, d'après les documents arméniens; un aperçu historique des voyages modernes dans le Kachmîr, par le Rédacteur; deux morceaux inédits de Sestini sur l'Asie-Mineure; une

esquisse historique des expéditions tentées de nos jours pour la découverte des sources du Nil; une foule de morceaux traduits de l'anglais; de l'allemand, etc. sur toutes les contrées du globe; indépendamment des comptes rendus de tous les ouvrages importants, des nouvelles géographiques, des an nonces bibliographiques, etc.

LES PAPES GÉOGRAPHES

ET LA

CARTOGRAPHIE DU VATICAN.

Par M. R. THOMASSY.

(Suite. — Voir le cahier précédent, p. 151.)

IV.

En entrant dans cette profonde et majestueuse galerie de 540 palmes romaines ou 120 mètres environ de longueur, on s'arrête d'abord involontairement, comme saisi de respect et d'admiration ; on remarque ensuite la restauration qui en fut faite par Urbain VIII, en 1631, cinquante ans après que Grégoire XIII l'eut fondée. Ce fait est consignée au-dessus de la porte, dans une inscription trop flatteuse peut-être pour le pape Urbain.

A droite de cette entrée se trouve la vue topographique de Gênes, de son port et de sa *rivière*, et sur la paroi latérale, une vue semblable de Cività-Vecchia (1), c'est-à-dire les deux ports qui, sur la Méditerranée, intéressaient le plus la Papauté. Les deux

(1) Un longue inscription y raconte la restauration complète de ce port par Urbain VIII, en 1634, et nous en donne la représentation exacte sous cette dernière date.

ports analogues de l'Adriatique, Venise et Ancône, se présentent de la même manière à gauche et sur la paroi correspondante de la galerie. Des inscriptions historiques ajoutent à la valeur descriptive de ces peintures: elles nous rappellent que Venise fut fondée l'an 454 de J.-C., après que l'admirable ville d'Aquilée eut été détruite par Attila, et que Gênes, célèbre par sa marine, jouît d'une entière sécurité, grâce à de récentes et formidables fortifications.

Des inscriptions analogues accompagneront de même les autres principaux sujets, et ceux-ci se trouveront, à leur tour, complétés par les peintures qui ornent la brillante voûte de cette galerie.

En levant la tête, nous voyons en effet représentées, au-dessus des cartes générales de l'Italie ancienne et moderne, l'histoire du pape saint Silvestre et celle de Constantin, dont la victoire sur Maxence fut l'origine de l'Italie chrétienne; la péninsule redevint alors reine du monde par la religion. Or, en descendant la galerie, nous retrouverons le même système de faits historiques en rapport avec les provinces ou les cités qui en furent le théâtre. Ainsi sur la voûte comme sur les parois latérales, tout sera pour nous de l'histoire ou de la géographie, et nous pouvons déjà nous représenter les nobles enseignements que les souverains pontifes y voulurent donner à l'Italie et au monde catholique.

Trente-quatre croisées, dix-sept sur chaque rang, éclairent cette galerie, et c'est dans leurs intervalles que sont peintes les cartes provinciales de la pénin-

sule, avec des descriptions sommaires et l'indication la plus précise possible de leurs degrés de latitude et de longitude. C'est ainsi qu'après les deux cartes déjà mentionnées de l'Italie ancienne et de l'Italie moderne, se déroulent toutes les grandes divisions et subdivisions territoriales de la péninsule au temps de Grégoire XIII. Des cartouches particuliers représentent aussi, tantôt les cités, tantôt les événements politiques et religieux les plus remarquables du moyen âge et du XVIe siècle. Toute l'Italie catholique est donc là, sous nos yeux, déployée comme l'Apennin la divise naturellement, avec les provinces du versant de la Méditerranée sur notre droite, et sur notre gauche celles du Pô, de l'Adriatique et de la mer Ionienne.

Quant à l'étendue de ces tableaux et cartes géographiques, elle n'a d'égale que leur magnificence. Ainsi l'Italie antique et l'Italie moderne occupent chacune, vis-à-vis l'une de l'autre, une superficie haute de 3 mètres sur 4 mètres, 01 centimètre de largeur. Puis l'Italie moderne se développe, en se divisant sur trente autres surfaces pareilles, occupant, avec les deux précédentes, l'intervalle des trente-quatre croisées.

Chacune de ces trente divisions ayant donc, comme les deux cartes d'ensemble, 3 mètres de haut et 4 environ de large, présente en surface 12 mètres carrés, lesquels multipliés par 30 donnent 360 mètres de superficie totale pour le développement géographique de la péninsule et de ses îles.

A ce développement il faudrait encore ajouter les huit subdivisions topographiques dont quatre sont près de la porte d'entrée, et dont les quatre autres occupent le fond de la galerie. Or, ces huit peintures secondaires, ou plutôt hors cadre, ayant chacune 3 mètres de hauteur sur 1 mètre 48 cent. de large donnent, en plus des 360 mètres carrés précédents, 35 mètres 52 cent.; ce qui porte à 395 mètres carrés de surface la description figurée de l'Italie.

Quant aux deux cartes d'ensemble ou de rapprochement figurant l'Italie ancienne et moderne, elles en présentent, d'une manière remarquable pour l'époque, le contour des rivages, le relief des monts, le cours des fleuves, la position des lacs, etc. Ce qui les caractérise encore, c'est d'être parfois beaucoup plus exactes que les cartes de détail destinées à les développer : témoin la Corse figurée avec une précision satisfaisante sur la carte générale, tandis que la carte particulière qui lui est consacrée en dénature tous les contours.

Ceci noté, représentons-nous maintenant la double carte d'ensemble qui, de droite et de gauche, s'offre à nous après la première croisée. Sur la paroi de gauche, c'est la figure de l'Italie ancienne s'appuyant sur deux fleuves, le Tibre et l'Arno, au côté desquels on lit : *Strabon* et *Ptolémée*; tandis que vis-à-vis, l'Italie moderne s'appuie de même sur le Pô et l'Adige, à côté desquels est écrit : *F. Blondus*, *R. Volaterranus*. Biondo de Forli et Raphaël Maffeï de Volterre dont nous avons déjà parlé, président

ainsi à la description de l'Italie moderne, comme Strabon et Ptolémée à la description de l'ancienne. Sur l'une et l'autre carte se trouve aussi la mesure figurée de l'ancien pas romain, élément du mille géographique, ainsi que des inscriptions indiquant toutes les dimensions de la péninsule en longueur, largeur et circuit. L'inscription qui accompagne l'Italie moderne, date d'Urbain VIII. Elle mentionne les deux patriarches de Venise et d'Aquilée, vingt-neuf archevêques, deux cent cinquante-trois évêques, et vingt provinces ou divisions politiques. L'inscription de l'Italie ancienne rappelle aussi que Cæsar Auguste la divisa en onze régions, et Constantin le Grand en seize provinces. Elle en résume l'histoire, et nous donne un exemple des sommaires, communs à toutes les cartes de cette galerie.

Nous avons déjà dit que l'Italie moderne se déroule sur les deux faces de la galerie, avec les provinces du Pô et de l'Adriatique sur la gauche, et celles de la Méditerranée sur la droite (1). La pre-

(1) Cette disposition des cartes est indiquée par l'inscription suivante sur fond d'or, qu'on lit au-dessus de la porte du fond de la galerie.

« Italia Regio totius orbis nobilissima, ut natura ab Apennino secta » est, hoc ibidem ambulacro in duas partes, alteram hinc alpibus et » supero, alteram hinc infero mare terminatas, dividitur, à Varoque » flumine ad extremos usque Brutios ac Sallentinos, regnis, provinciis, » ditionibus, insulis, intrà suos, ut nunc sunt, fines dispositis, tota in » tabulis longo utrinque tractu explicatur. Fornix pia sanctorum viro» rum facta, locis, in quibus gesta sunt, ex adversum respondentia os» tendit. Hæc ne jucunditati deesset ex rerum et locorum cognitione » utilitas, Gregorius XIII Pont. Max. non suæ magis, quam Romanorum

mière carte particulière à droite, après la deuxième croisée, est donc celle de la Ligurie, limitée à l'ouest par le *Var* et à l'est par la *Macra*. On y voit représenté Christophe Colomb qui parcourt la mer sur un char triomphal. Vis-à-vis, c'est-à-dire à notre gauche et au delà de l'Apennin, sont les cartes du *Piémont* et du *Monferrat* : « le premier de ces deux pays, dit l'inscription, obéissant au duc de Savoie, le second soumis alors en grande partie au duc de Mantoue, mais dans la partie qu'arrose le Tanaro, ayant été gouvernés par les célèbres marquis descendant des Paléologues, empereurs de Constantinople. »

Après les troisièmes croisées, et à droite, vient la carte de Toscane, et au-dessous les vues de Florence et de Sienne, avec le château de Saint-Miniat, détruit d'abord par Didier roi des Lombards, et une seconde fois par l'empereur Frédéric. L'inscription nous dit que l'Étrurie est célèbre, entre autres choses, « par le grand nombre de ses cryptes ou constructions souterraines, par l'agriculture et le commerce, les lettres et les arts, le courage et le génie de ses habitants, enfin par l'attachement des populations aux pontifes de Rome et par leur piété signalée envers le Très-Haut. » — L'inscription du duché de Milan, qui est à gauche, nous rappelle que ce duché, si riche et si fécond, était alors soumis au roi d'Espagne. Une vue de Milan accompagne cette dernière carte.

» pontificum commoditati hoc artificio et splendore, a se inchoata perfici voluit anno MDLXXXI.»

Après les quatrièmes croisées, à droite, territoire particulier de Pérouse et de la *Città di Castello*. Le fameux lac de Trasimène, compris dans cette carte, y a fait représenter la bataille de ce nom gagnée par Annibal. — A gauche, le territoire Vénitien d'au delà du Pô, avec l'inscription explicative et les vues de Vicence et de Padoue.

Après les cinquièmes croisées, à droite, se distingue le patrimoine de Saint Pierre (1), avec les vues de Viterbe et de *Ronciglione*. — A gauche, le Frioul (*Forum Julii à Julio Cæsare*) dont les monts riches en toute sorte de métaux, fournissent les marbres blancs et noirs qui s'exportent dans la Flaminie et la Gaule Cisalpine.

Après les sixièmes croisées, à droite, l'Umbrie, comprise entre le Tibre, la Sabine et le territoire de Pérouse, avec une vue de Spoleto, sa capitale. — A gauche, le duché de Parme et Plaisance, avec les vues des deux cités. Riche de toutes les productions de la nature, ce duché était encore signalé pour ses fromages (*casei nobilissimi vis ingens*).

Après les septièmes croisées, à droite, carte du *Latium* et *Sabine*, avec une vue de Rome. On y lit que « L'antique Latium ne s'étendait pas du Tibre vers le

(1) Voici le texte de son inscription : « Tuscia suburbicaria Flore, » Pallia et Tyberi amnibus, marique Tyrrheno inclusa, quinque no» bilissimas, principesque Etruriæ civitates, Vejos Falerios, Cere, » Tarquinios, Volsiniosque olim complexa ; quod à multis inde sæcu» lis ad Sedem Apostolicam pertinuerit, Patrimonium beati Petri » nunc appellatur. »

» mont Circée à plus de 50 mille pas, tant furent petits les débuts de l'empire! Le territoire de ce nom » va depuis peu jusqu'au fleuve Liris. Rome, capitale » de l'univers, y est comprise, ainsi que le Tibre » accru de quarante-deux fleuves, particulièrement » de la Nera et de l'Anio, ce dernier formant lui» même par derrière la limite du Latium » (Pline, liv. III). Cette inscription tirée de Pline est complétée par une autre de Strabon concernant les Sabins. — Vis-à-vis est la carte du duché de Mantoue avec son inscription, et une vue topographique de la cité.

Après les huitièmes croisées, à droite, la Campanie ou terre de Labour. A gauche, le duché de Ferrare, avec une inscription rappelant qu'ayant été soustrait par Henri III à l'Église romaine, il lui fut rendu par l'œuvre de la comtesse Matilde, et que la famille des princes feudataires se trouvant éteinte durant le pontificat de Clément VIII, le duché était rétourné au siége apostolique en 1598. Une autre inscription détermine les confins du Ferrarais et du Bolonais que Grégoire XIII, d'accord avec les deux parties, avait réglés en 1579. Au bas de la carte, vues des forteresses de Ferrare et de Commacchio.

Après les neuvièmes croisées, à droite, carte de la principauté de Salerne. L'inscription rappelle « que les habitants d'Amalphi, sous le règne de » Charlemagne, découvrirent l'application à la ma» rine de l'aiguille aimantée: découverte vraiment

» providentielle, à qui nous devons de nous diriger, » avec plus de certitude, sur terre aussi bien que sur » mer. » Ajoutons qu'au-dessous de cette carte est une vue du célèbre Monastère de *Montevergine* ou *Virgiliano*, fondé en 1116 par saint Guillaume de Verceil.—Vis-à-vis est le territoire de Bologne, avec deux inscriptions ; l'une d'elles rappelle le génie littéraire et scientifique de cette cité, et en même temps « sa fidélité constante à la cause de l'Église, après » avoir secoué le joug des empereurs d'Allemagne, » fait prisonnier Entius, roi de Sardaigne, reconquis la Flaminie et chassé les vicomtes de ses propres murs. »

Au-dessous de la carte est une grande vue de la cité, avec une perspective du fort qu'Urbain VIII y avait fait construire : peinture qui date, comme on voit, de la restauration de la galerie.

Après les dixièmes croisées, à droite, carte de la *Basilicata* ou Lucanie, avec inscription descriptive et peinture de la bataille où Annibal défit et tua les deux consuls, M. Marcellus et Quintus Crispius. — A gauche, la Romagne ou l'ancienne Flaminie. « La Romagne (Romandiola), y est-il dit, fut ainsi » nommée par le pape Adrien et Charlemagne à » cause de sa constante et singulière fidélité à l'É- » glise romaine aux temps des Lombards. » D'un côté, se trouve d'abord une inscription partant que tous les lieux de cette carte surmontés d'un dragon d'or ont été rendus par Grégoire XIII à l'autorité pontificale. De l'autre, est un piédestal où se lit le

décret du Sénat et du peuple romain, prohibant le passage du Rubicon, tandis que César est représenté franchissant ce fleuve (1). Au-dessous, est le plan de la ville de Rimini.

Après les onzièmes croisées et à droite, *Calabre citérieure* avec inscription rappelant sa richesse en produits agricoles, en mines de sel et de fer. — A gauche, duché d'Urbin; et au-dessous, les plans des villes d'Urbino et Pesaro; ce qui nous rappelle comment le duc d'Urbin s'était distingué à la bataille de Lépante à la tête des marins de cette dernière ville. L'inscription nous apprend que ce duché, ayant d'abord été cédé à titre bénéficiaire par les souverains pontifes aux maisons de Feltre et de la *Rovere*, venait, par l'extinction des deux familles dans la personne de François Marie II, de rentrer dans la pleine souveraineté du saint-siége en 1631, sous le pontificat d'Urbain VIII.

Après les douzièmes croisées, à droite, *Calabre ultérieure* où l'inscription nous assure que « cette » région l'emporte de beaucoup sur toutes les autres » de l'Italie par la production du sucre et de la » manne; le sel gemme y abonde, et la soie y égale » presque en quantité la laine des autres provinces » de la péninsule (2). » — A gauche, Tables *del Piceno* ou *Marche d'Ancône*. On y aperçoit, au-dessous des plaines de Gualdo, une armée de 15,000 volontaires

(1) « S. P. Q. R. Sanctio Plesbiciti S. Ve. C. :
« Ultra hos fines arma proferre liceat nemini »

(2) « .... *quod saccarum fert et manna : fossili sale abundat : serici copiâ aliarum fere Italiæ partium lanas æquat.* »

accourant au secours de Clément VII, lors du sac de Rome par l'armée du connétable de Bourbon ; et l'inscription rappelle que cette province peut, comme dans les temps anciens, aider de ses vivres et de ses soldats Rome et les autres contrées de l'Italie.

N'oublions pas, à ce propos, que les États de l'Église étaient, de tous les gouvernements, ceux qui dédaignaient le plus la précaution d'avoir à leur service une armée permanente. C'était le résultat, d'abord de la popularité des souverains pontifes, et ensuite des habitudes presque partout guerrières des populations que le premier appel mettait aussitôt sous les armes.

Après les treizièmes croisées, à droite, est l'île de Corse, dont nous avons déjà remarqué les contours inexacts. Les ressources de l'île et le caractère des habitants sont très-bien rendus dans l'inscription de cette carte (1). — A gauche, territoire parti-

(1) « Corsica Mediterranei maris insula, Italiæ litoribus, et Sar-
» diniæ interiecta, quingenta circiter passuum milia in ambitu pa-
» tet : Montuosa maximâ ex parte, neque admodum ferax, et ideo
» incolis haud satis frequens ; quatuor tamen naturæ donis commen-
» datur ; nam et equos fert exiles quidem et graciles, cæterum ad la-
» borem indefessos, ac prope ferreos. Generosissima quoque vina,
» quæ in mensis Principum haud in postremis deliciis habentur : ad
» hoc villaticos, et pastorales canes celebris latè nominis ; in primis
» strenuos et acres viros, ac bello magis quam pace bonos, ut pedes-
» tris Corsorum militia magno semper apud Italos, et apud cæteras na-
» tiones in pretio fuerit. Apostolicæ Sedis est. »

Ces trois derniers mots, répétés sur la carte de Sardaigne et reproduits, quant au sens, sur celle de Sicile, sont expliqués par la

culier de la ville d'Ancône, avec un plan de la cité et une inscription rappelant que Grégoire XIII l'a protégée d'une citadelle, et que Urbain VIII l'a mise en plus grande sécurité par de vastes remparts et autres défenses.

Après les quatorzièmes croisées, en continuant de regarder à droite, l'île de Sardaigne est signalée par son inscription comme parlant une langue mêlée d'espagnol et d'italien, comme n'ayant dans son règne animal ni loups, ni bêtes venimeuses, et comme appartenant au saint-siége. — A gauche, sont les Abruzzes avec une vue de la cité d'Aquilée et une inscription rappelant que Célestin vint mener dans ces montagnes sa vie d'anachorète, et y fonda l'ordre des Célestins.

Après les quinzièmes croisées, à droite, est l'île de Sicile avec l'inscription explicative, et au bas de la carte les vues de Palerme, de Messine et de Syracuse. Le parallèle syracusain y est déterminé d'après le cosmographe *Marolus*. — A gauche, carte de la *Pouille* avec les plaines della Fontana, où se trouve représentée la célèbre bataille de Cannes. L'inscription nous dit que cette région est célèbre par l'abondance des céréales et par le promontoire du Gargano où apparut jadis et où est toujours honoré l'archange saint Michel.

Après les seizièmes croisées, à droite, l'État d'A-

peinture correspondante de la voûte, où l'on voit les populations de l'île de Corse reconnaissant Grégoire VII pour leur souverain dans la personne de son légat.

vignon, ou comté Venaissin avec une inscription rappelant que les ruines de la cité ont été remplacées par de récents édifices, et que le pont construit sur le Rhône y est admirable par son architecture et sa longueur de DC pas géométriques. Outre une vue de la ville, on y remarque Grégoire XI s'embarquant avec sa suite sur une félouque, et ramenant le saint-siége d'Avignon à Rome. — A gauche, carte de la terre d'Otrante, jadis la péninsule Salernitane et dernière province de la Péninsule. C'est à l'angle de cette carte qu'un avertissement (1) est donné, au public, sur l'esprit scientifique qui a présidé à l'œuvre géographique de cette galerie. Cette œuvre avait été confiée par Grégoire XIII, au Père Ignace Danti, que nous avons déjà nommé en parlant des galeries extérieures. Cosmographe officiel de la Papauté, c'est lui qui avait dicté l'avertissement en question. La vie de ce docte religieux, consacrée tout entière à la science et à l'Église, résumerait assez bien le degré d'influence que la Papauté et l'Italie exerçaient alors sur le monde savant. Mais nous avons à finir d'abord la description commencée.

(1) On y lit : « Cum in conficiendâ hâc Italiæ chorographiâ, iis auctoribus, qui plurima Italiæ loca terrestria, maritimaque (certis longitudinum, latitudinumque differentiis observatis) descripserunt; ac variis valdèque dubiis eorum traditionibus qui particularia loca peragrarunt, standum esset; mirum nemini videri debet, si minùs nota oppidula hic adamussim posita non reperiantur. Curabimus tamen, ut longitudinum latitudinumque gradus, et minuta insignioribus locis (quoad chorographia ferre poterit) exactè respondeant. Atque id J. Ignatius Dantes Perusinus Ord. Præd. admonitum esse volebat. »

La galerie se termine donc, à droite, par les îles *Tremiti* et par Malte dont les Ottomans sont forcés de lever le siége, tandis qu'une autre fresque voisine les représente exterminés par les chrétiens à la bataille de Lépante.

Enfin, à gauche de la galerie, c'est l'île d'Elbe, avec la carte topographique du port d'Ostia et des embouchures du Tibre, et avec la restauration figurée de l'ancien port de Claude, voisin du petit port moderne de *Fiumicino*. Rendre à Rome un port digne d'elle était alors le projet de Grégoire XIII. Et quant à la bataille de Lepante, elle rappelait à tous l'Italie triomphant, par les prières et la politique de saint Pie V, de la barbarie musulmane, comme douze siècles auparavant elle avait triomphé du paganisme par les armes et le baptême de Constantin le Grand. Évêques de Rome et primats d'Italie, voilà comment les papes honoraient les gloires de la péninsule; comment ils en perpétuaient ou rajeunissaient les brillants souvenirs.

Et maintenant, pour mieux caractériser l'esprit de l'œuvre primitive et des artistes qu'elle inspira, il nous reste à considérer l'ornementation qui accompagne les cartes géographiques.

Pour compléter l'appréciation de cette splendide et savante galerie, portons nos regards sur la magnifique voûte qui la recouvre d'un ciel de peintures à fresque. Tout y resplendit de saints et glorieux souvenirs, empruntés à l'histoire de l'Italie ou aux annales de l'Église. Ces sujets remarquables par

l'expression n'ont guère qu'un seul défaut : c'est la riche confusion d'un ensemble sans chronologie. Ils y sont pourtant disposés d'après l'ordre et les concordances géographiques, but principal de cette galerie.

C'est ainsi qu'au-dessus des deux cartes générales de l'Italie ancienne et moderne, nous avons déjà vu représentées les origines chrétiennes de la péninsule : savoir d'un côté, le baptême de Constantin par saint Sylvestre, la représentation de la basilique primitive de Saint-Pierre et les débuts de la construction de Saint-Paul hors les murs ; d'un autre côté, le palais de Saint-Jean de Latran, autre édifice de Constantin ; puis le pont Milvius sur le Tibre, aujourd'hui *Ponte molle*, séparant les deux armées de Maxence et de Constantin, tandis que ce dernier voit apparaître dans le ciel le signe assuré de sa victoire. Ces peintures sont du célèbre peintre Florentin Antonio Tempesta.

Près des cartes du Piémont et de la Ligurie, sont aussi des sujets relatifs à l'histoire ecclésiastique de Gênes et de Turin, comme le transport des cendres de saint Jean-Baptiste dans la première des deux villes. Près de la carte du Milanais, on voit de même saint Ambroise, archevêque de Milan, interdisant, d'un côté, l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, excommunié pour le massacre de Thessalonique ; et de l'autre, représenté à cheval et chassant de sa ville les nombreux hérétiques qui en troublaient le repos. Au-dessus de la quatrième croisée de gauche, le désert de Camaldoli, où saint Romuald

fonda son institut. Sur la croisée de vis-à-vis, entre les cartes de l'Etrurie et de Pérouse, est représenté le séraphique saint François d'Assise recevant les stigmates sacrées.

A la carte de la Vénétie correspond la place Saint-Marc de Venise avec l'église et le palais ducal; et en dehors de cette basilique, Alexandre III sur le trône pontifical, relevant d'une excommunication trop méritée l'empereur Frédéric Barberousse, agenouillé devant lui.

Du côté droit et près du patrimoine de Saint-Pierre, est le fameux miracle de Bolsène, avec saint Antoine de Padoue, quand saint François d'Assise lui apparaît dans le ciel; puis le sacrifice de Jacob et divers sujets de la Bible entremêlés de personnages symboliques. C'est entre les cartes du patrimoine de Saint-Pierre et de l'Umbrie, au milieu de la voûte, que se remarque la célèbre donation que la comtesse Matilde fit à Grégoire VII de ses États.

Après la carte du duché de Parme et de Plaisance, saint Léon repoussant Attila, sauve Rome et toute l'Italie. Il est représenté au milieu de son clergé, rencontrant les Barbares sur le fleuve Mincio, près de Mantoue. A droite et à gauche de ce tableau, sainte Claire fait lever le siége de la ville d'Assise, et la délivre des Sarrasins à la solde de Frédéric II; Innocent IV délivre aussi Parme assiégée par le même empereur.

Entre la carte du Latium à droite et celle du duché de Mantoue à gauche, la voûte représente le Christ

apparaissant à saint Pierre et le retenant au moment où il s'enfuyait de Rome. On voit ensuite saint Géminiano et son clergé s'avançant au-devant d'Attila et des Huns furieux, et leur faisant lever le siége de Modène. — Mais le miracle du sang de saint Janvier et la vue de Naples nous rapprochent ici de la carte de la Campanie ou terre de Labour. Du même côté, sur la droite, saint Benoît du mont Cassin, au milieu de ses religieux, reconnaît, malgré son déguisement, le roi Totila qui venait rendre hommage à ses vertus. D'autres sujets nous reportent ensuite vers les cartes du Ferrarais et du Bolonais; ainsi le monastère de Saint-Michel-Archange près de Bologne.

Nous rentrons dans le royaume de Naples avec saint Bernard; à ses pieds est Rainulfe, duc de Pouille, qui le prie de demander à Dieu la victoire pour son armée. Près des cartes de la Romagne et du duché d'Urbino à gauche, des Calabres citérieure et ultérieure à droite, la voûte nous représente, dans une vaste forêt, le cardinal saint Pierre Damien dictant à des solitaires les règles de leur vie religieuse; puis, sur un côté, saint François de Paule se servant de son manteau comme de barque pour traverser un bras de mer, et de l'autre, saint Ubald mettant en fuite par ses prières l'armée qui assiégeait la cité de Gubbio.

Près de la Marche d'Ancône, à gauche, se voit la translation de la sainte maison de Lorete, et près de l'île de Corse, à droite, les insulaires reconnais-

sant Grégoire VII pour leur suzerain dans la personne de son légat. Non loin des Abruzzes, à gauche, la montagne neigeuse de la *Majella* et les cardinaux allant à la recherche de saint Pierre de Murone, élu pape sous le nom de Célestin V.

Entre les Abruzzes et la Sardaigne, une bouche de l'enfer entr'ouverte, et le pape saint Jean et Boëce, qui avaient été mis à mort par ordre de Théodoric, paraissant y jeter l'âme de leur persécuteur.

Entre la Pouille et la presqu'île de Salente, l'apparition de saint Michel-Archange sur le *Monte Gargano*, et le peuple s'acheminant en procession vers la caverne sacrée, à la suite d'un taureau prodigieux; ensuite saint Anselme convainquant d'hérésie le concile provincial de Bari.

Près de la Sicile, une éruption du mont Etna arrêtée par les prières et le voile de sainte Agathe. Et tout au fond de la galerie, presque au-dessus de l'île de Malte, trois sujets relatifs au séjour de saint Paul dans cette île : savoir la guérison qu'il y opéra du père de Publius, quand il fut piqué sans danger par une vipère, et son départ pour Rome.

D'autres sujets, symboliques ou empruntés à l'Ancien Testament, ont aussi frappé nos regards sur la voûte de cette promenade grégorienne; mais nous avons dû les omettre dans cette description déjà trop longue. Qu'il suffise de rappeler qu'outre Antonio Tempesta(1), principal auteur de ces peintures,

(1) Antonio Tempesta paraît être l'auteur d'une bonne moitié des peintures de cette voûte. *Per tutta la meta delle pitture della volta*

plusieurs artistes des galeries extérieures durent coopérer à l'ornementation de celle-ci : *Romanelli*, le chevalier d'*Arpino*, les deux *Pomerance*, *Rafaëllino da Regio*, *Antonio Danti*, frère du Père *Ignace*, directeur de l'œuvre géographique.

C'est avec cette direction et collaboration que la galerie intérieure de Grégoire XIII, comme les loges de Pie IV, fut primitivement peinte à fresque. Ignace Danti peignit lui-même une partie des cartes et avec des touches pleines de fermeté, indiquant très-bien les reliefs et la nature des terrains. C'est ce qu'ont fait reconnaître les premiers essais de la nouvelle restauration confiée par S. S. Pie IX à M. Antonio Bianchini, artiste antiquaire d'un rare mérite, qui se rend compte de tout ce qu'il retouche, pour ne pas dénaturer ce qu'il doit simplement rajeunir.

Quant à la restauration qui fut exécutée en 1631, sous Urbain VIII, elle dénatura gravement l'œuvre primitive. Pour donner un relief plus apparent aux cartes de Grégoire XIII, les peintres de cette époque les avaient impitoyablement repassées, la terre en vert et la mer en bleu. Or, en combinant ces deux couleurs avec la céruse et les appliquant par de la colle animale sur la chaux des fresques antérieures, ils avaient produit une combinaison chimique, d'abord inaperçue, de la céruse

io ho assegnato per autore indubitato il famoso Antonio Tempesta, dit Taja dans sa *Description* déjà citée *du Vatican*, p. 336, (Roma, 1750).

avec la chaux, qui plus tard devint une couche noire presque générale dont les taches, de plus en plus élargies, ont parfois recouvert et fait disparaître entièrement les dessins primitifs. Peut-être aussi ces noirceurs proviennent-elles de l'acide nitrique ou d'un oxide de fer sorti de la pouzzolane des murs. Quoi qu'il en soit, M. Bianchini, regrattant aujourd'hui avec soin toute cette couche supérieure, s'occupe à faire d'abord revivre les fresques grégoriennes, ne repeignant, au besoin, qu'avec des couleurs détrempées à la chaux, sans le procédé de la colle ou de l'encaustique, et ne conservant de la restauration d'Urbain VIII que ce qui mérite de rester.

Cette restauration de 1631 ne se borna point à tout recolorier. Plusieurs peintures et inscriptions nouvelles furent alors ajoutées à celles de 1581: entre autres, les nouvelles fortifications d'Ancône et de Cività-Vecchia, qui avaient été construites par Urbain VIII. Quant aux ornementations d'encadrages, tout fut repassé à la hâte et recouvert des abeilles héraldiques d'Urbain VIII. Les sujets des voûtes furent refaits avec la même précipitation (1), ces artistes et peut-être le souverain pontife

(1) Voici l'inscription par trop louangeuse de cette restauration d'Urbain VIII. Elle se lit au-dessus de la porte d'entrée de la galerie:

« Urbanus VIII. Pont. Max. Ambulationis Gregorianæ fundamentum » ab aquæ sublabentis noxâ, parietes et fornicem ab imbrium et temporis injuriâ vindicavit; picturas in dies pene obsolescentes instauravit; geographiam multis in locis correxit et auxit, universum opus » sarctum tectumque pristino decori restituit, anno Domini MDCXXXI. » Pont. VIII. »

lui-même étant pressés d'en finir, pour rendre à l'admiration publique cette galerie toujours incomparable et unique au monde, malgré cette restauration imparfaite. C'est deux ans après avoir terminé la fondation primitive, c'est-à-dire en 1583, que Grégoire XIII avait lui-même fait restaurer la galerie extérieure de Pie IV, située au-dessus des loges de Raphaël (1); l'intempérie de l'air l'ayant profondément altérée, il lui rendit son premier éclat, mais en la faisant simplement recolorier.

Quant à la seconde galerie extérieure, continuée par Grégoire XIII, et à la vaste mappemonde dont nous avons déjà parlé, elles se trouvent aujourd'hui dans l'état le plus déplorable, attendant une nouvelle restauration que Pie IX a sans doute projetée. La mappemonde en question est surtout restée l'objet d'une singulière incurie, et cela en même temps qu'on est très-soigneux de balayer les deux galeries dont elle occcupe l'angle. La poussière et les araignées une fois enlevées avec un balai humide, cet instrument, qu'on ne saurait prendre pour un pinceau, est invariablement appuyé sur une grille, d'où il se repose alternativement sur la France, l'Angleterre et l'Italie. Aussi cette partie de la mappemonde en est-elle entièrement défigu-

(1) C'est ce qu'atteste l'inscription suivante, dans cette même galerie :

« Geographicæ Tabulæ quas Pius IV hac pariete pingendas curavit » decoloratæ, Gregorii XIII P. M. jussu, suis coloribus iterum con» tactæ floruerunt, anno MDLXXXIII. Pontificatûs ejus anno XII. »

rée. Quant à la galerie de Pie IV, comme elle est au-dessus des loges de Raphaël, elle fut d'abord vitrée durant l'occupation française de Rome sous l'Empire, afin d'empêcher la pluie et l'humidité de pénétrer le plafond inférieur et d'y endommager les célèbres fresques. Une fois vitrée, on songea à restaurer les peintures et les cartes géographiques. C'est ce qui eut lieu sous le pontificat de Grégoire XVI.

V.

A la description littérale que nous avons donnée des cartes murales du Vatican, joignons maintenant ce qui peut en fixer la valeur. Elles datent du XVIe siècle, et furent le résultat d'une étude comparative de tous les monuments géographiques alors connus. C'est ce qu'attestent plusieurs inscriptions, celle entre autres, relative au premier méridien que Danti fit passer, non par l'île de Fer, point de départ adopté par Ptolémée, mais par la grande Canarie, *conformément à l'opinion des géographes* (1) contemporains. Dans la galerie intérieure, il déclare également avoir porté toute son attention à bien fixer

(1) Dans la dernière carte des galeries extérieures représentant les principales îles voisines du premier méridien, se trouve une inscription presque entièrement effacée aujourd'hui, mais qui, en 1750, avait été lue par *Taja* de la manière suivante : « *Insulas vides, quæ primum circulum meridianum uberrime circumstant. Hic circulus de geographorum sententia per magnam Canariam a nobis est perductus.* » (Taja, p. 266.)

les degrés de latitude et de longitude. Aussi les parallèles de Rome, d'Ancone, d'Aquilée, de Syracuse (1) etc., etc., indiquent-ils partout la préoccupation de donner les calculs astronomiques pour base à la géographie, et de développer cette science par son côté vraiment positif.

C'est ainsi que ces cartes concoururent à formuler la géographie systématique des modernes, en lui donnant d'ailleurs pour contrôle principal les travaux analogues de l'antiquité, c'est-à-dire les éditions de Ptolémée et de Strabon dont les papes avaient été les premiers protecteurs.

(1) A propos du parallèle de Syracuse, Danti cite dans son inscription *Maurolycus* ou Marulus, savant abbé sicilien mort en 1575. Ce Maurolycus était auteur de plusieurs ouvrages de mathématique, d'une édition d'Archimède et d'une cosmographie imprimée à Venise en 1543, mais qu'il avait terminée, dit-il, le 21 octobre 1535, jour où Charles-Quint revint de son expédition d'Afrique à Messine. Voici, du reste, l'inscription dont il s'agit : « *Siracusanus parallelus (ut Maurol. asserit) in gr. lat. XXXVIII. m. O. est ad meridianum in gr. long. XLI. m. XXVI; ut LXX. LV. ad XC.* »

A propos du méridien d'Ancône : « *In hoc agro anconitano meridianum a Piceni meridiano (ut ab hydrographis ponitur) paululum declinare, periti viri observatione, animadverti. Qui, quidem, quùm sit in long. gr. XXXVI. m. XL, in eâ est ratione ad parallelum suum, in quâ LX est ad XLIII. XXVII.* »

Autre exemple : sur la carte du Latium et de la Sabine, on lit l'inscription suivante pour la situation de Rome : « *Romanus parallelus in gr. latitudine XLI. m. LVI. est ad meridianum in gr. longitudine XXXVI. m. XXX. ut LXVI et LII ad XC.*

Inutile de remarquer que ces dernières paroles, comme *ut LXVI et LII ad XC*, se rapportent à la valeur relative du parallèle et du méridien de chaque lieu.

A cet appui moral donné à la science, ils avaient joint, d'ailleurs, des encouragements plus positifs ; ainsi les droits d'auteur ou plutôt d'éditeur, premières garanties de propriété littéraire que nous avons déjà vues consacrées par le pape Jules II en faveur du Ptolémée de 1508. Tous les papes, et le sénat de Venise avec eux, avaient, depuis, marché sur les mêmes traces ; aussi la plupart des cartographes, pour se mettre à l'abri des contrefacteurs, se faisaient-ils d'abord assurer un privilége de vente par la papauté.

En 1560, par exemple, l'éditeur romain *Antoine Lafreri* publia une carte des provinces Danubiennes, *con gratia et privilegio del nostro Sig^r papa Pio IIII per anni X... et similment della S^ma. S^ria. di Venetia per anni XV*. En 1561, *Jacques Gastaldi*, cosmographe piémontais résidant à Venise, publiait une carte de l'Italie moderne avec un privilége pareil de dix ans accordé par Pie IV, et un autre de quinze ans accordé par le Sénat de Venise. L'intitulé de cette carte indique la description *di tutta la provincia de la Italia ;* Gastaldi prit encore les mêmes précautions auprès de Pie IV pour une carte de l'Asie. A Rome était alors, outre Antoine Lafreri que nous venons de nommer, un autre éditeur de cartes, *Vincent Luchini*, dont les publications rentreraient encore dans notre examen de la cartographie Pontificale (1) ;

(1) Ces diverses cartes se trouvent réunies en un volume de la bibliothèque de feu M. le baron Walckenaer :

Tavole moderne di geografia...., stampate in rame con studio

mais l'appréciation de ces monuments isolés de la géographie nous mènerait trop loin. Revenons aux

et diligenza in Roma; Recueil de cartes gravées à Rome, de 1550 à 1580.

En voici les principales :

1° Carte d'Olaüs, Goth natif d'Upsal, représentant les régions septentrionales de l'Europe, et figurant, dans les mers d'Islande, toutes les scènes de la pêche de la baleine, les harpons gigantesques qui les retenaient, et la manière de les dépecer : le tout entouré des monstres marins dont l'imagination peuplait aussi les mers du Nord.

On y lit dans un avertissement :

« ...Olaus Magnus, Gothus Upsalensis, quò melius universis geo-
» graphiæ studiosis, desiderio pernobili satisfaceret, septentrionalium
» suarum partium (quæ non modicam Europæ nostræ regionem con-
» stituunt) geographiam usque ad sua tempora, tam Græcis ipsis,
» quam etiam Latinis nostris ferme incognitam, primumque à se multis
» vigiliis compositam, in lucem proferre, maxime in re publica litte-
» raria futurum esse, duxit..... »

Et au bas on lit : « Romæ, ex typis Antonii Lafreri, Seguani. Anno » MDLXXII. »

2° *La vera descrittione della navigatione di tutta Europa et parte dell' Africa et dell' Asia, quali confinano con essa. Fatta con ogni diligentia dall' excellente cosmografo Giacomo Homé Portughese..: Hora di nuovo revista et emendata.* In Roma, MDLXXII, ex typis Antonii Lafreri.

3° *La nova descrittion della Lombardia* de Jacques Gastaldi, dédiée au cardinal de Trente, Christoforo Madrutio. *Stampata in Roma appresso Antonio Lafreri*, 1570. *Giorgio Filman fecit.*

4° *La Marca d'Ancona.* Romæ, apud Vincentium Luchinum, 1564. Avec les armes pontificales des Médicis.

5° *Totius Græciæ descriptio*, faite, dit l'avertissement, d'après Hérodote, Thucydide, Pausanias, Strabon et surtout Ptolémée, et en outre d'après les cartes modernes marines et continentales. *Romæ, Vincentii Luchini æreis formis ad peregrinum*, 1558.

6° *Disegno de l'Isola di Cypro.* Stampata appresso Ant. Lafreri, in Roma, 1570.

galeries vaticanes, dont l'importance ne saurait désormais être contestée.

La galerie intérieure devrait surtout être consultée comme monument historique de la science; et si notre ingénieur, M. de Prony, si M. de Tournon, préfet impérial de Rome, l'eussent fait, l'un pour son ouvrage sur le desséchement des marais Pontins, l'autre pour ses Études statistiques sur le département du Tibre, ils eussent évité plus d'une erreur. En regardant, par exemple, sur la carte du *Latium* l'ancienne topographie des marais Pontins, ils eussent lu *Rio Marino* à côté de l'excavation gigantesque qu'ils attribuent gratuitement au pape Martin V, et qu'ils nomment à ce propos *Rio Martino* (1). *Rio Marino* est d'ailleurs le seul nom qui convienne à cette antique voie d'écoulement, ou-

7° *La nobile città di Messina.* Di Roma, 24 Maggio 1567. In Roma per Antonj Lafrerj.

8° Le même éditeur publia, en 1565, le dessin du siége de Malte et celui de la retraite des Ottomans, avec cet intitulé : « *Melita* ..... » *obsidione liberatur tertio.* Idus septembris anno salutis M.D.LXV, » sedente et opitulante Pio quarto. P. M. »

9° La célèbre bataille de Lépante ayant été gagnée par les chrétiens, le 7 octobre 1571, le même *Lafreri* en publia l'ordonnance communiquée par le chevalier *Romagas*, et parvenue à Rome le 13 novembre 1571. Il représenta également la mêlée de cette même bataille, qui avait duré depuis la dix-septième heure du jour jusqu'à la nuit.

Ce serait bien le cas de dire ici la part mémorable que la marine pontificale, commandée par Marc-Antoine Colonna et le duc d'Urbino, prit à la bataille de Lépante; mais qu'il nous suffise d'en rappeler le glorieux souvenir.

(1) L'erreur du *Rio Marino*, transformé en *Rio Martino*, se trouvait déjà acceptée, ou plutôt introduite par l'ingénieur hollandais

vrage des anciens Romains, par où les eaux d'inondation débouchent encore à la Méditerranée.

Sur la carte de l'Étrurie, les marais de la *Chiana*, aujourd'hui desséchés, attestent par leur immense développement combien, au XVI[e] siècle, leur écoulement était incertain et embarrassé entre les cours du Tibre et de l'Arno. Sur le littoral de la maremme Toscane, on mesure également l'énorme progrès des alluvions, par la différence existant à l'embouchure de l'Ombrone entre l'ancien état des lieux et la topographie moderne. On pourrait en dire autant des bouches du Pô et de celles du Tibre.

A propos de ce dernier flèuve, n'oublions pas que Grégoire XIII voulut rétrécir l'embouchure de Fiumicino pour y rendre l'écoulement des eaux plus rapide, et améliorer ainsi le fond marin que les alluvions ensablaient progressivement. Il y voulait rétablir aussi l'ancien port de Claude, et il ordonna au P. Danti, aussi bon ingénieur que cosmographe, d'en tirer le plan et de le peindre dans la

Cornelius Mayer, de l'Académie physico-mathématique de Rome, dans son ouvrage: *l'Arte di restituire a Roma la tralasciata navigatione del suo Tevere* Roma 1685 (Voir son *Plan des marais Pontins*). Ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'est peut-être aussi le desséchement partiel des marais Pontins, entrepris par le pape Martin V.

Mayer avait été chargé en 1675, par le pape Clément X, d'étudier tout le cours du Tibre, de Pérouge à Rome, et ensuite de Rome à la mer, pour dresser le plan de la nouvelle navigation du fleuve. Projet auquel Meyer joignit celui d'ouvrir un port dans l'étang de Macarèse, et de le joindre à Rome par un canal latéral au Tibre.

galerie Vaticane, afin d'avoir constamment devant les yeux le projet si utile qu'il songeait à mettre à exécution, quand d'autres grands desseins l'empêchèrent de le réaliser (1). Ce plan est le même que nous avons déjà remarqué au fond de la galerie, à côté d'une topographie des deux bouches du Tibre. On devine, en résumé, combien de lumières peuvent jaillir de l'étude des divers monuments que nous avons rapidement passés en revue (2).

Quant à la valeur et à l'influence purement géographique de ces monuments, nous la déterminerons mieux plus tard, après avoir mis la science de leur auteur en rapport avec celle de ses contemporains. La biographie du P. Ignace Danti, cosmographe officiel de la Papauté, servira d'occasion à cette nouvelle étude.

Qu'il suffise, par rapport aux souverains pontifes, de remarquer en passant, et à propos de géographie, l'influence générale qu'ils exercèrent sur l'avancement des autres sciences positives et de tous

(1) C'est ce qu'atteste Ignace Danti dans ses *Commentaires de la perspective de Vignole*, p. 81.

(2) Parmi les glorieux souvenirs dont resplendit la Promenade grégorienne, une erreur toute exceptionnelle est pourtant à signaler: c'est l'inexacte représentation de la bataille navale de Lépante. Cette bataille à jamais mémorable, qui assura la prépondérance de la chrétienté si longtemps menacée par l'Islamisme, n'a dû être figurée, au fond de cette galerie, que d'après une gravure où le dessin primitif était retourné par l'effet de l'impression. C'est ce qui nous explique comment l'un des chefs ottomans, Uchiali, occupe l'aile droite de la flotte turque, au lieu d'être représenté à l'aile gauche, vis-à-vis André Doria qui commandait l'aile droite des chrétiens.

les arts utiles. C'est dans ce but pratique surtout, comme le disait Raphaël de Volterra, secrétaire du pape Jules II, qu'ils ressuscitèrent l'antiquité, et non pour de *lyriques ou d'inutiles enseignements* (1). De là une distinction essentielle à établir, entre la renaissance scientifique des xve et xvie siècles et la renaissance purement littéraire et païenne des poëtes et des oisifs. La première, « fondée sur la connaissance de l'histoire universelle et de toutes choses, honorait la très-sainte Église aussi bien que l'esprit humain », et c'est la seule dont les papes se firent à l'envi les promoteurs.

Voyez, par exemple, dans la basilique de Saint-Pierre, sur le tombeau de bronze de Sixte IV, toutes les sciences réunies pour célébrer la mémoire du pontife qui les cultiva ou les honora. La *philosophie*, la *théologie*, la *géométrie*, la *musique*, la *perspective*, la *grammaire*, la *rhétorique*, la *dialectique*, l'*astrologie* et l'*arithmétique* y font cortége à ce grand homme. L'astrologie, du reste, n'y figure qu'à titre de véritable astronomie, ainsi qu'elle fut toujours dans l'Église, et comme le prouvent tant de travaux préparatoires de la grande réforme du calendrier,

(1) Telle, est en effet, la pensée de son encyclopédie intitulée *Commentaires Urbains*, et dédiée *à Jules II*, *évêque de la ville de Rome*, *très-saint et souverain pontife.*

. . . . « Quippe, cùm mecum ipse cogitarem, dit l'auteur dans » sa dédicace, *quantùm ex universali historiâ rerumque variarum » cognitione, Sacrosancta Ecclesia ac mens illustretur humana,* » satiùs his quam *lyricis aut inutilibus lectionibus*, animum (quo » nihil divinius in terris possidemus) adplicare sum arbitratus. »

accomplie seulement sous Grégoire XIII et acceptée depuis par toutes les nations civilisées. Cette réforme, maintes fois demandée dans les conciles ,avait été arrêtée en principe par Sixte IV; mais la mort de ce pape en suspendit l'exécution, après toutefois qu'un tel projet avait démontré la perfection où l'astronomie était déjà parvenue au xve siècle.

En constatant les progrès que les sciences positives durent à la Papauté, nous pourrions dire un mot des institutions économiques créées ou généralisées en Italie par Léon X et Clément VII, et développées par leurs successeurs dans toute la chrétienté; mais c'est assez pour notre sujet de rappeler les faveurs que ces pontifes prodiguèrent à tous les savants, les occasions innombrables qu'ils leur offrirent de déployer leur savoir, et l'appel qu'ils firent tant de fois et directemeut au génie des découvertes modernes. Où l'invention de l'imprimerie fut-elle, par exemple, mieux accueillie qu'elle le fut à Rome? et la découverte du Nouveau-Monde n'y reçut-elle pas le même accueil, lorsque Alexandre VI en consacra les premières richesses à orner la basilique de Sainte-Marie-Majeure? Avec la connaissance plus exacte de notre globe terrestre, se développèrent aussitôt toutes les ambitions de le connaître. Les secrets de la nature furent de toutes parts interrogés, et alors naquirent ou bien plutôt se perfectionnèrent les sciences d'observation dont le moyen âge entrevit les résultats, et dont nous ne recueillons encore que les premiers fruits.

Métropolitains du monde, les papes s'appellent en outre primats d'Italie. Or quel roi ou quel empereur a-t-il pu dire de son pays ce que les papes écrivaient alors de la péninsule : *Italia regionum orbis princeps; Italia, regio totius orbis nobilissima!* Telles sont les inscriptions que Grégoire XIII et Urbain VIII mirent partout en lettres d'or sur leur galerie géographique. Les papes étaient ainsi l'incarnation du patriotisme italien, en même temps que la vivante image de la civilisation chrétienne.

VI.

Ce qui distinguait enfin la Papauté, c'étaient les institutions alors récentes qui lui servaient d'auxiliaires. Mais une seule d'entre elles doit nous occuper, à titre d'institution dépositaire des progrès de la géographie religieuse : c'est la congrégation de la Propagande. Inspirée par les exemples de Grégoire XIII, elle fut fondée par Grégoire XV, en 1622, et agrandie, complétée en 1627 par le pape Urbain VIII, que nous avons vu si jaloux d'attacher son nom et ses armoiries à la Promenade grégorienne.

Le gouvernement de l'Église repose, à Rome, sur quatre congrégations de cardinaux, qui sont comme autant de pivots du monde chrétien. Elles remplacent auprès des souverains pontifes les anciens conciles, et en appliquant ou interprétant les canons de ces grandes assemblées, elles en perpétuent et

propagent l'esprit sous l'autorité du Vicaire de J.-C. La première de ces congrégations, celle des *Rits*, règle le service de Dieu et tout ce qui regarde le culte. La seconde, qui est celle des *Évêques et Réguliers*, veille sur le personnel de l'Église. La troisième est la congrégation du Saint-Office ou de l'inquisition : elle fait la police de la Société religieuse en poursuivant, punissant ou corrigeant les coupables. La quatrième enfin, la seule dont nous ayons à parler, est la congrégation *De propaganda Fide*, qui a soin d'étendre et de maintenir la religion dans toutes les parties du monde.

Dotée de biens considérables dès son origine et composée, entre autres membres, de treize cardinaux, cette congrégation dut s'assembler au moins une fois par mois et rendre compte de toutes ses résolutions à son fondateur Grégoire XV. Jaloux d'imiter cet exemple, Urbain VIII accrut à son tour les richesses et le personnel du nouvel établissement, et en 1627, il le dota d'un collége destiné à l'instruction des catéchumènes acquis par les diverses missions et destinés eux-mêmes à les développer dans leur patrie, en y retournant comme missionnaires. Dès 1637, on y institua des bourses pour des Géorgiens, des Persans, des Nestoriens, des Jacobites, des Melohites, des Coptes, des Arméniens, et en 1639 pour des Éthiopiens et des Brahmanes. Toutes les races humaines y furent ensuite conviées et y trouvèrent leurs représentants. On y remarquait enfin une imprimerie pourvue de caractères de quarante

langues différentes, et produisant continuellement des livres d'instruction chrétienne et de préparation évangélique. Tous les souverains pontifes ont, en un mot, veillé sur cet établissement avec la plus vive sollicitude, et il n'a jamais cessé de recevoir d'eux les adjonctions utiles à sa prospérité.

Mais si la religion était la fin de tous les travaux de la Propagande, la géographie en était le principal moyen; et de là l'influence de cette congrégation sur le développement des études géographiques. L'enseignement de cette science universelle y revêtit un caractère éminemment religieux. Ce ne fut point de la froide et morte pédagogie, mais un savoir pratique enflammé par le désir de conquérir des âmes à Jésus-Christ.

Dès la fin du XVI[e] siècle tous les géographes pontificaux s'étaient inspirés de ce désir de servir l'idée religieuse; et Philippe Pigafetta, dans sa *Relation du royaume du Congo*, puis dans la dédicace de son édition d'Ortellius à Paul V, comme Jean Bottero dans ses *Relations universelles* et dans tous ses écrits, témoignent d'une même ardeur de mettre les sciences géographiques au service de la civilisation chrétienne.

Le continent américain étant déjà parcouru de tous côtés par les missionnaires, le zèle de la propagande se porta vers les terres australes ou magellaniques qu'on appelait alors le troisième monde. Ces terres restaient encore dans le vague de l'inconnu, et en 1641 le Père Athanase Kircher, dans

son ouvrage imprimé à Rome sur l'aimant : « Je ne doute pas, écrivait-il, que Dieu ne suscite bientôt un homme de courage et de science destiné à conquérir à la gloire de son nom la plus grande partie des terres australes et à sauver un nombre infini d'âmes (1). »

La même pensée passa de Rome dans l'âme de nos missionnaires; et en 1663, l'abbé Paulmier, chanoine de la cathédrale de Bayeux, dédia au pape Alexandre VII un généreux et remarquable projet de mission française dans ce troisième monde qu'il représente sur sa carte comme occupant tout l'espace alors inconnu des régions antarctiques (2). La découverte et la conversion au christianisme de ce troisième monde devint aussi la passion de Guillaume Liements (3). « O lâcheté des Européens! ô honte des » chrétiens s'écrie-t il! Personne ne tente de recon- » naître et d'évangéliser ces contrées, bien que tout » ce que nous avons de géographes promettent à ce » généreux qui la découvrira un rang illustre avec

(1) Athanasius Kircherus Fuldensis, in opere *De Magnete, sive de arte magneticâ*, lib. 2, part. 5, in proœmio :

« Ita non dubito quam Deus brevi virum excitabit fortitudine et » scientiâ præditum, qui nobis huc usque incognitam atque omnium » vastissimam Australis terræ portionem ad nominis sui gloriam, atque » innumerarum animarum salutem sit aperturus. »

(2) *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé la terre Australe*, dédiés à N. S. P. le pape Alexandre VII, par un ecclésiastique originaire de cette même terre. Paris, 1663.

(3) Dans son *Enchiridion géographique*, chapitre des terres Australes.

» les Colomb, les Améric Vespuce, les Magellan et les » Drack, et que tous les hommes religieux leur » souhaitent une place avec les Boniface, les Denis, » les Wilibrod, les Augustin et les Xavier, apôtres » de l'Allemagne, de la Gaule, des Pays-Bas, de la » Grande-Bretagne et des Indes. »

En Allemagne, et vers la même époque, le père Henri Scherer, touchant à toutes les questions de géographie religieuse, les avait appliquées à l'État pontifical, et avait publié une *Géographie de l'état ecclésiastique* formant la deuxième partie de son atlas en sept vol. in-4° (1), dont la géographie naturelle formait la première partie et la géographie politique ou civile la quatrième. Cette idée excellente en elle-même tomba par son exagération, et par le troisième volume intitulé *Geographia mariana*, nomenclature des sanctuaires consacrés à la Vierge Marie, où figurent la plupart des cartes reproduites déjà dans les deux parties précédentes. Ce troisième volume, inspiré par la seule dévotion, ne pouvait évidemment passer pour œuvre de science religieuse.

Au surplus, la congrégation *De propaganda Fide* rédigeait elle-même des mémoires statistiques et géographiques. Sous le pontificat d'Innocent XI (1676-1689), nous voyons, par exemple, M[gr] Urbano Cerri, secrétaire de la Congrégation, présenter au

(1) *Atlas novus* authore Henrico Scherer Societatis Jesu (Monachii, 1703-1710).

La seconde partie a pour titre : *Geographia hierarchica sive Status Ecclesiastici descriptio historico-geographica.*

souverain pontife un *État de la religion catholique dans toutes les parties du monde*, et lui exposer librement toutes les vues qu'il croyait propres à servir la cause de l'Église.

Après avoir rappelé combien tous les papes du nom d'*Innocent* furent zélés propagateurs de la foi orthodoxe, « comme vous êtes, ajoutait-il, le véritable héritier de l'apostolat, vous êtes obligé, » très-saint Père, de veiller plus qu'aucun autre à » l'observation de ce précepte : *allez et enseignez » toutes les nations*. Vicaire de J.-C., successeur de » saint Pierre, et Père de tous les hommes, vous devez et vous pouvez, même en demeurant assis sur » le trône apostolique, parcourir l'univers entier en » envoyant des missionnaires prêcher l'Évangile jus» qu'aux extrémités de la terre. »

Passant ensuite en revue toutes les parties du monde, le secrétaire de la *Propagande*, y signale en chacune d'elles les divers obstacles qui s'opposent au progrès de la foi orthodoxe, et dresse ainsi une statistique générale du catholicisme au XVIIe siècle. A cette importance historique de son mémoire, Mgr Cerri joint un autre mérite, résultat de la confiance dont il était honoré et de l'expérience acquise dans ses délicates et hautes fonctions: c'est la liberté, bien digne du grand pontife qui l'autorisait, avec laquelle il propose toutes ses idées d'amélioration et de réforme. Ainsi pour les archives de la Propagande. « Tous les mémoires, dit-il, et toutes » les lettres que la Congrégation reçoit et celles

» qu'elle écrit, se gardent soigneusement dans les
» archives, aussi bien que ses décrets et ses réso-
» lutions. Mais quelque exact que soit le registre
» et de quelque secours que soient les tables, les
» matières sont en si grand nombre et diffèrent si
» fort, qu'il faut une peine incroyable pour trou-
» ver les anciennes délibérations. De là vient que
» souvent on ne s'en souvient point, et qu'on a
» pris des résolutions qui étaient directement oppo-
» sées aux premières. On devrait travailler à mettre
» ces registres en meilleur ordre, et on pourrait
» en faire comme un journal historique (1). »

C'était nous dire qu'après les archives du Vatican, celles de la Propagande forment l'un des plus grands dépôts scientifiques de l'Europe pour l'objet

(1) Quant à la manière de conduire les missions, « il me semble,
» ajoutait-il, que les missions des prêtres, tant séculiers que réguliers,
» ne feront jamais des progrès de longue durée, à moins d'y joindre
» des évêques ou des vicaires apostoliques qui aient autorité d'évê-
» que. Cette méthode de prêcher l'Évangile a été, non-seulement éta-
» blie par Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais aussi pratiquée en tout
» temps par les saints Apôtres et par les hommes apostoliques. Après
» avoir instruit les peuples, ils ordonnaient prêtres et évêques des in-
» digènes, pour l'administration médiate et immédiate des sacrements.
» C'est là effectivement la véritable voie d'établir et d'étendre le chris-
» tianisme parmi les infidèles, surtout si les missionnaires emmenaient
» avec eux des maîtres d'école pour instruire les indigènes.........
» .... Ce que je viens de dire est si vrai que des évêques, malgré
» leur schisme et leur extrême ignorance, conservent la religion chré-
» tienne parmi les Turcs et les idolâtres. Votre Sainteté a ordonné sur
» cela une congrégation particulière. »

(*État présent de l'Église Romaine dans toutes les parties du monde*, traduit du mémoire de Mgr Urbano Cerri, sécretaire de la Congrégation *De propaganda Fide*, page 298. Amsterdam, 1716).

qui nous occupe. Aussi conviendra-t-il d'en faire connaître la richesse cartographique; ce sera un exemple de plus des services rendus à la géographie par l'Église romaine, dont le prosélytisme devait être partout jaloux de conserver et propager les monuments de cette science (1).

Que nous reste-t-il donc à faire en terminant cet essai, sinon à rappeler le mémoire composé sur notre sujet même par le cardinal Zurla, l'un des consulteurs de la Propagande (2), mémoire dont le seul défaut est d'être trop court, mais résumant avec autant de chaleur que de lumière les anciens voyages entrepris par les missionnaires catholiques dans un but religieux et civilisateur. L'année qui vit publier ce précieux opuscule, vit aussi fonder à Lyon la *Société pour la propagation de la foi*, et commmencer les nouvelles *annales* des missions, suite des *Lettres édifiantes*, comme celles-ci l'avaient été des *Légendes* du moyen âge et des *Actes des apôtres*.

(1) Rappelons, à ce propos, qu'à Paris même les vieilles collections géographiques de nos religieux de Saint-Victor et de Saint-Germain forment presque tout l'ancien fonds géographique de la bibliothèque Impériale, c'est-à-dire les 25,000 pièces environ dont il se composa, quand notre savant M. Jomard en fit la *section*, aujourd'hui si importante, *des cartes et plans*.

(2) *Dei Vantaggi dalla cattolica religione derivati alla geografia e scienze annesse.* Tipografia della Congregatione *De Propaganda Fide*; Roma, 1822.

Nous sommes heureux, à ce propos, de pouvoir ici remercier S. Ex. le cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, et Mgr le secrétaire de la Congrégation, de l'accueil qui nous a été fait dans ce célèbre établissement.

Une chaîne non interrompue de travaux répond ainsi depuis dix-huit siècles à la parole du Christ : *Allez et enseignez toutes les nations*. Mais quel espace n'est-il pas encore ouvert à la propagande évangélique ! Et que de conquêtes qui n'ont pas même été essayées !! Sur 800 millions d'hommes qui se partagent l'empire de la Terre, en est-il une moitié qui, seulement de nom, connaissent l'Évangile ? Et en est-il un quart qui en suivent les lois, qui en goûtent les bienfaits et proclament au moins le principe de l'unité de la race humaine ?

Hélas ! non ; la foi dans l'unité du genre humain n'est encore admise que chez le petit nombre ; et pour l'annoncer à plus de 600 millions de païens qui l'ignorent ou d'infidèles qui la repoussent, il faut d'abord conquérir l'unité du globe et y aplanir les voies aux nouveaux apôtres du Christ. C'est pour ce but sublime et final, si digne de passionner les nobles cœurs, que chaque progrès de la géographie est une véritable préparation évangélique. Chaque progrès de l'Évangile, accélérant à son tour les mouvements de cette science, lui rappelle de plus en plus ses destinées religieuses. Or les services qu'elle a jadis et de tout temps reçus de l'apostolat, lui garantissent ceux qu'elle doit en attendre encore ; de sorte que par intérêt autant que par gratitude, tout enseignement géographique devrait d'abord se faire au point de vue du prosélytisme chrétien.

En attendant, et grâce à la papauté, le collége

de la Propagande réunit, dans les liens de la plus étroite fraternité, les représentants les plus divers des races dispersées sur la terre. « Ce collége est en effet l'expression du plus grand et du plus saint effort qui ait été fait, dans aucun établissement humain, pour travailler à la restauration de l'unité de la famille humaine. La séparation des langues, qui produit ou entretient l'isolement des peuples, est un des signes du brisement de cette unité. Le sauvage ne sait que l'idiome de sa tribu ; les vieilles nations de l'Inde et de la Chine, emprisonnés dans leur civilisation immobile, ne comptent qu'un petit nombre d'hommes qui s'occupent de langues étrangères, et encore ne connaissent-ils que celles des pays les plus voisins. Quelques villes mahométanes, plus en contact avec l'Europe, sont un peu plus avancées. La chrétienté seule est travaillée du besoin de s'initier de plus en plus à ce genre de connaissance, et dans la chrétienté, le collége romain de la propagande est le foyer le plus général de la communication des langues entre elles... Cette maison est aux antipodes de Babel (1). »

C'est ce qui donne un charme tout particulier à la fête de l'Épiphanie que les élèves y célèbrent chaque année, et chacun dans la langue de son pays natal. Les grossiers accents du nègre s'y produisent alors à côté de l'harmonieux idiome des Grecs. Le latin y sert de trucheman entre les sentences de Con-

(1) Esquisse de *Rome chrétienne*, par l'abbé Gerbet, t. Ier, p. 480.

fucius et les proverbes des sauvages de l'Océanie. Les langues les plus pauvres y sont aussi accueillies, écoutées avec respect, car elles chantent à l'envi la naissance de l'homme-Dieu, et viennent toutes de quelque coin du globe où se trouvent des âmes à sauver. Une même foi, une même vie spirituelle anime ce concert étrange de sons et d'accents si divers, et en fait l'hymne le plus universel qu'on puisse entendre sur la terre. C'est Rome, Rome seule encore qui nous donne ce spectacle cosmopolite, image vivante de la première vocation des gentils au sein de l'Église et signe futur du retour du genre humain au sein de l'unité religieuse.

JONCTION

DES OPÉRATIONS GÉODÉSIQUES

EXÉCUTÉES PAR ORDRE DES GOUVERNEMENTS RUSSE ET AUTRICHIEN.

Extrait du Rapport de M. W. STRUVE,
A l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg.

M. Struve a fait à l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg un rapport détaillé sur la jonction des opérations astronomico-géodésiques exécutées dans l'Europe orientale par ordre des gouvernements russe et autrichien. Nous tirons de ce document les détails suivants :

« Une convention faite à Tarnogrod en Gallicie, le 12 (24) août 1847, m'avait désigné, conjointement avec le directeur de l'observatoire de Vienne, M. de Littrow, commissaire-juge sur l'accord des opérations de jonction à exécuter, du côté autrichien, sous la direction du colonel M. de Mariéni, du côté russe, sous celle du lieutenant-général M. de Tenner. En outre, je fus chargé de la comparaison de l'étalon du klafter de Vienne dont une copie

soignée et certifiée avait été envoyée à Poulkova en 1848, avec l'unité linéaire de la mesure du grand arc du méridien de Russie.

» L'histoire de la géodésie, depuis soixante-cinq ans, indique, d'une part, des progrès éminents de la théorie comme des moyens et des méthodes d'observation, de l'autre une vaste extension des opérations géodésiques. Des réseaux trigonométriques s'étendent aujourd'hui sur presque toutes les parties de l'Europe, à l'exception de l'empire Ottoman et de la majeure partie de la péninsule Ibérique. Des opérations géodésiques s'exécutent même sur différentes portions de l'Asie, aux Indes par les Anglais, au delà du Caucase et de l'Oural par des géomètres russes; enfin les côtes de l'Amérique septentrionale se couvrent de triangles dans toute l'étendue des États-Unis. A côté du développement de la théorie, dû à trois profonds savants, Legendre, Gauss et Bessel, c'est surtout la construction d'instruments plus parfaits et plus transportables qui a effectué ces progrès rapides. Ce perfectionnement est dû au génie de Reichenbach, qui remit enfin entre les mains des géomètres des instruments construits d'après des principes simples et géométriquement exacts, pourvus de lunettes d'une perfection antérieurement inconnue pour ces dimensions, mais surtout de divisions presque mathématiquement justes, et qui rivalisaient avec les divisions données aux grands instruments du méridien, établis dans les observatoires. C'est cette dernière circonstance qui

conduisit à un perfectionnement important dans la méthode d'observation. Les géomètres français avaient introduit, vers la fin du siècle passé, le principe de la mesure des angles par répétition, avec un succès distingué en apparence. Mais il est évident que ce principe, quelque admirable qu'il soit en théorie, ne peut jamais conduire à des mesures parfaitement exactes, parce qu'il suppose une rigidité absolue des métaux et un arrêt parfait des différentes parties d'un instrument, pendant qu'on le tourne sur l'un ou l'autre des axes. Néanmoins, l'introduction de la répétition, pour la mesure des angles géodésiques, doit être regardée comme un progrès important à l'époque où les instruments géodésiques, cercles répétiteurs, étaient dans l'enfance et surtout dépourvus d'une division exacte. Mais la répétition a dû être abandonnée dès que l'imperfection des divisions tracées sur les instruments cessait, et que la répétition était devenue inutile, ou même nuisible. A ce qu'il paraît, c'est à la méthode de la répétition qu'il faut attribuer les erreurs un peu énigmatiques qui se trouvent dans plusieurs opérations du commencement de ce siècle. M. Gauss a dirigé l'attention des géomètres sur ce que certaines opérations offraient bien un accord admirable dans la somme des trois angles des différents triangles avec 180° + l'excès, sans cependant garantir l'exactitude correspondante dans les angles isolés, vu que les angles mesurés avec certaines lignes diagonales, mais qui n'avaient pas concouru pour la formation du réseau,

manifestaient souvent des différences très-considérables entre ces directions diagonales observées et les directions calculées à l'aide des triangles adoptés. A ce qu'il paraît, ces discordances énormes ont cessé depuis l'usage presque général des instruments de construction plus parfaite, et surtout depuis que la méthode de la répétition enchaînée a été remplacée par la mesure simple des angles, mais réitérée sur plusieurs arcs du limbe de l'instrument.

» Depuis 1816 jusqu'à la fin de 1851, il y a, dans les opérations russes du premier rang, 26 bases mesurées. L'azimut d'un côté et la latitude ont été déterminés sur 68 stations principales, en employant, pour les latitudes, soit l'observation des étoiles circompolaires et fondamentales des deux côtés du zénith, soit l'instrument des passages établi dans le premier vertical. A ces contrôles il faut ajouter les différentes expéditions chronométriques qui ont relié plusieurs des points principaux des opérations géodésiques à l'Observatoire central, et ont contribué, conjointement avec les latitudes observées, à rendre les positions géographiques des différents points, en partie au moins, indépendantes des données que possède la science jusqu'à présent sur la figure et les dimensions du globe terrestre, données qui bientôt gagneront considérablement en certitude, dès que la grande mesure de l'arc du méridien entre le Danube et l'Océan Glacial, exécutée en Russie par au delà de 20 degrés sous la direction de M. de Tenner et la mienne,

puis prolongée à plus de 25 degrés jusqu'aux environs du Cap Nord, par le concours des gouvernements et des savants suédois et norvégiens, sera définitivement discutée au profit de la science.

» Les 26 bases mentionnées ont été mesurées avec six différents appareils, mais qui, ayant été étalonnés à Dorpat ou à Poulkova, sont devenus tous comparables entre eux, quoiqu'ils fussent de construction différente.

» Il faut cependant convenir, que la comparaison entre des règles de différente construction reposait sur un procédé compliqué. Voilà pourquoi en 1828, lorsqu'il s'agissait de la réunion des deux arcs partiels du méridien, l'un de 4 1/2 degrés, mesuré en Lithuanie par M. de Tenner, et l'autre de 3 1/2 degrés, mesuré dans les provinces baltiques par W. Struve, en un seul arc de 8 degrés de long, entre Belin et Hochland, il parut propre de se procurer une vérification indépendante et rigoureuse de l'exactitude du rapport entre l'étalon de Poulkova (alors encore à Dorpat) et les règles de M. de Tenner. Par suite d'une convention signée par MM de Tenner et Struve à Dorpat le 11 (23) février 1828, M. de Tenner se chargea de conduire ses triangles jusqu'à la détermination indépendante du dernier côté des triangles de Livonie, Kreutzburg-Daborskalns, en partant de sa base de Ponedeli, afin que cette détermination fût comparée avec la valeur déduite de mes opérations plus septentrionales et qui partaient de la base

de Saint-Simonis en Estonie. En même temps, deux triangles de Livonie devaient être remesurés de la part de M. de Tenner, pour voir l'accord des angles identiques, et pour mieux évaluer la différence linéaire des deux systèmes par 5 côtés communs, que par un seul. M. le lieutenant général de Schubert, alors chef du dépôt topographique de l'état-major impérial, et le célèbre astronome de Kœnigsberg, feu M. Bessel, consentirent à se charger de la fonction de commissaires-juges sur l'accord des résultats qui leur devaient être communiqués indépendamment des deux côtés. La distance entre les deux bases de Saint-Simonis et de Ponedeli est de 320 verstes, et le côté commun Kreutzburg-Daborskalns se trouve à 70 verstes de distance en ligne droite du milieu de la base de Ponedeli, mais à 250 verstes de celle de Saint-Simonis. Entre les deux bases il y avait 34 triangles, dont 9 entre la base méridionale et le côté commun, et 25 depuis ce côté jusqu'à la base septentrionale.

» M. de Tenner, aussi porté à donner à ses grandes opérations géodésiques le plus haut degré de perfection intrinsèque, que zélé pour les faire concourir dans les intérêts de la science, conçut le projet d'effectuer une jonction entre les opérations géodésiques de Russie et de l'Europe plus occidentale, en profitant des opérations du nord de la Prusse, dont étaient chargés feu M. Bessel et M. de Baeyer. Une entrevue personnelle à Memel, en automne 1832, conduisit aux stipulations essentielles pour ce but,

et qui, ayant obtenu la confirmation des deux gouvernements, furent mises à exécution. Je me borne ici à citer l'accord trouvé pour les côtés identiques des deux opérations, vu que c'est précisément le point le plus important, en considérant que les distances linéaires de Prusse reposaient sur une autre copie de la toise du Pérou, copie envoyée de Paris à Kœnigsberg, sans qu'il existât une comparaison directe avec la toise de Fortin qui avait servi d'unité primitive dans les mesures de Russie. Il y a, dans les deux opérations qui se rencontrent aux environs de Memel, deux côtés identiques, savoir :

	Bessel	*Tenner*	$T - B =$
Lopaszi-Memel, phare :			
	18391^t,085	18391^t,163	+ 0^t,078
Jakubovo-Memel, phare :			
	9288,355	9288,370	+ 0,015
Somme	27679,440	27679,533	+ 0,093 $= \frac{1}{297,500}$

» La distance des deux bases, celle de Trenk en Prusse et celle de Polangen en Courlande, est de 130 verstes à peu près, et il y a 15 triangles prussiens et 6 triangles russes qui produisent la jonction de ces bases. L'accord presque parfait des valeurs linéaires prouve : 1° que le rapport entre les règles de M. de Tenner et la toise du Pérou est exactement établi ; 2° que M. de Tenner a parfaitement réussi à effectuer la première réunion des opérations

géodésiques de Russie avec les triangles de l'Europe plus occidentale.

» Dans les opérations géodésiques de Russie il se trouve nombre de jonctions analogues. Toutes ces jonctions, des triangles mesurés sous la direction de MM. de Schubert et de Toutchkov, soit avec les triangles de la mesure des provinces baltiques, soit avec ceux des opérations de M. de Tenner, offrent, sans exception, un accord plus que satisfaisant, et le même accord se présente pour les branches de triangles qui s'étendent, en différents endroits, dans une direction verticale à celle du grand arc du méridien, ou dans le sens des parallèles, jusqu'au delà des provinces centrales de la Russie européenne. Cet accord universel donne la double satisfaction de prouver la justesse des rapports des différents appareils employés pour la mesure des bases, et l'exactitude générale des angles et des azimuts observés.

» Parmi les branches d'opérations géodésiques en Russie, il y en a une qui a effectué une réunion des triangles de Russie avec ceux de Suède. Cette branche, mesurée sous la direction de M. le général de Schubert, par mon ancien collaborateur, M. de Wrangell, longe, en partant des stations voisines de la capitale, les côtes du Golfe de Finlande, se trouve en jonction avec la mesure du grand arc du méridien par le côté commun Maholm-Hochland, réunit les deux bords du golfe une seconde fois entre Reval et Porkala-udd, puis continue le long des skæres et du littoral de Finlande, couvre les îles

Aland du golfe Bothnique, et aboutit enfin, par une jonction multiple, avec les stations des opérations géodésiques de Suède, aux environs de Stockholm. Les triangles de Suède étant en jonction avec ceux du Danemark, mesurés par Schumacher, donc avec ceux du Hanovre, mesurés par M. Gauss, ladite branche donne sous le 60° de latitude la seconde réunion des opérations russes avec les travaux de l'Europe plus occidentale. En outre, elle offre les matériaux complets géodésiques pour la détermination d'un arc de 12° 16′ du parallèle de 60°, compris entre les observatoires de Poulkova et de Stockholm, arc pour lequel la différence des longitudes extrêmes est déjà donnée avec une exactitude distingée, dans l'expédition chronométrique de la Baltique, exécutée en 1833 sous la direction de M. de Schubert. Cet arc pourra même aisément se prolonger jusqu'à près de 20°, dès que les triangles suédois seront continués jusqu'à une jonction avec les opérations géodésiques de la Norvége méridionale ; les trois observatoires de Christiania, de Stockholm et de Poulkova se trouvant sous trois latitudes très-peu différentes, 59° 54′, 59° 20′ et 59° 46′. Même pour l'arc compris entre Poulkova et Christiania, la différence en longitude peutêtre regardée comme donnée par la combinaison de différentes expéditions chronométriques déjà faites : savoir l'expédition Baltique de 1833, l'expédition de jonction entre Poulkova et Altona de 1843, les opérations multiples de jonction entre Altona et Copenhague, faites par feu M. Schu-

macher; enfin le beau travail que M. Hansteen a exécuté en 1848 pour la jonction chronométrique de Christiania avec Copenhague. La communication régulière par pyroscaphes, qui se prépare maintenant entre Cronsdadt, Stockholm, Christiania, etc., offrira en outre toute facilité désirable pour soumettre les différences en longitude à une vérification ultérieure.

» Les deux réunions mentionnées des opérations géodésiques de Russie avec celles de l'Europe plus occidentale, ont été faites sous 60° et 56° de latitude; et il est impossible d'y ajouter encore une jonction intermédiaire, parce que la mer Baltique sépare, entre ces latitudes, la Russie des autres parties du continent. Mais les triangles de Russie s'étendent le long de sa frontière occidentale, à partir de Memel, encore sur une ligne de 1,100 verstes, jusqu'au Danube sous 45° de latitude. La réunion complète des opérations russes aux opérations occidentales réclame, par conséquent, des jonctions plus méridionales, et telle jonction se présente comme le plus avantageusement à faire précisément dans les triangles qui, en Pologne, avancent le plus vers l'ouest. La grande importance scientifique de la jonction actuellement achevée sous 50° de latitude, par suite de la convention de Tarnogrod, se déduit de la seule considération que cette jonction met pour la première fois les travaux russes en contact avec ceux de l'Europe centrale et méridionale.

» Qu'il me soit permis de faire ici quelques consi-

dérations sur la signification du contact des opérations géodésiques, exécutées dans les différents États de l'Europe. Dans les jonctions il y a deux avantages pratiques :

a) Les triangles de jonction garantissent aux cartes à construire des deux côtés, un accord parfait dans les parties limitrophes ;

b) Chaque jonction fournit des données précises sur l'exactitude des deux opérations mises en contact.

» Mais, sans doute, la plus haute signification de ces réunions se trouve en ce qu'elles offrent des matériaux précieux pour une connaissance plus exacte de la figure de la Terre ; et c'est évidemment ce point important qui a engagé les gouvernements éclairés à protéger les différentes propositions faites de la part des géomètres, pour effectuer des continuations des opérations géodésiques au delà des frontières d'un seul État. Citons ici comme exemples : la prolongation de la mesure du grand arc du méridien de France à travers la Catalogne jusqu'aux îles Baléares ; la réunion des travaux des savants et des ingénieurs de France, du Piémont et d'Autriche, due à une proposition de l'immortel Laplace, pour déterminer la valeur de l'arc du parallèle moyen entre le pôle et l'équateur, arc de 15°,5 entre Marennes, au nord de l'embouchure de la Gironde dans l'Atlantique, et Fiume, sur les bords orientaux de la mer Adriatique ; enfin la prolongation de l'arc

du méridien de Russie à travers la Laponie et le Finmarken, réalisée sous la protection de S. M. le roi Oscar, par le zèle des géographes de Suède et de Norvége. La connaissance actuelle sur les dimensions de l'ellipsoïde terrestre est déjà telle que de graves erreurs dans les positions géographiques, déduites à l'aide d'opérations géodésiques, ne sont plus à craindre; mais cette connaissance doit devenir avec le temps beaucoup plus précise qu'elle ne l'est aujourd'hui, et il reste surtout à prouver qu'effectivement la courbure de la Terre, dans le sens des parallèles, répond exactement à un corps de révolution formé par l'ellipse de l'arc du méridien. Or ce n'est que dernièrement que l'astronome royal anglais, M. Airy, en s'appuyant sur sa mesure de l'arc du parallèle entre Valentia en Irlande et Greenwich, a signalé que les discordances entre les longitudes calculées des opérations géodésiques et les longitudes chronométriques, ont disparu en Grande-Bretagne, depuis que ce calcul a été basé sur des éléments plus exacts de la figure de la Terre.

» Les fruits à tirer des opérations géodésiques de l'Europe entière doivent être réservés en majeure partie à la postérité. Cependant il est important d'examiner, soit quelle récolte peut se faire déjà maintenant ou dans le courant de peu d'années, soit quels préparatifs sont à faire pour rendre les immenses matériaux accessibles et profitables à nos descendants. C'est précisément la jonction de Tarnogrod qui engage à cet examen.

» J'ai mentionné plus haut la mesure de l'arc du parallèle entre Marennes et Fiume. Maintenant Fiume est géodésiquement lié avec les triangles autrichiens de la jonction de Tarnogrod, et rien n'empêche de donner à l'arc du parallèle une étendue bien plus grande. Les triangles russes vont déjà sans interruption et dans le sens général des parallèles, jusqu'à Jékaterinoslav, en partant des triangles de ladite jonction. M. le major-général Wrontchenko, dirigeant des opérations trigonométriques de la Russie méridionale, a pour tâche de conduire ses triangles jusqu'à Novo-Tscherkask, et atteindra ce chef-lieu du pays des Cosaques du Don vers la fin de cette année. Novo-Tscherkask n'est que de 1° 55' plus boréal que Marennes, mais de 41° 12' plus à l'est. Supposons encore, ce qui est très-probable, qu'en peu d'années les opérations géodésiques russes toucheront Astrakhan ; la différence des latitudes se réduisant à 59', l'amplitude de l'arc du parallèle sera 49° 11', au delà du triple entre Marennes et Fiume. L'addition de quelque peu de triangles pourra même conduire à une station sur le bord occidental de la mer Caspienne d'une latitude exactement égale à celle de Marennes. On objectera peut-être, contre l'exécution réelle de la mesure d'un arc du parallèle dans de si grandes dimensions, la difficulté immense de déterminer la différence en longitude entre les deux points extrêmes, avec une exactitude suffisante. Mais cette difficulté n'existe plus. Par les expéditions chronométriques, entre-

prises depuis dix ans, avec des moyens éminents en horloges, de la part de l'Observatoire central de Russie et de concert avec l'état-major impérial, il existe déjà une jonction chronométrique entre Greenwich et Novo-Tscherkask, dans laquelle on peut garantir l'exactitude de la différence en longitude à un tiers de seconde en temps près. Donc, il ne reste qu'à ajouter la différence exacte en longitude entre Marennes et Greenwich.

En Grande-Bretagne, M. Airy a exécuté la mesure de l'arc du parallèle de 51° 40′, dans une étendue de 10° 40′, depuis Feagh-Main, sur les bords de l'Océan en Irlande (île de Valentia), jusqu'à Greenwich. Varsovie se trouve sous 52° 13′, seulement de 17′ plus boréal que Feagh-Main, 51° 56′. En outre, Varsovie est rigoureusement joint en longitude avec Poulkova, par notre expédition de 1845. Donc, le travail le plus épineux de la mesure d'un arc du pallèlele, celui de la différence des longitudes des deux extrémités, ici Feagh-Main et Varsovie, est entièrement achevé. Cette différence est de 31° 22′ 37″,6, avec une erreur probable de 1″,4, c'est-à-dire elle est connue avec l'exactitude de $\frac{1}{80000}$ de sa totalité, exactitude qu'il ne sera pas facile de surpasser dans la partie géodésique de la mesure. Il ne s'agit donc maintenant que de la réunion géodésique entre Feagh-Main et Varsovie. Cette réunion est effectuée par les deux jonctions mentionnées de Tarnogrod et de Memel, mais elle pourra se faire par des triangles plus directs sur les points limi-

trophes de la Pologne avec la Prusse (1). Ajoutons encore à cette considération que l'arc mesuré du parallèle du 52e degré ne se terminera point à Varsovie. D'après le plan des travaux de l'état-major impérial, les triangles centraux de Russie, avancés déjà à l'est sur une ligne très-considérable, seront conduits, dans le courant de deux ou trois années, jusqu'à Samara, Saratov et Astrakhan sur le bord du Volga. La ville de Saratow se trouve sous 51° 32′ à 25° 2′ à l'est de Varsovie. Cet arc ajouté à celui de 31° 23′, compris entre Feagh-Main et Varsovie, produira un arc total de 56° 25′ sous 52° de latitude, entre Feagh-Main et Saratov. Pour la différence en longitude entre les points extrêmes, il ne faudra qu'ajouter la différence entre Moscou et Saratov, de 8° 30′ à peu près, à celle entre Feagh-Main et Moscou $= 47° 55' 2'',2 \mp 1'',4$, déjà exactement déterminée par les expéditions chronométriques.

» Quant au second point que j'ai mentionné, de rendre les immenses matériaux accessibles et profitables, de grandes difficultés se présentent pour un plan efficace. Ne serait-il pas temps d'engager, dès à présent, les autorités des différents États à contri-

(1) Cette jonction des triangles de Prusse et de Pologne s'exécute à présent sous la direction de MM. le lieutenant général de Tenner et le major-général de Baeyer. M. de Baeyer vient d'envoyer à Poulkova une copie de la toise dont s'est servi Bessel, soit dans ses célèbres recherches sur le pendule, soit dans la mesure de la base pour ses triangles. Cette toise étant l'unité primitive de toutes les opérations géodésiques du royaume de Prusse, la copie en sera incessamment comparée avec l'étalon de Poulkova.

buer au moins à un tracé des triangles du premier rang du total des opérations géodésiques européennes, avec l'indication des différentes bases et des azimuts et latitudes observés? L'étude d'un tel tracé donnerait une connaissance intime de la connexion et de l'étendue des opérations, elle indiquerait les lacunes à remplir, s'il y a lieu et occasion, elle offrirait le coup d'œil général, indispensable pour préparer les résultats qui pourront être déduits, à l'aide des mesures des arcs du parallèle de grande étendue.

» Il me reste maintenant à m'occuper de l'objet direct de ce rapport, savoir : « *de la comparaison des* » *travaux de jonction entre les opérations autrichiennes* » *et russes.* »

» Cette jonction diffère de celles que j'ai mentionnées plus haut, par la circonstance qu'elle a été effectuée sur deux endroits, une fois près de Cracovie, une autre fois près de Tarnogrod, les deux stations communes extrêmes Oycov et Roszaniec étant éloignées de 187 verstes.

» *Du côté autrichien*, un réseau de 26 triangles principaux a été établi entre les stations de jonction, triangles qui, par suite de circonstances locales, s'écartent un peu de la ligne principale droite qui réunit ces stations. La base de Partyn, au nord de la ville de Tarnov, était de 3149 klafter de Vienne, ou de 3064 toises. Elle est plus voisine de la jonction occidentale, la distance entre Oycov et la base étant de 70 verstes, celle entre la base et Roszaniec

de 120 verstes. L'orientation du réseau fut faite à l'aide de la mire méridienne de l'observatoire de Cracovie, un des points principaux de la jonction, par l'angle mesuré entre la mire et le côté de triangle Cracovie-Sieborovice. Pour les latitudes et longitudes à calculer, l'observatoire de Cracovie était le point de départ, en employant la position de cet observatoire qu'avait fixée le directeur M. Weisse par ses observations et calculs. Les élévations des différents points au-dessus du niveau de la mer, données par M. de Mariéni, ont pour point de départ les bords de la mer Adriatique, éloignée en ligne droite de Cracovie de 95 milles géographiques = 665 verstes environ. Mais il est à présumer que la ligne effectivement parcourue par les triangles est considérablement plus longue.

» *Du côté russe*, il y avait deux bases respectivement voisines aux deux endroits de jonction. Sur l'extrémité orientale, la base de Tarnogrod, de 2522 sajène 2761 toises, est jointe par seulement deux triangles au côté commun Biszcza-Roszaniec. Sur l'extrémité occidentale se trouve la base de Czenstochov de 2048 sajènes = 2243 toises, éloignée d'à peu près 60 verstes du point de jonction le plus voisin, Oycov ; et il n'a fallu qu'un petit nombre de triangles pour la déduction du premier côté de jonction Oycov-Koniusza. Pour l'orientation des triangles et la déduction des positions géographiques, M. de Tenner avait trois azimuts à sa disposition, observés à l'observatoire de Varsovie, à Markovice

près de Czenstochovo et à Przymiarki, point extrême de la base de Tarnogrod. M. de Tenner s'est servi, pour l'orientation des triangles de jonction occidentaux, de l'azimut observé à Varsovie, transporté par 45 et 47 triangles intermédiaires. Pour les triangles de l'autre jonction, l'orientation est basée sur l'azimut observé au point voisin Przymiarki. Les latitudes des stations occidentales de jonction près de Cracovie ont été déduites par M. de Tenner, en partant de la latitude de Varsovie. Pour la jonction orientale, près de Tarnogrod, la latitude observée de Przymiarki a été le point de départ. Toutes les longitudes sont basées sur celle de Varsovie, déduite de l'expédition chronométrique entre Varsovie et Poulkova. Les hauteurs absolues au-dessus du niveau de la mer ont pour point de départ les bords de la Baltique près de Polangen en Courlande. La distance en ligne droite entre ce point et les stations de jonction est de 85 milles géographiques ou d'environ 600 verstes. Mais la ligne du polygone effectivement parcouru, de 121 et de 126 côtés, a été de 1180 et de 1280 verstes.

Comparaison des hauteurs absolues des différentes stations de jonction au-dessus du niveau de l'Océan(1).

Jonction orientale.

	Mariéni.	*Tenner.*	*M.-T.*
	Toises.	Toises.	Toises.
Biszcza. . . .	116,73	117,95	— 1,22
Bukowina . .	131,48	132,72	— 1,24
Roszaniec. .	138,17	139,26	— 1,09
Szyszkow. .	119,21	120,27	— 1,06
		Moyenne. . .	— 1,152

Jonction occidentale.

	Mariéni.	*Tenner.*	*M.-T.*
	Toises.	Toises.	Toises.
Koniusza. . .	175,44	177,27	— 1,83
Oycov	252,04	253,69	— 1,65
Sieborowice .	171,96	173,67	— 1,71
Krakus. . . .	140,91	142,56	— 1,65
Krakau. . . .	117,60	119,36	— 1,76
Wanda. . . .	124,82	126,60	— 1,78
		Moyenne. . .	— 1,730

En comparant en premier lieu les deux moyennes

$$
\begin{aligned}
& \qquad\qquad\qquad \text{toises.} \\
(\text{M-T})\ \text{or.} &= -\ 1,15 \\
(\text{M-T})\ \text{occ.} &= -\ 1,73
\end{aligned}
$$

nous rencontrons une différence moyenne de 0,58 toises = 3,5 pieds, pour le niveau relatif des stations appartenant aux deux jonctions. Cette diffé-

(1) Les hauteurs de M. de Tenner sont relatives au niveau de la mer Baltique, celles de M. de Mariéni au niveau de la mer Adriatique. Les chiffres se rapportent aux pointes des signaux.

rence est le produit de deux opérations de renouvellement trigonométrique, qui réunissent des stations éloignées entre elles en ligne droite, par moyenne, de 175 verstes = 25 milles géographiques. Mais les polygones des deux nivellements ont parcouru, entre les deux terrains de jonction, des distances bien plus considérables, du côté autrichien d'au delà de 30 milles, du côté russe de près de 70 milles géographiques. Sans considérer ce détour, nous avons le fait, que la différence de niveau entre des stations éloignées de 25 milles géographiques a été évaluée, par deux opérations absolument indépendantes et qui suivaient de diverses lignes, avec un accord de 0,58 toise, auquel correspond dans chaque opération isolée une erreur moyenne de 0,41 toise, une erreur probable de 0,28 toise = 1,7 pied.

La hauteur absolue du point de zéro du baromètre de Pistor, établi à l'Observatoire de Cracovie, a été évaluée :

Par M. de Mariéni	=	110,65 toises.
Par M. de Tenner	=	112,41 »
Moyenne. . .	=	111,53 toises.

Onze années d'observations faites à l'aide de ce baromètre ont donné la hauteur moyenne du mercure = 329,380 lignes de France à 0° du mercure, et pour une température moyenne de l'air = + 7°, 39 R. En combinant ce chiffre avec la hauteur moyenne du baromètre au bord de l'Océan

d'après M. Encke = 336,137 lignes, à 0° du mercure et pour la température moyenne de l'air = + 7°,29 R. M. Weisse, directeur de l'Observatoire de Cracovie, a calculé la hauteur absolue de son baromètre = 106,25 toises, trop faible de 5,28 toises relativement à la moyenne des nivellements trigonométriques. M. de Tenner a fait exécuter une comparaison entre les baromètres des observatoires de Poulkova, de Varsovie et de Cracovie, comparaison faite par l'astronome M. Prazmowski, attaché à l'Observatoire de Varsovie et à la mesure du royaume de Pologne, à l'aide de deux baromètres de voyage transportés à différentes reprises de Varsovie à Cracovie et à Poulkova. Cette comparaison a conduit à une correction de — 0,44 ligne à donner aux indications du baromètre de Cracovie, pour répondre aux indications corrigées du baromètre de Paulsen à Poulkova. La correction de ce dernier baromètre + 0,22 ligne, donnée par feu M. Schumacher, a été constatée plus tard comme parfaitement exacte à l'aide d'une suite de comparaisons sympièzométriques avec le baromètre normal de Girgensohn à l'Observatoire central, baromètre de 0,85 pouce de diamètre intérieur du tube. La correction — 0,44 ligne correspond à un changement de hauteur de + 5,67 toises qui, appliquée à 106,25 toises, conduit à la hauteur barométriquement déterminée de Cracovie = 111,92 toises. Celle-ci ne diffère donc maintenant que de 0,29 toise de la hauteur trigonométrique. En prenant la correction du baromètre de Cracovie

= — 0,41 ligne à la place de — 0,44 ligne, nous aurons un accord parfait. La vraie signification de cette déduction me paraît être la suivante. Les 11 années d'observations barométriques de M. Weiss, à Cracovie, combinées avec la hauteur trigonométriquement déterminée, indiquent une correction de 0,03 ligne à porter sur la hauteur moyenne du baromètre au bord de la mer = 336,14 lignes, donnée par M. Encke; mais dans cette correction il y a une incertitude de 0,155 lignes, correspondante à l'incertitude de 2 toises sur la hauteur absolue de Cracovie.

Dans l'exposé qui précède, j'ai examiné les travaux géodésiques exécutés conformément à la convention de Tarnogrod, sous le double point de vue de l'importance et signification scientifique et de la perfection intrinsèque. Cet examen a conduit à des résultats tellement satisfaisants, que je n'hésite point à déclarer ma conviction intime, basée sur une étude détaillée et consciencieuse, que cette opération présente, dans toutes ses parties sans exception, une perfection qui a surpassé mon attente de beaucoup, et qui la rend un monument aussi éminent dans les annales de la haute géodésie, qu'honorable au plus haut degré aux deux dirigeants, M. le lieutenant-général de Tenner et M. le colonel de Mariéni, et à tous ceux qui ont participé à l'exécution.

L'importance scientifique de cette opération saute aux yeux. La réunion des travaux géodésiques occidentaux et orientaux de l'Europe en un seul grand

système, ouvre la perspective de connaissances précises sur la courbure des parallèles de l'Europe, fondées sur des mesures d'une étendue colossale, et qui seront d'une certitude non atteinte jusqu'à présent. C'est aux gouvernements éclairés de la Russie et de l'Autriche, également empressés à favoriser les progrès des sciences exactes, qu'est due la réalisation d'une entreprise des plus importantes et des plus fertiles dans ses conséquences.

Je me suis fait un devoir de rendre compte à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg des résultats plus que satisfaisants auxquels m'a conduit l'examen desdites opérations. Je me réjouis de pouvoir être, en cette occasion, l'interprète de l'Académie, pour offrir aux directeurs de ces travaux les félicitations de ce corps savant, des beaux succès dont leurs efforts ont été couronnés.

RELATION

DE

CE QUI EST ARRIVÉ AU MAGNIFIQUE SEIGNEUR ET CAPITAINE

GEORGES ROBLEDO,

DANS SON EXPÉDITION A LA DÉCOUVERTE
DE LA PROVINCE D'ANTIOQUIA,

EN L'ANNÉE 1540.

PAR JEAN BAPTISTE SANSELA.

Traduit de l'espagnol sur le manuscrit inédit de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans.

Quand l'Adelantade Andagoya se fut fait reconnaître comme gouverneur dans la ville de Cali qu'avait fondée Venalcazar, il envoya un capitaine à la ville de Santa-Anna, que Georges Robledo avait fondée dans la province d'Anzèrma, pour l'y faire reconnaître. Robledo y arriva à la même époque, et pour mieux servir Sa Majesté, il en était parti quelque temps auparavant avec cent hommes pour fonder une autre ville, comme on l'a vu par la relation de Pedro Sarmiento (1). L'Adelantade fut reconnu à Santa-Anna pendant son absence, et voulant se faire passer pour le premier fondateur de cette ville, il changea son nom en celui de San-Juan. Quelque

(1) Voyez le Ier volume de 1852, p. 209.

temps après qu'Andagoya eut été reconnu en qualité de gouverneur par toutes les villes de la province, quoiqu'il n'y eût aucun droit, Robledo arriva avec six ou sept cavaliers près de la ville de Cali où résidait l'Adelantade, dans l'intention de le visiter; car, dans le cours de son expédition, il avait appris des Indiens qu'il était arrivé un nouveau gouverneur dans le pays qui auparavant dépendait du marquis Pizarre, et que ce nouveau gouverneur avait été admis. Robledo venait de fonder, au nom de Sa Majesté et du marquis, la ville de Carthago, dans la province de Quinvaya qu'il avait découverte et conquise ainsi que beaucoup d'autres situées dans la même direction. Quand il arriva à Cali, il trouva qu'Andagoya était déjà maître du pays, et qu'il ne pouvait refuser de le reconnaître sans causer des troubles, ce qu'il voulait éviter pour le bien du service de Sa Majesté; il le reconnut donc avec quelques réserves, et l'Adelantade lui confirma les pleins pouvoirs qu'il tenait de Pizarre, Il repartit le jour de Saint-Michel de l'an 1540 avec ceux qu'il avait amenés et une quinzaine d'Espagnols qui se joignirent à lui : encore étaient-ils malades pour la plupart ; beaucoup de gentilshommes l'accompagnèrent jusqu'au village indien de Bijes, où il s'embarqua, avec vingt Espagnols, sur des radeaux de bambou pour descendre le fleuve qui se jette à la mer dans la province de Sainte-Marthe. Le reste de la troupe suivit par terre; il était convenu que les premiers qui arriveraient au grand village des Gorrones,

sur la rive gauche du fleuve, y attendraient les autres. Il employa environ quinze jours à descendre ce fleuve dont les rapides lui opposaient beaucoup d'obstacles. Une crue subite nous enleva la plus grande partie de nos bagages et de nos effets et nous fit courir de grands dangers. Enfin, au bout de ce temps, nous arrivâmes au grand village des Gorrones, où nous trouvâmes le commandeur Hernan Rodriguez de Sousa qui nous attendait depuis deux jours avec le reste de ceux qui étaient venus par terre. Notre général s'arrêta quatre jours dans cet endroit et fit appeler les Indiens (1) qui habitent sur l'autre rive du fleuve, pour qu'ils fissent leur soumission à Sa Majesté; quelques-uns vinrent et apportèrent du maïs, de la yuca et du poisson, car on commençait à manquer de vivres. Le général donna ordre à Juan de Ortiga et à un autre cavalier de se rendre rapidement à la ville de Santa-Anna que l'on

(1) Il y a sur le territoire de ces Indiens un grand lac qui peut avoir une lieue de large. Ce lac est entretenu par un canal que les Indiens ont creusé. Il peut avoir trois toises de profondeur et vingt ou vingt-cinq pas de large. il se remplit par les crues du fleuve qui sont très-considérables. Il entre alors une telle quantité de poissons dans le fleuve, et il s'y multiplie tellement, que c'est une chose admirable. Pendant l'été la sécheresse vide le lac, et dans les endroits d'où l'eau se retire on trouve des tas de poissons qui ont jusqu'à deux toises de haut. Ils le font fumer sur des grils en bambous, en remplissent de grands vases et en font commerce avec les autres Indiens. Quand les Chrétiens entrèrent dans le pays, il y avait de grands villages autour de ce lac; mais ils se sont détruits par les guerres qu'ils ont eues entre eux et celles que leur ont faites les Chrétiens, car ils sont traîtres et indomptables. Il n'y a pas cent maisons aujourd'hui. (*Note marginale du manuscrit.*

avait nommée San-Juan, et d'y annoncer son arrivée. Après avoir pacifié ce pays, il résolut de se rembarquer sur les radeaux pour continuer de descendre le fleuve, et ordonna à ceux qui allaient par terre de l'attendre dans un village nommé Palomino situé sur le bord du fleuve, s'ils y arrivaient avant lui, — village qui a pris ce nom de celui d'un chrétien qui y fut massacré par les Indiens ; nous devions en faire autant si nous y étions les premiers. Après huit jours de navigation nous commençâmes à manquer de vivres, et nous n'apercevions de village sur aucune des deux rives. Le lendemain matin nous découvrîmes quelques cabanes d'Indiens dans un endroit où le fleuve forme un coude. Les Indiens nous ayant aperçus ramassèrent dans des canots tout ce qu'ils possédaient et se mirent à descendre le fleuve; quand nous arrivâmes à ces cabanes, nous n'y trouvâmes que du chocla ou maïs vert et des melons du pays, des ahuyamas, de la yuca, et des patates, qui sont des racines très-bonnes à manger. Après avoir réuni à la hâte tous ces vivres, nous nous mîmes à la poursuite des Indiens avec nos radeaux. Nous trouvâmes, dans plusieurs endroits, des paquets de belle toile de coton blanche et des bijoux d'or; tout cela nous fut d'un très-grand secours dans la nécessité où nous étions.

Le lendemain nous arrivâmes au village de Palomino où nous trouvâmes ceux qui étaient venus par terre encore plus affamés que nous ; nous leur donnâmes une partie de ce que nous avions trouvé la

veille. Le général donna l'ordre au commandeur Hernan Rodriguez de se rendre à Santa-Anna avec le gros de la troupe, et d'envoyer de là des Espagnols dans les bois avec l'injonction d'y faire de la fumée, car son intention était de continuer à descendre le fleuve pour voir ce qu'il y avait sur les rives; nous continuâmes donc notre route, les uns par terre et les autres par eau. Le quatrième jour les vivres nous manquèrent. Nous abordâmes sur l'une et l'autre rive et nous entrâmes dans l'intérieur, dans l'espérance de trouver un village, mais sans pouvoir y réussir. Nous perdîmes ainsi quelques jours, souffrant beaucoup de la faim et encore plus des moustiques dont le fleuve est infesté. Voyant que le danger allait en augmentant, nous recommençâmes à descendre le fleuve; mais à peine avions nous fait deux lieues que nous entendîmes un grand bruit. Nous abordâmes, voulant savoir ce que c'était avant de nous avancer davantage; le capitaine ordonna à quelques Espagnols de traverser une chaîne de montagnes qui bordait le fleuve et d'aller l'examiner. Ils découvrirent des rapides très-dangereux et des rochers dont le lit du fleuve était hérissé. Quand ils eurent fait leur rapport au général les avis furent très-partagés sur le parti que l'on avait à prendre; on résolut enfin d'ouvrir un passage dans une forêt de bambous qui se trouvait là, dans l'espérance de trouver un chemin qui nous conduirait à quelque village. Nous cherchâmes pendant trois jours sans rien trouver; il y en avait six que nous manquions

de vivres. Nous n'avions que des melons grillés, quelques herbes et quelques racines. Le général, voyant la disette que nous éprouvions et que la famine finirait par nous faire périr, résolut de tenter le passage, pensant qu'il valait mieux périr par l'eau que par la faim. Tout le monde ayant approuvé sa résolution, nous envoyâmes en avant un canot monté par cinq Espagnols bons nageurs; ils étaient tout nus. L'un des cinq portait à la main un grand drapeau, et l'on convint qu'il le jetterait à l'eau pour nous avertir si l'on arrivait à une chute ou à un autre endroit dangereux. Nous partîmes dans cet ordre, ayant toujours soin de nous tenir en vue du canot. Après avoir fait environ une lieue dans un endroit où le rapide formait un coude, les Espagnols jetèrent leur drapeau à l'eau, ce qui devait être pour nous un signal d'aborder; mais il était déjà trop tard, ils n'eurent pas non plus que nous le temps de s'arrêter. Le rapide nous saisit et nous jeta de rocher en rocher; il nous frappait si fortement que les radeaux furent bientôt brisés et s'en allèrent par morceaux. Notre course était si rapide que personne n'aurait pu se tenir debout; un radeau restait accroché sur un point, un autre sur un autre. Comme il y avait longtemps que nous n'avions mangé, notre faiblesse était telle que nous ne pouvions pas agir; mais Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, vint à notre secours.

Nous avions déjà fait une lieue et demie en un instant dans les rapides qui sont très-larges, quand

nous arrivâmes dans un endroit où le fleuve est très-resserré entre deux montagnes qui s'élèvent sur les deux rives. Il y avait d'un côté un rocher énorme qui s'avançait dans le fleuve et produisait un remou très-considérable. On aurait cru que les radeaux seraient brisés en cet endroit, mais le remou était au contraire si considérable qu'il les empêchait d'approcher; quelques-uns des radeaux passèrent à côté et furent emportés fort loin, mais ceux qui les montaient furent, grâce à Dieu, tous sauvés. Tous les radeaux qui furent saisis par le remou tournaient comme une roue de moulin, ce qui était effroyable à voir. Un des radeaux, monté par plusieurs Espagnols, fut porté par la violence de l'eau sur un des rochers, et y resta accroché sans que ceux qui étaient à bord eussent aucun moyen de sortir de là, car aucun nageur n'osait se jeter à l'eau pour aller à leur secours. Nous qui étions à bord, nous ne savions comment faire, car aucun de nous ne savait nager; et si nous l'eussions su, nous nous serions infailliblement noyés, car ceux qui auraient osé se jeter à l'eau auraient été broyés contre les rochers.

Le général trouva enfin un moyen de nous tirer de là. Quelques Indiens parvinrent à gagner un rocher qui n'était pas très-éloigné de celui où nous étions; ils nous jetèrent une forte corde dont ils attachèrent l'autre bout à un gros arbre qui se trouvait sur la rive. Ils nous en jetèrent une seconde dont ils s'attachèrent l'autre extrémité autour du

corps, et ils commencèrent ainsi à tirer le radeau à terre comme on y tire un gros poisson que l'on a pris à l'hameçon : on tira ensuite de la même manière les gens de service et les femmes qui étaient à bord du radeau. Nous rendîmes tous grâce à Dieu de la faveur qu'il nous avait faite de nous tirer d'un danger aussi imminent.

Dès que le radeau fut allégé, l'eau le souleva et le porta dans le remou où nous parvînmes à le saisir pour le décharger. Après avoir mis nos bagages en sureté, nous suivîmes la rive pour voir ce qu'étaient devenus ceux qui avaient été emportés par les eaux. Nous les trouvâmes plus morts que vifs, tant leur danger avait été grand; ils souffraient aussi beaucoup dela faim. Nous nous ouvrîmes un passage dans les bambous pendant quatre ou cinq lieues, espérant découvrir un village d'Indiens où nous trouverions des vivres. Au bout de deux jours nous nous rencontrâmes avec les Espagnols qui étaient sortis de Santa-Anna à notre recherche, par ordre du commandeur H. Rodriguez, et qui s'en ouvraient un aussi dans la direction où nous étions. Il y avait deux jours qu'ils manquaient de vivres, ce qui nous fit le plus grand chagrin, car nous nous crûmes perdus. Mais ils nous consolèrent en nous apprenant que nous n'étions qu'à huit heures du village d'Angasca, dont le cacique se nomme Hipa. Le lendemain nous nous mîmes en marche pour nous y rendre, laissant tous nos bagages sur le bord du fleuve; le cacique vint au-devant de nous avec un grand nombre d'In-

diens chargés de maïs, de yuca, de haricots, d'agi, et de chiens du pays qui sont comme ceux de Castille, excepté qu'ils n'aboient pas; il envoya aussi une quantité d'Indiens chercher les bagages qui étaient restés sur le bord du fleuve, et ils nous les apportèrent. Nous restâmes huit jours à nous reposer, car nous étions épuisés par les fatigues que nous avions souffertes. Un grand nombre de Caciques des environs vinrent avec leurs vassaux visiter le général; ils étaient tous chargés de vivres du pays. Tous les Caciques s'étaient révoltés pendant l'absence de Robledo, car les Indiens de ce pays ne restent soumis qu'au capitaine qui les a vaincus; dès qu'ils apprirent sa venue, ils allèrent le trouver. Il les renvoya en leur disant de venir le trouver à la ville de Santa-Anna où il avait l'intention de se rendre, et où nous arrivâmes le 1er novembre. Dans l'après-midi on célébra beaucoup de fêtes et de réjouissances en notre honneur, et Robledo reprit toute l'autorité dont il jouissait auparavant. Dès que les Caciques, qui se nommaient Ocuzca, Umbruza, Quarma, Chatapa, Umbria, et celui des Fanfarones, eurent reçu la nouvelle de l'arrivée du général, ils vinrent se soumettre à lui, tandis qu'auparavant ils étaient en pleine révolte et refusaient de reconnaître l'autorité de Sa Majesté; il ne les châtia pas, quoiqu'ils l'eussent mérité, et leur fit fête ainsi que tous les habitants de la ville. Il leur fit un discours, leur représentant qu'ils ne devaient plus se soulever après s'être soumis à Sa Majesté, et les engagea à

embrasser notre sainte foi catholique. Ils lui répondirent qu'ils s'étaient mal conduits, parce qu'ils pensaient qu'il ne reviendrait plus dans le pays, mais que, puisqu'il venait vivre avec eux, ils lui obéiraient et serviraient les Espagnols. Ils tinrent leur parole, et depuis ce moment un Espagnol parcourait le pays avec plus de sûreté que vingt ne l'auraient fait auparavant. Les Indiens montrèrent en cela l'affection qu'ils avaient pour notre général qui les avait soumis le premier et les avait toujours bien traités; mais quand le gouverneur Venalcazar vint dans le pays, il se conduisit si mal qu'ils se révoltèrent de nouveau et tuèrent un grand nombre d'Espagnols.

Quand Robledo eut passé quelques jours dans la ville de Santa-Anna, qu'il eut pacifié le pays et gagné l'estime des Caciques par ses bons traitements, par les présents qu'il leur faisait sans aucun intérêt et qu'ils apprécient par-dessus tout, il ne lui restait plus à soumettre que les Caciques et les Indiens d'une vallée nommée Apia. Ceux-ci avaient toujours refusé de se soumettre à Sa Majesté, quoiqu'ils en eussent été requis plusieurs fois. Au moment où il se disposait à marcher contre eux, il arriva dans Santa-Anna des messagers de la ville de Carthago, qu'il avait fondée dans la province de Quinvaya. Ils lui annoncèrent que toute la province était soulevée et que les Espagnols qu'il y avait laissés étaient dans le plus grand embarras et avaient le plus grand besoin de lui. Le général, voyant quels inconvénients

il en résulterait pour la province d'Ancerma, s'il laissait derrière lui la vallée d'Apia sans l'avoir réduite, partit avec quelques soldats, parmi lesquels se trouvaient plusieurs gentilshommes.

En traversant un village nommé Chatapa, il apprit que le cacique de cet endroit, nommé Fucarma, avait tué quelques Indiens des provinces voisines qui venaient à la ville servir les Espagnols, entre autres deux Indiens chrétiens qui parlaient la langue espagnole, et qu'il était l'auteur de beaucoup d'autres désordres dont les Indiens se plaignaient. Voyant que s'il n'y portait remède, le mal ne ferait qu'augmenter, il fit dresser une information contre lui; il le fit interroger par les interprètes et en obtint l'aveu de beaucoup d'autres crimes. Quand l'instruction fut terminée dans toutes les formes, le général le condamna au gibet et lui fit dire par les interprètes que, puisqu'il devait mourir en réparation de tous les crimes qu'il avait commis, il l'engageait à embrasser le christianisme et à mettre sa confiance en Dieu, lui faisant entendre que s'il s'y refusait il irait dans un endroit où il souffrirait des peines éternelles. Notre-Seigneur l'inspira, et il demanda le baptême qu'on lui accorda. D'après les interprètes, il dit beaucoup de choses si touchantes, qu'elles firent regretter à tout le monde sa fin malheureuse, tout en se réjouissant de le voir chrétien.

Fucarma n'avait guère que vingt ans; il était turbulent et avait été le principal moteur des révoltes du pays. Si on ne l'avait exécuté, il aurait fait

bien du mal au pays, tant ses dispositions étaient mauvaises.

Quand le général eut terminé tout ce qu'il y avait à faire à Chatapa, il se remit en route pour la vallée d'Apia, qui était à une journée et demie de là. Il y resta quelques jours pour pacifier les caciques et les Indiens qui s'étaient enfuis dans les bois. Il réussit enfin à s'emparer des caciques et les emmena avec lui à la ville de Santa-Anna; il leur fit alors un long discours pour les engager à se soumettre à Sa Majesté et à embrasser la foi de Jésus-Christ, leur annonçant que s'ils s'y refusaient il leur ferait la guerre et les détruirait. Il leur représenta qu'il valait bien mieux pour eux être les amis des chrétiens qu'errer dans les bois en fugitifs; il les remit ensuite en liberté après leur avoir fait présent de plusieurs bagatelles dont ils font grand cas. Ceux-ci se voyant traités avec une bonté à laquelle ils s'attendaient si peu, rendirent mille actions de grâces au capitaine, et lui promirent d'être désormais les amis des chrétiens, ce qu'ils firent en effet.

Après avoir ainsi pacifié ces provinces et mis les chrétiens à l'abri des incursions des Indiens, le général se décida à partir pour Carthago, où sa présence était nécessaire : il arriva d'abord dans la province d'Irra, à quatre lieues de Santa-Anna, sur les rives du grand fleuve de Sainte-Marthe, qu'il traversa le 2 janvier 1540.

Quand il arriva dans la province de Quinvaya, tous les caciques qui habitaient près de la route

qu'il suivait vinrent le trouver chargés de boules de farine de maïs, de choclo ou maïs vert de Pixavaes, fruit qui croît sur les palmiers de ce pays, de quamas, et d'autres fruits du pays; ils lui fournirent aussi des porteurs pour son bagage : ils l'accompagnèrent jusqu'à la ville de Carthago, ouvrant et nettoyant les chemins. Les habitants vinrent au-devant de lui et le reçurent de leur mieux. Ils étaient tout étonnés de voir la soumission que lui montraient les Indiens, qui un mois auparavant menaçaient d'attaquer la ville, et ils ne savaient que dire. Il venait tous les jours une si grande quantité d'Indiens à la ville, que le général, pour éviter une trahison, leur donna ordre d'aller ensemencer la terre, ce qui était très-nécessaire; car comme tout le pays avait été en pleine révolte jusqu'à son arrivée, on avait négligé l'agriculture : en quelques jours on sema une grande quantité de maïs.

Le général, voyant qu'il n'y avait pas assez de vivres pour les habitants de Carthago et pour les soldats qu'il avait amenés, à moins d'aller en prendre dans les villages des Indiens qui en manquaient eux-mêmes à cause de leur révolte, pour éviter ces inconvénients et conserver la paix qu'il désirait avant tout, Robledo se décida à se rendre dans une vallée nommée Arvi, située de l'autre côté des Cordillères neigeuses, en passant par une autre vallée nommée Quindio, qui commence près de la province de Quinvaya et débouche dans celle d'Arvi. Il envoya pour découvrir la route Alvaro de Mendoza. Avec quel-

ques soldats armés à la légère, car on ne peut y conduire de chevaux, il arriva au bout de quelques jours dans cette vallée de Quindio, où le chemin est en effet si escarpé et si coupé qu'il est impraticable pour les chevaux. Les Indiens le reçurent en amis et lui dirent que le chemin était, dans toute sa longueur, tel qu'il le voyait en cet endroit, et qu'Arvi était très-loin. Il résolut alors de revenir auprès du général lui rendre compte de ce qu'il avait vu.

On trouve dans cette vallée de Quindio un fruit jaune qui croît sur un arbre semblable à l'épine-vinette d'Espagne; il est d'un très-bon goût, et tous les Espagnols qui le goûtèrent déclarèrent qu'ils n'avaient jamais rien mangé de meilleur. Ils en mangèrent une grande quantité, mais au bout d'une demi-heure ils perdirent tous la raison et restèrent sans savoir ce qu'ils faisaient, jusqu'à ce que l'humidité de la nuit les fît revenir à eux. Si les Indiens avaient voulu les détruire, cela eût été une belle occasion; mais Dieu les en préserva. Cela prouve qu'il ne faut jamais manger d'un fruit qu'on ne connaît pas, et surtout dans les Indes.

Quand Antonio de Mendoza fut de retour auprès du général et qu'il lui eut rendu compte de ce qu'il avait vu et de la difficulté qu'il y avait à pénétrer dans la vallée d'Arvi, et sentant de l'autre côté qu'il serait trop à charge aux Indiens s'il restait plus longtemps à Carthago, il se détermina, après avoir partagé les terres aux colons, à partir avec le reste de la troupe et à chercher une route pour pénétrer

dans l'autre vallée où il avait l'intention de fonder une ville. Il avait fait de grandes dépenses pour préparer cette expédition, quand il reçut une lettre de Santa-Anna dans laquelle on lui annonçait que les capitaines Gonzalo Messia et Francisco Vallejo y étaient arrivés avec quatre cavaliers, de la part de l'Adelantade Andagoya, et qu'ils avaient l'intention de venir à Carthago. On l'avertissait donc de leur fournir les gens nécessaires pour les aider à traverser le fleuve et pour les escorter.

Quand ils furent arrivés à Carthago, ils lui apprirent que les Espagnols qu'Andagoya avait envoyés pour châtier les Indiens de Paëz et d'Apirama dans la province de Popayan, avaient été repoussés par eux. Les Indiens les avaient battus dans plusieurs combats, leur avaient blessé beaucoup de monde, et avaient fait trois prisonniers. Au moment ou Robledo allait répondre au message de l'Adelantade et se mettre en marche, Pedro d'Ayula arriva à Carthago pour faire reconnaître de nouveau Venascara en qualité de gouverneur. Il était porteur des lettres de nomination. Quoiqu'il ne fût pas fait mention dans ces lettres de la ville de Carthago, ni des provinces de Quinvaya, Carrapa, Picara, Pamura, Pozo, Arma, Imotona, et de beaucoup d'autres que Robledo avait découvertes et peuplées au nom de Sa Majesté et du marquis Pizarre, Robledo le reçut cependant, parce qu'il était dit dans ces lettres qu'Andagoya eût à sortir du pays, s'il y était déjà entré. Il envoya aussitôt un messager au gouverneur qui

était à Cali, pour lui rendre compte de l'état du pays et des préparatifs qu'il faisait. Après avoir terminé tout ce qu'il avait à faire à Carthago, il donna ordre au capitaine Antonio de Mendoza de le précéder dans la province de Carrapa, et de l'y attendre jusqu'à ce qu'il eût terminé les affaires qui l'appelaient à Santa-Anna ou San-Juan. Quoiqu'il ne fût pas fait non plus mention de cette ville dans les provisions de Venalcazar, il ne laissa pas, pour le bien du service de Sa Majesté et pour éviter des troubles, de l'y faire recevoir comme gouverneur, quoique sous la réserve de ce que Sa Majesté pourrait ordonner quand elle serait instruite de la vérité. Cette proclamation eut lieu le 20 avril 1541. Quand Venalcazar se vit reconnu dans cette ville que Robledo avait fondée, il ordonna qu'on lui donnât le nom d'Anzerma, comme Andagoya avait changé son nom en celui de San-Juan ; ce qu'ils ordonnèrent tous deux pour rendre vraisemblable la fausse relation qu'ils firent à Sa Majesté, et fit aussi un nouveau partage des Indiens et des terres, car c'est la coutume des nouveaux gouverneurs de défaire tout ce que les autres ont fait, même quand cela est bien, et c'est ainsi que les pays se détruisent et se perdent. Afin que les conquérants pussent vivre plus à leur aise, Robledo diminua le nombre des colons. Il alla ensuite, avec Pedro de Ayula, rejoindre ceux qui l'attendaient dans la province de Carrapa, et qui se réjouirent beaucoup de sa venue, et entra avec toute l'armée dans la province de Picara, où il établit son

camp. Tous les caciques du voisinage et une foule d'Indiens vinrent le visiter et lui apporter des vivres. Ils payèrent leur tribut à ceux qui les avaient en commanderie. Après être resté deux jours en cet endroit, Robledo entra dans la province de Pamura où tout se passa de même. Il y passa son armée en revue, et trouva qu'elle se composait de quatre-vingt-quatre hommes *islenos*, dont trente avaient des chevaux. Il donna le drapeau à Alvaro de Mendoza, le commandement de la cavalerie à Geronimo Luis Fexelo et à Diego de Mendoza, et celui de l'infanterie à Juan de Frado et à Pedro de Matamoros.

Robledo envoya ensuite un capitaine et quarante hommes avec l'ordre de traverser les montagnes neigeuses et de pénétrer dans la vallée d'Arvi. Il envoya le capitaine Vallejo et Alonso de Villa-Creus pour voir si les messagers qu'il avait envoyés à Vena'cazar étaient de retour. Ils arrivèrent en douze jours dans cette ville, et y trouvèrent Suero de Nava et le R. P. Francisco de Frias, qui étaient ceux que Robledo avait envoyés à Venalcazar, et qui étaient de retour depuis deux jours. Ils remirent leurs dépêches à ces gentilshommes, qui furent en toute hâte rejoindre Robledo. La veille de leur arrivée, le capitaine auquel Robledo avait donné ordre de traverser les montagnes neigeuses, était rentré au camp ; il racontait, ce qui était confirmé par tous ceux qui l'avaient accompagné, qu'après les avoir traversées il avait erré plusieurs jours dans un dé-

sert, et qu'il avait enfin découvert un village de la vallée d'Arvi, dont il s'était approché un matin à la faveur du brouillard. Les naturels s'étaient mis en défense, et voyant qu'ils étaient bons archers et qu'il n'avait pas avec lui la cavalerie, il avait pris le parti de se retirer avant qu'ils ne se fussent réunis en plus grand nombre. Il avait fait prisonniers quelques Indiens des deux sexes dont on voulait faire des interprètes : il ajoutait que les montagnes étaient si escarpées, qu'il n'y avait pas moyen d'y faire pénétrer des chevaux. Robledo voyant cela, et inquiet de ne pas voir revenir les messagers qu'il avait envoyés à Carthago, était sur le point de s'y rendre en personne, s'il n'avait craint d'abandonner ses compagnons dans un pays perdu et de nuire au service de Sa Majesté. Sur ces entrefaites, Vallejo et Villacreus arrivèrent avec les dépêches de Venalcazar, qui s'engageait à continuer son expédition qui serait très-utile au service de Sa Majesté, et lui promettait de lui envoyer les secours qu'il lui demandait; il résolut alors de poursuivre sa route, et comme on ne pouvait pénétrer dans la vallée avec des chevaux, nous longeâmes les montagnes neigeuses. Robledo entra d'abord dans la province d'Arma qu'il avait déjà visitée et dont les caciques étaient soulevés; il campa à l'entrée de la province, et envoya quelques Indiens dont on s'empara sommer les caciques de se présenter devant lui. Il en vint deux : l'un était un vieillard et portait une barbe blanche, ce qu'on n'avait jamais vu dans ce

pays; l'autre était un jeune homme d'une belle prestance, dont la figure était peinte en jaune, en bleu et en noir, et qui avait tout le corps enduit d'une résine odorante sur laquelle on répand une poudre rouge nommée vixa. Elle provient d'un arbre, et les Indiens en font cet usage contre la chaleur du soleil, parce qu'elle resserre beaucoup les chairs.

Celui-ci se nommait Ciriqua; il marchait gravement et était précédé de plusieurs Indiens. Deux de ces Indiens portaient sur leurs épaules un gros bâton auquel étaient suspendus une grande quantité d'objets d'or, tels que des plats et des couronnes. Il offrit cet or au général, qui ne voulut pas le recevoir, parce que ce cacique appartenait à un gentilhomme portugais qui se nommait Hernan Rodriguez de Sosa, auquel on remit tout ce qu'il avait apporté : le vieillard apportait une marmite garnie d'or, qu'il avait cachée sous terre, et qu'on donna à Antonio Pimentel à qui il appartenait. Nous célébrâmes dans cette province la Pentecôte et la Fête-Dieu. Ces jours-là les Indiens nous attaquèrent, nous enlevèrent du bétail : pour ne pas être découverts, ils le tuaient à l'instant et en faisaient fumer la chair sur leurs barbacous ou grils de bambous. Cette province est une des plus escarpées du pays; quatre ou cinq chevaux, dont le moindre valait 5 ou 600 castillans, tombèrent dans des précipices; la même chose arriva à un Espagnol à qui le pied manqua en gravissant une montagne.

Robledo s'arrêta quelques jours dans cette pro-

ince, dans l'attente du secours que Venalcazar lui avait promis ; ne le voyant pas arriver, et ne voulant pas consommer tous les vivres des naturels de la province d'Arma, il en partit le 22 juin et se rendit au village de la Pasqua qu'il avait aussi déjà visité. Il y resta trois ou quatre jours pour pacifier les Indiens qui s'étaient réfugiés dans les bois : ils revinrent en effet et lui apportèrent quelques morceaux d'or que le général remit à ceux qui les avaient en commanderie. Nous allâmes de là à l'endroit que l'on nomme *Pueblo Blanco*, ou le Village Blanc, dont tous les habitants étaient soulevés ; mais dès que le général les eut fait appeler, ils s'empressèrent de rentrer dans leurs maisons.

Le capitaine voyant qu'on ne pouvait pénétrer de là dans la vallée d'Arvi, parce que les montagnes étaient très-hautes et presque taillées à pic, résolut d'aller en avant. Nous descendîmes dans une vallée tellement profonde que nous croyions descendre dans un abîme, au fond coule un ruisseau considérable que nous suivîmes pendant quatre lieues. Nous traversâmes ensuite un désert de quinze lieues pour entrer dans une province nommée Comefana. Dès que les naturels eurent appris notre arrivée, ils prirent la fuite, emportant de leurs maisons tout ce qu'ils purent transporter ; nous les poursuivîmes, et nous prîmes quelques Indiens et beaucoup d'or.

Quand le général y eut établi son camp, il expliqua aux naturels que l'on avait pris, qu'il venait au

nom de Sa Majesté pour leur faire reconnaître son autorité et leur faire embrasser notre sainte foi catholique, et les inviter à être les amis des chrétiens. Il leur donna des raisons à leur portée, qui leur firent perdre une partie de leur crainte, et ensuite il les remit en liberté. Cette conduite pacifia toute la province : les Indiens apportaient sans cesse de l'or à Robledo, mais il ne voulait pas le recevoir, disant qu'il n'était pas venu pour cela.

Pendant les six ou sept jours que nous restâmes dans cet endroit, le général envoya le capitaine Juan de Frades à la découverte, du côté de la grande rivière : il découvrit quelques villages dont les habitants prirent les armes ; mais voyant qu'ils n'étaient pas de force à résister aux Espagnols, ils traversèrent le fleuve à la nage et se réfugièrent sur l'autre rive. On leur prit quelques morceaux d'or et une quantité de coton suffisante pour faire des plastrons à tous les Espagnols. De là le général se rendit au village de Las Peras, situé dans la plaine, qui est habité par plus de dix mille Indiens. Tous avaient pris les armes ; mais quand le général eut établi son camp et qu'il eut fait inviter par ses interprètes les Indiens que l'on voyait rangés en bataille sur les collines à venir le trouver, il se décida, voyant qu'ils se moquaient de lui, à envoyer contre eux l'enseigne Alvaro de Mendoza avec quelques fantassins, car le pays était trop coupé pour qu'on pût se servir de chevaux. Mendoza marcha toute la nuit et arriva à un village où beaucoup d'Indiens s'étaient réfu-

giés : il en prit un grand nombre. Le lendemain matin le général se porta en avant avec quelques cavaliers et quelques fantassins, et longea la Cordillère pour l'appuyer en cas de besoin. Il retourna au camp quand il le vit revenir. Pendant qu'il suivait la rive d'un ruisseau qui coule dans cet endroit, sept troupes d'Indiens descendirent des montagnes et s'arrêtèrent sur l'autre rive : ils formaient ensemble près de quatre mille guerriers ; nous n'étions que cinq cavaliers avec le général. Les Indiens s'étaient rangés en ordre de bataille et avaient préparé des cordes pour nous attacher, et des caillous montés sur des roseaux qui leur servent de couteaux pour nous couper en morceaux et nous manger comme s'ils nous avaient déjà tenus. Voyant que malgré notre petit nombre nous ne prenions pas la fuite en les apercevant, ils s'arrêtèrent et commencèrent à faire résonner leurs tambours et leurs trompettes en dansant et en nous faisant des grimaces et des gestes menaçants, et en nous disant de sortir de leur pays. Le général leur dit la même chose qu'aux autres nations, et les persuada si bien, que dès le lendemain un grand nombre d'Indiens vinrent se soumettre. Quoiqu'ils fussent très-vaillants, ils tremblaient tellement devant lui, qu'ils ne pouvaient se tenir debout. Chaque Indien lui offrait le bijou d'or qu'il portait au cou, mais il le leur rendait en disant qu'il n'était pas venu pour cela, mais seulement pour les soumettre à Sa Majesté et leur faire embrasser notre sainte religion.

Nous étions très-étonnés de voir des Indiens qui venaient si fièrement nous attaquer, se soumettre humblement dès que le général leur avait dit deux ou trois paroles, ce qui lui est arrivé dans toutes les provinces que nous avons visitées, et prouve clairement que Notre-Seigneur l'a pris sous sa protection spéciale. Pendant que le général parlait à ces Indiens, Alvaro de Mendoza arriva avec les prisonniers qu'il avait faits. Après que le général eut engagé de nouveau les Indiens à se soumettre, il les remit en liberté avec l'ordre de dire à leurs caciques de se présenter devant lui. Il en vint en effet quelques-uns.

On trouva dans ce village une grande quantité de maïs et d'une espèce de fruit que l'on nomme aguacates : ces fruits sont de la grandeur et de la forme des poires d'Espagne. Ils contiennent un noyau rond et gros comme une noix ; ils sons très-bons pour les fluxions des jambes. Il y avait aussi beaucoup d'autres espèces de fruits.

Le général ayant appris des Indiens qu'il y avait d'autres villages au pied des montagnes neigeuses, envoya Juan de Frades à la découverte. Il arriva à un village d'Indiens une heure et demie avant la nuit, qu'il passa sur une colline qui le dominait : il n'y entra pas, parce qu'aussitôt que les Indiens les eurent aperçus, ils se mirent à pousser de grands cris et à frapper du tambour pour rappeler ceux qui étaient dispersés dans les champs. Ils se réunirent au nombre de plus de mille, et les Espagnols n'étaient que

douze. Juan de Frades se retrancha de son mieux et fit bonne garde pendant toute la nuit. Il envoya le lendemain son interprète pour inviter les Indiens à venir en amis, et leur dire d'être sans crainte et qu'il n'avait pas l'intention de leur faire de mal. Un cacique, tout effrayé qu'il était de voir des Espagnols, se décida peu à peu à s'approcher de lui. Il portait sur la tête une couronne de paille très-bien travaillée et toute garnie de plumes; il avait les cheveux ramassés sur le haut de la tête et les épaules couvertes d'une peau de loutre, et peint partout le corps avec de la vija, ce qui lui donnait l'air d'un monstre. Il lui parla par le moyen de l'interprète, et quand il eut perdu une partie de ses craintes, il appela les autres qui vinrent en assez grand nombre et apportèrent quelques vivres. Les Espagnols firent bonne garde pendant toute la nuit. Le lendemain, quand ils voulurent retourner au camp, le premier cacique qui leur avait parlé s'approcha d'eux tout couvert de plumes et de peinture, et s'offrit à les accompagner auprès du général. Robledo se réjouit beaucoup de sa venue et le questionna sur tout ce qu'il y avait dans les montagnes neigeuses; mais les Indiens étaient si effrayés à la vue des chevaux, qu'ils auraient donné un de leurs yeux pour n'être pas venus. Quand leur crainte fut un peu dissipée, ils rendirent compte au général d'une province située de l'autre côté des montagnes, avec laquelle ils étaient en guerre, et lui apprirent qu'il y avait un passage. Robledo se rendit au village de ces Indiens qu'ils

nomment Murgia, et auquel nous donnâmes le nom de village du sel, parce qu'il y en avait une quantité immense en forme de pains de sucre d'une couleur un peu brune : ils le tirent de fontaines salées qu'il y a dans cet endroit. Nous y restâmes quatre ou cinq jours. Tous les Indiens se soumirent, et nous apportèrent des vivres et un peu d'or.

Robledo envoya le capitaine Luis Fexelo avec ordre de pénétrer dans une gorge des montagnes neigeuses et de les traverser, car leur hauteur paraissait diminuer. Il se mit en marche et passa la première nuit à l'entrée d'une vallée où il paraissait y avoir des villages ; mais comme le soleil était couché et qu'il faisait du brouillard, il n'était pas facile de bien distinguer. Il prit toutes les précautions possibles pour ne pas être aperçu des Indiens, et le lendemain, au point du jour, il se mit en marche ; mais le soleil était levé avant qu'il eût pu parvenir au fond de la vallée. Aussitôt que les Indiens l'eurent aperçu, ils firent un grand bruit de tambours et de trompettes, et se réunirent au nombre de plus de mille. Comme ils n'avaient jamais vu de chrétiens, ils marchèrent contre eux et les attaquèrent sans qu'on eût le temps de parlementer. Les Espagnols n'étaient que vingt en tout ; ils se défendirent néanmoins pendant plus de trois heures. Six ou sept Espagnols furent atteints, et il y eut quelques chevaux de tués et de blessés ; mais grâce à Dieu et à leur valeur, ils parvinrent à refouler les

Indiens dans leur village : les uns se réfugièrent dans leurs maisons, d'autres montèrent sur les toits, s'y croyant plus en sûreté. Ils étaient tout effrayés de voir une race d'hommes qu'ils ne connaissaient pas ; et ils ont dit depuis que quand ils commencèrent l'attaque, ils croyaient avoir affaire à des Indiens. Quand Luis Fexelo se vit maître du village, qu'il eut logé les blessés et mis des sentinelles, il envoya deux messagers au général pour l'avertir de ce qui s'était passé.

Dans la soirée les Indiens se réunirent de nouveau au nombre de près de trois mille et s'approchèrent du village en lançant des dards et des pierres. Fexelo fit une sortie contre eux, et après une heure et demie de combat il les mit en déroute et les poursuivit pendant près d'une lieue en en tuant un grand nombre, ce qui leur inspira une si grande frayeur que jamais ils ne revinrent au village.

Les armes de ces Indiens sont des dards en bois de palmier brûlé par un bout, et des macanas du même bois, qui ressemblent à des épées à deux bouts, des frondes et des estolicas, qui sont les armes les plus redoutables : ce sont des espèces de sarbacanes qui ont deux palmes de long et qui lancent des flèches avec beaucoup plus de force qu'un arc.

Dès que le général eut reçu le rapport de Fexelo, il se mit en marche avec toute l'armée pour venir au secours des blessés. Il se logea dans ce village, où l'on trouva dans les maisons une provision de maïs

suffisante pour plus de deux mois, sans compter ce qu'il y avait dans les champs. On y trouva aussi quantité de haricots; des cories, animal qui ressemble à des lapins, quoiqu'il soit plus petit, et dont le goût est excellent, et des chiens d'une taille moyenne qui ressemblent à ceux d'Espagne, excepté qu'ils sont muets.

Les Indiens appellent cette province Avurra. Nous lui donnâmes le nom de Saint-Barthélemy. Nous y restâmes quinze jours. Tous les naturels s'étaient soumis aux ordres du général et servaient les chrétiens, ainsi que ceux des villages voisins.

Il arriva plusieurs fois pendant notre séjour que des Espagnols ayant pénétré dans les bois pour chercher des fruits ou chasser des oiseaux, apercevaient des Indiens qui s'y étaient réfugiés. Aussitôt ceux-ci prenaient le morceau d'étoffe, long d'une aune et demie et large d'une aune, qui leur sert à cacher leurs parties naturelles, et se pendaient à un un arbre. J'ai vu moi-même, une nuit, dans la chambre du général, quelques Indiens que l'on avait amenés prisonniers, profiter de l'obscurité pour se pendre; l'on s'en aperçut, et quand on eut apporté de la lumière, on les vit pendus et relevant les jambes pour étouffer plus vite. On se hâta de couper l'étoffe, et le général leur ayant fait demander pourquoi ils attentaient à leurs jours, ils répondirent que c'était parce qu'ils avaient peur des Espagnols et de leur barbe, et que beaucoup s'étaient pendus à

cause de cela; mais c'est évidemment le démon qui les trompait.

Robledo ordonna à Juan de Prades de retraverser les montagnes et de visiter quelques villages qu'on lui avait indiqués sur le fleuve. Il pénétra dans celui de Carqui et ramena quelques prisonniers qui donnèrent au général, sur sa demande, une exacte description des pays situés sur les rives du fleuve. Robledo envoya aussi Diego de Mendoza avec quelques cavaliers armés à la légère, traverser des collines de sable que l'on apercevait à six lieues de l'autre côté de la rivière qui coule dans cette vallée. Quand ils y furent arrivés, ils n'aperçurent de ce côté aucune montagne; tout le pays était plat comme la main. Vers la gauche, au contraire, du côté du grand fleuve, l'on apercevait des montagnes très-escarpées. Aussitôt qu'ils eurent fait leur rapport, le général renvoya Diego de Mendoza pour voir si en traversant les plaines qu'il venait de découvrir, on ne pourrait pénétrer jusqu'à la vallée d'Arvi qui est située de ce côté. Il marcha pendant vingt jours dans un pays entièrement désert, où il n'aperçut que quelques cabanes isolées qui paraissaient destinées à loger les voyageurs. Elles étaient à deux lieues l'une de l'autre, et l'on avait semé autour de chacune d'elles du maïs et de la yuca. Il y avait aussi des réservoirs d'eau faits de main d'homme. Voyant que le désert ne finissait pas, il revint au camp et rendit compte au général de son expédition. Celui-ci fit venir quelques Indiens et les interrogea séparément

sur la vallée d'Arvi ou sur les autres populations nombreuses qui pouvaient exister, mais il n'en put rien tirer de positif. Ils lui nommèrent plus de cinquante villages et une grande quantité de provinces petites et grandes; mais quand on leur disait de nous y conduire, ils battaient la campagne et ne savaient pas de quel côté se diriger.

Le général alla se convaincre par lui-même, en faisant une expédition du côté d'Arvi : il ne découvrit que des déserts, et il en fut de même dans une seconde tentative qu'il fit dans une autre direction. Il trouva seulement des ruines d'anciens édifices et des chemins taillés dans le roc, plus larges que ceux de Cuzco, et quelques maisons qui paraissaient être des magasins. Robledo n'osa s'engager dans ces routes, parce qu'il pensa que la nation qui les avait construites devait être très-puissante, et revint au camp.

L'armée quitta eette province d'Avurra le lendemain de la Saint-Barthélemy et traversa de nouveau les montagnes neigeuses. Après avoir employé six jours à passer un désert qui se trouve au sommet, nous aperçûmes de nouveau le fleuve; la descente était tellement rapide que nos chevaux furent très-exposés, car ils ne pouvaient marcher et étaient obligés de se laisser glisser; ainsi que nous, ils pliaient les jambes de derrière, cherchant à s'arrêter par celles de devant, et se laissaient ainsi glisser jusqu'en bas. Cette descente avait plus de deux cents toises de long. Dès que nous fûmes arrivés en bas,

nous nous hâtâmes d'aller voir ce qu'ils étaient devenus, et nous les trouvâmes paissant. Quelques-uns avaient brisé et déchiré leurs selles.

Après avoir descendu les montagnes, nous arrivâmes à un village d'Indiens situé sur le bord du fleuve et nommé Forvura. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils s'enfuirent sur l'autre rive : le général envoya à leur poursuite quelques nageurs et un interprète, qui, voyant qu'ils refusaient de venir de bonne volonté, en prirent quelques-uns et les amenèrent de force au général, qui les remit en liberté après leur avoir parlé comme il l'avait fait aux autres nations. Le Cacique se présenta alors volontairement. On trouva dans ce village beaucoup de maïs et des pains de sel de la hauteur d'un homme. Après être resté quatre jours dans cet endroit, nous nous rendîmes à un autre village situé à deux lieues plus bas sur le fleuve. Le général ayant appris qu'il y avait sur l'autre rive un village considérable nommé Fahami, y envoya quelques nageurs. Quoique les Indiens se fussent soulevés à la nouvelle de leur arrivée, on réussit cependant à leur faire quelques prisonniers et à s'emparer d'une quantité d'étoffes de coton, très-bien peintes, et dont nous avions grand besoin pour faire des vêtements. Le Cacique vint se rendre au général, qui chercha à en tirer des renseignements sur le pays et sur les anciens édifices qu'il avait trouvés dans la province d'Avurra. Le cacique lui apprit qu'il trouverait plus loin les provinces de Nutave et d'Urero; qu'elles étaient très-peuplées, et

que c'était le Cacique de ce pays qui avait détruit les édifices dont il avait vu les ruines. Il ajouta que ces provinces étaient très-riches, que l'on y trouvait des cloches, des plaques, des couronnes et des armures en or, et que les sépultures étaient pleines d'objets d'or que l'on avait l'habitude d'enterrer avec les morts. Les habitants, disait-il, étaient aussi nombreux que l'herbe des champs. Il offrit au général de lui fournir des vivres s'il voulait se rendre dans ce pays.

Robledo envoya le capitaine Vallejo avec quarante hommes et le guide fourni par le Cacique pour reconnaître le chemin : il remonta pendant deux journées une rivière qui se jette à cet endroit dans le fleuve, et gravit ensuite une chaîne de montagnes. Il marcha ensuite pendant cinq jours à travers un désert qui se trouve au sommet. Le froid y est si violent, qu'il y périt un grand nombre d'Indiens chrétiens des deux sexes que les Espagnols conduisaient avec eux pour leur service. Huit jours après avoir quitté le camp, ils arrivèrent à une rivière tellement profonde, que l'on pouvait à peine distinguer les rochers qui étaient au fond, et la masse d'eau qui roulait à travers ces rochers et ces écueils était vraiment effroyable : à entendre, on eût dit qu'elle rugissait. Les naturels avaient construit un pont pour traverser cette rivière ; ils avaient coupé, du côté par où arrivaient les Espagnols, un arbre de l'espèce que l'on nomme zeva et qui ressemble au fresne d'Espagne, excepté que sa feuille est plus large. On

ne trouve ni dans les Indes ni en Espagne aucun arbre qui devienne aussi gros ; car on a fait, d'un seul tronc, des canots qui pouvaient porter douze chevaux et plus de vingt personnes. L'arbre que les Indiens avaient coupé était de la grosseur de quatre hommes et avait quatre-vingts pieds de long. Comme l'ont assuré le capitaine et tous ceux qui l'ont vu, il était tombé sur un rocher qui était au milieu de la rivière et servait de pont jusqu'à cet endroit; de là jusqu'à l'autre bord on marchait sur des lianes (bejucos) tressés qui pouvaient former un passage de trois palmes de large. Il y avait de petites cordes faites de la même plante pour s'appuyer les mains.

Les Espagnols, voyant qu'il serait impossible de faire traverser les chevaux dans cet endroit et que le passage était très-dangereux pour eux-mêmes, firent tous leurs efforts pour en trouver un autre, mais ils ne purent y parvenir. Vallejo laissa donc les chevaux dans cet endroit et traversa le pont suivi de vingt soldats; après avoir fait environ deux lieues, ils rencontrèrent de nouveau le fleuve, qui forme un coude dans cet endroit : il n'y avait pour le traverser qu'un pont de lianes, semblable à celui dont je viens de parler, mais encore moins large. Ils entrèrent ensuite dans des savanes situées au pied des montagnes, où ils aperçurent au coucher du soleil des champs cultivés et des plantations de maïs. Quand la nuit fut tout à fait tombée, ils aperçurent clairement les feux des cabanes. Malgré l'obscurité, ils ne s'arrêtèrent point, et arrivèrent avec leur guide tout

près des maisons. Ils résolurent de passer la nuit dans cet endroit; car le terrain était coupé et glissant, et il y faisait si obscur qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres, et qu'ils ne pouvaient avancer qu'en rampant et en se retenant aux herbes, pour ne pas rouler dans les précipices. Vallejo divisa ses vingt hommes en trois troupes, et leur ordonna d'entrer simultanément, une heure avant le lever du soleil, dans trois cabanes qui étaient les plus rapprochées. Aussitôt que les naturels les aperçurent, ils se mirent en défense et blessèrent quatre ou cinq Espagnols. L'on fit quelques prisonniers que l'on interrogea sur l'état du pays. Quand le jour fut venu, les Espagnols montèrent sur une colline qui éait près de là, pour examiner la contrée et en rendre compte à leur capitaine. Ils aperçurent des vallées bordées de coteaux qui leur parurent très-peuplées. On entendait de tous côtés le bruit des tambours, des trompettes et des cris des Indiens qui s'appelaient les uns les autres. Il paraît que quelques Indiens s'étaient échappés des trois cabanes que l'on avait surprises dans la matinée et avaient donné l'alarme. Ils virent bientôt arriver un gros bataillon d'Indiens, armés d'arcs et de flèches, tout le corps enduit de résine et avec de grands panaches sur la tête. Les Espagnols se réunirent et s'avancèrent si près d'eux, que les naturels pouvaient les atteindre de leurs flèches. Ils leur en lançaient une telle quantité, qu'ils furent obligés de se servir de leurs arquebuses. Ils tuèrent quelques Indiens et commencèrent

à se retirer du côté du fleuve, dans l'intention de repasser le pont de lianes. Ils placèrent sept Espagnols en embuscade dans les broussailles. Un grand nombre d'Indiens s'avançaient en hâte avec des haches de pierre pour couper le pont derrière eux, de sorte qu'ils eurent à peine le temps de le repasser; si bien que les sept Espagnols que l'on avait placés dans l'embuscade se trouvèrent entièrement coupés. Quand ils en sortirent, les Indiens se mirent à leur poursuite et les atteignirent au moment où ils arrivaient au pont. Comme les Espagnols ne purent le traverser qu'un à un et que les Indiens étaient très-nombreux, ils leur firent beaucoup de mal et tuèrent Pedro de Muciento, qui s'était distingué dans cette journée, et Juan de Torres, qui après avoir heureusement traversé le pont, revenait pour délivrer Pedro de Bustamente, qui était tombé entre leurs mains. Comme il avait les deux cuisses percées d'une flèche, il ne pouvait sortir du pont : les Indiens lui imprimèrent un tel balancement, qu'ils le firent tomber dans le fleuve dont le courant l'entraîna à l'instant et le brisa contre les rochers. Les Indiens, tout occupés de lui, oublièrent de poursuivre les Espagnols qui avaient traversé le pont. Ceux-ci voyant qu'ils n'étaient plus que douze, dont deux blessés, résolurent de revenir sur leurs pas. Un des blessés mourut le lendemain, après s'être confessé à un Espagnol, et l'autre quelques jours après. Quand le reste des Espagnols furent arrivés à l'endroit où ils avaient laissé les chevaux, ils rendirent mille ac-

tions de grâces à Dieu pour la faveur qu'il leur avait faite de les tirer d'un si grand danger; car il est certain que si Vallejo eût tardé à leur faire repasser le pont, ils auraient tous péri quand les Indiens y arrivèrent, tant ceux-ci étaient nombreux. Vallejo envoya de suite deux messagers au général pour le prévenir de ce qui venait de lui arriver, et le prier de lui envoyer des vivres et des nègres pour porter les blessés. Ils en avaient grand besoin, car ils seraient morts de faim s'ils n'avaient eu la chair de deux chevaux qui se tuèrent en tombant.

Aussitôt que le général eut appris cette nouvelle, il leur envoya tout ce dont ils avaient besoin ainsi que des nègres pour transporter les blessés. L'on eut beaucoup de regrets de la mort de ceux qui avaient péri, car c'étaient de bons soldats et des isleños. Robledo fit célébrer leurs obsèques et dire beaucoup de messes pour le repos de leur âme. Au même moment l'on vit arriver l'Espagnol qui était resté vivant au milieu des Indiens sans pouvoir traverser le pont; tout le monde crut voir un spectre, car tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition avaient assuré qu'ils l'avaient vu environné de tous côtés par les naturels et qu'il était impossible qu'il échappât. Il dit qu'au moment où les Indiens réussirent à renverser le pont et à le voir tomber dans la rivière, leur joie fut telle, et qu'ils firent tant de sauts et de grimaces, qu'ils ne le virent pas se cacher sous un rocher.

Il ajouta que les naturels étaient si nombreux

et qu'ils passaient et repassaient si souvent dans cet endroit, qu'il ne comprenait pas comment ils ne l'avaient pas vu, à moins que ce ne fût un miracle de Notre-Dame de Guadeloupe à laquelle il s'était recommandé. Il arriva jusqu'en bas se tenant aux rochers et se laissant glisser. Il perdit en route son épée et son bouclier; mais la crainte, ou la joie d'avoir échappé, l'affaiblissait tellement, qu'il ne put trouver la force d'aller les chercher. Il remonta le courant et gravit une montagne très-escarpée. Grâces à Dieu il évita par ce moyen le coude que fait le fleuve dans cet endroit. Il suivit ensuite la trace du chemin par où étaient passés les Espagnols, mais il ne put les atteindre qu'au bout de deux jours. Il raconta qu'il avait eu si peur, qu'il prenait pour des Indiens tous les arbres et toutes les plantes qu'il trouvait sur son chemin. Il souffrit beaucoup de la faim; malgré cela, quand il arriva à l'endroit où les Espagnols avaient perdu leurs chevaux et qu'il se crut parfaitement en sûreté, il était si joyeux qu'il sautait comme un fou et remerciait mille fois le Seigneur de la grâce qu'il lui avait faite. Comme la faim le tourmentait beaucoup, il chercha de tout côté, et finit par trouver la jambe d'un cheval à demi-crue dont on avait ôté toute la chair. Il la mangea avec autant de plaisir que si c'eussent été des poules et des chapons, et vécut avec cela jusqu'à ce qu'il eut rejoint les Espagnols. Quand ceux-ci le virent arriver si faible et si pâle, et rongeant son os de cheval, ils le prirent pour un spectre.

Nous eûmes beaucoup de joie de le voir sauvé, et il arriva à temps, car on allait vendre tout ce qui lui appartenait.

Aussitôt que Vallejo eut rejoint le général et lui eût rendu compte de l'importance du pays, et que c'était le même dont on nous avait parlé dans la province d'Avurra et où la Providence ne nous avait pas permis d'entrer, Robledo voulait se diriger de ce côté avec toute l'armée; mais tout le monde commença à murmurer disant que la population était si nombreuse que c'était vouloir nous conduire à la boucherie et qu'il valait mieux s'en retourner. Le général voyant cette opposition réunit en conseil les gentilshommes et les principaux de ceux qui l'avaient accompagné. Il leur représenta qu'ils étaient tous des gens de cœur et tous dans la pauvreté; qu'il valait mieux mourir que de se retirer lâchement; qu'ils savaient bien tous que c'était pour les faire vivre et les enrichir qu'il avait quitté sa maison et ses biens, souffert tant de fatigues et couru tant de dangers; que si l'on voulait s'en retourner, il était lui, assez riche pour mener une vie aisée, mais qu'eux ils seraient ruinés et déshonorés. Il ajouta qu'il voulait chercher un chemin moins difficile que celui qu'avait suivi Vallejo, et que s'il le trouvait il était résolu de pénétrer dans cette province; ainsi qu'ils décidassent ce qu'ils voulaient faire.

Les personnes qui composaient le conseil remercièrent Robledo de ce qu'il avait fait pour eux et déclarèrent qu'ils étaient prêts à le suivre. Les cava-

liers, cependant, lui représentèrent qu'ils n'avaient plus de fer pour ferrer leurs chevaux. Robledo leur promit de leur en fournir, et il envoya Alvaro de Mendoza, avec vingt fantassins armés à la légère, pour voir s'il ne trouverait pas une autre route. Nous cherchâmes pendant quinze jours sans trouver ni village ni chemin ; le pays était si difficile, qu'on n'aurait pu y faire entrer des chevaux. Nous trouvâmes sur le bord du fleuve beaucoup de cabanes remplies de vivres.

(*La suite à un prochain cahier.*)

LE MORVAN.

MÉMOIRE HISTORIQUE, AGRICOLE ET ÉCONOMIQUE

Par M. DUPIN aîné.

Lu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

TOPOGRAPHIE. — AGRICULTURE. — MOEURS DES HABITANTS. — ÉTAT ANCIEN. — ÉTAT ACTUEL.

« Par la nature et la configuration du sol, aussi bien que par » les mœurs et les coutumes de ses habitants, le Morvan est une » de ces contrées qui n'ont rien de commun avec celles qui les » avoisinent; il offre un contraste frappant avec le reste du Ni- » vernais. » (*Album du Nivernais*, t. 1er, p. 187.)

Le Morvan, si l'on formait une enceinte du territoire compris entre Château-Chinon, Autun, Saulieu, Avallon et Lorme, compose un massif d'environ douze lieues de côté (cent cinquante lieues carrées), à travers lequel, il y a à peine quarante ans (1), on ne trouvait ni une route royale, ni une route départementale, ni même un seul chemin de grande vicinalité en bon état. Point de ponts : quelques arbres bruts à peine équarris jetés sur les cours d'eau,

(1) C'est à peu près le point de départ que nous avons pris pour nos observations.

ou, plus ordinairement, des pierres disposées çà et là pour passer les ruisseaux. Ainsi cette contrée, au cœur de la France, était une véritable impasse pour tous les pays voisins; une sorte d'épouvantail pour le froid, la neige, les aspérités du terrain, la sauvagerie des habitants; un vrai *pays de loups*, dans lequel le voyageur craignait de s'engager.

Et cependant cette même contrée, jadis partie intégrante de l'état des Éduens, avait suivi les progrès de ce peuple ami et allié des Romains, le plus civilisé de la Gaule, et dont la capitale (Autun) avait mérité le titre de *Soror et æmula Romæ*. Elle était sillonnée de belles voies militaires dont on rencontre encore de longs vestiges parfaitement conservés; on y découvre fréquemment des médailles antiques, des ruines d'anciennes résidences largement distribuées, ornées de sculptures dont on retrouve des fragments, et parquetées avec des mosaïques qui révèlent la magnificence de leurs anciens maîtres. On peut en apprécier le mérite par la belle mosaïque d'Autun (Bellérophon terrassant la Chimère), transportée récemment à Paris et à Londres, par celle de Villars, près Châtillon-en-Bazois, au bord du canal, et celle du Chaigneau, au milieu des bois de Chastellux. La multiplicité et la perfection de ce genre d'ouvrage attestent une grande opulence et une recherche exquise, fruit d'une antique civilisation détruite par les temps de barbarie, et que la civilisation moderne est loin d'avoir égalée.

Le Morvan est un sol granitique, formé par une

agglomération de montagnes presque toutes boisées, dont les interstices forment des vallées d'un aspect varié et souvent pittoresque ; arrosées par une infinité de sources et de filets d'eau vive que la nature a destinés aux irrigations des prés. Ces héritages y sont en très-grand nombre ; les meilleurs s'appellent *méloises* (*meliores*); les habitants en ont grand soin, et s'entendent à merveille à les faire profiter de toutes les eaux qu'ils ont sous la main.

Les champs ne rapportent en général que peu ou point de froment, mais du seigle, de l'avoine, du sarrasin, de la navette, des chenevières par petits cantons, des pommes de terre, dont la culture est très-répandue, et certains légumes tels que les haricots, les navets, les choux-raves, de bonne qualité.

Les housches sont des terres privilégiées, de véritables *oasis* dans ce désert de granit, fort recherchées et chèrement payées à cause de leur fertilité exceptionnelle. Une bonne housche ne se repose jamais ; on y voit tour à tour du froment, du chanvre, des légumes, de la navette, tout ce qu'on veut. Il suffit d'en varier l'assolement, ce que ces gens-là pratiquent assez bien.

Toutes les maisons ont leur petit jardin, souvent avec deux ou trois paniers de mouches à miel adossés au mur d'un bâtiment. Les arbres ne rapportent que des fruits médiocres, à demi sauvages. Le griottier y est fort commun ; il se plante le long des héritages, et devient souvent une cause de dégradations pour les clôtures, que les passants écrasent en mon-

tant dessus. Son fruit, convenablement passé à l'alambic, sert à faire un kirsch d'excellente qualité.

On rencontre, à grande distance les uns des autres, quelques châteaux : Bazoche et Vauban, Chastellux, Vésigneux, Saint-Brisson, Thoisy, Vernot, La Tournelle, Glux-en-Glenne, Larochemilay, la Montagne-Saint-Honoré, Chassy, Marcilly, Raffigny, etc. — La plupart n'ont été restaurés et meublés que depuis quelques années. Plusieurs ne sont habités que par des régisseurs. — Les maisons bourgeoises sont rares (je ne parle pas des villes), et n'offrent rien de remarquable.

Les habitations du laboureur et du manœuvre et celles des petits fermiers sont toutes construites en pierre de granit ; mais les toits sont couverts en paille, et les chambres pavées avec un dallage grossier. Les pignons sont souvent adossés à des buttes de terre pour y chercher un abri contre les vents, au risque à peu près certain d'y trouver de l'humidité. Les goutteraux s'arrêtent au niveau des planchers, sans aucun renchaussement : de sorte que les greniers et les chaffauds, placés sous un angle trop aigu, ne laissent presque point d'espace pour le logement des grains et des fourrages.

Pour entrer dans les maisons, il arrive plus souvent de descendre une marche que de la monter. Les habitations sont mal aérées. Excepté chez les particuliers qui jouissent de quelque aisance, et qui se donnent une fenêtre ou deux, la chambre n'est éclairée que par une seule croisée, partagée en quatre

petits carreaux sur un châssis dormant. S'il fume, on laisse la porte ouverte, et l'hiver on gèle au coin du feu.

Les granges, les écuries, les toitons, tout est ordinairement contigu et de plain-pied avec la maison. Souvent une porte d'intérieur fait communiquer la chambre avec l'étable. Dans les habitations les plus misérables du haut Morvan, il n'est pas rare de voir la volaille se jucher sur une claie suspendue dans la chambre à coucher, et le coq qui chante le réveil percher sur le ciel du lit.

Les écuries sont on ne peut plus mal pavées; l'urine des animaux y forme des cloaques permanents. Les planchers y sont très-bas; interpellés sur ce point, les paysans répondent stupidement que cela est moins froid, et plus favorable d'ailleurs à la vente du bétail, parce que le dos des bœufs touchant presque aux solives, ils paraissent de plus grande taille. Il n'est pas jusqu'aux toiles d'araignées, derrière lesquelles le cerf de la fable pourrait défier *l'œil du maître*, qui ne trouvent leur apologie; cela prend les mouches, vous dit-on, et elles tourmentent moins les animaux.

Avec de telles dispositions, on conçoit tout ce que la plupart des logements ont d'insalubre pour les bêtes et pour les gens. Ajoutez que la malpropreté, tant au dedans qu'au dehors, est partout à l'ordre jour. Elle s'accroît par l'usage, passé en sorte de droit commun, de répandre au-devant des maisons et dans les rues des villages, des pailles de navettes

ou de sarrasin encore vertes, ou des fougères récemment coupées, qui retiennent les eaux croupies et se mêlent à toutes les ordures pour en faciliter la putréfaction et préparer les engrais.

Aussi, vers la fin de chaque été, cette cause, jointe à la mauvaise nourriture et à l'excès des travaux, fait que la plupart des habitants qui vivent dans ces tristes conditions sont atteints de fièvres intermittentes. Ces fièvres n'offrent aucun danger sérieux, mais elles privent les malades de leurs forces, et les empêchent, pendant un temps assez long, de vaquer à leurs occupations.

Le mobilier, dans chaque maison, est réduit au contingent le plus exigu. Chaque coucher se compose d'un *châlit* avec une paillasse et une toile renfermant la plume des oies et des cannes qu'on dépouille à cet effet deux fois par an de leur duvet, un traversin avec une manière d'oreiller, une couverture de poulangis grossier et de rideaux de bouëge ou de grosse serge de couleur verte ou jaune qui entourent le lit carrément : c'est un abri contre le froid et une sorte de cabinet de toilette pour les femmes, quand il y a plusieurs ménages dans la même chambre. Au pied du lit est ordinairement une armoire, et plus souvent un coffre pour mettre le linge et les hardes : genre de meuble qui oblige à culbuter tout ce qui est dessus pour atteindre ce qui est au fond ; — une maie pour la panification, deux perches suspendues au plancher par des cordes, pour recevoir les pains et les y tenir à l'abri des rats ; — un dres-

soir, composé de trois ou quatre rayons de bois, porte la vaisselle et sert à étaler des plats et des assiettes de faïence grossièrement coloriés; — au milieu de la chambre principale est, en permanence, une table longue pour manger, et parallèlement un banc de chaque côté, avec deux ou trois chaises près du feu, où, pour chenets, il n'y a souvent que deux pierres plates; et dans les coins du foyer un ou deux escabeaux, formés avec les débris d'un joug brisé, pour asseoir les petits enfants. — La *bassie* est ordinairement dans un coin de la chambre. Sur la pierre supérieure on place une cruche à l'eau en grès, avec un sceau et une caffe en cuivre jaune, dont tout le monde se sert pour boire; au-dessous est la pierre à laver, avec un trou pour laisser écouler les eaux, sales plutôt que grasses, dont l'issue, souvent près de la porte, tombe dans une auge en bois pour en faire profiter les porcs, familiers de la maison.

Quant aux ustensiles de travail, dans la moindre maison on trouve communément une cognée, une serpe, une scie, un goyard, quelques faucilles, un dard, avec l'enclume et le marteau pour le battre, et l'étui en corne de bœuf ou en bois qui recèle la pierre à aiguiser (1), une bêche, une pioche, une pelle de bois...

Les vêtements sont grossiers; en toile de fil ou de coton pour l'été, en bouëge (laine sur fil) pour l'hiver, mais étriqués et sans ampleur. Le gilet ne croise

(1) Ils portent ce joyau à la ceinture, comme ce vêtement dont plaisante Montaigne, t. I, p. 161 de l'édition de 1669.

pas, et la veste, un peu trop à la hussarde, laisse les reins à découvert. Le bon marché des tissus a fait ajouter dans les derniers temps une cravate, et, pour quelques-uns, un mouchoir de poche; car presque tous se comportaient comme ce gentilhomme dont Montaigne raconte les allures au livre 1, chapitre 22, de ses *Essais*.

Plus anciennement, les hommes un peu aisés portaient un haut-de-chausses avec de longues guêtres remontant au-dessus du genou et fixées au-dessous par des jarretières de laine rouge. Un bon gilet de molleton blanc pour l'hiver leur croisait sur la poitrine; ils avaient une veste à manches, appelée *chemisette*, et par-dessus une *domaire*, grand habit à la Louis XIV, dont les pans descendaient carrément sur le devant jusqu'à mi-jambe. Ce costume, bien porté par les hommes d'un âge mûr et par les vieillards, avait une certaine gravité.

La coiffure, pour les hommes, était le chapeau de feutre noir, tantôt avec trois cornes, tantôt avec une seule formée par le retroussis de deux côtés, le troisième demeurant rabattu pour l'objecter au vent ou à la pluie. La plupart, aujourd'hui, ont pris la casquette, le feutre gris ou le chapeau rond (1).

Les femmes portent le corset, le jupon et le tablier; un fichu sur le cou et un petit bonnet ou dorlotte garni d'une grosse blonde noire. L'hiver, elles re-

(1) Le grand chapeau champignon à larges bords appartient à d'autres parties du Nivernais, et plus particulièrement aux habitants de Germenal. Brinon, etc.

vêtent une sorte de limousine en forme de manteau long, ou bien une capuche à collet rabattu sur les épaules. Les jours de fête, leur toilette prend un aspect plus recherché, qui, pour quelques-unes, ne manque pas d'élégance et de coquetterie..., souvent au-delà de leurs moyens (1)!...

Les Morvandiaux, hommes et femmes, sont en tout temps chaussés en sabots; ils les font fabriquer chez eux, à bon compte, avec un pied de verne ou de bouleau, qu'ils achètent rarement. Ils aiment mieux le couper en maraude dans la forêt voisine.

Leur sobriété est extrême.

Le matin, la soupe, assaisonnée avec un peu d'huile de navette ou un filet de lard. On n'y emploie pas le beurre, la majeure partie du lait étant réservée pour la nourriture des veaux. A midi, on mange du pain avec des pommes de terre en purée ou des haricots verts ou secs, ou bien un gâteau de blé noir (sarrasin), ou de la *picoulée*, sorte de bouillie d'avoine. Les plus misérables sont réduits à manger leur morceau de pain sec. Le soir, la soupe encore et des pommes de terre au naturel et à discrétion.

Avant l'introduction des pommes de terre au Morvan, la vie y était beaucoup plus difficile. La châtai-

(1) Depuis longtemps la critique le leur a reproché dans ce couplet d'une chanson ancienne :

C'est les filles de Château-Chinon,
Les petites Morvendelles
Qui ont vendu leur cotte et cotillon
Pour avoir des dentelles.

gne entrait certainement dans l'alimentation de ces montagnards. On en peut juger par les charpentes de très-anciennes églises qui sont en bois de châtaignier, et par les énormes pieds de cette espèce d'arbres qu'on voit encore dans certains endroits, par exemple à la descente de Beuvray, du côté de La Rochemilay. Mais l'introduction des pommes de terre a été un bienfait immense pour le Morvan ; dans ce pays surtout, il est vrai de dire que *c'est le pain du pauvre*. Le terrain granitique leur est favorable ; et comme elles y sont d'excellente qualité et très-farineuses, les habitants s'en régalent avec délices. Ils les mangent ordinairement cuites à l'étouffée dans de grandes marmites en fonte, sans sel et sans autre préparation. — Quand cette récolte est abondante, le Morvan est sauvé. La maladie de ce tubercule a été une calamité pour les pauvres et une privation pour tous.

L'unique boisson du peuple est l'eau, qui est partout vive et fraîche : frigidité souvent fatale aux imprudents qui en boivent avec trop d'avidité en voyage ou dans le cours de leurs travaux d'été.

Ils ne boivent de vin qu'au cabaret, en foire, aux apports et dans les noces. Mais dans ces occasions, bon Dieu! il faut bien le dire, ils en versent et ils en boivent tant que leurs forces ou leur bourse peuvent y suffire. Cet amour du vin est surtout commun parmi les gardes forestiers, que les maraudeurs enivrent volontiers pendant que d'autres compères font leur coup et enlèvent un morceau de bois, objet

de leur convoitise, et dont ils ont à l'avance formé le projet de s'emparer.

Le Morvan n'a point d'industrie; on n'y rencontre point de fabriques. Les tisserands, logés dans des réduits à peine suffisants pour y tendre leur métier, font de la toile ou du bouëge à 6 ou 8 sous l'aune au grand large (ancienne mesure); et quand ils sont très-habiles, ils gagnent 24 à 30 sous par jour.

Les bas et les chaussons sont tricotés par les femmes, surtout par les bergères en gardant leurs troupeaux.

Les sabotiers prennent quatre sous de façon pour chaque paire de sabots, grands ou petits.

Le charron est pris à la journée, quand il faut faire une charrette ou des roues neuves; mais la plupart des Morvandiaux, accoutumés de bonne heure à *chapouter* le bois, raccommodent eux-mêmes leurs véhicules et leurs charrues. Ils s'entendent à merveille à *chausser* les roues de leurs chariotes (1) avec des bandes de bois dont ils forment des ambattures, par préférence à celles de fer qu'il faudrait payer. Autant qu'il leur est possible... le bois ne leur coûte rien...

Les principales occupations des Morvandiaux consistent dans l'exploitation des bois, — la culture des terres et des prés; — et, pour parler le langage

(1) Montaigne, liv. I, ch. XXX, p. 327, parle de « *chariottes* chargées de bruyères, tirées par des bœufs. » Il arrive fréquemment qu'on prend pour du patois des expressions qui ne sont que vieillies.

des Géorgiques, *les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux.*

Le quart de toute la superficie du Nivernais consiste en bois (1), et le Morvan, plus boisé que tout le reste, en absorbe au moins la moitié.

Depuis trois siècles (date de l'invention des flottages en 1549), presque tous les bois du Morvan sont réduits en bûches de moulée, par les bûcherons du pays, charroyés sur les ports, frappés de la marque du propriétaire ou du marchand, jetés à l'eau à bûches perdues dans tous les affluents de la rivière d'Yonne et de la Cure, et dirigés sur Clamecy et sur Vermanton pour être triqués, empilés, mis en trains et conduits à Paris.

Cent vingt mille cordes de bois par an (60 mille décastères) qui coûtent en moyenne 25 fr. le décastère pour les seules opérations de l'exploitation, du charroi et du flottage à bûches perdues jusqu'aux ports où se confectionnent les trains, assurent ainsi un salaire de 1,500,000 fr. par an aux ouvriers chargés de cette triple manutention.

Cette opération se fait dans la mauvaise saison (du 1er novembre au 30 avril); le reste de l'année, les Morvandiaux sont occupés à l'agriculture.

Pour ce genre de travaux, il faut distinguer :

(1) La superficie totale de la Nièvre n'est que de 686,619 hectares; et il résulte des tableaux officiels des bois et forêts de France, qu'il y a dans la Nièvre 182,466 hectares de bois, dont 15,700 appartiennent à l'État, 23,888 aux communes ou à des établissements publics, et 142,808 hect. à des particuliers.

1° Les propriétaires faisant valoir par eux-mêmes,
2° Les métayers ou fermiers;
3° Les manœuvres.

Il n'y a guère de Morvandiaux qui soient absolument sans propriété; fort peu sont en maison de loyer. Presque tous ont au moins leur maison avec un petit jardin pour annexe. S'ils y joignent quelques boisselées de terre, c'est un commencement d'aisance; et s'ils peuvent y ajouter un pré qui leur permette de nourrir deux vaches avec lesquelles ils labourent eux-mêmes leur propre champ, et qui leur donnent deux veaux, à l'entour desquels ils élèvent deux cochons, un pour eux, un pour revendre:

(J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon),

les voilà en train de *bien faire*. C'est le conte de Perrette, mais conte sérieux, et qui, dans ces limites et sans trop d'ambition, se réalise assez ordinairement.

Si un particulier peut aller jusqu'à tenir, outre les deux vaches, deux châtrons pour cultiver son petit corps de bien (supportant environ 80 ou 100 fr. d'impôts); surtout s'il possède huit ou dix arpents de bois dont la coupe *au furetage* lui procure quelque argent comptant, c'est ce qu'on appelle un *bon propriétaire*, c'est la petite bourgeoisie du Morvan: un chef de famille, dans cette condition, cultive lui-même, et vit avec sécurité du produit de son bien, fécondé par son travail. — Du reste, il se nourrit à peu près comme ses domestiques, mangeant le même pain, la même soupe; il boit de l'eau comme eux. Si

le vin entre dans la maison, ce n'est que par occasion; par exemple, s'il s'agit d'un marché à faire qui ait besoin d'être *arrosé*.

Les fermes plus étendues prennent le nom de *domaine*, et appartiennent ordinairement aux bourgeois de la ville voisine, ou dépendent de quelque grande terre. Pendant longtemps, on n'a connu au Morvan que le métayage, genre de culture misérable, qui tient le colon dans une dépendance peu différente du servage, et le maître dans la perpétuelle inquiétude de voir sa portion de fruits diminuée par d'infidèles soustractions.

En cet état, aucune amélioration ne se pratique, ni par l'un ni par l'autre : mais, du moins, le propriétaire, qui ne serait peut-être pas payé d'un fermage en argent, est sûr d'avoir à peu près sa moitié en nature ; il est moins exposé à se trouver sans revenus.

Dans le nombre, il y a de fidèles métayers. On voit çà et là de bonnes familles de laboureurs, attachées de temps immémorial à la même famille de propriétaires, et dont la jouissance s'est perpétuée, de génération en génération, par le renouvellement des baux à de favorables conditions. Cette longue *accoutumance* produit une affection réciproque, un lien de protection en retour du service, et la famille du cultivateur s'en trouve aussi bien que celle du propriétaire.

Avant la révolution de 1789, on trouvait aussi dans le Nivernais un grand nombre de familles vi-

vant *en communauté*, et cultivant à perpétuité la même terre, soit qu'ils en fussent propriétaires indivis à titre d'*alleu*, comme la communauté des Jault (1), soit qu'ils en fussent seulement détenteurs aux conditions réglées entre eux et le seigneur par la convention ou par la coutume.

Dans le bail à prix d'argent, le fermier, maître de ses allures, use en liberté de toutes ses facultés de travail et d'industrie; il varie comme il l'entend ses cultures, vend et achète des bestiaux à son gré; il entreprend des charrois; il se tire d'affaire, mais à une condition : c'est que le blé et le bétail se vendront bien. Sinon, le fermier reste dans l'impuissance de payer; et la séparation qui s'ensuit entraîne communément la ruine du cultivateur, si le propriétaire exerce tous ses droits à la rigueur; ou une perte notable pour ce dernier, si, comme il arrive trop souvent, le fermier a non-seulement consommé tous les fruits, mais distrait le fonds du cheptel, négligé les clôtures, laissé les héritages en désarroi, et demeure, au moins en apparence, insolvable.

Ces domaines, en effet, sont fort petits, et offrent peu de ressources. Les plus faibles sont de 4 à 500 fr. Quand ils rapportent 12 ou 1,500 fr., on dit que ce sont de *forts domaines;* car, au Morvan, les terres, bien que médiocres, se vendent un tel prix, qu'elles ne rapportent guère que 2 pour 100, et souvent

(1) Cette communauté, dont les plus anciens titres dataient du XVe siècle, subsistait encore en 1840 (Voyez la Lettre de M. Dupin à M. Étienne, qui explique la constitution de ce régime patriarcal).

moins. Qu'est-ce donc si le propriétaire veut tenir ses bâtiments en bon état, ou s'il survient un accident? Les réparations alors absorbent au delà les revenus, souvent pour plus d'une année.

Ces domaines sont loués avec un cheptel de bestiaux, à moitié profit, ou simplement à la charge d'en représenter l'équivalent en nature, selon que le bail est à métairie ou à prix ferme.

Une particularité de la culture au Morvan, c'est que chaque héritage est clos, soit par une haie vive, soit par des rames entrelacées avec autant de propreté que de solidité. On laisse à cette fin dans les *turelées* des *corniaux* (chênes étêtés), dont les branches, coupées tous les trois ans, donnent, par cet élagage, le moyen de renouveler la clôture, qui dure à peu près ce temps. Ces héritages ainsi encadrés, vus d'un endroit élevé, forment un vaste damier, dont les compartiments offrent une grande variété selon les saisons et la diversité des cultures. L'obligation de rendre ces clôtures, à la fin des baux, en aussi bon état qu'on les a reçues en entrant, forme une condition essentielle de toutes les locations.

A l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire en nous reportant de trente à quarante ans en arrière, le genre de culture ressemblait à celui des temps les plus reculés. La charrue la plus simple, un soc droit et effilé avec un coutre, une oreille mobile en bois, le tout porté sur deux roues, suffit pour un labourage peu profond, et d'ailleurs rendu difficile par deux causes : la rencontre fréquente des roches, et

la grande déclivité des terrains. Ces deux causes rendent impossible de labourer avec des chevaux; ils se tiendraient mal sur des plans aussi inclinés, et ils briseraient tout au premier choc; tandis que le bœuf, averti de la moindre résistance par la douleur qui répond à ses cornes, s'arrête et se reprend, s'anime ou se ralentit par degrés, à la voix du laboureur, dont la conversation perpétuelle fait entendre à propos ces avertissements : *prends garde à toi! — va tout doux!* ou bien, au contraire, et d'un ton plus ferme : *tiens-toi bien! — n'aie pas peur! — va toujours!* — Toutes phrases aussi bien articulées que bien comprises, et suivies d'une intelligente exécution.

On fait les seigles de bonne heure, dès le mois de septembre. Le froment très-tard, en novembre, et quelquefois sous la neige, qui vient de bonne heure en ce pays.

La navette se sème en août; elle passe l'hiver, et à la suite on met du froment.

On fait les sarrasins en juillet, on les fume avec de la cendre; aucun engrais ne leur convient autant que celui-là. Ce grain, destiné à fournir une nourriture si rustique aux hommes et aux animaux, est assez difficile à conduire à bien. Il y a également du danger à le semer trop tôt, parce que la fleur craint *la grille;* — ou à le faire trop tard, à cause des *gelées*, qui le surprennent quelquefois dès le mois de septembre, tandis qu'on ne peut le récolter qu'en octobre.

Dans le haut Morvan, et dans les terres les plus

arides, on jette en terre, dans le courant d'août, de la graine de petits navets, qui sont d'un goût parfait, et dont la réputation s'étend au loin.

Le chou-rave est au Morvan d'une grande saveur. Il vient assez souvent *de la grosseur d'un sabot*, terme de comparaison qu'on assigne aux plus beaux. C'est une partie essentielle de la nourriture d'hiver, pour donner bon goût à la soupe du soir, et accroître la portion de chacun. A cette occasion, il est à remarquer que les Morvandiaux ne mangent point à la gamelle. On trempe la soupe de chaque individu dans autant d'écuelles, grandes, moyennes ou petites, selon les âges et les appétits. Les plus petits enfants veulent avoir leur petite ration à part.

Le chou *cabus* (chou pommé) se cultive dans les jardins.

Les haricots de toute espèce et les pois jouissent d'une haute faveur. Ceux qui grimpent sur des rames parviennent à une hauteur de cinq à six pieds. La longueur des gousses ne les empêche pas d'être tendres; ils sont très-abondants; cette espèce ne se cultive guère que dans les jardins, ainsi que les pois ronds.

Il n'est pas d'usage de semer des lentilles au Morvan; je ne sais si elles réussiraient, j'en ai conseillé l'essai.

Les haricots ordinaires se plantent en pleine terre, dans les housches, à côté des pommes de terre; à la suite on fait du froment.

La culture de ces haricots, de la pomme de terre

et du chou-rave devient l'objet d'une transaction presque universelle entre les Morvandiaux.

A celui qui n'a pas de terre en propre, ou qui en a trop peu, un propriétaire plus riche ou un fermier ne refuse jamais un petit canton pour y faire l'une ou l'autre de ces cultures, sans aucune redevance en argent (ils ne seraient pas en état de la payer) ; mais seulement à la charge de faire, pour le titulaire de la terre, quelques journées de travail lors de la fauchaison et de la moisson.

Quelques personnes sèment un carré de millet que l'on pile et que l'on mange en bouillie, comme de la semoule.

Les essais qu'on a faits pour le maïs ont réussi ; et il serait à désirer que cette culture pût s'étendre, car le maïs est très-nourrissant, et sa paille est préférable à celle du seigle pour les couchers. Mais il faut y prendre de la peine et choisir son terrain.

Les domestiques des deux sexes se louent ordinainairement aux apports de la Saint-Jean, époque à laquelle commencent les grands travaux, jusqu'à la Saint-Martin, où ils sont terminés. — On loue des hommes faits ou de grands garçons pour faucher, moissonner, labourer ; — des filles, pour semer, moissonner, aider au ménage et à la basse-cour ; de petits pâtres, qu'on appelle aussi *gamins*, pour garder les vaches, les moutons, les porcs et les oies.

Les oies! fléau des prés et des grains! Et pourtant qui n'a des oies au Morvan? Il y tant d'endroits pour les faire nager, barboter, ainsi que les canards,

qu'il n'y a pas d'individu, si dénué qu'il soit, qui n'ait sa bande d'oies socialistes, créée et mise au monde pour vivre n'importe comment sur le commun des propriétés! Seulement à l'époque de la maturité des grains, on passe une plume dans le bec des patriarches de la bande, pour les empêcher de pénétrer dans les champs en se glissant à travers les haies.

.. Pourquoi cet abus? dira-t-on.

En voici la cause. — La plume des oies et des canards alimente les couchers; — l'oie grasse, ainsi dépouillée, se vend en novembre une pièce de trente sous; et quand arrive Noël, il n'est pas de ménage qui ne savoure la sienne, rôtie au bout d'une ficelle, après que la cuisinière en a soigneusement extrait la graisse réservée pour d'autres occasions. Un Morvandiau vous dira que, pour bien se régaler, il faut n'être que quatre pour manger une oie de sept à huit livres : c'est la portion congrue.

Chaque maison vise, autant que possible, à avoir sa petite chènevière. Les femmes tillent le chanvre pendant les premières veillées; ensuite elles le filent et le livrent au tisserand, soit pour faire de la toile, soit, en le combinant avec la laine ou du coton, pour faire les habillements. — Le chènevis fournit l'huile pour entretenir la lampe; et le pain de méton sert à l'engrais des terres ou des animaux. Rien n'est perdu.

Les abeilles sont assez communes. Leur miel est de couleur brun foncé; il exhale une forte odeur

de sarrasin, dont la fleur fournit aux mouches leur principal butin.

On élève au Morvan un grand nombre de moutons. Les troupeaux sont peu considérables ; mais chacun veut en avoir. Ils sont petits, la chair en est savoureuse ; la laine est de bonne qualité.

Du reste, ces animaux sont mal nourris, et généralement mal hébergés. Les bergeries ont à peine une petite fenêtre de cinq à six pouces de diamètre à l'extrémité ; et on est dans le déplorable usage de ne les nettoyer et de n'enlever le fumier que deux fois par an : — au printemps, pour faire les chenevières, et à l'automne pour les froments. Aucun conseil d'hygiène et de salubrité n'a encore pu rompre leur entêtement et leur routine à cet égard.

Les porcs sont les favoris du Morvan. Ils peuvent bien se regarder comme les naturels du pays. Une commune entière porte leur nom, et semble leur avoir été dédiée ; — Villapourçon, la *villa* des porcs, *villa porcorum* (1).

Dans les fermes, et chez les meuniers, on en élève le plus qu'on peut : on les nourrit avec des pommes de terre, du sarrasin, des pains de méton et du gland, devenu assez rare depuis la destruction des futaies.

Le moindre manœuvre en achète ordinairement deux petits : l'un, comme je l'ai déjà dit, pour revendre et se ménager le moyen de racheter ; l'autre, pour lui : il l'engraisse pour en faire *son lard*. Ce

(1) Guy-Coquille, *Histoire du Nivernais*.

lard est pendu au plancher; les jambons vont fumer dans la cheminée, le reste prend place dans le fond d'un saloir : en voilà pour tout l'hiver.

Les Morvandiaux excellent dans l'éducation du gros bétail; ils se privent d'une grande partie du lait de leurs vaches pour faire des élèves. On voit leurs petits veaux et leurs châtrons *se dresser* dans les champs de balais (1), montrant leur échine blanche sur un poil de couleur rouge. C'est l'espèce du pays; race moins grandiose que d'autres, mais forte, courageuse, adroite, docile à la voix du bouvier, habile lui-même, ainsi que nous l'avons déjà dit, à la conduire, à la diriger avec une grande dextérité, à travers les chemins les plus difficiles, sur les pentes les plus roides, où la difficulté s'accroît à chaque instant par la rencontre de rochers qui s'élèvent et de ravins qui s'affaissent. De même que l'Arabe encourage et désennuie ses chameaux par le son d'un galoubet, le Morvandiau fait entendre à ses bœufs des sons retentissants et filés en point d'orgue d'une longue tenue, lorsqu'il se met à *kioler*. Ces voix, répétées dans les montagnes, ne sont pas sans harmonie. Plusieurs, en revenant du travail, surtout le soir quand ils sont *attardés*, font entendre des chansons d'amour assez plaisantes pour qui peut en saisir les paroles et en démêler le sens.

Les bœufs du Morvan ont un grand avantage :

(1) On nomme ainsi les genêts qui naissent dans les champs qu'on laisse en pâture, pour les reposer après quelques années de culture en céréales.

c'est, après avoir fourni leur contingent de travail pendant trois ou quatre ans, d'être très-propres à l'engrais. Cela est fort connu des marchands, qui les achètent pour l'approvisionnement de Paris. Guy-Coquille, dans son *Histoire du Nivernais*, en a fait la remarque en si bons termes et avec un si bon esprit d'observation, que je veux lui laisser l'honneur d'en déduire lui-même les véritables raisons. « ..... Vray est, dit-il, que la chair et la gresse des » bœufs et vaches en Morvan, n'est pas si savou- » reuse et n'est pas sitôt acquise aux bestes, comme » en celles qui sont nourries au plat pays (dans le » Bazois et les Amognes) : pour ce qu'au plat pays » il y a plus de soleil et l'herbe est naturelle ; et en » la montagne, à cause des bois et de la hauteur de » la montagne, y a beaucoup d'ombre et peu de so- » leil, et l'herbe y vient par force d'arrosement. — » Aussi, les marchands sont soigneux d'enquérir de » quelle part vient le bestail qu'ils veulent engres- » ser ; et s'ils le mettent en l'herbe du plat pays, et » ils viennent du Morvan, ils sont assurés de l'*avoir* » *incontinent gras et bon*, mais s'il vient du pays » bas, ils se garderont de le mettre en herbes de Mor- » van, encore qu'elles soient très-abondantes, parce » que le bestail *accoutumé à meilleures herbes*, jeus- » nerait auprès. »

La même remarque est applicable aux arbres fruitiers. Pris dans le bas pays, et transplantés au Morvan, ils dégénèrent ; tirés au contraire des pépinières granitiques d'Avalon, Chastellux, Saulieu,

et plantés en bon terrain de Morvan, il y conservent leur qualité. Le meilleur serait même de les enter et greffer sur des sauvageons du pays.

Les chevaux du Morvan, petits, mais robustes, au pied sûr, très-sobres et résistant longtemps à la fatigue, formaient une race spéciale fort estimée jadis pour la cavalerie légère. Mais depuis qu'on a voulu donner *partout* dans les grands chevaux, dans les arabes, dans le *pur sang*, races supérieures sans doute *là où le climat et les fourrages conviennent*, et qui ne peuvent que dégénérer dans un climat rigoureux avec de maigres pâtures, on a négligé les chevaux du pays, et on ne les a remplacés que par des chevaux abâtardis, de grandes rosses, peu propres au service de montagnes, et qui sont loin de valoir la race indigène, qu'il aurait fallu seulement perfectionner, en soignant les étalons, sans lui faire perdre son caractère (1). Je ne parle ici que du Morvan.

Le poisson est excellent au Morvan, parce que les eaux y sont vives, pures et courantes, sur un fond de sable qui en maintient la netteté. Il est naturellement abondant, parce qu'il y a un grand nombre de cours d'eau, d'étangs, et de petits réservoirs. La carpe et le brochet prospèrent dans les eaux fermées, la truite dans les eaux courantes, l'anguille dans le cours des ruisseaux et sous les écluses des moulins,

(1) Le Comice agricole de Clamecy, en encourageant partout ailleurs le perfectionnement de l'espèce chevaline, a maintenu un *prix spécial* pour le plus bel étalon de *race morvandelle*.

les écrevisses partout. Mais le pays n'en retire pas, à beaucoup près, toute l'utilité qu'il y trouverait si cette ressource était ménagée, et si elle n'était pas chaque jour compromise par la manière dont on en abuse. Les Morvandiaux ne s'amusent pas à pêcher au filet, à la nasse ou à la ligne, cela les ennuierait; mais quand ils veulent du poisson pour une noce, ou pour en faire un cadeau, ou pour eux-mêmes les jours d'apport ou de fête, ils prennent un ou deux muids de chaux vive, la secouent dans des sacs ou dans des paniers, et la détrempent dans le ruisseau; ils corrompent ainsi l'eau, la rendent inhabitable au poisson qui ne tarde pas à venir expirer à la surface et sur les bords; et comme le mal se propage avec le cours de l'eau, ils font ainsi périr tout ce qu'elle renferme de poissons, gros et petits, l'actualité et l'espérance, sur l'espace d'une lieue : c'est ce qu'on appelle *brûler la rivière.*

Cela ressemble merveilleusement à la manière de jouir de ces sauvages de l'Amérique, dont parle Montesquieu, qui coupent l'arbre au pied pour en avoir le fruit.

Sans l'emploi de ce détestable moyen, il y a tant de cours d'eau dans tous ces plis de montagnes, que le poisson y serait d'une extrême abondance, et offrirait une précieuse ressource à ceux qui l'achètent et à ceux qui le vendent; riches et pauvres en profiteraient également.

Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè.

La répression de ce délit est difficile, dit-on, — mais pour l'atteindre, il faudrait d'abord le vouloir, et on ne le veut pas. Les gardes de rivière s'occupent des bois flottés, et pas d'autre chose; les gardes particuliers et les gardes champêtres craignent de se faire des ennemis des délinquants, dont ils sont assez souvent les complices; et, pour excuse, ils allèguent la difficulté de prendre sur le fait les pêcheurs qui jettent leur chaux la nuit aussi bien que le jour. La gendarmerie ne peut pas être partout; et les maires, adjoints et notables sont souvent les premiers à dire à ces garnements : « Un tel...., je » voudrais bien avoir un plat de truites demain ou » après demain; parce que je reçois le préfet, le » conseil de révision, etc. » — Et le paysan de répondre : « Soyez tranquille, Monsieur; avec un peu » de chaux, j'aurai bientôt fait. » — Et, pour avoir un plat de poissons, la rivière est *brûlée*.

On parle beaucoup depuis quelque temps, du merveilleux procédé mis en avant « pour repeupler » toutes les eaux de la France par un mode de fé- » condation artificielle des œufs de poisson. » Un rapport de M. Heurtier, directeur général de l'agriculture, inséré au *Moniteur* du 6 août 1852, propose avec raison d'allouer une prime d'encouragement aux hommes industrieux qui ont déjà pratiqué cette découverte avec succès, afin de la propager de plus en plus. — Mais à quoi servirait, par exemple, d'empoissonner ainsi toutes les eaux du Morvan, et d'y faire éclore des œufs par millions, si le premier

venu, avec son lait de chaux, détruit en un instant tous les individus qui seraient le produit de cette création?

Ce serait là matière à une belle *circulaire* administrative!.... pourvu qu'on avisât à la soutenir par des moyens efficaces de répression.

Le langage des Morvandiaux est généralement doux : la prononciation tend plutôt à l'euphonie qu'à la rudesse. C'est moins un patois qu'un français suranné, où sont restés en usage un grand nombre de mots vieillis qu'on retrouve dans Rabelais ou dans Montaigne, et beaucoup d'expressions latines ou italiennes (1).—Demandez votre chemin, on vous répondra : « Allez, monsieur, quand vous » serez arrivé à tel endroit, prenez à droite, vous ne pouvez pas vous *forvier* (2) » Si un chien courant est sur la voie d'un lièvre, et qu'il soit bon, le piqueur, plein de confiance dans la tenue de son quadrupède, vous dira : « Soyez tranquille, il ne veut pas le *délinquer*, » (derelinquere). — Pour aujourd'hui, ils disent *hocédé* (hoc die).— Ils parlent d'un ton caressant, ce qui n'empêche pas, dans l'occasion, l'expression de l'impatience et de la colère qui s'annonce par le mot *tounarre!* prononcé avec éclat comme le *tron de Diou!* (tonnerre de Dieu) si éner-

(1) Les ducs de Nevers de la maison de Gonzague étaient italiens. Dans la carte de la Nièvre, extraite de la grande carte de France, on trouve indiquée, près de Saulieu, en morvan, *le bois de la vente italienne*.

(2) Plus latin que *fourvoyer* et *dévier*.

gique et si vif dans la bouche des Provençaux. Ils ont quelquefois des expressions hardies et pittoresques. — « Que la mort est donc *surprenante*, mon Dieu! » ai-je entendu dire à l'un de mes ouvriers au moment où on leur annonçait une mort subite. C'est la traduction énergique du *sicut fur* de l'Écriture sainte.

On élève les enfants avec douceur. On voit rarement les parents s'irriter contre eux et leur infliger des punitions corporelles; ou il faut que cela devienne absolument nécessaire pour vaincre quelque grande obstination. Cette mansuétude des parents se remarque même à l'égard des enfants des hospices, les *petits paris*, comme on les appelle : les nourrices auxquelles on les confie ne font, pour ainsi dire, point de différence entre eux et leurs propres enfants! Aussi les voit-on rester au pays et s'y fixer, et ce fut une grande désolation pour ceux de ces enfants devenus adultes quand on en a fait une levée pour l'Algérie.

Le peuple Morvandiau a des qualités.

Il est religieux avec simplicité et sincérité, quelquefois même avec un peu de superstition; gardant certaines observances, dans la crainte qu'il n'en arrive mal à ses bœufs. Ce frein ne prévient pas tous les méfaits, tous les écarts : mais le sentiment religieux retient généralement les esprits sur la pente du mal, et amène assez fréquemment des repentirs pour les fautes commises, et quelquefois des réparations....

Le Morvandiau est habituellement sobre, inté-

ressé, économe, toujours prêt à recevoir l'argent qu'on voudra lui faire gagner. Il est laborieux; mais, pour apprécier cette dernière qualité, il faut le voir travailler pour lui, ou à l'entreprise, et non à la journée, car alors il est mou et lambin, et s'il n'est pas surveillé, il fait le moins qu'il peut. Sa démarche est traînante, ce qu'il faut attribuer à la chaussure de bois et à l'habitude de conduire des bœufs *d'un pas tranquille et lent*. Il a de l'intelligence, de la finesse même, et, dans ses marchés *avec les monsieurs*, le contractant morvandiau sait déployer autant de patience que de souplesse pour arriver à ses fins. On le croirait initié aux manéges de la diplomatie. Du reste, il est hospitalier, donnant volontiers asile aux passants, même à ceux dont il aurait le plus sujet de se défier; charitable au delà de ses moyens; pauvre, il donne à plus pauvre que lui. Guy-Coquille a donc eu raison de dire : « que ce pays produit des entendements et cœurs bons et excellents en assez grand nombre. »

On retrouve fréquemment au Morvan le type de l'homme aux *quarante écus*. Un grand nombre d'habitants gagnent à peine cette somme dans leur année, et, pourtant avec leurs pommes de terre faites d'emprunt, et en s'utilisant de toutes manières auprès de leurs voisins, ils élèvent leur famille et vivent honnêtement. Il y a certainement de la vertu à vivre de telle sorte et de si peu.

Les Morvandiaux sont bons soldats. Conscrits, ils quittent leurs chères montagnes avec regret; mais à peine ont-ils *posé leurs sabots*, et endossé

l'habit militaire, qu'ils se montrent alertes, bons marcheurs, durs à la fatigue, disciplinés, sensibles à l'éloge, et sur le champ de bataille courageux et hardis combattants. C'est le témoignage qu'en rendent tous les officiers sous les ordres desquels ils ont servi.

Mais à côté de ces qualités du peuple morvandiau viennent se placer certains défauts qui, sans doute, n'affectent pas la généralité des habitants, mais qui sont assez répandus pour mériter d'être signalés et pour qu'on entreprenne de les corriger :

1° L'ivrognerie ;

2° Les vols de bois ;

3° La disposition à plaider ;

4° La manie d'acheter avant d'avoir de quoi payer.

On ne récolte pas de vin au Morvan. Le peuple n'en boit pas à son ordinaire. Mais accidentellement, par hasard, quand le jour est venu d'en boire, on en boit avec excès. Si c'est en foire ou à l'occasion d'un marché, les affaires s'en ressentent; et celui qui *porte le mieux le vin*, *met l'autre dedans*, et en profite. Si c'est un jour d'apport, de fête mangeoire, de réjouissance, le vin prend une autre tournure; les têtes s'échauffent, et il s'ensuit parfois des rixes, qui finissent par le médecin et la police correctionnelle (1). Anciennement, ce vice était par-

(1) Le vin commence par la joie et finit par la bataille. Ce genre d'excès est le fléau des campagnes.

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est : tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

tagé par les gens aisés du pays. Boire était leur divertissement; chevaliers de la table ronde, la gageure était souvent de vider un poinçon entre un petit nombre de convives, dût-on rester à table plusieurs jours sans désemparer. Mais depuis quelques années les vétérans de ce genre de débauche ayant disparu, n'ont pas laissé de successeurs. Excepté chez un petit nombre d'individus, l'ivrognerie *professionnelle* a cessé; on n'a plus à déplorer que l'ivrognerie *d'occasion*.

Un vice plus commun encore et plus répréhensible, est l'habitude de voler du bois. Quand un Morvandiau est dans un bois, il se regarde comme chez lui, il visite, il parcourt, il *reluque* l'arbre et l'essence qui lui convient; là est un morceau qui ferait une belle fourche, un bon manche de pioche, une perche de charrue; ce qu'il ne peut pas prendre de suite, il sait où il le retrouvera plus tard. Plusieurs d'entre eux se livrent à cette dévastation avec une hardiesse et un cynisme sans égal.

Un pied de chaussure, une filière, une poutre même ne leur font pas peur. Avec un mauvais charpentier ou charron pour complice, ils vous enlèvent une pièce de bois et la débitent dans la nuit, pour que le lendemain, au point du jour, les gardes, s'ils se mettent en recherche, ne puissent la reconnaître et l'appatronner. Si elle est trop grosse, et si le temps leur manque, ils la jetteront dans une haie, ou dans un champ de balais ou de pommes de terre, où elle restera cachée en gardant l'anonyme, jus-

qu'au moment opportun pour la reprendre et en faire emploi. On ne se fait pas une idée de ce que la propriété de bois supporte de pertes par suite de ces brigandages : fourches, râteaux, manches d'outils, sabots, perches de charrues, aiguillons, rouettes pour lier les gerbes, chevrons, lattes, chaussures de charettes ; voilà l'impôt en nature qu'il faut, au jour de la coupe, ajouter à l'impôt foncier payé à l'État pendant les vingt ans qui précèdent, sans compter les frais d'exploitation et ce qu'il faudra payer à l'octroi de Paris qui les attend!... Et ne croyez pas que ces délinquants y apportent la moindre pudeur. Ils ont une foule d'arguments à leur usage pour légitimer ou excuser ce genre de délits, et se faire à ce sujet une *fausse conscience* (1). D'abord, ils ont des docteurs socialistes qui leur disent, et ils répètent avec eux, que le bois *vient tout seul* et sans culture; donc il appartient à tout le monde : Ce serait un vol que de prendre une gerbe de blé à son voisin, à qui elle appartient *pro cultura et cura;* mais ce n'est pas la même chose de lui prendre une lance de bois. On est obligé d'entrer en raisonnement avec eux en leur disant (ce qu'ils savent du reste), qu'un fonds de bois s'achète comme un fonds de terre ou de pré; qu'on est propriétaire des deux sortes d'héritage au même titre; qu'il n'est donc pas plus permis de faire tort à l'un qu'à l'autre. Alors ils ont recours à d'autres subterfuges : — « J'avais besoin d'une

(1) Bourdaloue a sur la fausse conscience un sermon qui aurait besoin d'être plus complet.

perche de charrue, ou d'un bouleau pour me faire faire des sabots, et l'on n'a pas voulu m'en vendre; » parce que sans doute ils l'avaient demandé en pleine sève, et hors de la saison des coupes! Belle raison, en tout cas, pour justifier le vol!

Quand on les prend en délit, à les entendre, c'est toujours *pour la première fois;* si leurs bestiaux sont surpris en dépaissance, *c'est une échappée;* si le procès-verbal constate que c'était *à garde faite*, que le pâtre était là à côté de ses animaux, c'est une vengeance du garde, une *vindication :* un tel y va bien, et on ne le prend pas. Le propriétaire apprend ainsi telle vérité qu'il eût ignoré sans cela. Le garde champêtre de Gascogne s'excusait un jour près d'un délinquant de ce qu'il lui avait déclaré procès-verbal : « Tu vois bien, un tel, que je ne pouvais pas faire autrement, tout le monde nous voyôt (nous voyait). » Les gardes, en effet, craignent beaucoup la vengeance des délinquants. Ceux-ci se vengent quelque fois d'une juste répression, en commettant de plus grands dégâts, en coupant sur pied un grand nombre de lances; il y en a d'assez criminels pour mettre le feu, ou même tuer un garde. Ces méfaits, pour être chaque jour plus rares, n'en sont pas moins dans les mœurs et dans les idées de certains voleurs de bois.

Les propriétaires de bois sont encore exposés à une autre sorte de dommage de la part de leurs voisins, à l'aide de ce qu'on appelle *les plessées*. Là où il existe une forte haie ou un fossé entre la terre et le bois, nulle difficulté; le Code civil l'a résolue (art. 666-

670), en déclarant à quels signes se reconnaîtra la propriété de la haie ou du fossé, mitoyens ou non mitoyens. Mais quand il n'y a pas de fossé ou de haie plantée de main d'homme, le riverain aborde hardiment la forêt, et se fait une clôture avec le bois même, à l'aide de ce qu'on nomme *une plessée*, c'est-à-dire en pliant et couchant quelques brins de taillis pour s'en faire un rempart, ayant bien soin, d'année en année, de plesser toujours des brins plus éloignés, et les passant derrière ceux qui sont plus proches, de manière à se donner ceux-ci. A ce moyen, et au bout d'un certain temps, quoique le bois ait fourni seul la matière et la place de la clôture, les riverains, si on ne les arrête dès le principe, prétendront d'abord à la *mitoyenneté* de la ligne, ils iront même plus tard jusqu'à réclamer une *lisière*, appelant ainsi tout ce qu'ils se sont attribué à eux-mêmes en plessant. Un Morvandiau, si on le laisse faire, travaillera toute sa vie à ce genre d'usurpation, et lèguera à ses héritiers le soin de défendre ses conquêtes et de les continuer.

A côté de ces actes de vol et d'usurpation qui attestent le plus *insolent mépris de la propriété d'autrui*, on trouve chez tous les Morvandiaux propriétaires *le sentiment le plus vif de leur propre droit*. En regard de cette disposition à usurper une raie d'un champ, ou à détourner l'eau du pré voisin pour l'amener dans le sien, ou à contourner quelques pieds d'arbres dans la plessée du riverain pour les mettre de son côté, on rencontre une vive résistance et une ardeur

égale à repousser ou à soutenir l'usurpation, tantôt par des voies de fait, et plus souvent par des procès. Les juges de paix arrêtent et concilient tant qu'ils peuvent les contestations; mais les huissiers et les avocats de village les excitent et les provoquent, les avoués les attendent, et il n'est pas rare de voir les frais occasionnés par la prétention la plus minime s'élever fort au delà de ce que vaut l'objet en litige. Souvent même, cette procédure une fois entamée, est le seul obstacle à la transaction. On veut bien renoncer à poursuivre l'affaire, mais qui payera les frais? Là se révèle un autre trait du caractère morvandiau, l'entêtement, *mali propositi tenax*. Quand l'un dit à l'autre ; je veux bien m'arranger, mais tu payeras les frais, il est rare qu'il veuille en démordre, et la ruine des plaideurs n'est que trop souvent la suite de cette déplorable obstination.

Vont-ils consulter? comme leur plus grand désir est de faire trouver leur cause bonne, ils ont toujours soin de dissimuler quelque circonstance, et presque toujours la décisive, pour amener le conseil à dire qu'ils ont raison. Ce n'est qu'à grand'peine et à la fin qu'ils laissent percer la vérité; et quand le conseil se récrie : que ne me disiez-vous donc cela tout d'abord? ils semblent étonnés que la fin de la consultation ne réponde pas au commencement. Si le juge de paix ordonne une comparution des parties en personne, c'est alors qu'il faut les voir se replier sous les questions du magistrat, ou sous les interpellations qu'ils s'adressent mutuellement, cher-

chant à faire prendre le change, et à donner, ce qu'ils appellent dans leur jargon, un *dévirandoire* (1)!

Le Morvandiau a *envie d'avoir* : c'est là le stimulant de son travail, de son économie, et ce qui le tire de son apathie ; mais sa convoitise le jette dans de grands embarras. La manie de ces gens-là est d'acheter avant d'avoir serré de quoi payer ; s'ils ont cent écus devant eux, ils achètent pour six cent francs. Pleins d'illusions sur leurs futurs moyens de libération, à la différence de ceux dont on a signalé plus haut la marche prudente, ils répètent sans cesse les calculs de *Perrette*, et ne songent pas plus que la pauvre fille que la première pièce de leur actif, *le pot au lait*, peut casser par accident.

C'est ainsi qu'au moment où la bombe révolutionnaire de février 1848 a éclaté, tous ceux d'entre eux qui se trouvaient engagés dans des acquisitions non payées, et par suite dans des dettes usuraires (2), ont vu sombrer leur barque. Ils ont perdu tout ce qu'ils avaient acquis de longue main, en même temps qu'ils ont vu leur échapper ce qu'ils avaient témérairement acheté, en se fiant sur un avenir qui ne ressemblait guère au passé, du soin de leur fournir des moyens de travail, de gain et de libération.

Cependant les avertissements ne leur avaient pas

(1) Ce mot est beaucoup plus expressif que celui d'*échappatoire*. Avec celui ci on cherche à se tirer d'affaire ; avec le *dévirandoire* on cherche à mettre son adversaire dans l'embarras, à le dérouter.

(2) Voyez sur la manière dont les *usuriers* procèdent dans ce pays, le discours au Comité de Tanai, 1849.

manqué. Dans son allocution au comice agricole de Clamecy, le 5 septembre 1847, le président du comice leur rappelait cette maxime économique de nos pères : *Qui paye ses dettes s'enrichit.* « Avoir toujours » devant soi un peu d'argent comptant, disait-il, » c'est le moyen de conserver la propriété de son » fonds, la libre jouissance de ses revenus, de parer » aux accidents, et de profiter en affaires de toutes » les bonnes occasions, etc. »

Tel était le Morvan au commencement du XVIII[e] siècle ; tel il est encore dans une grande partie de son étendue, surtout dans le haut Morvan, dans les communes du centre, là où les effets modernes de la civilisation n'ont pas encore pénétré ; mais à la veille pourtant d'en ressentir les heureux effets, dans le voisinage des villes et des grandes terres, là où les propriétaires habitent et donnent l'impulsion... C'est ce progrès dont il reste à rendre compte.

NOUVELLE EXCURSION

AU

PAYS D'OUSAMBARA,

DANS LA RÉGION ORIENTALE DE L'AFRIQUE DU SUD,

EN JANVIER ET FÉVRIER 1852.

Par le Rév. Dr KRAPF, Missionnaire apostolique.

Traduit de l'anglais (1).

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le Journal de la dernière visite du Dr Krapf à l'Ousambâra, abrégé dans quelques parties, mais sans altérer en rien d'essentiel la suite de la narration (2). La route que le Dr Krapf a suivie n'est pas la même que celle de 1848 (3) Dans ce premier voyage il avait traversé le grand désert de Ouakouafi, et il était

(1) *Church Missionary Intelligencer*, april, 1853.

(2) Cette espèce de petit Avant-Propos est de l'éditeur du recueil anglais.

(3) Nous avons donné dans les *Annales* la traduction de ce voyage de 1848 à l'Ousambâra (cahiers d'août et d'octobre 1851). Nous publierons prochainement le journal du retour du missionnaire, qui complète cette relation de 1848. Voyez aussi notre cahier d'août 1852.

entré sur le territoire de Kméri à peu de distance de Nougniri. A son retour il vint regagner la côte à Pangani, et se rendit de là à Zanzibar pour revenir à Mombaz. Cette fois il a longé la côte, dans un bâtiment indigène, jusqu'à la Pangani, et de là, traversant la province de Ouachînsi, il est arrivé au pays plus montagneux d'Ousambâra, et à Fouga qui en est la capitale. Comme c'était sur le territoire des Ouachînsi que Kméri désirait voir commencer les travaux de nos missionnaires, nous étions impatients d'apprendre jusqu'à quel point les localités y sont favorables. A cet égard le journal est intéressant et important. Le Dr Krapf a eu de nombreuses occasions d'observer la nature du pays, ainsi que le caractère et les habitudes des indigènes. Le mont Tonghé, qui est désigné comme le site futur d'un établissement, convient bien à ce dessein sous plusieurs rapports. Il n'est pas très-éloigné de l'embouchure de la Pangani; il est ainsi d'un accès facile, et on peut y arriver par eau. Ce paraît être, de plus, un endroit fertile, et il ne faudra qu'y apporter l'industrie de l'homme pour le rendre productif. Mais la localité est maintenant déserte, les Ouachînsi, qui l'habitaient, en ayant été chassés il y a dix ou douze ans par une irruption des Ouaségoua, tribu du sud de la Pangani. Le Dr Krapf pense que les Ouachînsi y reviendraient volontiers. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien le choix d'un bon site pour le premier établissement de nos missionnaires est important.

—

JOURNAL DU D[r] KRAPF.

A la fin du journal de mon récent voyage à l'Oukambani, j'avais fait observer que la mission que nous nous proposions d'y établir devait être ajournée jusqu'à ce qu'on eût formé sur la côte une station plus rapprochée, et que le nombre des missionnaires de l'Afrique orientale se fût accru. C'est dans cette vue qu'après quelques mois de repos à Rabbaï Mpia, je résolus d'entreprendre une nouvelle course au royaume d'Ousambâra, afin de m'assurer près du roi Kméri qu'il consentirait à la proposition que je lui ai faite en 1848, et qu'alors il a agréée, relative à l'établissement d'une mission sur quelque point de ses vastes États.

Ce ne fut cependant pas sans une certaine répugnance que j'entrepris ce voyage, sentant bien qu'il était possible que j'eusse encouru le déplaisir du puissant monarque de l'Afrique orientale, pour n'avoir pas strictement rempli la promesse que je lui avais faite, en 1848, de revenir dans ses États au bout d'un an ou de deux ans au plus. Malgré cette répugnance, je n'hésitai pas un instant. Déjà dans ma première visite à l'Ousambâra, en 1848, j'avais fait l'heureuse expérience que le Roi des rois avait bien su me sauver de la bouche du *Lion;* cette fois encore, celui qui dispose à sa volonté de l'esprit et du cœur des puissants du monde saurait bien me protéger contre le *Simba oua Mouéné* (il est le Lion),

— titre que prennent les rois de ce pays pour se distinguer des petits lions, c'est-à-dire des chefs inférieurs répandus dans la contrée montagneuse d'Ousambâra.

Je pouvais d'ailleurs me rendre cette justice, que le retard survenu dans l'accomplissement de ma promesse avait été indépendant de ma volonté. Mon voyage à l'Oukambani en 1849, une course au cap Delgado, et mon voyage en Europe, — enfin une seconde visite à l'Oukambani en 1851, ne m'avaient pas laissé le temps de m'occuper plus tôt d'une manière active de la mission de l'Ousambâra, bien que je n'eusse jamais perdu cet objet de vue, sachant combien cette position géographique est importante pour l'extension de nos rapports dans l'Afrique orientale.

Ce fut vers la fin du mois de janvier 1852 que je pus faire mes préparatifs pour un second voyage à l'Ousambâra. Tout me paraissant arrangé d'une manière satisfaisante, et m'étant mis sous la garde du Dieu tout-puissant, je m'embarquai à Mombaz le 10 février sur un bâtiment du pays. Favorisé par une forte brise du nord, j'atteignis la petite île de *Tanga* dans la soirée du même jour. Mon intention était d'envoyer directement à Fouga, capitale de l'Ousambâra, deux Ouanika que j'avais loués à Rabbaï, afin de prévenir le roi Kméri de mon arrivée, et d'obtenir la permission d'entrer immédiatement dans ses États. L'un de ces messagers était notre ami Abbégondja, dont j'avais fait la connaissance

quelques jours seulement avant mon départ pour l'Europe en 1850, et qu'à son désir M. Rebmann s'était chargé d'instruire. J'aurai plus tard occasion de parler du caractère d'Abbégondja comme chrétien, et de l'utilité dont il m'a été pendant mon voyage, aussi bien que de ses défauts; car c'est en de telles occasions que le missionnaire peut apprécier ses néophytes à leur juste valeur, et, réciproquement, que ceux-ci se trouvent à même d'observer la conduite de leur guide spirituel.

Le 11, après le lever du soleil, j'allai voir le gouverneur, Djémindar Délouasch; c'est un Béloutchî qui a été récemment installé à *Tanga* par l'imâm de Maskât comme son agent, en remplacement de Stamboli que j'ai connu après 1844, et qui a été transféré au gouvernement de *Baraoua* (1). Djémindar Délouasch me reçut très-poliment. Quand je lui eus fait connaître mon intention d'envoyer deux messagers au roi Kméri, et que je lui eus demandé l'autorisation de faire traverser à ces deux hommes le territoire de *Ouaséghedjou*, il me repondit qu'il ne s'oposerait pas à ce que je me rendisse de ma personne chez le roi Kméri ni à ce que je lui envoyasse des messagers; mais qu'avant qu'il pût permettre le passsage à moi ou à mes messagers, il fallait que je lui produisisse un document écrit de la main de l'imâm qui l'y autorisât, son devoir ne lui permettant pas de prendre à cet égard aucune initiative. Il me parla beaucoup, en outre, des diffi-

(1) Le *Bravá* de nos cartes.

cultés de la route, par suite de la guerre qui a divisé, il y a quelques années, les Ouaséghedjou et les Ouadigo des environs de Tanga et de Ouassïn. Sachant bien que tout ce que je pourrais dire au Béloutchî serait inutile, à moins d'employer un argument qui aurait levé toutes les difficultés et qui aurait pu les prévenir, un beau présent que je ne pouvais faire, — je pris congé de lui et retournai à mon bateau, dont le patron reçut de moi l'ordre de gagner directement l'embouchure de la Pangani, où nous arrivâmes vers les quatre heures de l'après-midi. Le bateau amarré à l'entrée du village de *Pangani*, je descendis à terre aussitôt, et je me rendis chez mon ancien ami Mindjî Mindjî, que le roi d'Ousambâra, en 1848, avait chargé de m'accompagner dans l'intérieur lors de mon retour à l'Ousambâra. Je le rencontrai précisément dans la rue. Après les premiers compliments, toujours très-prolixes chez ce peuple, j'en vins à mon affaire et je demandai à Mindjî Mindjî d'accompagner sans délai mes deux messagers chargés d'une lettre en arabe pour le roi d'Ousambâra, sans les ordres spéciaux duquel je savais qu'aucun étranger ne pouvait pénétrer dans l'intérieur. Je me proposais, pendant ce temps, d'aller à Zanzibar et d'y rester une quinzaine, délai nécessaire pour que mes messagers me pussent rapporter la réponse de Sa Majesté noire.

Mindjî Mindjî exprima tout le plaisir que lui causait mon arrivée, qui se trouvait on ne peut plus à propos, me dit-il, lui-même ayant été appelé près

du roi par un exprès, avec lequel il devait quitter la côte le lendemain. Cet heureux concours de circonstances me fit grand plaisir et m'encouragea fort. Mindjî Mindjî partit en effet avec mes deux messagers dans la matinée du 12 février, tandis que mon bateau remettait à la voile pour l'île de Zanzibar, où nous arrivâmes le 13.

Après avoir passé quelques jours à Zanzibar, je songeai, pour employer mon temps, à une excursion sur la côte du continent, vers un village appelé *Kipoumbouï*, au voisinage duquel une crique s'enfonce dans les terres du pays de *Ouségoûa* à une distance considérable de la mer. Non loin du point où se termine la crique est une montagne que quelques gens du pays nomment *Ghendaghenda*, mais qui porte aussi, à ce qu'il paraît, plusieurs autres noms, ainsi qu'il est assez ordinaire dans ces cantons où plusieurs langues se mêlent. La montagne, m'a-t-on dit, est habitée par les Ouaségoûa, et elle pourrait plus tard devenir importante, comme emplacement d'une station missionnaire, à l'égard des Ouaségoûa et d'autres tribus païennes qui résident entre la côte et Ouniamési.

Quand nous eûmes dépassé l'entrée de cette vaste crique, et comme nous nous efforcions d'en remonter le chenal, les habitants d'un village riverain nous prévinrent de ne pas aller plus loin, attendu que notre barque était trop grande et qu'un peu plus haut nous toucherions le fond. Nous apercevant que notre tentative n'était pas de leur goût, et n'ayant

pas de permission écrite de Saïd Khaled fils de l'imâm, et vice-roi de Zanzibar pendant l'absence de son illustre père, je renonçai à remonter la rivière plus avant, — d'autant plus que je voyais le jour tirer à sa fin. Nous jetâmes l'ancre près du village, et le lendemain nous reprîmes le chemin de Zanzibar, cette courte excursion me laissant persuadé que nous avions eu là un nouvel exemple de la disposition astucieuse des Souâhéli, qui s'efforcent par tous les moyens possibles de perpétuer leurs rapports exclusifs avec l'intérieur, là surtout où le commerce européen et l'autorité consulaire sont établis.

Je partis de Zanzibar le 19 février, et nous vînmes jeter l'ancre le soir dans les basses eaux de l'île de *Toumbâtou*, qui est située près de la pointe nord-ouest de l'île de Zanzibar.

20 *février*. — Nous arrivâmes le soir à cinq heures passées dans le havre de *Pangani*. Comme nous nous dirigions vers le lieu du mouillage, nous apercûmes mes deux Ouanika qui marchaient le long de la plage, et qui nous exprimaient par signes le désir de venir à bord. Je leur envoyai immédiatement le canot de notre navire qui nous les amena, et ils commencèrent aussitôt leur récit. Après avoir quitté le village de Pangani, le 12, ils étaient arrivés le 13 à *Djoumbi*, village distant de la côte d'une trentaine de milles. A Djoumbi, le gouverneur fit prévenir Mindjî Mindjî, aussi bien que les messagers, de s'arrêter là. Ils trouvèrent là aussi le *mdoé* ou vizir de Kméri. Ce dernier, ainsi que Mouïgni Hattibou,

gouverneur de Djoumbi, étaient sur le point de se rendre au village de Pangani, afin d'y recueillir le *bôko*, ou tribut, des chefs du district. Le mdoé déclara qu'il conduirait lui-même le *Msoungou* (l'Européen) vers son maître, à Fouga, capitale de l'Ousàmbâra, et qu'à cause de cela il avait enjoint au gouverneur de Djoumbi de prévenir Mindjî Mindjî et ceux qui l'accompagnaient de ne pas pousser plus avant.

Après avoir reçu ces nouvelles de mes messagers, dont le rapport fut bientôt confirmé par Mindjî Mindjî en personne qui était aussi venu à bord, je gardai le silence et restai sur le bâtiment, l'heure étant trop avancée pour aller à terre. J'envoyai mes respects aux deux hauts fonctionnaires, et je leur fis dire que je me rendrais près d'eux le lendemain de bonne heure.

21 *février*. — Étant descendu à terre, je fus immédiatement conduit par Mindjî Mindjî à la chambre où les officiers de Kméri m'attendaient. Ces officiers étaient le *mdoé* ou vessiri (vizir) du roi, Mouigni Hattibou gouverneur de Djambi, et Abdalla gouverneur d'un district appelé *Dafa*. Ces deux derniers sont des fils de Kméri, qui ont embrassé la religion musulmane sans que leur père et souverain, quoique païen, les en ait empêchés. Ils se montraient tous très-civils; et le mdoé, ayant entendu ma requête, déclara immédiatement qu'il me prenait sous sa responsabilité, pour me conduire sain et sauf près de son *bana* (son maître) à Fouga.

En moins de cinq minutes tout fut réglé, ce que je n'avais jamais vu depuis quinze ans que j'habite l'Afrique.

Dans cette première entrevue, les officiers que j'ai mentionnés ne firent aucune allusion à un présent de ma part; mais comme je lisais leur secret désir jusque dans l'expression amicale de leurs regards, je leur offris le présent de moi-même, enchanté que j'étais de leur promptitude inhabituelle à arranger mon voyage vers le roi à Fouga.

22 *février*. — Le vessiri étant au moment de terminer les affaires qui l'avaient amené au village de Pangani, il fixa notre départ au lendemain matin 23, et il me fit prévenir obligeamment que ses soldats recevraient l'ordre de porter mon bagage. Je me vis ainsi soulagé du très-grand embarras d'engager des porteurs. Je puis assurer ne jamais avoir rien vu de pareil en Afrique, si ce n'est dans le royaume de Choa; j'ajouterai que ce dernier pays présente une grande ressemblance avec l'Ousambâra, tant sous le rapport physique qu'au point de vue politique. Dans l'une et l'autre contrée le roi est le maître souverain de ses sujets, qu'il gouverne avec un pouvoir illimité. Un étranger qui jouit de sa bienveillance n'est jamais en peine de moyens de transport.

Dans le Choa, aussi bien que dans l'Ousambâra, l'étranger reçoit sa subsistance journalière de la cuisine royale, et dans les deux contrées les gouverneurs des provinces doivent imiter le roi à cet égard.

Dans les deux pays le roi est entouré d'officiers d'État, et un garde du corps est toujours prêt à exécuter ses ordres. Dans les deux pays également aucun étranger ne peut entrer dans le royaume ni en sortir sans l'autorisation royale. Bref, dans l'Ousambâra, comme dans le Choa, le roi est l'âme du gouvernement tout entier du pays. Personne ne peut rien posséder sans son consentement. Ni bête, ni homme, ni femme surtout, n'a de sécurité pour sa personne et ses biens que par la volonté du *bana* d'Ousambâra, ou du *ghîta* du Choa : car pourquoi est-il roi, si ce n'est pour exercer sur ses sujets un pouvoir absolu, pour être à leur égard en quelque sorte un *mouloungou*, c'est-à-dire un dieu? Ainsi l'entend la jurisprudence des despotes de l'Afrique. Il va sans dire que le souverain ne porte pas toujours son pouvoir jusqu'à ses dernières limites, — de même que le lion ne rugit pas toujours, mais reste tranquille dans son antre quand sa faim est apaisée; et cette modération relative contribue sans doute à faire supporter avec soumission par les sujets le despotisme du maître.

Mais je n'ai pas encore terminé ma comparaison du Choa et de l'Ousambâra. Les deux pays ont de hautes montagnes, qui néanmoins diffèrent de forme et de fertilité. Les montagnes du Choa, généralement très-hautes, ont à leur sommet des plateaux très-fertiles, où l'on recueille du blé, de l'orge et d'autres articles pour la nourriture de l'homme; il n'en est pas ainsi des montagnes de l'Ousambâra.

Celles-ci sont d'une montée beaucoup plus difficile, et elles n'ont pas de plaines unies à leur sommet, qui n'est généralement couvert que de bois ou de broussailles et de forêts de bananiers. Quant à la situation relative du missionnaire dans l'Ousambâra et dans le Choa, on peut dire ceci, que dans l'Ousambâra nous n'aurons pas à lutter avec un clergé chrétien fanatique(1), comme dans le Choa, mais que nous pouvons avoir une autre lutte à soutenir contre les sorciers qui entourent en grand nombre le roi dans sa capitale. Le peuple de l'Ousambâra est mieux instruit du pouvoir des blancs et de leur richesse, par suite de ses rapports avec Zanzibar; au lieu que les habitants du Choa sont entièrement isolés de la côte, et connaissent moins la supériorité des Européens. Le roi d'Ousambâra, nonobstant le pouvoir absolu qu'il a sur ses propres sujets, prend toujours grand soin de ne pas offenser les étrangers; et il se gardera bien de montrer aucun sentiment hostile à l'égard du prince de Maskât, connaissant bien le pouvoir de l'imâm, et sachant parfaitement que Zanzibar est le seul lieu où il puisse acheter ses mousquets, ses munitions, et d'autres objets qui lui sont nécessaires. Il y a, il est vrai, plus de civilisation dans le Choa que dans l'Ousambâra, grâce à l'influence du christianisme et aux rapports qui ont existé de temps immémorial entre l'Abyssinie, l'Égypte et l'Arabie; mais cette civilisation est amoindrie par l'influence

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler que c'est un ministre protestant qui parle.

d'un clergé jaloux, qui s'oppose invariablement à toute amélioration, qu'elle vienne du dedans ou du dehors. Peut-être en sera-t-il autrement dans l'Ousambâra. Il ne faudrait pourtant pas nous avancer là-dessus avec trop de confiance, car jusqu'à présent l'expérience nous a montré que l'*ada* — c'est-à-dire la coutume — est la plus forte barrière qui entrave les progrès de la civilisation dans ces contrées.

23 *février*. — Il a beaucoup plu ce matin, quoique la saison pluvieuse ne soit pas attendue avant la fin de mars. Le mdoé a reculé notre départ à demain matin. Depuis mon arrivée à Pangani, les indigènes, surtout les musulmans, viennent de toutes parts s'informer de l'objet de mon voyage dans l'intérieur. Je leur ai dit, sans la moindre réserve, que mon désir était d'implanter la religion chrétienne dans ce pays ainsi que dans la contrée des Ouanika, et que j'allais demander au roi Kméri l'autorisation de choisir un lieu où je pusse commencer la prédication du *Nghili* (l'Évangile) d'*Isa-el-Messîh*, comme le Korân appelle Jésus-Christ. Les habitants de la côte et du voisinage professent tous le mahométisme. Ils n'osent pas montrer ce fanatisme bigot et ce mépris des *Makâfiri* (infidèles, mécréants) qui est si prononcé chez les musulmans de l'Arabie et d'autres contrées : leurs chefs politiques sont eux-mêmes makâfiri. Kméri est en effet le seigneur des villages du district de Pangani et de toute la côte jusqu'à l'îlot de Tanga. La plupart de ces musulmans, qui lisent le Korân, n'en comprennent pas

d'ailleurs le vrai sens, attendu qu'aucun d'eux ne sait l'arabe. Je les ai souvent mis à l'épreuve quand je les voyais lire le Korân. Quand je leur demandais s'ils comprenaient, et s'ils pouvaient me dire en kisouâhéli ce qu'ils lisaient en arabe, ils me répondaient : « Nous ne comprenons pas le sens de ceci, et nous ne pouvons pas le rendre en kisouâhéli ; nous lisons le Korân comme cela nous est ordonné. » Une des principales raisons de l'ignorance des musulmans de Pangani est l'insignifiance du lieu, qui n'attire pas les précepteurs musulmans venus de l'Arabie. Ils aiment mieux résider à Zanzibar et dans les places commerciales de la côte d'une plus grande importance. Enfin, je pourrais mentionner encore le grand nombre d'esclaves tirés des diverses contrées de l'intérieur. Cette concentration d'esclaves sur la côte y verse constamment un élément païen dans la population musulmane, et y entretient ainsi une étrange bigarrure de croyances et de coutumes païennes et musulmanes. Je suis persuadé qu'un missionnaire pourrait poursuivre ses travaux parmi les musulmans de Pangani avec autant de liberté que parmi les païens, et je ne doute pas que ce ne fût avec succès.

Les habitants des villages du Pangani sont excessivement corrompus par leurs habitudes d'oisiveté et de plaisirs grossiers, ainsi que par celle de l'esclavage. Il en est peu qui ne soient chargés de dettes, par suite des grandes dépenses où les entraînent leurs penchants vicieux. Leurs esclaves

sont tirés de l'Ousambâra, de l'Ouniamési, du Ngoû, des Ouaségoûa, et d'autres contrées situées au sud de la *Pangani*, qui débouche ici dans l'océan Indien. Elle peut avoir, à son embouchure, une largeur de 200 toises. Elle est aisément navigable jusqu'à la distance de 30 à 40 milles. Sa source principale est formée par les neiges du Kilimandjaro, dans le Djagga. Plusieurs rivières et beaucoup de ruisseaux, venant de Paré, de l'Ousambâra et du grand désert des Ouaségoûa, joignent leurs eaux à celles de la Pangani. Les Ousambâra et les Ouaségoûa la connaissent sous le nom de *Louffou;* les Souâhéli seuls l'appellent *Pangani*. Près de son embouchure sont situés quatre villages, deux au nord et deux au sud. Les villages du nord appartiennent à Kméri ; ceux du sud sont réclamés à la fois et par les chefs ouségoûa et par l'imâm de Maskât, qui a un gouverneur à *Bouyèni*. La rivière forme la limite entre les États de Kméri et le pays des Ousagoûa. Je ne crois pas que les quatre villages ensemble comptent plus de 3 à 4,000 âmes.

Le district de *Pangani* appartenait autrefois à cette dynastie des Ouachînsi dont l'autorité s'étendait sur toute la province de Bondeï, et qui a son siége à *Handeï*, village situé sur une des plus hautes montagnes du Bondeï. La dynastie de Handeï fut renversée par les chefs d'Ousambâra, qui s'emparèrent du Bondeï et des districts maritimes qui en dépendaient. Ce fut ainsi que toute la côte, depuis la Pangani jusqu'à Tanga, devint sujette des rois d'Ou-

sambâra ; et c'est pourquoi le roi d'Ousambâra lève un *boko*, ou tribut, sur les gens du Pangani, sur ceux de Tangat, et précédemment aussi sur Tanga. Les habitants du Pangani ont fondé de petits villages sur les bords de la rivière, et la fertilité de ce canton, qui est célèbre, a favorisé leur plan de colonisation. Il en est résulté que les musulmans de la côte ont obtenu une grande influence parmi les païens, qui, de plus, dépendent des Souâhéli pour les marchandises étrangères, telles que le drap, le laiton, les verroteries, les fusils, etc. Les mahométans se sont toujours ingéniés à empêcher les *Makâfari* de l'intérieur de venir à Zanzibar et d'y vendre directement leurs objets de trafic. Ils veulent rester les intermédiaires de ce commerce, soit en achetant sur la côte les objets que les gens des pays intérieurs y apportent, soit en allant eux-mêmes dans l'intérieur acheter le riz, le maïs, les bœufs, les moutons, les chèvres, l'ivoire, les esclaves, etc.

Voilà où en sont les choses.

(*La suite au prochain cahier.*)

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

HISTOIRE DE LA VIE DE HIOUEN-THSANG ET DE SES VOYAGES DANS L'INDE, depuis l'an 629 jusqu'en 645, par Aoeï-li et Yen-thsong; suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang. Traduite du chinois par STANISLAS JULIEN, membre de l'Institut de France, etc., etc. Paris, I. I. 1853, 1 vol. in-8° de LXXXIV-472 pages. 9 fr. Chez Benjamin Duprat.

DEUXIÈME ARTICLE.

(Voyez notre cahier précédent, p. 251.)

Nous avons quitté notre voyageur au moment où il allait franchir le Sindh pour entrer dans la terre des Brahmanes. Le passage du fleuve paraît s'être fait (p. 88) au sud d'une ville dont la transcription chinoise d'*Ou-to-kia-han-tch'a* se ramène, par la méthode rigoureuse de M. Stanislas Julien, à la forme

sanscrite *Outakhanda*. M. Böhtlingk, dans la préface de son édition de Pânini (p. IX), et après lui M. Lassen dans le second volume de ses *Antiquités Hindoues* (p. 472), ont identifié ce nom, qui se retrouve dans le grammairien indien, avec la dénomination actuelle d'Attok, laquelle est en effet une forme, ou plutôt une corruption moderne d'origine musulmane; et nous-mêmes, à la première vue, dans la rapide analyse géographique dont M. Stanislas Julien a bien voulu faire usage pour sa préface, nous avions accepté cette identification. Mais en y regardant de plus près, la question soulève des doutes assez graves pour nécessiter un examen sérieux.

Si l'identité du nom d'*Attok* avec celui d'*Outakhanda* (ou plutôt avec la première partie du mot) reste en effet difficilement contestable, il n'en est pas ainsi de l'identité des positions. Ce n'est pas seulement parce que les historiens attribuent expressément la fondation d'Attok au célèbre Akbar (en l'année 1570), car il est assez fréquent que la restauration ou l'agrandissement d'une place déjà existante ait été qualifiée de fondation. Mais d'une part on ne trouve aucun indice antérieur de l'existence d'une ville qui aurait occupé le site de la moderne Attok, ni dans les historiens d'Alexandre (Arrien est particulièrement circonstancié pour cette partie des marches du conquérant macédonien), ni dans les Mémoires de Baber, si riches en renseignements topographiques sur tout le bassin de la rivière de Kaboul et sur le haut Pendjab; et d'une autre part on

a de très-fortes raisons de croire que la ville d'*Outakhanda* occupait réellement une position plus septentrionale, à la distance de 7 lieues environ (de nos lieues communes de 25 au degré) au-dessus de l'emplacement d'Attok. Un historien arabe de la première moitié du XI[e] siècle, Albîroûni, qui était né dans la vallée même de l'Indus et qui a composé sur l'Inde un ouvrage dont M. Reinaud a publié d'intéressants extraits, parle d'une ville située *sur la rive droite ou occidentale* du Sindh, qui était de son temps la capitale du Gandhara, — désignant par ce nom, de même que les écrivains classiques, le pays situé à l'ouest de l'Indus, entre ce fleuve, la rivière de Svat et celle de Kaboul. Albîroûni devait d'autant mieux connaître cette ville qu'il y avait séjourné et y avait fait des observations astronomiques; on la désignait sous la double dénomination de *Gandhara* et de *Ouayhend*. Mais il serait bien possible que ce dernier nom fût altéré dans le texte de l'historien arabe, et qu'au lieu de Ouayhend la vraie leçon soit *Outahend*, ce qui nous rend, à peine modifiée, l'appellation sanscrite *Outakhanda*. On sait combien le système d'écriture arabe rend aisée l'altération des noms propres; et ici elle est d'autant plus facile à admettre, qu'il a suffi pour la produire du simple déplacement d'un des points qui indiquent la prononciation. Quant à la position de la ville *au-dessus* du site actuel d'Attok, un passage d'Albîroûni, que nous empruntons au savant travail de M. Reinaud sur l'Inde des

auteurs musulmans (*Mémoire sur l'Inde antérieurement au milieu du* XIe *siècle*, p. 276), ne permet de conserver aucun doute. Décrivant le cours de la rivière qui vient de Kaboul pour aller se réunir au Sindh, l'historien géographe, après en avoir énuméré les affluents supérieurs, ajoute : « Quand elle est arrivée en face de la ville de Borschâour (Perchavèr, la Peïchavèr de nos cartes actuelles), la rivière (de Kaboul) forme un fleuve considérable qu'on appelle Mabar (passage), du nom d'un village situé sur la rive orientale. Enfin, elle se précipite dans le Sindh auprès de la forteresse de Bytour, *au-dessous de la ville de Gandhara*, autrement nommée Ouayhend. » Le Bytour du texte que nous venons de citer se retrouve encore dans l'isthme que forment les deux rivières avant leur jonction (les cartes anglaises écrivent Bazar, prononcez *Batzar*); on sait que la ville d'Attok, que l'écrivain n'aurait pu manquer de citer en cet endroit si elle eût existé alors, est située sur la rive gauche ou orientale du Sindh, à environ un quart de lieue *au-dessous* du confluent. La conjecture de M. Reinaud que l'Ouayhend d'Albîroûni répond à l'Outakhanda des sources sanscrites, est donc parfaitement fondée. Et cette conjecture devient une certitude, indépendamment de la correction bien simple qui rend les deux noms on peut dire identiques, lorsqu'on retrouve sur la rive occidentale du fleuve, dans le canton où existait l'ancienne capitale du Gandhara à quelques lieues au-dessus du site actuel de la moderne Attok, des

restes qui indiquent l'emplacement d'une ville considérable, que de plus le nom que cette localité conserve encore la trace reconnaissable de l'ancienne dénomination, et qu'enfin il y a là précisément un des gués du fleuve les plus fréquentés par les gens du pays. Près de ce gué, sur la rive orientale du Sindh, est le village de Badjor, ou Bazar; un peu plus haut, sur l'autre rive, sont les ruines de l'ancienne cité, avec un village qui a gardé le nom de *Hend*, ou *Hand*(1). La carte persane suivie par Rennell dans la construction de la carte du Pendjab qui accompagne son Mémoire sur l'Inde, écrit *Ouhind:* M. Court, dans sa carte de l'Afghanistan oriental, *Hound;* d'autres cartes anglaises, *Hund;* des commissaires anglais chargés, en 1847, d'explorer les contrées du haut Indus, *Ohind*. C'est sur ce point que George Forster, à son passage du Kachemir en Perse, traversa l'Indus le 10 juillet 1783; et le même gué a été passé le 24 décembre 1847 par M. Alexander Cunningham, l'un des commissaires anglais que nous venons de mentionner (*Journal of Asiatic Society of Bengal*, n° 187, 1848, p. 130). M. Cunningham dit que ce gué est un des principaux passages du fleuve, *capital ferry*; et il ajoute qu'Ohind est une des plus anciennes villes du pays, « *one of the most ancient Cities in this country*. » La

(1) M. Court, donnant la liste des principaux gués du fleuve au-dessus d'Attok, nomme celui-ci, qui est le premier à partir d'Attok, *Bazar-Hound* (*Journal of Asiat. Soc. of Calc.;* n° 88, 1839, p. 313).

publication complète des matériaux recueillis par la Commission anglaise de 1847 sur ces contrées à peine entrevues avant eux par deux ou trois voyageurs, ne peut manquer de fournir de bien curieuses indications pour la géographie et les antiquités.

En résumé, et malgré la pénurie actuelle de nos moyens d'investigation, nous regardons comme très-bien établi que l'ancienne ville d'*Outakhanda*, dont le nom est écrit dans la relation de Hiouen-thsang *Ou-tou-kia-han-tch'a*, et dans Albîroûni *Ouayhend* (très-probablement pour *Outahend*), occupait le site aujourd'hui ruiné qui garde le nom de *Hand*, ou plutôt *Ouhend*, sur la rive droite ou occidentale du Sindh, à vingt milles anglais environ au-dessus d'Attok vers le nord (1). Quant à l'origine du nom, Outtakakhanda s'expliquerait tout naturellement en sanscrit par le Canton, la Province du Nord, *outtaka* et *oudakka* étant des formes vulgaires du mot sanscrit qui désigne le nord (*outtarâ*); et alors, par une métonymie assez ordinaire, l'appellation d'abord appliquée au pays serait passée à la ville qui en était la capitale. Peut-être aussi la dernière partie du nom se rattache-t-elle au mot *khandata*, rompre, briser, par allusion à la violence des rapides voisins. Dans tous les cas, comme on apprend d'Albîroûni que le Sindh, au-dessus du

(1) Le défaut de cartes suffisamment précises et détaillées, et l'absence de toute relation sur cette partie de la vallée du Sindh, ne nous permet pas de vérifier s'il se trouve encore, à une ou deux lieues au-dessus d'Ouhend, quelque localité dont le nom rappelle celui du village de *Çalâtoura*, lieu de naissance du grammairien Pânini.

confluent de la rivière de Kaboul jusqu'à la capitale du Gandhara, recevait aussi le nom d'*Ouayhend* (ou, pour être plus exact, *Outakhand*), on comprend aisément que l'usage vulgaire, qui tend toujours à resserrer les noms et à les abréger, ait transformé celui-ci en *Outtak*, et que ce dernier nom, par une sorte de jeu de mots, identifié avec le mot hindi *attok* qui signifie interdiction, défense (par allusion à la *barrière* religieuse que formerait le Sindh entre les Hindous brahmaniques et les peuples de l'ouest), ait été appliqué plus tard à la ville fondée par Akbar en 1570 vis-à-vis du gué situé un peu au-dessous du confluent de la rivière de Kaboul. Telle est du moins, et sans attacher à ses suppositions étymologiques plus d'importance qu'il ne convient, l'explication que l'on pourrait donner de l'origine du nom d'Attok, et de son analogie purement fortuite avec l'Outakhanda gandharique.

Nous nous sommes arrêté plus que nous ne l'aurions voulu à la discussion de cette partie obscure de l'itinéraire de Hiouen-thsang; cette discussion était indispensable, et ce qui suit immédiatement dans la relation en reçoit aussi quelque lumière.

Il nous faut, revenant un moment sur nos pas, prendre le voyageur à son départ de *Pouroucha-poura*, notre Peïchavèr actuelle.

Se portant d'abord à 80 ou 90 li (de 7 à 8 de nos lieues communes) dans la direction du sud-est, pour aller visiter un lieu consacré où se voyaient les restes encore très-considérables d'un immense stoûpa élevé

par le roi Kanichka (Kia-ni-ssé-kia), puis revenant de là au nord-ouest pour venir traverser une large rivière (la rivière de Kaboul) vers le N. ou le N.-E. de Peïchavèr (ce qui résulte nécessairement de cette double direction), Hiouen-thsang arrive, aussitôt après avoir passé la rivière, à la ville de *Pouchkalavatî* (Pou-sé-kia-lo-fa-ti). Cette indication nous porte dans la partie de la vallée gauche de la rivière de Kaboul qui s'étend de quelques lieues en descendant à partir de la Svat inférieure. Trois petites villes ou villages principaux sont compris dans cet espace, Achtnagar, Nicetta et Noucharèh. Déjà on a songé à chercher dans Achtnagar, la plus importante de ces localités, le site de la *Peukèlaôtis* des historiens d'Alexandre, qui ne diffère pas de la *Pouchkalavatî* sanscrite; mais cet emplacement nous paraît trop loin dans l'ouest. Outre que les distances données par Hiouen-thsang s'y accordent difficilement, les autres indications que fournissent les auteurs grecs et latins y sont également contraires. Arrien dit à deux reprises, dans son Histoire et dans ses Indiques, que *Peukèlaôtis* (dans un des deux passages il écrit *Peukéla*) est à peu de distance de l'Indus, οὐ πόῤῥου, οὐ μακρὰν τοῦ Ινδοῦ. Nous savons bien que cette expression, *non loin de*, est susceptible, dans la bouche d'un narrateur, d'une certaine élasticité; néanmoins vingt lieues environ qui séparent Achtnagar du gué d'Attok nous paraissent une distance un peu forte pour comporter les expressions de l'historien. D'autant plus que les mesures pré-

cises que rapporte Pline, et qui sont tirées des Mémoires des deux *mensores* attachés aux marches d'Alexandre, Diognète et Bæton, nous éloignent sensiblement aussi de la position d'Achtnagar, et nous conduisent dix lieues plus bas vers l'emplacement de Noucharèh. Au surplus, il n'est pas permis encore de se prononcer à ce sujet d'une manière absolue, dans l'absence d'une exploration suffisante du territoire qui borde au nord le cours inférieur de la rivière du Kaboul. Les marches et les opérations militaires des dernières campagnes britanniques dans l'Afghanistan ont procuré de bonnes reconnaissances de la partie droite ou méridionale de la vallée ; mais la science attend encore quelque chose d'analogue pour le côté opposé, et ici les peines de l'explorateur seront amplement récompensées par les découvertes de toute nature, géographiques et archéologiques, qui lui sont réservées dans la contrée aujourd'hui sauvage occupée par les Yousofzaïs entre la rivière de Svat et l'Indus. Toute cette grande plaine est littéralement couverte de ruines, ruines de villes, de stoûpas, de monuments religieux, qui attestent l'ancienne culture d'un pays que la barbarie a reconquis (1). C'est cette plaine jadis si florissante, aujourd'hui si désolée, que Hiouen-thsang traversa pour se rendre de Pouchkalavatî à Outakhanda.

Ici il faut reprendre le récit du voyageur, dont

(1) C'est là qu'a été trouvée, gravée sur un rocher, une des inscriptions d'Açôka, celle de Kapour-di-ghiri.

nous reproduisons les termes mêmes (p. 85-86) :

« Hiouen-thsang partit ensuite au nord de la ville (d'Outakhanda), traversa des montagnes et des vallées, et après avoir fait 600 li (environ 55 de nos lieues communes), il entra dans le royaume d'*Oudyâna* (Ou-tchang-na).

» Sur les deux rives du fleuve *Çoubhavastou* (Sou-p'o-so-tou (1)) il y avait jadis quatorze cents samghârâmas, où l'on comptait dix-huit mille religieux; maintenant ils sont la plupart déserts, et le nombre de leurs habitants est considérablement réduit....

» Beaucoup de rois de ce pays ont choisi pour résidence la ville de *Moung-kié-li*, qui est riche et fort peuplée.... »

Le fait actuellement bien établi qu'Outakhanda se trouvait au côté occidental du Sindh, et non sur la rive gauche ou orientale comme on avait dû le supposer en identifiant la capitale du Gandhara avec le site d'Attok, ce fait important modifie singulièrement l'interprétation des paragraphes que nous venons de transcrire. Le voyageur se porte dans le nord d'Outakhanda à travers un pays coupé de montagnes et de vallées, et cela *sans qu'il ait été question encore du passage du Sindh*; c'est donc à

(1) M. Stanislas Julien ramène la transcription chinoise *Sou-p'o-so-tou* à la forme sanscrite *Çoubhavastou*. Ne serait-ce pas plutôt *Soubhastou*, ou *Souvastou*, forme qui se retrouve dans les listes pouraniques, tandis que Soubhavastou ne s'y rencontre pas, au moins que nous sachions? Au reste, sous les deux formes, la valeur étymologique du nom reste la même, car *sou* et *çoubha* sont synonymes en sanscrit comme marques de sainteté ou de préexcellence.

l'ouest même du fleuve que se doivent placer les circonstances locales ici mentionnées. Dès lors la *Souvastou* s'identifie avec la rivière de Svat du pays des Yousofzaïs, déjà mentionnée dans les hymnes védiques sous le nom de *Svêtî* (la rivière Blanche), et que l'expédition d'Alexandre fit aussi connaître à nos auteurs classiques, qui écrivent *Soastos*, et *Souastos*. Que les bords de cette rivière aient été autrefois couverts de constructions religieuses, c'est ce que confirment assez les restes nombreux de pyramides et de coupoles bouddhiques (stoûpas) qu'on y voit encore, au rapport du seul Européen qui ait recueilli quelques notions un peu circonstanciées sur ces parties de l'ancien Gandhara (Court, dans le *Journal of Asiatic Society of Calcutta*, N° 88, 1839, p. 311 sq.). Moung-kié-li, dont la forme indigène a dû être *Mañkiala*, se retrouve naturellement dans Manglavor (en sanscrit *Mangalapoura*, nom commun dans la nomenclature géographique de l'Inde), ville ruinée, située près de la rive gauche de la rivière de Svat, et qui a été longtemps la capitale du pays. Il y a là des ruines considérables. L'explorateur qui pourra étudier ces localités son Hiouenthsang à la main, y retrouvera peut-être encore les différents stoûpas et d'autres lieux consacrés par des traditions religieuses, que le voyageur mentionne aux environs de la ville. La relation chinoise indique, dans un espace peu étendu, deux rivières considérables à l'ouest de Mañkyala, où coulent en effet la rivière de Svat et la Pendjkoré, qui se joi-

gnent bientôt après pour aller porter leurs eaux réunies à la rivière de Kaboul. Il faudra rechercher aussi, en remontant vers les sources de la rivière de Svat que le voyageur met à 250 li (environ 25 lieues ou 75 milles anglais) au N.-E. de la ville, si quelque tradition locale rappelle la légende du dragon Apalâla, gardien de ces sources. Cette région supérieure est celle du Hindou-kousch; Hiouen-thsang en dépeint bien la nature âpre et le rude climat : « Dans ce pays, dit-il (aux sources de la Souvastou), on éprouve un froid rigoureux, et l'on y voit constamment de la glace pendant le printemps et l'été. Souvent la neige vole en tourbillons mêlés de pluie, brillant de cinq couleurs; on dirait des nuages de fleurs qui volent dans l'air. » Hiouen-thsang mentionne encore, à 400 li au sud de Moung-kié-li, une montagne du nom de *Hi-lo* où Bouddha avait accompli un de ses miracles. M. Court (*Journal of Calc. Asiat. Soc.*, N° 88, 1839, p. 312) parle aussi d'un mont *Hilo*, qui est pour les Hindous un but de pélerinage, dans le pays des Youzofzaïs, mais sans en indiquer la situation. Nous soupçonnons que celle du texte chinois est fautive, soit quant à la direction, soit quant à la distance. C'est ce que des recherches ultérieures mettront seules à même de vérifier.

Qu'on nous permette ici une remarque générale au sujet de cet ensemble d'identifications que nous venons de parcourir. L'analyse géographique insérée dans la Préface de M. Stanislas Julien (notre

devoir est d'en assumer la responsabilité, lorsqu'il y a quelque faute à redresser ou quelque rectification à faire) avait transporté ces identifications à l'orient de l'Indus, et elles avaient paru s'y adapter convenablement, au moins dans leurs circonstances essentielles. C'est que par une singularité qu'on retrouverait difficilement ailleurs, beaucoup de traits de conformation et de nomenclature géographique se reproduisent ici à l'orient et à l'occident du Sindh; on dirait une carte dédoublée dont le tracé se répéterait à la fois des deux côtés du grand fleuve. Le Gandhâra s'étend à la gauche aussi bien qu'à la la droite de l'Indus; ainsi en est-il du pays de Pouchkala (la Peukolaïtis des auteurs grecs); ainsi encore du pays d'Oudyâna ou plutôt Ouddjâna. Le siége primitif de ces trois appellations géographiques était à l'orient du Sindh : ce fut une extension politique qui les porta plus loin dans l'ouest, de l'autre côté du fleuve. Et ce n'est pas tout : l'Ouddjâna oriental, de même que celui de l'ouest, a deux villes de Mañgala, sur le site de l'une desquelles (à Manikyala) on a trouvé de nos jours des restes d'antiquités bouddhiques très-curieux et très-remarquables; et cet ancien site de Manikyala est situé, comme la Mañgalâ de l'ouest, près d'une rivière qui a son cours au sud-ouest, et à laquelle il y a tout lieu de croire que le nom de Souvastou se trouve appliqué dans une au moins des listes pouraniques. Donc, ayant accepté l'identité d'Outakhanda et d'Attok, et la partie de l'itinéraire qui suit immédiatement la men-

tion de cette place étant ainsi transportée à l'orient du Sindh, on a pu en retrouver les diverses indications avec une complète apparence d'exactitude. La découverte du véritable site d'Outakhanda, non plus sur la rive orientale, mais sur la rive occidentale du Sindh, a suffi pour ramener à leur place réelle les localités que le voyageur mentionne *avant d'avoir passé le fleuve*. Une remarque qu'il importe de faire, c'est que la carte chinoise des Pays de l'Ouest qui a été publiée avec le Foé-koué-ki, marque le royaume d'Ouddjâna à l'ouest du Sindh supérieur, au-dessus du Gandhâra, ce qui est tout à fait conforme à l'itinéraire rectifié de Hiouen-thsang.

Nous revenons à la relation. Le voyageur s'exprime ainsi (p. 88) :

« Au nord-est de la ville (d'Outakhanda) on franchit des montagnes, on traverse des vallées, et l'on remonte le fleuve *Sindhou*. La route est extrêmement dangereuse; tantôt on monte en se cramponnant à des chaînes de fer, tantôt on passe en franchissant des ponts volants, et après avoir fait ainsi 1,000 li (90 de nos lieues communes environ), on arrive à la vallée de *Ta-li-lo*; c'était là qu'était jadis la résidence du roi d'Oudyâna.... »

La plus considérable des cinq rivières qui, descendant des gorges du Hindou-kôh, forment le Pendjkouré, avant que celui-ci ne se soit réuni à la rivière de Svat, est le *Tal* : c'est une particularité que nous apprenons du mémoire plusieurs fois cité de M. Court. Cette rivière de Tal nous indique, se-

lon toute probabilité, la vallée de Ta-li-lo de la relation. Cette haute région est en partie habitée par les Kamozaïs, dans le pays desquels une localité du nom d'*Outchan* est encore aujourd'hui un but de pélerinage pour les Hindous (1). Il est possible que ce lieu représente le site même de cette ancienne résidence des rois d'Ouddjâna : c'est ce que les investigations des futurs explorateurs permettront peut-être de constater.

Les extraits de la grande relation officielle de Hiouen-thsang traduits et publiés par M. Stanislas Julien dans l'appendice géographique qui termine son volume actuel, disent expressément (p. 427) que de la vallée de Ta-li-lo le voyageur se porta à l'est à travers un pays plein de montagnes, qu'il remonta de nouveau le Sindh, et qu'ayant fait ainsi environ 500 li (45 lieues) il arriva au royaume de Po-lou-lo, c'est-à-dire à la contrée alpine de *Bolor*, dont l'existence est en effet connue dans cette région. La relation rédigée par les deux historiens de Hiouen-thsang ne dit rien de cette excursion, cependant assez notable.

Après avoir mentionné le voyage à la vallée de Ta-li-lo, elle nous ramène encore une fois à Outakhanda. Elle poursuit ainsi :

(1) C'est encore à M. Court que nous devons cette notion curieuse, qu'il avait recueillie de la bouche des Hindous de Peïchavèr (Mémoire cité, dans le *Journal of Asiatic Society of Bengal*, N° 88, 1839, p. 312). Le nom des Kamozaïs y est imprimé fautivement dans le texte *Samozaïs;* il est correctement écrit sur la carte dont le mémoire est accompagné.

» Au sud de la ville d'Outakhanda on passe le fleuve *Sindhou*, qui est large de 3 à 4 li et roule avec rapidité ses eaux pures et transparentes. Des dragons venimeux et des animaux malfaisants habitent au fond de ce fleuve. Tous ceux qui le passent en portant soit des joyaux extraordinaires de l'Inde, soit des fleurs rares ou des reliques, voient subitement leur barque s'engloutir sous les flots.

» Après avoir traversé ce fleuve, on arrive au royaume de Ta-tcha-chi-lo (Takchâçila).

» A 12 ou 13 li au nord de cette ville, il y a un stoûpa qui fut bâti par le roi Wou-yeou (Açôka)....

» En partant de là, à une distance de 700 li au sud-est (environ 64 lieues) on trouve la ville de *Seng-ho-pou-lo*. »

L'emploi de cette formule que M. Stanislas Julien rend par l'impersonnel *on va*, *on arrive*, au lieu du pronom personnel *il* alla, *il* arriva, indique en général que le voyageur n'a pas visité lui-même les lieux dont il est question dans les phrases ainsi construites; ce sont des renseignements recueillis à l'occasion et que le récit du voyage amène. Cette remarque a été faite par un lettré chinois, et consignée dans une sorte d'épilogue qui se trouve à la fin de la relation. M. Julien insiste avec raison sur la grande importance de cette distinction, sans laquelle il régnerait une extrême confusion dans l'itinéraire. Klaproth, s'il l'eût reconnue, aurait évité plusieurs fautes dans l'analyse qu'il a donnée en 1834 du voyage du bouddhiste chinois, en lui fai-

sant visiter des provinces où le voyageur n'avait pas pénétré, notamment Siñhala, ou Ceylan. Toutefois il ne nous paraît pas que le rédacteur de la relation que nous avons sous les yeux se soit toujours astreint d'une manière rigoureuse à cette distinction cependant si essentielle. Ainsi, dans le passage que nous venons de transcrire et où il est question de Takchâçila, l'original emploie apparemment le mot (*tchi*, venir, arriver) qui implique une simple information orale, et non l'expression (*hing*, marcher) qui indique une visite personnelle, puisque l'attentif et scrupuleux traducteur rend ce passage par les mots « *on arrive* au royaume de Takchâçila ; » et cependant il est dit plus tard (p. 262), lors du retour de Hiouen-thsang après sa longue tournée dans l'Inde, qu'arrivé au pays de Takchâçila il y salua *une seconde fois* avec respect un stoûpa situé à 12 ou 13 li au nord de la ville, et qui avait été autrefois le théâtre d'un des miracles de Bouddha. Cette expression suppose évidemment une première visite. Il est également dit dans l'extrait du *Si-yu-ki* que M. Julien a donné en appendice (p. 450), « qu'en sortant du pays de Takchâçila, Hiouen-thsang *fit* environ 700 li et arriva au royaume de Seng-ho-pou-lo. » C'est une difficulté que nous soumettons à la sagacité du savant traducteur.

Nous en voyons une autre plus grave encore dans ces mots qui viennent ensuite : « Lorsqu'on a quitté les frontières septentrionales de Takchâçila, on passe le fleuve Sin-tou (*Sindhou*).... » Cette phrase nous

paraît tout simplement inintelligible. Non-seulement on n'explique pas à quel propos vient cette nouvelle mention d'un passage du Sindh ; mais, de plus, le royaume de Takchâçila (où la relation nous ramènera plus tard) était à l'orient du fleuve, tandis que la phrase qui nous occupe impliquerait le contraire. Peut-être cette contradiction apparente se peut-elle expliquer en supposant que le pays de Takchâçila s'étendait des deux côtés du Sindh (au sud du Kophès, ou rivière de Kaboul), de même que le Gandhâra au nord ; mais outre qu'à cet égard nous manquons absolument de témoignages directs, la phrase chinoise n'en restera pas moins obscure et mal construite. Il doit y avoir là quelque altération du texte, que la sagacité de notre savant sinologue saura peut-être bien reconnaître (1).

La relation conduit ensuite Hiouen-thsang de la ville royale de Takchâçila au *Kaçmîra* (Kia-chi-mi-lo), en passant par le royaume d'*Ouraçî* (Ou-la-chi). Comme la ville de Takchâçila, quel qu'en soit d'ailleurs le site précis jusqu'à présent inconnu (nous y reviendrons), était certainement dans le sud-est de la ville actuelle d'Attok, entre le Sindh et la Vitastâ (le Djiloum), et que le voyageur pénétra indubitablement dans le Kachmîr par la passe

(1) Nous lui signalerons encore dans le même endroit de la relation une autre faute à corriger. Il est dit dans le texte (p. 89) qu'à *vingt* li au sud-est du fleuve Sindhou, en se dirigeant vers Takchâçila, on traverse une grande porte en pierre ; et dans une note de la même page on lit *deux cents* li ; quelle est la bonne leçon ?

de Baramoula, il en résulte que pour lui la direction générale de cette partie de sa route était au nord-est. Le texte dit que de Takchâçila Hiouen-thsang fit 500 li *au sud-est*, à travers un pays de montagnes, pour arriver à Ouraçî ; cette indication du sud-est est certainement fautive. D'autant plus que d'Ouraçî à la capitale du Kachmîr la direction indiquée est également au sud-est, ce qui nous porterait bien loin du Kachmîr dans la direction du Gange. La relation est plus correcte lorsque plus tard il y est dit (p. 262) que pour aller de Takchâçila à Kaçmîra on fait 50 yôdjanas *au nord-est* (1). Au surplus le pays d'*Ouraça* est bien connu d'ailleurs, soit par les sources sanscrites, soit par l'indication qu'on en trouve dans Ptolémée sous la forme *Ouarsa*, comme une contrée du nord-ouest du Pendjab entre le Kachmîr et l'Indus ; et l'on a supposé, avec assez de probabilité, que le nom s'en conservait dans celui de *Rasch*, appartenant à un district du haut pays que l'on traverse en allant d'Attok à Mozafferabad. Dans la carte chinoise que nous avons déjà citée, le royaume d'Ouraçî (*Ou-la-chi-koué*) se trouve marqué précisément dans cette situation.

Hiouen-thsang séjourna deux années entières dans le Kachmîr, accueilli du radja avec une libéralité toute royale, honoré des sages et des docteurs du pays qui admiraient sa vive intelligence et la connaissance profonde qu'il avait acquise des livres

(1) Le *yôdjana* renferme 4 koss ; le koss de ces parties montueuses du Pendjâb est très-court.

de la loi, toujours entouré d'une foule empressée qui venait écouter sa parole et assister à ses conférences. Ces deux ans écoulés, il songe enfin à poursuivre son voyage. Il gagne la frontière du pays en se dirigeant au sud-ouest, dit la relation, franchit des montagnes, traverse des torrents, et après avoir parcouru 700 li il arrive au royaume de Pouan-nou-tsie, ou *Panoutcha*. La direction, le nom et la distance, tout est ici parfaitement exact. Hiouen-thsang sort du Kachmîr par la grande passe du sud-ouest (celle de Pir Pandjab), et il entre dans un pays dont la capitale porte encore aujourd'hui le nom de *Pantch* (le *Punch* des cartes anglaises), entre les montagnes kachmiriennes et le Djiloum. Ce royaume de Panoutcha de notre voyageur ne se trouve pas mentionné dans les sources indigènes, à moins qu'il n'y faille reconnaître le pays de *Pantcha-sattra* nommé dans un endroit de la chronique du Kachmîr, et peut-être aussi le *Pantcha-râchtra* de la grande chronique cinghalaise (*Mahavansi*, traduit par Turnour, p. 74), lequel ne diffère sûrement pas de l'*Outtara-Pantchala* (Pantchala du Nord) cité dans un autre document géographique de Ceylan, à côté de Radjévara (Radjavar, dont il sera question tout à l'heure) et de Taksala, ou Takchâçila(1). C'est du reste un des grands services que la relation publiée par M. Stanislas Julien aura rendus à la géographie et à l'histoire de l'Inde, de

(1) Dans le recueil d'Upham, *the sacred and historical Books of Ceylon*, vol. II, p. 146.

faire connaître l'existence, ou d'indiquer la situation de nombre de petits royaumes dont il n'est pas fait mention dans ceux des documents de l'Inde qui ont été livrés jusqu'à présent à la critique européenne, ou qui n'y sont nommés que d'une manière trop vague pour les retrouver sur la carte.

Le voyageur, poursuivant sa route vers le sud et le sud-est, traverse toute la largeur du Pendjab en se portant vers la région du Gange. À 400 li de Panoutcha (1) il arrive au royaume de Ko-lo-ché-pou-lo, ou *Râdjapoura*. Cette ville, et le pays dont elle était la capitale, sont mentionnés très-fréquemment dans la chronique du Kachmîr à partir du XIe siècle; et comme il est dit qu'elle était sur la route du Kachmîr à Lôhara (Lahor), indication conforme à celle de la relation chinoise, on n'y saurait méconnaître la *Radjavar* de nos cartes, dont la distance et la direction à l'égard de Pantch conviennent également. Dans une petite géographie cinghalaise que nous avons citée tout à l'heure, document intéressant quoique d'une date peu ancienne au moins quant à sa rédaction, cette ville est mentionnée sous son nom actuel de *Radjévara* parmi les cités principales de l'extrémité nord-ouest de l'Inde. Déjà cette identification et la précédente (celle de Panoutcha avec la Pantch actuelle) avaient

(1) Les deux biographes de Hiouen-thsang disent à 400 li *à l'est*. La relation d'Hiouen-thsang lui-même, dans les extraits correspondants que M. Julien en a donnés en appendice, dit, avec plus d'exactitude, *au sud-est*.

été reconnues par M. Alexander Cunningham, dans un bon travail sur l'itinéraire de notre voyageur.

La suite des marches de Hiouen-thsang dans le Pendjab nous fournit encore des renseignements neufs et d'utiles indications, dont une surtout nous paraît fixer d'une manière définitive un point de géographie longtemps controversé : nous voulons parler du site de la ville de *Sagala*, ville qui joue un rôle éminent dans l'histoire de l'expédition d'Alexandre, ainsi que dans plusieurs épisodes de la grande épopée hindoue. Il est inutile de rappeler toutes les hypothèses dont l'emplacement de cette antique cité a été l'objet. Les autorités qu'Arrien a suivies dans la rédaction de son histoire mettent expressément cette ville à trois marches de l'Hydrâôtès (l'Iravatî des sources sanscrites, la Ravî de nos cartes actuelles), — et cela nécessairement sur la grande route, la *route royale*, d'Attok à l'Inde Gangétique. L'Hydraôtès ne peut ainsi avoir été coupé par l'armée macédonienne qu'au passage actuel de Lahor, ou à celui de Mianî, mais plus probablement au premier (1). Ici les données de l'historien grec et celles

(1) Arrien nomme, entre l'Hydraôtès et Sagala, à deux marches du fleuve et à une seulement de la cité royale, une ville de *Pinprama* dont la place actuelle de *Bhéranah*, à 9 lieues de Lahor dans la direction de l'est, pourrait bien avoir gardé le nom. Pinprama était dans le territoire des *Adraïstae*, dit l'historien (Ἀδραϊσταὶ ou Ἀδρησταὶ); ce nom nous paraît une altération de l'appellation indigène *Aïrâvatâ*, qui, dans Hémâtchandra (943, p. 176, Bœthl.), est donné comme nom de contrée. M. Lassen, qui dans ses Antiquités indoues

de Hiouen-thsang se complètent réciproquement. Arrien nous indique d'une manière précise le territoire, la relation chinoise va nous désigner la localité.

« Deux jours après avoir quitté le royaume de Râdjapoura, dit notre relation, Hiouen-thsang passa le fleuve Tchen-ta-lo-p'o-kia (la *Tchandrabhâga*, ou Tchénab supérieur), et arriva à la ville de Ché-yé-pou-lo (*Djayapoura*)... Le lendemain il arriva à la ville de Ché-kié-lo (*Çâkala*). »

La ville de *Djayapoura* (la ville de la Victoire), que nous ne trouvons mentionnée dans aucun de nos documents sanscrits, est absolument inconnue d'ailleurs, et la connaissance très-imparfaite que l'on a du local ne nous permet pas d'en retrouver les vestiges, s'ils existent (1); on ne peut donc dire précisément sur quel point la route du voyageur coupe la Tchandrabhâga. La distance moyenne entre Radjavar et cette rivière, dans la direction de l'itinéraire, est de 25 lieues environ ; les deux journées employées pour franchir cette distance et arriver à

avait songé aux *Aratta* du Mahâbhârata, est revenu lui-même sur ce rapprochement, par cette considération qu'il ne paraît pas que l'appellation générique d'*Aratta* se soit jamais appliquée à une peuplade particulière (*Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 159, note 1).

(1) Une certaine analogie de nom aurait pu faire penser à *Djabbher*, lieu situé à mi-chemin entre le Tchénab et le Ravi, dans le N.-O. de Lahor ; mais, nous le répétons, tant que ces territoires jusqu'à présent à peu près inexplorés n'auront pas été l'objet d'une étude attentive et prolongée, au double point de vue de la géographie et des antiquités, on ne saurait apporter trop de réserve dans toute identification qui ne reposerait pas d'ailleurs sur des données tout à fait évidentes.

Djayapoura peuvent donc être regardées comme un temps convenable (1). Mais il n'en est plus ainsi de la troisième journée, qui, d'après le texte de notre relation, aurait conduit Hiouen-thsang de la Tchandrabhâga à Çâkala. Comme la largeur moyenne du Douâb compris entre le Tchandrabhâga (Tchenab) et l'Iravatî (Hydraôtès ou Ravî) est de 25 de nos lieues communes, et qu'il reste encore, d'après les documents grecs, deux étapes militaires, c'est-à-dire une forte journée pour un voyageur, de l'Iravatî à Çâkala, il est bien évident que le pèlerin chinois n'aura pu franchir en une seule traite, une distance qui est de 35 lieues au moins, et peut-être de 40 ou même plus. Il y a donc ici, selon toute apparence, une lacune dans le texte, ou plutôt une erreur de chiffre ou une omission qui peut provenir de la rédaction primitive. Des fautes de ce genre ne sont pas rares dans les journaux des voyageurs, alors surtout que les notes ont été rédigées de mémoire, et que la géographie n'est pas l'objet spécial du voyage. Et l'on ne peut pas dire ici que si les distances indiquées sont plus courtes que ne le nécessitent nos prévisions, c'est que la Çâkala où les trois journées aboutissent n'est pas la Sagala des historiens d'Alexandre, et doit se chercher non au delà ou à l'est de la Ravî, mais à l'ouest ou en deçà. D'abord il est démontré *à priori* que le texte de la relation est fautif en cet endroit, au moins quant à la

(1) Si l'on se portait à *Djabbher*, la distance serait de 45 lieues au moins.

distance indiquée en li de Radjavar à Çâkala (et probablement aussi quant au nombre de *trois* journées); car les 200 li marqués d'une capitale à l'autre, lesquels répondent à 17 ou 18 de nos lieues communes, ne nous conduiraient même pas de Radjavar au point le plus rapproché de la Tchandrabhâga (1). Et en second lieu, on va voir que les détails topographiques donnés par Hiouen-thsang sur la localite de *Çâkala* ne permettent pas d'y méconnaître la *Sagala* des historiens d'Alexandre, en même temps qu'ils en fixent le site d'une manière irréfragable.

Ces détails avaient été omis par l'historien chinois du voyage; heureusement M. Stanislas Julien a eu la bonne pensée de traduire de la relation de Hiouen-thsang lui-même ce qu'elle renferme de notes intéressantes pour la géographie des pays visités, et de joindre ces notices en appendice à la suite de son volume, dont elles augmentent singulièrement la valeur scientifique. Or voici ce que nous trouvons dans l'article consacré au royaume de *Tchêka*

(1) Cette distance de 200 li est indiquée dans une phrase de la relation qui précède le dernier passage que nous en avons transcrit, et qui en est un résumé anticipé. Il y est dit que partant de Radjavar, et se dirigeant au sud-est, après avoir descendu des montagnes et traversé des rivières, «*au bout de* 200 *li* on arrive au royaume de Tsékla (*Tchéka*).» Tchéka, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, est le pays dont Çâkala était la capitale. Ce nombre de 200 li semblerait un chiffre introduit par l'historien du voyage pour correspondre aux trois journées dont il est question deux lignes plus bas. Nous ferons observer ici que dans tout le cours de la relation les distances indiquées d'un État à un autre État doivent s'entendre d'une capitale à l'autre, à moins que le contraire ne soit spécifié d'une manière précise. Ceci est une remarque essentielle.

(p. 458) : « Ce royaume a environ 10,000 li (1). A l'est, il s'appuie sur la rivière Pi-po-ché (la *Vipâça* des textes sanscrits, le Beïas de nos cartes modernes); à l'ouest il est voisin du fleuve Sin-tou (le Sindhou, ou Indus) (2). La circonférence de la capitale est d'environ 20 li; à 14 ou 15 li au sud-ouest de la capitale, on arrive à l'ancienne ville de Ché-kié-lo (*Çâkala*). Quoique les murs soient détruits (3), leurs fondements sont encore solides. Cette ville avait environ 20 li. Au centre, on a construit une petite ville dont la circonférence est de 6 à 7 li... Ce fut l'ancienne capitale de ce royaume... »

Il résulte de ces indications précieuses que l'ancienne *Çâkala* était à une lieue et demie environ de la ville plus récente de *Tchéka*, devenue la capitale du royaume depuis la ruine de la précédente. Maintenant, quant à l'emplacement de Tchéka elle-même, elle nous est donnée par des renseignements modernes; *Tchèk* est le nom que portait autrefois la capitale actuelle du ci-devant royaume des Seïkhs (Lahor n'y a plus que le second rang), avant qu'un des souverains du pays, dans la seconde moitié du XVIe siècle, y eût fait creuser un magnifique étang qui fut nommé Amritasara, le Lac de l'Immortalité,

(1) De circuit. Cette étendue comprend les provinces ou États tributaires. Voyez la note suivante.

(2) On voit qu'ici le voyageur comprend dans les limites du royaume de Tchéka le royaume tributaire de Moultân, qui est mentionné à part dans un autre endroit de la relation (Appendice, p. 412).

(3) Alexandre, au rapport d'Arrien, avait fait raser la ville au niveau du sol.

d'où la ville a pris et conservé le nom d'*Amritsar*. On peut voir à ce sujet Hamilton, dans sa description de l'Indoustan, le colonel Malcolm dans son mémoire sur les Seïkhs (*Asiatic Researches*, vol. IX, p. 211), et avant eux le P. Tieffenthaler, dans sa *Description de l'Inde*, t. I, p. 109 (édition de Berlin, 1791, in-4°). Au surplus, la dénomination de *Tchêka* comme nom d'un grand territoire du Pendjab, n'est pas entièrement étrangère aux auteurs sanscrits, quoiqu'on ne la trouve pas dans les sources de l'époque classique. Le Lexique d'Hématchandra, si riche en indications précieuses pour la synonymie géographique de l'Inde, nous apprend que les Bahîka, c'est-à-dire le peuple dont Çâkala était la capitale, étaient aussi appelés *Takva* (leçon qui doit très-probablement se corriger en *Takka*, le *k* et le *v* sanscrits ne différant que par un simple trait); et il est aussi question dans la chronique du Kachmîr, à l'occasion d'événements qui se rapportent au XIIe siècle de notre ère, d'un pays de *Takka* qui peut bien ne pas différer du *Tchêka* de Hiouen-thsang. Il ne faut pas oublier que la prononciation locale des provinces s'éloignait souvent des formes pures du sanscrit littéral.

A une journée de marche à l'est de Tchéka (Amritsar), sur la frontière orientale du royaume, notre voyageur arrive à une grande ville qui n'est pas nommée, et il s'y arrête un mois entier, profitant, comme partout, du commerce des docteurs les plus savants dans la Loi.

« De là, poursuit la relation, Hiouen-thsang fit 500 li (40 lieues) à l'est, et arriva au royaume de *Tchînapati* (Tchéna-po-ti).

» Au sud-est de la grande ville (la capitale) il fit 50 li (de 4 à 5 lieues) et arriva au Seng-kia-lan de Tamo-sou-fa-na (*Tâmasavana saṁghârâma*, ou le Couvent de la Forêt obscure)...

» De là il fit 145 li au nord-est (11 lieues) et arriva au royaume de Ché-lan-ta-lo (*Djalandhara*)...

» De là, se dirigeant encore au nord-est, il gravit des monts escarpés, traversa des lieux pleins de précipices, et, après avoir fait 700 li (56 lieues), il arriva au royaume de Kou-lou-to (*Koulouta*). »

Des trois royaumes nommés dans ce passage, il en est deux dont la synonymie est certaine : c'est le royaume de *Djalandhara* et celui de *Koulouta*. Le premier, qui figure déjà dans le Mahâbhârata, n'a pas changé de nom ; c'est le pays compris entre le Satladj (l'ancien Çatadrou) et le Beïas ou Vipâça (l'Hyphasis des Grecs). *Koulouta* se retrouve également sur nos cartes sous le nom de *Koulou* dans la région subalpine de l'Himâlaya occidental, aux sources mêmes de la Vipâça et de ses premiers affluents. La direction à l'égard du Djalandhara, et la distance d'une capitale à l'autre, sont précisément telles que Hiouen-thsang les indique (1). Mais

(1) Le pays de *Koulouta*, qui n'est pas nommé, que nous sachions, dans les sources de l'époque classique de l'Inde, figure dans une liste de pays tirée du Varâ Sanhita (ouvrage astronomique du ve siècle de

Tchinapati (ou peut-être *Tchinavati*) reste inconnu. Les anciennes sources hindoues, non plus que les documents et les cartes modernes, ne nous fournissent aucun rapprochement synonymique. La distance et la direction indiquées à l'égard de Tchéka nous conduiraient au pays de Kototch, à l'ouest de Koulou ; mais alors la suite de l'itinéraire, de Tchinapati à Djalandhara, et de Djalandhara à Koulouta, ne s'ajustera plus du tout au local. Nous pensons que cette partie de la relation chinoise est fautive ; toutefois il est prudent de rester sur la réserve à ce sujet, jusqu'à ce que la topographie et les antiquités de ces parties du Pendjab aient été plus particulièrement explorées et nous soient mieux connues.

De Koulouta Hiouen-thsang se dirige au sud, et après avoir franchi une distance de 700 li (environ 65 lieues, non compris les sinuosités du chemin), il arrive au royaume de Ché-to-t'ou-lo, transcription sous laquelle se cache la dénomination indigène de *Çatadrou*. Çatadrou est le nom sanscrit de la rivière dont une corruption musulmane, non moins barbare que la prononciation chinoise, a fait le nom actuel de Satladj, — ou Setledj, comme disent les Anglais ; mais nous ignorions qu'un État soumis à un prince particulier eût porté le même nom. C'est une

notre ère), et publiée par Wilford dans le huitième volume des *Asiatic Researches*. Ajoutons ici que le pays de *Lo-hou-lo* dont Hiouen-thsang fait mention comme étant situé au nord du Koulouta, se retrouve également dans celui de *Lahoul*, aux sources de la Tchandrabhâga, entre Kouleuta et le Kachmir.

des nombreuses restitutions que la carte politique de l'Inde ancienne devra aux notions fournies par notre voyageur. La distance et la direction marquées par l'itinéraire conduisent au cœur de la grande province du Sirhind, un des huit sircars du gouvernement de Dehli sous la dynastie mongole; cette province avait pour limite septentrionale le Çatadrou ou Satladj, qui la séparait du Djaladhara. Parmi les chefs-lieux de districts dont l'Ayîn Akbéri fournit la liste, nous en trouvons un dont le nom de *Sadhourèh* présente assez d'analogie avec celui de *Çatadrou* pour que l'on croie pouvoir identifier cette place avec la capitale visitée par Hiouen-thsang. Elle est assise au pied des hauteurs, près d'un des cours d'eau qui forment la Sarsouti (Sarasvatî), à une quinzaine de lieues dans le N.-E. de Thanesar. Toutefois, l'hypothèse que nous émettons a besoin d'être contrôlée par l'examen des lieux; si la place est réellement ancienne, elle doit présenter quelques vestiges de son état antérieur. La ville, au rapport de notre voyageur, avait un circuit de dix-sept à dix-huit li, c'est-à-dire de près de cinq milles anglais, et il y avait, à trois ou quatre li au S.-E. de la ville, un stroûpa de 200 pieds de hauteur dont on attribuait la fondation au célèbre Açôka. Ce sont des indications à vérifier.

La situation du royaume où Hiouen-thsang se rend ensuite, et celle de sa capitale, nous sont indiquées en quelque sorte par une désignation trigonométrique. D'une part le voyageur compte

800 li, au S.-O., de Çatadrou à Po-li-yé-ta-lo (*Pâryâtra*); d'une autre part il compte 500 li, en se portant à l'est, de Pâryâtra à la célèbre *Mathoûra*, dont la situation sur la Yamounâ est bien connue. Si nous cherchons sur la carte le point d'intersection de ces deux distances (dont il convient de déduire un huitième pour les sinuosités de la route, moins considérables qu'ailleurs dans ce pays de plaines), nous sommes amenés vers Birohar, au cœur de la province de Mévat (nommée aussi Chékavatti). Or la moitié occidentale de cette province est traversée par la chaîne des hauteurs d'Aravalî, dont la partie méridionale, là où elles couvrent le Mévar et se rattachent au système des monts Vindhyâ, est désignée dans les sources pouraniques sous le nom de *Pâryâtra*. Il semblerait donc qu'à une certaine époque l'usage aurait étendu ce nom à toute la chaîne, et l'aurait communiqué au pays qui a pris plus tard la dénomination de Chékavatti. Quant à la capitale, le nom actuel de *Birohar* serait-il une altération de celui de Pâryâtra? c'est ce que nous ne nous hasarderons pas à décider. Une forteresse voisine est aussi appelée *Barad*. Ainsi que nous l'avons fait en d'autres cas, nous ne pouvons, après avoir signalé ces rapports donnés par les distances et ces convenances au moins apparentes, qu'appeler sur ces localités, mal étudiées jusqu'à présent, l'attention sérieuse des futurs explorateurs.

Nous sommes sortis du pays du Pendjab, et l'itinéraire, arrivé à Mathoûra, va nous faire péné-

trer au milieu des plaines de l'Inde gangétique. Dans un prochain article nous y suivrons notre voyageur.

Nous n'avons pas, nous le croyons, à nous excuser de donner un certain développement à cette étude analytique. La nouveauté du sujet, et l'extrême importance du document dont M. Stanislas Julien vient de doter la science, justifieront assez les détails et les discussions auxquels nous sommes entraîné.

L. Vivien de St-Martin.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Travaux des diverses Académies et Sociétés savantes de l'Europe relatifs à la géographie et aux sciences ethnologiques.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 6 mai. — M. Faidherbe, officier français, adresse de Saint-Louis (Sénégal) des renseignements sur les tribus de la rive droite du Sénégal, qu'on a toujours désignées sous le nom de *Maures*, et qui sont un mélange de tribus arabes et berbères. Les unes parlent un dialecte arabe presque identique avec celui de l'Algérie; les autres, un dialecte berbère appelé *zénaga*. M. Jomard a donné lecture d'une partie du mémoire de M. Faidherbe, qui renferme beaucoup de faits intéressants pour l'ethnographie de la Sénégambie et du Sahara.

Académie impériale des Sciences de St-Pétersbourg.

Dans la séance du 19 novembre (1er décembre) 1852 (une des dernières dont nous ayons reçu le compte rendu), M. Struve a annoncé l'heureux achè-

vement de l'expédition de Bessarabie, relative à la mesure des degrés du méridien. Les deux astronomes, MM. Prazmovsky et Wagner, étaient de retour à Poulkova depuis le 10 novembre. Un rapport sur les travaux de cette expédition sera publié.

— Le ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie une brochure renfermant trois articles de M. le professeur Czernay, de l'Université de Kharkov, relatifs à une expédition dont il a fait partie, et qui a eu pour objet l'exploration physique du gouvernement de ce nom et des gouvernements limitrophes. M. Brandt est chargé par l'Académie de lui faire un rapport à ce sujet.

M. Brandt a fait son rapport dans la séance suivante (le 17-29 décembre). Ce rapport a été entièrement favorable, mais l'extrait que nous en trouvons dans le *Bulletin* de l'Académie n'entre dans aucun détail.

— Dans la séance de 25 février (9 mars) M. Baer a commencé la lecture d'un long travail (en allemand) intitulé *Matériaux pour une histoire des pêches en Russie et dans les mers qui la baignent*. La première partie de ce travail, renfermant les remarques générales, est imprimée dans le N° 255 du *Bulletin*.

— Dans la même séance, MM. les Drs Frantzius et Carl Hoffmann annoncent à l'Académie qu'ils se proposent d'entreprendre une expédition scientifique à Costarica et dans l'isthme de Panama, et ils la prient de leur accorder une subvention à cet effet. Comme les voyageurs sont vivement recommandés

par des lettres de M. de Humboldt, l'Académie désigne une commission qui lui fera un rapport sur le projet des deux naturalistes de Berlin, et sur le mode de secours que l'Académie pourrait leur prêter.

Société Asiatique de Londres.

Séance anniversaire du 21 *mai.* — Le rapport qui a été lu par l'honorable président, M. H. H. Wilson, a eu surtout pour objet les efforts ininterrompus des explorateurs anglais et français en Assyrie dans le cours de l'année dernière. Le rapporteur a fait remarquer que l'on peut, quant à présent, entrer dans un détail plus particulier à l'égard des fouilles françaises, parce que des notices officielles et suivies en ont été publiées en France, au lieu que pour les fouilles anglaises on en est encore réduit à des lettres privées qui ne les font connaître que partiellement. Des galeries voûtées, des colonnades, des chambres remplies de restes précieux, témoignent, a dit M. Wilson, de l'habileté et de l'énergie des agents de la France; et une nombreuse collection de cylindres, de briques cuites, d'ornements, de vases d'un beau travail, en agate, en marbre et en cornaline, forment à Paris le noyau d'un Musée Assyrien, qui est orné aussi de vues photographiques des découvertes, vues prises sur les lieux, et qui en beaucoup de cas sont coloriées avec les substances trouvées en même temps, parmi lesquelles on cite un très-beau sachet d'outremer gros comme

un œuf de pigeon. La bonne entente qui n'a cessé d'exister entre les explorateurs des deux nations est un fait dont il faut s'applaudir; M. Place reconnaît avec empressement les indications qu'il a reçues du colonel Rawlinson, indications tirées de ses lectures des inscriptions, et qui avaient mis sur la trace d'une suite de fouilles dont on pouvait déjà se promettre les meilleurs résultats.

Les recherches des explorateurs anglais ont été suivies aussi du plus grand succès. De beaux ornements en or, des cylindres, des vases en basalte sculpté, etc., ont été trouvés à Chérif-Khân. Les lettres du colonel Rawlinson ont de temps à autre tenu la société au courant de ses découvertes. Dans une de ces lettres il décrit un lion en bronze trouvé à Nebbi Younous, portant l'inscription « *Esarhaddon, roi des rois, vainqueur de Misr et de Kousch* » (l'Égypte et l'Éthiopie). Dans une autre lettre se trouvait incluse la copie d'une inscription dans un caractère sémitique, trouvée, avec beaucoup d'autres, dans un lieu appelé Abouchoudr; ces inscriptions sont tracées sur des feuilles de plomb, et elles étaient déposées dans des urnes sépulcrales. Le colonel a communiqué à un tiers une liste des mois babyloniens trouvée sur une tablette, et à l'aide de laquelle on peut déterminer d'une manière approximative la suite des événements rapportés dans l'inscription de Bisutoun.

Dans la dernière lettre qu'on a reçue de lui, le colonel Rawlinson informait la société qu'il avait

préparé, non sans beaucoup de peines, un exposé complet de ses travaux et de ses découvertes récents, pour être lu à cette réunion annuelle de la Société Asiatique ; mais la malle par laquelle ce compte rendu était expédié a été pillée par les Arabes Aouézèh, et on dit les avoir vus portant les caractères cunéiformes en guise d'amulettes. Le colonel avait enfin reçu les cylindres de Kilah Cherghat attendus depuis longtemps. C'est un magnifique document qui se compose de 800 lignes d'écriture, et qui contient les bulletins de Tiglath Pilésèr I[er]; il est de cent ans au moins plus ancien qu'aucun autre document découvert jusqu'à présent. Le colonel dit ne pouvoir tenter de donner même un résumé de l'inscription; tout ce qu'il en peut dire quant à présent, c'est que le roi porta ses armes principalement en Arménie, dans la Cappadoce, dans le Pont, et sur les côtes du Pont-Euxin : à l'est, il franchit les montagnes du Kourdistan ; à l'ouest, l'Euphrate. Il parcourut la Syrie du Nord et la Cilicie, mais il n'essaya pas de pénétrer en Palestine.

Étant ainsi entré dans une période antérieure aux gloires de Ninive et de Calah, le colonel Rawlinson ne désespère pas de pouvoir remonter jusqu'à l'institution de la monarchie. L'écriture de cette inscription de Tiglath Pilésèr est meilleure, la langue plus polie, et les distinctions grammaticales plus nettement marquées que dans les légendes d'une époque plus récente. La ville capitale, *Assour*, est naturellement l'*Allasar* de la Génèse, dont Ariokh était roi,

et le *Tel-Assar* des Targhoums que l'on identifie avec la *Résèn* de Moïse. Il regarde le site de *Ninive* comme décidément fixé à Nebbi Younous, *Calah* à Nimroûd, et *Résèn* à Kilah Cherghat.

Une tablette du règne de Sennakhérib a été récemment trouvée à Nebbi Younous; elle est d'un grand intérêt. Elle contient le récit de deux campagnes qui paraissent avoir été postérieures à celles que mentionnent les annales, l'une contre Mérodakh Baladan, l'autre contre les rois confédérés de l'Orient, parmi lesquels est un roi des Perses dont malheureusement le nom est perdu. Le nouvel obélisque rompu trouvé à Nimroûd n'était pas encore arrivé au colonel Rawlinson; il comptait y faire d'intéressantes découvertes, attendu qu'à en juger par la description qu'on en a faite ce n'est pas le duplicata d'un autre qui serait déjà connu.

Le colonel est revenu dans ces derniers temps à son véritable trésor de découvertes, aux restes de la bibliothèque des rois d'Assyrie, dont la collection Layard forme la partie supérieure et la mieux conservée. Il y a trouvé des fragments d'alphabets, des syllabaires, et des explications de signes idéographiques; il y a aussi une table de notation, avec les lectures phonétiques des signes, montrant que les Assyriens comptaient par périodes de soixante, ce qui est en parfaite concordance avec les *sossos*, les *saros* et les *néros* de Bérose. Les nombres sont entièrement sémitiques. On y trouve aussi de copieuses notions sur le panthéon Assyrien, des disserta-

tions géographiques expliquant les signes idéographiques qui servent à désigner les contrées et les villes, qui en indiquent les produits et en décrivent les positions; enfin, on y a la liste des rivières et des montagnes principales de l'Asie. Il y a des traités sur les poids et les mesures, sur les divisions du temps, sur ce que nous nommons aujourd'hui les aires de la boussole, etc. Il y a un almanach pour douze années, qui paraît former un cycle analogue à celui des Mongols. Chaque année porte un nom, généralement celui d'un dieu, et toutes les dates des vieilles annales se rapportent à ce cycle. Il y a en outre des listes de pierres, de métaux et d'arbres, sortes de traités élémentaires de géologie, de métallurgie et de botanique, ainsi que des formules astronomiques et astrologiques en nombre infini. On trouve là aussi ce qu'on peut nommer de véritables grammaires et des dictionnaires; et le cercle des conjectures et des lectures hypothétiques sera de beaucoup restreint par un guide sûr que le colonel a trouvé pour la détermination des signes idéographiques et leur distinction des caractères phonétiques. Toute la collection est en fragments; mais elle n'en donne pas moins un curieux aperçu de l'état des connaissances et de la civilisation en Assyrie à une époque où la Grèce était encore plongée dans la barbarie.

Le colonel Rawlinson a reconnu les idéographes de *Ouarka* ou Erekh, d'*Akkad* où Kaskar, de *Kalnèh* ou Niffèr, etc., et il a ainsi trouvé un terrain solide

dans le champ jusqu'à présent si glissant de la géographie babylonienne. « C'est avec un vif plaisir, — ce sont ses propres expressions, — que je contemple la perspective splendide qui s'ouvre maintenant. L'analyse complète des matériaux acquis sera un travail immense; mais les résultats doivent être brillants. » Il nous informe en finissant que de magnifiques ruines remplies de marbres et de sculptures ont été récemment découvertes dans la Khaldée méridionale, près d'un lieu appelé *Aboû Charaïm* (1).

(1) Nous ne terminerons pas cette rapide analyse des derniers travaux du colonel Rawlinson sans exprimer ici le sentiment pénible avec lequel nous avons lu, dans l'*Athenæum Français* du mois de juin dernier, deux articles de M. de Saulcy sur des notes analogues envoyées de Bagdad au vénérable secrétaire de la Société Asiatique de Londres, il y a maintenant précisément un an. Nous ne prétendons rien préjuger, quant au fond, sur les questions controversées relatives au déchiffrement et à l'interprétation des inscriptions cunéiformes de l'Assyrie et de la Médie : nous sommes à cet égard absolument incompétent. Mais lorsqu'on parle d'un homme aussi éminent que le colonel Rawlinson, d'un homme dont les vastes explorations et les découvertes nombreuses attestent de si persévérants travaux en philologie, en géographie et en histoire; d'un homme dont les mémoires, même en dehors du champ des études cunéiformes, révèlent une critique si sage, en même temps qu'une érudition si ferme; d'un homme, enfin, dont tous les savants de l'Europe aiment à glorifier les travaux et à proclamer le haut mérite scientifique, — quand on parle d'un tel homme, disons-nous, on doit le faire en des termes que le bon goût puisse avouer, à défaut de la justice. Le sentiment que nous exprimons au sujet des regrettables articles de M. de Saulcy, nous pouvons assurer que les collègues de M. de Saulcy à l'Institut de France le partagent, car il n'en est pas un qui ne connaisse la haute position scientifique que d'immenses services rendus aux études orientales ont acquise au colonel Rawlinson, et

Le rapporteur annonce que l'impression du mémoire de M. Norris sur l'inscription scythique de Bisutoun est achevée, sauf la correction des dernières feuilles, et plusieurs exemplaires en sont déposés sur le bureau. Ce mémoire est consacré à l'examen et à l'analyse de la seconde espèce d'écriture cunéiforme, dont le déchiffrement a été commencé avec succès par le professeur Westergaard, sous la désignation d'écriture *médique*. M. Norris croit que la langue dans laquelle cette inscription est écrite était celle des tribus nomades de l'empire Persan, et qu'elle était en rapports d'affinité avec les langues dites scythiques, tartares et ougriennes. Une petite inscription d'Artaxercès Mnémon trouvée à Suse est aussi examinée dans le mémoire; et il paraît résulter des recherches récentes du colonel Rawlinson, que toutes les inscriptions de cette partie de l'empire antérieures à l'époque de Néboukhadnezzar furent écrites dans des dialectes de cette classe de langues. On avait espéré qu'un mémoire sur les Scythes de la Perse,

cette position si glorieusement justifiée, ce ne sont pas des attaques aussi légères de forme que de fond qui pourront l'atteindre. Il importe à l'honneur de l'érudition française que de pareilles attaques restent isolées, et que leur auteur en garde la responsabilité exclusive. Quant à nous personnellement, il nous était impossible de ne pas protester de toutes nos forces contre des articles insérés, le lendemain même de notre retraite, dans un journal que nous avons fondé il y a un an, auquel, par conséquent, notre nom restera attaché dans une certaine mesure, et dont nous avons déposé la direction le jour où nous avons été bien convaincu que l'esprit de justice et de haute impartialité où nous nous sommes constamment efforcé de le maintenir ne pouvait plus prévaloir contre l'esprit étroit des coteries et des petites préoccupations personnelles. L. Vivien de Saint-Martin.

auquel le colonel Rawlinson travaillait depuis quelque temps pour accompagner le travail de M. Norris, serait arrivé en Angleterre assez à temps pour être joint au volume annoncé; mais il est à craindre qu'il ne se soit trouvé parmi les objets pillés par les Arabes.

M. Wilson s'arrête ensuite sur les derniers travaux de notre illustre et à jamais regrettable Eugène Burnouf, et sur l'importante publication que vient de faire M. Stanislas Julien de l'histoire de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde au milieu de VII[e] siècle de notre ère; puis il fait connaître une communication reçue de la société Asiatique de Bombay sur un sujet d'un très-grand intérêt. Le D[r] Stevenson a transmis à Bombay sa traduction des inscriptions des grottes de Nassik (Nâsikya), traduction accompagnée d'un mémoire. Il y a là, à ce qu'il paraît, trois grottes principales, et plusieurs excavations de moindre étendue; dans les premières sont inscrites les noms de quatre souverains du Dékhan et du Goudjérât. La première grotte fut construite pour des prêtres bouddhistes par l'épouse du roi Gotamipoutra, et sa date correspond à l'année de notre ère 338. Dans l'inscription principale, il est fait mention de quatre établissements différents situés dans la capitale : un hôpital pour les malades et les infirmes, un collége militaire, un collége pour l'instruction des prêtres bouddhistes, et une institution pour l'enseignement de la science brahmanique. Une autre curieuse inscription de cette grotte

contient un acte de vente régulière faite par le propriétaire des champs environnants, et qui prouve que le respect pour la propriété privée n'était pas inconnu dans l'Inde avant l'introduction du droit anglais. Une autre grotte fut construite par le général du fils de Gotamipoutra, qui est mentionné dans les annales de la Chine. Les inscriptions de la grotte centrale sont les plus intéressantes; et d'après la forme des lettres, le Dr Stevenson croit pouvoir les rapporter à peu près à l'année 22 de notre ère. Elles mentionnent les dons faits par le gendre et la fille d'un satrape indien, — race de princes qui gouvernèrent d'abord au nom des anciens rois Gréco-Bactriens, mais qui furent plus tard indépendants. Le nom du satrape est Nabapana; le nom de son souverain Kchaharata : — ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est indien. Le nom du gendre et de son père montre qu'ils étaient de famille hindoue. Il est dit qu'une somme qui répond à trente-sept millions de francs environ avait été consacrée à l'entretien du monastère. Une des inscriptions est en bon sanscrit, les autres en prâcrit. Les faits qu'on y voit consignés prouvent que les brahmanes et les bouddhistes étaient également favorisés; les inscriptions font voir en outre que le sanscrit et le pali ou pracrit étaient employés concurremment au commencement de notre ère.

Société royale de littérature de Londres.

25 *mai.*—M. Hogg commence la lecture d'un mémoire sur l'histoire de l'Islande et de la langue islandaise. Une opinion commune est que l'*ultima Thule* des Romains est l'Islande; l'auteur ne partage pas cette opinion. Il croit que les îles Færö représentent l'*ultima Thule*, se fondant surtout sur cette considération que si les Romains étaient arrivés en Islande il n'est pas probable que leurs découvertes ne se fussent pas étendues au Groenland et à l'Amérique. On ne sait rien de certain sur l'Islande jusqu'au IXe siècle, quoiqu'on ait dit que les Anglais et les Irlandais avaient connu auparavant l'existence de cette grande île, et que Bède le Vénérable l'avait décrite assez exactement. Les chroniqueurs islandais commencent à l'arrivée des Norvégiens. Ils racontent qu'un pirate nommé Naddodr fut poussé par une tempête sur les côtes de l'Islande en l'année de J.-C. 861. M. Hogg termine son mémoire par une esquisse rapide des premiers temps de l'histoire islandaise.

Société Syro-égyptienne de Londres.

10 *mai.* — Le docteur Lee présente trois cylindres babyloniens, un abraxas, des monnaies couphiques et arabes, deux épées curieuses et deux pointes de flèches, des médailles grecques et turques, provenant en partie de sa propre collection, en partie de celle de feu John Barker de Suwaidirjah.

M. Sharpe lit une note sur le voyage entrepris par Salomon et les Tyriens sur la mer Rouge. Son but était de montrer la limite des connaissances géographiques à cette époque par un rapprochement avec les découvertes postérieures, telles que le voyage de Scylax sous Darius, d'Eudoxus sous Evergète II, et d'Hipplatus sous l'empereur Claude. Suivant l'auteur, les vaisseaux de Salomon n'ont pas pu dépasser le Hadramât sur la côte arabique, et Zanzibar sur la côte africaine. Il considère Ophir comme la Bérénice d'Or des Ptolémées, port des mines d'or de Nubie, et montre que la cargaison de richesses considérables rapportée dans les vaisseaux de Salomon était la même que le tribut éthiopien apporté par le Nil à Thouthmosis III. Il considère les établissements juifs sur les côtes d'Axoum et d'Hadramât, à l'extrémité sud de la mer Rouge, si connus dans le IIe et le IIIe siècles, comme les restes ou les traces des rapports de Salomon avec les habitants de ces côtes, et combat une opinion nouvellement émise, que la reine de Chéba, appelée aussi reine du Sud, habitait l'extrémité nord de la mer Rouge.

On lit ensuite une note de Mlle Fanny Corbaux, sur la géographie physique de l'Exode. Au moyen de bonnes observations géologiques faites par M. Stephenson lors de son dernier séjour en Égypte, et aussi de la rectification des niveaux que le même voyageur a pu faire sur quelques points importants, Mlle Corbaux a été mise à même de rétablir la configuration relative de la terre et de la mer, avec un

degré satisfaisant de certitude géologique, jusqu'au temps de Darius Hystape, 521 avant J.-C., et de là elle a déduit celle de la période moïsiaque.

Le Dr Leichhardt.

Nos lecteurs n'auront pas oublié sans doute qu'une expédition envoyée l'an dernier par le gouvernement colonial de l'Australie en vue de s'assurer, s'il était possible, du sort du docteur Leichhardt et de ses compagnons, avait recueilli des renseignements qu'elle s'était cru autorisée à regarder comme exacts, et d'où il résultait que les aventureux explorateurs auraient tous péri dans leur entreprise, massacrés par les sauvages habitants de l'intérieur. Ceux qui avaient transmis ces tristes nouvelles à la commission avaient cru pouvoir avancer qu'on aurait la preuve directe du fatal événement par les tombeaux mêmes qui marqueraient la place où le malheureux docteur et ses compagnons avaient été assassinés. On verra par la lettre suivante de M. Hely, chef de l'expédition de recherche, à sir Thomas Mitchell, surveyor general de New-South Wales, que cette preuve annoncée, on ne l'avait pas eue; quelques personnes gardaient encore l'espoir, bien faible et bien improbable, que le Dr Leichhardt n'était pas mort, et qu'on le verrait reparaître. Sir Thomas Mitchell, en ce moment à Londres,

a communiqué à l'*Athenæum* anglais la lettre de M. Hely, et il l'a fait précéder de quelques remarques sur les dispositions qu'il conviendrait de prendre pour mieux assurer le succès d'expéditions exploratrices telles que celle du D[r] Leichhardt. L'expérience toute particulière de M. Mitchell, qui a lui-même pris une part active aux explorations dont l'Australie a été le théâtre depuis un demi-siècle, donne une grande valeur à ses observations.

« Si une chose mérite qu'on la fasse, dit sir Thomas, il faut la bien faire : ce précepte du bon sens n'a jamais été plus clairement prouvé que par les expéditions autorisées et entreprises dans ces derniers temps pour l'exploration des parties intérieures de l'Australie. Il semble qu'en de telles expéditions la méthode et le bon arrangement, ainsi que le choix d'hommes et de moyens convenables, doivent être indispensables au succès ; le défaut d'attention sous ces différents rapports nous paraît ne pouvoir aboutir qu'à la non-réussite et au désappointement. Comme on attend de ces expéditions des informations géograghiques précises, l'explorateur doit avoir acquis à cet égard l'habileté pratique nécessaire pour rapporter des cartes exactes ; il doit aussi manier le crayon, ou avoir avec lui un dessinateur. Le caractère d'une expédition de cette nature dans des régions sauvages a tant d'analogie avec une campagne en temps de guerre, qu'une des choses les plus indispensables est que le chef en soit

investi de l'autorité absolue d'un vrai général, soit qu'il ait entrepris spontanément le voyage, soit qu'il en ait été chargé officiellement. Ici l'on ne doit plus connaître que la loi martiale; la vie des compagnons de l'explorateur et celle des indigènes que l'on visite dépend de ses mouvements; la prudence et les soins ne lui sont pas moins nécessaires qu'à un général d'armée. La grande difficulté avec les indigènes est de leur faire connaître la nature des armes à feu que l'on porte avec soi pour sa défense, sans leur en faire éprouver l'effet meurtrier. Une troupe composée d'un petit nombre d'hommes, comparée au grand nombre de tribus sauvages qui l'entoure, se trouve placée dans une situation où la stricte vigilance, la patience et la longanimité ne sont pas moins indispensables que la douceur et la bienveillance, bien qu'on les oublie trop souvent pour prévenir des attaques de la part des naturels. Dans l'Australie, l'hostilité des sauvages indigènes est à peu près universelle, et j'ajouterai qu'elle est très-naturelle; aussi, je le répète, l'autorité et les qualités d'un bon général d'armée sont-elles indispensables dans les rapports que le chef d'une expédition de découvertes intérieures aura avec eux. Il serait inutile d'insister sur l'application de ces remarques au passé Les expéditions militaires ou navales ont pour la plupart été heureuses. L'utilité durable de leurs travaux a été proportionnée à l'expérience de leurs chefs et à leur habileté comme ingénieurs, ainsi qu'au choix plus ou moins judicieux des lignes

de route ou d'exploration qui ont été suivies. Les chaînes côtières de la partie orientale du continent ne présentent qu'une suite de rochers coupés de ravins et couverts d'épais fourrés. La pente qui regarde l'intérieur est plus découverte, mais on y trouve de l'eau difficilement. Kennady et sa troupe périrent sur le premier de ces deux versants, Leichhardt et ses compagnons probablement sur l'autre. La rareté de l'eau en fait presque un objet de dispute armée, et la population sauvage se groupe immanquablement autour des lieux où il y a un peu d'eau, bien décidée à la défendre contre tous. Quand on se trace une route, il faut d'abord avoir en vue l'objet géographique que l'on se propose, puis bien peser les obstacles ; il faut ensuite bien choisir le chef, et encore plus les hommes qu'il aura à conduire. Pas un étranger ne pourrait vivre là où par une sorte d'instinct l'Anglo-Australien saura découvrir de l'eau, retrouver les chevaux perdus, et choisir le meilleur campement : l'explorateur le plus aventureux et le plus heureux à la fois est un Anglo-Australien, M. Hamilton Hume, qui fut le premier instructeur de Sturt. Leichhardt en avait aussi avec lui ; mais il est à remarquer que cet explorateur n'a pas eu les mêmes compagnons dans ses deux expéditions. Je puis mettre sur la même ligne que M. Hamilton Hume, M. Hovenden Hely, jeune homme né dans l'Australie britannique, et qui vient d'achever une expédition à la recherche de Leichhardt. M. Hely fut chargé de cette recherche par le gouvernement,

à la demande du conseil législatif; ici nous trouvons une application frappante des remarques qui précèdent: comme Leichhardt n'avait ni instruction bien définie à suivre, ni point géographique à déterminer, M. Hely manqua d'indication précise pour diriger sa recherche. La difficulté de la tâche ne l'a pas effrayé, néanmoins; mais bien qu'il ait procédé avec une résolution et un jugement dignes d'un objet mieux défini, il n'a pas eu dans sa recherche le succès qu'auraient mérité ses généreux efforts. L'extrait suivant d'une lettre de M. Hely mettra vos lecteurs à même de juger de la nature de son ingrate entreprise. »

Wyoming, Brisbane Water.

« Mon cher M. Thomas, je n'avais, en quittant Sydney, que bien peu d'espoir d'apprendre quelque chose sur l'objet de ma recherche. Ce fut dans l'intention de gagner le Peak-Range (la chaîne des Pics), et de passer ensuite à l'ouest des montagnes dans la région de vos dernières découvertes, comptant pouvoir ainsi ajouter quelque chose à la connaissance géographique du pays, que je pris le commandement de l'expédition. Je ne regardais pas comme impossible de tomber sur quelques-uns des anciens campements de Leichhardt, et peut-être d'être assez heureux pour trouver un fil propre à me mettre sur la voie de son sort; mais je n'avais, je le répète, qu'un bien faible espoir à cet égard, et personne dans la colonie n'avait plus de confiance. La suite m'a montré que si j'avais suivi ma première

intention, je serais revenu aussi avancé que j'étais parti, si ce n'est que j'aurais eu la satisfaction d'avoir traversé un peu de pays nouveau. Mais les rapports que je reçus des indigènes portaient trop le cachet de la probabilité pour que je pusse les négliger, et je tournai mes pas en conséquence dans cette direction. Vous savez déjà quel a été le résultat.

» Quand je quittai Darling Downs au commencement de mars (1852), j'avais des provisions calculées sur le pied de neuf hommes pendant neuf mois, à raison de 5 livres de farine et de 2 livres et demie de viande par homme et par semaine. A Balonne je pris un autre blanc et deux indigènes, ce qui portait ma troupe à douze. J'avais à nourrir tous les indigènes que je rencontrais, et en plus d'une occasion je vis dans mon camp au delà de dix hommes, femmes et enfants. Peut-on s'étonner, d'après cela, que je me sois vu à court de rations? surtout si l'on prend en considération la rareté de l'eau, et conséquemment du gibier, la quantité insuffisante de viande rendant absolument nécessaire une ration plus forte de farine, ration qui n'a cependant jamais dépassé 1 livre par jour et qui a même été rarement à ce chiffre; notre moyenne était de 6 livres par semaine. Nous n'avions d'espoir de trouver les restes dont les natifs nous avaient parlé (s'il en pouvait subsister encore après un laps de plus de quatre années) qu'en recevant l'assistance des natifs eux-mêmes, et la perte tout à fait inattendue de l'interprète nous enleva jusqu'à la moindre chance de

communiquer avec eux. Que pouvais-je faire alors, sinon revenir? N'aurait-ce pas été le comble de la folie de demeurer plus longtemps dans un pays mal arrosé, continuant de chercher ce que je n'avais pas la moindre chance de trouver, entouré que j'étais de tribus sauvages qui connaissaient notre situation aussi bien que nous-mêmes, et qui regardaient leur sûreté comme dépendant de notre destruction? Je ne savais pas même dans quelle direction porter mes regards; ils nous avaient trop complétement mystifiés en nous disant tantôt que nous n'étions qu'à deux journées du théâtre du meurtre, tantôt à quatre, tantôt à trois, d'autres fois que nous étions sur le lieu même de la catastrophe, puis de nouveau que nous en étions à huit, à dix journées! Si après mon retour à la Balonne, j'avais pu avoir de nouvelles rations et un autre interprète, j'aurais renouvelé ma recherche; mais comme il n'en fut pas ainsi, il ne me restait plus qu'à retourner à Sydney, — et Dieu sait combien il m'en a coûté de prendre ce parti nécessaire.

» Vous pouvez vous souvenir que j'avais dit dans mon rapport que notre premier guide nous conduisit à votre ancien camp de dépôt sur la Maranoa, et qu'à l'en croire nous nous serions trouvés là sur le théâtre du meurtre des hommes blancs. Quelques-uns de mes gens inclinaient beaucoup à le croire; et comme les autres ne savaient absolument rien de l'affaire, ils n'auraient pu me contredire d'un iota, si j'avais pris le récit comme exact, et que de retour

à Sydney j'y eusse rapporté la nouvelle que le guide nous avait conduits à une grande rivière à 150 milles au delà de la Balonne, et qu'il nous avait montré en cet endroit des ossements et d'autres objets comme les restes du campement de Leichhardt. Je dis que j'aurais pu faire cela, — que sans doute j'aurais été cru, et que l'on m'aurait fait une grande réception comme à un homme qui avait enfin éclairci le mystère dans lequel le sort du pauvre Leichhardt était depuis si longtemps enveloppé. Il se serait probablement passé beaucoup d'années avant que la déception (car c'en aurait été une), eût été découverte. Et parce que je n'ai pas voulu croire cela, et que j'ai insisté pour pousser plus avant, et cela en face de grands dangers, certaines gens me reprochent amèrement de ne pas être allé plus loin encore, alors que toute chance avait disparu!

» Voici pourquoi je dis que je me trouvais en face de grands dangers. Un de mes noirs était un frère d'un des hommes de la troupe de Leichhardt; et quand il ouït dire à notre guide que nous étions sur le théâtre du meurtre, il jura de venger la mort de son frère. Il était chargé de réunir les chevaux et les mules, et je lui recommandais toujours de n'aller qu'à cheval et armé. Aussi épiait-il sa belle, et l'ayant trouvée il tira un coup de fusil à une vieille *gin*. Il vint me conter son exploit, se figurant, dans ses idées d'homme à demi sauvage, avoir fait la chose la plus méritoire. Je fus avec lui, et je vis le

corps de la femme qu'il avait tuée. Tout ce que je pus faire fut de le rapporter au camp, où mon plus grand soin fut de dérober le fait à la connaissance de l'interprète. De plus, notre guide qui essayait de déserter reçut une balle de la sentinelle. Je n'en fus pas instruit sur le moment, parce que je dormais; dès que je sus ce qui s'était passé j'enjoignis strictement de ne jamais tirer sur les indigènes, sauf en cas d'attaque. Vous conviendrez certainement avec moi que nous nous étions lâché un essaim de frélons aux oreilles par le meurtre de la vieille femme, et que si je n'avais consulté que ma propre sûreté j'aurais rebroussé chemin sur-le-champ, au lieu de faire deux cents milles de plus pour continuer une recherche pénible.

» Je ne consignai pas ceci dans ma lettre, mais à mon retour j'en fis part de vive voix au gouvernement. Naturellement il n'y avait rien à faire; cependant si le fait eût été connu du public, on se serait peut-être montré plus disposé à me rendre justice.

» Je crains de vous avoir fatigué par cette longue épître; pourtant si vous étiez assez bon pour présenter l'affaire sous son vrai jour à ceux qui en Angleterre lisent les papiers de Sydney, vous me rendriez un bien grand service.

» Croyez-moi, etc.

HOVENDEN HELY.

Expédition scientifique de la Babylonie.

On a reçu récemment à Paris la lettre suivante de M. Jules Oppert, datée de Hillah, 14 avril 1853.

« Monsieur, nous avons exploré dernièrement le sol de Babylone, et je m'occupe maintenant du relèvement trigonométrique du pays, pour dresser une petite carte à 1/100,000ᵉ. Il sera d'une exactitude suffisante pour des ruines de ce genre ; je ne parle ni du Kasr, ni de l'Amran, pour lesquels on pourrait faire des plans spéciaux (qui seraient superflus après ceux qu'a publiés Ker-Porter), mais du grand ensemble de vingt-cinq lieues carrées qui ne présente, à l'exception du Birs Nimrod, qu'une vaste plaine coupée par des canaux, et quelques tumulus d'une faible hauteur, semés çà et là. Il serait inutile de dresser un plan sur une grande échelle, comme celui de Thèbes par Wilkinson, car ici il n'y aurait presque aucune construction à indiquer.

» Nous croyons avoir découvert le mur d'enceinte de Babylone, au moins quelques traces des côtés N.-E. et S.-O., c'est-à-dire du côté opposé au premier ; c'est encore à examiner, mais je pense que nous sommes dans le vrai, Il m'a semblé que la longueur des briques donne le pied de Babylone, deux tiers de la coudée royale. Le mesurage de près de cent briques m'a fourni pour moyenne 0ᵐ,3375 pour ce pied, et par conséquent 0ᵐ,50625 pour la coudée. D'autres calculs m'ont amené à croire que Ba-

bylone avait des murs dont chaque côté avait 43,200 coudées royales, c'est-à-dire près de 22 kilomètres. On pourrait très-probablement énoncer ce nombre de coudées au moyen d'unités itinéraires dont nous ne savons pas le nom.

» Le Birs Nimroud, comme bien vous devez penser, tombait en dehors de cette enceinte. Je crois, comme le colonel Rawlinson, que le Birs est Borsippa, et je traduis ce nom par *tour des langues*. *Bâtzar Schâpâh* sera devenu en chaldéen *Bar Schapa* ou *Bor Schip;* c'est le grec Βόρσιππα, et le thalmudique *Borsip*, nom que je trouve encore dans les inscriptions cunéiformes, A mon avis, Borsippa est à Babylone ce que Westminster est à Londres, un quartier de la ville. Il serait possible que ce fût le Βάρσιτα de Ptolémée ; mais cela n'est pas certain. Je ne diffère avec le colonel Rawlinson qu'en ce qu'il n'admet pas que ce lieu ait fait partie de Babylone. L'étymologie du nom de Borsippa, que je propose, s'appuie encore sur ce que le signe cunéiforme par lequel commence ce nom signifie *tour*, *temple*, d'après M. Rawlinson. Nous avons aussi trouvé à Ibrahim-el-Khalil un petit pain de terre sur lequel on lit avec la date de la seizième année du règne de Nabonide (540 ans avant J.-C.) un nom de lieu dans lequel vous reconnaîtrez avec moi Borsippa.

» J'ai adressé à Paris la copie de deux inscriptions de Nabonide. J'ai trouvé le nom de Nériglissor, dont deux variantes se lisent *Nergal-sar* ou *sour*. Le monogramme qui commence ce nom royal est celui du

dieu Nergal, et ainsi se trouve confirmée l'identification de Nériglissor avec le *Nergal schar Atzar* de Jérémie (XXXIX, 3 et 13). En même temps, la prononciation *sar*, pour le monogramme royal, est confirmée par la forme de ce nom.

» J'ai fait des recherches sur plusieurs sujets que j'ai l'intention de traiter en détail; je crois, par exemple, que les Babyloniens ont connu la précession des équinoxes, et j'espère expliquer philologiquement ce que signifient leurs grandes périodes.

ΣΑΡΟΣ est l'hébreu *Sahra* (*mois*), de 3,600 ans, en grec ΤΧ.

ΝΗΡΟΣ est *Nehra* (*jour*), de 120 ans — ΚΡ (écrit à tort Χ).

ΣΩΣΣΟΣ (pour σῶττος) *Sch'ata* (*heure*), de 5 ans — Ε (écrit à tort Ξ).

» Quel serait le nombre qui représenterait l'année? Évidemment 42,000 ans. Les Babyloniens comptaient dix rois antédiluviens, auxquels ils donnaient 432,000 ans de règne, c'est-à-dire précisément dix périodes de 43,200 ans chacune. Il est certain alors qu'ils partaient d'une unité de cinq années comparable au *lustre* des Romains, ou qu'ils prenaient comme point de départ la révolution des étoiles, qu'ils ne pouvaient ignorer. Du temps d'Alexandre, ils avaient des observations astronomiques de 1903 ans. A quarante et un siècles de notre époque, l'équinoxe était éloignée de la nôtre de 57° environ, et du temps d'Alexandre, de 30°. A la première époque, le colure du printemps était près des *Pléiades*, à la

dernière, voisin de la longitude de β *Arietis*. Il me paraît impossible qu'ils ne se soient pas aperçus d'un tel changement. Seulement ils ne possédaient pas assez de données exactes pour ne pas se tromper, et de beaucoup, dans l'évaluation de la durée de la révolution. Un peuple qui savait que le soleil et la lune reviennent à la même place réciproque après 600 ans, pouvait bien avoir des notions, imparfaites à la vérité, sur un sujet qui a été observé par les Alexandrins. Vous me pardonnerez, je l'espère, monsieur, ces réflexions dont il est difficile de s'abstenir dans le pays des Chaldéens ; agréez l'assurance de mon respect. »

Voyage archéologique en Cilicie.
Retour de M. Victor Langlois.

M. Victor Langlois, chargé par M. le ministre de l'instruction publique d'une exploration scientifique, vient d'arriver à Paris, après une absence de près d'une année.

Le voyageur avait pour mission de visiter les points historiques de la petite Arménie, ancien royaume chrétien formé, au temps des croisades, d'une fraction de l'empire byzantin, dans cette partie de l'Asie Mineure.

Les ruines d'Holmi, de Sélefké, Gorighos, Sebaste, Eleusis, Celenderis, Sis, Anazarbe, Missis (Mopsueste), Agée, Mallus (Karadach), etc., ont été tour à tour explorées.

M. Victor Langlois a recueilli, dans le cours de ses diverses excursions, environ 130 inscriptions grecques, bilingues, latines, arméniennes et arabes. Ce nombre eût été bien plus considérable, si les musulmans, lors de la conquête du royaume d'Arménie sur les princes français de la maison de Lusignan, ne se fussent pour ainsi dire attachés à détruire tout ce qui pouvait leur rappeler la domination étrangère, en mutilant les monuments, violant les nécropoles, brisant les sarcophages et martelant les inscriptions et objets d'art.

Quatre pierres épigraphiques prises à Missis (Mopsueste) et à Mallus (Karadach), ont été envoyées à M. le ministre de l'instruction publique; elles sont des époques grecque, latine et byzantine.

Le voyageur a pu réunir, par suite de ses différentes excursions, plus de 350 médailles, qui se classent ainsi : autonomes grecques; impériales grecques, des anciennes métropoles et colonies romaines; une intéressante collection de monnaies arméniennes des rois Roupéniens et des Lusignan, des monnaies des croisades et arabes. Il a joint à cette collection deux amulettes arabes, et un cachet arménien.

Dans l'intervalle de ses courses, et profitant de l'hospitalité que lui avait offerte M. Mazoillier, vice-consul de France à Tarse, le voyageur s'établissait dans cette ville, où il recevait de notre agent consulaire la plus gracieuse comme la plus constante assistance. Cherchant à utiliser le temps qu'il y pas-

sait, il en explora les environs, et remarqua un monticule du nom de Kusuk Kolah, qui, en raison de sa configuration, lui promettait quelques découvertes.

Il fit creuser le terrain ; quelques jours de travail amenèrent la découverte d'une nécropole des époques grecque et romaine, violée lors de l'invasion musulmane, et complétement bouleversée par les conquérants.

De nombreux sarcophages faits de larges et épaisses briques cimentées, forment cette nécropole qui longe l'ancienne enceinte de la ville, depuis les restes de l'amphithéâtre jusqu'à la porte de Mersine, dite Kandji Kapou.

Poursuivant ses travaux, le voyageur trouva bientôt, mêlés à des débris de briques, de ciment et d'ossements humains, une grande quantité de fragments de statuettes en terre cuite, la plupart de l'époque grecque, représentant des divinités, les unes locales, d'autres funéraires ; puis des lacrymatoires, des amulettes, des masques de théâtre, des caricatures, des animaux, des instruments, des lampes de toutes formes, des débris de poterie en terre cuite ou émaillée. Enfin, il découvrit, au milieu de ces antiques, deux remarquables fragments bien distincts de vases murrins artificiels, etc.

Ces divers objets, contenus dans huit caisses, sont parvenus à M. le ministre de l'instruction publique.

L'examen de ces terres cuites paraît démontrer que la nécropole de Tarse remonte à plusieurs siè-

cles avant l'ère chrétienne, et que ce n'est que vers le troisième siècle de notre ère qu'elle fut abandonnée.

En effet, au milieu de ces débris, M. Victor Langlois a trouvé plusieurs monnaies autonomes de Tarse, des médailles grecques, avec le nom de cette ville, des empereurs Gordien III et Trajan Dèce

Des fragments en poterie, avec inscriptions, sont encore une preuve de la longue durée de cette antique nécropole.

Pendant les absences qu'il était obligé de faire pour se conformer à ses instructions, le voyageur était remplacé, dans la direction des fouilles, par M. le vice-consul Mazoillier.

Dans ses courses, et pendant les séjours qu'il a faits, soit à Tarse, soit sur d'autres points, M. Victor Langlois a pu prendre des notes exactes sur l'histoire, les mœurs, la politique, le commerce, la statistique et les diverses religions professées dans le pachalik d'Adana. Le culte des Noussariés signalé par Volney, et sur lequel on n'a que des notions imparfaites ou erronées, a fait l'objet de ses recherches, qui pourront contribuer à faire connaître les mystères de cette religion pratiquée en secret, et dont les sectaires sont persécutés.

C'est au moment où la Porte se disposait à soumettre les indomptables populations kurdes du Taurus, qui, de leur côté, se préparaient à opposer la plus énergique défense, que le voyageur parcourait ces curieuses contrées qu'aucune route ne sillonne, et

qui présentent aux voyageurs, difficultés, en raison des hautes montagnes hérissées de rochers, périls, par la rencontre des tribus nomades insoumises qui attaquent et pillent les caravanes.

Deux fois M. Victor Langlois a eu à soutenir des luttes dont il a heureusement surmonté les dangers; une première, près d'Anazarbe, contre les tribus kurdes des Lek et des Afchars; puis, sur les rives du golfe d'Issus, contre une cinquantaine de nègres (marrons), établis sur ce point, où ils vivent de la pêche des sangsues et exercent leurs brigandages.

Accompagné par une escorte de cavaliers irréguliers que lui avait donnée le pacha d'Adana, et par l'intrépide arabe Bothros Rok, descendant des anciennes familles des croisés francs, et premier drogman honoraire du consulat de France à Tarse, son dévoué compagnon, le voyageur a pu sortir sain et sauf de ces engagements dans lesquels M. Bothros Rok et un irrégulier de son escorte ont été blessés; lui-même a eu son cheval tué, et a été blessé d'une balle à la jambe droite, et de coups de djérids.

(*Moniteur.*)

Expédition de l'Afrique centrale.

On a reçu à Londres et en Allemagne des nouvelles du D[r] Barth jusqu'à la date du 23 novembre dernier. Le voyageur était encore à Kouka; mais il avait fixé au 25 son départ pour Timbouktou. Il avait complété et mis au net tous ses journaux et

ses papiers jusqu'à la date de sa lettre, afin d'envoyer le tout à Tripoli à l'adresse du consul britannique. Le Dr Barth avait déjà pris congé du sultan de Bornou, qui lui avait fait présent de deux beaux chameaux. Le sultan avait exprimé le vif désir que le Dr Barth restât à Bornou comme résident anglais; et lorsque le Dr lui eut fait comprendre les raisons qui ne lui permettaient pas d'accéder personnellement à un désir si flatteur, le sultan manifesta le vœu qu'une autre personne fût du moins investie des mêmes fonctions, afin que des rapports réguliers de bonne amitié et de commerce s'établissent entre le Bornou et l'Angleterre. Le voyageur était en parfaite santé et plein de courage.

Quant au Dr Vogel, selon les dernières communications qu'on a reçues de lui, il comptait arriver au lac Tchad en août. Le Dr Barth, à la date de sa lettre, ignorait encore l'adjonction qui lui avait été faite du Dr Vogel.

Explorations entre l'ouest des États-Unis et la Californie.

Les lettres et les journaux arrivés d'Amérique parlent des immenses préparatifs qui se font pour la reconnaissance des diverses lignes que l'on a proposées jusqu'à présent pour le grand chemin de fer de l'océan Pacifique. Ces études, conduites sur une aussi vaste échelle, ne peuvent manquer d'ajouter

beaucoup aux notions que l'on possède sur cette partie du continent américain. Non-seulement l'histoire naturelle et la structure géologique d'une portion considérable du pays compris entre le Missisipi et les montagnes rocheuses sont ignorées ou fort peu connues ; mais on n'a guère de notions plus complètes et plus exactes sur les grands traits de la conformation géographique, la direction des rivières, la position des chaînes de montagnes, le caractère des passes dont elles sont coupées. Une réunion d'habiles explorateurs, comme ceux qui ont conduit de si belles reconnaissances dans la Californie et sur le territoire du Nouveau-Mexique, rapporterait immanquablement des observations qui seraient d'un prix inestimable pour la science.

La Chine et les Chinois.

Il est rare de trouver dans les journaux quotidiens des articles où se révèle une étude sérieuse des contrées et des peuples lointains ; il ne faut guère leur rien demander à cet égard au delà des nouvelles proprement dites, qui sont leur domaine et leur spécialité. Un morceau relatif à la Chine, publié dans le Journal des Débats du 20 mai, fait exception à cette règle commune ; aussi nous faisons-nous un vrai plaisir de l'enregistrer dans les *Annales*. M. Xavier Raymond, qui a fait partie de la mission française en Chine, a eu ainsi, il est vrai,

l'avantage de voir par lui-même au moins les abords d'un pays sur lequel on conserve encore en Europe bien des fausses notions et des préjugés; mais cet avantage-là même, d'autres l'ont eu également sans en profiter beaucoup, et l'article de M. Xavier Raymond prouve que non-seulement son auteur a vu, mais qu'il a su bien voir.

« Les nouvelles que nous venons de recevoir de la Chine sont du plus haut intérêt. L'insurrection qui est partie il y a quatre ans du midi de l'empire s'est aujourd'hui avancée de plus de deux cents lieues vers le nord; elle est maîtresse du cours du Yang-Tsé-Kiang, et, comme on l'a vu en 1842, lorsque les Anglais vinrent mettre le siége devant Nankin, il semble que ce seul fait la rende maîtresse de tout le pays, à ce point que le gouvernement impérial en est réduit à solliciter le secours des étrangers. S'il ne s'agissait que d'une révolution intérieure, peut-être pourrions-nous ne prêter à cette affaire qu'un intérêt de curiosité; mais aujourd'hui le renversement de la dynastie mantchoue ou l'intervention des étrangers dans son gouvernement, doit être considéré comme un événement des plus graves, destiné à exercer une influence considérable sur la politique et sur le commerce du monde. Cette question est en général peu connue du lecteur français; on nous permettra donc de l'exposer avec quelques détails.

» Tandis qu'en Europe nous assistons au déclin

d'un grand empire, l'Asie de son côté voit un empire plus grand encore en proie à des convulsions qui semblent annoncer une révolution et même une fin prochaine. Tous les deux ils sont attaqués par les mêmes causes de ruine. Minés par la corruption intérieure, par l'anarchie, par la vénalité de l'administration, humiliés par les armes et par l'ascendant moral de l'étranger qui ont détruit aux yeux des populations l'ancien prestige des races conquérantes qui les gouvernent, ils chancellent au contact de l'Europe, ils semblent être d'autant plus menacés que leurs rapports deviennent plus étroits avec la civilisation de l'Occident. On dirait, en effet, que c'est une de ses lois de ne pouvoir nouer des relations avec aucune des civilisations inférieures à elle-même, sans être conduite à imposer son autorité à tout ce qui n'est pas chrétien comme elle, quand encore elle ne le détruit pas, ainsi qu'il est arrivé des peaux rouges de l'Amérique, ainsi qu'il arrive aux naturels de la Nouvelle-Hollande, aux insulaires de l'océan Pacifique. Rien ne semble désormais capable d'arrêter ce mouvement de conquête ou d'absorption du reste de l'univers par les peuples chrétiens; comme l'avalanche qui tombe de la montagne, il devient plus rapide à mesure qu'il approche du but, à mesure que le développement du commerce multiplie les points de contact, et avec eux les causes de conflit, à mesure que l'application de la vapeur à l'industrie ou à la navigation rend les moyens d'action plus réguliers

et plus prompts. Jadis l'empire de Constantin a mis des siècles à mourir; aujourd'hui voyez les progrès de l'affaiblissement de l'empire turc depuis la bataille de Navarin seulement. Depuis lors il a perdu le royaume de Grèce et l'Algérie, il a vu relâcher presque jusqu'à l'indépendance des liens qui lui attachaient autrefois l'Égypte, la Valachie, la Moldavie, la Servie, le beylick de Tunis; les insurrections fréquentes de l'Albanie ont épuisé son trésor et discrédité en Europe l'autorité des Sultans, comme l'ont fait en Asie les batailles de Koniéh et de Nézib, les révoltes des Kurdes, les soulèvements de la Syrie qui est encore en armes, l'anarchie de l'Arabie qu'on a voulu lui rendre en 1840 et qui certainement lui appartient moins aujourd'hui que lorsqu'elle était dans les mains peu sûres mais puissantes de Méhémet-Ali. Pour la Turquie, chacune de ces pertes a été l'occasion d'une intervention nouvelle et plus profonde de l'étranger dans ses affaires, jusqu'au jour où une expédition malencontreuse dirigée contre une poignée de montagnards qui pillaient son territoire, et la question des Lieux Saints, question qui en vérité n'aurait guère dû la toucher, sont venues produire la crise actuelle, la plus dangereuse peut-être qu'elle ait encore traversée. Amenée par des causes pareilles, vouée désormais à la même fatalité, la situation présente de l'empire de la Chine n'est pas plus brillante que celle de la Turquie; peut-être même est-elle plus menacée; car l'empire ottoman vivra sans doute

longtemps encore, protégé par la jalousie réciproque des cabinets de l'Europe et par la crainte que tout le monde a des conséquences probables de sa chute, tandis que la Chine n'aura affaire qu'à une seule puissance, maîtresse de choisir son jour et son heure, et qui loin d'être contrariée dans l'œuvre de la conquête lorsqu'elle l'entreprendra, y sera bien plutôt poussée par l'intérêt commun de tous les peuples étrangers qui désirent voir la Chine ouverte à leur commerce ou à leur prosélytisme religieux.

» Nous n'avons généralement en France qu'une idée très-vague et très-confuse de la Chine et des Chinois. Ce n'est pas seulement pour nous un pays très-lointain, bien qu'en réalité les communications avec Canton soient aujourd'hui tout aussi rapides, tout aussi fréquentes, et à coup sûr plus régulières que ne l'étaient en 1815 ou en 1820 les correspondances de Londres avec Constantinople; c'est encore un peuple étrange et qui vivrait presque dans des conditions différentes de celles qui sont imposées au reste de l'espèce humaine. Pour la plupart, nous avons deux manières de considérer les Chinois: ou bien avec leurs yeux bridés, leurs chapeaux pointus, leurs longues queues, leurs robes flottantes, leurs magots et leurs chimères, nous sommes tentés de les prendre pour des grotesques; ou bien nous les regardons comme les fils d'une civilisation tout à fait spéciale dans le monde, qui s'est développée de son propre fonds en évitant tout contact avec l'étranger, qui a tout inventé, la poudre, la

boussole, les banques, et qui est le type de l'immobilité; qui à la différence de toutes les autres, et plus ancienne qu'aucune d'elles, a su vivre en se passant et de la religion et du sentiment religieux; de telle sorte qu'au milieu de toutes ces données, si peu liées entre elles, si disparates même, l'esprit hésite, ne sait à quoi se prendre, et rencontre partout des énigmes insolubles.

» On a voulu trouver chez les Chinois trop d'exceptions ; au lieu de les juger par leurs dissemblances plus apparentes que réelles, si l'on avait essayé de le faire par ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes, on serait allé plus près de la vérité, car ils n'ont ni inventé ni découvert aucune passion nouvelle, aucun sentiment qui n'appartienne au reste de l'espèce ; et c'est par là seulement que sa vie peut s'expliquer et se comprendre. Au fond les Chinois sont des hommes comme nous, et leur histoire ne diffère pas essentiellement de la nôtre. Nous nous sommes habitués à les regarder comme une grande nation qui depuis des siècles, et même dès avant l'époque historique, a vécu au sein d'une unité régulière et presque harmoniquement constituée; mais c'est un point de vue très-peu juste. Qu'il y ait chez eux un principe d'unité, cela est incontestable ; mais je ne sais s'il existe autant de différence réelle entre un Andaloux et un Finlandais, ou un Hollandais et un Autrichien, que l'observateur le plus superficiel peut en constater entre l'habitant du Fokien et celui de Pétchéli, entre le pasteur mantchou et le

montagnard du Yunnan. Enfermés de tous côtés entre des déserts impraticables et des mers que le génie seul des Européens a pu dompter, ils ont fini par se réunir sous un même ordre de civilisation et sous un même sceptre; mais avant d'en arriver là, combien leur a-t-il fallu de siècles de discordes, d'anarchie, de guerres intestines et de révolutions! La nature cependant semblait avoir pris plaisir à défendre si bien l'accès de leur territoire qu'ils fussent libres de travailler sans souci du dehors à cette grande œuvre de leur Constitution; mais ils s'y sont si mal pris, que depuis le temps où leurs annales prennent le caractère de la certitude historique, ils ont deux fois été conquis par l'étranger : au XIIIe siècle par les Mongols, et au XVIIe par les Mantchous. La docilité avec laquelle ils se sont soumis au joug des vainqueurs qui ne représentaient qu'une minorité tout à fait imperceptible, prouverait au besoin qu'ils n'ont pas cette horreur de l'étranger dont on fait le plus souvent un des principes de leur existence morale. Ce qui le prouve encore mieux, c'est qu'ils ont subi la conquête religieuse des Indous, accepté une religion qui leur est venue toute faite du dehors et qui leur a été imposée seulement par la parole, et que depuis un millier d'années l'immense majorité d'entre eux s'est convertie et est restée fidèle au bouddhisme. Cela montre aussi que pas plus que les autres hommes ils ne sont indifférents au sentiment religieux, si grossière et si abjecte que soit la forme qu'il ait revêtue chez eux.

» Les Chinois sont des Asiatiques, non-seulement par leur position géographique, mais aussi par le caractère, par les mœurs, par la tournure de leur esprit. Je ne connais qu'un point par lequel ils se distinguent essentiellement des autres peuples de leur continent, et, il faut le dire à leur honneur, c'est par une vertu, par le travail. Est-ce pour eux une grâce spéciale de la Providence? est-ce le résultat du climat et des conditions physiques dans lesquelles ils se sont développés? Habitants d'un pays situé au pied des plus grandes chaînes de montagnes du globe, qui appelle presque toutes les eaux échappées des cimes neigeuses de l'Himalaya et des plateaux glacés du Tibet et de l'Asie centrale, ils n'ont pu conquérir leur territoire sur la mer et sur les fleuves qu'à l'aide de travaux gigantesques qui leur ont coûté d'autant plus de peines et d'efforts qu'ils ne sont pas des ingénieurs très-habiles. Condamnés à cette œuvre de patience incessante qui fait ressembler sous plus d'un rapport leur pays, la partie située au sud du Hoang-Ho principalement, à une autre Hollande, mais cent fois plus grande, est-ce en poursuivant cet éternel travail de tous les jours qu'ils ont pris ces habitudes laborieuses qui les classent à part parmi les peuples asiatiques? C'est possible; en tout cas, l'on ne saurait trop appeler l'attention et sur cette disposition d'un territoire plus arrosé qu'aucun autre, coupé en tous sens de canaux ou de cours d'eau si nombreux que tous les transports en Chine se font par le batelage,

qu'ils permettraient à une escadre de bateaux à vapeur de pénétrer partout pour faire la police, et sur cette vertu caractéristique des Chinois, qui fait d'eux la race la plus dure au travail qui soit peut-être dans le monde. Je crois bien que l'ouvrier européen, plus policé, plus cultivé, aidé dans son travail par des instruments d'une supériorité incomparable, sait dans un nombre d'heures donné produire plus qu'un Chinois; mais je ne sais s'il pourrait fournir, sans se démoraliser et peut-être sans succomber, le nombre d'heures de fatigue que fournit chaque jour le Chinois, qui ne connaît pas le dimanche. A quelque heure de la nuit que je me sois promené dans les villes chinoises que j'ai visitées, je n'ai jamais manqué c'être frappé du nombre des ateliers que je trouvais encore ouverts, de la multitude de gens que je voyais dans leurs boutiques ou dans leurs maisons, prolongeant la veillée jusqu'à l'heure la plus tardive, ou devançant le jour dès le milieu de la nuit. Ce n'est pas en Chine que l'on songe à faire des lois sur la durée du travail dans les manufactures et sur l'observation d'un jour de repos par semaine. Il est encore une chose que tous les étrangers ont observée, c'est que dans son labeur si persévérant, si opiniâtre, le Chinois conserve toujours une sérénité d'esprit, un calme vraiment merveilleux. Souvent l'ouvrier européen, l'Anglais surtout, met à sa besogne une passion qui contracte sa physionomie et indique chez lui un état violent et pénible, non-seulement des muscles et des membres,

mais de l'âme aussi : le Chinois est toujours gai et de bonne humeur; il ne croit pas, il n'a jamais cru que le travail lui ait été imposé comme une expiation.

» Quant au reste, les Chinois sont comme les autres Asiatiques. Comme eux ils aiment à parsemer leurs discours des plus belles sentences de la morale, et comme eux ils sont rusés, n'ont que fort peu de respect pour la vérité, et se livrent sans vergogne à tous les plaisirs des sens, même les plus ignobles. Chez eux comme chez les autres, la famille est encore constituée comme au temps du patriarcat, avec la polygamie, avec le droit absolu du chef de la famille sur toutes les femmes qui vivent dans sa maison, avec l'esclavage domestique, la puissance paternelle définie en théorie et poussée dans la pratique jusqu'à sa dernière limite, le droit de vie et de mort du père sur ses enfants. Les femmes, qu'ils appellent l'ornement intérieur de l'appartement, sont plus rigoureusement prisonnières que dans les harems de la Turquie ou dans les zénanas de l'Indoustan, et les eunuques n'ont pas joué dans la politique du palais impérial de Pékin un rôle moins important qu'au sérail de Constantinople. Au Chinois comme au Turc vous ne pouvez demander des nouvelles de sa femme sans commettre une grave inconvenance, et le Chinois comme le musulman, comme l'Indou, lorsque vous le questionnez sur sa famille, vous repondra qu'il n'a pas d'enfants, si le hasard ne lui a donné que des filles. Quant à la tournure, quant à la valeur de son esprit, elle est tout asiatique, c'est

même l'exagération du genre. Il pousse plus loin que les autres la pauvreté de l'imagination et la difficulté d'élever son intelligence jusqu'à la compréhension des lois générales qui gouvernent l'ensemble des choses, et dont les conséquences pratiques, appliquées à la morale, à la philosophie, à la médecine, aux sciences exactes, à l'industrie, à l'économie politique et sociale, ont valu au génie de l'Europe son incontestable supériorité. Parmi les races arrivées à un degré éminent de civilisation, il n'en est aucune qui soit aussi rebelle à la théorie que la race chinoise. Sous ce rapport, elle est même très-inférieure aux Arabes et aux Indous. Les uns et les autres ils avaient cultivé certaines branches des sciences, les mathématiques, l'astronomie et la chimie, par exemple, jusqu'à un point assez avancé; les Chinois n'ont jamais rien fait, ne semblent avoir jamais rien soupçonné de pareil. Ils connaissent beaucoup de faits, cela est vrai; mais cette connaissance leur vient exclusivement de l'empirisme: c'est, qu'on me passe le mot, une longue série de recettes de bonne femme, découvertes par hasard, transmises par tradition, enregistrées sans ordre, et entre lesquelles ils n'imaginent pas qu'on puisse établir un lien quelconque. Ils ne l'ont jamais tenté. Comme beaucoup d'autres, j'ai voulu pendant longtemps me persuader que les fantaisies artistiques et littéraires et les excentricités philosophiques des Asiatiques étaient le produit d'une imagination qui ne pouvait se contenir, et péchait

surtout par l'exubérance, comme la nature et la végétation de leur climat; mais c'est une idée dont je suis revenu. Le contact des Asiatiques eux-mêmes, des Chinois surtout, m'en a définitivement guéri. La vérité, c'est que, sous le rapport intellectuel, ils tiennent à la fois de l'enfant et du vieillard. Les récits des *Mille et une Nuits* et la folle cosmogonie du bouddhisme sont des contes d'enfants; le panthéisme absorbant des brahmanes et les créations chimériques des Chinois sont les rêves stériles d'une imagination décrépite.

» Ce décousu dans les idées, cette incapacité de s'élever aux vues d'ensemble, d'embrasser aucune loi générale, les Chinois les ont transportés dans leur politique. Qu'ils représentent au milieu de la race humaine une unité parfaitement distincte, c'est ce qu'il est impossible de contester; mais c'est une unité qui manque de cohésion et de force de résistance; c'est comme une grande montagne de sable dont toutes les molécules composantes sont très-semblables entre elles, mais désagrégées, mais capables d'être emportées au plus léger souffle de vent chacune à son tour et sans que les autres fassent obstacle. Nous n'apprécions peut-être pas assez, tant elle nous semble naturelle, cette faculté de l'esprit européen, qui sait créer des doctrines, saisit toujours la solidarité des détails d'un même tout, donne au plus humble citoyen des notions plus saines de l'État et de la société que n'en possèdent les plus distingués des Asiatiques, qui a créé le sentiment si

puissant de la patrie et donné leur supériorité à nos lois, à nos arts, à nos sciences, à notre industrie, à nos armées. Certes il serait injuste de prétendre qu'en fait de courage personnel les Arabes que nous combattons en Algérie ne sont pas les égaux de nos soldats, et il est sûr aussi que les mœurs des Arabes semblent les rendre plus aptes à la vie militaire que les conscrits de nos régiments; et cependant les Arabes ne tiennent jamais contre nos bataillons. C'est que dans nos rangs le sentiment de l'ensemble multiplie la force de tous par la force de chacun et lui donne une puissance irrésistible, quelle que soit la supériorité numérique de l'ennemi. Ce que les Arabes éprouvent sur le champ de bataille, les Chinois l'ont éprouvé non-seulement à la guerre, mais aussi dans tous les détails de leur histoire, de leur existence comme peuple, et ils l'éprouveront encore. Quelle autre raison possible à donner des événements incroyables qui dans le milieu du dix-septième siècle ont livré un empire qui comptait déjà certainement alors plusieurs centaines de millions d'habitants à une peuplade, à une tribu de pasteurs infiniment moins cultivés qu'eux, dont la première armée lancée en Chine n'était peut-être pas forte de 30,000 combattants, dont la suprématie s'est établie sur le pays non pas à la suite de quelqu'une de ces grandes catastrophes qui abattent quelquefois une nation et la jettent aux pieds de ses vainqueurs, mais après une longue série de petites victoires de détail, car le petit nombre des Mant-

choux ne leur permettait pas de tenter de grandes opérations ; il est en effet des parties du pays, comme certains districts du Kouang-si et la presque totalité du Yunnan, où ils n'avaient pas encore pu pénétrer lorsque le canon de l'Europe est venu ébranler l'édifice si laborieusement construit de leur domination.

» Aujourd'hui, après la défaite et l'humiliation des Mantchous par l'étranger, le vent qui souffle de ces provinces a soulevé des tourbillons de populations qui depuis tantôt trois ans marchent du sud au nord, portant avec elles l'anarchie, le pillage, l'incendie, et peut-être la ruine de leurs anciens conquérants. Si c'était là tout ce qui doit sortir de ce mouvement, nous pourrions sans doute ne lui prêter qu'une attention distraite ou un simple intérêt de curiosité ; mais il est impossible qu'il n'en sorte pas des conséquences de la plus haute gravité pour la politique et le commerce du monde. »

Dans un article subséquent, M. Xavier Raymond revient sur le même sujet, et ajoute à ses premières considérations de nouveaux développements qui ne présentent pas moins d'intérêt que les pages qu'on vient de lire :

« Le génie et les vertus militaires des Chinois n'ont pas brillé dans la guerre contre les Anglais, et sous ce rapport leur réputation a reçu un échec dont elle se relèvera difficilement. C'était la première fois que de grands événements accomplis chez

eux attiraient l'attention du monde; c'était la première fois aussi qu'on les voyait aux prises avec une puissance européenne; toutes les conditions étaient réunies pour que l'impression produite par les circonstances de la lutte devînt durable. Le souvenir que l'Europe en garde, c'est celui du ridicule de ces fortifications en toile peinte, de ces guerriers habillés en bêtes fauves; c'est celui d'un empire de plus de trois cents millions d'hommes forcé de demander humblement la paix à une armée de neuf mille soldats, aidés de trois mille marins et d'une flotte de soixante et dix voiles, dont vingt-cinq seulement étaient armées en guerre. J'accorde le ridicule, mais je ne saurais admettre que de l'inexpérience militaire des Chinois il soit juste de conclure à leur lâcheté. Pour être seulement impartial, il faudrait ne pas oublier que, sauf les Tartares, les Anglais n'ont jamais eu devant eux dans cette guerre que de pauvres paysans arrachés à leurs champs pour endosser la souquenille militaire, armés de fusils qui ne portent qu'à trente ou quarante pas, abrités derrière des fortifications qui s'écroulaient le plus souvent sous le feu de leur propre artillerie, emprisonnée qu'elle était dans des embrasures tellement étroites, que le recul des pièces suffisait pour ébranler les murailles, jusqu'au jour où les ingénieurs chinois s'étant aperçus de cet inconvénient, s'avisèrent de construire des embrasures tellement larges qu'on y peut entrer à cheval, comme c'est le cas dans toutes les forteresses dont on a hérissé depuis la paix les abords de Canton. Il faudrait tenir

compte de tout cela, et surtout de l'état moral d'une population profondément désaffectionnée que les mandarins envoyaient à la boucherie, avant de déclarer que si les Chinois n'ont pas fait meilleure figure sur le champ de bataille, c'est le courage qui leur a manqué. Les officiers anglais qui ont fait cette guerre n'en jugent pas ainsi, et le sentiment qui domine chez eux c'est celui de la commisération pour les malheureux que l'on menait au combat, sans aucune espérance possible de la victoire, sans aucune chance de rendre leur défaite honorable. Ce sont les maladies qui ont fait perdre du monde aux Anglais. La proportion de leurs tués et blessés, comparée à ceux des Chinois, n'a certainement pas été, d'après les bulletins officiels, d'un pour cent, et encore les bulletins anglais comptent-ils toutes les morts de la journée. Mais à la prise de Chin-Kiang-Fou, l'action la plus sanglante de la guerre, les Anglais perdirent, par suite de coups de soleil, autant d'hommes qu'ils en eurent de frappés mortellement par les Tartares. C'était seulement lorsqu'ils les tournaient contre eux-mêmes que ces malheureux soldats trouvaient quelque vertu à leurs armes; et le nombre immense des suicides qui suivait chaque nouveau revers, la fureur d'extermination déployée contre elles-mêmes par les garnisons tartares après chaque défaite, aurait dû éclairer un peu plus l'opinion européenne. Il y a mieux : si par le courage on entend quelque chose de plus élevé que l'indifférence devant la mort, si l'on comprend le sang-froid et l'énergie qui savent lutter contre le péril, je crois

qu'avant de passer condamnation, on aura tout profit à consulter l'expérience des milliers de marins qui ont pratiqué les mers dangereuses de l'Indo-Chine et servi sur des navires où étaient engagés des matelots chinois. Tous ils reconnaissent la supériorité du Chinois sur les autres Asiatiques, non-seulement pour le travail et pour le génie du métier, mais aussi pour le courage qu'il déploie dans les moments critiques. Aussi, dans cette nombreuse marine des *clippers*, des *country-ships* et des *cotton-ships*, des navires qui font le service entre l'Inde et la Chine, le matelot chinois trouve-t-il facilement des gages presque égaux à ceux du matelot européen; car on en fait presque autant de cas.

Je ne prétends pas que les Chinois soient des héros, je réclame seulement contre l'injustice de l'opinion à leur égard. Au fond, je crois qu'ils valent, sous le rapport du courage, autant que les autres hommes; et, comme la plupart de ceux qui les ont vus de près, je pense que si jamais l'Angleterre, en s'établissant en Chine, y forme une armée et des régiments commandés par des officiers anglais, ces régiments vaudront à coup sûr mieux que les sepoys de l'Inde, qui jouissent cependant d'une réputation militaire honorable et qui la méritent.

» En ce moment le gouvernement des Mantchous semble menacé de périls qui présagent une fin prochaine; mais il ne serait pas moins injuste de prétendre juger ce qu'il a été par les misères de sa dernière heure. Il a eu ses jours de grandeur dont l'histoire

impartiale devra tenir compte à la poignée de pasteurs qui l'ont fondé. Aujourd'hui, après deux siècles de prospérité, la population totale des tribus mantchoues ne s'élève encore, d'après la statistique impériale, qu'au chiffre de 4 millions 200,000 âmes ; et, comme le fait remarquer avec raison sir John Davis dans son dernier ouvrage sur la Chine, il est probable que ce chiffre a été exagéré dans un but de flatterie. En tout cas, si on l'accepte comme vrai, il faut en conclure que la proportion des Mantchous dans la population totale de l'empire qu'ils gouvernent depuis deux siècles dépasse à peine un pour cent ; combien plus faible encore devait-elle être, lorsqu'en 1634 leur petite armée s'empara de Pékin et jeta les fondements de leur puissance? On s'étonne souvent de voir le petit nombre des Turcs comparé à celui des populations qu'ils dominent (dans les provinces de la Turquie d'Europe, par exemple, ils ne comptent guère que pour un douzième du nombre total des habitants), et on cite le fait avec raison comme une preuve du génie politique que les Turcs ont dû déployer pour rester si longtemps les maîtres ; à plus forte raison cela est-il vrai des Mantchous. Les uns et les autres ils ont pendant longtemps appliqué à la direction de leurs affaires cette simplicité d'esprit, cette rectitude de jugement et cet instinct du gouvernement que l'on a souvent remarqués chez les pasteurs. Et là ne s'arrête pas le parallèle entre les deux peuples. Il y aurait un travail aussi curieux qu'instructif à faire sur la res-

semblance des moyens qu'ils ont employés pour faire leurs conquêtes et s'établir dans les pays conquis d'une manière durable. L'Europe, qui après avoir si longtemps guerroyé contre les Turcs, les voit aujourd'hui si affaiblis, n'est pas encore juste avec eux. Dans le passé, dans leur passé glorieux, elle les considère trop comme des barbares, elle ne s'avoue pas qu'à l'époque où ils se sont emparés de tant de royaumes ils ont certainement été les conquérants les plus intelligents qu'il y eût sur la terre ; qu'ils traitaient les populations conquises plus doucement que les chrétiens n'eussent traité des musulmans vaincus ; qu'ils ménageaient l'industrie et le commerce ; qu'ils respectaient la liberté particulière et même les libertés municipales de leurs sujets infiniment mieux que personne n'eût su le faire dans l'Europe du moyen âge ; que pendant de longues années enfin la richesse et la prospérité de leur empire ont fait honte à la barbarie féodale. Les Mantchous ont été des conquérants encore moins exclusifs. Ce n'était pas libéralisme, certainement, mais prudence de leur part ; quoi qu'il en soit cependant, il est impossible d'imaginer des conquérants qui aient moins foulé les vaincus, qui aient fait autant pour leur conserver une part aussi large dans l'empire, en respectant leurs lois, leurs mœurs, leurs usages et leurs institutions. Les Mantchous ont scrupuleusement partagé le pouvoir avec les Chinois ; ils s'en sont réservé à eux-mêmes la haute direction, mais ils en ont laissé presque tout le béné-

fice à leurs sujets, on devrait peut-être dire à leurs associés. Dans les hauts emplois et jusque dans le conseil des ministres, ils ont toujours partagé sur le pied de l'égalité avec les Chinois; et quant aux emplois secondaires ou inférieurs, ils sont restés dévolus à peu près exclusivement aux vaincus. D'ailleurs, pour en recruter le personnel, les Mantchous ont respecté les traditions des Chinois; ils ont conservé la filière des examens publics, et si de très-grands abus, qui sont une des causes principales de la crise d'aujourd'hui, ont fini par envahir cette partie importante de l'administration, il faut cependant reconnaître que le principe a été loyalement appliqué pendant longtemps. De même les Mantchous paraissent ne s'être réservé aucun privilége important, et les colonies militaires qu'ils ont fondées dans quelques grandes villes pour assurer l'occupation du pays, exactement comme les janissaires chez les Turcs, ne jouissent d'aucune immunité ni d'aucun avantage.

» Secondée par ces inspirations de mansuétude et d'égards pour les vaincus, l'autorité des Mantchous s'imposa rapidement à la plus grande partie des provinces qui composent l'immense empire de la Chine. Bien que même aujourd'hui il y ait encore certains districts du Kouang-si, du Kouei-tcheou, du Yunnan surtout, où ils n'aient jamais pu prendre pied d'une manière durable, il est vrai cependant qu'une dizaine d'années après leur entrée en Chine ils dominaient à peu près partout, et que depuis lors

jusqu'à une époque encore très-récente, ils n'ont jamais cessé d'ajouter à leurs conquêtes, soit par les armes, soit par la politique. Sous leur gouvernement, la Chine épuisée par les guerres civiles antérieures se releva bientôt et connut de longues années d'une prospérité réelle. Le dix-huitième siècle fut pour elle une ère de véritable splendeur et dont l'éclat se répandit jusqu'en Europe. Montesquieu parlait alors des Chinois avec considération, et Voltaire les vantait; leur industrie rivalisait avec celle de l'Occident et lui était même supérieure pour un grand nombre de produits. Aussi la Chine qui n'avait pas découvert l'Amérique, qui n'en exploitait pas les mines à son profit, absorbait cependant alors à elle seule, d'après les calculs de Forbonnais, presque le tiers des métaux précieux envoyés de l'Amérique en Europe, et que l'Europe réexpédiait à la Chine en retour de ses soieries, de ses laques, de ses porcelaines, etc. Pendant tout le cours du dernier siècle la Chine a été comme un gouffre qui attirait dans son sein des masses énormes de numéraire. Selon M. de Humboldt, la somme payée par l'Europe pour solde de son commerce avec l'Inde et la Chine s'est élevée dans l'année 1803 à la somme de 112 millions 875,000 fr., absorbés presque complétement par la Chine.

» Les choses ont bien changé, depuis vingt-cinq ans surtout. Bien que les exportations de la Chine n'aient pas cessé d'augmenter de valeur, les importations de l'extérieur ont suivi une progression

beaucoup plus rapide, et aujourd'hui c'est la Chine qui doit solder en numéraire la balance de son commerce avec l'étranger. Le chiffre de cette balance qui augmente tous les ans représente actuellement une somme de 60 à 70 millions de francs, dont une dizaine au plus passe aux États-Unis et le reste à l'Angleterre. C'est la conquête définitive de l'Indoustan, c'est le merveilleux développement de l'industrie et du commerce européen, c'est le goût des Chinois pour l'opium qui ont occasionné ce revirement fatal; et c'est en voulant remédier à cet état de choses que l'empereur Tao-Kouang s'est laissé entraîner dans cette guerre de l'opium qui a été le signal de la ruine des Mantchous. Dégagée de toutes les notions fausses ou ridicules qu'on a répandues à ce sujet, cette guerre n'a eu d'autre cause, du côté des Chinois, que la volonté de mettre un terme à des exportations de numéraire inquiétantes pour un pays qui ne produit lui-même que peu de métaux précieux; et du côté des Anglais on ne s'y est résigné que lorsque les violences du fameux Lïn, et les avanies qu'il avait fait subir aux représentants officiels de l'Angleterre, les ont forcés à prendre les armes pour venger l'honneur national.

» L'autorité des empereurs est sortie de la lutte frappée d'un coup mortel. En tout pays la guerre est pour le gouvernement qui n'a pu la soutenir avec avantage une épreuve dangereuse; en Asie, c'est une épreuve dont on peut prédire les résultats

à coup sûr, car là il est peut-être sans exemple qu'un gouvernement ait survécu après une guerre malheureuse. D'ailleurs cette catastrophe n'est pas venue surprendre l'empire des Mantchous dans toute sa force et toute sa prospérité. L'apparence y était, mais non la réalité. Jamais prince chinois n'a régné sur une étendue de territoire aussi considérable que Tao-Kouang, cela est vrai; il avait ajouté aux possessions de ses ancêtres quelques provinces dans le Turkestan; mais cela avait-il ajouté quelque chose à la force réelle de son empire? Ces conquêtes obtenues à force d'argent par l'intrigue et par la diplomatie des Chinois bien plutôt que par le talent militaire des Mantchous, ces agrandissements qui, loin de rien rapporter, coûtaient au contraire tous les ans de grosses sommes au trésor impérial, ont contribué pour leur part à ruiner la situation financière compromise par les vices de Kia-king et par la révolution qui s'est accomplie dans le commerce avec l'étranger, aggravée par l'incapacité et par l'avarice de Tao-Kouang, par les insurrections, par les famines, par les inondations qui ont désolé son règne, et enfin par les dépenses extraordinaires qu'a entraînées la guerre de l'opium, sans même y comprendre les 150 millions payés aux vainqueurs comme indemnité.

» Nous ne disons pas que ce soit la pénurie du trésor qui aura réellement produit la crise dans laquelle il semble que la dynastie des Ta-Tsing va bientôt disparaître; mais c'est la situation financière qui, après avoir envenimé le mal, lui a fourni une

raison d'éclater. En Chine, la mauvaise administration, qui remonte jusqu'au commencement du siècle, jusqu'au règne de Kia-King, n'a pas eu seulement pour résultat d'appauvrir le trésor : elle a contribué aussi à discréditer le gouvernement, à faire ressortir aux yeux des peuples les vices et les abus de l'administration ; et les divers remèdes auxquels Tao-Kouang a eu recours pour conjurer les périls du moment n'ont fait qu'empirer la situation, qu'irriter les passions et les rancunes populaires. Le moyen le plus souvent employé, quoiqu'il fût le plus dangereux, mais c'était celui qui à jour donné produisait les plus grosses sommes, ç'a été la vente des emplois publics poussée à un tel point qu'on peut dire que tout était à vendre dans l'empire, et qu'il s'achetait même plus d'emplois qu'il n'y en avait. On pense quelles ont dû être les conséquences d'un pareil système sur le moral du corps administratif ; la vénalité et la corruption n'ont bientôt plus connu de bornes, et pour donner une idée de la grandeur du mal, je citerai l'exemple rapporté dans le quatrième volume du *Chinese Repository*, d'un certain Kouei-Ching-tso, employé du ministère des finances à Pékin, qui fut condamné à mort et exécuté en 1833 pour avoir vendu en cachette et à son propre bénéfice vingt-quatre mille quatre cent dix-neuf diplômes conférant des grades littéraires qui ouvrent en Chine la porte des fonctions publiques. C'est le texte même du jugement publié par la *Gazette de Pékin* qui accuse ce chiffre énorme. Tout était à l'avenant : la confiscation des

biens de Ké-chen, destitué en 1841 poura voir traité avec les Anglais de la cession de Hong-Kong, rapporta à l'empereur une somme de plus de 200 millions ; et Ké-chen était entré pauvre au service! Rentré en grâce depuis, il a trouvé moyen, en qualité de gouverneur du Tibet, un des pays les plus misérables de la terre, de se faire une autre fortune déjà très-considérable. Cet habile homme est aujourd'hui gouverneur du Sse-tchouen, terre bien autrement avantageuse à exploiter que le Tibet; mais comme il n'a pas réussi à vaincre les rebelles qu'il était chargé d'exterminer, peut-être court-il le risque d'une seconde confiscation. C'est un procédé fort ordinaire au gouvernement chinois d'aujourd'hui, et l'empereur Tao-Kouang surtout aimait à en user; il y trouvait le double avantage de s'approprier d'abord la fortune de la victime, et ensuite d'avoir une place à donner. En effet il était souvent embarrassé pour tenir les engagements qu'il avait pris à ce sujet; aussi, pour soutenir tant bien que mal sur le marché le cours des emplois qu'il vendait en si grande abondance, était-il obligé de faire de temps à autre des hécatombes de fonctionnaires, afin de pourvoir les nouveaux venus. Quant aux titulaires en exercice, ils n'avaient d'autre moyen pour conserver leurs places que de payer de gros pots de vin, soit à l'empereur lui-même, soit aux gens de son entourage qui avaient le plus de crédit et d'influence.

» Est-il nécessaire d'insister pour faire voir qu'un cercle aussi vicieux, qu'un système né de la cor-

ruption et qui l'engendrait lui-même avec une puissance effrayante, n'a pas pu, après les trente ans de règne de Tao-Kouang, arriver à guérir le mal contre lequel il était censé lutter, et qu'il n'a fait au contraire que l'aggraver? Et qui ne comprend dans quel degré de déconsidération il a dû faire tomber le gouvernement des Mantchous, et produire nécessairement un nombre immense de mécontents? Qui ne voit enfin que le jour où la guerre de l'opium, qui n'était, elle aussi, qu'un expédient financier aussi insensé que les autres, a enlevé au gouvernement le prestige de la victoire qui lui était jusque-là restée fidèle, la révolution ou la dissolution de l'empire était inévitable? »

Pour compléter, et peut-être pour rectifier en certains points de détail les considérations qui précèdent, nous ajoutons ici quelques extraits de deux lettres écrites du théâtre même de l'insurrection par deux missionnaires français. Ces lettres sont tirées des *Annales de la Propagation de la Foi*. La première est datée du 5 décembre 1851, la seconde, du 13 octobre 1852.

« On ne se demande plus sur quel pied le nouvel empereur de la Chine va traiter la religion chrétienne. Hien-Fong, lui-même, s'en est expliqué par écrit dès la seconde lune de la présente année, première de son règne, lorsque, sur la présentation du vice-roi de Nankin, il a signé et adressé à tous les tribunaux un édit (1), qui abroge indirectement les

(1) Cet édit n'est pas connu du public, ne doit pas même l'être. C'est un *mi-ouên*, ou pièce secrète, adressée aux seuls mandarins.

concessions jadis obtenues par la France, et dirigé contre nous un plan d'hostilités sourdes dans le genre des persécutions de Julien l'Apostat. Il paraîtrait même que le jeune monarque voulait y aller plus rondement, et que le vice-roi du Kiang-nan n'aurait proposé son édit que dans un esprit de ménagement, comme un pis-aller, ou une sorte de parti mitoyen, d'une part donnant quelque chose à la colère de son maître, et de l'autre déguisant les horreurs d'une guerre acharnée, trop visiblement outrageante pour les Européens. Ainsi, au résumé, ce bon vice-roi aurait calculé comme Pilate : « Faisons-» les flageller, pour qu'on ne les crucifie pas. »

» Mais le grand-mandarin Pan, gouverneur de notre province, ne paraît pas goûter des demi-mesures. Soit pour être l'ami de César, soit pour satisfaire une antipathie personnelle, il veut, lui, le *tolle, tolle,* dans toute la force du terme. En conséquence, vers la fin de la cinquième lune, il a rédigé une lettre circulaire, par laquelle tous les mandarins de sa juridiction, grands ou petits, lettrés ou militaires, sont avertis que les chrétiens sont une

Mais on sait qu'en Chine, il n'est pas de voile si épais qui ne devienne transparent au reflet des sapèques. Un de nos chrétiens a donc su faire à propos quelques dépenses, moyennant lesquelles il s'est ménagé des intelligences dans un grand tribunal; et il a pu de la sorte copier et nous faire tenir les pièces dont nous soupçonnions l'existence, et dont il nous importait fort de connaître au juste la teneur, soit pour veiller prudemment à notre sûreté, soit pour mettre sous les yeux de M. le consul de France des preuves parlantes de la bonne foi chinoise. — L'édit de l'empereur, la circulaire du vice-roi du Hô-nan, le rapport du mandarin de Kouang-tcheou, etc., etc., tout doit se trouver actuellement à Chang-haï.

secte réprouvée, ennemie du bien public, et qu'il faut vouer à l'anathème.

» Dieu permet en outre qu'un concours de circonstances déplorables vienne encore aggraver notre position devenue déjà si critique. Le Hô-nan est, cette année, plus que jamais infesté de brigands. Ces bandits forment une société, dont le chef est si fameux que sa réputation est, dit-on, parvenue jusqu'au trône du *Fils du ciel*. Il faudrait prendre ce grand chef; il faudrait le conduire à Pékin. Or, voilà ce que plusieurs mandarins n'ont pas encore su faire, et voilà aussi pourquoi ils ont été cassés. Les fonctionnaires nouveaux, qui les remplacent, déploient un zèle outré pour être plus heureux. Dites-leur que tel pays recèle un *hong-hou-tse* (nom général de ces brigands), et ce pays est perdu. Les ennemis du nom chrétien ont donc profité contre nous de la terreur publique et de la violence irréfléchie des mandarins.

» Autre source de calomnies et de malheurs. Cette année est l'année *Sin-hay*, qui est signalée dans le cycle chinois comme une époque de révolutions et de carnage. Et, dans le fait, ceux qui ont des projets hostiles à la famille régnante, s'enhardissent par ces préjugés populaires. De là, ces mois derniers, les soulèvements du Kouang-si; de là presque partout des provocations à la révolte. On lisait récemment, sur la grande route de *Pien-léang*, des placards incendiaires, tels que celui-ci : « A la sixième » lune, on souffre de la chaleur; à la septième lune » et à la huitième, on souffre des pluies; à la neu-

» vième, on ne souffre plus l'Empereur Tartare! »

» En présence de cette fermentation générale, le gouvernement chinois, par nature si ombrageux et si tyrannique, n'a pas manqué de déployer tous les moyens de vigilance et de répression. Combien d'espions! combien de sorciers et de sorcières! combien de mandarins sous un habit emprunté font la police secrète! Tout voyageur est l'objet d'une enquête. Toute réunion est un crime. Toute société est une rébellion. Et la société chrétienne est la première soumise à l'anathème général.»

Voici l'extrait de la seconde lettre :

« Maintenant venons aux progrès des rebelles. Du Kouang-si, ils ont passé dans la province du Hounan, dont ils ont déjà soumis plusieurs villes, les unes prises d'assaut. les autres abandonnées par les mandarins qui se sont enfuis au premier bruit de leur approche. Les positions qu'ils occupent sont, par leur importance, les clefs du pays; ils en assiégent la capitale elle-même, où s'est renfermée l'élite des troupes impériales avec ses généraux et la plupart des grands mandarins. Au sein de la ville bloquée par l'insurrection, s'est levée une autre armée de voleurs, lesquels ont impunément pillé les principales maisons de commerce de cette cité opulente, sans que les mandarins aient osé s'y opposer, dans la crainte de dégarnir les remparts des soldats chargés de défendre la place contre les ennemis du dehors. Néanmoins il est probable qu'elle succombera. On peut le conclure de ce que les rebelles sont plus avancés dans la tactique militaire,

et que les troupes impériales sont peu disposées à combattre pour un prince d'origine tartare. C'est peut-être là ce qui explique l'extrême facilité avec laquelle ces dernières cèdent le terrain aux rebelles; toutes leurs manœuvres consistent à battre solennellement en retraite, à mesurer leur mouvement rétrograde sur la marche en avant de l'ennemi, quand elles pourraient fort bien l'arrêter, étant de beaucoup supérieures en nombre aux insurgés.

» On m'écrit du Hou-pé que l'armée tartare est à Kim-chen-fou, regardé comme la plus forte place du Hou-Kouang; elle y élève des fortifications considérables. Les préparatifs de défense ne sont pas moindres à Ou-chan-fou, capitale du Hou-pé. Mais il est probable que toutes ces dépenses seront inutiles; car elles se font plutôt pour la forme qu'avec la résolution de résister énergiquement à l'ennemi. Si les choses continuent à marcher de ce train, je pense que *Sa Majesté céleste* devra finalement se contenter d'une partie de ses États, laissant l'autre à ceux de ses sujets qui, depuis trois ans, lui font une guerre implacable.

» A cette heure, toute correspondance est interceptée entre le foyer de l'insurrection et le reste de la Chine. Voici quatre mois que je ne puis communiquer avec mes néophytes, ni pour en recevoir des nouvelles, ni pour leur envoyer des secours. J'espère néanmoins avoir bientôt à vous transmettre des renseignements ultérieurs sur la guerre et la persécution. »

BIBLIOGRAPHIE.

Géographie ancienne.

1. Strabonis Geographica Græcè, cum versione refictâ. Accedit index variantis lectionis, et tabula rerum nominumque locupletisssima. Curantis C. Müllero et F. Dübnero. Paris, Didot, grand in-8 à 2 col. 15 fr. (Scriptorum græcorum Bibliotheca).

Europe.

2. Norway and its Scenery, comprising Price's Journal, with large additions, etc. Edited by Thos. Forester. London, Bohn, 1853, in-8. 5 sh. (Bohn's Illustrated Library).

3. A Month in Norway. By *John George Holloway*. London, J. Murray, 1853, in-12. 2 sh. (Railway Reading).

Asie.

4. Travels in Egypt and Palestine, by Dr *J. Thomas*. Boston, 1853, in-12.

5. Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques, exécuté de décembre 1850 à avril 1851, par F. de Saulcy. Paris, Gide, 1853, 2 vol. in-8. 15 fr.

6. Dr Grant and the Mountain Nestorians. By the Rev. *Th. Laurie*. Washington, 1853, in-12. Map and Portrait.

7. Voyages dans l'Inde et en Perse, par le prince *Alexis Soltikoff*. Paris, V. Lecou, 1853, in-18. 3 fr. 50.

   Réunion de deux relations imprimées précédemment avec luxe, en trois volumes grand in-8 et accompagnées de nombreuses gravures.

8. Recollections of a Three Years' Residence in China. By *W. T. Power*. London, petit in-8. 10 sh. 6 d.

9. A Visit to the Indian Archipelago in H. M. S. *Mæander*, with portions of the private journal of Sir James Brooke. By Capt. the Hon. *H. Keppel*. New edit. London, 1853, in-8. 24 sh.

Afrique.

10. Voyage du scheikh et Tidjani dans la régence de Tunis, pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire (1306-1309 de J.-C.). Traduit de l'arabe par M. Alphonse Rousseau. Paris, I. I. 1853, in-8 de 290 pages. (Extrait du *Journal Asiatique*.)

11. Abbeokuta, or Sunrise within the Tropics. An Outline of the Rise and Progress of Yoruba Missions. By Miss *Tucker*. London, J. Nisbet, 1853, in-12. 3 sh. 6 d.

12. The Narrative of an Explorer in Tropical South Africa. By *Francis Galton*. London, J. Murray, 1853, post 8. 12 sh. Maps and Illustr.

Amérique.

13. A Summer Search for Sir John Franklin. By *E. A. Inglefield*. London, 1853, post-8. 14 sh.

14. Pine Forests and Hacmatack Clearings; or, Travel, Life, and Adventure in the British North American Provinces. By Lieut.-Col. *Sleigh*. London, Bentley, 1853, in-8. 12 sh.

15. Summer Rambles in the West, by Mrs *Ellet*. Boston, 1853, in-12.

16. Solitary Rambles and Adventures of a Hunter in the Prairies. By *John Palliser*. London, 1853, in-8. 10 sh. 6 d.

17. The Romance of Forest and Prairie Life: Narratives of perilous adventures and wild hunting scenes. Lond. 1853, in-12. 1 sh. (Shilling Books, vol. 2).

18. A Stray Yankee in Texas. By Phil. Paxton. Philadelphia, 1853, in-12.

19. Travels of Anna Bishop in Mexico, 1849. Philadelphia, 1853, in-12. 5 sh.

20. A Visit to Mexico, by the West islands, Yucatan, and United States. With observations and adventures on the way. By *Will. Parish Robertson*. London, 1853, 2 vol. in-8. 18 sh.

21. Voyage dans le nord de la Bolivie et dans les parties voisines du Pérou, ou Visite au district aurifère de Tipuani; par H. A. *Weddell*. Paris, P. Bertrand, in-8. Cartes et fig. 10 fr.

22. Ueber dem Südliche Vorkommen der altperuanischen Race. Von v. Bibra. — Dans la *Centralblatt für Naturwissenschaften und Antropologie*, herausg. von prof[r]. Fechner. 1853, n° 21.

NOUVELLE EXCURSION

AU

PAYS D'OUSAMBARA,

DANS LA RÉGION ORIENTALE DE L'AFRIQUE DU SUD,

EN JANVIER ET FÉVRIER 1852.

Par le Rév. Dr KRAPF, Missionnaire apostolique.

Traduit de l'anglais.

Suite. — Voyez notre cahier précédent, p. 146.

On exporte annuellement du pays de Pangani une grande quantité de maïs, ainsi que beaucoup d'ivoire. Ce dernier article ne se tire pas de l'Ousambâra même; il est apporté des contrées intérieures de Ouakouafi et de Masaï, de Paré, d'Ougono, de Kisoungo, de Ngoû, etc. Les villages du Pangani sont situés à très-peu de distance au-dessus des bords de la rivière; aussi, dans les saisons extraordinairement pluvieuses, sont-ils bientôt submergés, entièrement ou en partie. Toute la région unie qui s'étend de l'embouchure de la rivière à la

chaîne la plus proche des montagnes de Bondeï, peut avoir une étendue de trente à quarante milles anglais. Ces terres basses sont excessivement fertiles ; néanmoins elles sont en grande partie laissées incultes, soit par l'indolence des habitants, soit à cause des fréquentes incursions que les Ousagoûa, traversant la rivière, ont faites autrefois chez les Ouachînsi de ces plaines. La montagne la plus proche de la côte et du bord septentrional de la rivière de Pangani est appelée *Tonghé*. Le pays qui avoisine cette montagne a parmi les indigènes une renommée de fertilité toute particulière. J'ai ouï dire qu'il y a dix ou douze ans de nombreux villages et des plantations étendues existaient au pied du mont Tonghé, mais que les habitants se virent contraints par les Ouaségoûa de se retirer dans la région du nord, où ils se sont établis au pied des montagnes de *Mrînga* et de *Pambiré*. C'est là que je les ai vus. A cette époque, le commerce américain et européen commençait à opérer sur le marché de Zanzibar, et à y verser de grandes quantités d'armes à feu. Les Ouaségoûa, qui demeurent vis-à-vis de Zanzibar, achetèrent beaucoup de ces armes, et leurs dispositions belliqueuses s'en augmentèrent au détriment des tribus voisines, qui, naturellement, furent obligées de se retirer au premier choc, n'étant pas encore pourvues de ces armes supérieures. La région abandonnée de Tonghé est depuis lors devenue la demeure des éléphants et des buffles. Néanmoins les anciens habitants n'ont pas perdu de vue leur

territoire natal, et tous désirent qu'un temps puisse venir où il leur soit permis de retourner à leur belle et florissante région de Tonghé. La montagne est couverte d'une forêt de beaux arbres, et on assure qu'on y trouve de l'eau même au sommet.

C'est sur cette montagne que Mindjî Mindjî dirigea d'abord mon attention, quand je lui parlai de mon désir de trouver un endroit convenable pour l'établissement d'une station missionnaire dans cette partie de l'Afrique orientale. Il ne saurait en effet y en avoir qui réunisse mieux toutes les conditions désirables.

23 *février*. — A la pointe du jour le son du cornet prévint les soldats ousambâra et leurs chefs d'avoir à se tenir prêts à quitter le village de Pangani. Le son de la corne qui sert de trompette était accompagné par la voix stridente d'un soldat, qui criait de tous ses poumons : Préparez-vous ! Les mazoumbé vont partir ! *Mazoumbé* signifie *les Rois*, — désignant par là le vizir et les deux gouverneurs. En un moment la population tout entière du village prit un nouvel aspect. Tous paraissaient se réjouir du départ des soldats, qui malmènent assez fréquemment les habitants, en faisant main basse sur leurs volailles et sur tout ce qui peut s'emporter. Le propriétaire de la maison que j'occupais avait enterré la plus grande partie de ce qu'il possédait, dans la crainte où il était de cette soldatesque d'Ousambâra. Il ne me paraît pas, toutefois, que les vessiri de Kméri eussent levé un tribut trop lourd sur

les Panganis, qui, avant leur arrivée, avaient envoyé au roi deux cents *américanos*, — c'est-à-dire des pièces de cotonnades américaines. Le tribut n'est d'ailleurs perçu que tous les deux ou trois ans, et c'est alors le mdoé qui vient sur la côte le recevoir en personne.

Comme le mdoé et ses compagnons ne devaient aller aujourd'hui que jusqu'à Madânga, village situé à 5 ou 6 milles de Pangani, je reçus l'ordre de m'y arrêter jusqu'à demain après-midi afin de laisser le temps de terminer l'affaire du bôko, après quoi LL. EE. auraient le loisir de me recevoir, et que le lendemain 24 nous pussions nous remettre en marche tous ensemble pour Fouga.

Après le départ des soldats et des mazoumbé pour Madânga, les Paganis vinrent me trouver en grand nombre pour entendre le *manéno*, ou *khâbari ya Isa*, c'est-à-dire la parole, ou la bonne nouvelle de Jésus. Très-peu cherchèrent à disputer, ou à défendre les doctrines du Korân.

24 *février*. — Les mazoumbé m'ont envoyé un soldat de Madânga, pour me prévenir qu'ils n'avaient pu terminer leur affaire officielle, et que je ne quitte Pangani que le jour suivant pour aller les rejoindre. Quelque désagréable que me fût ce nouvel ajournement, il a fallu me soumettre. J'ai tâché de mettre le temps à profit près des Panganis, et particulièrement de mon ami Abbégondja.

25 *février*. — J'ai appris qu'une nombreuse caravane d'hommes de Pangani et de Tanga est sur

le point de quitter la côte pour aller au *Nderserréani*, qui est un district du pays de *Masaï*. Les marchands d'ivoire font le tour des parties orientales et septentrionales du Bondeï et de l'Ousambâra, d'où ils vont à la montagne de *Paré*, puis au pays appelé *Aroucha*, et de là au mont *Mlôzo*, qu'ils quittent en se portant vers la droite. Ils remontent ensuite au nord, et finalement ils se portent à l'orient vers un pays kikouafi appelé *Kivia*. Il y a quelques années ils y achetèrent trente chameaux, dont trois seulement atteignirent la côte de Tanga. Ces marchands sont obligés de se nourrir exclusivement de viande et de lait pendant huit ou dix mois, attendu qu'on ne trouve pas autre chose dans les pays sauvages de Masaï et de Ouakouafi. Il paraît que les gens de Baraoua (Brava) trafiquent également avec le pays de Kivia. Je comprends maintenant pourquoi on m'a dit souvent que les caravanes de Zanzibar vont si loin dans le nord qu'elles arrivent à la hauteur de Baraoua. Kivia doit être à peu près sous la même latitude que cette dernière ville.

Dans l'après-midi je quittai le village de Pangani, avec mon ouanika et deux serviteurs. Nous arrivâmes avant la nuit à *Madânga*, où le vessiri s'empressa de me procurer un bon gîte.

26 *février*. — Au lever du soleil le cornet donna le signal des ordres du vizir pour la marche, et du départ de Madânga. Nous traversâmes un pays uni, assez herbeux, et boisé çà et là. La route que nous suivions était bonne et bien battue. Vers les dix

heures, la chaleur du soleil commença à devenir très-forte. Vers midi, nous passâmes près des villages de *Moua sa gnombé*, de *Koumbouri* et de *Dafa*, qui appartiennent au district gouverné par Abdalla; ce dernier nous quitta pour regagner le siége de son gouvernement. Sur les deux heures nous fûmes pris par la pluie. Nous passâmes au village de *Noûgniri*, où je fus retenu, dans mon premier voyage, jusqu'à l'arrivée de l'autorisation royale nécessaire pour entrer dans la capitale. J'appris là que depuis 1848 la fille de Kméri et son mari avaient dû quitter Noûgniri pour aller gouverner un autre district.

Vers trois heures nous traversâmes la rivière de *Mkouloumoûsi*, qui a sa source dans les montagnes de Bondeï : — beaucoup de Ouanika prononcent ce mot *Bondéni*. Le pays qui avoisine la rivière est d'un aspect agréable et bien cultivé par les Ouachînsi, dont on aperçoit les villages dans toutes les directions. A l'ouest on voit le mont *Maghîra*, qui est gouverné par une princesse royale, et la montagne encore plus élevée de *Mrïnga*, qui a pour gouverneur un frère de Kméri.

Il était près de cinq heures quand nous arrivâmes à *Djoumbi*, village considérable où Mouigni Hattibon, dont j'ai parlé précédemment, a sa résidence; son autorité s'étend de là sur tout le district de *Pâmbiré*, montagne que dans mon premier voyage j'avais prise à tort pour le mont Mrïnga. *Pâmbiré* est une hauteur isolée située dans le bas pays; *Mrïnga*, au contraire, est le point le plus élevé de

la première chaîne des montagnes du Bondeï. Le Mrïnga s'aperçoit distinctement de Ouassïn et de Tanga, sur la côte. Son sommet forme une forteresse naturelle, consistant en un rocher d'un aspect formidable qui s'élance vers le ciel comme une muraille à pic. La montagne est très-boisée, et habitée par les Ouachînsi.

A mon arrivée à Djoumbi les habitants s'assemblèrent en grand nombre devant ma maison; mais ils se conduisirent avec une civilité et une retenue dont je fus surpris. Ils se tinrent à une distance convenable de l'endroit où j'étais assis avec le gouverneur. Aucun d'eux ne m'importuna de ses demandes; personne non plus ne chercha à me toucher moi ou mes habits. Le gouverneur, Mouigni Hattibon, ordonna à ses soldats de tuer un jeune bœuf pour mes gens et ceux du vizir, lequel était encore en arrière avec un de mes hommes qui n'avait pu suivre mon pas.

27 *février*. — Beaucoup de gens sont venus à ma cabane s'informer de mon voyage. J'ai remarqué une certaine intelligence parmi ces Ouachînsi, et une bonne disposition à entendre l'Évangile.

28 *février*. — Nous sommes partis de Djoumbi, laissant le vessiri un peu indisposé, avec Mouigni Hattibou.

Vers les neuf heures du matin nous commençâmes à gravir de petites hauteurs. Nous laissions à notre gauche la haute montagne de Mrïnga. Au nord de cette montagne nous avons traversé une

rivière appelée *Mroûka*, qui va se réunir à la rivière de *Mgambo*. Pendant que nous étions assis sur le bord de la Mroûka, nous fûmes rejoints par un fils de Kméri qui occupe un petit gouvernement au voisinage de Mrïnga. Il me demanda une pierre pour son fusil. Comme sa demande était des plus modestes, je ne pouvais le refuser ; je lui donnai deux pierres au lieu d'une, ce qui les mit dans le ravissement, lui et ses gens. Je ne pus m'empêcher de comparer, à ce propos, le chrétien d'Abyssinie au païen de l'Ousambâra. En Abyssinie, le moindre gouverneur est un véritable mendiant, qui ne se contente pas de moins de huit à dix dollars, tandis qn'un gouverneur de l'Ousambâra est parfaitement satisfait d'une pierre à fusil. J'avoue n'avoir jamais voyagé avec un esprit plus libre que je ne le fais aujourd'hui, ne trouvant pas devant moi, à chaque halte du chemin, le monstre hideux de la mendicité. Et quant à la sécurité personnelle, je puis dire en toute vérité qu'un étranger n'est pas plus en sûreté dans la capitale de la France ou de l'Angleterre qu'il ne le serait dans la plupart des lieux de l'Ousambâra.

La contrée que traverse la *Mroûka* est romantique et pittoresque au plus haut degré ; elle m'a rappelé la Suisse et la forêt Noire de ma Souabe natale. La Mroûka roule ses eaux entre des rochers d'un ravin profond, dont les bords sont couverts d'une belle forêt qui s'étend à une certaine distance. Après avoir pris notre repas de bananes et de viande, et

nous être désaltérés au courant de cette fraîche rivière de Mroûka, nous nous remîmes en route à travers une forêt de beaux arbres. J'oubliais tout à fait que j'étais en Afrique, tant le chemin était agréable.

A midi nous nous reposâmes dans la forêt; je m'étendis sans beaucoup de précautions sur la terre nue et humide, et je m'y endormis. Quand je m'éveillai, je sentis quelques symptômes de fièvre. Je me remis néanmoins en route avec mes hommes, et nous atteignîmes sans accident le village de *Kadângo*. Ce village, situé sur une hauteur considérable, est gouverné par une fille déjà âgée de Kméri, qui ressemble tellement à son père par les traits, par la stature, en un mot par l'air tout entier de son visage et de sa personne, qu'il est impossible de se méprendre à leur parenté. Mbîkiri — c'est le nom de la dame — donna immédiatement l'ordre de préparer pour moi et ma troupe un *sîma*, c'est-à-dire une pâte de farine de maïs, et dans la soirée elle m'envoya un mouton. Je lui donnai en retour quatre aunes d'américano qu'elle accepta, tout en me faisant entendre qu'un *bersâti* — une sorte de drap de couleur de la valeur d'un demi-dollar — lui aurait été plus agréable. Elle est fort aimée de ses sujets à cause de la douceur de son gouvernement et de son esprit de justice. Elle a épousé un noble de l'Ousambâra, qui néanmoins n'a aucun pouvoir politique, les princesses du sang restant toujours, dans le gouvernement de leurs États, indépendantes de leurs

maris. L'époux est le père de leurs enfants, rien de plus.

A *Kadângo* je retrouvai chez les indigènes cette réserve respectueuse qui m'avait tant plu à Djoumbi. Je ne vis pas un seul mendiant parmi eux. Toutes les fois qu'ils demandaient quelque chose ils m'offraient un équivalent. Ils parlent le pur kichînsi; quelques-uns d'entre eux seulement comprennent le kisouâhéli. Aussi ai-je eu quelque difficulté à les entretenir de choses spirituelles. Pourtant, avec l'aide d'Abbégondja, je réussis, à ce que je pense, à leur donner une idée générale de l'Évangile et de l'objet qui me conduisait vers leur roi à Fouga. Abbégondja parle aisément le kichînsi, qui a une grande affinité avec le kinika. Un missionnaire aura besoin de quelques mois d'étude sérieuse avant de se rendre maître du kichînsi, qui est la langue dominante du *Bondeï*, c'est-à-dire du pays compris entre la côte, la rivière de Pangani au sud, la vallée de Kérenghé à l'ouest, et le désert de Kidigo à l'est. Le kichînsi a une grande affinité avec le kiségoua, langue qui se parle au sud de la Pangani. La langue de l'Ousambâra propre est quelque peu différente du kichînsi, et se rapproche davantage des dialectes de Paré et de Ngoû. Le missionnaire qui résidera dans cette partie de l'Afrique aura devant lui une grande besogne philologique, mais qui lui procurera autant de plaisir que d'intérêt. Il lui faudra étudier le kichînsi, le kisambâra et le kiségoua, non-seulement parce qu'il aura à s'entretenir avec

les Ouachînsi, les Ouasambâra et les Ouaségoûa, mais aussi parce qu'il arrive souvent qu'on trouve dans un dialecte la signification radicale d'un mot qui sera passé dans un autre dialecte et y sera resté isolé. Ainsi, par exemble, *ouasîmou* signifie en kisambâra *esprits*, et plus spécialement *mauvais esprits*. Le kisouâhéli a reçu ce terme, mais sa signification originelle s'y est perdue. Le kisouâhéli dit *youna ouasîmou*, « il est fou, » (Cp. δαιμόνιον ἔχει, St. Jean, x, 20), expression dont pas un Souâhéli n'a pu me dire la signification originelle. Le kisambâra me l'a fait comprendre.

29 *février*. — Nous sommes partis de bonne heure de Kadângo. Je me ressentais encore un peu de la fièvre. Après avoir descendu la hauteur de Kadângo vers l'ouest, nous sommes arrivés à la rivière *Sidji*, que l'on nomme *Mgâmbo* dans le pays Ouadigo. J'ai déjà parlé, dans un de mes journaux précédents, du caractère tumultueux de cette rivière, produit par les nombreux rochers dont son courant est entrecoupé. Comme aucun de mes hommes, et encore moins mon âne vicieux — que j'ai acheté à Zanzibar, et qui m'a été de peu d'usage dans ce pays de montagnes où un voyageur doit presque toujours marcher à pied, — ne voulait me passer de l'autre côté de la rivière, j'ai sauté dans l'eau et je l'ai traversée à gué. Dans la saison pluvieuse elle n'est pas guéable, tant à cause de sa rapidité que des hauts fonds où les hippopotames se cachent. La rivière sort des montagnes du Bondeï, où elle se

forme de la réunion des nombreux ruisseaux qui y existent toute l'année, car dans ces montagnes élevées les courants ne tarissent jamais. Les habitants ont construit, avec des perches, en plusieurs endroits de la rivière, des espèces de râteliers où viennent se prendre le poisson, dont ils sont très-friands et qui est en effet délicieux. La rivière pouvait avoir d'un pied et demi à deux pieds d'eau, et une largeur d'une quarantaine de yards (ou toises). Arrivés à l'autre bord, nous eûmes à traverser de hautes herbes, et de temps à autre des endroits marécageux et des ruisseaux. Entre ces ruisseaux, le *Chéloungou* a une certaine importance, ainsi que le *Chïmdoé*, qui est le dernier que nous ayons traversé avant de gravir le mont *Kômbora*, lequel atteint à une hauteur d'au moins 4,000 pieds. Avant d'en commencer l'ascension nous nous reposâmes sur les bords du Chïmdoé, afin de nous réconforter par un léger repas, et de nous préparer à la tâche assez rude que nous allions aborder.

Le *Kômbora* est la continuation d'une chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud, depuis le grand désert de Kikouâfi où elle commence (et que nous avons mentionné fréquemment dans nos journaux) jusqu'à la rivière de Pangani où elle se termine. Jusqu'ici nous avons eu à monter et à descendre des hauteurs de 5 à 600 pieds; maintenant nous allons aborder la partie vraiment montagneuse de notre marche.

Kômbora n'est le nom que d'une portion de la

chaîne, aucune de ces rangées de montagnes n'ayant une appellation générale, mais seulement des dénominations particulières appliquées aux points proéminents. La montée ne fut pas d'abord trop difficile; mais arrivé à mi-hauteur environ, la montagne devint si escarpée et si glissante qu'il nous fallut les plus grands efforts pour avancer. Nous avions à traverser un bois épais d'arbres et de halliers, et quelquefois des hautes herbes et des roseaux très-forts et très-grands. Nous ne montions pas, nous grimpions. Je me sentis à la fin tellement épuisé, que j'étais obligé de m'étendre à terre tous les trente ou quarante pas pour retrouver mes forces et mon courage. Je souffrais beaucoup des jambes et j'avais presque perdu le souffle. Je me suis souvent dit que, simple voyageur, je ne ferais pas un pareil voyage quand on me donnerait une forte somme d'argent. Je puis ajouter que j'aimerais mieux aller deux fois à l'Oukambani ou au Djagga, où la route est unie, que de traverser une seule fois ce pays de montagnes. Il va sans dire que les indigènes s'en mettent peu en peine, habitués qu'ils sont depuis leur enfance à grimper comme des chats. On les voit, portant sur la tête de lourds fardeaux, gravir les escarpements d'un pas dégagé qui m'a fréquemment étonné. Ils se moquent des gens du bas pays, qui ne peuvent faire comme eux.

Nous atteignîmes le sommet du Kômbora au coucher du soleil; nous grimpions depuis onze heures du matin. Du point élevé où nous étions arrivés,

nous embrassions un panorama ravissant et vraiment majestueux. Notre vue s'étendait jusqu'à la mer, et nous voyions s'ouvrir devant nous d'effroyables profondeurs entre les montagnes encore plus élevées que nous avions à gravir dans la suite de notre voyage. Ces grands aspects de la contrée environnante sont toujours la récompense du voyageur épuisé lorsqu'il arrive au sommet de ces montagnes. Par malheur ce plaisir ne dure qu'un moment : il lui faut presque aussitôt redescendre des pentes aussi raides et aussi longues que celles qu'il a gravies. Ni plaine ni plateau ne l'attend au sommet; généralement l'arête de la montagne n'a de largeur que juste ce qu'il en faut pour y établir un village de vingt ou trente cabanes. *Nolens volens* il faut donc que le voyageur redescende, n'ayant plus pour horizon que la montagne la plus proche, et sur sa tête la voûte du ciel. Je n'avais jamais vu jusqu'à présent en Afrique de montagnes qui ressemblassent à celles-ci. Bien différentes sont les montagnes de l'Abyssinie, particulièrement celles du Choa, avec leurs larges plaines au sommet.

A la crête du Kômbora j'éprouvai un froid très-vif, produit surtout par le vent qui nous coupait la figure. Mais la fièvre m'avait quitté, et elle ne m'a pas repris dans tout le cours du voyage. Il faisait tout à fait nuit quand nous arrivâmes au village de *Hingo*, où je pris mes quartiers dans une hutte kichînsi à demi couverte avec des feuilles de bananier. Pourvu que je pusse étendre mes membres fa-

tigués, et que je fusse à l'abri du vent, peu m'importait le reste. Je ne pensais pas même au souper. Ces pauvres gens de Hingo n'ont rien à offrir qu'un peu de blé de Turquie et des bananes.

Combien ces indigènes vivent d'une manière simple et tranquille dans leurs froides et hautes montagnes, dont ils ne s'éloignent qu'avec peine! Un voyageur qui ne connaîtrait pas par expérience l'essence du christianisme appellerait certainement ces gens-là un peuple inoffensif, innocent et bon, car on les voit tranquilles, paisibles et sans querelles. Ils paraissent attachés l'un à l'autre. On ne voit pas d'idoles, ni rien qui rappelle qu'on est là au milieu d'un peuple païen. Ils ne sont adonnés ni à l'ivresse, ni aux batteries et aux querelles ensanglantées qui en sont la conséquence. Ils élèvent du bétail, cultivent un coin de terre, et ne s'embarrassent guère du tumulte du monde. Une observation superficielle pourrait nous faire croire que ces simples montagnes, isolées dans leur pays presque inaccessible, seraient mieux disposées à recevoir l'Évangile que d'autres tribus environnantes : pour ma part je ne me fais pas trop d'illusion à cet égard, car je sais combien le cœur de l'homme éprouve naturellement d'aversion pour les enseignements de cette nature.

1er *mars*. — Nous avons quitté Hingo. Ce village a été construit et est habité par des gens de la tribu de *Kiséghedjou*. Les *Ouaséghedjou* sont venus originairement des bords de la *Pokomoni*, ou *Dana*, qui est la patrie originaire de plusieurs tribus kinika.

Actuellement le gros des Ouaséghedjou réside au voisinage de Tanga, où ils ont été refoulés par les Galla à l'époque où ces sauvages s'emparèrent du territoire situé sur le cours inférieur de la Dana. Pendant longtemps les Ouaséghedjou ont vécu en bons termes avec les Ouadigo, qui sont les plus méridionaux des Ouanika, et ils se sont souvent ligués avec eux pour repousser les farouches Ouakouafi, ceux-ci, au temps de leur puissance, ayant souvent alarmé même la côte de Tanga. Mais l'ennemi commun n'eut pas plutôt disparu du théâtre de ses longues déprédations, que la discorde se mit entre les Ouaséghedjou et les Ouadigo. Les premiers, se glorifiant de leur bravoure, commencèrent les hostilités; mais les seconds sont supérieurs en nombre. Une division des Ouaséghedjou, pressée et poursuivie par les Ouadigo, s'enfuit vers le pays des Ouaségoûa, d'où ils émigrèrent de nouveau quelque temps après pour aller s'établir, avec la permission de Kméri, dans la grande vallée de *Kérênghé*. C'est là qu'ils sont encore. Quelques-unes de leurs familles, parties de cette vallée, sont venues bâtir le village de Hïngo. Le gros des Ouaséghedjou est resté, comme je l'ai dit, dans la plaine de Tanga. Ils sont maintenant engagés de nouveau dans une guerre destructive contre les Ouadigo; ceux-ci paraissent avoir le dessus, car ils ont récemment brûlé un des plus forts villages de leurs adversaires, tué bon nombre de Ouaséghedjou, et emmené une grande partie de leur bétail. Kméri est resté neutre.

J'ai toujours ressenti une grande pitié pour les débris des tribus dispersées, quoique dans ces révolutions, comme dans les nôtres, il faille avant tout voir la main de Dieu. Les Ouanika, les Ouakamba, les Ouandourobbo et plusieurs autres tribus, ont été chassés de leurs contrées natales, et, lors de leur expulsion, ont été réduits à un petit nombre. Un afflux de nations sauvages vers la côte a occasionné, il y a quelques siècles, de grands changements dans la géographie de l'Afrique orientale. Il y eut à cette époque un immense mouvement de tribus, semblable au flux et au reflux d'une mer agitée. Maintenant ces flots humains paraissent s'être calmés, et les nations s'être fixées.

Après avoir quitté Hingo nous gravîmes encore plus haut une autre partie de Kômbora; puis nous redescendîmes, à travers une forêt de bananiers et de cannes à sucre, dans un profond ravin où nous traversâmes un ruisseau dont l'eau nous parut d'une fraîcheur délicieuse. Puis nous remontâmes encore pendant plusieurs heures une autre montagne, au sommet de laquelle nous trouvâmes un village appelé *Kisâra;* un fils de Kméri y réside, et a sous son gouvernement le pays montagneux qui environne ce lieu. Nous eûmes à Kisâra une vue majestueuse des parties méridionales de la vallée de Kérênghé, ainsi que des hautes montagnes de l'Ousambâra, à l'ouest de la vallée. Nous apprîmes du gouverneur et des gens de Kisâra qu'un parti d'environ huit cents maraudeurs masaï avait traversé

la vallée quelques jours auparavant, dans le dessein d'aller enlever le bétail des Ouaségoûa qui habitent la plaine de la Pangani. J'ai su que les Masaï étaient en bons termes avec Kméri, et que celui-ci n'a pas mis empêchement à leur passage dans la vallée parce qu'il voit avec plaisir qu'on aille attaquer les Ouaségoûa, ses constants ennemis. La véritable raison, selon moi, c'est que le roi craint les Masaï, que les Ouasambâra regardent comme invincibles. La politique et la peur se réunissent ainsi pour laisser cette belle vallée presque entièrement dépourvue de population et de culture.

2 *mars*. — Nous nous sommes arrêtés aujourd'hui à Kisâra, parce que le vessiri malade n'est pas encore arrivé de Djoumbi, et que mes hommes, vu leur petit nombre, craignent de traverser la vallée de Kérênghé, dans l'appréhension où ils sont des Masaï, que l'on s'attend d'un moment à l'autre à voir revenir du pays des Ouaségoûa. D'ailleurs le vessiri nous avait envoyé l'ordre de l'attendre à Kisâra. C'est aussi pour cette raison que ses soldats nous ont fait traverser la partie la plus montagneuse et la plus escarpée du pays, voulant donner à leur maître le temps de se remettre et de nous rejoindre en route avant notre arrivée à Fouga ; car le vessiri voulait avoir l'honneur de présenter lui-même le *msoungou* à son royal maître.

Mon guide Mindjî Mindjî m'a donné aujourd'hui quelques informations sur l'origine de la dynastie de Kméri. Le roi actuel est le quatrième prince de-

puis l'établissement du royaume d'Ousambâra. Son aïeul, qui en fut le fondateur, était originaire des montagnes de Ngoû, canton situé sur la route de l'Ouniamési. C'est pourquoi les peuples de Ngoû et d'Ousambâra sont restés amis jusqu'à ce jour. Les gens de Ngoû viennent librement dans l'Ousambâra, et réciproquement. Le voyage d'un pays à l'autre est de trois à quatre jours; on a à traverser la grande plaine que la rivière de Pangani arrose. L'autorité des deux premiers rois d'Ousambâra ne s'étendait que jusqu'à la limite du Bondeï; c'est le père de Kméri qui a conquis cette dernière province. Kméri, lui aussi, a été un grand guerrier dans ses jeunes années, et ses États avaient même alors plus d'étendue qu'ils n'en ont aujourd'hui. Il a perdu une partie du pays de *Kidigo*, ainsi que la montagne de *Msîhi* au N.-E., et le mont *Mâfé* au Sud. En général, son autorité sur les Ouaségoûa a été entièrement ruinée depuis que la reprise du commerce des fusils à Zanzibar a mis dans leurs mains plus d'armes à feu; ce qui montre clairement que l'introduction de nos armes européennes doit amener, avec le temps, une grande révolution dans l'état des choses en Afrique. Je sais de bonne source que même les Ouakouafi de l'intérieur montrent un vif désir de se procurer des fusils; il en est de même des Ouakamba. Les armes des Masaï étaient autrefois l'arc et les flèches; mais depuis que les Ouakouafi ont adopté l'usage des grands boucliers de peau de rhinocéros ou d'éléphant, les premiers ont abandonné

l'arc, et leur ont substitué la lance et la massue avec le bouclier. Ils ont ainsi repris leur première supériorité sur leurs frères les Ouakouafi. Ceux-ci apprirent sans doute l'usage de la lance et du bouclier des nations qui bordent l'Abyssinie, car on trouve des Ouakouafi dans les contrées du nord de l'équateur.

J'ai vu ce matin un nouvel exemple de la mauvaise influence que les Souâhéli exercent sur les populations païennes de l'intérieur. Mon muletier Husseïn, qui est un natif de Zanzibar, s'est mis tout à coup à enlever le sable de ma chambre, tout en marmottant précipitamment quelques mots inintelligibles pour moi. Après l'avoir laissé faire ainsi quelque temps, je l'ai interrompu pour lui demander à quel propos il venait creuser le sable et marmotter ces paroles. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? — Qu'il cherchait dans la terre une étoile qui le mettrait à même de prédire si notre traversée de la vallée de Kérênghé serait heureuse ou non, attendu que tout le monde dans sa troupe craignait la rencontre des Masaï. Les Souâhéli ont ainsi nombre de pratiques qui jettent les ténèbres et la mort dans l'esprit des païens, parmi lesquels ils cherchent à gagner influence et profit en répandant la superstition.

Les Ouasambâra appellent les Souâhéli *Ouaoungouâna*, c'est-à-dire Peuple Libre, par opposition à eux-mêmes, car les musulmans de la côte, bien qu'ils soient sujets du même prince, jouissent de beaucoup de priviléges qui sont refusés aux Oua-

chînsi et aux Ouasambâra. Ainsi, par exemple, Kméri interdit à un Msambâra ou à un Mchînsi de monter à âne ou à cheval, et aussi de s'éloigner de sa province natale au delà d'un certain rayon, ou bien encore de porter un vêtement d'une classe supérieure, tandis que sous tous ces rapports un Souâhéli est parfaitement libre. Kméri connaît fort bien la supériorité des musulmans et il les traite avec douceur, quoiqu'il ne les aime que très-médiocrement. Il sait qu'il est dans leur dépendance pour les articles d'Europe ou d'Amérique dont il a besoin; il n'ignore pas non plus qu'ils pourraient former contre lui une coalition puissante, par la facilité qu'ils ont de se procurer des munitions de guerre. Ses sujets plus immédiats, à l'égard desquels il n'a pas les mêmes sujets de ménagements, sont traités avec infiniment moins de douceur,

3 *mars*. — Nous étions sur le point de partir de Kisâra, quand un messager du mdoé est arrivé en toute hâte, apportant l'ordre à tous les soldats qui avaient été chargés de mon bagage et m'avaient conduit sur la route de retourner à Djoumbi sans délai, attendu que le mdoé avait besoin de leur assistance militaire contre un village kichînsi où trois de ses soldats, envoyés pour lever le tribut, avaient été blessés de coups de fusil que leur avaient tirés les indigènes. Les soldats obéirent immédiatement.

Le gouverneur de Kisâra se chargea alors de mon bagage, qu'il fit transporter par ses paysans jusqu'au village d'*Outindé* où nous devions attendre le

vessiri. Avant d'atteindre ce village, nous eûmes à monter et à descendre, par un chemin des plus fatigants. *Outîndé* est assis sur une des plus hautes montagnes du Bondeï. Nous avions traversé encore une fois une forêt de bananiers et de cannes à sucre. Me servir de l'âne était impossible. Depuis le pied du Kômbora jusqu'à Outîndé l'animal m'a été tout à fait inutile, ou plutôt il a été pour moi un grand embarras, car il refusait de franchir les quartiers de roches épars çà et là sur la route, et quand nous arrivions à des endroits raides et glissants, c'était toute une affaire de le faire avancer.

A notre arrivée à Outîndé, il faisait tellement froid que je ne pus établir mon logement pour la nuit au dehors de la hutte qui m'était assignée, ainsi que j'avais coutume de le faire dans le bas pays pour éviter la chaleur et la fumée des huttes kichînsi. J'ai dit qu'Outîndé est situé au haut d'une montagne. Le sommet peut avoir une cinquantaine de yards de largeur. De là on embrasse du regard l'étendue presque entière des États de Kméri. Je ne crois pas avoir jamais rencontré en Afrique un panorama plus majestueux. La partie la plus élevée de la montagne est un rocher qui se dresse comme une muraille à pic, et qui forme comme une forteresse naturelle. Je plongeais de ce point dans la vallée de Kérênghé, à une profondeur de 5,000 pieds et plus. Pour des Africains, cette montagne serait absolument imprenable pour peu qu'elle fût convenablement gardée. Je ne pouvais m'approcher du bord de cet

effrayant escarpement sans éprouver le vertige. Pourtant les gens du pays conduisent leur gros bétail, leurs chèvres et leurs moutons, dans des endroits où un seul faux pas les précipiterait dans l'abîme. Que les œuvres de l'homme sont peu de chose auprès des œuvres de Dieu!

A Outîndé, il m'a été aisé de reconnaître que les montagnes de l'Ousambâra surpassent en hauteur celles de Bondeï. La montagne de *Boumbourri*, où le prince du sang Sébouké (ou Chébouké) réside, paraît être la plus haute de toutes. Les montagnes de l'Ousambâra vont se terminer, vers le grand désert de Kikouafi, à la haute chaîne de *Msîhi*, que gouverne une dynastie indépendante de Kméri. Il est au pouvoir du chef de Msîhi de fermer la vallée de Kérênghé, qui débouche sur le désert de Kikouafi. Les gens de Msîhi ont leur eau et leurs plantations au sommet de leurs montagnes, ce qui est, du reste, le cas à peu près universel dans toute cette contrée alpestre. Que les montagnes boisées du Bondeï paraissent belles quand on les contemple du rocher granitique d'Outîndé! Les montagnes de l'Ousambâra présentent un aspect bien différent, avec leurs flancs arides et déboisés. La vallée de Kérênghé, coupée dans sa longueur par la rivière de *Nghèréa* qui descend vers la Pangani, est un des plus jolis traits de ce magnifique paysage. Quel pays béni sera celui-ci, quand l'Évangile y aura répandu sa lumière, et la civilisation ses bienfaits

Le district d'Outîndé est gouverné par un fils âgé

de Kméri, dont les traits ne m'ont rappelé en rien ceux de son royal père. Il ne nous donna rien autre chose pour notre nourriture que le *mahoûti*, c'est-à-dire des bananes : aussi nous décidâmes-nous à partir sans attendre le mdoé.

4 mars. — Nous trouvant à court de provisions, attendu que le gouverneur se pressait peu de nous envoyer même le mahoûti, nous déclarâmes qu'il nous fallait absolument partir. Mais au moment où nous allions quitter le village, un indigène arriva qui se dit envoyé par le vessiri pour nous enjoindre de l'attendre à Outîndé, parce qu'il devait arriver ce jour-là à Kasâra. Ayant quelque raison de ne pas nous fier au messager, nous partîmes malgré l'avis; mais nous apercevant bientôt qu'aucun des gens de Fouga qui voyageaient avec nous ne nous suivait, nous nous arrêtâmes sur la route et réfléchîmes à notre situation. Les gens de Fouga craignaient évidemment d'agir contre les instructions du vizir. Après avoir recueilli l'avis de mes compagnons, je déclarai que le plus sûr était d'attendre au moins jusqu'au lendemain, où nous saurions si le mdoé était ou non arrivé à Kisâra. Tout le monde s'étant réuni à cette opinion, nous retournâmes au village. Le gouverneur nous promit de mieux veiller à notre approvisionnement, qui resta cependant tout aussi maigre qu'auparavant.

Au sujet de la dynastie actuellement régnante au mont Msîhi, j'ai obtenu les informations suivantes. Le père de Kméri a investi du gouverne-

ment de Msîhi une de ses filles, qui, ayant épousé un noble, a eu plusieurs fils. Ces jeunes gens, devenus grands, décidèrent leur mère à se déclarer indépendante du roi d'Ousambâra. Dès que celui-ci fut informé de la rébellion des montagnards de Msîhi, il envoya une armée contre eux; mais ses soldats ne purent triompher de l'insurrection. Les fils de la princesse royale se maintinrent dans leur indépendance, favorisés surtout par la nature inexpugnable de la montagne; c'est pourquoi le roi actuel a jugé que le plus prudent était de reconnaître la nouvelle dynastie, et de vivre en bons termes avec elle. Les deux rois s'envoient réciproquement des présents de temps à autre. La capitale du Msîhi est *Boungou*. Quand les gens du Msîhi étaient en hostilité avec le roi d'Ousambâra, la vallée de Kérênghé était très-peu sûre, et beaucoup de gens qui la traversaient y furent tués.

La dynastie de Msîhi s'est constituée selon les titres et usages de l'Ousambâra. Dans ce dernier pays, on distingue par des noms différents le roi régnant et son successeur présomptif au trône. Quand le roi régnant est appelé Kméri, le prince royal est appelé Sébouké ou Chébouké; et quand le roi régnant est appelé Chébouké, son successeur sera Kméri. Comme le roi actuel de l'Ousambâra est un Kméri, son successeur présomptif est eppelé Chébouké. Celui-ci a sa résidence dans la province de *Boumbourri*, qui est une des parties les plus élevées de l'Ousambâra. Cette province ne peut être gou-

vernée que par un prince royal. Lorsque Kméri, le roi actuel, mourra, son fils, le présent Chébouké, gouverneur de Boumbourri, se rendra à Fouga, capitale du royaume, et sera déclaré roi; le premier fils qui lui naîtra après son entrée dans la capitale aura le rang de prince royal, recevra le nom de Kméri, et, arrivé à l'âge voulu, ira à Bombourri gouverner la province : j'avais donné de cela un compte inexact dans un de mes précédents journaux. Le même changement de titres a lieu dans le Msîhi. Cet usage provient, dit-on, du pays de Ngoû, d'où la présente dynastie de l'Ousambâra est originaire.

Il ne faut pas oublier que ce n'est pas le fils aîné qui succède au trône, mais bien le premier enfant qui naît au roi après l'entrée de celui-ci dans la capitale du royaume. Un des premiers actes du nouveau roi est d'enlever toutes leurs charges aux enfants de son prédécesseur, et d'investir ses propres enfants du gouvernement des différents districts du pays. Une chose surprenante, c'est que les princes dépossédés ne se soient jamais révoltés, sauf dans le cas de Msîhi.

5 *mars*. — Comme le mdoé n'était pas arrivé à Kisâra, et que nous avions encore à nous plaindre du manque de nourriture, de bonne heure le matin nous demandâmes très-instamment au gouverneur d'autoriser notre départ d'Outîndé. La nuit avait été très-froide, et le brouillard couvrait encore la montagne, quand nous partîmes. La descente que nous avions à suivre pour arriver à la vallée de

Kérênghé était rapide et difficile. Il était plus de neuf heures quand nous arrivâmes à l'entrée de la vallée ; notre descente nous avait pris au delà de trois heures. La vallée, au point où nous la traversâmes, est entièrement dépourvue d'habitants. Vers les onze heures nous arrivâmes à la rivière *Louênghèra* ou *Nghèrèa*, qui sort des montagnes de Boumbourri et va se réunir à la rivière *Louffou*, c'est-à-dire à la *Pangani*. Mes hommes étaient on ne peut plus effrayés à la pensée de traverser le désert de Kérênghé. Mindjî Mindjî marchait derrière moi à distance, prêt à tourner les talons au premier symptôme d'attaque.

Nous arrivâmes sans accident au bord de la rivière, où nous nous reposâmes une demi-heure pour prendre notre frugal repas de *mahoûti* (bananes). Cela fait, nous commençâmes à gravir les montagnes de l'Ousambâra propre. Au moment où nous quittions la rivière, Husseïn, mon muletier, crut avoir aperçu un être humain dans la djangle. Sa frayeur se communiqua à toute la troupe, et chacun courut à ses armes. J'eus fort à faire pour calmer leur sotte et vaine appréhension. Personne n'étant disposé à ouvrir la marche, je me plaçai moi-même à la tête de la caravane. Ma hardiesse leur rendit bientôt le courage et la confiance. Notre ascension fut d'abord assez douce, la première montagne étant disposée en petites terrasses successives à chacune desquelles nous nous reposions, et nous pouvions nous désaltérer aux frais courants

qui surgissent du fond des ravins. Ayant atteint le sommet de la montagne, nous nous trouvâmes au milieu d'une grande plantation de cannes à sucre auxquelles notre appétit fit honneur.

Nous n'eûmes pas fait plus de 2 à 300 pas sur cette sommité de la montagne, qu'il nous fallut redescendre dans une profonde vallée ou nous traversâmes un ruisseau qui court vers la *Loûenghèra*. Dans cette vallée, un espace assez étendu est aussi cultivé en cannes à sucre. Il me fallut parler avec fermeté pour empêcher mes hommes de couper une trop grande quantité de cannes. C'est une coutume établie, qu'un étranger — surtout s'il est accompagné d'un soldat du roi—a la permission de prendre des bananes et des cannes à sucre partout où il traverse une plantation. Il nedoit cependant pas porter ce privilége à l'excès, s'il veut éviter les querelles.

Vers la fin du jour nous arrivâmes au grand village de *Djâiri*, où nous nous aperçûmes, non sans surprise, que depuis Outîndé nous aurions pu prendre une route moins montagneuse et plus directe : le soldat du mdoé nous avait conduits avec intention par un chemin accidenté, afin d'allonger notre route autant que possible pour que son maître pût nous rejoindre avant notre arrivée à Fouga. Le soldat du roi et Mindjî Mindjî étaient entrés avant nous dans Djâiri pour parler au gouverneur de la place.

Les habitants de Djâiri appartiennent à la tribu de *Ouamboûgou*, qui habitait originairement au pays de Ouaségoûa, sur lequel le roi n'a aujourd'hui au-

cune autorité. C'est pourquoi le soldat du roi ne pouvait commander à Djâiri d'une manière absolue, comme il le faisait dans le pays des Kichînsi. Les Ouamboûgou demeurèrent autrefois sur les bords de la Pangani, vis-à-vis de la vallée de Kérênghé du côté du sud; mais s'étant vus constamment harcelés par les Masaï, ils se réfugièrent dans les montagnes de l'Ousambâra, où le roi leur a accordé de grands priviléges. C'est un peuple à la fois agricole et pastoral, qui est demeuré fidèle à ses anciennes coutumes. Les femmes portent au cou un véritable paquet de grosses verroteries, pesant de cinq à six livres, ou de préférence elles l'attachent à leurs oreilles. Cette mode distingue à première vue les femmes ouasêgoûa des Ouasambâra et des Ouachînsi.

Le vieux gouverneur nous reçut avec hospitalité. Il nous offrit du lait, et une pâte de bananes et de farine de maïs. Notre appétit fit honneur au repas. La nuit venue, je m'étendis sur un lit indigène dans l'étable au bétail, ce qui n'était pas très-cérémonieux. J'avais voulu d'abord coucher au dehors de la maison; mais notre hôte s'y était opposé, parce que dans ce canton on peut être attaqué par le lion.

6 *mars*. — Dans l'espoir que le mdoé arriverait du Bondeï, nous prîmes un jour de repos. Je n'étais d'ailleurs pas fâché de m'arrêter un peu à Djâiri, tant mes jambes avaient souffert de la fatigue de la veille. Il y a un *goulio*, — c'est-à-dire un marché, — au voisinage de Djâiri. Les indigènes y apportent leurs objets d'échange, tels que du sel, des bananes,

des volailles, du beurre, des rassades, du drap, etc.

Un habitant de Djâiri m'assura que les Masaï n'avaient aucune peur des armes à feu; ils marchent tranquillement et d'un pas ferme au-devant des fusils, n'ayant pour armes que leurs lances, leurs massues et leurs boucliers. Témoigner la moindre crainte de la mort leur paraît indigne de leur fierté nationale et de leur réputation de bravoure.

Nous avons éprouvé une assez forte chaleur à Djâiri, le village étant dans une situation basse et entouré d'une ceinture de montagnes. Ces montagnes sont loin d'avoir un aussi bel aspect que celles du Bondeï.

7 *mars*. — Partis de Djâiri, nous avons traversé un gros ruisseau qui sort des montagnes voisines; nous avons commencé bientôt après à gravir ces montagnes. Le soleil se levait brûlant, et ajoutait beaucoup à notre fatigue. De jour en jour mes forces s'épuisent dans cette pénible marche, et souvent, dans mes accès d'impatience, je me dis à moi-même: Pourquoi as-tu entrepris ce misérable voyage que personne ne te demandait? Mes compagnons ne sont pas moins fatigués que moi de ces chemins qui tournent toujours, et où l'on ne fait que monter et descendre. Tantôt nous avons à ramper au bord d'un abîme, puis il nous faut grimper péniblement une route d'un escarpement effrayant, en nous accrochant aux broussailles et aux arbustes. Quand nous montons, ce sont les nerfs et les chevilles qui souffrent; descendons-nous, nous avons

les cuisses et les genoux brisés. Faire de courtes traites est impossible, attendu que nous devons régler notre course sur la distance des villages, où nous trouvons des provisions et des logements, aucun de mes compagnons ne se souciant de coucher dans les bois ou de camper ailleurs que dans un village. Voyager dans l'Ousambâra est très-différent d'un voyage au Djagga ou au pays d'Oukambani, où l'on porte avec soi ses provisions et son eau, et où l'on campe là où la nuit vous prend. Un voyageur qui ferait de même dans l'Ousambâra serait regardé comme un rôdeur de grands chemins; sans compter que la fraîcheur des nuits, et d'autres circonstances, rendraient ici le bivouac assez pénible.

Les montagnes que nous avons gravies aujourd'hui étaient, pour la plupart, dénuées d'arbres et de hautes herbes, et leur sommet ne présente qu'une crête étroite et inégale. Des ruisseaux sortent de leurs flancs et en descendent les pentes. Çà et là nous trouvions une plantation de bananiers ou de cannes à sucre. J'ai remarqué une espèce de palmier qui ressemble beaucoup au dattier; on le nomme *inkindou*. Le tronc est très-droit, élevé, mais mince. Le fruit de cet arbre est bon à manger.

Le temps a pris aujourd'hui une apparence d'automne. Un brouillard qui couvrait les hauteurs n'a pas tardé à se dissiper sous une petite pluie, après quoi un nouveau brouillard s'est formé sur une montagne voisine. Il m'a paru aussi froid qu'un jour d'automne en Allemagne.

Je suis toujours étonné quand je vois mes compagnons ouasambâra monter et descendre avec une aisance extrême les pentes les plus raides. En quelques minutes ils ont pris une grande avance sur le reste de la caravane. Alors ils s'assoient à terre, et attendent que nous les ayons rejoints ; puis ils repartent aussitôt, et en un moment nous les avons perdus de vue. Ils sont presque aussi vifs que les singes de leur pays.

La taille des Ouasambâra est médiocre. Leur couleur tourne au jaune. Ils sont généralement minces, mais forts assez pour porter de lourds fardeaux. Leur sobriété est surprenante ; ils vivent à peu près exclusivement de bananes, froides, rôties ou bouillies. Les seules maladies qu'ils connaissent sont la galle et le rhumatisme. La fraîcheur de l'air, l'excellente eau de la montagne et la simplicité de leur régime, contribuent sans doute à les exempter de bien des maladies qui désolent d'autres tribus.

Les hommes du commun n'ont qu'une femme : non qu'ils n'en prissent volontiers plusieurs, mais ils n'en ont pas les moyens. Les soins qu'un homme doit prendre pour fournir à la nourriture et à l'entretien de sa famille le sauvent de bien des vices communs dans d'autres tribus ; car, au total, la nature montagneuse de l'Ousambâra en fait un pays très-pauvre. Les montagnes sont souvent trop escarpées pour qu'on les puisse cultiver. Le Bondeï est un pays riche, comparé à l'Ousambâra. Cette dernière contrée, quoique l'eau n'y manque pas,

tant s'en faut, est aussi beaucoup moins bien arrosée que l'Ousambâra.

Sur les trois heures je me sentis si fatigué, que je proposai de faire halte au plus prochain hameau; Mindjî-Mindjî insista pour que nous allions jusqu'à *Pondé*, village où réside une fille de Kméri qui gouverne le district environnant. Nous y arrivions à peine, que nous fûmes pris par une pluie froide et abondante. Je n'en voulais pas moins coucher dans la partie de la hutte qui est occupée par les animaux, et dont le toit, en fort mauvais état, laissait librement circuler l'air; mais on m'en dissuada, à cause du danger des lions. Je fus ainsi forcé de dormir dans une cabane sale, enfumée, au milieu d'une atmosphère étouffante et du bruit qu'y font les occupants, hommes et animaux.

La canne à sucre que nous avons rencontrée aujourd'hui était d'une qualité particulière, tant par sa douceur que par la grande quantité de jus qu'on exprime en la mâchant. Nous ne l'avons trouvée que dans les ravins profonds et humides, jamais sur les terrasses ni sur le sommet des montagnes.

8 *mars*. — Nous espérons atteindre la capitale aujourd'hui.

Nous sommes partis de Pondé de bonne heure et nous avons marché d'un bon pas, attendu que nous n'avions obtenu de la princesse royale que de faibles provisions. Elle demandait une pièce de drap de couleur que j'ai refusée, prétextant que tout mon bagage était en arrière avec le vessiri, et que

d'ailleurs il était destiné au roi. Les princes royaux ne s'expriment pas toujours si ouvertement quant au présent qu'ils désirent qu'on leur fasse ; mais ils font comprendre leurs intentions au voyageur en lui mesurant de très-court ses provisions. Quand ils envoient un mouton, soyez sûrs qu'ils attendent de vous l'équivalent en verroteries ou en drap. Je dirai même que si je faisais un autre voyage dans ce pays, j serais plus libéral; mais pour cette fois je me suis tracé une règle de conduite dont je ne me départirai pas. Je mourrais plutôt de faim que de leur laisser la dangereuse idée que l'homme blanc regorge de richesses, ce qui élèverait d'autant à l'avenir leurs prétentions avides.

Plus nous approchons de la capitale, moins les montagnes sont rudes. Nous n'avons plus à descendre dans de profonds ravins ; le pays que nous traversons est assez uni, et je puis de nouveau me servir de mon âne. Mais si les montagnes deviennent moins difficiles, je remarque en même temps qu'elles se dégarnissent de plus en plus de hautes herbes, d'arbres et de halliers, au détriment des habitants qui doivent aller très-loin à la recherche du combustible. Le sol est tout à fait rouge. Aussi les gens du Ouasambâra n'ont pas à se mettre en peine du *nghéou* (ocre rouge) avec lequel les Ouakamba colorent leurs habits et dont ils se frottent le corps : ils n'ont qu'à s'asseoir à terre, et leurs vêtements seront bientôt rouges. J'en ai fait plus d'une fois l'expérience sur moi-même.

Çà et là une plantation de bananiers, de tabac ou de cannes à sucre rompt l'uniformité de ces montagnes arides, qui ressemblent assez à autant de dômes sur lesquels les indigènes élèvent leurs cabanes. La capitale elle-même est assise sur une de ces hauteurs arrondies. Les gens du pays nomment ces sortes de montagnes *kiâmbo*, mot qui signifie en même temps grand village.

J'ai aussi remarqué une différence dans le bétail. Les jeunes taureaux ne sont pas, à beaucoup près, aussi féroces que dans le Bondeï. L'espèce à cornes est plus nombreuse que l'espèce à bosse. Le pelage est généralement noir.

Un gros ruisseau court vers Fouga, d'où il tourne au sud vers la vallée de Kérênghé. Avant d'atteindre la hauteur sur laquelle Fouga est située, nous avons passé près du mont *Mouhêsa*, au pied duquel Kméri a commencé dernièrement à établir un nouveau village, où il réside quand il n'est pas à Fouga.

Lors de mon précédent voyage j'avais rencontré le roi à *Msîra Serré*, hameau distant de 6 à 7 milles à l'ouest de Fouga. En passant à *Mouhêsa*, mes hommes firent en l'honneur du roi un salut de sept coups de fusil, auxquels répondit la garde royale qui se trouvait là. Avant d'arriver à Mouhêsa, on a la vue du mont *Châfé*, situé dans le désert de Pangani. Cette montagne est habitée par les Ouaségoûa et gouvernée par un chef nommé Kifoûma, qui s'est révolté contre Kméri, il y a longtemps, et qui, après s'être rendu indépendant, a donné jusqu'à présent de grands embarras au roi. Plus loin en-

core, je voyais les montagnes de Ngoû, pays qui est actuellement gouverné par plusieurs chefs, et non plus par un seul maître.

Au moment où nous arrivions au bas de la hauteur sur laquelle est située *Fouga*, une troupe de soldats vint à notre rencontre. Ils firent par honneur une décharge de mousqueterie, après quoi ils nous conduisirent aux cabanes qui ont été construites à l'intention des étrangers et des visiteurs. Ces cabanes ont été élevées par ordre du roi sur le modèle des constructions kisouâhéli, supérieures à celles des Kisambâra et des Kichînsi. Celle que l'on m'avait assignée avait une porte passablement haute et large, qui, ouverte, recevait le jour en quantité suffisante. Un lit à la manière du pays fut immédiatement dressé par les gens du roi, et on n'oublia rien de ce qui pouvait me rendre l'habitation confortable, au moins dans les idées de ces hommes, encore étrangers à notre civilisation. Le général des gardes du corps du roi, Mbérêko, ou Mtoûma oua Tzoumbé, ou cheïkh Chêréso, — il est connu sous ces trois noms, — arriva bientôt faisant apporter avec lui un mouton et d'autres provisions pour moi et mes compagnons. C'est lui qui est chargé du soin des étrangers, que le roi soit ou non dans sa capitale. Ici encore je reconnus une nouvelle ressemblance entre les usages de l'Ousambâra et ceux de l'Abyssinie. Dans ce dernier pays, comme dans l'Ousambâra, un officier est spécialement chargé de veiller à ce que rien ne manque aux étrangers qui viennent visiter le roi.

Un peu après nous vîmes arriver Bana Osman, musulman de Zanzibar qui remplit près du roi les fonctions multiples de médecin, de grand-maître de la sorcellerie et de bouffon. Le roi l'a fait venir de *Kisivâni* (îlot de la rivière de Pangani) il y a quelques années, afin de lui faire écrire des charmes puissants contre Kifoùma, le chef de Mâfé dont j'ai parlé plus haut, qui, à cette époque, poussait ses incursions jusqu'au voisinage même de Fouga. J'ai bientôt reconnu dans Bana Osman un homme d'une intelligence et d'une modestie peu communes. Il ne montra nullement cette disposition altière et impérieuse qu'on remarque d'habitude chez les docteurs musulmans, et en particulier chez ceux qui professent la magie. Il jouit de la plus haute faveur auprès du roi, qui ne fait rien sans l'avoir consulté.

Puisse Dieu favoriser la réussite des projets qui m'ont conduit ici! Je sais qu'en nous autorisant, s'il persiste dans ses intentions de 1848, à établir une mission dans ses États, Kméri est mû surtout par des vues temporelles; mais quels que soient ses motifs secrets, s'il nous permet de faire entendre à ses sujets la parole de rédemption, le but de notre voyage sera atteint. Si le roi lui-même refuse d'entendre l'Évangile, je me rappellerai ces paroles: « Il est peu de sages selon la chair, il est peu de puissants et de nobles qui soient appelés. »

(*La suite à un prochain cahier.*)

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

CIVILISATION ET BARBARIE; mœurs, coutumes, caractères des peuples Argentins. Facundo Quiroga et Aldao. Par DOMINGO F. SARMIENTO. Traduit de l'espagnol et enrichi de notes, par A. GIRAUD, enseigne de vaisseau. Paris, Arthus Bertrand, 1853, 1 vol. in-12. 4 fr.

Voici, assurément, un des livres les plus curieux et les plus remarquables qu'ait produits la littérature espagnole de l'Amérique du Sud. Le sujet de l'ouvrage, ce sont les luttes intestines qui déchirent l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, depuis qu'elle a brisé, il y a bientôt un demi-siècle, les liens qui l'attachaient à l'Espagne sa métropole, sans qu'elle ait pu se donner depuis lors un gouvernement stable et régulier. L'auteur n'a pas entrepris de retracer dans toute son étendue l'histoire de ces luttes et de leurs vicissitudes; il n'a voulu qu'en raconter quelques épisodes caractéristiques qui fissent bien connaître la nature de la scène où s'est

agité ce long drame, et le caractère des personnages qui l'ont occupée. La biographie de Facundo Quiroga, un des chefs militaires sortis de terre au milieu des événements et qui y ont usé leur vie rapide, est le thème qu'il a choisi. Il n'en pouvait prendre un plus favorable. Quiroga, de même que Rosas, appartient à la race à demi sauvage qui erre, sous le nom de *Gauchos*, dans les immenses plaines de cette région de l'Amérique, n'ayant pour tout bien que son indépendance et ses troupeaux. Tout en se glorifiant de descendre des anciens colons européens, le *Gaucho*, par les habitudes de sa vie vagabonde et sans frein, est presque revenu au niveau des tribus indigènes. Il hait et méprise à la fois l'habitant des villes. Il le hait à cause de la supériorité que donnent les lumières de l'Europe ; il le méprise pour ce qu'il appelle les mœurs efféminées de la vie citadine. Cette haine profonde de ce qu'on a nommé le *Parti des campagnes* contre les villes joue un rôle immense dans l'histoire des provinces Argentines depuis quarante ans. La guerre d'affranchissement du joug colonial a été le point de départ ; mais la première effervescence produite par le mot trompeur de liberté n'était pas encore apaisée, que déjà les choses avaient pris le caractère qu'elles ont gardé depuis, celui d'une lutte à mort entre le Gaucho des plaines et l'habitant des villes, — ou pour employer l'expression énergique et vraie que M. Sarmiento a mise en tête de son livre, entre la *Barbarie* et la *Civilisation*.

L'auteur, nous avons à peine besoin de le dire, appartient à ce dernier parti, qui, plus d'à moitié anéanti par la force brutale de ses adversaires, tourne un regard désespéré vers les rivages transatlantiques en invoquant la sympathie et l'appui de l'Europe. L'autre parti détruit; il n'écrit pas. Quel que soit le résultat final des événements de la Plata, marqués déjà par tant de péripéties, les pages de M. Sarmiento resteront comme un document des plus curieux pour l'histoire contemporaine de l'ancienne Amérique espagnole. Mais indépendamment de sa valeur historique, l'ouvrage de M. Sarmiento renferme d'abondantes notions sur l'état actuel du pays au point de vue de la géographie, et sur les mœurs des populations nomades. C'est par ce côté surtout qu'il nous intéresse, et que nous le signalons aux lecteurs des *Annales*.

Voici l'idée que M. Sarmiento donne de l'aspect général de la république Argentine, de la nature du pays et de son étendue : « Le continent américain se termine au sud par une pointe dont l'extrémité forme l'un des côtés du détroit de Magellan; à l'ouest, et à peu de distance de l'océan Pacifique, s'étendent les andes du Chili, dans une direction parallèle à la côte. Les terres qui se trouvent à l'est de cette chaîne de montagnes et à l'ouest de l'océan Atlantique, en suivant le Rio de la Plata et remontant l'Uruguay, forment le territoire qui a porté le nom de Provinces-Unies du Rio de la Plata, et dans lequel le sang coule encore pour décider s'il

s'appellera République ou Confédération Argentine. Ses limites présumées au nord sont le Paraguay, le Grand Chaco et la Bolivie.

» L'immense étendue de pays qui existe à ses extrémités est entièrement dépeuplée. On y trouve des rivières navigables que n'ont pas encore sillonnées même de fragiles bateaux. Le mal le plus affligeant pour la confédération Argentine, est sa vaste étendue. Le désert l'entoure de toutes parts et s'insinue dans ses entrailles. La solitude, les endroits inhabités sont ordinairement des limites non contestées des diverses provinces. Là, on voit l'immensité de tous côtés : immenses plaines, vastes forêts, larges rivières, l'horizon toujours incertain, toujours confondu avec la terre au milieu de nuages colorés et de vapeurs légères qui ne permettent pas de reconnaître dans la lointaine perspective le point où le monde se termine et où commence le ciel. Au nord et au midi, les sauvages sont aux aguets : ils profitent des nuits où la lune brille, pour tomber comme une bande de hyènes sur les troupeaux qui paissent dans la campagne et les populations sans défense. Dans la solitaire caravane de charrettes qui traverse les pampas, et qui s'arrête pour se reposer quelques moments, l'équipage réuni autour d'un léger feu tourne machinalement les yeux vers le sud, au moindre murmure du vent qui agite les herbes sèches, et plonge ses regards dans les profondes ténèbres de la nuit, à la recherche de la masse sinistre de la horde sauvage qui peut la surprendre à l'im-

proviste. Si l'oreille n'entend aucun bruit, si la vue ne peut percer le voile obscur qui couvre la silencieuse solitude, le voyageur, pour se tranquilliser tout à fait, tourne les yeux sur les oreilles d'un des chevaux qui sont auprès du feu, pour observer si elles sont immobiles et négligemment inclinées en arrière; alors la conversation interrompue continue, ou bien il porte à la bouche la tranche de chair à demi flambée dont il se nourrit..... »

L'auteur est frappé de l'analogie qui existe entre ces longues files de chariots qui coupent les pampas solitaires pour aller des cantons de l'ouest à Buenos-Ayres, et la caravane de chameaux qui sillonne lentement les plaines désertes de l'Euphrate pour se rendre à Alep ou à Bagdad. Voici la description qu'il fait de ces caravanes des plaines argentines. « Nos charrettes voyageuses sont une espèce d'escadre de petits bâtiments dont la population a ses coutumes, son idiome, son habillement particulier, qui la distingue des autres habitants comme le marin se distingue des hommes de terre. Le *capataz* en est le chef, comme en Asie le conducteur de la caravane; il faut pour cet emploi une volonté de fer, un caractère déterminé jusqu'à la témérité, pour contenir l'audace et la turbulence des flibustiers de terre qu'il doit gouverner et dominer à lui seul dans la solitude du désert.

» Au moindre signe d'insubordination, le capataz arbore son fouet (*chicote*) garni de fer et décharge sur l'insolent des coups qui blessent ou contu-

sionnent; si la résistance se prolonge, avant d'en arriver au pistolet dont il dédaigne généralement le secours, il descend de cheval, son formidable couteau à la main, et revendique bientôt son autorité par l'adresse supérieure avec laquelle il sait le manier. Celui qui meurt de la main du capataz ne laisse aucun droit de réclamation, car on considère comme légitime l'autorité qui l'a assassiné. C'est ainsi que, dans la vie argentine, commença à s'établir par ces particularités la prédominance de la force brutale, la prépondérance du plus fort, l'autorité sans limites et sans responsabilité de ceux qui commandent, et la justice administrative sans forme et sans débats. La troupe des charrettes porte, entre autres armements, un fusil ou deux par charrette, et quelquefois un petit canon à pivot qui se place sur celle qui marche en avant. Si les sauvages l'attaquent, on forme un cercle en attachant les charrettes les unes aux autres, et presque toujours elles résistent victorieusement à l'avidité des sauvages qui ne désirent que sang et pillage. Le convoi des mules tombe fréquemment dans les mains de ces Bédouins américains, et rarement les piétons évitent d'être égorgés. Dans ces longs voyages, le prolétaire argentin acquiert l'habitude de vivre loin de la société et de lutter individuellement avec la nature; il s'endurcit dans les privations, et ne peut compter comme ressources que ses talents et son adresse personnelle pour se préserver de tous les périls qui l'entourent continuellement. »

Revenant au pays et à sa nature générale, M. Sarmiento ajoute : « La partie habitée de ce pays la plus largement privilégiée, et qui renferme tous les climats, peut se diviser en trois contrées distinctes qui impriment à la population des manières d'être diverses, suivant les conditions de la nature qui les entoure. Au nord, et se confondant avec le Chaco (1), une espèce de bois couvre de ses rameaux

(1) Le territoire appelé Chaco comprend une surface d'à peu près dix mille lieues carrées géographiques dans l'intérieur de l'Amérique du Sud, presque aussi inconnue des géographes que les territoires les plus inaccessibles de l'Afrique centrale. Il est traversé par deux rivières qui peuvent être rendues navigables : ce sont le Rio Bermejo, qui prend sa source sur les confins de la Bolivie, se dirige au sud, passe à Oran, dans la province de Salta, reçoit plus loin le Rio Grande de Jujuy ou Lavayen; puis, se dirigeant au sud-est, se jette dans le Paraguay entre Nembucu et Curupaity; et le Pilcomayo, qui prend sa source dans les Sierras Altisimas, au nord du Potosi, parcourt une grande partie de la Bolivie, en se dirigeant à peu près à l'est-sud-est jusqu'entre 21 et 22° de latitude sud, se dirige alors au sud-sud-est et se jette dans le Paraguay un peu au-dessous de l'Assomption. Il s'étend entre le Paraguay et le Parana jusqu'à 66° de longitude occidentale de Paris et entre 30° et 19° de latitude sud. Il a été exploré entre 1670 et 1764 par huit expéditions militaires de Tucuman, en 1764 par Jeronimo Matorros, gouverneur du Tucuman, qui fonda sur le Bermejo un point de missions, celui de Lacangayé, par 57° 30′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris. De 1764 à 1780, D. Francisco Govino de Arias, successeur de Matorros, et les pères jésuites Antonio Lapa et José Bernardo de Lena, pénétrèrent peu à peu au cœur du Chaco. Il fut ensuite exploré, en 1780, par le colonel D. Juan Adrian Fernandes Cornejo, de Salta; en 1790, par le même Cornejo; en 1780 (novembre, décembre), par le franciscain Morillo, qui termina son voyage en février 1781; en 1794, par le colonel D. José Espinola; en 1826, par D. Pablo de Soria, pour la société du Bermejo, fondée à Buenos-Ayres par actions; en 1845, par ordre du gouvernement bolivien, par le co-

impénétrables une étendue que nous appellerions inouïe, si, par extraordinaire, il pouvait y avoir quelque chose d'inouï en Amérique. Au centre, et dans une zone parallèle, les pampas et les bois se disputent le terraîn sur un long espace; dans certaines parties dominent les forêts, qui se terminent en bruyères grêles et épineuses; puis la forêt se reproduit encore, grâce à quelque rivière qui favorise son développement, jusqu'à ce qu'enfin, vers le sud, la pampa triomphe et découvre à l'infini sa surface belle et unie, sans limites connues et sans accidents notables : c'est l'image de la mer sur la terre, la terre comme sur une carte, la terre attendant encore qu'on lui ordonne de fournir des plantes et toute espèce de productions. Je pourrais signaler, comme trait notable de la physionomie de ce pays, l'agglomération de rivières navigables qui, vers l'est, se

lonel de corvette Ban Nivel. On peut consulter sur le grand Chaco et les rivières qui le traversent:

Arenales, Notice sur le grand Chaco. 1833. — G. A. King, Twenty four years in the Argentine republic, etc. Londres, 1846.

D. Pedro de Angelis, Collection d'ouvrages et documents relatifs à l'histoire ancienne et moderne des provinces du Rio de la Plata. Buenos-Ayres, 1836 et 1837, 6 vol.

Fr. Pedro Lozano, Description géographique du terrain, des rivières, des arbres et des animaux des immenses provinces du Chaco Gualamba, publiée en 1733, à Cordova, par le recteur du collége Maximo.

D'Orbigny; Voyage dans l'Amérique méridionale.

D. Felix de Azara, Voyages dans l'Amérique du Sud, édités en français par M. Walckenaer. Paris, 1809.

Et les ouvrages de sir Woodbine Parish, de M. de Humboldt, de J. R. Rengger et du docteur Wappaüs.

donnent rendez-vous de tous les points de l'horizon pour se réunir dans la Plata, et présenter dignement leur étonnant tribut à l'Océan, qui le reçoit dans son sein non sans marque visible de trouble et de respect. Mais ces immenses canaux, creusés par la sollicitude de la nature, n'introduisent aucun changement dans les coutumes nationales. Les fils des aventuriers espagnols qui colonisèrent ce pays détestent la navigation et se considèrent comme emprisonnés dans les étroites limites d'une barque ou d'une chaloupe. Quand un grand fleuve leur coupe le passage, ils se déshabillent tranquillement, préparent leur cheval et le dirigent à la nage vers quelque îlot qu'on aperçoit au loin. Une fois arrivés, cheval et cavalier se reposent; et d'îlot en îlot, la traversée s'achève. »

Quant à la population des contrées Argentines, elle se compose de deux races diverses, la race espagnole et la race indigène; ces deux races, en se croisant à tous les degrés, produisent des demi-teintes dont les dégradations sont infinies. « Dans les campagnes de Cordova et de San-Luis, la race espagnole pure prédomine; il est très-commun de rencontrer des jeunes filles aussi blanches, aussi rosées et aussi belles que le sont ordinairement les élégantes d'une capitale, et qui font paître les brebis dans la campagne. A Santiago del Estero, le gros de la population parle le quichua (la langue indigène, l'ancien idiome des Incas), qui révèle son origine indienne. A Corrientes, les campagnards parlent un dialecte

espagnol très-gracieux. « Donne-moi une chiripa, » disaient à Lavalle ses soldats (1). Dans la campagne de Buenos-Ayres, on reconnaît encore le soldat andaloux, et dans la ville les noms étrangers prédominent. La race nègre, presque déjà éteinte, si ce n'est à Buenos-Ayres, a laissé ses zambos (2) et ses mulâtres habitant les villes, chaînon qui lie l'homme brut à l'homme civilisé, race portée à la civilisation, douée de talents et des plus beaux instincts de progrès. Pour ce qui est du reste, de la fusion de ces trois familles est résulté un tout homogène, qui se distingue par son amour de l'oisiveté et par son incapacité industrielle, quand l'éducation et les exigences d'une position sociale ne viennent pas le secouer et l'arracher à son état habituel. L'incorporation des indigènes, que favorisa la colonisation, a beaucoup contribué à produire ce malheureux résultat. Les races américaines vivent dans l'oisiveté et sont incapables, même par contrainte, de se livrer à un travail continu. C'est ce qui suggéra l'idée de l'introduction en Amérique des nègres, mesure qui a produit de fâcheux résultats. La race espagnole ne s'est pas montrée plus active, quand elle s'est vue, dans les déserts américains, abandonnée à ses propres instincts. On éprouve de la

(1) La chiripa est une pièce de laine rouge, bleue ou verte, qui se met autour des reins et tombe au-dessous des genoux comme une tunique. On l'assujettit au-dessus des hanches au moyen d'une ceinture de cuir, qui retient derrière le dos un large couteau-poignard dans sa gaîne.

(2) On nomme zambo, dans l'Amérique du Sud, l'enfant issu d'un Indien et d'une négresse.

peine et de la honte quand on compare, dans la république Argentine, la colonie allemande ou écossaise du sud de Buenos-Ayres avec le bourg qui se forme dans l'intérieur. Dans la première, les maisonnettes sont peintes, l'entrée en est disposée avec goût, ornée de fleurs et de gracieux arbustes, l'ameublement simple, mais complet, la vaisselle de cuivre et d'étain toujours reluisante, le lit orné de jolis rideaux, et les habitants constamment en action et en mouvement. En s'occupant à traire les vaches et fabriquer du beurre ou du fromage, il y a des familles qui ont pu arriver à des fortunes colossales et qui se sont retirées à la ville pour y jouir du bien-être. Le bourg national est le revers indigne de cette médaille ; les enfants, sales et couverts de haillons, vivent avec une meute de chiens ; de tous côtés on voit des hommes couchés sur le sol dans la plus complète inaction ; partout on ne trouve que désordre et pauvreté ; enfin, une petite table et une malle en cuir composent tout l'ameublement des misérables cabanes qui leur servent d'habitation, et qui se font assez remarquer par un aspect général de barbarie et d'incurie. »

Dans l'immense étendue des provinces Argentines, on ne compte pas plus d'une douzaine de villes jetées à de longues distances : c'est Buenos-Ayres, Santa-Fé, Entrerios, Corrientes, sur les bords du Parana ; c'est Mendoza, San Juan, Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta, Jujuy, Santiago, San-Luis et Cordova, en avant des pentes orientales de la grande

Cordilière, et à l'ouest du grand fleuve dont le vaste estuaire reçoit le nom de Rio de la Plata. « Les villes argentines, dit M. Sarmiento, présentent la physionomie régulière de presque toutes les villes américaines : leurs rues se coupent à angles droits, la population est disséminée sur une large surface ; il faut en excepter cependant Cordova, qui, bâtie dans une enceinte petite et étroite, a toutes les apparences d'une ville européenne : elle représente, du reste, davantage par la multitude de tours et de coupoles de ses temples nombreux et magnifiques. La ville est le centre de la civilisation argentine espagnole européenne ; là sont les ateliers où se pratiquent les arts, les magasins du commerce, les écoles et les colléges, les tribunaux, enfin tout ce qui caractérise les peuples civilisés : l'élégance des manières, les commodités du luxe, les vêtements européens, l'habit et la redingote, ont là leur emploi convenable. Ce n'est pas sans raison que je fais cette énumération triviale. La ville capitale des provinces à troupeaux existe quelquefois toute seule sans aucune autre petite cité ; il ne manque pas de ces provinces dans lesquelles le terrain inculte vient jusqu'à la mer. Le désert les entoure à plus ou moins de distance, les environne et les presse ; la nature sauvage les réduit à d'étroites oasis de civilisation, enclavées dans une plaine inculte d'une centaine de milles carrés, à peine interrompus par quelques bourgs importants. Buenos-Ayres et Cordova sont les provinces qui ont pu jeter sur la campagne le plus grand

nombre de bourgs, comme foyers de civilisation et d'intérêts municipaux, et ceci est un fait notable. L'homme de la ville revêt le costume européen; il vit de la vie civilisée telle que nous la connaissons partout; là sont les lois, les idées de progrès, les moyens d'instruction, l'organisation municipale, le gouvernement régulier, etc. En sortant de l'enceinte de la ville, tout change d'aspect; l'homme des champs porte un autre costume que j'appellerai américain, puisqu'il est commun à tous les habitants; les mœurs sont différentes, les besoins sont limités et particuliers à lui; ces deux hommes, celui de la ville et celui de la campagne, semblent appartenir à deux sociétés distinctes, à deux peuples étrangers l'un à l'autre. Il y a même plus : l'homme de la campagne, loin d'aspirer à devenir semblable à celui de la ville, repousse avec dédain son luxe et ses manières polies; le vêtement du citadin, l'habit, la selle, le manteau, aucun signe européen, ne peuvent se présenter impunément dans la campagne; tout ce qu'il y a de civilisé dans la ville y est bloqué et se trouve proscrit au dehors et celui qui oserait se montrer en redingote, par exemple, et monté sur une selle anglaise, attirerait sur lui les moqueries et les agressions brutales des campagnards. »

Quant à Buenos-Ayres, M. Sarmiento la regarde comme appelée à devenir un jour la ville la plus gigantesque des deux Amériques. « Sous un climat doux, maîtresse de la navigation de cent rivières qui coulent à ses pieds, doucement assise sur un vaste terri-

toire, entourée de treize provinces qui ne connaissent pas d'autre débouché à leurs produits, elle serait déjà la Babylone américaine, si l'esprit des pampas n'avait pas soufflé sur elle et s'il n'étouffait pas dans leur germe les tributs de richesses que les rivières et les provinces doivent lui apporter sans cesse. »

« Étudions maintenant, poursuit l'auteur, la physionomie extérieure des vastes campagnes qui entourent les villes, et pénétrons dans la vie intérieure de leurs habitants. J'ai déjà dit que, dans beaucoup de provinces, les limites sont forcément un désert mitoyen sans eau. Cela n'a pas lieu, en général, pour la campagne d'une province dans laquelle résident la plupart de ses habitants. Celle de Cordova, par exemple, qui compte 170,000 âmes, en a à peine 20,000 qui habitent l'enceinte de la cité solitaire; tout le gros de la population est dans les champs, qui, pour l'ordinaire, sont des plaines presque partout couvertes de prairies ou de bois, tantôt dépouillées de toute grande végétation, tantôt si fertiles en herbe d'excellente qualité que les prairies artificielles ne sauraient rien procurer de mieux.

» Mendoza, San-Juan surtout, font exception; leurs habitants vivent principalement des produits de l'agriculture. Partout ailleurs les pâturages abondants, l'élève des troupeaux, sont non-seulement l'occupation des habitants, mais encore leurs moyens de subsistance. Cette vie pastorale rappelle inopinément à l'imagination les souvenirs de l'Asie,

dont on nous représente les steppes couvertes çà et là de tentes de Kalmouks, de Cosaques ou d'Arabes. La vie primitive des peuples, la vie éminemment barbare et stationnaire, la vie d'Abraham, qui est celle du Bédouin d'aujourd'hui, existe dans les campagnes argentines, quoique modifiée par la civilisation d'une étrange manière. »

Mais c'est surtout quand M. Sarmiento nous dépeint le caractère et la vie du gaucho, ou campagnard argentin, que son livre nous offre un vif intérêt. — « Dans les plaines argentines, la tribu nomade n'existe pas; le pasteur possède le sol à titre de propriétaire, il est fixé dans un point qui lui appartient; mais pour l'occuper, il a été nécessaire de dissoudre l'association et de disperser les familles sur une immense superficie. Imaginez-vous une étendue de deux mille lieues carrées toute couverte de population, mais dont les habitations sont à quatre lieues de distance les unes des autres, quelquefois à huit, les plus rapprochées à deux. Le développement de la propriété mobilière n'est pas possible; les jouissances du luxe ne sont nullement incompatibles avec cet isolement; la fortune peut élever, dans le désert, un superbe édifice, mais l'émulation manque, l'exemple n'existe pas, la nécessité de se montrer dignement, qui se comprend dans les villes, ne se fait pas sentir dans l'isolement et la solitude. Les privations indispensables justifient la paresse naturelle, et la frugalité dans les plaisirs entraîne à sa suite toutes les apparences de la barbarie.

La société disparaît entièrement; il ne reste plus que la famille féodale, isolée, concentrée, et aucune société réunie n'existant, toute espèce de gouvernement devient impossible; la municipalité n'existe pas, la police ne peut s'exercer, et la justice civile n'a aucun moyen d'atteindre les délinquants. J'ignore si le monde moderne présente un genre d'association aussi monstrueux. C'est tout l'opposé du municipe romain, lequel concentrait dans une enceinte toute la population qui allait de là labourer les champs environnants. Il en résultait une forte organisation sociale; ses bienfaisants résultats se font sentir encore aujourd'hui : ils ont préparé la civilisation moderne. Les paysans argentins ressemblent à la race esclavonne, à cela près que celle-ci était agricole, et partant plus susceptible de gouvernement; la dispersion de la population n'y était pas aussi grande. Ils diffèrent de la tribu nomade en ce que celle-ci voyageait en société, quoique ne possédant pas le sol. Enfin ils ont quelque ressemblance avec la société féodale du moyen âge, dans laquelle les barons résidaient dans la campagne, et de là *hostilisaient* les villes et ravageaient les champs; mais ici le baron et le château féodal manquent. Si un pouvoir apparaît dans les plaines, il est démocratique et momentané; il n'a pas l'hérédité et ne peut se conserver faute de montagnes et de lieux élevés. Il résulte de là que la tribu sauvage des pampas est mieux organisée que nos campagnes pour le développement moral.

» Le progrès moral, la culture de l'intelligence, négligés dans la tribu arabe ou tartare, sont ici non-seulement négligés, mais encore impossibles. Où placer l'école? Dans quel lieu les enfants, disséminés à dix lieues de distance dans toutes les directions, pourront-ils recevoir leurs leçons? Aussi la civilisation est tout à fait irréalisable, l'état barbare est normal (1); heureux encore si les habitudes domestiques conservent un léger dépôt de moralité. La religion souffre des conséquences de la dissolution de la société. La cure existe nominalement; la chaire n'a pas d'auditoire, le prêtre fuit la chapelle solitaire ou se démoralise dans l'inaction et la solitude; les vices, la simonie, la barbarie normale pénètrent dans sa cellule et convertissent sa supériorité morale en éléments de fortune et d'ambition; il finit par se faire chef de parti. J'ai assisté à une scène champêtre digne des temps primitifs antérieurs à l'institution de sacerdoce. Je me trouvais, en 1838, dans la montagne de San-Luis, dans la maison d'un riche estanciero, dont les occupations favorites étaient la prière et le jeu. Il avait construit une chapelle dans laquelle, le dimanche au soir, il récitait lui-même le chapelet pour remplacer le prêtre et l'office divin dont il manquait depuis longues années. C'était là un tableau homérique; le soleil arrivait à son couchant; les troupeaux qui retournaient au bercail

(1) Dans l'année 1826, pendant un séjour d'un an dans la montagne de San-Luis, j'enseignais à lire à six jeunes gens de familles aisées, dont le plus jeune avait vingt-deux ans, dit l'auteur.

fendaient l'air de leurs bêlements confus ; le maître de la maison, homme de soixante ans, d'une physionomie noble, chez lequel la race européenne pure se manifestait par la blancheur de la peau, le bleu des yeux, l'ampleur et le poli du front, entonnait le chœur auquel répondaient une douzaine de femmes et quelques jeunes garçons, dont les chevaux, encore imparfaitement domptés étaient attachés à la porte de la chapelle. Le chapelet terminé, il fit une fervente prière. Jamais je n'ai vu foi plus robuste, ferveur plus pure, ni entendu prière aussi belle et aussi appropriée aux circonstances dans lesquelles il la récitait. Il demandait à Dieu des pluies pour les champs, la fécondité pour les troupeaux, la paix pour la république, la sécurité pour les voyageurs... Je pleure très-facilement; cette fois, je pleurai jusqu'aux sanglots, car le sentiment religieux s'était éveillé dans mon âme avec exaltation et comme une sensation inconnue, parce que je n'avais jamais vu scène plus religieuse ; je crus être au temps d'Abraham, devant lui, devant Dieu et la nature qui le révèle ; la voix de cet homme simple et innocent faisait vibrer toutes mes fibres et me pénétrait profondément.

» C'est à cela qu'est réduite la religion dans les campagnes, à la religion naturelle. Le christianisme existe, de même que la langue espagnole, comme une tradition qui se perpétue, mais corrompue et revêtue de superstitions grossières, sans instruction, sans culte et sans convictions. Dans toutes les cam-

pagnes éloignées des villes, il survient que, lorsqu'il arrive des commerçants de San-Juan ou de Mendoza, on leur présente des enfants de quelques mois ou d'un an, pour qu'ils les baptisent, comptant sur ce que, par leur bonne éducation, ces survenants pourront le faire d'une manière valide; et il n'est pas rare qu'à l'arrivée d'un prêtre, on lui présente de jeunes garçons qui viennent de dompter un poulain pour recevoir l'huile sainte et le baptême *sub conditione*.

» A défaut de tous les moyens de civilisation et de progrès qui ne peuvent se développer qu'à condition que les hommes soient réunis en sociétés nombreuses, voici quelle est l'éducation de l'homme des champs : les femmes gardent la maison, préparent les repas, tondent les brebis, traient les vaches, fabriquent les fromages et tissent les toiles grossières dont on s'habille ; toutes les occupations du ménage, tous les soins domestiques appartiennent à la femme, sur elle pèsent presque tous les travaux ; bien heureuse si quelquefois l'homme s'occupe de la culture d'un peu de maïs pour la nourriture de la famille, car le pain est ordinairement inusité. Les enfants exercent leurs forces et se forment par plaisir au maniement du lazo et des bolas (1) avec

(1) Le lazo est une longue courroie de cuir terminée par un nœud coulant, que les gauchos lancent avec une surprenante adresse sur les bêtes de leurs troupeaux pour les arrêter et les terrasser.

Les bolas sont composées de courroies auxquelles sont attachés quatre petits boulets, pour arrêter ou abattre les chevaux et les bœufs.

Ces deux moyens sont aussi usités dans la guerre.

lesquels ils persécutent et poursuivent sans relâche les veaux et les chèvres ; quand ils sont devenus tous cavaliers, et ceci arrive dès qu'ils ont appris à marcher, ils servent à cheval pour des occupations diverses ; plus tard et quand ils sont plus forts, ils parcourent les champs, tombant et se relevant, courant avec intention au milieu des terriers des biscachas (1), passant à côté des précipices et s'exerçant au maniement du cheval ; quand arrive l'âge de la puberté, ils se consacrent à dompter les poulains sauvages, et la mort est le moindre accident qui les attend si les forces ou le courage leur manquent pour un moment ; à l'époque de la virilité, arrive l'indépendance et l'oisiveté.

» Là commence la vie publique du gaucho, si l'on peut s'exprimer ainsi ; car son éducation est déjà terminée. Il faut voir ces gens, qui n'ont d'espagnol que la langue et les notions confuses de religion qu'ils conservent, pour pouvoir connaître les caractères altiers et indomptables qui naissent de cette lutte de l'homme isolé avec la nature sauvage, de la raison avec la brute ; il faut voir ces figures garnies de barbe, à l'air grave et sérieux comme celles de l'Arabe et de l'Asiatique, pour comprendre la pitié dédaigneuse que leur inspire la vue de l'homme sédentaire des villes, qui peut avoir lu de nombreux livres, mais qui ne peut abattre et tuer un taureau intrépide, qui ne sait se procurer un cheval en rase

(1) Biscachas, animal de l'ordre des rongeurs à clavicules, du genre chinchilla, se rapprochant beaucoup des lièvres.

campagne, à pied et sans le secours de personne, qui n'a jamais arrêté un tigre et ne l'a reçu le poignard d'une main et le poncho (1) roulé autour de l'autre, pour le lui placer dans la gueule pendant qu'il lui traverse le cœur et l'étend mort à ses pieds. Cette habitude de triompher de toutes les résistances, de se montrer toujours supérieur à la nature, de la défier et la vaincre, développe prodigieusement l'importance et la supériorité de l'individu à ses propres yeux....

» Le gaucho estime par-dessus toutes choses la force physique, l'adresse à manier le cheval, et le courage. Cette réunion, ce club journalier, est un véritable cirque olympique, dans lequel s'essayent et s'éprouvent les degrés de perfection de chacun. Le gaucho marche armé du couteau qu'il a hérité des Espagnols ; cette particularité de la péninsule, ce cri caractéristique de Sarragosse : *Guerre au couteau!* est ici plus vrai qu'en Espagne ; le couteau est en même temps une arme et un instrument qui sert pour toutes les occupations. Le gaucho ne peut vivre sans lui ; c'est comme la trompe pour l'éléphant : son bras, sa main, son doigt, son tout. En même temps que cavalier, il se pique d'être brave ; et le couteau brille à chaque moment en décrivant des cercles dans l'air à la moindre provo-

(1) Le poncho est une espèce de manteau fort commode pour monter à cheval. Il est sans mauches, assez semblable à la chasuble d'un prêtre, et garantit tout à la fois de la pluie, de la poussière, de la chaleur et du froid.

Il fait partie du vêtement du gaucho.

cation, même sans provocation, sans autre excitant que l'envie de se mesurer avec un inconnu ; il joue aux coups de couteau comme il jouerait aux dés. Ces habitudes de batailler entrent si profondément dans la vie intime du gaucho argentin, que les couteaux ont créé un sentiment d'honneur et une escrime qui garantissent la vie. L'homme du peuple des autres pays prend le couteau pour tuer et tue. Le gaucho argentin le dégaîne pour combattre et blesse seulement. Il faut qu'il soit très-ivre, qu'il possède des instincts véritablement méchants ou un profond ressentiment, pour qu'il attente à la vie de son adversaire. Son but est seulement de le marquer, de lui faire une taillade à la face et de lui laisser un signe indélébile ; aussi rencontre-t-on les gauchos pleins de cicatrices qui sont rarement profondes ; le combat a lieu pour briller, pour la gloire de la victoire, par amour de la réputation. Un large cercle se forme autour des combattants et les yeux suivent avec passion et avidité le scintillement des poignards, qui ne cessent de s'agiter un moment. Quand le sang coule à torrents, les spectateurs se croient obligés par conscience de les séparer. S'il arrive une disgrâce (mort), les sympathies sont pour celui qui s'en est rendu coupable ; le meilleur cheval lui sert pour se sauver dans de lointains parages, et il y est reçu avec respect et compassion. Si la justice l'atteint, il n'est pas rare qu'il fasse face ; et s'il se précipite sur les soldats (*si corre á la partida*), il acquiert dès lors une réputation qui se répand

dans une vaste étendue. Le temps passe, le juge a été changé, et il peut alors se présenter dans son village sans qu'il soit procédé à des perquisitions ultérieures : il est absous. Tuer est un malheur, à moins que le fait ne se répète tant de fois que le contact de l'assassin inspire de l'horreur.

» Pour ce qui est des jeux d'équitation, il suffirait d'indiquer un des nombreux auxquels ils s'exercent, pour juger de l'audace qu'il faut pour s'y adonner. Un gaucho passe à bride abattue devant un de ses compagnons ; l'un d'eux lui lance les bolas qui emmenottent le cheval au plus fort de sa course. Du tourbillon de poussière qu'ils soulèvent en tombant, on voit sortir le cavalier courant, suivi du cheval que l'impulsion de la course interrompue fait avancer en obéissant aux lois de la physique. On joue la vie dans ces passe-temps, et souvent on la perd. Rosas lui-même, au plus fort de sa puissance, ne pouvait s'abstenir de ces plaisirs ; il courait sur deux chevaux et enlevait du sol un poids lourd dans la rapidité de sa course. Croirait-on que ces prouesses, l'audace et l'adresse dans le maniement du cheval, sont les bases des grandes illustrations qui ont rempli de leur nom la république argentine et changé la face du pays ? Rien n'est plus vrai cependant.....

» Dans cette société où la culture de l'esprit est inutile et impossible, où les affaires municipales n'existent pas, où la chose publique est une parole sans signification, parce qu'il n'y a pas de vie pu-

blique, l'homme éminemment doué fait ses efforts pour se produire et adopte pour cela les moyens et les voies qu'il trouve. Le gaucho sera un malfaiteur ou un chef, selon la direction que les affaires prendront au moment où il est arrivé à se faire remarquer. »

M. Sarmiento ajoute : « Je donne une si grande importance à ces détails, parce qu'il serviront à expliquer tous nos phénomènes sociaux et la révolution qui a eu lieu dans la république argentine, révolution qui a été dénaturée par les mots du dictionnaire civil, qui la défigurent et la cachent en créant de fausses idées, de même que les Espagnols, débarquant en Amérique, donnaient un nom européen à un animal nouveau qu'ils rencontraient, saluant du nom de *lion*, qui présente à l'esprit la générosité et la force du roi des animaux, un misérable chat qui s'appelle *puma* et qui fuit à la vue des chiens, et du nom de *tigre* le jaguar de nos bois. »

Nous aurions pu étendre beaucoup encore ces extraits déjà si longs ; mais le livre de M. Sarmiento est un de ceux que doit avoir entre les mains quiconque recherche les ouvrages riches en documents nouveaux pour l'histoire et l'ethnographie des contrées peu connues.

DU DIALECTE DE TAHITI, de celui des îles Marquises, et, en général, de la langue Polynésienne. Ouvrage qui a remporté, en 1852, le prix de linguistique fondé par Volney. Par P. L. J. B. Gaussin, ingénieur hydrographe de la Marine. Paris, F. Didot, 1853, in-8° de VIII-284 pages.

(EXTRAIT.)

La distinction que l'ouvrage de M. Gaussin a reçue de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est une assez haute recommandation du mérite de ce travail. Envoyé aux îles Marquises et à Tahiti pour y poursuivre des opérations hydrographiques, M. Gaussin y fut amené à s'occuper des idiomes de ces archipels; un esprit naturellement analytique lui a donné la forme sous laquelle l'auteur nous le présente. Le livre est purement philologique : ce n'est pas une grammaire proprement dite; cependant tous les éléments de la langue des insulaires polynésiens y sont étudiés et analysés dans leur ordre grammatical. M. Gaussin fait remarquer dans sa préface qu'une étude complète des mœurs des Polynésiens pourrait montrer, sous ce qu'elles ont de barbare et de sauvage, la pensée politique ou religieuse qui en a été quelquefois le point de départ; et l'auteur ajoute que cette étude ferait apprécier dans leur nudité morale ces peuples dont on a fait souvent un thème de déclamations contre la civilisation chrétienne.

« Mais une pareille tâche, dit-il, serait au-dessus de nos forces, et d'ailleurs les matériaux nous manquent pour l'entreprendre. Nous nous bornerons à faire ressortir çà et là quelques détails de mœurs, et à donner quelques aperçus sur les migrations et les origines, en nous appuyant toujours sur la langue, base la plus solide et instrument le plus puissant de tout travail ethnologique. Heureux si nous pouvions être de quelque secours à ceux qui se livrent à ces études. Mais chaque jour voit diminuer le champ des recherches : l'envahissement de l'Océanie par la race blanche altère profondément les langues, change les mœurs et fait oublier les traditions. Cependant quelques îles ont encore conservé leurs chants sacrés et les récitent avec une fidélité scrupuleuse, souvent sans en comprendre le sens. Ces chants, résumé de leurs croyances et de leur histoire, retraçant les récits de leur époque héroïque et les traditions confuses de leur origine, ne nous sont parvenus qu'en petit nombre, tronqués ou défigurés par les voyageurs qui les ont recueillis. Dans cet état, ce sont encore de précieux matériaux. Mais que l'on se hâte de les compléter, afin que plus tard la science, recherchant l'origine des peuples de l'Océanie, ne trouve point une cause de regrets dans les bienfaits de la civilisation que leur apporte le christianisme! »

Un ouvrage essentiellement grammatical ne serait pas pour nous susceptible d'une longue analyse. Mais l'auteur en a lui-même résumé les resultats

dans un dernier chapitre que nous allons reproduire; d'autant plus qu'on y trouve exposées les vues et les considérations qu'une étude attentive a suggérées à M. Gaussin sur quelques-unes des questions générales qui se rattachent aux populations océaniennes.

«Nous croyons avoir établi que la langue polynésienne se trouve dans un état de jeunesse relative, quand on la compare à nos langues européennes : c'est ce qui ressort de l'ensemble de nos recherches, tant sur le système phonique que sur la nature des idées et sur les moyens de les combiner.

»En effet, le système phonique est tellement restreint dans ses éléments et simple dans ses procédés de composition, que nous l'avons comparé aux premiers bégayements de l'enfance. La répétition d'une ou de plusieurs syllabes est un des moyens les plus usités dans la formation des mots. L'onomatopée est fréquente : on se rappelle que, sans les chercher, nous en avons cité un certain nombre d'exemples. L'importance des voyelles est encore un indice du peu de développement de la langue; pour ceux qui connaissent le caractère musical des langues primitives, ce point est hors de doute, car l'on sait combien les voyelles se prêtent plus facilement que les consonnes à prendre les tonalités musicales. Dans le langage poétique, qui, par ses caractères phoniques et la nature des idées qu'il emploie, n'est qu'un retour vers le langage primitif, le nombre des pieds d'un vers se calcule au moyen de celui des voyelles que l'on prononce; la rime est surtout basée sur la nature de

la dernière voyelle finale, autre que l'*e* muet (1). D'ailleurs, l'importance primitive des voyelles pourrait se démontrer par l'observation directe.

» En second lieu, les noms polynésiens représentent des sensations (2) ou des images et ne sont point devenus, à la suite d'une généralisation, de simples signes de la pensée (3). Si, sous ce rapport, nos langues offrent des avantages par la facilité d'allier les idées et d'en exprimer d'un ordre plus élevé, on doit reconnaître qu'elles ont perdu un puissant moyen d'agir sur notre imagination et d'émouvoir notre cœur. La poésie y remédie en employant des ressources particulières ; mais, par ses termes spéciaux, ces comparaisons et ses figures, elle constitue alors un langage à part, tandis que dans les langues moins avancées le langage rinaire n'est point distingué du langage poétique.

» Enfin, sous le rapport synthétique, nous voyons le même mot appartenir à différentes parties du discours ; les moyens d'énoncer les idées sont quelquefois les mêmes, qu'il s'agisse d'exprimer une action

(1) Olivier, *des sons de la parole*.

(2) Dans cette première période, que nous appelons période des sensations, faute d'un terme assez général, on sait que nous comprenons aussi les noms créés sous l'influence des premiers sentiments de l'âme.

(3) Le passage du langage par les trois périodes successives des sensations ou sentiments, des images ou des signes, se trouve développé, au point de vue philosophique, dans le deuxième volume de la *Politique positive*. Les personnes qui connaissent les ouvrages de M. Auguste Comte ont pu remarquer d'ailleurs combien nous lui sommes redevables pour les principes généraux de la méthode scientifique.

ou de désigner un objet; souvent, ainsi qu'on l'a vu à l'occasion du genre et du nombre, les formes grammaticales font défaut; et quant aux relations entre les jugements, elles ne peuvent être rendues dès qu'elles deviennent compliquées.

» La langue polynésienne est donc, sous les différents rapports phonétique, analytique et synthétique, presque au premier degré de son développement.

» Nous ne devons donc pas nous étonner du petit nombre de ses règles, non plus que de leur grande simplicité; rien n'y décèle l'art, ni, il faut bien le dire, le désordre qu'une civilisation raffinée a introduit dans nos langues d'Europe, indépendamment des mêmes effets produits par le mélange des nations. Cependant, nous n'avons point trouvé la langue polynésienne à l'abri de tout reproche sous le double rapport de l'inflexibilité des règles et de la précision du langage : car rien d'absolu n'existe dans les ouvrages de l'homme; et en considérant que la parole, après avoir été un des moyens nécessaires de toute civilisation, même ébauchée, en a reçu les plus grands développements, on ne doit pas perdre de vue que les Polynésiens sont loin d'être dans un état complet de barbarie.

» Néanmoins, malgré la vivacité de leur intelligence ils se trouvent moins avancés sous ce rapport que d'autres peuples moins bien doués de la nature. Peut-être faut-il attribuer ce résultat à leur position exceptionnelle sur une terre qui ne laisse à l'homme

d'autre besoin impérieux que celui de se nourrir, et y pourvoit d'elle-même sans exiger le travail en retour ; ou bien devons-nous en chercher la cause dans le génie de ces peuples, qui, d'après une appréciation toute personnelle, il est vrai, paraît être tourné plutôt vers l'imitation que vers l'invention.

» Un second point que nous voulons faire ressortir, c'est que les changements survenus dans la langue témoignent à la fois d'un progrès et d'une décadence. On se rappelle comment les formes grammaticales ont été créées et ont tendu ensuite à se rapprocher de celles de nos langues ; mais, en même temps, nous avons eu à regretter la perte de quelques-unes d'entre elles dans les différents dialectes. Sous le rapport phonétique, nous n'avons eu à signaler que des altérations. A ce propos, nous ferons remarquer qu'on ne peut supposer que le type commun auquel nous avons ramené les différents dialectes ait subi lui-même de nombreuses altérations antérieures, les fréquents exemples d'onomatopée, ainsi que nous l'avons déjà dit, en sont une première preuve : ils se rapportent évidemment à une création primitive, et, composés avec les éléments existants alors, ils n'ont pu provenir d'anciens mots ayant une structure plus variée ou plus compliquée. Nous voyons, au contraire, que, dans les dialectes qui ont éprouvé des altérations, l'onomatopée a disparu : ainsi (Tah.) *tai*, (Marq.) *taki*, *tani*, pleurer, ne rappellent plus le son *ñgi* de *tañgi*, mot primitif.

» En outre, nous ferons remarquer que, malgré les

altérations, le nombre des éléments phoniques de chaque mot reste toujours le même : ce qui doit nous faire supposer que les altérations antérieures constituant la disparition complète d'un élément ont dû être excessivement rares.

» Enfin, il existe une dernière raison que nous allons faire valoir : elle peut d'ailleurs s'appliquer aussi bien aux altérations des formes grammaticales qu'à celles des sons.

» On sait qu'une des conditions de tout organisme est d'être soumis aux lois d'un développement naturel; mais si les conditions tant intérieures qu'extérieures propres à un certain état subsistent après qu'elles ont produit leur effet salutaire, elles peuvent devenir nuisibles au développement : il y a alors avortement, et l'organisme qui en est atteint présente à la fois des marques de décadence et des apparences de jeunesse. Il doit certainement en être ainsi des langues : il faut dans l'intelligence des peuples assez d'activité pour y entretenir par un progrès lent et continu la vie, la santé, l'ordre. C'est faute de cette activité, c'est probablement aussi par l'influence des circonstances extérieures toujours les mêmes et convenables seulement pour l'enfance de la pensée humaine, que la langue polynésienne, si peu avancée à tous égards, présente en même temps des symptômes de décadence et des traces d'avortement.

» En ce qui concerne les sons, ces mêmes circonstances qui ont empêché la création d'un nombre

plus considérable d'éléments phoniques continuant à agir, tendent encore à réduire leur nombre de jour en jour : car le caractère de ces altérations n'est pas une modification dans tel ou tel mot, une contraction résultant de la rapidité de la parole, mais la perte d'un élément qui a lieu successivement dans tous les mots où il se trouve. Ainsi les *k* tendent à disparaître aujourd'hui de l'alphabet marquésan ; mais les altérations qui résultent de la disparition de cette lettre ne sont pas particulières aux mots dans lesquels on les observe. En français, au contraire, où il est facile de citer un grand nombre de mots qui, comme *fait* (*factum*), ont perdu le *c* (*k*), cette lettre compte dans notre alphabet comme un élément phonique important. On s'explique par là l'inaltérabilité des mots en polynésien, eu égard au nombre d'éléments, s'alliant avec les changements survenus dans ces éléments mêmes. Un des dialectes qui a subi le moins d'altérations est celui de la Nouvelle-Zélande ; il faut sans doute attribuer ce résultat à la nature du climat, à l'activité des habitants et à l'étendue de la population. Cette conservation de sons concorde d'ailleurs avec celle des formes grammaticales ; par une étude plus approfondie, on établirait peut-être que ce dialecte se trouve en progrès sur les autres.

» Il résulte encore de l'ensemble de nos recherches une homogénéité presque complète entre les différents dialectes de la Polynésie, et, par suite, une communauté d'origine pour les populations corres-

pondantes. On comprendra que, dans ces recherches, nous ne disons qu'un mot sur la manière dont la séparation a pu s'effectuer. Simultanée ou successive, elle a dû avoir lieu à une époque très-reculée. Les seuls renseignements historiques que nous ayons remontent à trois cents ans. Dans le milieu du xvi[e] siècle, Mendaña trouvait les îles Marquises habitées par le même peuple que Cook visitait deux cents ans plus tard; la description qu'en donne l'auteur espagnol semble même écrite de nos jours. Il est à regretter que quelques spécimens de la langue parlée à cette époque ne soient pas parvenus jusqu'à nous : si imparfaits qu'ils fussent, ils répandraient quelque jour sur l'histoire du système phonique. Nous ne trouvons que les seuls mots *analut*, *atalut*, que les naturels répétaient en indiquant le rivage; de nos jours, on dirait *na uta*, vers le rivage, ou *á tau i uta*, abordez au rivage. Il est probable que ce sont ces mots que les Espagnols ont pris pour *analut* et *atalut*. *Uta* sans *l* se trouve employé dans toute la Polynésie pour désigner l'intérieur des terres, ou le rivage si on est à la mer. Antérieurement, les navigateurs avaient trouvé aux îles des Larrons, aux îles Salomon, des populations dont les caractères se rapportent également à ceux des habitants d'aujourd'hui. Au xvi[e] siècle, les migrations dans l'Océanie étaient donc déjà effectuées. Nous disons migrations, parce que nous pensons que tel a été le mode d'après lequel la Polynésie s'est peuplée. C'est, du reste, celui qui est assigné par

les traditions, Dans la baie de Taiohaé, au groupe N. O. des îles Marquises, les naturels font voir le *hau* (hibiscus) qu'ils disent avoir été planté par *Tiki*, le premier homme qui aborda dans l'île Nuku-Hiva (*Tiki* est le nom d'un de leurs dieux). Tous ses compagnons moururent pendant le voyage, lui seul survécut par sa propre puissance. Dans l'île de Tahuata, au groupe S. E., les indigènes désignent la petite baie de Ivaiva comme le premier endroit habité. La plupart des traditions de Tahiti se rapportent à l'île Raiatea (une des îles sous le vent). Dumont d'Urville, dans le *Voyage pittoresque autour du monde*, parle de traditions sur Tahiti conservées aux îles Sandwich; il cite d'après les naturels les noms de deux des îles Marquises, et, chose remarquable, ces noms sont mieux écrits qu'ils ne le sont ailleurs à l'époque de la publication de cet ouvrage. Au tome Ier, page 422, nous lisons : « D'autres traditions plus positives » encore semblent établir d'ailleurs que les naturels » de Hawaii ont fait, en des temps fort reculés, di- » vers voyages à Noou-Hiva et Tahouata (1) (évi- » demment Nuka-Hiva et Tao-Wat) et même jusqu'à Tahiti. » Les véritables noms de ces deux îles sont Nuku-Hiva et Tahuata. D'après les lois de l'euphonie hawaiienne, *nuku-hiva* devient *nuú-hiva* (les naturels des îles Marquises prononcent également *nuku-hiva* ou *nuú-hiva*). On peut voir quelle identité existe entre les deux noms véritables et ceux

(1) Les premiers voyageurs ont trouvé le *t* conservé dans quelques îles de l'archipel Hawaii

que cite Dumont d'Urville. Le son *u* dans ces derniers est représenté par les deux lettres *ou*.

» Reinold Forster a publié, dans le cinquième volume du *Deuxième voyage de Cook*, une carte de la Polynésie dressée d'après les indications du Tahitien Tupaia. On y trouve dix îles pour l'archipel des Marquises. A l'époque de la publication de ce voyage, cinq seulement de ces îles étaient connues; les cinq autres, parmi lesquelles est Nuku-Hiva, furent découvertes plus tard par Marchand. On lit sur la carte de Tupaia le nom *Neeo-Heeva*, qui, en ayant égard à la prononciation anglaise, devient *Nio-Hiva*. Ce mot présente, on le voit, la plus grande analogie avec *Nuku-Hiva*, surtout si on supprime la gutturale *k*, comme le font les Tahitiens. Tupaia indique aussi d'autres îles qu'il nomme *Rai-Havai* pour *Rai-Vavai*, *Raro-Toa* pour *Raro-Tonga*, etc. Ces îles, il est vrai, sont mal placées les unes par rapport aux autres, mais on ne s'en étonnera pas si l'on considère les erreurs des anciens en géographie.

» Ces traditions et ces documents suffiraient donc ponr prouver que les peuples de la Polynésie ont eu des rapports entre eux, et par suite établissent la possibilité des migrations. Les significations de quelques mots conduisent aux mêmes inductions.

» Le *fei* est une espèce de banane qui, à Tahiti et dans d'autres îles, forme la principale nourriture des habitants. Cette plante ne se trouve point aux îles Marquises. Les naturels de cet archipel appellent

cependant *fei-kai* (*fei*, nourriture, par opposition à *fei*, plante) une espèce de pâte qu'ils font avec d'autres fruits et dont le goût rappelle tont à fait celui de la plante.

» A Tahiti le mot *fatu* désigne un îlot élevé, un rocher (*batu* ou *watu* signifie pierre, rocher, dans les langues de la Malaisie), *motu* un îlot plat formé par le corail, ou plutôt le récif de corail élevé à fleur d'eau, sur lequel le pandanus et quelques autres arbres peuvent cependant prendre racine. Aux îles Marquises, les mots *motu* et *fatu* se trouvent employés indifféremment pour désigner un îlot rocher; car, dans cet archipel, il n'existe pas de *motu* de corail. Cette distinction entre les *motu* et les *fatu* n'est pas particulière à la Polynésie : aux îles Maldives et aux îles Laquedives, les *motu* sont désignés par le nom de *divah* (1). D'ailleurs le peu de tendance des langues, qui sont encore à la période des images, à créer des termes généraux, nous montre combien il a été naturel d'employer des désignations spéciales pour les îlots de corail et pour les îlots élevés. La synonymie des deux mots *fatu* et *motu* à la Nouvelle-Zélande et aux îles Marquises est donc une preuve que les habitants de ces deux archipels tirent leur origine d'un lieu où il doit se trouver des *motu* de corail.

» On sait qu'à la Nouvelle-Zélande on n'a pas trouvé de cochons lors de la découverte : le mot

(1) Reinaud, *Introduction à la relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, p. 58.

puaka, qui est le nom de cet animal dans toute la Polynésie, y était cependant connu. *Moa*, poule, y désignait une espèce d'oiseau de la même famille que les autruches.

» Aux îles Sandwich le mot *kahiki* (Tahiti) signifie contrée étrangère (*Vocabulaire hawaiien*).

» L'étude des traditions, la comparaison des langues, comme aussi celle des mœurs et des caractères physiques, tout prouve donc une commune origine et un même point de départ d'où ces peuples, par des migrations probablement successives, se seraient répandus d'île en île dans toute la Polynésie. Bien que l'on doive rattacher le rameau oriental aux habitants de Tonga-Tabu et à ceux des îles Samoa, à ces derniers particulièrement, nous croyons qu'il faut maintenir la séparation de ces deux subdivisions de la Polynésie, parce que l'homogénéité des dialectes est moins parfaite dans l'ensemble que dans chaque subdivision : ce qu'il faut attribuer aux rapports des Polynésiens occidentaux avec les habitants des îles Viti, et surtout à leur antériorité d'origine; car nous pensons, comme la plupart de nos devanciers, que les migrations ont dû se faire de l'ouest à l'est. Cette direction étant contraire à celle des vents alizés, quelques auteurs regardent comme impossible que les Polynésiens aient réussi à remonter contre le vent et à gagner les îles de l'est. Nous reconnaissons que, avec les moyens qu'ils ont aujourd'hui, de semblables voyages sont, en effet, très-difficiles; mais il suffit que, sur cent expédi-

tions, une seule ait réussi : c'est ce qui a pu arriver lorsqu'une de leurs pirogues doubles, montée par des marins habiles et entreprenants, aura profité des vents d'ouest qui, dans l'océan Pacifique, soufflent quelquefois avec persistance. Horatio Hales cite à ce sujet des exemples de pirogues entraînées vers l'est à de grandes distances de leur point de départ. « Kadu, naturel de Ulea, dans l'archipel des îles » Carolines, fut trouvé par Kotzebue, en 1817, sur » l'île d'Aur, une des îles Radack, où il était arrivé » dans un canot avec trois compagnons, ayant fait » ainsi près de quinze cents milles vers l'est. Beachey » trouva sur l'île Barrow, dans l'archipel Paumotu, » quelques indigènes de l'île de la Chaîne, qui » avaient été poussés par les vents d'ouest à six cents » milles dans l'est. » D'ailleurs l'objection, tirée de la direction des vents alizés, ne porte que sur les moyens d'exécution, et si, d'autre part, on démontre que les migrations ont eu lieu dans le sens de l'ouest à l'est, il faudra bien admettre que l'appréciation de ces moyens d'exécution est erronée. Ce point n'étant que secondaire, nous ne nous en occuperons pas davantage.

» La question des directions qu'ont suivies les Océaniens dans leurs migrations est traitée avec étendue par Horatio Hales dans l'ouvrage déjà cité ; nous y renvoyons le lecteur pour tout ce qui concerne chaque peuplade en particulier. Nous nous bornerons ici à faire connaître quel est, dans l'opinion de cet ethnologue, le point de départ des Polynésiens

orientaux. La discussion qu'il a faite des traditions de chaque île ne permet pas de douter que ce ne soit Savaií, une des îles Samoa : nous allons en peu de mots rapporter les principales raisons qu'il donne à l'appui de cette opinion, et nous y ajouterons quelques observations qui serviront à les corroborer.

» D'après les lois de l'euphonie polynésienne, on sait quelle est la forme que doit prendre le nom de lieu *Havaiki* dans les différents dialectes : aux îles Samoa, il doit être prononcé *Savaii*, à Tahiti *Havaii*, à la Nouvelle-Zélande *Hawaiki*, aux îles Raro-Tonga *Avaiki*, aux îles Marquises *Havaiki*, aux îles Sandwich *Hawaii*. Ce nom, comme dit Horatio Hales, va nous donner la clef des migrations polynésiennes.

» Nous avons déjà tiré de la carte de Tupaia des conclusions générales sur la possibilité des migrations. La discussion des noms des îles qui y sont portées peut encore nous fournir de précieuses indications propres à éclairer la question qui nous occupe en ce moment.

» Parmi les îles que Tupaia place à l'ouest de Tahiti, nous remarquons *Heavai* (*Havaii*, *Savaii*,) *Ooporroo* (*Uporu*, *Upolu*), *Tootooerre* (*Tutuira*, *Tutuila*), qui sont les îles les plus importantes de l'archipel Samoa; *Weeha* (*Uiha*), *Wouwou* (*Vavau*), deux des îles des Amis; *Ouwhea* (*Uvea*), l'île Wallis ; puis un certain nombre d'îles dont les noms composés renferment *hitte*, comme *Hitte-potto*, *Hitte-toutou-atu*, *Te-ama-*

roo-hitte, etc. *Hiti* est la forme que doit prendre en tahitien le mot *Fiti*, par lequel, dans le dialecte de Samoa, on désigne les îles Viti.

» Tupaia ne s'est pas borné à tracer la carte de l'Océanie; il a donné en outre des renseignements sur les îles qu'il a dessinées. Or, ce qu'il dit de Heavai (Havaii) est tout à fait significatif : il l'appelle la *Mère des autres îles*, et, la considérant comme la plus importante, il lui donne une surface cinq fois plus grande qu'elle ne l'a véritablement.

» Ce document, qui est une preuve de la connaissance exacte que les Tahitiens avaient de la plupart des îles de l'ouest, peut donc faire supposer que Savaii a été leur point de départ. Voyons si les chants et les traditions ne confirment point cette opinion.

» M. Moerenhout, ancien consul des États-Unis à Tahiti, a publié, dans son intéressant *Voyage aux îles du Grand Océan*, des chants qu'il a recueillis de la bouche d'un prêtre tahitien. Horatio Hales, par la discussion du texte de ces chants, démontre que la cosmogonie tahitienne se rapporte à Savaii. En effet, la première ode concerne la création de *Hoaii* (1) (Havaii), que M. Moerenhout interprète par l'univers. Le passage qui y est plus particulièrement relatif est celui-ci : *fanaou fenoua Hoaii* (*fanau fenua*

(1) Horatio Hales discute l'orthographe de M. Moerenhout, et démontre que *Hoaii* doit être lu *Havaii* : nous ne rappellerons pas les raisons de ce philologue, attendu que nous allons citer un texte tahitien qui confirme pleinement son opinion.

Havaii), qu'il faut traduire ainsi : *fut créé la terre de Havaii*. La seconde partie de l'ode continue à rapporter l'œuvre de la création, et finit par : *e pau fenoua no Hoaïi* (*e pau fenua no Havaii*), *fut finie la terre de Havaii*. D'une autre part, la troisième partie se termine également par : *fanau Ouporu* (*fanau Uporu*), *fut créé Uporu*. On sait que Uporu est en importance la seconde île de l'archipel Samoa.

» Dans le recueil de traditions rédigé par Maré, on trouve aussi un chant sur la cosmogonie tahitienne. Ce chant diffère de celui qu'a publié M. Moerenhout. Cependant *Havai* y est de même le point important, la terre que l'on crée. On y trouve le passage suivant :

Teie te pehe na Taaroa i te tuvauvauraa ia Havai *i te* Fenua : *Tuvau tuvau, oneura onemea huniu haa ma e nu ê ne âna ê, hii tei tai ê tai ô, tane nui mana ore i te horahora nei ê Tuvau te one i tau vaa iti a horahora te one i tau vaa nui, a horahora te one i tau iti a tuvau é a oti, a horo e haa, a horohaa a horohaa a horohaa ê a oti o Tetumu te tuvauvau ra ia Havai, a tuvau.*

Voici le chant de Taaroa, lorsqu'il étendit (comme de l'herbe sur le sol) *Havai*, lorsqu'il étendit la *Terre* : « Étendez-vous, sables rouges! étendez-vous, sables blancs! Fleurs » du cocotier, épanouissez-vous! Oh! les gémissements, les » cris de douleur de la terre dans le travail de sa création (1)..... Tane nui mana ore (2), en disposant tout en » ordre, arrange le sable pour ma petite pirogue, étends-le » pour ma grande pirogue! Étends, étends! jusqu'à ce que

(1) *Ana*, souffrance du patient qui supporte une opération.
(2) Nom du fils aîné de Taaroa.

» tout soit fini ! Vite, à l'œuvre! à l'œuvre! à l'œuvre! Jus-
» qu'à ce que tout soit fini ! » Telle est la manière dont Tetu-
» mu (la cause, l'origine) façonna Havai. »

» Havaii est l'ancien nom du chef-lieu de l'île Raiateau. C'est à cette île, et en particulier au Marae de Havaii, construit par Oro le premier roi de l'île, que les naturels de l'archipel de la Société rapportent leurs traditions. On comprend d'ailleurs que les premiers habitants aient donné au lieu où ils ont abordé le nom de la mère patrie. Il est à remarquer que *Uporu* est le nom d'un lieu situé à Huahine, île voisine de Raiatea. Ces noms des deux principales îles de l'archipel Samoa se retrouvent aussi aux îles Sandwich, où Hawaii est le nom de l'île la plus importante et Upolu celui d'une partie de la même île. Il n'est peut-être pas sans intérêt d'ajouter que Orohenga, nom d'une petite île de l'archipel Samoa, se retrouve dans Orohea, nom de la plus haute montagne de Tahiti.

» Les traditions et les renseignements que nous venons de discuter ne permettent donc pas de douter que les habitants de Tahiti ne tirent leur origine de Havaii (Savaiki). Examinons maintenant les traditions de quelques autres îles.

» Horatio Hales cite, d'après le missionnaire Williams, la tradition suivante(1) sur Raro-Tonga, que nous allons rapporter en abrégé.

» *Karika*, un des ancêtres de la famille de Makea

(1) *A narrative of missionary enterprises in the South Sea islands*, p. 165 et suivantes.

existant encore aujourd'hui à Raro-Tonga, vint d'une île située à l'ouest, nommée *Manuka* (Manua est une des îles Samoa). Ce *Karika* fut un grand guerrier et un grand navigateur, qui, dans ses voyages, découvrit l'île de Raro-Tonga. Il la trouva inhabitée, et après y être resté quelque temps, il reprit la mer, et dans le voyage il rencontra Tangiia. Ce dernier était un chef du district de Faaa, dans l'île Tahiti; il fuyait d'île en île la colère de son frère *Tutabu aru roa* (le poursuivant infatigable). Il y eut sur mer un combat dans lequel Tangiia fut vaincu. Il reconnut la suprématie de Karika et épousa sa fille. Karika lui enseigna la route à suivre pour atteindre Raro-Tonga, et y retourna lui-même quelque temps après. Les compagnons de Karika et ceux de Tangiia se partagèrent l'île de Raro-Tonga, et leurs descendants sont encore divisés aujourd'hui en deux tribus, les *Ngati Karika* et les *Ngati Tangiia*.

» Les habitants de Raro-Tonga reconnaissent d'ailleurs *Avaiki* comme la terre de dessous, c'est-à-dire la terre sous le vent.

» Aux îles Marquises, *Havaiki* est le nom des enfers, le lieu où l'on va après la mort; on dit à l'âme de la victime dans les sacrifices humains : *To fenua Havaiki*, retourne à la terre Havaiki, c'est-à-dire, retourne à la terre de tes ancêtres.

» Les traditions de la Nouvelle-Zélande établissent avec certitude que l'île a été peuplée par des hommes venus de l'est dans trois canots. Cook ap-

pelle le lieu de départ ***Heavije***, et Horatio Hales voit avec raison Hawaiki dans ce nom. En effet, la même tradition est rapportée par Dieffenbach (***Travels in New-Zealand***, tome II, page 84 et suivantes). Hawaiki, d'après ce voyageur, est l'île d'où sont venus les trois canots qui apportèrent dans l'île les premiers habitants. Les chefs des principales tribus font encore aujourd'hui remonter jusqu'à cette époque l'origine de leurs familles.

» Dieffenbach rapporte une autre tradition d'après laquelle les patates (***kumara***) auraient été importées dans l'île à une époque postérieure par une femme nommée Pani, venue de l'île de Tawai. Tiki, son mari, quoique étranger, parlait la même langue que les Nouveaux-Zélandais et leur ressemblait par la couleur de la peau.

» Dieffenbach n'hésite pas à reconnaître dans les noms Hawaiki et Tawai ceux des îles Hawaii et Tauai de l'archipel Sandwich. Le rapport est frappant; mais la distance qui sépare les îles Sandwich de la Nouvelle-Zélande est trop considérable pour qu'on puisse admettre que les pirogues polynésiennes aient pu effectuer un pareil voyage. Nous ferons la même objection à Horatio Hales, qui suppose les Nouveaux-Zélandais venus directement de l'île Sawaii. Nous préférons admettre que les migrations ayant eu lieu à une époque où les colons gardaient encore le souvenir récent de Sawaii, leur première patrie, ils ont, dans leurs colonisations successives, à la Nouvelle-Zélande comme aux îles Marquises et aux

Sandwich, attaché une importance secondaire aux îles dont ils venaient en dernier lieu. D'ailleurs, il est une raison qui ne permet pas de rattacher sans intermédiaire les Nouveaux-Zélandais aux habitants de l'île Sawaii : c'est le rapport qui existe entre leur dialecte et ceux des îles de la Polynésie orientale. Il faut, en outre, remarquer que la tradition porte que les premiers habitants de la Nouvelle-Zélande sont venus d'une île située à l'est.

» Les traditions que nous venons de rapporter établissent donc qu'il y a eu une île nommée primitivement Hawaiki, qui a été, dans la Polynésie, le premier point de départ des Polynésiens. On pourrait, eu égard à la conformité des noms, voir cette île dans Hawaii des îles Sandwich, aussi bien que dans Sawaii des îles Sameo. Mais l'éloignement de Hawaii, le souvenir que les Polynésiens paraissent avoir gardé de l'Archipel Samoa et l'ignorance des Tahitiens relativement à l'existence des îles Sandwich, car on peut remarquer que cet archipel n'est pas porté sur la carte de Tupaia, décident la question en faveur de Sawaii.

» La marche générale des migrations ayant eu lieu dans le sens de l'ouest à l'est, il est naturel de supposer que les îles Samoa ont elles-mêmes été peuplées par des colons venus de l'ouest ; depuis longtemps déjà les ethnologues ont, en effet, rattaché les Polynésiens aux habitants de l'archipel d'Asie : c'est ce que démontrent les rapports des langues parlées par les deux groupes de peuples. Il serait

certainement prématuré et probablement inexact de faire dériver toutes ces langues d'une seule d'entre elles. Nous devons seulement les considérer comme appartenant à une même famille, divisée en plusieurs rameaux. D'ailleurs, avant toute comparaison générale, il faudrait étudier séparément chacun de ces rameaux. On arriverait par là à établir qu'il y a eu plusieurs migrations dans l'archipel d'Asie, et, sous plusieurs rapports, celle des Malais paraît s'être effectuée la dernière. Nous pouvons ajouter que nous avons été frappé de la ressemblance beaucoup plus grande du polynésien avec les langues des environs de Timor qu'avec le malai et le tagal. Quelques-uns des points communs portent sur des mots qui, en polynésien, sont composés de deux racines; mais l'imperfection des vocabulaires que nous avons pu nous procurer nous interdit d'être plus explicite à cet égard.

» La langue polynésienne se trouvant au premier état de son développement, il doit en être de même de l'état moral et intellectuel du peuple qui la parle. En cherchant donc à remonter vers l'origine première des Polynésiens, il ne faudra pas partir de l'hypothèse d'une antique civilisation supérieure. Nous croyons qu'il ressort de nos études que, s'ils se sont trouvés autrefois dans un milieu plus favorable que celui où nous les voyons aujourd'hui, ils n'étaient pas arrivés à un état de développement avancé d'où le temps et les circonstances actuelles les auraient fait déchoir.

» Nous avons formé quelques conjectures qui

feraient provenir le polynésien de la réunion des deux langues : cependant le mélange, s'il a eu lieu, n'a dû se faire que dans de faibles proportions ; car la langue nous présente certainement dans son ensemble les caractères d'une langue mère. Quoi qu'il en soit de ce mélange, nous ne préjugerons rien sur le lieu où il a pu s'effectuer.

» A ce sujet, nous rappellerons qu'on a voulu établir plusieurs fois les rapports du polynésien avec d'autres langues du globe. Nous allons citer quelques points de ressemblance avec nos langues européennes : nous ajouterons que nous ne les trouvons pas assez concluants ni assez nombreux pour en tirer aucune conséquence :

(Poly.) *rua*, *lua*, *dua*, (Malai) *dua*.	*duo*, *two*, etc.
(Poly.) *toru* (*t*, *r*).	racine de trois, *tres*, etc. (t, r).
(Poly.) *hitu*, *fitu*, (Javanais, Bali, Lampong, etc.) *pitu* (p, t).	*septem*, ἑπτὰ (s, p, t; p, t).
(Poly.) *te*, article indéfini.	*the*, article anglais; *der*, *die*, *das*, article allemand.

» Il est à remarquer qu'à Samoa l'article *te* est remplacé par *le* et correspond à la forme de l'article défini dans les langues dérivées du latin : ce que nous citons plutôt pour établir que ces rapports sont fortuits que pour prouver d'anciennes communications ou une communauté d'origine.

(Poly.) *e*, article indéfini.	(anglais) *a*, art. indéf.
(Poly.) *ra*, là, déterminatif.	(français) *là*.
(Poly.) *ku*, je, moi, deuxième forme; (Tagal) *ku*, moi au génitif.	(latin) *ego*.
(Poly) *faka*, causatif, faire.	(latin) *fac ere*.
(Poly) *hañga*, *haga*, (*g* nasal), agir.	(latin) *ag ere*.

On trouve encore quelques autres rapports ; mais ils portent sur des noms qui n'ont point, comme les précédents, un caractère spécial. Si dans les exemples que nous avons cités, il fallait voir autre chose qu'une simple concordance, nous ferions remarquer qu'un des peuples a dû être l'instructeur de l'autre : c'est ce qui ressort plus particulièrement de la nature des idées représentées par les noms de nombre. D'ailleurs, dans les questions d'origine, la philologie seule ne doit pas être consultée, et l'on sait tout le parti que l'on peut tirer des études physiologiques. Plusieurs personnes, pour expliquer la supériorité des Polynésiens comparativement aux peuples de la Malaisie, ont supposé un croisement dans de faibles proportions avec la race blanche. D'autres voyageurs ont cru apercevoir dans les archipels de la Polynésie deux races d'hommes. Peut-être le genre de vie et les douceurs d'un bien-être relatif peuvent rendre compte des différences qu'ils ont observées. Nous avons nous-même remarqué plusieurs individus à cheveux crépus, tandis que ceux du reste de la population sont lisses et frisent à larges boucles. Eu égard à la persistance des caractères physiologiques des ancêtres, nous engageons les personnes qui visiteront ces îles et qui s'intéressent aux études ethnologiques, à s'enquérir des parents de ces individus à type exceptionnel. Bien que toute recherche sur la paternité doive, par suite du dérèglement des mœurs, présenter de l'incertitude au premier abord, la maxime « *Is pater*

est quem nuptiæ demonstrant » est admise dans le pays par l'opinion publique, et nous avons pu remarquer que son adoption est non-seulement très-sage, mais encore très-fondée.

» Dans ces questions d'origine, on doit encore tenir compte des mœurs, des traditions, des circonstances locales et du développement moral et intellectuel des populations. De pareilles études peuvent, en outre, éclairer l'histoire philosophique des premiers âges de l'humanité. Dans plusieurs de ces îles, dans l'archipel Paumotu, par exemple, les habitants, jetés en petit nombre sur une terre ingrate, doivent présenter un état relatif de dégradation. Mais s'il nous est permis de faire une comparaison, peut-être ambitieuse, on sait comment les perturbations du système solaire qui semblaient devoir renverser la théorie de l'attraction, en ont été, au contraire, la confirmation la plus éclatante. »

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Travaux des diverses Académies et Sociétés savantes de l'Europe relatifs à la géographie et aux sciences ethnologiques.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

3 *juin.* — M. Jomard communique une lettre de Linant-Bey, annonçant que les missionnaires placés sous la directiou de dom Ignatio Knoblecher ont remonté jusqu'au 2e degré de latitude; cette lettre apprend aussi la fatale nouvelle de la mort de dom Angelo Vinco, un des membres les plus actifs et les plus instruits de la mission; elle fait connaître enfin que Linant-Bey a terminé son travail du nivellement des deux mers à l'isthme de Suez.

— M. de Saint-Cricq communique à la Société une carte et des dessins qui sont le fruit d'un voyage entrepris il y a peu d'années dans l'Amérique méridionale; il se propose de publier ce voyage qui embrasse surtout le cours de l'Ucayali et de l'Amazone

et dont la relation sera accompagnée de nombreuses planches.

—M. le comte d'Escayrac de Lauture lit une notice sur le Beled-el-Djerid et l'intérieur de l'Afrique; il donne sur ses productions, et particulièrement sur le dattier, de nombreux et très-intéressants développements.

17 *juin*.—M. d'Avezac annonce l'arrivée à Paris d'un jeune africain, fils d'un des principaux personnages de la nation des Trarzas, et pense qu'on pourra, par le moyen de cet étranger, qui est fort intelligent, se procurer d'utiles renseignements sur la langue et la géographie d'une partie de la Sénégambie.—M. Maury fait ressortir le besoin qu'il y aurait de rédiger un vocabulaire de la langue trarza, qui est un des dialectes arabes.—M. Jomard entretient la Société de la différence qu'il y a entre le trarza et l'arabe proprement dit.—M. le comte d'Escayrac entre dans d'intéressants développements sur les modifications qu'éprouve l'arabe dans les diverses parties de l'Afrique, et il exprime l'opinion que cette langue est parlée plus purement dans le Kordofan que dans la plupart des autres régions africaines. M. le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre rappelle à ce sujet les travaux faits sur la linguistique de l'Afrique par M. Prosper de Girardin.

—M. Cortambert donne lecture d'une partie du mémoire de M. Faidherbe sur les peuplades du Sénégal.

Société de géographie de Londres.

13 *juin*. — La réunion a entendu les communications suivantes : L'île de Chusan ; par sir J. F. Davis. — La presqu'île de Samaná, à Saint-Domingue ; par sir R. Schomburgk. — Le rio Negro et les affluents supérieurs du fleuve des Amazones, par A. R. Wallace. — Le rio Maoulé, au Chili ; par le capitaine W. Hall. — Remarques sur les niveaux pris à Jérusalem avec l'arénoïde ; par le capitaine Will. Allen. — Excursions d'Atrata à la baie de Coprica ; par le Commander Friend, de la marine royale. — Notes sur la géographie des régions Arctiques dans les anciennes sources du Nord, par le professeur Ch. Rafn, de Copenhague.

Cette séance de la société est la dernière de la saison.

Société impériale russe de Géographie.

Dans la séance de la Société Impériale russe de Géographie du 9 avril dernier, sous la présidence de M. le lieutenant-général Mouravieff, on a présenté à l'assemblée les nouvelles publications de la Société, savoir : la première livraison du *Bulletin*, la septième livraison des *Mémoires*, la première livraison du *Recueil Ethnographique*, le premier volume des travaux de l'expédition de l'Oural, organisée par la Société en 1847-1850 ; la *Carte de l'Oural Septentrional*, dressée d'après les déterminations as-

tronomiques et les levés de plans, opérés par ladite expédition, et la première livraison de l'*Atlas chromolithographique du gouvernement de Tver*, dont la publication a été entreprise par la Société, contenant le recueil des cartes du district de Kaliazine. L'importance scientifique de cette dernière publication et le luxe de sa forme ont attiré l'attention particulière de l'assemblée, qui a décidé à l'unanimité d'exprimer sa profonde reconnaissance à M. A. Mendt, membre effectif, chargé de diriger la chromolithographie de l'Atlas, pour la stricte et parfaite exécution de la commission confiée à ses soins.

M. N. Nadejdine, président de la section ethnographique, a porté à la connaissance de l'assemblée que la Section Sibérienne de la Société, ayant reçu de la part de Son Eminence Nile, archevêque d'Irkoutsk, le journal de voyage du prêtre missionnaire Argentoff, rédigé pendant ses excursions apostoliques à travers la partie extrême nord-est du continent de Sibérie, dans le territoire des Tchoukotes ou Tchaoukotes, a transmis à la Société un extrait détaillé de ce journal, aussi intéressant par son contenu que par le grand nombre de notions géographiques et ethnographiques nouvelles qu'il renferme. L'Extrait de cette communication, dont lecture a été faite par M. Naedjdine, a été accueilli par la Société avec le plus vif intérêt. La Société, sur la proposition de M. le vice-président, a décidé à l'unanimité d'offrir les expressions de sa profonde reconnaissance à Son Eminence Nile, pour le con-

cours éclairé que, dans cette occasion, il a prêté à la Section Sibérienne, et de lui demander, en même temps, la communication du journal original du Révérend Père Argentoff, pour la solution de quelques questions soulevées à la lecture de l'extrait de ce journal transmis par la Section.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Extrait du Compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1852, *par M. Fuss, secrétaire perpétuel.*

L'Académie, considérant toujours comme sa mission principale de travailler sans relâche à l'avancement successif des sciences qu'elle est appelée à cultiver, et ne méconnaissant aucunement les exigences impérieuses du présent, s'est néanmoins, dans tous les temps, fait un titre de gloire de tenir à la disposition des savants contemporains les riches trésors enfouis dans les successions littéraires de ses membres défunts, de ceux surtout qui de leur vivant ont essentiellement contribué à illustrer le nom de l'Académie. Dans la plupart des cas, ces posthumes, à l'état d'ébauches, assujettissent les éditeurs à des efforts et à des sacrifices de temps très-considérables, et exigent d'eux une abnégation qu'on ne saurait trop apprécier. Pour rendre justice à l'Académie à cet égard, on n'a qu'à se rappeler les exemples récents des œuvres de Krug, publiées, après sa mort,

par les soins de M. Kunik (1), de la collection des posthumes d'Euler qui est sous presse depuis deux ans (2), de l'édition des œuvres de Köhler dont M. Stéphani vient d'émettre le 5e volume (3).

Dans ces mêmes vues, l'Académie moyennant le sacrifice d'une somme de 7000 roubles argent, s'est mise en possession de la bibliothèque et des manuscrits de notre vénérable Frähn. Tout porte à croire que cette collection renferme des matériaux de la plus haute importance pour la numismatique et la lexicographie, pour l'histoire et la géographie de l'Orient, et qu'il ne s'agit que d'une main habile, guidée par le sentiment de la piété, pour exploiter cette mine abondante. Malheureusement, une maladie opiniâtre de notre collègue M. Dorn l'a empêché jusqu'à présent de s'en occuper; néanmoins, il a mis sous presse un manuscrit volumineux de numismatique orientale (4), servant de continuation à la Description, publiée par Frähn en 1826, des monnaies de notre Musée asiatique (5). M. Kunik, de

(1) Kunik. Forschungen in der älteren Geschichte Russlands v. Ph. Krug. 2 Thle. 1848. 8.

(2) Fuss, P. H. et N. Leonhardi Euleri Opera posthuma mathematica et physica A. MDCCCXLIV detecta, quæ Academiæ Scientiarum Petropolitanæ obtulerunt ejusque auspiciis ediderunt Auctoris Pronepotes (sous presse).

(3) Stephani. H. K. E. Köhlers gesammelte Schriften. Bd. V. Kleine Abhandlungen zur Gemmen-Kunde. Th. II. St. Pet. 1852. 8.

(4) Dorn. C. M. Frähnii, Academici Petropolitani, Opera numismatica posthuma, edidit Bernh. Dorn. I. Nova Supplementa nummorum muhammedanorum (sous presse).

(5) Frähn. Recensio nummorum muhammedanorum Academiæ Imperialis scientiarum Petropolitanæ. Petrop. MDCCCXXVI. 4.

son côté, s'est décidé à préparer et à livrer à l'impression la seconde édition des recherches de numismatique russe de Krug (1), avec les nombreuses additions autographes de l'auteur.

Cette sollicitude de l'Académie s'étend non-seulement aux successions de ses membres, mais encore à celles des savants qui ont eu avec elle des rapports plus ou moins intimes. On sait la perte douloureuse qu'a essuyée notre pays par la mort précoce du docteur Alexandre Castrèn, professeur à l'Université de Helsingfors. Ce savant distingué, après avoir passé les plus belles années de sa vie dans des voyages extrêmement pénibles, était parvenu, à force d'une persévérance à toute épreuve, et, on peut le dire, au prix de sa santé, à ramasser des trésors de linguistique dont il s'était réservé la rédaction pour le reste de sa vie. La mort l'en a empêché, et l'Académie, au service de laquelle M. Castrèn avait passé quatre ans en Sibérie, en qualité de voyageur ethnographe, s'est empressée de prendre sous ses auspices la publication des collections qu'il a laissées, et dont la valeur ne pouvait point être douteuse à ses yeux. De toutes ces collections, une grammaire samoïède, basée sur les cinq dialectes principaux de cet idiome, occupe, sans contredit, la première place. Ce travail, étant particulièrement le fruit de l'expédition de Sibérie, avait été désigné par l'auteur lui-même comme propriété de l'Académie. Cependant, la famille du défunt,

(1) Krug. Zur Münzkunde Russlands. St. Pet. 1805. 8.

trop heureuse de pouvoir placer le tout sous le patronage du premier Corps savant de l'Empire, s'en est volontiers dessaisie, à la seule condition que ces ouvrages seraient publiés le plus tôt possible et dans une langue plus répandue que le suédois, dont l'auteur avait l'habitude de se servir. Après une révision soignée des manuscrits, on a décidé de publier, outre la grammaire samoïède, les collections très-remarquables relatives à la langue des Ostiaques du Iénisseï, aux dialectes tatares de Sibérie, et aux langues toungouse et bouriate. MM. Sjögren, Böhtlingk et Schiefner sont convenus de partager entre eux le travail de la rédaction de ces matériaux, là où elle manque encore, et de la révision des épreuves. Outre ces investigations toutes spéciales, M. Castrèn, doué d'un talent d'observation remarquable et d'une grande facilité d'exposition, a laissé des récits détaillés de ses voyages en Laponie, dans le haut Nord de la Russie et dans les toundras des Samoïèdes jusqu'à Obdorsk. Il est vrai qu'une partie de ces intéressants rapports, sous forme de lettres, ont déjà été publiés dans les journaux de Finlande; mais l'auteur lui-même a pris soin encore de les compléter et de les réunir en un corps d'ouvrage dont l'édition suédoise, publiée à Helsingfors, a immédiatement été suivie d'une traduction allemande (1), grâce aux soins de

(1) Schiefner. M. Alexander Castren's Reiseerinnerungen aus den Jahren 1838 — 44. Im Auftrage der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften herausgegeben. St. Pet. 1853. 8.

M. Schiefner, ami de l'auteur, et que l'Académie s'est empressée d'encourager dans ses louables efforts. Elle l'a aussi autorisé à publier une édition allemande des savantes Leçons d'ethnographie et de mythologie finnoises, données publiquement par Castrèn, en 1851, à l'Université de Helsinfors.

L'exemple de Castrèn nous rappelle involontairement une autre victime, non moins touchante, de cette noble ardeur qui pousse certaines natures d'élite à braver courageusement les intempéries des climats les plus lointains et les plus inhospitaliers, et que nous voyons ensuite, exténués de fatigue, succomber au moment où ils comptaient cueillir en repos les fruits de leurs difficiles travaux et la récompense de leurs longues privations. Nous voulons parler d'Alexandre Lehmann, le compagnon de M. Baer dans la Laponie russe et la Nouvelle-Zemble, et le voyageur intrépide, par la steppe des Kirghises, à Bokhara et Samarkand. Si les riches collections de ce savant ne sont point perdues pour la science, c'est encore à notre Académie qu'on en est redevable. Le récit de son dernier voyage, rédigé, d'après ses notes originales, par M. Helmersen, vient de paraître dans le 17ᵉ volume des *Beiträge* (1), et la description de ses récoltes botaniques, fournie par M. le professeur Bunge de Dor-

(1) Helmersen. Alexander Lehmanns Reise nach Buchara und Samarkand in den Jahren 1841 und 1842. Nach den hinterlassenen Schriften desselben bearbeitet und mit Anmerkungen versehen. — (17. Bdchen der *Beiträge*. St. Pet. 1852. 8).

pat, dans notre recueil des Savants étrangers (1).

Parmi les autres publications de l'Académie, nous citerons, en premier lieu, la nouvelle fondation d'un recueil scientifique en langue russe. On sait que, par une étrange anomalie, — dont la cause doit être cherchée dans le génie prestigieux de Pierre le Grand, qui, en tout, devançait son siècle, —la Russie a été dotée d'une académie des sciences, longtemps avant qu'elle n'eût des universités, ni même des écoles. Cette académie, il est vrai, devait tenir lieu et des unes et des autres ; néanmoins, on comprendra aisément qu'elle a dû longtemps voir plus ou moins frustrés ses consciencieux efforts, tentés à diverses reprises, pour se faire comprendre par les nationaux. Trente ans après l'Académie on vit surgir la première université de l'Empire, celle de Moscou, qui certainement a dû faire époque dans l'histoire de la civilisation du pays : — mais l'instruction primaire et moyenne était toujours défectueuse. Ce ne fut que l'Impératrice Catherine II qui eut le bon esprit d'affermir les édifices chancelants érigés à grands frais par ses augustes devanciers, en leur donnant une base solide par la fondation des écoles normales, distribuées sur toute l'étendue du vaste Empire. Depuis, deux

(1) Bunge. Beitrag zur Kenntniss der Flor Russlands und der Steppen Central-Asiens (Mém. d. Sav. étrang. T. VII). Donné à part sous ce titre particulier : Alexandri Lehmann reliquiæ botanicæ, sive enumeratio plantarum ab Alexandro Lehmann in itinere per regiones Uralensi-Caspicas, deserta Kirghisorum, Transoxanam et Sogdianam annis 1839 — 1842 peracto, collectarum.

règnes glorieux, ceux des empereurs Alexandre et Nicolas, ont suffi pour changer entièrement la face des choses. Aujourd'hui, on voit partout les sciences professées et cultivées avec ardeur; et si, par des raisons bien naturelles, le jeune national, pour s'initier dans leurs mystères, ne peut guère se passer encore des langues des nations dont la civilisation et la littérature sont plus anciennes, sa langue maternelle du moins, si riche, si souple, si sonore, ne lui offre plus de difficultés pour bien exprimer ses idées dans quelque spécialité que ce soit, et il aime qu'on s'en serve pour lui parler science, surtout lorsqu'il s'agit de doctrines qui ont une application immédiate aux intérêts les plus chers de son pays. Ce besoin a donc dû naturellement se présenter d'abord à notre Classe historique, qui, par la fondation dont nous parlons, s'est empressée la première de venir au-devant de désirs aussi légitimes. Les deux premières livraisons des Mémoires scientifiques ont été accueillies avec des applaudissements unanimes, et il est à prévoir que l'entreprise, à laquelle ont désiré s'associer les deux autres Classes de l'Académie, se maintiendra au profit de la partie intelligente de la nation et à l'honneur du Corps que ce recueil est désormais appelé à représenter dans la littérature nationale proprement dite. Afin de l'y introduire dignement, M. Kunik s'est livré à de longues et consciencieuses études de l'histoire littéraire de l'Académie, études sur lesquelles nous reviendrons plus tard, et qui lui ont fait concevoir

l'heureuse idée de la création d'une bibliothèque académique spéciale, c'est-à-dire, d'une collection, complète au possible, de tous les ouvrages que l'Académie a publiés dans les 126 ans de son existence. Il y a lieu d'espérer, qu'à l'heure qu'il est, ce projet est encore exécutable, à peu d'exceptions près; on a donc procédé sans délai à sa mise en œuvre.

Il n'est pas besoin de dire que la publication tant des Mémoires que des deux Bulletins, et des six recueils de Mélanges qui en sont formés, marche sans discontinuer : on a émis, cette année, le tome premier achevé des *Mélanges asiatiques* (1).

Le rapport sur le vingt et unième concours des prix Démidoff rend compte de neuf ouvrages, dont *deux* ont remporté de grands prix; *quatre*, des prix d'encouragement, et *trois* ont obtenu des mentions honorables. Les auteurs des ouvrages couronnés de grands prix, sont M. le professeur Névoline et le lieutenant général baron Seddeler.

Nous avons annoncé, dans notre dernier compte rendu, l'achèvement de la portion suédoise de notre arc de méridien mesuré. Le calcul et la rédaction définitive de cette masse de mesurages et d'observations, qui embrassent une période de 36 ans et un espace de plus de 25° de latitude, demandera encore un travail assidu de plusieurs années. En attendant,

(1) Mélanges asiatiques tirés du Bulletin historico-philologique de l'Académie Imp. des Sciences de St-Pétersbourg, t. I (1849 – 52). St-Pét. 1852. 8.

il a paru convenable de mettre le public au courant non-seulement des progrès les plus récents de cette vaste entreprise, mais encore de sa marche successive, depuis son origine, en 1816, jusqu'à son achèvement en 1851. M. Struve s'est acquitté de cette tâche par la publication d'un « Exposé historique des travaux exécutés jusqu'à la fin de l'année 1851, pour la mesure de l'arc du méridien entre Fuglenaes, 70° 40′, et Izmaïl, 45° 20′ lat. N. » (1). Ce titre que nous venons de transcrire indique suffisamment le contenu de cet écrit; l'auteur y a joint, à la fin, un aperçu des opérations supplémentaires à exécuter, pour donner à certaines parties moins soignées de cet arc le même degré d'exactitude qui en distingue les parties les mieux élaborées. Le rapport de M. Lindhagen, relatif aux mesurages institués en Laponie, et que nous avons mentionné dans notre dernier compte rendu, est annexé à cet ouvrage en guise de supplément....

Nous citerons brièvement, comme ayant encore paru dans le courant de cette année, une nouvelle livraison, très-volumineuse, du voyage de M. Middendorff (2), consacrée à la description des mammifères, des oiseaux et des amphibies provenant de l'expédition de Sibérie, livraison illustrée de

(1) Struve. Exposé historique des travaux exécutés jusqu'à la fin de l'année 1851, pour la mesure de l'arc du méridien entre Fuglenaes, 70° 40′, et Ismaïl, 45° 20′ lat. N. St-Pét. 1852. 4.

(2) Middendorff, Sibirische Reise. Bd. II. Th. 2. Säugethiere, Vögel und Amphibien. St. Petersb. 1852. 4.

26 planches dont la plupart coloriées; puis, le voyage statistique de M. Köppen, par les gouvernements de Toula, d'Orel et de Voronèje, dans le pays de Kozaques du Don (1); enfin, un volume de mémoires d'anatomie de l'homme et d'anatomie comparée(2), présentés successivement à l'Académie par le Dr Gruber, prosecteur à l'Académie médico-chirurgicale, et observateur aussi habile que laborieux.

Notre célèbre Mongoliste, feu l'Académicien Schmidt, a été le premier, non-seulement en Russie, mais en Europe, qui ait porté son attention sur l'étude du tibétain, si indispensable pour la compréhension des dogmes abstraits de la doctrine de Bouddha. Par l'édition, en 1843, du *Dzangloun*, collection de légendes bouddhistiques, Schmidt avait eu l'intention de placer entre les mains des commençants un moyen facile d'acquérir la connaissance pratique du tibétain; il se servit, à cet effet, d'un manuscrit de cet ouvrage, provenant de feu le baron Schilling de Cronstadt, mais ne put point, vu la faiblesse de ses yeux, collationner ce manuscrit avec le texte du Kandjour, imprimé en encre rouge : M. Schiefner s'est chargé de la tâche de suppléer à ce défaut. La comparaison exacte du

(1) Köppen. Statistische Reise ins Land der Donischen Kosaken durch die Gouvernements Tula, Orel und Woronesh, im Jahre 1850. St. Petersb. 1852. 8.

(2) W. Gruber. Abhandlungen aus der menschlichen und vergleichenden Anatomie. St. Petersb. 1852. 4.

manuscrit Schilling avec le texte du Kandjour, ainsi qu'avec une traduction mongole du même ouvrage, l'a mis à même de ramasser et de publier un nombre très-considérable d'amendements et de rectifications de l'édition du *Dzangloun* par Schmidt (1) ; travail ingrat en apparence, mais dont le mérite doit être d'autant plus apprécié, qu'il est reconnu combien la critique et l'épuration des textes sont indispensables pour l'étude approfondie d'une langue.

Avant de passer aux lectures qui ont occupé nos séances, nous nous félicitons encore de pouvoir annoncer, au moins, que M. Böhtlingk vient de mettre sous presse son grand dictionnaire de la langue sanscrite, ouvrage qu'il prépare de longue main, pour lequel il a su se procurer des collaborateurs habiles, mais qui, par sa nature même, ne pourra avancer que lentement. Nous espérons, à une autre occasion, pouvoir donner de plus amples renseignements sur l'origine, la signification et le plan de cette importante publication.

Mémoires lus dans les séances.

Astronomie, Géodésie, Géographie.

Pour achever complétement la rédaction et le calcul des anciennes observations de Dorpat, faites sous la direction de M. Struve père, il ne restait plus, après la publication des « Positions moyennes, » qu'à réduire les lieux du Soleil, de la Lune et des

(1) Schiefner. Ergänzungen und Berichtigungen zu Schmidts Ausgabe des Dsanglun. St. Petersb. 1852. 4.

planètes, déterminés au cercle méridien de Dorpat, dans les années 1822 à 1838. Ce travail vient d'être exécuté par M. Struve lui-même, avec la coopération active d'un de ses disciples distingués, M. Liapounov, aujourd'hui directeur de l'observatoire de Kazan (1). Le mérite de ce travail repose particulièrement dans la conséquence rigoureuse avec laquelle cette masse imposante d'observations a été soumise au calcul, et dans la recherche minutieuse des particularités des instruments, unique moyen d'éliminer les moindres erreurs provenant de leur imperfection inévitable. — Ce fut dans les années 1844 à 1850 que les grandes opérations géodésiques de Russie, dirigées par le général Tenner, furent conduites jusqu'à la frontière de la Gallicie, et jointes, sur deux points, près de Cracovie et de Tarnogrod, avec les opérations analogues d'Autriche exécutées sous la direction du colonel Marieni. Par suite d'une convention réciproque des deux chefs, notre astronome fut choisi pour juge-arbitre de la valeur de ces travaux, et les résultats des jonctions lui furent envoyés à cet effet, des deux parts, en 1851. L'accord surprenant de ces résultats, obtenus par des opérations absolument indépendantes les unes des autres, engagea M. Struve à en rendre compte à l'Académie (2). Ce rapport

(1) W. Struve et Liapounov. Positions du Soleil, de la lune et des planètes déduites des observations de Dorpat des années 1822—38. (Latitude de Dorpat 58° 22′ 47″4; longitude 1 h. 37 m. 34 s. à l'Est de Paris.) (Lu le 19 novembre.)

(2) W. Struve. Sur la jonction des opérations astronomiques, exé-

renferme, outre la comparaison et le jugement demandés, un exposé succinct de l'importance scientifique de cette jonction, vu qu'elle promet de fournir, sous peu, les matériaux complets pour la mesure d'un arc de longitude de 49° d'étendue, depuis les bords du Volga, jusqu'à la frontière occidentale de la France, le long du parallèle de 45°. L'Académie se rendit volontiers au désir de son astronome, en témoignant aux deux chefs, publiquement, ses félicitations de l'heureux succès de leurs importants travaux.

Une autre preuve très-satisfaisante de l'habileté des géodésistes russes nous a été fournie par une note sur la triangulation de la Transcaucasie, note que nous adressa de Tiflis M. le colonel Chodzko (1). Commencée en 1847, dans un pays montagneux et hérissé de difficultés locales de toute espèce, cette triangulation embrasse déjà (1852) toute la contrée située au Sud de la crête principale du Caucase, et avance rapidement vers les opérations analogues conduites dans la Nouvelle-Russie par le général Vrontchenko. Leur jonction prochaine fournira à la science un réseau continu de triangles qui s'étendra depuis la frontière de la Perse jusqu'à l'Océan atlantique d'une part, et de l'autre, jusqu'à la mer Glaciale arctique. Un intérêt spécial que ces travaux

cutées par ordre des gouvernements russe et autrichien. (Lu le 27 août.) Bull. phys. math. XI.

(1) Chodzko. Notice sur la triangulation de la Transcaucasie. (Lu le 30 janvier.)

offrent encore à la science, c'est que la localité qui en est le théâtre favorise particulièrement les recherches sur les lois de la réfraction terrestre, recherches qui, à leur tour, contribuent essentiellement à l'exactitude des résultats géodésiques. Les observations de ce phénomène que rapportera l'expédition de M. Chodzko contribueront certainement non-seulement à confirmer, mais encore à compléter les conséquences importantes qu'avaient fournies à M. Struve les rapports des astronomes chargés, il y a quinze ans, du nivellement entre la mer Noire et la mer Caspienne.

M. Moritz, directeur de l'observatoire magnétique de Tiflis, a fourni à la Géographie le calcul de la surface du district de Djaro-Bélokansk et de l'arrondissement de Sighnakh (1), d'après la méthode proposée autrefois par M. Struve, et employée avec succès par M. Schweizer, dans son calcul de la surface de 37 gouvernements occidentaux de la Russie. Des pesées soignées et exactes des cartes mêmes ont servi à M. Moritz de vérification et de contrôle de ses calculs.

En parlant de travaux de géographie, nous ne saurions passer sous silence les rares et courageuses tentatives de nos naturalistes voyageurs, pour rectifier nos connaissances sur la configuration de pays

(1) Moritz. Rapport fait à M. le Président de la section caucasienne de la société russe de Géographie, sur le calcul de la surface de l'arrondissement Djaro-Belokansk et du district de Sighnakh. (Lu le 30 janvier.)

qui se refusent encore aux méthodes géographiques exactes, je veux dire de ces régions hyperboréennes où les réseaux trigonométriques n'ont pas encore pu pénétrer, et où ils ne pénétreront peut-être pas de sitôt. C'est à notre géographe du pays de Taïmyr et du cours de l'Amur, M. Middendorff, que nous sommes redevables d'un levé approximatif, à l'aide de la boussole, du chemin entre Kola et Kandalakcha (1). Ce travail, exécuté déjà en 1840, dans la vue surtout de mieux préciser le cours de la rivière Kola, a conduit au résultat inattendu, savoir, que les cartes de l'Académie d'il y a cent ans sont incomparablement plus conformes à la vérité que les cartes actuelles, prétendues corrigées sur des données dont l'authenticité est évidemment suspecte. La petite carte levée par Middendorff sera publiée dans le Bulletin avec un texte explicatif; elle pourra devenir utile à l'Administration des postes pour la rectification de la route en question et des stations qui la bordent.

Mais revenons aux régions plus élevées de la science : M. Paucker de Mitau, membre correspondant, nous a adressé successivement huit articles formant ensemble un mémoire assez étendu sur la figure de la terre (2). Le savant auteur y développe les formules qui servent à déduire, des observations,

(1) Middendorff. Einige Geleitzeilen zu dem beiliegenden Entwurfe des Weges zwischen Kola und Kandalakscha. (Lu le 5 novembre.)

(2) Paucker. Die Gestalt der Erde. (Lu le 13 août, le 15 octobre et le 3 décembre.)

la figure du méridien terrestre, sans supposer au préalable que cette figure soit elliptique; il applique ces mêmes formules à onze arcs de méridien, mesurés sur différents points de la terre, en ne faisant toutefois entrer dans ce calcul les deux grands mesurages, celui des Indes, que pour 15° 58′, et celui de Russie, que pour 8° 3′; ce qui fait que cette partie du travail est assez incomplète et susceptible de plus amples développements. Un autre article du même mémoire, purement théorique, donne un aperçu succinct des théorèmes par lesquels les bases théoriques, établies par Clairaut et Laplace, doivent être modifiées et complétées à l'effet de pouvoir servir à une nouvelle évaluation de la figure de la terre. Nous devons ajouter du reste que le rapport de nos commissaires nous manque encore sur une partie notable de ce travail étendu, qui, ainsi que nous l'avons dit, ne nous est parvenu que successivement. Il en est de même d'un mémoire de M. Paucker intitulé : La loi de Newton, la méthode projective du plan et le cercle de courbure de la section conique (1).

Géologie, Paléontologie.

M. Helmersen a rendu compte à l'Académie d'un voyage géognostique qu'il a fait, en 1850, aux frais de la Société de Géographie, et qui a eu pour objet une exploration plus approfondie des dépôts dévo-

(1) Derselbe. Der Neuton'sche Satz, die projective Methode in der Ebene, und der Krümmungskreis des Kegelschnitts. (Lu le 8 décembre.)

niens de la Russie centrale (1). On sait que ces dépôts présentent une bande large, sensiblement élevée, et qui, issue de ce vaste plateau dévonien dans les gouvernements de Livonie, de Pskov et de Vitebsk, se dirige sur Orel et Voronèje, pour aboutir dans les environs de cette dernière ville. Après des études préalables sur les couches dévoniennes qui longent les bords de la Duna en Livonie, et qui ont été si bien décrites par M. Pacht, notre géologue a remonté cette rivière jusqu'à Polotsk; il s'est dirigé ensuite sur Nével et a regagné les bords de la Duna à Vitebsk; puis, il l'a remontée de nouveau jusqu'au delà de Vélije, où il atteignit le calcaire carbonifère. De là, suivant une direction opposée, il a poussé jusqu'à Mohilev; il a visité Smolensk, Iélnia, Roslavl, Briansk, Orel, Mtsensk, Tchern, Iefrémov, Iéléts, Zadonsk et Voronèje, et il est revenu à Saint-Pétersbourg par Toula. Dans toutes ces courses, M. Helmersen a pris soin de déterminer approximativement, à l'aide du baromètre, les hauteurs absolues des points culminants de la zone dévonienne; il n'a point négligé non plus de mesurer la température du sol, là où des sources, des jets d'eau et des puits à température constante lui en offraient l'occasion. Nous résumerons, en peu de mots, les conclusions principales auxquelles l'ont conduit ses recherches: la bande dévonienne, depuis Vitebsk jus-

(1) Helmersen. Bericht über die im Jahr 1850 ausgeführte Reise zur Untersuchung der Devonischen Zone von Smolensk bis Woronesh. (Lu le 5 novembre.)

qu'à Voronèje, offre réellement l'aspect d'un terrain suffisamment élevé pour dominer, d'un côté, le bassin carbonifère de Moscou, et de l'autre, les grandes plaines de Minsk, de Mohilev, de Poltava et de Kharkov. Cette bande ou chaîne se compose, outre les dépôts dévoniens, de couches qui appartiennent aux terrains carbonifère et crétacé. Il est constaté, de plus, que les couches dévoniennes n'affleurent que dans les deux extrémités de la bande, savoir, sur les bords du Dnepr et de la Duna et dans les gouvernements d'Orel et de Voronèje, et que le reste de la bande, c'est à dire un tiers environ, est occupé par des dépôts diluviens dont la nature prouve, qu'en partie ils auraient pris leurs éléments sur les roches dévoniennes et carbonifères, brisées par les agents diluviens et réduites à l'état de dégradation. Il s'ensuit, enfin, des observations de M. Helmersen, que les couches dévoniennes de la bande indiquée sont absolument de même âge que celles qu'on rencontre dans les gouvernements de Pskov, de Novgorod, de St-Pétersbourg et en Livonie. Notre géologue a étendu ses recherches aussi sur le terrain crétacé et sur la distribution des blocs erratiques, et il fait voir que le caractère des dépôts diluviens change sensiblement avec la disparition de ces blocs. Il trouve que, sinon la craie blanche, au moins un grès quartzeux, appartenant au terrain crétacé, se trouve bien plus loin vers le nord que ne l'indiquent les cartes géologiques de la Russie. Toutes ces observations ne manqueront pas de compléter et de préciser la connais-

sance du pays examiné par M. Helmersen, par rapport à la géologie, à la paléontologie et à la physique.

Histoire, Archéologie.

M. Kunik, ainsi que nous l'avons dit précédemment, a dirigé, cette année, ses recherches vers une région de l'histoire à laquelle, jusque-là, il n'a pu vouer qu'une attention secondaire : je veux dire, sur certaines parties de l'histoire de la civilisation russe du XVIIIe siècle, objet important, sans contredit, mais assez peu cultivé chez nous. Appelé par sa Classe à rédiger une introduction historique et littéraire qui puisse servir d'ouverture convenable au recueil périodique russe que cette Classe méditait, M. Kunik a choisi, pour sujet de cette pièce, une revue de toutes les publications périodiques qui, depuis 1726 jusqu'en 1852, ont été successivement fondées par l'Académie, comme autant d'organes de ce Corps savant dans ses relations extérieures. Tous ces divers recueils, dont le nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne le supposerait au premier abord, varient infiniment selon la période à laquelle ils appartiennent, selon la classe de lecteurs que les différents éditeurs avaient eue en vue, selon la langue que l'on choisissait en conséquence; selon le plan qu'on adoptait pour base, et beaucoup d'autres éléments qui alors déterminaient le caractère de ces diverses séries et concouraient à les rendre plus ou moins vivaces. Cette esquisse, que l'auteur a tâché de rendre aussi complète que possible, est d'autant plus intéressante et instructive,

qu'elle renferme une foule de notices curieuses et presque oubliées de l'histoire d'une Académie qui, d'après la pensée de son immortel fondateur, était appelée à suffire à la fois à des missions très-disparates entre elles, et n'acquit une certaine unité d'action qu'en 1802, lors de l'institution du ministère de l'instruction publique. Ce travail de M. Kunik a obtenu, comme on devait s'y attendre, le suffrage éclairé de notre vénérable Président, qui l'a trouvé conçu et rédigé « tout à fait dans les proportions académiques, » et a encouragé l'auteur à persévérer dans cette bonne voie, et à continuer surtout d'exploiter les archives de l'Académie, et d'en faire de fréquentes communications par l'organe du nouveau recueil. Cette idée, d'ailleurs, a aussi été mise en avant dans le programme même de la Classe, qui, du reste, ne se dissimulait nullement les difficultés de ce problème. Néanmoins, M. Kunik a déjà mis sous les yeux de l'Académie plusieurs extraits de ce genre, destinés à faire partie de la *Chronique* qui constitue l'une des divisions du programme de notre Journal. Nous n'en citerons ici qu'une notice intéressante sur le sort du projet d'une *Académie des arts et métiers*, projet que méditait Pierre le Grand, et qui paraît être tombé dans un oubli complet.

M. Stephani, outre ses notices archéologiques dont il nous a lu, cette année, une neuvième et dixième (1), s'est occupé d'un mémoire étendu, ayant pour objet un bas-relief de la villa Albani :

(1) Stephani. Parerga archæologica. Articles IX, X et XI. (Lus le 5 mars et le 20 août.) Bull. hist. phil. IX. 273. X. 249.

Hercule reposant (1), travail dans lequel seront discutées, entre autres, les croyances des Anciens sur la vie d'outre-tombe (2). Il a rendu compte, de plus, à l'Académie, des recherches du comte Alexis Ouvaroff sur les antiquités de la Russie méridionale et des bords du Pont-Euxin, ouvrage très-remarquable et par l'importance du sujet dont il traite, et par le luxe de l'édition. Il paraît, en général, que le jeune auteur est dans la bonne voie pour maintenir l'éclat héréditaire du nom qu'il porte; car, naguère encore, il a pris une part active aux recherches instituées par ordre suprême pour constater la découverte, à Souzdal, du lieu de sépulture du célèbre prince Pojarsky. Le résultat des fouilles instituées à cet effet vient d'être corroboré encore par un de nos collègues de la Classe russe, M. Pogodine, qui a tâché, dans un savant mémoire, d'étayer le fait en question par des témoignages historiques, et d'élever la simple tradition sinon à la certitude, du moins au rang d'une conjecture probable. La conclusion à laquelle est parvenu M. Pogodine peut se résumer en ces mots : que, selon les lois de la critique historique, et vu l'état actuel des choses, on n'a ni des raisons valables ni le droit de douter que l'illustre libérateur de la Russie n'ait été réellement inhumé dans le couvent de St-Euphème à Souzdal.

Nous devons citer encore, quoique à regret, un

(1) Derselbe. Der ausruhende Heracles. Ein Relief der Villa Albani. (Lu le 6 février.)

(2) Derselbe. Einige Ansichten der Griechen und Römer über das Leben nach dem Tode. (Lu le 10 décembre.)

travail de critique littéraire de M. Stephani, provoqué par une attaque peu loyale dirigée contre notre défunt collègue Köhler par un archéologue de Berlin, M. Tölken (1). L'Académie aurait mieux aimé ignorer entièrement cette polémique tardive contre une réputation respectable, si par un étrange caprice M. Tölken n'avait donné à son mémoire la forme d'une épitre adressée à notre Académie, sans toutefois le lui envoyer, ni avant ni après la publication. M. Stephani, en sa qualité de successeur de Köhler et d'éditeur de ses œuvres, a donc été chargé par la Classe d'examiner cette pièce et de lui en rendre compte, tâche dont il s'est acquitté dans les termes les plus convenables et les plus décents, quoique péremptoires. L'Académie s'est bornée, pour toute réponse à l'adresse peu courtoise du savant de Berlin, à publier le rapport de M. Stephani dans son bulletin.

M. Mercklin, de Dorpat, nous a livré un mémoire sur l'organisation et la classification de la prêtrise chez les anciens Romains (2); M. Minzloff, une note sur les peuples pontiques dont Ovide a eu connaissance durant son exil (3), travail qui ren-

(1) Stephani. Bericht über das Werk : « Sendschreiben an die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg über die Angriffe des Kaiserl. wirklichen Staatsraths Hn. v. Köhler auf mehrere antike Denkmäler des Königl. Museums zu Berlin, von Dr. E. H. Tölken. Istes Sendschreiben : Köhlers Treue und Gründlichkeit. Berl. 1852. 8. » (Lu le 20 août.) Bull. hist. phil. X. 129 et 177.

(2) Mercklin. Ueber die Anordnung und Eintheilung des Römischen Priesterthums. (Lu le 29 octobre.) Bull. hist. phil. X. 273 et 327.

(3) Minzloff. Recensio populorum Ponticorum, quos Ovidius exsul notos habuit. (Lu le 20 août.) Bull. hist. phil. X. 305.

ferme quelques matériaux utiles pour l'ancienne ethnographie de notre patrie; et M. de Muralt, un coup d'œil sur l'histoire du couvent de Valaam, fondé autrefois comme station de missionnaires orthodoxes au milieu de la population finnoise des bords du lac de Ladoga (1). Toutes ces pièces, munies de l'approbation de l'Académie, ont été publiées dans son Bulletin. — M. Brosset nous a communiqué un extrait, en langue russe, d'un manuscrit du XVII[e] siècle relatif à la guerre de la reine Dinar, fille du roi d'Ibérie Alexandre, contre le roi de Perse; il nous a rendu compte, en outre, dans deux articles, de quelques inscriptions et antiquités géorgiennes recueillies par M. le colonel Bartholomæi (2), et nous a lu une notice sur le couvent arménien Katcharhous à Daratchitchagh (3). Puis, M. Brosset a adressé au prince Vorontsov, lieutenant du Caucase, un rapport circonstancié sur trois excursions archéologiques de M. Meghwinet-Khoutsézov de Gcri, rapport qui, selon le désir du Prince, a été publié dans notre Bulletin (4).

(1) Muralt. Le monastère Valaam; histoire et étymologie du nom. (Lu le 7 mai.) Bull. hist. phil. X. 86.

(2) Brosset. Inscriptions et antiquités géorgiennes et autres, recueillies par M. le colonel Bartholomæi. (Lu le 7 mai.) Bull. hist. phil. X. 97. Second envoi d'inscriptions géorgiennes par M. Bartholomæi, avec explication. (Lu le 21 mai.)

(3) Le même. Notice sur le couvent arménien de Katcharhous, à Daratchitchagh. (Lu le 12 novembre.)

(4) Le même. Rapport sur les voyages exécutés sous les auspices du Prince Vorontzov, lieutenant du Caucase, par M. Meghwineth-Khoutsézov. (Lu le 6 février.) Bull. hist. phil. X. 91 et 117.

Statistique, Ethnographie, Linguistique.

M. Köppen a achevé son grand Atlas ethnographique de la Russie européenne, ouvrage unique qui se compose de la collection entière des feuilles qui forment la grande carte spéciale du général Schubert, complétées de quelques feuilles de la carte détaillée (*Podrobnaïa Karta*). M. Köppen a pris soin d'y indiquer, au moyen de teintes de différentes couleurs et d'après les données officielles dont il dispose, les espaces habités par les diverses nations non-russes soumises au sceptre russe; il a publié, dans le Bulletin, le texte explicatif de sa carte ethnographique portative de Russie, extraite, pour ainsi dire, du grand Atlas que nous venons de mentionner, et publiée aux frais de la Société géographique (1). Une tournée statistique qu'il a faite, l'été dernier, par les gouvernements de Kiev et de Podolie, dans la Bessarabie, lui a servi à compléter les matériaux du tome second de son voyage, à la rédaction duquel il travaille dans sa terre en Crimée où des raisons de santé l'ont obligé de se retirer pendant l'hiver.

M. Sjgören a également employé les mois d'été à compléter, sur les lieux, ses collections de linguistique, relatives surtout au patois des habitants de l'île de Runoe, dans le golfe de Riga, et à la langue live de la côte septentrionale de la Courlande. Le

(1) Köppen. Ueber die Anfertigung der ethnographischen Karte des europäischen Russlands. (Lu le 20 février.) Bull. hist. phil. IX. 323 et 371.

rapport que notre collègue a fait à l'Académie, sur les principaux résultats de son voyage (1), donne une idée de la richesse de ses observations et de l'avantage que la science en retirera, lorsqu'elles seront dûment coordonnées et rédigées.

Nous avons parlé plus haut des leçons de mythologie finnoise de feu Castrèn. Ce fut de son lit de mort que l'auteur adressa à l'Académie un extrait de cet intéressant ouvrage, extrait où il discute la signification des mots *Youmala* et *Oukko*, employés tous les deux pour désigner l'Être suprême (2). La manière judicieuse et profonde dont M. Castrèn a comparé la mythologie des Finnois avec celle des nations homogènes, a jeté un nouveau jour sur bien des points obscurs de la doctrine des mystères de ces peuples. Naguère encore, on se hasardait souvent à vouloir expliquer les noms des anciennes divinités finnoises en les dérivant de je ne sais quelles langues qui ne peuvent avoir aucune espèce de rapport avec le finnois : de l'hébreu et même du sanscrit. Ce sont ces abus-là que M. Schiefner s'est cru appelé à combattre, dans un petit opuscule dont la savante discussion de M. Castrèn lui avait fourni l'occasion, et qu'il a publié dans notre Bulletin (3).

(1) Sjögren. Rapport sur son voyage. (Lu le 8 octobre.) Bull. hist. phil. X. 268.

(2) Castrèn. Was Bedeuten die Wörter *Jumala* und *Ukko* in der finnischen Mythologie. (Lu le 16 avril.) Bull. hist. phil. X. 30 et 51.

(3) Schiefner. Kleinere Beiträge zur finnischen Mythologie. (Lu le 18 juin.) Bull. hist. phil. X. 257.

Un autre travail de notre nouveau collègue, fruit également de sa liaison intime avec son ami de Helsingfors, c'est la traduction allemande métrique de l'épopée nationale des Finnois, dite *Kalèvala* (1), qui vient de quitter la presse et fera immanquablement plaisir aux amateurs de la poésie épique et des temps fabuleux de nos plus proches voisins.

M. Böhtlingk, enfin, a publié, dans le Bulletin, une esquisse grammaticale de la langue des Tziganes, ou Bohémiens de la Russie (2), d'après des matériaux bruts recueillis par un nommé Grigorïev, et communiqués à l'Académie par M. Pogodine.

Lettres orientales.

M. Dorn a livré, dans notre Bulletin, une description du manuscrit unique et précieux de la bibliothèque de M. de Norov, renfermant une traduction arabe de la légende de St-Barlaam (3); il nous a lu une note sur les plus célèbres calligraphes mohammédans (4), et nous a rendu compte des dernières acquisitions marquantes de notre musée asiatique, en fait de manuscrits (5).

(1) Kalewala, das Nationalepos der Finnen nach der zweiten Ausgabe ins Deutsche übertragen von Hrn. Schiefner. Helsingfors 1852. 8. Papier, Druck und Verlag von J. C. Frenckell u. Sohn.

(2) Böhtlingk. Ueber die Sprache der Zigeuner in Russland. Nach den Grigorjev'schen Aufzeichnungen. (Lu le 19 mars.) Bull. hist. phil. X. 1. — Nachtrag, (lu le 8 octobre.) Bull. hist. phil. X. 261.

(3) Dorn. Ueber eine Handschrift der arabischen Bearbeitung der Geschichte des Josaphat und Barlaam. Bull. hist. phil. IX. 305.

(4) Derselbe. Die berühmtesten Muhammedanischen Schönschreiber. (Lu le 16 avril.) Bull. hist. phil. X. 65.

(5) Derselbe. Ueber die dem asiatischen Museum seit dem Jahr 1850

M. Nicolas Khanykov nous a annoncé, dans une note, la découverte si importante de la troisième partie de l'ouvrage historique de Raschid-ed-Din, et nous a livré le déchiffrement de la dernière des inscriptions musulmanes d'Ani, non expliquée jusqu'à ce jour, ainsi qu'une note sur le yarlyk d'Abou-Saïd-Khan conservé sur les murs de la mosquée de cette même ville (1). Enfin, nous ne pouvons nous dispenser de réparer ici une omission de notre dernier compte-rendu, en citant un travail dont le savant Scheikh Mouhammed Tantawy a enrichi notre Bulletin, en 1851, sous le titre d'Observations sur la traduction de quelques vers arabes (2).

Concours au prix d'histoire proposé en 1848. — L'Académie, en mettant, en 1848, au concours des savants un prix d'histoire, avait signalé la haute portée qu'elle avait, de tous temps, attribué aux recherches sur l'histoire byzantine, comme étant particulièrement propres à faire avancer l'étude de l'histoire slave. Ce fut en partant toujours de ce même point de vue qu'elle avait formulé alors sa question ainsi qu'il suit :

« Présenter, sous forme de résumé chronologique, l'histoire des années 395 à 1056, de telle

zugekommenen Muhammedanischen Handschriften. (Lu le 16 avril.) Bull. hist. phil. X. 76.

(1) Khanykov. Note sur le yarligh d'Abou-Saïd-Khan, conservé sur les murs de la mosquée d'Ani. (Lu le 16 avril.) Bull. hist. phil. X. 81.

(2) Tantawy. Observations sur la traduction de quelques vers arabes. (Lu le 10 octobre.) Bull. hist. phil. IX. 133.

manière que les événements de chaque année, rapportés aux annales byzantines proprement dites, soient exposés succinctement, d'après les sources, comme cela a été fait, pour quelques nations, dans les ouvrages connus dans la littérature historique sous les noms de *Regesta* ou *Regesta chronologica.* »

L'Académie en demandant une Chronographie byzantine, avait désiré faire naître un travail propre à servir de guide aux recherches futures *sur les chronographes slavons* et sur leurs rapports avec les historiens de Byzance, dont ils dépendent plus encore que les chroniqueurs slaves proprement dits. Il n'y avait donc pas lieu à se méprendre sur le motif particulier qui avait présidé au programme de l'Académie; à moins que l'on ne confondît le besoin spécial des historiens slaves avec les besoins variés des Byzantinistes en général. Sans doute, une Chronographie telle que l'avait exigée l'Académie, aurait pu aussi être utile à ces derniers; l'Académie toutefois n'avait eu en vue qu'un recueil de matériaux préliminaires. Par de graves raisons, et surtout vu le délaissement qui pèse encore sur les études byzantines, l'Académie n'a pas voulu insister, cette fois, sur un ensemble organique de recherches spéciales qui embrasseraient et les faits, et les rapports qui existent entre les diverses sources; travail qui, d'ailleurs, aurait fourni matière à plus d'un ouvrage de longue haleine. Cette restriction de notre question était précisément la condition essentielle de sa solubilité. Néanmoins, il ne s'est présenté qu'une seule pièce de concours : manuscrit

assez volumineux, rédigé en français, accompagné d'un Index des personnes et des choses, et muni de la devise : « *Si quid novisti rectius istis, candidus imperti; si non, his utere mecum.* »

L'Académie est toute disposée à reconnaître l'application et la persévérance que l'auteur du manuscrit a déployées, en compulsant plus de cinquante sources, et exposant succinctement environ 4,000 faits, rapportés dans les annales byzantines. Cette application est digne de la reconnaissance du monde savant, d'autant plus que l'auteur, ainsi que l'Académie l'avait prévu elle-même, s'est trouvé souvent embarrassé pour ranger par ordre chronologique des matériaux aussi nombreux que compliqués. Il a donc bien fait de mettre à profit certaines sources latines et orientales propres à rectifier la chronologie des Byzantins, bien qu'il n'ait pu, sous ce rapport, atteindre son but qu'approximativement.

Pour ce qui concerne le choix et la rédaction des matériaux à extraire et à faire entrer dans la Chronographie, l'Académie avait abandonné cette tâche au tact historique des concurrents. Mais on les avait expressément engagés à traiter, d'une manière assez détaillée, les faits relatifs à l'histoire des peuples slaves et autres, habitant le sol de l'ancienne Russie. A ce dernier point de vue, l'auteur s'est montré si zélé et si soigneux, que cette partie de son travail est, en général, à la hauteur du sujet proposé. Il paraît cependant que sa prédilection pour cette question spéciale l'a empêché d'approfondir suffisam-

ment les parties relatives à l'histoire du Bas-Empire même et des autres peuples, histoire qu'il a souvent présentée d'une manière trop resserrée. Cette extrême sobriété de détails, quelque excusable qu'elle paraisse dans un sujet d'une si grande étendue, diminue pourtant, jusqu'à un certain point, la valeur que pourrait avoir un pareil travail pour l'éclaircissement des sources et de l'histoire byzantines en général. L'auteur lui-même paraît avoir senti ce défaut; car il dit, dans son Introduction, qu'il n'a pu consacrer à ces recherches « que le peu de loisir dont une vie très-occupée lui permettait de disposer, » ce qui l'a, peut-être, aussi décidé à qualifier son travail d'*Essai* de Chronologie byzantine. Un pareil *Essai*, bien entendu, n'a guère pu répondre complétement à l'idée d'un *Manuel* tel que l'Académie l'avait exigé comme indispensable aux études byzantines. Cependant, elle n'hésite point à signaler ce travail comme un bon commencement, une bonne pierre d'attente pour le sujet qu'elle avait particulièrement envisagé; elle croit juste, par conséquent, de décerner à l'auteur l'*accessit* de 100 ducats, soit 300 roubles d'argent, persuadée que cet Essai de Chronographie contribuera efficacement à faciliter l'appréciation judicieuse des chronographes slavons.

A l'ouverture du billet cacheté, il se trouva que l'auteur de la pièce couronnée est M. Édouard de Muralt, docteur en philosophie et en théologie, ministre du St-Évangile, ici.

Expédition scientifique de l'Afrique centrale.

M. Petermann, à Londres, vient de recevoir une lettre du Dr Vogel, datée de Tripoli, 14 juin. Le voyageur annonce que les préparatifs de son voyage étaient complétement achevés, et qu'il devait se mettre en route dans trois jours.

Dans une lettre antérieure de M. Vogel, également écrite de Tripoli à la date du 15 avril, le docteur dit avoir fait bon nombre d'observations magnétiques, météorologiques et astronomiques, en même temps qu'il mettait deux de ses hommes au courant de l'usage des instruments de diverse nature, afin qu'ils pussent le remplacer au besoin. M. Vogel avait fait une petite excursion à Lebda et à Insalata, ayant pris avec lui ses chronomètres et le baromètre anéroïde, afin de constater comment ces instruments se comporteraient pendant un voyage à cheval. Le chronomètre s'était trouvé excellent : il n'avait pas éprouvé la plus légère variation pendant les dix jours qu'avait duré l'excursion ; le docteur n'avait pas lieu d'être aussi satisfait de l'anéroïde. M. Vogel pensait pouvoir être au lac Tchad au mois d'août ; s'il n'a pas éprouvé de contretemps, il y arrive en ce moment. — « Mon but final, disait le Dr Vogel en finissant, est de gagner l'Océan Indien. Tous les gens qui connaissent l'intérieur de l'Afrique s'accordent ici à dire que je ne rencontrerai pas d'obstacles insurmontables pour accomplir ce trajet. »

Reconnaissance hydrographique des côtes des États romains.

Les ingénieurs hydrographes de la marine, chargés, sous la direction supérieure de M. l'ingénieur de première classe Darondeau, de poursuivre la reconnaissance des côtes d'Italie, viennent de terminer le travail qu'ils avaient entrepris, par ordre du ministre, devant Porto-d'Anzio, sur la côte des Etats-Romains.

Le manque absolu de ports dans la longue ligne de côtes comprise entre Civita-Vecchia et Terracine, sur une étendue de près de 35 lieues marines, a depuis longtemps appelé l'attention du gouvernement pontifical sur le port aujourd'hui à moitié comblé que Néron avait fondé devant la ville d'Antium, et dont les restes attestent encore la grandeur et la magnificence; car on ne peut plus guère donner le nom de port à celui qui a été fondé en 1700, par le pape Innocent XII, dans l'est du port de Néron, et qui, malgré des frais d'entretien considérables, s'ensable de jour en jour. La reconnaissance de cette localité par les ingénieurs hydrographes français avait donc un caractère tout spécial d'utilité.

Par une heureuse coïncidence, le pape se trouvait à son palais d'Anzio lorsque l'aviso à vapeur *le Météore*, mis à la disposition du service hydrographique pour ces opérations, vint jeter l'ancre sur cette côte. L'intérêt tout particulier que le Saint-Père porte au retablissement de l'ancien port de Néron

lui fit voir avec satisfaction l'arrivée du *Météore*, et c'est sous cette impression, sans doute, que Sa Sainteté daigna visiter ce navire. Dès qu'il avait appris le désir manifesté par le saint père, le chef de l'expédition s'était empressé de faire suspendre les travaux hydrographiques, afin que le bâtiment pût être mis à la disposition de Sa Sainteté.

Après avoir terminé dans le plus grand détail la reconnaissance des deux ports d'Anzio et de leurs environs, nos ingénieurs hydrographes ont fait un travail analogue à l'embouchure du Tibre, dont la navigation est si importante pour l'approvisionnement de Rome. Ce travail, exécuté avec une grande précision, pourra servir de base pour observer d'une manière certaine la marche des atterrissements de ce fleuve, dont l'extension annuelle est, dit-on, d'environ 3 mètres.

Aujourd'hui, malgré les mauvais temps exceptionnels qui règnent dans ces parages, les ingénieurs français continuent l'exploration du littoral compris entre le Tibre et Civita-Vecchia, et vers le milieu de juillet, lorsque les grandes chaleurs ne permettront plus de parcourir sans danger les plages romaines, ils ont l'ordre d'aller explorer le golfe de Gênes, en partant des environs de la baie de la Spezzia, déjà reconnue en 1846, et en se portant vers Savone et Noli.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

23. An eight weeks' Journal in Norway, in 1852, with rough Outlines. By sir C. Anderson. London, Rivingtons, 1853, in-8. 9 sh.

24. Life in Sweden; with Excursions in Norway and Denmark. By Selina Bunbury. London, Hurst and Blackett (successors to H. Colburn), 2 vol. in-8. 21 sh.

Asie.

25. Narrative of a second expedition to Assyria, and Researches at Nineveh and Babylon, by A. Layard. New edition. London, J. Murray, 1853, 2 vol. with 300 Plates and Woodcuts. 30 sh.

26. Das Land Swanetien in geographischer, historischer und ethnographischer Hinsicht. (nach einigen Artikeln des *Kawkas*). — Dans les *Archiv für wissenschaftl. Kunde von Russland*, t. XII, 2ᵉ cah., p. 315-325.

27. Ein Ausflug nach der Mongolei. Von *Alexander Mordwinow* (184*). — *Ibid.* p. 281-314.

28. The Adventures of a Lady in Tartary, Thibet, China, and Kashmir, through portions of territory never before visited by European. London, 1853, 3 vol. in-8. 31 sh. 6 d.

Amérique.

29. Les Hollandais au Brésil. Notice historique sur les Pays-Bas et le Brésil au XVIIᵉ siècle, par *Netscher*. La Haye, 1853, in-8. Portrait et Carte. 12 fr.

30. Cordillera and Pampa, Mountain and Plain; Sketches of a Journey in Chili and the Argentine Provinces in 1849. By Lieut. *J. W. Strain*. London. 1853, in-12.

31. Civilisation et Barbarie. Mœurs, coutumes, caractères des peuples Argentins. Facundo Quiroga et Aldao. Par *Domingo F. Sarmiento*. Traduit de l'espagnol par A. Giraud. Paris, Arthus Bertrand, 1853, in-12. 4 fr.

Océanie.

32. Recent Exploring Expeditions to the Pacific and the South Seas, under the American, English, and French Governments. By *J. S. Jenkins*. London, 1853, in-12. 4 sh. 6 d.

33. Journal of a Cruise among the islands of the Western Pacific; including the Feedjes and others inhabited by the Polynesian Negro Races, in H. M. S. *Havannah*. By *John Elphinstone Erskine*. London, J. Murray, 1853, in-8. 16 sh.

34. Our Antipodes; or Residence and Rambles in the Australian Colonies. By Lieut.-Col. *Godfrey Charles Mundy*. 2d edit. London, 1853, 3 vol. in-8. 2 l. 2 sh.

35. History of Pitcairn island, by *T. B. Murray*. London, 1853, in-12. 4 sh. 6 d.

36. New Zealand and its Six Colonies historically and geographically described. With directions for and advice to Emigrants. Lond. 1853, in-12, 6 sh. (New Library of Universal Knowledge).

37. Du dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises, et, en général, de la langue polynésienne; ouvrage qui a remporté, en 1852, le prix de linguistique fondé par Volney. Par *P. L. J. B. Gaussin*, ingénieur hydrographe de la Marine. Paris, F. Didot, 1853, in-8 de VIII-284 pages.

Mélanges.

38. Rerum Assyriarum Tempora emendata, auct. Dr Joa. Brandis. Bonnæ, Marcus, 1853, in-4. de IV-66 pages. 12 sgr. (1 fr. 50 c.).

39. Analyse d'un ouvrage manuscrit intitulé Die Sabier und der Ssabismus, oder die syrischen Heyden und das syrische Heidenthum in Harram und andern Gegenden Mesopotamiens zur Zeit des Chalifats. Ein Beitrag zur Geschichte des Heidenthums in Vorderasien, grösstentheils nach handschriftlichen Quellen ausgearbeitet von Dr Joseph Chwolsohn. St. Petersburg, 1853, in-8 de 191 pages.

Extrait du Bulletin historique de l'Académie Impérialale de Saint-Pétersbourg. Ce rapport est de M. Kunik.

40. Ueber die Zwölfte ägyptische Königsdynastie, by *R. Lepsius*. Berlin, 1853, in-4. 8 fr.

41. Homerische Forschungen, von *R. W. Osterwald*. Halle, 1853, in-8 (1re partie). 3 fr.

42. Aristotle's Organon; or, Logical Treatises. With the Intro-

duction of Porphyry. Literally translated, with Notes, etc. By the Rev. O. F. Owen. London, Bohn, in-8. 7 sh. (Bohn's Classical Library).

43. État du monde romain vers le temps de la fondation de l'empire. Par *V. Duruy*. Paris, Hachette, 1853, in-8.

44. Études sur les Pères de l'Église, par *J. P. Charpentier*. Paris, 1853, 2 vol. in-8. 12 fr.

45. Remains of Pagan Saxondom, principally from Tumuli in England, described and illustrated by *J. Y. Akerman*, Secretary of the Society of Antiquaries. London, 1853, in-4. Parts 1-5. Chaque partie 2 sh. 6 d.

46. Les aventures de Thor dans l'enceinte extérieure, racontées par Snorri, fils de Sturla. Morceau tiré de l'Edda en prose, traduit littéralement du texte norrain et accompagné d'un commentaire, par *F. G. Bergmann* (de Strasbourg). Colmar, 1853, in-8 de 32 pages.

47. Beiträge zur Kenntniss der Flor Russlands und der Steppen Central-Asiens; von *A. Bunge*. St, Petersburgh, 1853, in-4. 14 fr.

48. English Forests and Forest Trees; being an Account, legendary, historical, and descriptive, of the Forests and Trees of England, and the associations and events connected with them. Profusely illustrated. London, Ingram, 1853, in-8. 6 sh.

49. Histoire de la ville et du pays de Gorze, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; par *J. B. Mimsgern*. Metz, 1853, in-8. 3 fr. 50.

50. Lord Bacon and sir Walter Raleigh, by *M. Napier*. Cambridge, 1853, petit in-8. 7 sh. 6 d.

51. Catalogi Codicum Manuscriptorum Bibliothecæ Bodleianæ Pars Ia, recensionem codicum græcorum continens. Confecit *H. O. Coxe*. London, 1853, in-4. 22 sh.

52. Contributions to the Edinburgh Review, by *Francis Jeffrey*. London. 1853, in-8. 21 sh.

53. Essays on various subjects, by His Eminence Cardinal Wiseman. London, 1853, 3 vol. in-8. 42 sh.

54. Karte der Europäischen Türkei, von *Henri Kiepert*. Berlin, 1853, 4 feuilles. 9 fr.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DE 1853.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET MÉLANGES.

EUROPE.

ASIE.

AFRIQUE.

AMÉRIQUE.

OCÉANIE.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

BIBLIOGRAPHIE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce.
26, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON.

